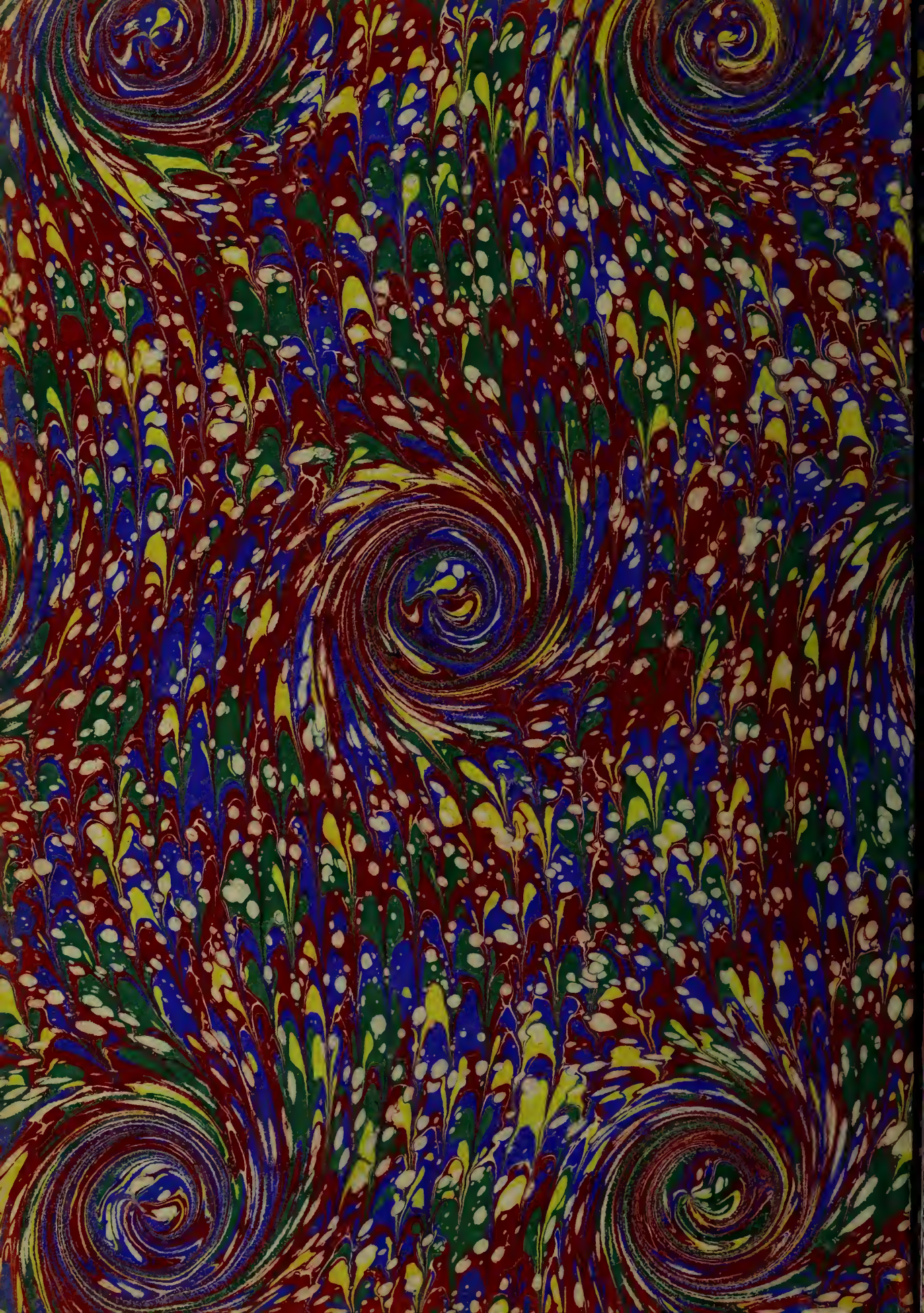
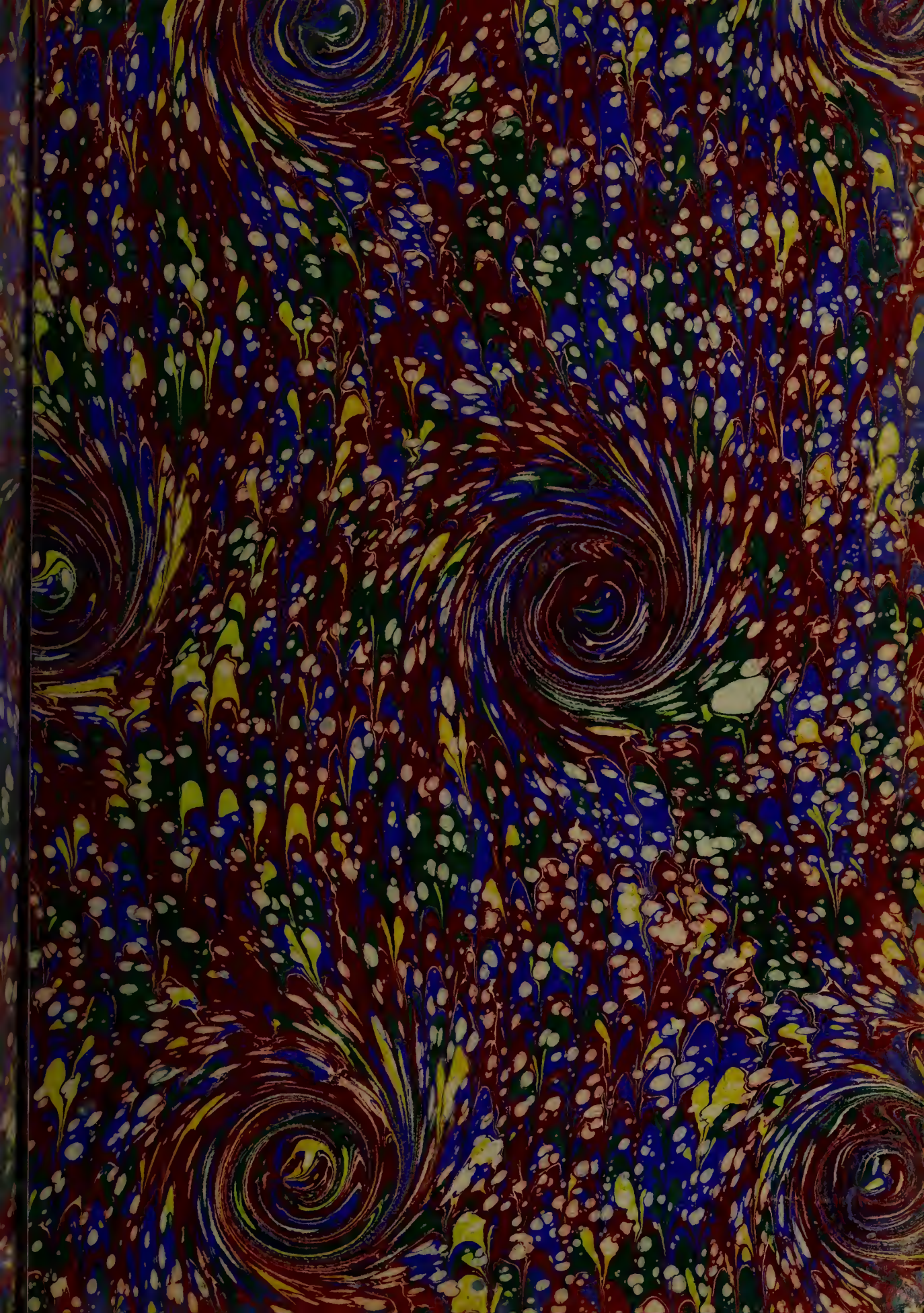
LA VIE DES SAINTS ILLUSTRÉE





22501674275

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

Kellerhoven lith. Imp. Lith. de Paris

LES QUATRE DOCTEURS DE L'ÉGLISE LATINE

Tableau de Sacchi di Pavia, au musée du Louvre. Seizième siècle.

Auprès des docteurs figurent les symboles des évangélistes. l'aigle à côté de saint Augustin, évêque d'Hippone, le bœuf auprès du pape Grégoire le Grand; l'ange, auprès de saint Jérôme; le lion ailé, auprès de saint Ambroise. Devant ce dernier, une discipline rappelle sa conduite sévère envers l'empereur Théodose, qui avait puni cruellement la revolte de Thessalonique. La colombe placée près de l'oreille de saint Grégoire exprime l'intervention divine dans les écrits du saint

LA

VIE DES SAINTS

ILLUSTRÉE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE,

D'APRÈS

LES GRANDS RECUEILS DE L'HAGIOGRAPHIE MODERNE.

OUVRAGE CONTENANT

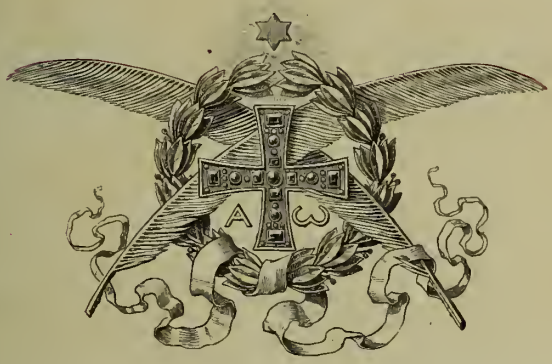
huit chromolithographies et plus de trois cents gravures sur bois,

D'APRÈS LES MONUMENTS DE L'ART.

AVEC L'APPROBATION DE Mgr GERMAIN,

ÉVÊQUE DE COUTANCES ET AVRANCHES.

SIXIÈME MILLE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1887.

Tous droits réservés.

(2) ZFGD

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

TABLE ALPHABÉTIQUE.

N. B. — *Les pages indiquent la mention ou la notice du saint, et les dates, la commémoration de sa fête.*

A

Pages.

Abdon, martyr, 30 juillet 440
Abel, évêque, 5 août 462
Acace, évêque, 31 mars 154
Adélaïde, impératrice, 16 décembre 797
Adelphe, abbé, 11 septembre 576
Adon, évêque, 16 décembre 795
Adrien, martyr, 8 septembre 570
Afre, martyre, 5 août 461
Agathe, martyre, 5 février 65
Agathon, pape, 10 janvier 19
Agnès, martyre, 21 janvier 35
Agricol, évêque, 2 septembre 557
Aignan, évêque, 17 novembre 732
Ailred, abbé, 2 mars 100
Alban, martyr, 22 juin 336
Albert, évêque, 23 avril 198
Alberte, martyre, 20 octobre 673
Alexandre, évêque, 26 février 94
Alexandre, pape, 3 mai 222
Alexandre, martyr, 21 juillet 417
Alexandrine, martyre, 18 mai 254
Alexis, confesseur, 17 juillet 398
Allyre, évêque, 7 juillet 378
Alphonse de Liguori, doct. de l'Église, 2 août. 453
Amable, prêtre, 18 octobre 671
Amand, évêque, 6 février 68
Ambroise, docteur de l'Église, 7 décembre 779
Amé, abbé, 13 septembre 579
Amédée IX, duc de Savoie, 30 mars 152
Amélie, abbesse, 10 juillet 16
Anastase, martyr, 22 janvier 38
Anastase, pape, 27 avril 202
Anastasie, martyre, 28 octobre 688
Anastasie, veuve et martyre, 25 décembre 689
Anatole, évêque, 3 juillet 371
André, apôtre, 30 novembre 760
André Avellini, religieux, 10 novembre 714
Andronic, martyr, 11 octobre 650
Angèle de Merici, fondatrice d'ordre, 31 mai .. 287
Angilbert, abbé, 19 février 86
Anicet, pape, 17 avril 188
Anne, mère de Marie, 26 juillet 428
Anschaire, évêque, 3 février 63
Anselme, docteur de l'Église, 21 avril 193
Anthelme, évêque, 26 juin 345
Anthime, martyr, 27 septembre 609
Antide, évêque, 25 juin 513
Antoine, solitaire, 17 janvier 30
Antoine de Lerins, religieux, 28 décembre 814
Antoine de Padoue, évêque, 13 juin 318
Antonin, évêque, 2 mai 220

Pages.

Apollinaire, martyr, 23 juillet 424
Apollinaire, évêque, 5 octobre 635
Apolline, martyre, 9 février 71
Apollonius, sénateur, 18 avril 188
Arbogaste, évêque, 21 juillet 418
Arnoul, évêque de Soissons, 15 août 495
Arnoul, évêque de Metz, 18 juillet 401
Arsène, solitaire, 19 juillet 404
Arthème, évêque, 28 avril 554
Athanase, docteur de l'Église, 2 mai 218
Aubin, évêque, 1er mars 99
Audry, évêque, 10 octobre 646
Aufroi, évêque, 3 mai 223
Augustin, docteur de l'Église, 28 août 540
Augustin de Cantorréry, évêque, 26 mai 275
Aunaire, évêque, 25 septembre 554
Aurélie, recluse, 15 octobre 660
Aurélien, évêque, 16 juin 325
Austregilde, évêque, 20 mai 554
Avit, évêque, 5 février 328
Avit, solitaire, 17 juin 327

B

Balbine, vierge, 31 mars 153
Barbe, martyre, 4 décembre 772
Barnabé, disciple, 11 juin 315
Barthélemy, apôtre, 24 août 522
Basile, docteur de l'Église, 14 juin 320
Basilisse, veuve, 9 janvier 18
Bathilde, reine, 30 janvier 54
Bavon, abbé, 1er octobre 626
Béatrix, martyre, 29 juillet 438
Bède le Vénérable, 27 mai 280
Begga, veuve, 17 mars 129
Benoit Biscop, abbé, 12 janvier 22
Benoit d'Aniane, abbé, 11 février 76
Benoit, abbé, 21 mars 138
Bernard, docteur de l'Église, 20 août 506
Bernard de Menthon, chanoine, 15 juin 324
Bernardin de Sienne, abbé, 20 mai 260
Bertue, abbesse, 4 juillet 372
Bertille, abbesse, 5 novembre 706
Bertin, abbé, 5 septembre 563
Blaise, martyr, 3 février 61
Blandine, martyre, 2 juin 292
Bonaventure, docteur de l'Église, 14 juillet 388
Boniface, évêque, 5 juin 300
Brice, évêque, 13 novembre 724
Brieuc, évêque, 1er mai 214
Brigitte, reine de Suède, 8 octobre 642
Bruno, fondateur d'ordre, 6 octobre 637

Pages.
Burchard, évêque, 14 octobre..... 659

C

Caius, pape, 22 avril..... 195
Calais, abbé, 1er juillet..... 369
Calliste, vierge et martyre, 6 février..... 66
Calliste, pape, 14 octobre..... 657
Camille de Lellis, fondateur d'ordre, 14 juillet. 392
Candide, martyr, 22 septembre..... 600
Caprais, martyr, 20 octobre..... 672
Casimir, confesseur, 4 mars..... 103
Catherine, martyre, 25 novembre..... 752
Catherine de Sienne, vierge, 30 avril..... 210
Cécile, martyre, 22 novembre..... 745
Célestin, pape, 6 avril..... 166
Céline, vierge, 21 octobre..... 676
Celse, martyr, 28 juillet..... 432
Césaire d'Arles, évêque, 27 août..... 537
Césaire, confesseur, 25 février..... 92
César de Bus, fondateur d'ordre, 15 avril..... 184
Césarie, abbesse, 12 janvier..... 539
Charité, martyre, 30 septembre..... 614
Charles Borromée, évêque, 4 novembre..... 700
Christèle, martyre, 27 octobre..... 686
Christine, martyre, 24 juillet..... 425
Christophe, martyr, 25 juillet..... 428
Chromace, martyr, 11 août 34
Clair, martyr, 11 octobre..... 649
Claire, fondatrice d'ordre, 12 août..... 475
Claude, évêque, 6 juin..... 305
Claudie, vierge, 18 mai..... 254
Clément, pape, 23 novembre..... 749
Clotilde, reine des Francs, 3 juin..... 295
Cloud, solitaire, 7 septembre..... 568
Colette, fondatrice d'ordre, 6 mars..... 106
Colomban, abbé, 21 novembre..... 742
Colombe, martyre, 31 décembre..... 821
Columba, abbé, 9 juin..... 310
Côme, martyr, 27 septembre..... 609
Conrad, évêque, 26 novembre..... 755
Constance, vierge, 19 septembre..... 594
Corentin, évêque, 12 décembre..... 788
Corneille, centenier, 2 février..... 61
Corneille, pape, 16 septembre..... 582
Crépin et Crépinien, martyrs, 25 octobre 681
Cunégonde, impératrice, 3 mars..... 397
Cuthbert, abbé, 20 mars..... 136
Cyprien, martyr, 11 juillet..... 384
Cyprien, évêque de Carthage, 16 septembre.. 583
Cyprien, martyr, 26 septembre..... 640
Cyr, enfant martyr, 16 juin..... 325
Cyran, abbé, 4 décembre..... 774
Cyriaque, martyr, 8 août..... 467
Cyrille, évêque, 4 février..... 114
Cyrille d'Alexandrie, docteur, 28 janvier..... 49
Cyrille de Jérusalem, évêque, 18 mars..... 130

D

Damase, pape, 11 décembre..... 787
Damien, martyr, 27 septembre..... 609
Delphin, évêque, 24 décembre..... 805

Pages.
Delphine, veuve, 26 septembre..... 607
Denis, évêque, 9 octobre..... 644
Denise, martyre, 15 mai..... 248
Denise, veuve, 6 décembre..... 248
Désiré, évêque, 27 juillet..... 431
Didier, martyr, 19 septembre..... 593
Didyme, martyr, 28 avril..... 206
Dié ou Dieudonné, abbé, 19 juin..... 332
Dominique, fondateur d'ordre, 4 août..... 456
Donat, solitaire, 19 août..... 502
Donatien, martyr, 24 mai..... 266
Dorothée, martyre, 6 février..... 66
Dorothée, martyr, 9 septembre..... 571
Dunstan, évêque, 19 mai..... 257

E

Édith, vierge, 16 septembre..... 589
Edmond, roi d'Angleterre, 20 novembre..... 741
Édouard, roi d'Angleterre, 18 mars..... 131
Édouard le Confesseur, roi, 13 octobre..... 655
Éleuthère, pape, 26 mai..... 274
Élisabeth, mère de Jean-Baptiste, 5 novembre. 704
Élisabeth de Hongrie, 19 novembre..... 737
Éloi, évêque, 1er décembre..... 763
Elpuège, évêque, 19 avril..... 189
Elzéar, 27 septembre..... 607
Éphrem, docteur de l'Église, 9 juillet..... 380
Épiphane, évêque, 12 mai..... 243
Éric IX, roi de Suède, 18 mai..... 255
Ermelinde, recluse, 29 octobre..... 690
Ernest, missionnaire, 7 novembre..... 710
Espérance, martyre, 30 septembre..... 614
Estelle, martyre, 21 mai..... 263
Étheldrède, abbesse, 23 juin..... 338
Étienne, martyr, 26 décembre..... 806
Étienne, pape, 2 août..... 452
Étienne, roi de Hongrie, 2 septembre..... 558
Euchaire, évêque, 20 février..... 88
Eugène, évêque, 13 juillet..... 387
Eugénie, religieuse, 16 septembre..... 588
Eulalie, martyre, 10 décembre..... 785
Eulogie, évêque, 11 mars..... 117
Euphémie, martyre, 16 septembre..... 586
Euphrasie, vierge, 13 mars..... 121
Euphrosyne, vierge, 1er janvier..... 1
Euprèpe, martyr, 27 septembre..... 609
Eusèbe, évêque, 15 décembre..... 794
Eustache, martyr, 20 septembre..... 596
Eustaise, abbé, 29 mars..... 149
Eustathe, évêque, 16 juillet..... 397
Eustochie, vierge, 28 septembre..... 46
Eutrope, évêque, 30 avril..... 263
Évariste, pape, 26 octobre..... 684
Évre, évêque, 15 septembre..... 581
Exupère, évêque, 1er août..... 451
Exupère, martyr, 22 septembre..... 600

F

Fariola, veuve, 27 décembre..... 813
Faron, évêque, 28 octobre..... 690
Faustin, martyr, 29 juillet..... 438
Félicien, martyr, 21 juillet..... 417

APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR GERMAIN,

ÉVÊQUE DE COUTANCES ET AVRANCHES.

Sur le rapport qui nous a été présenté par M. l'abbé Brin, Professeur de théologie dogmatique dans notre Grand Séminaire, Nous recommandons volontiers l'ouvrage intitulé « La Vie des Saints » *que publie la Maison Firmin-Didot.*

Puissent ces pages fortifiantes remplacer au foyer domestique toutes ces productions futiles ou malsaines qu'on y laisse trop souvent pénétrer!

Puissent-elles, par l'attrait des exemples et la séduction de l'art chrétien, raviver parmi nous la flamme de la sainteté, susciter des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, dont les vertus fassent contrepoids dans la balance de la divine justice à tant d'iniquités, à tant d'œuvres mauvaises!

Puissent-elles enfin rendre à notre société l'intelligence de cette

parole de Bossuet : « Les peuples ne durent que tant qu'il y a des saints à tirer de leur multitude! »

C'est le succès que, dans notre amour pour les âmes, nous souhaitons ardemment à la célèbre Maison qui, cette fois encore, aura bien mérité de la Religion et du Pays.

† Abel,

Évêque de Coutances et Avranches.

Coutances, le 25 novembre 1885.

RAPPORT

PRÉSENTÉ A MONSEIGNEUR GERMAIN

PAR M. L'ABBÉ BRIN,

DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE COUTANCES.

MONSEIGNEUR,

Quand la Maison Didot publia la vie de la *Sainte Vierge,* Pie IX adressa des éloges aux éditeurs et les encouragea dans une œuvre de propagande d'autant plus utile et méritoire que la mauvaise presse, loin de ralentir son ardeur, semblait multiplier ses efforts afin d'augmenter le nombre des productions malsaines, où la religion et les mœurs étaient indignement outragées.

La *Vie des Saints,* que la même librairie édite en ce moment, me paraît digne, pour des motifs analogues, des hauts suffrages et de l'approbation motivée de Votre Grandeur. La noblesse du sujet, la richesse de l'illustration, l'élégance des caractères, tout en un mot recommande ce bel ouvrage à votre attention.

J'ai lu avec un vif intérêt ces pages émouvantes, où est racontée l'histoire de nos héros. Chacun des jours qui composent le cycle de l'année liturgique voit apparaître un nouveau saint, avec sa physionomie, ses vertus, son influence : c'est un apôtre au zèle ardent, un martyr à la constance invicible, un confesseur à la fidélité inviolable, une vierge à la pureté sans tache. Cette phalange s'accroît d'âge en âge, et se presse autour du Verbe incarné, le modèle de toute sainteté parfaite et le centre de toute vie surnaturelle.

L'art vient au secours de l'histoire, et prodigue ses ressources pour exprimer dans son langage poétique les célestes beautés qui rayonnent sur le visage des élus, ou pour traduire avec des couleurs vivantes les actions héroïques, les faits saillants dont le souvenir se grave dans la mémoire et s'y fixe en caractères ineffaçables. Rien de plus varié, de plus attrayant que cette illustration. Tous les styles des différentes époques, depuis la miniature naïve jusqu'au chef-d'œuvre du grand maître, sont reproduits avec une rare exactitude, et forment par leurs tons nuancés une délicieuse harmonie ; le modeste enlumineur caché au fond du cloître fournit sa note, dans ce concert universel, à côté de Fra Angelico, de Raphaël, d'Andrea del Sarte.

La *Vie des Saints* présente un autre titre à l'approbation de l'épiscopat français : elle va contribuer, je n'en doute pas, à faire revivre une ancienne coutume, qui est tombée en désuétude, la lecture édifiante en famille. Le texte est à la portée de tout le monde, et l'auteur, qui s'inspire surtout des *Petits Bollandistes,* élimine les longues controverses et l'érudition fastidieuse ; il écrit pour les nombreux lecteurs qui se réunissent, le soir, autour du foyer domestique et prêtent volontiers l'oreille à des récits pieux, quand ils sont courts et intéressants.

Je suis heureux, Monseigneur, de vous rendre ce bon témoignage et de solliciter Votre Grandeur d'approuver, dans son ensemble, l'excellent ouvrage que la Maison Didot offre au public pour les étrennes.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,

le très humble et très obéissant serviteur et fils,

BRIN, P. S. S.,

Directeur au Grand Séminaire.

LA

VIE DES SAINTS.

1er JANVIER.

SAINTE EUPHROSYNE.

Dès l'origine de l'Église, les femmes chrétiennes s'étaient montrées, par le zèle, les émules des hommes dans la pratique des austérités monastiques et des œuvres de miséricorde. Tous les rangs, tous les pays fournissaient par milliers leur contingent.

« Allez dans la Thébaïde, » disait saint Jean Chrysostome, « vous y trouverez une solitude plus belle encore que le paradis, mille chœurs d'anges sous une forme humaine, des peuples de martyrs et des armées de vierges. »

Parmi ces vierges héroïques empressées de mettre à l'abri du siècle leur innocence, leurs attraits et leur amour du ciel, nous trouvons

la belle et savante Euphrosyne, d'Alexandrie. A dix-huit ans, elle se dérobe à son père Paphnuce et à son fiancé, et, afin de mieux déjouer les recherches, obtient, en se dissimulant sous des habits d'homme, d'être admise dans un monastère de religieux, dirigé par l'abbé Théodose (415). Elle y reste trente-huit ans, sans sortir jamais de sa cellule. Si grand est devenu le renom de sa sainteté, que Paphnuce vient s'adresser à elle-même pour obtenir quelque adoucissement à sa longue douleur. A la vue de ce père qui ne la reconnaît pas, elle fond en larmes et lui promet qu'il reverra bientôt sa fille. Puis, se sentant mourir, elle l'appelle près de son lit et lui révèle le secret de son sacrifice. Touché de cet exemple, Paphnuce dit adieu au monde et s'enferme à son tour dans la retraite même où Euphrosyne a rendu sa belle âme à Dieu.

SAINT FULGENCE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Il appartenait à l'une des familles sénatoriales de Carthage, et naquit, vers 468, à Leptis, dans la Byzacène (Tunisie). Sa mère, bonne chrétienne, le fit instruire avec soin dans les lettres grecques et latines. Bientôt dégoûté des vanités terrestres et excité à la pénitence par la lecture des sermons de saint Augustin, il entra en religion dans un monastère élevé par l'évêque Fauste, non sans avoir au préalable renoncé à sa part d'héritage en faveur de sa mère. Les Vandales avaient conquis l'Afrique; mais, imbus de l'hérésie d'Arius, il leur était impossible, sur cette terre orthodoxe, de fonder d'établissement durable. Leurs persécutions furieuses décimèrent sans résultat les fidèles : pour y échapper, Fulgence commença toute une carrière d'épreuves. Après avoir trouvé un asile momentané dans le couvent d'un de ses amis, qui le prit pour coadjuteur, il fut obligé de partir pour Sicca; chemin faisant, il tomba entre les mains d'un prêtre arien, et subit, par son ordre, les plus horribles traitements. Cependant il parvint à s'embarquer pour la Sicile,

passa l'hiver à Syracuse et se rendit, l'année suivante, à Rome, où il assista à l'entrée solennelle du roi Théodoric (500). De retour en Afrique, il fonda, grâce au généreux concours d'un riche Carthaginois, une maison nouvelle, qu'il gouverna quelque temps avec une prudence et une charité singulières. Par excès d'humilité, il la quitta par deux fois, préférant à ses commodités la solitude d'un petit rocher au milieu de la

Fig. 1. — Sainte Euphrosyne et son père. Miniature d'un ms. du IXe siècle.

mer ; il ne fallut pas moins, pour l'y ramener, que le commandement exprès de son évêque et le caractère de la prêtrise, qui lui fut alors conféré. En 508, il fut appelé au siège de Ruspe, port de la Petite-Syrte (golfe de Gabès). Sa nouvelle dignité ne lui éleva point le cœur : il demeura dans la simplicité monastique, n'ayant, même durant les offices, qu'une robe grossière, des sandales et une ceinture de cuir, et consacrant à prier et à étudier le temps qu'il ne donnait pas aux devoirs épiscopaux. A peine Thrasimond fut-il monté au trône des Vandales (523), que les tribulations de Fulgence recommencèrent : chassé de Ruspe, il fut conduit en Sardaigne, ainsi que soixante évêques exilés

comme lui. La mort de son persécuteur lui permit de revenir dans son diocèse, où il succomba à une cruelle maladie, en janvier 533.

Fulgence a laissé plusieurs ouvrages sur les matières de l'Incarnation et de la prédestination; il se faisait gloire d'être disciple de saint Augustin, et, s'il lui cède en génie et en élégance, il ne lui est pas inférieur sous le rapport du raisonnement et de la méthode. Bossuet l'a appelé le plus grand théologien et le plus saint évêque de son temps.

2 JANVIER.

LES DEUX SAINTS MACAIRE.

Plusieurs saints de l'église d'Orient ont porté ce nom, qui en grec signifie *heureux;* mais il en est deux plus renommés, disciples d'Antoine, et unis par les liens d'une tendre amitié.

L'aîné fut *Macaire d'Égypte.* Né en 301, dans la haute Égypte, il avait une trentaine d'années lorsque la malice de ses voisins lui ayant attiré un indigne traitement, il prit le parti d'aller vivre dans le désert de Scété, en Libye. L'innocence et l'austérité de ses mœurs non moins que la sagesse de son esprit lui valurent le surnom de « jeune vieillard ». Vers 340, il fut ordonné prêtre, et reçut, entre autres grâces, la vertu de guérir et le don de prophétie. Il s'appliqua surtout à acquérir une véritable simplicité, en cherchant à se rendre familière la pensée de la présence de Dieu, et ce fut dans cette vue qu'il gouverna ceux qui s'étaient placés sous sa conduite. Durant la persécution que subirent les orthodoxes de la part de Lucius, évêque arien d'Alexandrie (362-378), il fut exilé, avec son ami Macaire le Jeune et d'autres solitaires, dans une île marécageuse, dont il convertit les habitants, qui étaient païens. Il mourut nonagénaire à Scété, en 391. L'Église latine l'honore le 15 janvier. De tous les écrits attribués à Macaire, il n'en est pas un qui puisse lui être donné avec certitude; le plus considérable, un recueil d'*Homélies,* en forme d'entretiens ou de dialogues, contient des

maximes précieuses pour la direction des âmes, mais touchant à des matières qui n'avaient pas encore reçu le caractère de controverse.

Macaire d'Alexandrie, natif de cette ville où il pratiquait le négoce, avait dépassé la quarantaine quand il reçut le baptême. S'étant retiré dans la solitude, il atteignit bientôt une si haute excellence qu'Antoine dit à son sujet que « le Saint-Esprit s'était reposé sur lui ». Il vécut, à ce qu'on croit, dans le désert de Nitria, qui, d'après le nombre des ascètes, fut appelé *les Cellules,* et visita probablement d'autres parties de la Libye. Nous avons parlé de son amitié avec Macaire d'Égypte et de l'exil qu'il souffrit pour la cause de l'orthodoxie. Bien qu'il eût un talent extraordinaire pour la conduite des religieux, il se déroba à cet honneur et, sur la fin de sa vie, alla s'offrir comme novice au monastère de Tabenne, que venait de fonder Pacôme. Il mourut, dit-on, centenaire, vers 394 ou 404. On lui attribue, sans nulle autorité, une Règle de la vie monastique. Sa mémoire est honorée le 2 janvier.

3 JANVIER.

SAINTE GENEVIÈVE.

Un jour de l'année 429, deux saints évêques, Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, traversaient le hameau de Nanterre en allant dans la Grande-Bretagne, où le clergé des Gaules les envoyait combattre par la parole l'hérésie menaçante de Pélage. Autour d'eux se pressait la foule des paysans, grossière et à demi plongée dans les ténèbres du paganisme, malgré les efforts de l'Église naissante. Aussi Germain, cédant à l'ardeur de son zèle, se mit-il incontinent à les catéchiser. Frappé de l'attitude recueillie d'une petite fille qui l'écoutait, il l'interrogea avec bonté, l'exhorta à se vouer toute à Dieu, la bénit et lui donna une médaille sur laquelle était gravée une croix. L'enfant, alors âgée d'une dizaine d'années, s'appelait Geneviève; elle était l'unique

rejeton d'un homme libre, nommé Sévère, qui possédait quelque bien, et de sa femme Géronce.

Le passage des deux missionnaires laissa dans l'âme de Geneviève une impression ineffaçable. A mesure qu'elle croissait « en âge et en sagesse », elle s'affermit dans sa sainte résolution, et consacra à la prière les heures qu'elle pouvait ménager sur son labeur domestique. A quinze ans, elle prit le voile. Les vierges ayant fait vœu de chasteté perpétuelle n'étaient pas encore soumises à l'obligation de vivre ensemble sous un toit commun ; elles continuaient d'habiter au sein de leur famille, et ne s'en séparaient qu'à l'église, où une place particulière leur était réservée ; elles portaient les cheveux longs et s'habillaient simplement d'une étoffe noire ou brune. Vers 438, Geneviève, devenue orpheline, quitta le village pour aller demeurer à Paris, dans la Cité, tantôt chez sa marraine, tantôt dans son propre logis. Quoique religieuse, elle conservait l'administration de son patrimoine, qui devait être assez considérable, si l'on en juge par ses fréquentes libéralités, par ses fondations et ses voyages. La tradition qui en fait une humble bergère n'en est pas atteinte pour cela ; car, ainsi que fit plus tard Jeanne d'Arc dans une condition à peu près semblable, elle se conforma au genre de vie pratiqué durant des siècles chez les paysans, quel que fût leur degré d'aisance, en gardant les troupeaux et mettant la main à tous les travaux de la campagne.

L'an 450 s'annonça en Gaule par de sinistres présages ; tremblements de terre, disette, épidémie, globes de feu semblaient le prélude de la fin du monde. Puis éclata un fléau plus terrible, que l'on marqua du sceau de la colère divine : Attila passa le Rhin, entraînant, avec ses Huns, tous les barbares du Nord, accourus à la suite pour faire en quelque sorte cortège au génie de la destruction. Chaque ville, chaque province qui se trouva sur le passage des envahisseurs fut mise à feu et à sang. Au milieu de l'épouvante générale, les évêques gaulois donnèrent l'exemple du courage, et gagnèrent en plusieurs endroits la palme du martyre. Geneviève, qui n'avait cessé de prophétiser la venue des Huns, n'en conseilla pas moins aux Parisiens de s'enfermer dans leur île, au lieu de fuir ; elle les conjura de s'armer, d'implorer l'assistance du ciel,

de faire pénitence de leurs fautes, et les assura qu'ainsi fortifiés, ils n'auraient point lieu de rien craindre. L'événement justifia cette prédiction : Attila passa à quelque distance de Paris, et bientôt la victoire

Fig. 2. — L'ancienne église de Sainte-Geneviève, à Paris, vers 1516.

de Châlons le força de battre en retraite. Ce fut un signalé triomphe pour la sainte fille, dont la renommée s'étendit de toutes parts, même jusqu'en Orient, où saint Siméon Stylite se recommanda à ses prières. Quelque temps après, — sous Mérovée ou Childéric, on ne sait, — les

Francs, qui venaient de faire irruption dans la Gaule, mirent le siège devant Paris et, malgré la résistance qu'opposa la garnison romaine, finirent par s'en rendre maîtres. Cette guerre, ayant traîné en longueur, ruina le pays et le livra aux horreurs de la famine. Émue de compassion, Geneviève n'hésita pas à remonter la Seine, puis l'Aube jusqu'à Troyes, et revint de ce pénible voyage avec onze grandes barques chargées de blé qu'elle distribua aux plus pauvres habitants.

Il est difficile de préciser l'époque où Clovis entra en relations avec elle; mais on peut présumer en toute vraisemblance qu'il alla la voir dans les premières années qui suivirent son baptême, visite d'autant plus naturelle que le fait s'en reproduit partout où quelque chef barbare rencontrait sur son passage les représentants de la foi chrétienne. Dans ses différents séjours à Paris, le roi lui donna des marques multipliées de sa bienveillance, et ce fut par ses conseils qu'il bâtit, non loin des Thermes de Julien, une basilique aux saints apôtres Pierre et Paul. Geneviève entretint avec saint Remi des rapports spirituels; elle fit à son intention de fréquents voyages à Reims. Sa dévotion à saint Denis l'avait déjà portée à lui élever une église de ses deniers; une égale révérence envers saint Martin la détermina, quoique bien âgée, à se rendre à Tours, où elle pria sur son tombeau. Enfin, après une vie passée tout entière dans la pratique des bonnes œuvres, elle mourut le 3 janvier 512, plus que nonagénaire. On l'inhuma dans l'église des Apôtres, qui fut dès lors placée sous son invocation, et vers 630 une châsse magnifique, œuvre de saint Éloi, reçut ses restes. Elle est la patronne de Paris, qui l'a toujours honorée d'un culte fervent.

---

4 JANVIER.

SAINT RIGOBERT.

Issu d'une noble famille des Francs Ripuaires, il fut élevé dans l'abbaye de Hautvillers et renonça au monde pour y prendre l'habit religieux. Il priait sans cesse, et joignait à une prudence et à une sagesse

Fig. 3. — Sainte Geneviève en méditation. D'après un dessin et une gravure de Mellan. XVIIe siècle.

extraordinaires une bonté si grande, qu'il gagnait aisément le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Ces belles qualités le firent choisir, en 696, par les évêques de la province pour occuper le siège de Reims, devenu vacant par la mort de saint Rieul, qui était son cousin germain. Il déploya un zèle vraiment apostolique à corriger les désordres, à réformer les mœurs et la discipline, surtout parmi les ecclésiastiques, et à restaurer comme à embellir les lieux de culte. Pepin d'Héristal, qui gouverna l'Austrasie sous trois règnes en qualité de maire du palais, lui portait beaucoup d'amitié, et il le pria, en 691, alors qu'il était abbé de Hautvillers, d'administrer le baptême à son fils Charles; de plus, il lui confia plus tard le soin de son éducation.

Après la mort de Pepin (714), s'ouvrit pour lui une carrière de tribulations. Rainfroi devint maire du palais; Charles Martel, qui prétendait à cette charge, en appela aux armes, et crut pouvoir compter sur le concours de l'obligé de son père. Rigobert lui opposa une résistance inébranlable, déclarant qu'il ne livrerait la ville qu'à celui en faveur duquel se serait prononcée la volonté divine. Elle se prononça, à peu de temps de là, contre Rainfroi, et le jeune prince, deux fois vainqueur, châtia le sujet fidèle en le dépouillant de son siège (719). Le favori qu'il y appela, nommé Milon, était un clerc indigne, déjà en possession de l'évêché de Trèves, et qui se contenta de faire gouverner par un tiers celui de Reims. Après de longues années d'exil qu'il supporta avec une patience admirable, Rigobert eut la permission de revenir d'Aquitaine en Champagne, et s'établit près de Soissons, au village de Gernicourt, où, le 4 janvier 743, le ciel le retira du monde pour couronner sa patience.

Les miracles opérés à son tombeau déterminèrent Hincmar, un de ses successeurs, à transférer les reliques de Rigobert d'abord à l'abbaye de Saint-Thierry, puis à Reims même. Une portion fut donnée à Notre-Dame de Paris, où il y a une chapelle qui est dédiée en son honneur.

5 JANVIER.

SAINT TÉLESPHORE.

Grec de naissance ou d'origine, il fut d'abord ermite et succéda, en 127, comme pape à Sixte Ier. Il passe pour l'auteur du *Gloria in excelsis*, attribué avec plus de vraisemblance à saint Hilaire de Poitiers. Selon Irénée et Eusèbe, il souffrit le martyre sous Adrien, le 2 janvier 139.

SAINT SIMÉON STYLITE.

C'était un pâtre des hauts plateaux de la Cilicie, né en 391, au village de Sisan. Ayant entendu lire à l'église l'évangile des béatitudes, et frappé de l'idée qu'on ne pouvait gagner le ciel que par les voies les plus pénibles, il se fit admettre dans un monastère voisin au rang des serviteurs. Dès lors, malgré sa grande jeunesse (il avait treize ans), il travailla sans relâche à l'édifice de sa perfection. Vivant parmi des religieux austères, il les surpassa tous par la rigueur de ses austérités : ce fut ainsi qu'il en vint à manger une seule fois par semaine et à ceindre ses reins d'une corde tellement serrée, qu'il fallut, pour l'en délivrer, pratiquer des incisions dans la chair toute purulente. L'abbé, appréhendant que son exemple ne prévalût sur la règle, finit par le congédier.

Libre de s'abandonner au feu qui le dévorait de faire œuvre de pénitence, Siméon choisit une solitude du mont Télénisse; il y passa le carême entier sans prendre de nourriture, ce qu'il renouvela chaque année jusqu'à la fin de sa vie, bien qu'il eût failli mourir, s'enferma ensuite dans un enclos de pierres sèches qu'il entassa de ses mains, et y vécut deux ou trois saisons, enchaîné comme une bête féroce. Afin de se soustraire aux importunités des gens qui venaient en foule lui demander des prières ou des miracles, il imagina, vers 423, d'établir sa demeure au haut d'une colonne (en grec στύλος, d'où le surnom de *Stylite*). Toujours affamé d'isolement, il fit exhausser cette colonne à trois

reprises, de 6 à 12, à 22, et à 36 coudées (c'est-à-dire 18 mètres environ). La plate-forme était nue et trop étroite pour s'y étendre; l'ascète s'y

Fig. 4. — Pèlerins campés au pied de la colonne de saint Siméon. D'après une ancienne gravure, au cabinet des Estampes de Paris. XVIIe siècle.

tenait debout la nuit et le jour et, penché sur la balustrade, il instruisait le peuple en paroles brèves mais éloquentes, et lui donnait des consul-

tations. Il convertit un grand nombre de païens, et trois empereurs chrétiens, Théodose II, Marcien et Léon Ier, vinrent le voir. Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, il s'inclina pour prier comme à l'ordinaire (2 septembre 460) ; trois jours plus tard, son disciple Antoine, surpris de le voir encore dans la même posture, monta jusqu'à lui et le trouva mort. Son corps fut transporté à Antioche. L'influence de saint Siméon et d'autres stylites, crucifiant comme lui leur propre corps, contribua beaucoup à propager en Orient la vérité chrétienne ; il ne fallait pas moins que de tels prodiges d'austérité pour ébranler les convictions de peuples plongés dans l'idolâtrie.

6 JANVIER.

SAINT MELAINE.

D'après une ancienne chronique, Melaine naquit vers 460, au bourg de Platz (auj. Brains), près Vannes. Beau, noble, pieux, versé dans la connaissance des Écritures, il vit sa réputation s'étendre rapidement, surtout après avoir guéri un prince breton d'une maladie cruelle et chassé un démon du corps de sa fille. A cette époque, il gouvernait un monastère qu'il avait fondé en son lieu natal, à la place d'un temple druidique, et qui, par la suite, fut soumis à la règle de saint Benoît.

Vers 505, il succéda comme évêque de Rennes à saint Amand, qui l'avait désigné en mourant au choix du peuple et du clergé. Le roi Clovis, lors de son invasion en Bretagne, eut, dit-on, l'occasion de le connaître et d'admirer ses vertus. Ce qui est plus certain, c'est que Melaine assista en 511 au concile d'Orléans, et qu'à son retour de celui d'Angers, il alla mourir dans son monastère le 6 novembre 530. Son corps fut rapporté à Rennes, et on lui éleva une magnifique église.

7 JANVIER.

SAINT LUCIEN D'ANTIOCHE.

Né vers 235, à Samosate, de parents chrétiens qui le laissèrent orphelin de bonne heure, il alla à Édesse étudier la rhétorique et la philosophie, et y devint le disciple de Macaire, savant interprète des Écritures. Il reçut ensuite la prêtrise à Antioche, distribua tous ses biens aux pauvres, et, pour se rendre utile, ouvrit une école de théologie, qui attira un grand concours d'auditeurs. Il paraît que dans l'exposition des dogmes chrétiens, qui n'étaient pas tous définis avec cette précision que leur donna le concile de Nicée, Lucien professa des opinions hétérodoxes, celles de Marcion et d'Arius par exemple, puisque trois

Fig. 5. — Maximin II, empereur romain.

évêques consécutifs d'Antioche l'exclurent de la communion de l'Église ; mais on ne sait au juste en quoi consistaient ses erreurs, ni même si la faute en doit retomber sur lui. Du reste, il continua d'enseigner et, déjà célèbre par son savoir, il le devint plus encore par la pureté de sa vie et son inépuisable charité. Obligé de se cacher pendant la persécution de Dioclétien et de ses successeurs, il fut découvert et arrêté en 311 par ordre de Maximin II. Conduit à Nicomédie et soumis à d'affreuses tortures qui ne lui arrachèrent que cette réponse : « Je suis chrétien », il mourut en prison, le lendemain de l'Épiphanie, en 312. La ville d'Arles, en Provence, se glorifie de posséder une partie de ses reliques, d'après une vieille tradition qui porte que Charlemagne les reçut d'Orient. Lucien avait consacré beaucoup de temps à purger l'Ancien et le Nouveau Testament de nombreuses fautes qui s'y étaient glis-

sées par négligence, et du temps de saint Jérôme cette revision fort estimée était d'un usage général parmi le clergé.

8 JANVIER.

SAINT SÉVERIN,

APÔTRE DE LA NORIQUE.

La mort d'Attila, en 453, jeta le désarroi parmi les peuples barbares qu'avait entraînés sa fortune. Trois d'entre eux, Rugiens, Alemans, Hérules, occupaient la Norique (Bavière et basse Autriche), et étendaient de tous côtés leurs ravages, que les garnisons romaines ne suffisaient plus à réprimer. Des chrétiens effrayés retournaient à l'adoration des idoles.

Au milieu de la confusion générale parut un homme qui, à force de douceur, de persévérance et de fermeté, releva les courages et restaura la religion. On le nommait Séverin; ses discours annonçaient une origine latine, et ses habitudes une assez longue expérience des mœurs ascétiques de l'Orient. Venu par la route d'Italie et descendant le Danube, il choisit les environs de Faviana (Vienne) pour y fonder un monastère. Son premier soin fut de s'attacher à vaincre le désordre des esprits et à raffermir la foi, puis à préserver la vie et les biens des populations envahies. Il employait le produit des aumônes au rachat des captifs, à l'entretien des malheureux, à l'insuffisance du commerce; il s'occupait aussi de la défense militaire. Par ses prudents avis, Lauriacum (Lorch), où il avait rassemblé les débris de l'armée romaine, opposa une vive résistance aux Rugiens, et, quand les assiégés, à bout de forces, n'eurent plus en perspective que la mort ou l'esclavage, il alla trouver le roi, et obtint pour eux la faveur d'être respectés dans leurs personnes et leurs biens. Un autre roi, celui des Alemans, maîtrisé par le spectacle de cette intrépide charité, promit de rendre ses prisonniers et d'épargner le pays. Parmi les barbares qui

s'arrêtaient devant sa porte pour lui demander sa bénédiction, il distingua une fois un jeune Hérule, à qui il dit : « Te voilà vêtu de misérables peaux, mais bientôt tu auras de quoi faire largesse. » C'était Odoacre : devenu maître de l'Italie, il se souvint de la prédiction du moine, et lui accorda la grâce d'un exilé.

Averti de sa fin prochaine, Séverin manda auprès de lui le roi des Rugiens et sa femme Gisa, fougueuse arienne dont il avait eu souvent à combattre les violences. « Cessez d'opprimer les justes, leur dit-il, de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je vous supplie en ce moment, où je reviens à mon maître, de vous abstenir du mal et d'honorer votre vie par des actions bienfaisantes. » Et il expira (8 janv. 482).

SAINTE GUDULE ET SAINTE AMÉLIE.

La mère de Gudule s'appelait Amelberge, nom qui, plus tard, se changea, par euphonie, en celui d'*Amélie;* elle était fille de Pepin d'Héristal, le tout-puissant maire du palais, qui la donna en mariage à Witger, seigneur austrasien. Admirable modèle des épouses et des mères, elle fit de son château de Ham, situé près d'Alost, l'asile de toutes les vertus chrétiennes. En même temps que son mari entrait en religion, elle prit le voile au couvent de Maubeuge et y mourut vers l'an 690. On célèbre sa fête le 10 juillet. Ses trois enfants furent aussi canonisés : *Emebert,* évêque de Cambrai ; *Renilde,* massacrée vers 680 par les Saxons dans le Hainaut, et *Gudule,* dont nous allons parler.

Née en 648, Gudule fut tenue sur les fonts baptismaux par sainte Gertrude, sa tante, qui la voulut retenir à ses côtés pour l'élever en la crainte de Dieu dans le monastère de Nivelle, dont elle était abbesse ; mais cette tendre parente étant passée à une vie meilleure (659), la petite fille revint chez son père, où elle montra, par sa conduite, à quel point le jugement qu'on avait fait de sa sainteté se trouvait véritable. En effet, elle vécut au milieu du monde comme une fille cloîtrée, dans le jeûne, la prière et la pratique des bonnes œuvres. Son

excessive modestie l'amena à choisir la petite église de Morzelle, distante d'environ une lieue du château, pour y faire ses dévotions et se recueillir dans une complète solitude. Elle s'y rendait pieds nus, dès la première heure, et souvent le soir, accompagnée d'une femme qui

Fig. 6. — L'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles. Miniature d'un *Traité sur la miséricorde*, ms. du XVe siècle.

portait une lanterne; on raconte même qu'un coup de vent l'ayant éteinte, Gudule pria la Lumière éternelle de l'assister dans les ténèbres, et la lanterne fut miraculeusement rallumée. Il lui arriva une fois de rencontrer sur ce chemin une pauvre femme bien affligée, à cause de son enfant, âgé de neuf ans, qu'elle avait avec elle; il était si couvert de plaies et d'ulcères, qu'il ne pouvait lever les yeux, ni parler ni même s'aider de ses mains pour manger. La sainte fille, le voyant

en ce triste état, supplia Dieu, dans toute la ferveur de son âme, d'avoir pitié de lui; puis, l'ayant embrassé, elle le rendit à sa mère en bonne voie de guérison. Une autre fois, elle obtint par son intercession une semblable cure en faveur d'une lépreuse, dont la peau redevint, à l'attouchement de Gudule, parfaitement nette.

Elle parvint à un âge assez avancé, et mourut le 8 janvier 712, au couvent de Nivelle, où elle s'était retirée. Son corps, inhumé à Morzelle, fut transporté, vers 996, en grande pompe à Bruxelles, dans l'église de Saint-Gery, puis dans celle de Saint-Michel, qui fut placée, de nos jours, sous son invocation. En outre, elle est devenue la patronne de la capitale de la Belgique.

9 JANVIER.

SAINT JULIEN ET SAINTE BASILISSE.

A l'âge de dix-huit ans, Julien épousa pour complaire à ses parents, une jeune fille d'Antioche nommée Basilisse; mais, le jour même de leur mariage, ils s'engagèrent à passer toute leur vie dans une mutuelle continence. Devenus héritiers de grands biens, ils en distribuèrent la meilleure part aux pauvres; pour mieux vaquer aux œuvres de piété, ils jugèrent convenable d'habiter des maisons différentes, et y reçurent à la fois des malades et des catéchumènes, soignant les uns et formant les autres à la pratique des conseils évangéliques. Julien survécut longtemps à sa femme, et termina ses jours par le martyre, en 313 : après avoir été soumis à de cruelles tortures à cause de son refus de sacrifier aux idoles, il eut la tête tranchée. Un prêtre nommé Antoine souffrit le même jour, et leurs corps furent mêlés avec ceux des malfaiteurs, afin qu'ils fussent privés de l'honneur d'une sépulture chrétienne.

10 JANVIER.

SAINT AGATHON.

Sicilien de naissance, et moine de Saint-Hermès à Palerme, sous la règle bénédictine, il avait dépassé les limites extrêmes de la vie humaine lorsqu'il fut élu pape, en juin 678, à la place de Domnus ; les légendes lui donnent alors cent trois ans. L'événement le plus marquant de son pontificat fut le sixième concile général, réuni à Constantinople. En y envoyant ses légats, il les chargea d'une lettre où, au sujet de l'hérésie des monothélites qui devait être discutée, il la réprouva nettement et démontra la nécessité d'une double volonté en Jésus-Christ par suite de sa double nature. Le concile se rangea à son avis, en s'écriant que « saint Pierre avait parlé par la bouche d'Agathon ». Avant le retour de ses légats, ce pape mourut à Rome, le 10 janvier 682.

SAINT GUILLAUME,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Fils d'un gentilhomme du Nivernais nommé Berruyer, il fut pourvu de bonne heure d'une prébende à Paris et d'une autre à Soissons. Cette pluralité de biens l'effraya, et, quoique d'une constitution délicate, il leur préféra les rigueurs du cloître. De l'abbaye de Grandmont, située au milieu d'une sauvage forêt des environs de Limoges, il passa dans celle de Pontigny, fille de Cîteaux, et renommée pour son étroite discipline. Étant abbé de Châlis, près de Senlis, il fut appelé, malgré sa résistance, au siège de Bourges (23 novembre 1200).

Avant de travailler à la sanctification de son troupeau, il commença par redoubler ses abstinences, disant que « l'évêque devait être sans péché, puisqu'il avait à prier pour les fautes d'autrui ». Sa sollicitude pastorale s'étendit plus loin : non content de porter une robe de bure sous laquelle

il cachait un cilice, de s'interdire l'usage de la viande et toute fréquentation mondaine, d'avoir sa maison toujours ouverte aux pauvres et aux affligés, il refusa le droit de conférer aucun bénéfice et de recevoir sa part des amendes pécuniaires prononcées par les juges ecclésiastiques contre les coupables. Des personnes puissantes, jalouses des privilèges étendus dont jouissait le prélat dans la province, prirent occasion de sa douceur pour le desservir auprès du roi Philippe-Auguste ; mais Guillaume déjoua leur malice et osa même, au risque de perdre ses revenus, résister à certaines prétentions du monarque. Il triompha également des contradictions qu'il eut à essuyer de la part de son chapitre, à qui sa trop grande vertu, dit-on, donnait ombrage. Cassé de vieillesse et exténué par la fièvre, il avait formé le projet d'aller convertir les Albigeois : la veille de l'Épiphanie, il monta en chaire afin de dire adieu aux fidèles ; cet effort l'acheva, et il mourut, étendu sur la cendre, quelques jours plus tard (10 janvier 1209).

11 JANVIER.

SAINT HYGIN,

PAPE ET MARTYR.

Hygin, dont le père enseignait la philosophie à Athènes, succéda à Télesphore dans la chaire de saint Pierre (139). On cite son zèle et sa vigilance contre les hérétiques, notamment Cerdon et Valentin, regardés comme les précurseurs du manichéisme. Il établit des règlements touchant la discipline et réforma la hiérarchie du clergé. Sa mort est placée en 142. Bien qu'il soit inscrit au Martyrologe romain, il n'est pas certain qu'il ait souffert pour la foi.

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE.

Un grand amour de la retraite, puis une vie active et méritoire, ainsi peut-on résumer la légende de Théodose. Sa piété le fit employer sou-

vent comme lecteur de l'Écriture pendant les offices : un jour qu'il lisait le commandement donné à Abraham de quitter son pays et sa famille, il le prit pour lui-même, et, sans hésiter, se rendit de la Cappadoce, où il était né, à Jérusalem. Après être resté là quelque temps sous la direction d'un saint vieillard appelé Longin, il se retira sur une montagne et y vécut seul durant trente ans, adonné aux jeûnes, aux veilles, à l'oraison, aux larmes et à la complète mortification de ses appétits. Peu à peu le renom de sa sainteté et le bruit de ses miracles attirèrent un grand nombre de gens, qui venaient chercher auprès de lui la paix et le salut de leur âme.

Sachant qu'on n'est pas seulement au monde pour soi, mais aussi pour le prochain, Théodose céda au vœu général de ses frères et fit bâtir, non loin de Bethléem, un monastère assez vaste pour contenir les religieux, les pèlerins et les malades. Dans l'enclos des bâtiments il y avait quatre églises, dont trois destinées aux Grecs, aux Arméniens, Arabes et Perses, et aux chrétiens du Nord. Afin de préserver les moines du danger de l'oisiveté, l'abbé les obligeait tous à des travaux utiles, sans être incompatibles avec l'esprit de recueillement. Il était l'ami de Sabas et lui faisait de fréquentes visites. Aussi Salluste, patriarche de Jérusalem, qui appréciait leur mérite, désigna le premier pour supérieur de tous les anachorètes de la Palestine, et mit le second à la tête de tous les cénobites, d'où son surnom de *Cénobiarque* (en grec, *chef des moines*).

Vers 514, l'hérésie d'Eutychès, qui niait la nature humaine du Christ, ayant trouvé un ardent appui dans l'empereur Anastase Ier, Théodose écrivit à ce prince qu'il aimait mieux mourir, lui et ses disciples, plutôt que de propager une erreur condamnée par quatre conciles. Puis, parcourant le pays, il se mit à prêcher la saine doctrine. L'empereur le bannit à perpétuité ; mais, comme il mourut trois ans après, l'exilé revint en triomphe parmi ses religieux et ne quitta ce monde qu'en 529, à l'âge de cent cinq ans.

12 JANVIER.

SAINT BENOIT BISCOP.

Compagnon de saint Wilfrid, il représenta, comme lui, l'unité romaine, et dut à son intelligence, à ses goûts d'artiste, à son érudition, une place d'honneur dans les annales de l'église anglo-saxonne.

Il naquit en 628, dans les rangs de la haute noblesse. Son véritable nom était Biscop Baducing. Habile aux exercices guerriers, quoique d'un naturel austère et méditatif, il remplit une charge féodale à la cour d'Oswy, roi de Northumbrie. A vingt-cinq ans, il conçut le dessein d'abandonner le monde, et partit pour Rome en compagnie de Wilfrid, dont il se sépara à Lyon. Ce pèlerinage lui procura de si intimes jouissances, qu'il le renouvela, par dévotion, jusqu'à six fois, marque toute particulière d'héroïsme si l'on se reporte à l'époque et aux fatigues sans nombre de cette longue route. Entre temps, il se voua tout à fait au service de Dieu en revêtant l'habit monastique (665) dans l'île de Lérins, qui venait d'adopter la règle de saint Benoît. C'est probablement alors qu'il reçut le nom de ce glorieux patron, sous lequel il est connu. Il était retourné à Rome, bien résolu à n'en plus sortir, lorsque le pape Vitalien le donna pour interprète au Grec Théodore, qui allait occuper le siège de Cantorbéry (669).

Après deux années de séjour auprès du nouveau primat en qualité d'abbé, Benoît gagna le cœur du jeune roi Egfrid, qui lui octroya, entre les embouchures du Wear et de la Tyne, un domaine assez vaste pour nourrir plus d'une centaine de familles. De là vint l'établissement de deux monastères célèbres, Wearmouth (674) et Yarrow (682), dédiés le premier à saint Pierre, le second à saint Paul, et rattachés à la grande société bénédictine. Comme ils étaient voisins, leur fondateur en fut le supérieur naturel ; et afin d'être plus volontiers à la disposition du roi, qui réclamait sans cesse ses conseils, il se donna pour coadjuteurs l'éminent abbé Ceolfrid et son neveu Easterwine. Non seulement il enseigna à ses religieux, absolument ignorants, les pratiques de piété en usage dans les maisons de France et d'Italie, mais il les astreignit à

défricher et à cultiver le sol, ainsi qu'à toutes sortes de travaux manuels. Il institua un collège où il professa publiquement, et il se trouva en même temps près de six cents moines qui suivaient ses leçons.

Ce qu'il faut signaler en lui, c'est un zèle extraordinaire pour ce qui pouvait relever la gloire et la beauté des églises et ajouter à la pompe des cérémonies religieuses. L'Angleterre, à cette époque reculée, était encore plongée dans la barbarie : il n'y avait presque point de temples ni de chapelles bâtis en pierre ; l'usage des vitres aux fenêtres y était inconnu, de même que celui des peintures sacrées, et l'on n'y trouvait les livres qu'en infime quantité. L'industrieux abbé dut pourvoir admirablement à tous ces besoins. Il amena avec lui d'outre-mer des maçons, des vitriers, des peintres habiles en leur art, et fit construire des basiliques de matériaux solides, garnir les croisées de vitraux historiés, et décorer autels et murailles de tableaux et d'images rapportés de Rome ou reproduits d'après les naïves représentations des Catacombes. Il enrichit aussi les bibliothèques d'un grand nombre d'ouvrages pieux.

Enfin, il ne manqua pas de procurer à son pays des reliques précieuses, don des papes, qui l'avaient toujours tenu en grande affection. L'un d'eux, saint Agathon, envoya auprès de lui le chantre Jean, abbé de Saint-Martin, afin de régler suivant l'usage romain tout ce qui concernait la célébration des offices. Benoît y devint lui-même si instruit, qu'il prit plaisir à composer sur ce sujet un petit traité, qui fit longtemps autorité dans la liturgie anglaise. Il mourut des suites d'une paralysie très douloureuse, le 12 janvier 690.

---

13 JANVIER.

SAINT HILAIRE DE POITIERS,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Dans son *Traité de la Trinité,* le plus complet que nous ayons sur ce dogme, Hilaire définit ainsi le caractère sacerdotal : « Il ne suffit pas que le prêtre soit de bonnes mœurs ; si sa vie doit être pure, sa prédi-

cation doit être savante, parce que, s'il est pieux sans être savant, sa doctrine manquera d'autorité. » Ame forte et généreuse, esprit rigide, assoupli et orné par dix ans de voyages à travers la Grèce et l'Italie, d'une éloquence entraînante et d'une logique inflexible, tel fut ce Gaulois, saint et savant tout ensemble. Païen, il fut converti, comme il l'a raconté lui-même, par l'étude des saintes Écritures; noble et riche, il renonça aux vanités mondaines pour embrasser une existence de sacrifice et d'humilité. Il était marié, père d'une fille, et déjà sur le retour de l'âge, lorsqu'en 350 ou 353 il fut choisi pour évêque de Poitiers, sa ville natale.

L'Église était alors en proie à de grandes discordes; l'arianisme, protégé par les empereurs, commençait à ravager l'Occident, et enfantait chaque jour quelque impiété nouvelle. Émule d'Athanase dans la défense de la divinité de Jésus, Hilaire attaqua la doctrine de Saturnin devant le concile arien de Béziers (356), acte de hardiesse dont il fut puni par un ordre de bannissement en Phrygie. C'est là qu'il composa ses fameux écrits sur la Trinité et sur les Synodes. Toutefois, devenu moins âpre à l'égard des dissidents en apprenant à les mieux connaître, et persuadé que la plupart d'entre eux différaient des orthodoxes moins par les sentiments que par des exagérations de langage, il entreprit de les rallier dans le concile assemblé en 359 à Séleucie. La méchanceté d'intraitables sectaires annula ses efforts, et ils se débarrassèrent de lui en le faisant renvoyer en Europe. Hilaire revint à Poitiers en compagnie de saint Martin, son disciple (361); bientôt même, il concourut avec lui à fonder, aux portes de la ville, le monastère de Ligugé, qui passe pour le plus ancien des Gaules. En 364, il passa en Italie pour combattre les ariens, représentés à Milan par l'évêque Auxence; mais l'empereur Valentinien intervint au milieu du débat et enjoignit à Hilaire de rentrer dans son diocèse. Il y mourut le 13 janvier 368.

Saint Jérôme faisait beaucoup d'estime de ses ouvrages, composés « avec une magnificence qui approchait de la poésie »; il l'avait surnommé « le Rhône de l'éloquence ». Le pape Pie IX l'a mis au nombre des docteurs de l'Église.

14 JANVIER.

LES DEUX SAINTES MACRINE.

Macrine l'Ancienne, ainsi désignée pour la distinguer de la sœur de Basile, dont elle était l'aïeule paternelle, appartenait à l'une des plus riches familles du Pont. Elle habitait Néo-Césarée, sur le Lycus. Dès son jeune âge, la sainteté et les miracles de l'évêque Grégoire avaient causé sur elle une impression profonde ; ce fut sur les principes du grand Thaumaturge qu'elle forma son esprit, et plus tard celui de ses petits-enfants, à la plus haute dévotion. Sous Galère et Maximin, elle souffrit de la persécution qui décima les églises de l'Asie depuis 304 jusqu'en 311 : ses biens furent en partie confisqués, et elle fut obligée de vivre cachée dans les bois. Elle mourut avant 340. Sa mémoire est honorée le 14 janvier.

Fille de saint Basile l'Ancien et de sainte Emmélie, *Macrine la Jeune* naquit vers 327, à Césarée. C'était l'aînée de dix enfants, dont trois, Basile, Pierre de Sébaste et Grégoire de Nysse, durent à ses leçons de mépriser le monde et de s'attacher uniquement à Dieu. Fiancée à un jeune avocat de sa province, elle prit occasion de sa mort prématurée pour refuser les différents partis qui se présentèrent. Quand sa mère fut devenue veuve (349), elle l'aida à gouverner la maison, non seulement par une active surveillance, mais en s'occupant elle-même des menus soins domestiques ; « elle faisait l'ouvrage de plusieurs servantes, » a dit Basile. Ce qui ne l'empêchait pas d'être pour lui, en même temps que la meilleure des amies, un modèle qu'il suffisait de suivre pour toucher à la perfection ; la gravité de sa conduite, l'égalité de son humeur, la sagesse de ses discours exercèrent sur ce frère, qui fut une des lumières de l'Orient, la plus heureuse influence. Après avoir marié ses quatre jeunes sœurs, Macrine engagea sa mère à embrasser la vie religieuse. En 357, elle institua dans son domaine d'Annesi, aux portes de Césarée, une communauté, où les principales familles du Pont et de la Cappadoce envoyèrent bientôt leurs filles, et en écrivit elle-même la règle, fondée sur l'amour de la pauvreté et du sacrifice, la

pratique des mortifications, une oraison assidue jointe au chant des psaumes. Elle survécut à peine quelques mois à saint Basile, dont la perte lui fut très sensible. « Ne nous affligeons pas, » dit-elle pourtant à saint Grégoire de Nysse, qui était venu lui apporter la triste nouvelle, « comme ceux qui n'ont point d'espérance. » Et comme le jeune évêque se lamentait, elle se mit en devoir de lui démontrer que la raison non moins que la foi assurait à l'homme après sa mort une destinée sans fin. Ses considérations étaient si élevées, que son frère crut devoir les recueillir pour en former la matière d'un traité sur l'immortalité de l'âme. Macrine la Jeune mourut le 19 juillet 379, et sa mémoire est en honneur ce jour-là.

15 JANVIER.

SAINT PAUL,

PREMIER ERMITE.

Vers la fin de sa vie, saint Antoine fut averti en songe qu'il y avait au fond du désert un ermite parvenu au dernier degré de perfection, et qu'il devait se hâter de l'aller voir. Il se mit en route, et, à la troisième journée de marche, il rencontra un vieillard si âgé qu'il semblait sur le point d'être réduit en poussière : c'était Paul, le premier des solitaires chrétiens dont l'histoire fasse mention. Au temps où la persécution de Dèce atteignit la basse Égypte (250), il s'était retiré, jeune encore, dans la Thébaïde; une caverne profonde, jadis habitée par des faux monnayeurs, lui offrit une retraite. Ce fut là qu'il vécut plus d'un demi-siècle, près d'une source et à l'ombre d'un palmier qui lui fournissait de quoi se nourrir et se vêtir, passant en oraison presque toutes les heures du jour et de la nuit. Comme il sentait sa mort prochaine, il demanda pour toute grâce d'être enterré dans le manteau que saint Athanase avait laissé à Antoine, et lui légua en échange la tunique de feuilles de palmier qu'il avait tissée de ses propres mains. Il mourut entre 340 et 342. On le représente ayant à ses côtés soit le corbeau qui lui

apportait chaque jour la moitié d'un pain, soit les deux lions qui creusèrent sa fosse de leurs ongles.

Paul passe pour le plus ancien des solitaires; il fut, pour ainsi dire, le précurseur direct de tout l'ordre monastique. Austères et rigides dans la sincérité de leur foi, les premiers chrétiens menaient, dans le vieux monde païen, une vie plus ou moins recluse. Plusieurs renonçaient au mariage et à la propriété; tous s'astreignaient à des exercices et à des pénitences dont s'est révoltée depuis notre mollesse. « De tels hommes, dit Bossuet, étaient solitaires et changeaient les villes en désert. » L'attrait de plus en plus vif de la perfection morale les dégoûta du commerce de leurs semblables, préoccupés de lucre et de sordides intérêts, et, pour se rapprocher de Dieu, ils recherchèrent d'abord l'isolement. On leur donna le nom d'*ascètes*, d'*anachorètes*, et même de *moines* (μόνος, seul). L'époque des dernières persécutions développa cette tendance avec une activité prodigieuse : les déserts se peuplèrent tout à coup d'une multitude de fidèles, qui venaient y chercher un refuge contre la corruption romaine et la cruauté des Césars.

SAINT MAUR.

Un an avant sa mort, saint Benoît reçut au Mont-Cassin deux envoyés d'Innocent, évêque du Mans (542), désireux d'établir une nouvelle colonie de moines dans son diocèse, où il en avait déjà vu naître quarante. Il confia cette mission à un jeune diacre nommé Maur, le plus cher et le plus fervent de ses disciples. Celui-ci, de famille patricienne, avait commencé son noviciat en 522, dès l'âge de douze ans, et s'était montré un modèle d'humilité, de simplicité de cœur et d'obéissance. En compagnie de quatre religieux, il traversa les Alpes, s'arrêta quelque temps en Suisse, à l'abbaye d'Agaune, et dans le Jura, à celle de Condat, et, arrivé sur les bords de la Loire, se vit repoussé par le successeur de l'évêque qui l'avait appelé. Dans cette fâcheuse conjoncture, un riche seigneur de l'Anjou lui offrit, au nom du roi d'Austrasie, son maître, un

de ses domaines en toute propriété, ainsi que son fils unique Bertulfe pour l'élever dans la religion; proposition que Maur accepta, moyennant toutefois une donation en règle et devant témoins. Le roi vint à son tour lui faire visite en grande pompe, se prosterna à ses pieds, et le combla de libéralités. Telle fut l'origine du monastère de Glanfeuil, devenu plus tard Saint-Maur-sur-Loire, et le premier qui institua en Gaule la règle bénédictine; elle s'y propagea avec tant de rapidité, qu'on pouvait compter, à la fin du sixième siècle, cent soixante-quatorze maisons de cet ordre au midi de la Loire et soixante-quatre au nord. Quand Maur remit à Bertulfe la direction de ses cent cinquante religieux, il se retira dans une cellule isolée, et mourut deux ans après, le 25 janvier 583.

16 JANVIER.

SAINT HONORAT.

Honorat sortait d'une famille consulaire, et naquit probablement à Fréjus. D'un esprit tendre et grave à la fois, il eut bientôt le dégoût des superstitions païennes et, tout en acquérant la science dans l'étude des belles-lettres, il se voua en secret à une fervente piété. Par son exemple et ses exhortations, il convertit son frère Venance ainsi que son cousin Hilaire, qui méritèrent par la suite d'être comptés l'un et l'autre au nombre des bons serviteurs de Dieu. Un ermite nommé Caprais attirait alors dans le pays un grand nombre de disciples par l'éclat de sa sainteté. Les deux frères allèrent le consulter sur le dessein qu'ils avaient formé d'entrer en religion. Après être restés quelque temps sous sa conduite pour être instruits dans les voies intérieures, ils partirent avec lui et débarquèrent en Péloponèse, aux environs du port de Modon. La mort de Venance, usé dans la fleur de ses ans par les fatigues et la maladie, dérangea ces projets (400) : Honorat repassa en Italie, et de là en Gaule, où son ami Léonce, évêque de Fréjus, l'engagea à s'établir dans la petite île de Lérins, qui dépendait de son diocèse.

C'était un lieu formidable et inhabité, à cause des serpents qui l'infes-

taient. Honorat, en compagnie de Caprais, y entre sans effroi (410), et fonde une communauté avec les disciples qui affluent de toutes parts. Grâce aux efforts de ces austères ouvriers, l'horreur du désert se dissipe, les bêtes malfaisantes disparaissent; un sol riche de verdure, de fruits et de fleurs y révèle l'activité d'une race nouvelle. En peu de temps, cette thébaïde de l'Occident devint une école célèbre d'enseignement chrétien, un asile pour la science et la vertu qui fuyaient l'invasion des barbares, une pépinière d'évêques, de savants et de saints religieux

Fig. 7. — Moines s'occupant d'agriculture. D'après un ms. du XIIIe siècle.

dont la gloire s'étendit jusqu'en Angleterre. Rien de plus touchant que le tableau, tracé par saint Hilaire d'Arles, de l'infatigable dévouement d'Honorat pour les nombreux fils de son adoption : il savait lire au fond de leurs âmes et les réconforter, il écrivait aux absents avec une tendresse paternelle, il veillait sur la santé de chacun et réglait le travail selon la mesure des forces. « En lui, disaient-ils, nous avons retrouvé non seulement un père, mais la famille et la patrie. » Chaque année, il allait faire une retraite au milieu des rochers du cap Roux, vis-à-vis de son île, en souvenir du temps qu'il y avait passé en revenant de Grèce. Tandis qu'il gouvernait paisiblement son monastère, le peuple l'appela en 426 au siège primatial d'Arles ; il y fit monter avec lui toutes les vertus. « Chers enfants, dit-il à ceux qui entouraient son lit de mort, vivez de telle sorte

que vous puissiez ne pas craindre votre dernière heure ; tel est l'unique héritage que vous laisse celui que vous avez aimé. » Honorat mourut le 16 janvier 429. L'église romane qui lui est dédiée dans l'île qui porte son nom a reçu son corps au onzième siècle.

17 JANVIER.

SAINT ANTOINE.

Au milieu de cette foule de solitaires qui rendirent un lustre glorieux à la vieille terre d'Égypte se détache une figure éminente, celle d'Antoine, qui a mérité d'être appelé leur patriarche. Né en 251, au village de Com, près d'Héraclée, dans une famille de riches chrétiens, il façonna de bonne heure son esprit à la vertu. A peine âgé de vingt ans, il vendit ses terres, en donna le prix aux pauvres, et se retira près d'un vieil ermite du voisinage. A cette époque, les cellules des anachorètes étaient encore rares en Égypte et toujours situées non loin des habitations. Antoine fut l'un des premiers qui s'en éloigna au contraire jusqu'à ce qu'il fût isolé en plein désert : c'est ainsi qu'il passa plus de trente années d'abord au fond d'un vieux sépulcre, puis au milieu des ruines d'un château. D'abord il vécut seul, livré à une lutte de tous les instants contre les tentations du démon et de la chair, et ne remporta la victoire qu'à force de privations et d'austérités, et surtout par le secours de la prière, qu'il faisait d'ordinaire aussi longue que la nuit.

En domptant le corps, il avait conquis la liberté de l'âme. « Cette longue et heureuse solitude, dit M. de Montalembert, est troublée par les disciples qui accourent autour de lui, par les ermites voisins qui viennent lui demander les secrets de la science de Dieu. Des pèlerins lui présentent leurs infirmités à guérir, leurs consciences à purifier ; les philosophes alexandrins lui apportent leurs doutes et objections, et trouvent en lui l'apologiste subtil et vigoureux, ingénieux et éloquent de la rédemption. On se groupe, on s'établit autour de lui ; l'on y reste pour l'imiter en lui obéissant ; il devient le père et le chef de tous les

solitaires de la Thébaïde, qu'il transforme ainsi en cénobites. En les gouvernant par ses exemples et ses enseignements, il substitue à la vie isolée la vie commune, si nécessaire pour abattre l'orgueil, et pour fortifier, éclairer, vivifier la ferveur. Il les guide à la fois dans la culture de l'âme et dans le travail des mains, double et incessante activité qui doit désormais remplir leur vie. »

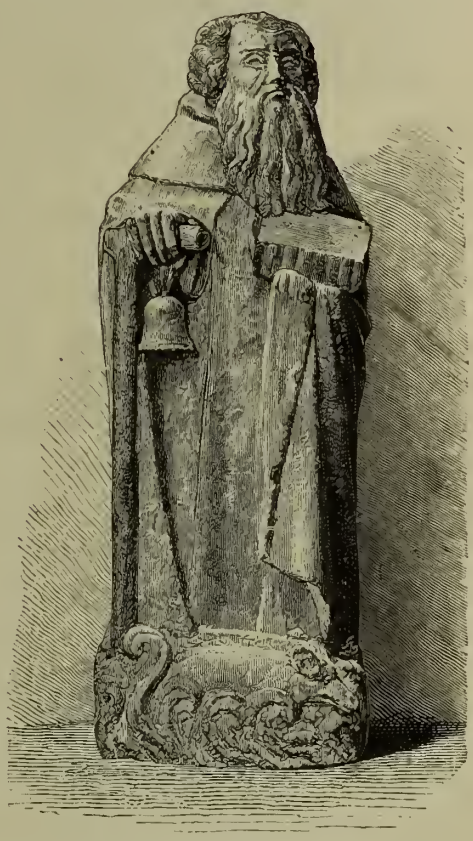


Fig. 8. — Saint Antoine. Statuette en pierre, du XIIIe siècle.

Deux fois, Antoine rentra dans le monde pour combattre les païens et les hérétiques. En 311, pendant la persécution de Maximin, il se rendit à Alexandrie et assista les chrétiens devant les juges et jusqu'au lieu des exécutions; en 335, il y retourna à la sollicitation d'Athanase, le grand évêque, qui devait être son ami et l'historien de sa vie et de ses miracles. Il prêcha sur les places publiques, convertit un grand nombre d'ariens, rendit partout témoignage à la divinité du Christ. L'enthousiasme éclatait à sa vue, et le peuple accourait sur ses pas en criant : « Laissez-nous voir l'homme de Dieu! » Entre les deux voyages, il avait quitté le pays d'Arsinoé, où les moines devenaient trop nombreux à son gré, et, s'enfonçant de plus en plus dans le désert, il était allé se fixer au pied d'une montagne, proche de la mer Rouge; là, pour épargner à ses disciples la peine de lui apporter à manger, il défricha un bout de champ, y sema du blé et en retira une récolte suffisante pour ses besoins; parfois aussi, afin de n'être pas inactif, il s'occupait à tresser des nattes. De temps en temps,

il visitait ses anciens monastères, donnant des conseils et des règles de conduite sans vouloir jamais en gouverner aucun. Nous avons vu dans la vie de saint Paul l'ermite comment il l'assista dans ses derniers moments (342). Quant à lui, il conserva jusqu'à la fin une santé robuste, la beauté des traits, la gaieté du caractère, et mourut, plus que centenaire, en 356, après avoir fondé par son exemple et sa popularité l'influence et la grandeur de la vie religieuse.

18 JANVIER.

SAINT SULPICE.

Appartenant à une noble famille du Berry, il fut élevé avec soin et parut d'abord à la cour d'Austrasie. Fuyant l'oisiveté, il s'adonnait à l'étude ou à la méditation, visitait les malades, entrait dans les prisons, s'informait des veuves et des orphelins pour subvenir à leurs nécessités, prenait un singulier plaisir à bâtir ou à réparer des chapelles. Remy, qui occupait le siège de Bourges, le demanda instamment au roi Chilpéric ; après l'avoir ordonné diacre (582), il le chargea de prêcher dans tout son diocèse. Mais Clotaire II le rappela auprès de lui et le choisit pour aumônier ; il aimait à se guider d'après ses conseils, et dut la vie, lors d'une maladie grave, au secours de ses prières. En 624, Sulpice succéda à saint Oustrille comme évêque de Bourges. On le vit alors redoubler de vigilance et d'austérités : il réforma la discipline, poursuivit avec zèle la conversion des juifs, et fonda plusieurs communautés de femmes, pour lesquelles il composa une excellente règle. Sa charité s'étendit hors du Berry ; car voyant la France remplie de grands abus, il provoqua en 624 la réunion d'un troisième concile à Mâcon. Il était en commerce de lettres avec Didier, évêque de Cahors, et Grégoire de Tours a fait éloge de ses travaux ecclésiastiques. Sulpice mourut à Bourges en 644, le 17 janvier ; sa mémoire est honorée ce jour-là. Une des plus belles églises de Paris a été placée sous son invocation.

19 JANVIER.

SAINT LAUMER.

Dans sa jeunesse, il garda les troupeaux de son père, qui habitait Neuville-la-Mare, village de la banlieue de Chartres. Un prêtre de cette ville lui donna des leçons, et il fit des progrès si rapides que l'évêque l'éleva au sacerdoce et le chargea de l'économat du chapitre. Comme il avait accepté l'office malgré lui, et que c'était un lien qui le rattachait au monde d'où il brûlait de sortir, il s'y déroba sans bruit, s'enfonça, le bâton à la main, dans l'épaisse forêt du Perche, et construisit pour s'abriter une hutte de branchages. D'immenses massifs boisés sillonnaient alors en tous sens la Gaule entière, sombres et impénétrables, entrecoupés de marais et de tourbières, ravinés par les cours d'eau, et peuplés de bêtes fauves, dont plusieurs espèces ont à peu près disparu. Nombreux furent les hommes de prière qui, la foi dans le cœur avec le mépris de la vie, ne craignirent pas d'affronter cette nature sauvage ; mais, au sein même de leur solitude, ils étaient importunés bientôt, soit par des disciples ambitieux de les imiter, soit par la foule des fidèles qui demandaient des conseils ou un soulagement à leurs maux. On attribuait à tous la puissance miraculeuse, bien qu'ils répondissent comme fit notre saint : « Vous exigez trop d'un pauvre pécheur. » Le bruit de ses bonnes œuvres troubla Laumer dans son humilité : vers 565, il alla s'établir avec quelques familiers dans un endroit appelé Corbion (pays de Dreux), et y fonda un monastère sous l'invocation de saint Martin. Appelé à Chartres par l'évêque, qui désirait jouir de sa pieuse expérience, il y gagna une mauvaise fièvre, dont il mourut en 593. Quelques auteurs ont reculé cette date d'un siècle.

20 JANVIER.

SAINT SÉBASTIEN.

Narbonne fut sa patrie ; mais sa famille était originaire de Milan, et il y passa sa jeunesse, montrant pour la foi nouvelle une ferveur qu'il

devait peut-être aux leçons de l'évêque Materne. Malgré sa répugnance pour l'état militaire, il prit du service dans l'armée de Carin, se distingua par son courage et une exacte discipline, et parvint au grade de chef d'une cohorte prétorienne. A Rome, où il suivit Dioclétien lors de son élection à l'empire (284), il eut mainte occasion d'être utile à ses frères et la saisit avec empressement; il s'employait à visiter les chrétiens prisonniers, à pourvoir à leurs nécessités, à raffermir leurs vertus au milieu des tourments, et à retenir ceux qui étaient près d'être abattus. C'est ainsi que toute une famille lui dut, sinon la vie, du moins de pieuses consolations et la grâce d'ouvrir les yeux à la lumière. Deux frères, Marc et Marcellin, condamnés à mort, étaient sur le point de céder aux larmes de leurs parents, Tranquillin et Marcie, et de sacrifier aux idoles; Sébastien courut à eux, les rappela d'une faiblesse passagère, et convertit ceux qui cherchaient à les faire apostasier. Les fonctionnaires impériaux Chromace et Nicostrate, avec Tiburce, fils de l'un, et Zoé, femme de l'autre, suivirent cet exemple, et tous ensemble, victimes et persécuteurs, ne tardèrent pas à gagner la palme du martyre.

Fig. 9. — Saint Sébastien, par André Mantegna. XVe siècle.

Dioclétien finit par apprendre l'active propagande que faisait à Rome

un de ses officiers en faveur d'une religion, tantôt à peine tolérée, tantôt proscrite avec fureur ; il le dépouilla de son grade et le livra à la justice. On l'attacha à un poteau, et des archers le criblèrent de flèches. La nuit d'après, une veuve nommée Irène, dont le mari, mort dans les supplices, avait donné asile aux fils de Tranquillin, étant venue pour l'enterrer, s'aperçut qu'il respirait encore ; elle le fit porter dans sa maison, et les soins qu'elle lui prodigua l'eurent bientôt guéri. Sébastien, au lieu de se cacher comme on l'en conjurait, alla se mettre sur le passage de l'empereur qui se rendait au temple, et lui reprocha ses injustes préventions contre des sujets paisibles et fidèles. Il fut à l'instant puni de cette généreuse hardiesse : battu de verges, il mourut sous les coups, et son corps fut jeté dans un cloaque (20 janvier 288). On l'en retira secrètement pour le transporter aux Catacombes, en un lieu au-dessus duquel le pape Damase érigea, au siècle suivant, une église en son honneur.

21 JANVIER.

SAINTE AGNÈS.

« Dans cette même victime, nous avons à la fois une martyre de la pudeur et une martyre de la religion. » Ainsi parle d'Agnès un illustre docteur, saint Ambroise, en écrivant l'éloge de la chasteté. Aussi l'a-t-on regardée de tous temps avec admiration comme un lis dont l'éclatante blancheur est encore rehaussée par le sang du sacrifice.

Agnès était née à Rome, d'une bonne famille, qui l'éleva dans la piété. Riche de qualités et d'attraits, elle sortait à peine de l'adolescence quand elle fut recherchée en mariage par des jeunes gens de la première distinction. Ceux-ci, voyant qu'elle était fermement résolue à consacrer sa personne au Seigneur, la dénoncèrent comme chrétienne, persuadés qu'il suffirait de l'effrayer pour la faire changer d'avis. Il n'en fut rien : ni les menaces, ni l'appareil des instruments de torture n'ébranlèrent sa constance. Par ordre de Symphronius, préfet de la ville, elle fut con-

duite, comme dernière épreuve, dans un lieu d'infamie ; mais là encore, elle triompha par sa seule vertu de ceux qui osèrent l'approcher, et même l'un d'eux, ayant porté la main sur elle, tomba frappé de cécité. Outré d'avoir été vaincu par une enfant, le préfet la condamna à périr par le glaive. Sur la place de l'exécution, tous les habitants versaient des larmes ; les bourreau hésitait à remplir son office. « En recevant le coup mortel, rapporte son panégyriste, elle s'enveloppe de son vêtement ; elle est morte, et la pudeur veille encore ; elle tombe sur ses genoux, et sa main inanimée couvre son visage. » On a placé son martyre à la date du 21 janvier 304. Sous le règne de Constantin, une église, qui subsiste encore, lui fut dédiée à Rome, avec rang de basilique.

22 JANVIER.

SAINT VINCENT.

Huesca, en Aragon, se glorifie à bon droit d'avoir vu naître ce glorieux martyr. Petit-fils d'un personnage consulaire et neveu de saint Laurent, il fut nourri dans les bonnes études à Saragosse par l'évêque Valère, qui l'employa surtout à la prédication. Quoique simple diacre, il acquit, grâce à un caractère droit et ferme ainsi qu'à une éloquence naturelle, beaucoup d'influence sur ses compatriotes ; il en porta la peine et la louange. L'application des terribles édits de persécution, arrachés par Galère à la faiblesse de Dioclétien, eut pour ministre dans la péninsule Dacien, qui y fut envoyé en 304.

Valère et Vincent devaient être les premières victimes de sa férocité. Ils comparurent devant lui à Valence. L'évêque, affaibli par l'âge et les infirmités, répondit à peine et fut condamné au bannissement. Le diacre, jeune et fort, confessa hardiment sa croyance, et protesta de son ardent désir de verser son sang pour elle. Dacien, âme vile et méchante, l'exauça avec des raffinements incroyables de barbarie. Mis à nu et lié sur un chevalet, Vincent eut d'abord le corps étiré par haut et bas et les membres disloqués, puis il fut tenaillé de place en place avec des crocs de fer ; en-

Fig. 10. — Martyre de sainte Agnès. D'après le Dominiquin. XVIe siècle.

suite on l'étendit sur un gril au-dessus de charbons enflammés, et on lui enfonça dans la poitrine des lames de cuivre. Ce n'était plus qu'un amas d'os noircis et de chairs brûlées, et pourtant il eut assez de force pour défier l'industrie de son bourreau. Rapporté le lendemain en présence de Dacien, il expira, sans avoir donné signe de défaillance (22 janvier 304). Durant cette année-là et la suivante, on compta en Espagne plus d'un millier de chrétiens qui périrent dans les supplices.

SAINT ANASTASE.

Khosrou II, roi de Perse, avait envahi la Syrie lorsqu'il apprit la révolte de Jérusalem (615) : il marcha contre cette ville, la châtia cruellement et s'empara, entre autres dépouilles, du bois de la vraie Croix. Un de ses soldats, surpris et touché à la fois des marques de vénération dont les chrétiens entouraient cette relique, embrassa leur religion, et reçut au baptême le nom d'Anastase. Après avoir passé sept ans dans un monastère, il fit divers pèlerinages, fut arrêté à Césarée et aima mieux souffrir les fers et les verges que de retourner aux superstitions de son pays. Comme il demeurait inflexible, on l'envoya au roi, chargé de chaînes. Arrivé à Barsaloé, sur les bords de l'Euphrate, il fut soumis à de nouvelles tortures et noyé en même temps que soixante-dix Perses, récemment convertis (22 janvier 628). Ses restes, d'abord inhumés dans le monastère de Saint-Serge, furent dans la suite transférés à Rome.

23 JANVIER.

SAINT JEAN L'AUMÔNIER.

« Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez exaucé ma prière, et de ce qu'il ne me reste qu'une obole, quoique, à mon élection j'aie trouvé dans le palais épiscopal d'Alexandrie quatre mille livres d'or; j'en ai encore amassé beaucoup plus, grâce aux offrandes des amis de l'Église, et j'ai tout donné aux pauvres, mes frères. » Ce

testament, dicté par Jean à l'heure suprême, résume d'un trait sa vie entière, qui fut un long acte de bienfaisance, payé du beau surnom d'*Aumônier* par la reconnaissance du peuple.

Fils du gouverneur de l'île de Chypre, Jean avait longtemps vécu dans le monde, riche et heureux; la mort lui ayant enlevé sa femme et ses enfants, il se livra avec ardeur aux exercices de la piété chrétienne, et ses progrès y devinrent si rapides, ses libéralités si abondantes, qu'il fut bientôt connu dans tout l'Orient. C'est ce qui détermina le clergé d'Alexandrie à le demander pour patriarche (608). Il réforma les abus, établit une sorte d'assistance publique dont il se fit le trésorier, rendit la justice deux fois par semaine, et éleva le nombre des maisons de dévotion de sept à soixante-dix. Quant à sa miséricorde envers les malheureux et les affligés, il sut la varier à l'infini au point qu'on n'avait jamais vu paraître une charité semblable à la sienne. Il envoya de l'argent, du blé et des vêtements à Jérusalem, que les Perses avaient saccagée, et racheta d'entre leurs mains un grand nombre de captifs. En 620, le patrice Nicétas vint, sur l'ordre d'Héraclius, le sommer de lui remettre le trésor de l'Église pour subvenir aux besoins de l'empire. Sur le refus du prélat, il s'en empare par violence; mais touché de repentir, il le restitue et y ajoute même du sien. Puis il l'engage à venir à Constantinople pour donner sa bénédiction au souverain. Jean prit la mer avec lui, tomba malade à Rhodes, et se fit transporter en Chypre, où il mourut, dans la ville d'Amathonte, sa patrie (23 janvier 620). Les chevaliers de Saint-Jean, dits *Hospitaliers,* le choisirent pour patron.

Fig. 11. — Chevalier de l'ordre de Saint-Jean, dit Hospitalier; gravure de Jost Amman. XVIe siècle.

SAINT ILDEFONSE.

Quoiqu'il fût de la première noblesse des Goths, la sainteté de sa vie

Fig. 12. — Apparition de la sainte Vierge à saint Ildefonse. D'après Murillo. XVIIe siècle.

le rendit plus recommandable que l'éclat de sa naissance. Il naquit à Tolède, le 8 décembre 606, et eut pour maître dans les lettres divines et

humaines Isidore de Séville, l'oracle de son siècle. Ses études finies, il mit à exécution le projet qu'il avait conçu dès l'enfance de prendre l'habit monastique : quittant furtivement la maison paternelle, il sut échapper aux recherches et rencontra l'asile souhaité dans la communauté d'Agali. Il en devint le troisième abbé, et assista, en cette qualité, aux importants conciles assemblés à Tolède en 653 et en 655. Vers le même temps, il fonda un couvent de femmes, à l'entretien duquel il affecta toute sa fortune. A la mort de saint Eugène, il fut appelé d'une voix unanime à lui succéder sur le siège primatial de Tolède (décembre 657) ; ni ses larmes ni ses prières ne purent lui épargner cet honneur, qu'il accepta seulement sur les instances du roi Recesvinthe. Dès lors il consacra tous ses soins au gouvernement de son diocèse, à la réfutation de certaines erreurs renouvelées de Nestorius, et surtout à répandre le culte de la sainte Vierge avec un zèle qui le rendit très populaire en Espagne. Sa mort eut lieu le 23 janvier 667.

Ildefonse a laissé beaucoup d'écrits en latin, remarquables par l'érudition et l'agrément du style, entre autres un traité des écrivains de son temps, où l'on trouve quatorze notices biographiques, et un autre sur la virginité perpétuelle de Marie.

24 JANVIER.

SAINT TIMOTHÉE.

En traversant la Lycaonie, saint Paul s'arrêta à Lystre et convertit plusieurs personnes à la foi chrétienne. La famille de Timothée fut de ce nombre. Timothée était un jeune homme d'une grande candeur, modeste et timide ; son intelligence et sa piété plurent à l'apôtre, qui se l'attacha et trouva toujours en lui un disciple zélé, ou plutôt un fils, comme il l'appelait, « son très cher fils, qui travaillait avec lui à l'œuvre du Seigneur ». Depuis l'an 52 jusqu'en 61, il l'emmena dans ses nombreux voyages à travers l'Asie Mineure, la Grèce et jusqu'à Rome, l'associant à ses travaux ainsi qu'à ses dangers. Quand les Juifs l'obli-

gèrent à s'éloigner de Bérée, il y laissa Timothée pour soutenir le courage des chrétiens; puis il l'envoya à Thessalonique, à Philippes, à Corinthe, avec mission soit d'y porter un message ou une épître, soit d'y accommoder un différend ou de corriger des abus. « Vous savez, écrit-il aux Philippiens, l'épreuve que j'ai faite de lui; vous connaissez par expérience l'étendue de sa vertu et toute l'ardeur de son zèle. » En effet, dans un corps affaibli par le jeûne et sans cesse assiégé par la maladie, le disciple logeait une âme vaillante, et il fallut l'autorité du maître pour le décider à boire « un peu de vin », parce que cela était nécessaire à sa santé.

Timothée avait suivi saint Paul à Rome; il fut arrêté avec lui, et retenu un assez long temps en prison. De retour en Orient, il alla s'établir à Éphèse (65). Comment il gouverna cette église dont il fut le premier évêque, et quels motifs eut saint Jean dans l'*Apocalypse* de lui reprocher trop de faiblesse, nous ne le savons pas; mais l'histoire a enregistré l'acte sublime qui couronna sa vie. On célébrait en l'honneur de Diane une sorte de mascarade, où violences et outrages ne furent point épargnés aux chrétiens. Timothée, n'écoutant que son devoir, s'efforça en vain de ramener la foule à des sentiments plus humains; elle se tourna contre lui, et il fut écrasé sous une grêle de pierres (24 janvier 97). Les deux épîtres que saint Paul lui adressa de Laodicée et de Rome respirent une vive tendresse et la plus haute raison touchant la conduite des pasteurs.

25 JANVIER.

SAINT POLYCARPE.

On ignore l'époque et le lieu de sa naissance. De bonne heure, il fut converti à la foi, et s'attacha surtout à saint Jean, qui lui donna, vers l'an 96, l'église de Smyrne à diriger. Lorsque Ignace d'Antioche, prisonnier de Jésus-Christ, passa par cette ville avant d'être livré aux bêtes (107), il s'entretint avec Polycarpe des intérêts de son troupeau, en lui recommandant d'écrire en son nom à diverses com-

munautés. Nous avons encore la lettre qu'il envoya aux Philippiens : elle est toute nourrie des pensées et des expressions de l'Évangile,

Fig. 13. — Saint Timothée, martyr. Verrière du XIe siècle.

et contient des instructions à l'usage des fidèles et des prêtres. En 159, il fit un voyage à Rome afin de régler avec le pape Anicet la date de la fête de Pâques; l'un tenant pour la tradition juive, l'autre pour

celle de saint Pierre (laquelle prévalut plus tard), ils ne purent s'entendre et se quittèrent pourtant de bonne amitié. Saint Irénée le connut probablement à cette époque, et il en fait un pompeux éloge. « Je le vois encore, dit-il : quelle gravité dans sa démarche! quelle sainteté dans sa conduite! Combien étaient puissantes les exhortations qu'il adressait à son peuple! Il me semble l'entendre nous raconter de quelle sorte il avait conversé avec Jean et d'autres qui avaient connu le Seigneur, et nous parler de ce qu'il savait par eux de sa doctrine et de ses miracles. »

Sous l'empereur Marc-Aurèle, une persécution violente éclata en Asie. Le vénérable évêque refusa de s'y dérober par la fuite : il alla au-devant des soldats, et fut conduit devant le proconsul Quadratus. Celui-ci ayant promis de l'épargner s'il reniait le Christ : « Voilà quatre-vingt-dix ans que je le sers, s'écria-t-il, et il m'a comblé de biens. Que sa volonté soit faite! » Il fut condamné à être brûlé vif, et comme le feu n'avait point de prise sur lui, on le tua d'un coup de poignard (janvier 166). Plusieurs de ses disciples, tels que saints Pothin, Irénée, Andoche et Bénigne, vinrent porter en Gaule le flambeau de la foi. Sa mémoire est honorée le 26 janvier.

26 JANVIER.

SAINTE PAULE.

Parmi les femmes destinées à jeter un dernier rayon sur la noblesse romaine, la plus illustre fut Paule, dont la mère descendait des Scipions et de Paul-Émile. Après avoir reçu une éducation digne de son antique race et de sa grande fortune, elle épousa Toxotius, qui était de la famille de Jules César, et eut un fils et quatre filles. Devenue veuve à vingt-deux ans (369), elle demeura longtemps inconsolable, et cédant aux sollicitations de sainte Marcelle, se consacra au Seigneur par l'exercice des vertus qui lui sont le plus chères. Sa libéralité se répandit largement autour d'elle : toujours occupée du soin de découvrir

Fig. 14. — Saint Jérôme explique les Écritures à sainte Paule et à Eustochie, sa fille. Miniature de la Bible de Charles le Chauve, IXe siècle.

les malheureux, elle se serait reprochée de ne point les soulager à temps dans leurs misères, se dépouillant par avance sur la terre, afin

de s'assurer, à elle et aux siens, l'héritage du ciel. Ce fut à son retour d'Orient (381) que saint Jérôme connut Paule; il reçut l'hospitalité dans sa maison, et dès lors commença entre eux cette affection spirituelle si profitable à leurs âmes et aux progrès de la religion. Aux envieux qui osèrent lui en faire un crime, Jérôme répondait : « N'y avait-il dans Rome qu'une femme pénitente et mortifiée qui fût capable de me toucher? une femme desséchée par des austérités continuelles, et qui ne connaissait d'autre passe-temps que l'oraison, d'autres chants que les psaumes, d'autre entretien que l'Évangile, d'autre nourriture que le jeûne? »

La mort de Blésille, sa fille aînée, plongea Paule dans une douleur excessive; cette perte hâta l'exécution du dessein qu'elle avait formé de tout quitter pour aller vivre dans la solitude. En compagnie de sa fille Eustochie, elle s'embarque pour la Syrie (385), visite en passant saint Épiphane dans l'île de Chypre, et rejoint Jérôme à Antioche. Puis, malgré les rigueurs de l'hiver, ils parcourent ensemble la Terre sainte, descendent en Égypte, pénètrent dans le désert de Nitrie, et s'arrachent avec peine aux délices de la vie cénobitique pour revenir en Palestine (386). Ils se fixent enfin à Bethléem, et pendant que Jérôme entreprend la traduction latine de la Bible, œuvre qu'il dédie à son amie, Paule fonde deux monastères et s'enferme dans celui des femmes, y remplissant les plus humbles offices quand elle ne se remet pas à ses anciennes études sur le grec et l'hébreu. Une vie si pleine fut couronnée par une mort douce (26 janvier 404). « Je lui demandai si elle souffrait, rapporte Jérôme; elle me répondit en grec qu'elle ne voyait rien que de calme et de tranquille. Ce furent ses dernières paroles; ses yeux s'étaient fermés : il n'y avait plus rien sur la terre qui fût digne d'arrêter ses regards. » Il lui fit creuser une tombe dans le roc, et y grava ces mots : « Elle quitta tout pour vivre pauvre à Bethléem auprès de ta crèche, ô Christ! » Sa mémoire est honorée le 26 janvier.

Sainte Eustochie mourut en 419, au même couvent.

27 JANVIER.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Jean, qui mérita le surnom de *Bouche d'or* (en grec Χρυσόστομος), à cause de son incomparable éloquence, naquit vers 347, à Antioche. A peine sorti du berceau, il perdit son père Secundus, un des généraux de l'empire en Syrie. Ce fut sa mère, Anthusa, qui dirigea son éducation première et forma son cœur à la piété. Il apprit, dans les écoles publiques, la philosophie et la rhétorique ; il déploya même en cet art de si brillantes facultés d'esprit et d'imagination, que Libanius, son maître, n'eût point désiré d'autre successeur que lui. Bientôt sa candeur naturelle et les secrètes opérations de la grâce le dégoûtèrent de ces dangereuses distractions. Il suivit les leçons du doux évêque Mélèce, qui lui conféra le baptême et le fit lecteur de son église. Apprenant qu'il venait d'être désigné pour l'épiscopat, Jean, convaincu de son indignité, abandonna le monde et s'enfuit dans la solitude (374), projet qu'il caressait depuis longtemps. C'était dans les montagnes voisines d'Antioche, déjà peuplées par de nombreux émules d'Antoine. Sous la conduite d'un vieillard d'une austérité singulière, il consacra quatre années au rude apprentissage de la vie ascétique. Puis il en passa deux autres seul, enfermé dans une caverne ; l'humidité qui y régnait l'obligea de revenir à la ville pour rétablir sa santé, gravement altérée. De sa longue retraite il rapporta plusieurs écrits, entre autres son traité *du Sacerdoce,* regardé comme son chef-d'œuvre.

Ordonné prêtre en 386, Jean commença à se livrer à la prédication orale, où il obtint de si brillants succès. Suivant l'usage de cette époque, il expliquait au peuple quelque partie de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Aussi accourait-on à ses homélies (il en a laissé une centaine), « comme les abeilles à un champ émaillé de fleurs ». On n'y trouve rien de forcé ni de subtil ; pas un mot qui ne soit un élan du cœur, pas une pensée qui ne contienne un conseil, un reproche ou un encoura-

gement. Il terminait d'ordinaire par une instruction morale en rapport avec l'événement du jour, soit un point de controverse, soit un vice à flétrir ou une vertu à pratiquer. Sa méthode devint la règle de l'éloquence chrétienne. Jamais, du reste, il ne s'éleva à de plus magnifiques mouvements que dans la suite de sermons sur les statues. A l'occasion d'un nouvel impôt, Antioche s'était révoltée, et l'on avait brisé les statues de Théodose et de la famille impériale (387), crime de lèse-majesté, aussitôt châtié par l'ordre de raser la ville insolente. Ce fut le grand prédicateur qui la sauva.

Onze ans plus tard, Jean était sacré patriarche de Constantinople (398). Comme il eût refusé de quitter Antioche et que, dans ce cas-là, un soulèvement populaire était à craindre, il fallut recourir à la

Fig. 15. — Théodose Ier, empereur d'Orient.

ruse : on l'attira hors des remparts, on le fit monter en voiture, et sous escorte militaire il fut mené dans la capitale. Mais cette ville corrompue n'était guère digne d'un tel pasteur, et la cour, livrée aux intrigues, ne tarda pas à comploter sa ruine. Il réforma son clergé, réduisit les dépenses de sa maison au strict nécessaire ; il fonda plusieurs hôpitaux, il diminua la misère publique par les secours de toute espèce que son ingénieuse charité savait lui procurer ; il travailla à la conversion des Goths. En même temps, il ne cessait de prêcher contre le relâchement des mœurs, l'égoïsme des puissants, les abus de l'autorité, le luxe des femmes, toutes choses que l'impératrice Eudoxie, qui gouvernait son mari et l'empire, interpréta comme autant de traits à son adresse. Des prélats ambitieux, comme Théophile d'Alexandrie, lui fournirent un prétexte à représailles ; on enveloppa le patriarche dans une fausse accusation d'origénisme, et un prétendu concile le déposa. Cette inique sentence ayant excité une sédition, il fut ramené dans la ville où il fit une entrée triomphale. Victoire passagère! Ayant de nouveau flétri la cour et ses machinations, et l'impératrice même sous le nom

d'Hérodiade, il fut, deux mois après, enlevé brutalement de son siège (20 juin 404), laissant derrière lui Constantinople dans un horrible désordre. Conduit d'abord à Nicée, puis sur les confins de la Cappadoce, il ne cessa d'étendre sa sollicitude pastorale sur tout l'Orient, et ses ennemis, jaloux de son influence, le firent reléguer à Pityonte. Pendant le voyage, accablé de mauvais traitements par les soldats, il mourut à Comane, le 14 septembre 407. Ses nombreux ouvrages lui ont valu le titre de docteur de l'Église.

28 JANVIER.

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Neveu du patriarche Théophile, dont il partagea les préventions contre saint Jean Chrysostome, il fut appelé à lui succéder, en 412, sur le siège d'Alexandrie. Doué d'un esprit subtil et pénétrant, il le cultiva par l'étude des écrivains sacrés et profanes, ainsi que par l'exercice de la prédication. Avant d'être élevé au sacerdoce, il avait passé cinq années au désert, chez les moines de Nitrie, moins porté à la méditation qu'aux intérêts du monde, suivant la remarque d'Isidore de Péluse, son maître. Cyrille, en effet, n'avait aucun goût pour la vie contemplative; au milieu des luttes qui la divisaient, la décision de son caractère, l'emportement de son orthodoxie, l'autorité de sa dialectique furent à l'Église d'un plus utile secours.

L'hérésie de Nestorius faisait en Orient de funestes ravages. Cet évêque occupait alors le siège de Constantinople : après s'être distingué par la pureté de sa foi, il se mit à prêcher que Marie ne devait point être appelée mère de Dieu, qu'elle était une femme, et qu'il était impossible que Dieu naisse d'une femme, ce qui revenait à nier par une voie détournée l'union du Verbe avec la nature humaine. Le premier soin de Cyrille fut d'écrire aux solitaires d'Égypte afin de les

prémunir contre une doctrine si dangereuse; puis il s'efforça de désabuser Nestorius en lui adressant des lettres pleines de force et d'érudition. Voyant qu'il ne gagnait rien sur cet esprit arrogant et opiniâtre, il en référa à l'empereur Théodose; et, s'appuyant de l'autorité du pape Célestin, il réunit à Alexandrie un concile d'évêques, où l'hérésiarque fut condamné et retranché de la communion. Enfin, la querelle devint si grave, qu'il fallut assembler un concile général à Éphèse (juin 431). Cyrille y figura avec beaucoup d'éclat; la maternité divine de Marie y fut confirmée, et Nestorius déchu de son siège. Jean d'Antioche et une quarantaine de prélats orientaux soutinrent vivement ce dernier, et ripostèrent, de leur côté, par la déposition de Cyrille. Après deux ans de négociations, la concorde fut rétablie par l'intermédiaire des légats du pape.

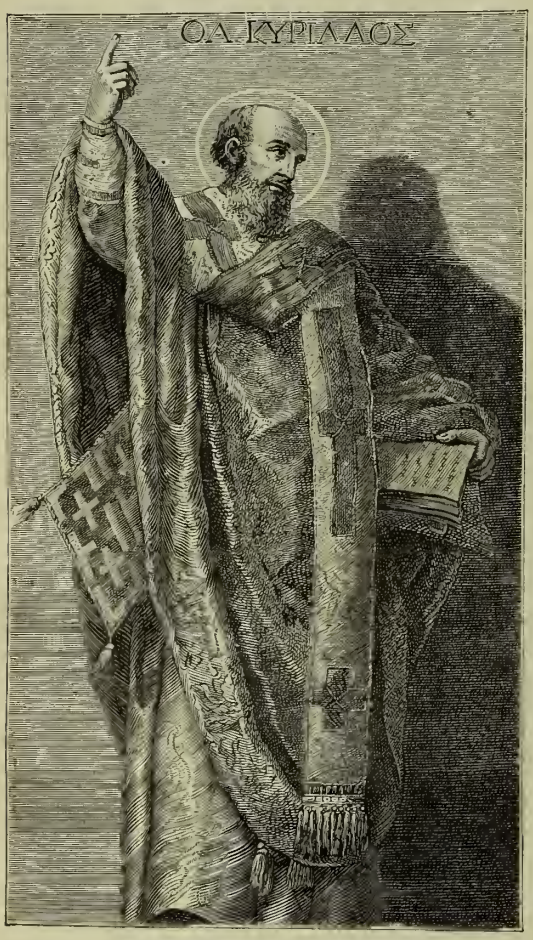


Fig. 16. — Saint Cyrille. D'après le Dominiquin. XVIIe siècle.

Notre saint patriarche revint à Alexandrie, et travailla à y rétablir la paix que l'hérésie avait troublée. Il mourut en 444, le 9 ou le 27 juin, et, suivant le Martyrologe romain, le 28 janvier. Quoique absorbé par les grandes discussions théologiques auxquelles il se livra pour la défense de la foi, il a laissé assez d'ouvrages pour mériter un rang honorable parmi les modèles de la science chrétienne.

29 JANVIER.

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce saint, une des gloires de l'Église moderne, naquit, le 21 août 1567, au château de Sales, près d'Annecy, en Savoie; il eut pour père François, comte de Sales, et Françoise de Sionas, aussi recommandables par leur piété que par leur noblesse. Après avoir achevé à Paris son éducation classique chez les jésuites, il alla étudier le droit à l'université de Padoue, et y reçut le bonnet de docteur en droit civil et canonique (1591). Comme il était l'aîné de la famille, on lui avait ménagé une riche alliance ainsi qu'une charge de conseiller au sénat de Chambéry ; mais il refusa l'une et l'autre, brûlant depuis son enfance du désir de se vouer au service des autels. Claude de Granier, son oncle, évêque de Genève, lui conféra, en 1593, la prêtrise, et l'année suivante il établit à Annecy la confrérie de la Croix. Le succès de ses premières prédications le fit envoyer dans le Chablais, rempli de protestants qu'on voulait ramener à l'orthodoxie. Malgré les embûches que lui tendirent les fanatiques, il ne se découragea point ; ses qualités aimables, ses vertus et son savoir solide augmentaient de jour en jour le nombre des prosélytes. Cette mission victorieuse inspira au pape Clément VIII l'idée de le dépêcher auprès de Théodore de Bèze, qui était devenu le chef des calvinistes (1597); les conférences qu'ils eurent ensemble restèrent sans résultat définitif.

Peu après, François, qui venait de soigner avec un zèle évangélique les pestiférés de Thonon, fut nommé coadjuteur de Genève. Désirant ardemment ramener le pays de Gex sous l'autorité de l'Église, il se rendit à Paris pour obtenir d'Henri IV la permission nécessaire ; il y fut reçu avec distinction et prêcha le carême au Louvre. Le roi, voulant l'attacher tout à fait à la France, lui offrit une pension de 4,000 livres et le premier évêché vacant, sans parvenir à lui faire rien accepter. De retour en Savoie, il succéda à son oncle que la mort avait visité, et re-

çut, le 8 décembre 1602, la consécration épiscopale. Son ardeur pour la conversion des protestants s'accrut encore de toute la grandeur de sa nouvelle position : la bulle de canonisation porte que depuis 1592 il en détourna 72,000 des sentiers de l'erreur. Il travaillait à la réforme des monastères de son diocèse lorsqu'il apprit que les sommets de deux montagnes s'étant détachés avaient écrasé plusieurs villages du Faucigny. Bien que les chemins fussent impraticables, il partit pour aller consoler ces pauvres gens, qui manquaient de tout; il obtint pour eux l'exemption des taxes, après leur avoir distribué tout l'argent qu'il possédait. On avait beau lui représenter le piteux état de ses finances, il répondait toujours : « Oui, vous avez raison, je suis un incorrigible, et, qui pis est, j'ai bien l'air de devoir l'être longtemps. » Il prêcha le carême de 1604 à Dijon, et ce fut en cette circonstance qu'il connut la vertueuse dame de Chantal. Quatre ans plus tard, il publia l'*Introduction à la vie dévote,* qui le fit accuser de relâcher la discipline, parce que, à l'exemple des grands génies, il devançait de beaucoup son époque, et voyait la religion de plus haut que ses contemporains. Du reste, dans tous les ouvrages qui nous sont restés de lui, l'on sent que le fond de sa doctrine était austère, malgré ses formes douces et indulgentes. En 1610, année de l'assassinat d'Henri IV, il perdit sa mère, et ces deux événements le plongèrent dans une douleur profonde.

La même année, François institua l'ordre de la Visitation, dont Mme de Chantal fut la première supérieure. Désireux d'y admettre les personnes d'un tempérament délicat, faibles et même infirmes, il choisit la règle de saint Augustin, comme celle qui prescrit le moins d'austérités. Sa santé s'affaiblissant de plus en plus, il se détermina à prendre son frère pour coadjuteur (1618). Obligé d'accompagner à la cour de France le cardinal de Savoie, qui allait demander en mariage pour le prince de Piémont la sœur de Louis XIII, il se fit entendre à Saint-André-des-Arts, et l'affluence y était si grande, qu'il monta souvent en chaire deux fois par jour. « Je suis surpris, disait-il à un ami, de ce que les Parisiens viennent m'écouter avec tant d'empressement, d'autant plus qu'il n'y a ni noblesse dans mon style, ni élévation dans mes pensées, ni beauté dans mes discours. — Il leur suffit de vous voir, répondit

l'autre ; votre cœur parle par vos yeux. Les expressions les plus communes deviennent tout de feu dans votre bouche, et voilà pourquoi vos paroles vont remuer les âmes jusqu'au fond. »

En effet, François s'était affranchi des entraves du mauvais goût régnant ; par son éloquence simple et naturelle, grave et modeste, surtout insinuante, il réforma le ministère de la prédication. Au commencement de 1620, il confia à saint Vincent de Paul, avec qui il était lié d'amitié, la direction du couvent que Mme de Chantal venait de fonder dans la rue Saint-Antoine. Il redoublait en même temps de bonnes œuvres, et continuait d'écrire ces lettres délicieuses où se révèle cette vertu sanctifiante qui touchait jusqu'à ses adversaires. Pendant un séjour à Lyon, où il était chargé par le duc de Savoie de complimenter Louis XIII, il mourut d'apoplexie (28 décembre 1622). On l'enterra à Annecy. Il fut canonisé en 1665, et proclamé docteur de l'Église par le pape Pie IX.

Fig. 17. — Saint François de Sales. D'après la gravure de Morin. XVIIe siècle.

30 JANVIER.

SAINTE BATHILDE.

Bathilde était née en Angleterre, de race saxonne; dans son enfance, elle fut vendue comme esclave à des marchands et rachetée par le maire du palais de Neustrie, Erchinoald, qui la fit élever dans sa maison. Les chroniqueurs, qui la présentent comme une femme remplie de beauté, de grâce et de vertus, ont voulu rehausser son origine en la prétendant issue de sang royal. L'Angleterre était alors le grand marché aux esclaves; les pirates qui en infestaient les côtes entretenaient cet odieux commerce, et il semble même que les parents avaient l'habitude de vendre leurs enfants, quand leur famille devenait trop nombreuse. Par la suite, Bathilde, compatissante au malheur de ces infortunés, en racheta un grand nombre et les consacra au service de Dieu. A l'instigation de son ambitieux maître, elle fut mariée à Clovis II (649), jeune prince adonné à tous les vices et qui mourut fou à l'âge de vingt-un ans. Les trois fils qu'elle eut de lui, Clotaire III, Childéric II et Thierry III, régnèrent également, soit en Neustrie, soit en Austrasie. Ce fut Erchinoald, puis Ebroïn, qui gouvernèrent, en réalité, au nom de Clotaire; mais comme les Francs avaient pour la reine un extrême respect, elle fut admise au partage de la régence. En ce temps de barbarie, elle usa seulement du pouvoir pour faire le bien, et accepta, dans son œuvre de paix, le concours de deux illustres évêques, Ouen et Éloi.

Bathilde consultait aussi celui de Paris, Sigebrand; mais l'influence qu'il avait acquise donna de l'ombrage aux leudes, qui le massacrèrent. Ne voulant pas se réconcilier avec les meurtriers et ne pouvant les punir, elle prit le parti de la retraite (664) et s'enferma dans l'abbaye de Chelles, où elle mourut vers 680. Outre cette communauté célèbre, dont elle est regardée, à cause de ses riches dotations, comme la seconde fondatrice, elle restaura l'abbaye de Corbie pour les hommes, ainsi qu'une foule d'autres monastères.

31 JANVIER.

SAINTE MARCELLE.

A Rome, sur la fin du quatrième siècle, il y eut comme un entraînement vers la vie spirituelle et pénitente, et ce fut surtout la vieille noblesse qui donna ce grand exemple de régénération. Au premier rang

Fig. 18. — Sainte Marcelle. D'après une estampe du XVIIe siècle.

nous voyons Marcelle, la dernière descendante d'une famille dont le nom illustre rappelait les plus beaux temps de la république. Ayant perdu son père et presque aussitôt son époux après sept mois de mariage,

elle demeura veuve en la fleur de son âge et de sa beauté. Résolue de consacrer à Dieu le reste de ses jours, elle se proposa d'imiter les Antoine et les Pacôme, et de mettre en pratique les récits que lui avait faits saint Athanase de leur genre de vie. Elle se vêtit d'habits grossiers, s'interdit l'usage du vin et de la viande, et partagea son temps entre la lecture des Livres saints, la prière et la visite des pauvres. Dans son palais du mont Aventin, elle réunit les plus doctes d'entre les chrétiens et les plus pieuses d'entre les matrones, pour s'encourager mutuellement à suivre les voies de la perfection.

Quand saint Jérôme vint à Rome (382), elle se plaça en quelque sorte sous sa conduite : sans cesse elle le sollicitait de lui expliquer les passages obscurs de l'Écriture, soulevait des difficultés pour en avoir la solution, et recourait même à la controverse en vue de mieux s'éclairer. Après son départ, elle le consulta fréquemment, et l'on possède encore les onze lettres qu'il lui écrivit de la Terre sainte. Sa mère Albine, dont elle n'avait pas voulu se séparer, mourut en 387. Marcelle se retira alors dans une maison des champs, transformée en monastère, et devint l'auxiliaire du pape Anastase, qu'elle décida à condamner les doctrines d'Origène. Une douloureuse épreuve couronna sa vie. Dans la prise de Rome par Alaric (24 août 410), les Goths envahirent sa retraite et, croyant l'obliger à leur livrer des richesses qu'elle n'avait plus, ils la déchirèrent à coups de fouet. Insensible à cette avanie, elle ne s'occupa que de sauver l'innocence de Principia, la seule des religieuses qui se trouvât avec elle. A quelques jours de là, elle expira dans la basilique de Saint-Paul, réservée par les barbares comme lieu d'asile.

SAINT PIERRE NOLASQUE.

Issu d'une famille honorable qui tirait son nom de la ville de Nole, en Italie, il naquit en 1188 à Saint-Papoul, près Carcassonne. Simon de Montfort, qu'il avait suivi dans l'expédition contre les Albigeois, le chargea de reconduire à Barcelone le jeune roi Jayme d'Aragon. Comme

un grand nombre de chrétiens étaient alors retenus en esclavage par les Maures d'Espagne et d'Afrique, la vue des dangers incessants qu'ils

Fig. 19. — Apparition de la sainte Vierge (Notre-Dame de la Merci) à saint Pierre Nolasque et à saint Raymond de Peñafort. D'après Zurbaran. XVIIe siècle.

couraient et de leur sort misérable fit prendre à Pierre, comme avait fait avant lui saint Jean de Matha, la noble résolution de consacrer tous ses efforts à leur rachat; mais, afin de donner de la stabilité à son œuvre, il fonda, en 1223, sous le nom d'*Institut de Notre-Dame de*

la Merci, un ordre mi-laïque et mi-religieux, dont le pape Grégoire IX ne tarda point à confirmer les statuts. Les difficultés qu'éprouva l'entreprise furent écartées grâce au concours de saint Raymond de Peñafort et à l'appui du roi Jayme. Après avoir prononcé les trois vœux de religion et un quatrième par lequel il engageait ses biens et même sa liberté s'il était nécessaire, Pierre quitta la cour et partit le premier pour remplir l'office de rédempteur : de son voyage à travers les royaumes de Valence et de Grenade, il ramena plus de quatre cents captifs. Ayant ensuite passé en Afrique, il subit lui-même à Alger une dure prison, sans cesser de prêcher la foi autour de lui ; sauvé miraculeusement de la mort, il ne voulut rentrer en Espagne qu'en compagnie d'un grand nombre de malheureux qu'il délivra de leurs fers. Saint Louis le tenait en grande vénération et l'engagea à venir le voir lorsqu'il s'embarqua pour la Palestine (1248). Les dernières années de sa vie ne furent qu'une suite non interrompue de douleurs et d'infirmités, supportées avec une résignation admirable. Il mourut à Barcelone, le 25 décembre 1256 ; mais sa fête a été fixée au 31 janvier.

Fig. 20. — Dieu donnant les dix commandements.
Miniature d'un ms. du XIVe siècle.

FÉVRIER.

1er FÉVRIER.

SAINT IGNACE D'ANTIOCHE.

ANTIOCHE eut pour chef de son Église, sous les premiers Césars, l'évêque Ignace, qui avait pris le surnom de *Théophore* (porte-dieu), afin de bien marquer qu'il ne séparait jamais aucune de ses pensées de celle de Jésus. Il était Syrien de naissance et probablement juif converti. Comme il avait été en relation avec les apôtres et leurs disciples, on l'entourait du plus profond respect, et sa renommée était grande dans toutes les chrétientés de l'Asie Mineure. Il jouissait d'une verte vieillesse lorsqu'il fut appelé à gagner la couronne du martyre. Désigné par son zèle à prêcher l'Évangile et à publier la fausseté des adorations païennes, il fut arrêté et conduit en présence du gouverneur de la province (107). Tout dépendait alors du bon ou du mauvais vouloir de ces fonctionnaires ; en l'absence de lois formelles, chacun d'eux interprétait à sa guise la conduite des chrétiens, et le moindre prétexte suffisait à les faire persécuter. Ignace, ayant refusé de sacrifier aux dieux, fut condamné à mort et, par un raffinement de cruauté, envoyé à Rome pour y être livré aux bêtes dans l'amphithéâtre.

Le voyage du courageux confesseur eut lieu par terre, à petites journées, le long des côtes d'Asie, de Macédoine et de Grèce, et dura plusieurs mois : ce fut, en quelque sorte, une marche triomphale. Partout, sur son passage, les fidèles accouraient à sa rencontre pour lui rendre d'humbles services ou lui demander des conseils. A Smyrne, il reçut les députations des principales églises de l'Asie, et leur adressa des épîtres devenues célèbres, inspirées par la plus pure doctrine, et

Fig. 21. — Martyre de saint Ignace d'Antioche. D'après une miniature du IXe siècle.

auxquelles sa position de captif prêtait une autorité irrésistible. Saint Polycarpe vint l'entretenir, l'embrassa et fut le dépositaire de ses suprêmes instructions. Spectacle admirable, et dont la simple grandeur émut jusqu'aux persécuteurs! Arrivé à Rome le 20 décembre, qui était le dernier jour des jeux publics, il fut conduit aussitôt dans le cirque. En entendant les rugissements des lions, il s'écria : « Je suis le froment de Dieu; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour que je sois trouvé le pain du Christ. » Deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent. Ses restes, rapportés à Antioche, furent transférés, sous Théodose, à Constantinople et plus tard à Rome.

2 FÉVRIER.

SAINT CORNEILLE.

Il y avait à Césarée un homme appelé Corneille, centenier d'une cohorte de légion romaine. Il était pieux et craignant Dieu, lui et toute sa famille ; il faisait beaucoup d'aumônes et s'exerçait souvent à la prière. Averti un jour par un ange de faire venir Pierre, qui se trouvait à Joppé, il lui envoya incontinent des messagers. Quand arriva l'apôtre, il alla se jeter à ses pieds et l'adora. « Relève-toi, dit celui-ci ; je ne suis qu'un homme comme toi. » Et il entra dans la maison, où plusieurs personnes étaient rassemblées, et se mit à parler de Jésus, de sa mission, de sa mort et de la rémission des péchés. Comme il tenait ce discours, le Saint-Esprit descendit sur les assistants, pour témoigner que les païens aussi devaient être admis au nombre des fidèles, s'ils étaient de bonne foi. Ce que voyant, Pierre baptisa Corneille et tous les siens. Ce fut la première conversion qu'il fit chez les gentils. Les *Actes des Apôtres,* d'où ce récit est extrait, étant le seul monument authentique qui traite de Corneille, on ne saurait adopter l'opinion des Grecs, qui rapportent à son sujet beaucoup de faits incertains. Seulement saint Jérôme dit qu'il y avait à Césarée une église sur l'emplacement de la maison du vertueux centenier, dont l'Église latine honore la mémoire le 2 février.

3 FÉVRIER.

SAINT BLAISE.

Modeste et d'un bon naturel, il s'appliqua dans sa jeunesse à la médecine, sans cesser d'être pénétré de la crainte de Dieu ; de sorte qu'ayant gagné par ses vertus l'affection des fidèles, il fut élu leur évêque à Sébaste, en Arménie. Une persécution violente sévit en 305 sur cette province, par suite des édits de Galère : de saints confesseurs,

Eustace et Oreste, perdirent la vie au milieu d'affreux supplices, et Blaise, leur ami, prit soin de recueillir et d'inhumer leurs restes. Quelque temps après, il se retira sur une montagne voisine, dans une caverne, et, quand on vint l'arrêter à son tour, ce fut là qu'on le trouva vivant seul, d'eau et de racines, entouré de bêtes sauvages, qui le respectaient. Pendant qu'il était en prison, plusieurs malades lui furent

Fig. 22. — Saint Blaise bénissant les animaux, qui se pressent sur son passage.

amenés, entre autres un enfant sur le point de mourir, étranglé par une arête; l'évêque sauva le moribond par ses prières, et comme son intercession a procuré dans la suite beaucoup de guérisons, il est compté le premier au nombre des quatorze saints auxiliaires. Traduit devant le préfet Agricola, il fut condamné à mort; mais avant de recevoir le dernier coup, il endura de cruelles tortures (316); celle des ongles ou peignes de fer le fit choisir pour patron par les cardeurs de laine, et même par les tailleurs de pierre. Ses reliques, ayant été apportées en Occident à l'époque des croisades, y donnèrent lieu à un culte célèbre.

SAINT ANSCHAIRE.

Élevé dans l'ancienne abbaye de Corbie en Picardie, Ansgar ou Anschaire passa dans la nouvelle, que saint Adelard venait de fonder en Saxe, et fut chargé d'y enseigner les lettres aux novices et d'annoncer au peuple à demi païen la parole de Dieu (825), fonctions dont il s'acquitta avec autant de piété que de bonheur. Il accompagna en Danemark le roi Harold, récemment baptisé; d'abord ses succès furent grands, mais la violente ardeur du prince souleva ses sujets et compromit les bienfaits de la mission. Cet échec ne découragea point Anschaire; il lui fut un stimulant pour tenter en Suède une nouvelle épreuve de ses forces. Il y convertit un grand nombre d'idolâtres, bâtit une église, et revint dans son monastère en 831.

L'année suivante, le pape Grégoire IV le nomma légat du saint-siège et en même temps évêque de Hambourg. Après la destruction de cette ville par les Normands (845), Anschaire se réfugia à Brême, et gouverna bientôt les deux diocèses. En quittant les pays scandinaves, il avait laissé des moines de Corbie, qui devaient continuer l'œuvre si bien commencée; le désordre et la guerre mirent obstacle à leurs efforts, et cette Église naissante était menacée de destruction. Le fondateur jugea sa présence nécessaire : il repartit pour le Danemark, plus gravement atteint, et parvint, sous la protection du roi Éric, à y faire fleurir la religion chrétienne. Puis il visita la Suède, vainquit les tergiversations du roi Olaf, redressa les abus, et remporta, à force d'éloquence et de fermeté, une victoire éclatante sur les ennemis de la foi. Mais la résistance opiniâtre des sectateurs d'Odin se prolongea jusqu'en 1161, où une église chrétienne s'éleva sur les ruines du temple d'Upsal.

Couvert de gloire, Anschaire revint à Brême, où il mourut, le 3 février 864. On l'a surnommé à juste titre *l'Apôtre du Nord*. Telle était son humilité que, loin de prétendre à la moindre part dans la conversion des peuples septentrionaux, il en attribuait tout l'honneur au zèle de l'empereur Louis le Débonnaire.

4 FÉVRIER.

SAINTE JEANNE DE FRANCE.

Troisième fille du roi Louis XI et de Charlotte de Savoie, elle naquit en 1464 et fut fiancée, dès le bas âge, à son cousin Louis, duc d'Orléans, alliance toute politique rendue définitive par un contrat de mariage, le 28 octobre 1473. La nature l'avait mal partagée : elle était petite, maigre, noire, voûtée et si laide, que son père ne pouvait souffrir sa présence, et, lorsqu'elle avait à paraître devant lui, elle tremblait et cherchait à se cacher derrière sa gouvernante. Le duc d'Orléans, pour des motifs peu avouables, la prit en égale aversion. Cependant cette union avait été sa meilleure sauvegarde; elle l'avait garanti, à plusieurs reprises, des ressentiments de son beau-père et de la régente Anne de Beaujeu. Ayant succédé à Charles VIII sous le nom de Louis XII, il s'empressa de rompre son mariage, et la nullité en fut prononcée à la fin de 1498.

Jeanne, douce et patiente, se soumit au jugement, et, quoique blessée dans ses affections et dans sa dignité, elle ne proféra aucune plainte. « Si Dieu l'a permis, dit-elle, c'est pour me donner le moyen de le servir mieux que je ne l'ai fait par le passé. » Comme l'usufruit du duché de Berry lui avait été assigné pour son entretien, elle se retira en la ville de Bourges, et y vécut jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1504. Partageant son temps entre les pratiques pieuses et les exercices de la pénitence, elle employait en œuvres de charité la plus forte partie de ses revenus. Elle entretenait un commerce de lettres avec saint François de Paule, et le consulta en particulier touchant le dessein qu'elle nourrissait d'établir une congrégation de filles en l'honneur de l'Annonciation de la Vierge, ou de l'Annonciade. La règle qu'elle leur donna, entièrement nouvelle, avait pour but l'observation des dix vertus de Marie. L'institut fut approuvé le 14 février 1501, et la fondatrice en revêtit aussitôt l'habit.

5 FÉVRIER.

SAINTE AGATHE.

Palerme et Catane se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à sainte Agathe ; quoi qu'il en soit du lieu de sa naissance, il est constant que la seconde de ces villes a été arrosée de son sang, en 251, sous l'empereur Dèce. Comme elle était aussi belle que riche, le préteur de Sicile Quintianus crut trouver, dans la dénonciation portée contre elle, un moyen de satisfaire à la fois son impudicité et son avarice. N'ayant pu la séduire par les artifices d'une femme corrompue chez qui il l'avait placée, il la fit comparaître devant son tribunal. « Qui es-tu? demanda-

Fig. 22. — Decius, empereur romain.

t-il. — Je suis noble et de famille ancienne, répondit Agathe. — Pourquoi donc suis-tu la chétive condition des chrétiens? — Parce que la vraie noblesse s'acquiert avec Jésus, dont me je dis la servante. — Sommes-nous dégradés de noblesse pour mépriser ton crucifié? — Oui, tu perds la vraie liberté en t'abaissant jusqu'à adorer des pierres. » Alors commença l'horrible martyre : on lui laboura le corps avec un fouet de plomb et des lames de fer, puis on lui arracha un des seins. Quatre jours après, elle reparut en présence du bourreau sans blessure. Loin d'être touché d'une guérison si miraculeuse, il la fit rouler toute nue sur des tessons de pots cassés, entremêlés de charbons ardents. Ramenée en prison, elle y expira au moment où, dans une fervente oraison, elle suppliait le Seigneur de lui ouvrir les bras de sa miséricorde.

Agathe est la patronne de Catane et de l'ordre de Malte.

6 FÉVRIER.

SAINTE DOROTHÉE.

Elle était de Césarée, en Cappadoce. Ses vertus et sa rare piété la désignèrent au gouverneur Fabricius, chargé par l'empereur Maximien d'appliquer ses édits contre les chrétiens (305-310). L'ayant mandée auprès de lui, il la somma de se marier ou de sacrifier aux idoles, et la remit, afin de la décider, entre les mains de deux sœurs, nommées Christine et Calliste, qui avaient quelque temps auparavant renié leur foi. Au lieu de se laisser convaincre à leurs séductions, Dorothée les porta au repentir et leur persuada de retourner à Jésus-Christ. Elle fut mise à la torture et eut la tête tranchée, après avoir vu précipiter les deux sœurs dans une fournaise embrasée.

On célèbre, au même jour, *Dorothée d'Alexandrie,* qui préféra aux faveurs de Maximin Daïa la vie solitaire du désert.

SAINT VAAST.

Lorsque Clovis traversa Toul, en 496, à son retour de la bataille de Tolbiac, où il avait promis de se faire chrétien s'il remportait la victoire, l'évêque lui donna un de ses prêtres pour l'instruire en route des vérités de la religion. C'était Gua ou Vaast, un Aquitain du Périgord, qui avait fui le monde pour se livrer, dans une solitude du diocèse, aux austérités les plus rigoureuses de la vie ascétique. Après le baptême du chef des Francs à Reims, il servit très utilement saint Remi en travaillant à catéchiser le peuple des campagnes, et s'acquitta avec tant d'abnégation et de mansuétude de cette œuvre difficile, qu'il fut choisi pour accomplir, en qualité d'évêque, une semblable mission dans le pays d'Artois, qui était encore rempli d'idolâtres (499). De nombreux miracles y témoignèrent de son mérite et de sa sainteté, et néanmoins on peut dire que le plus grand de tous fut l'entière suppression

du paganisme. Pour agrandir le théâtre de son zèle, saint Remi le chargea d'administrer aussi le Cambrésis (510), et cette union des diocèses

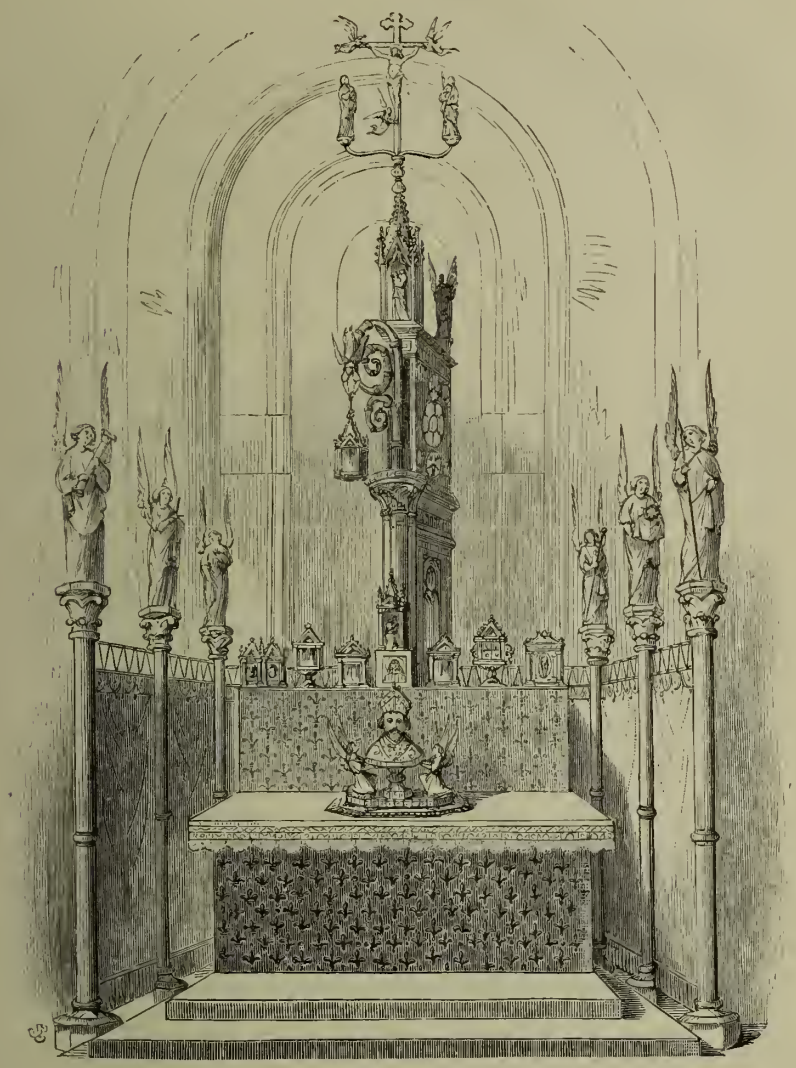


Fig. 23. — Reliquaire de saint Vaast, sur l'autel de l'ancienne cathédrale d'Arras, aujourd'hui détruite.

de Cambrai et d'Arras dura jusqu'au onzième siècle. Vaast mourut le 6 février 540.

SAINT AMAND.

Non moins dévoué que Vaast, mais d'un esprit plus impétueux, Amand fut un des apôtres de l'ancienne Gaule. Né en 585, dans le Poitou, il déserta la maison paternelle et courut s'enfermer dans un ermitage de l'île de Ré, en un lieu sauvage dit la Fosse de l'Oye. Après avoir ensuite passé quinze ans de sa vie à Bourges, près la cathédrale, toujours seul et ne vivant que de pain d'orge et d'eau, il se sentit inspiré d'aller visiter Rome. Une nuit, pendant qu'il veillait en prières, il crut voir saint Pierre, qui, montrant le chemin des Gaules, lui ordonnait d'y enseigner l'Évangile aux païens. Il obéit, et ayant reçu la consécration épiscopale sans résidence déterminée (626), il prêcha d'abord les Frisons, qui étaient retournés aux faux dieux, et devenus si farouches qu'aucun prêtre n'osait s'aventurer chez eux. Sans oublier que les conversions doivent être volontaires, il sollicita le secours de Dagobert, pour l'aider dans son entreprise difficile et l'appuyer de l'autorité royale. Longtemps il erra sans asile, bafoué, battu, jeté dans les rivières. Enfin ces barbares furent vaincus par la charité. Un des leurs ayant été pendu malgré les instances d'Amand, il fit détacher le corps du gibet et le rappela à la vie. Le bruit de ce prodige émut tout le pays, et les habitants, détruisant leurs temples, demandèrent le baptême. Le missionnaire consolida son ouvrage en fondant plusieurs monastères, qu'il peuplait de néophytes, de captifs ou d'esclaves rachetés, et en formait des disciples tels que saints Bavon et Hubert.

En 646, le vœu du clergé et du peuple l'éleva au siège de Maëstricht; mais le repos fatiguait son âme ardente et, au bout de quelques années, il reprit le bâton de voyage, et se remit à visiter les tribus de la Meuse et de l'Escaut pour y semer la parole évangélique. Il mourut plein de jours, en 675 ou 684, le 6 février, dans l'abbaye de Saint-Pierre d'Elnon, autour de laquelle grandit une ville de la Flandre française, Saint-Amand, dont il est le patron.

7 FÉVRIER.

SAINT ROMUALD.

Romuald, né vers 951, à Ravenne, appartenait à la noble famille des Onorati. A l'âge de vingt ans, il assista, comme témoin de son père, à un duel où celui-ci tua l'un de ses proches parents, et cet événement fit sur lui une impression si forte, qu'il alla s'enfermer dans le couvent de Classe, afin d'y expier, par une dure pénitence, une faute qui n'était pourtant pas la sienne. On lui donna l'habit, et bientôt il devint un modèle de piété ; mais des moines, irrités de voir que sa conduite servait de motif à censurer leur relâchement, conçurent le dessein d'attenter à ses jours. Romuald, averti par le supérieur, se retira dans les environs de Venise, auprès d'un saint ermite appelé Marin, qui n'épargna ni mortifications ni châtiments pour lui apprendre l'humilité et l'obéissance.

Quand le doge Pierre Orseolo, cédant aux conseils de l'abbé Guérin, abandonna sa famille et le soin de l'État pour embrasser la vie contemplative (978), Romuald l'accompagna en Catalogne et y vécut plusieurs années, entouré de jeunes hommes qu'il forma à sa discipline. On le retrouve en 994 en Italie. Après avoir entrepris la conversion de son père avec la fougueuse ardeur qu'il apportait dans la pratique du bien, il fut nommé abbé de Classe ; l'empereur Othon III et l'évêque de Ravenne lui imposèrent ces fonctions, dont il se démit presque aussitôt à cause du mauvais vouloir des religieux. La réforme des monastères n'eut pas d'ouvrier plus actif que lui : pieds nus et le bâton à la main, il parcourut en tous sens la péninsule, pénétra en France et en Allemagne, poussa jusqu'en Istrie, tantôt bâtissant des églises ou fondant des communautés, tantôt peuplant les déserts de nombreux ermitages, et partout donnant l'exemple des plus héroïques vertus. Ce fut en 1009 qu'il jeta les fondements de l'ordre des *Camaldules*, ainsi nommé de la maison-mère établie dans une vallée de l'Apennin, près d'Arezzo. Il imposa à ses disciples la règle de saint Benoît avec quelques nouvelles observances, et les divisa en deux classes : les ermites et les cénobites ; au bout d'un

long temps d'épreuves, les premiers obtenaient la permission de vivre en reclus, confinés dans une cellule, et n'en sortaient plus qu'à la mort. Ainsi d'ailleurs s'écoulèrent les dernières années de Romuald, qui, comblé de grâces et de mérites, termina sa carrière le 19 juin 1027, à l'abbaye du Val de Castro (Marche d'Ancône). Sa fête fut fixée par Clément VIII au 7 février.

8 FÉVRIER.

SAINT JEAN DE MATHA.

Jean de Matha, né le 24 juin 1160, dans la vallée de Barcelonnette, au bourg de Faulcon, dont son père était seigneur, montra dès l'enfance une grande charité pour les pauvres et les malades. Après avoir étudié les lettres à Aix et la théologie à Paris, il fut ordonné prêtre par Maurice de Sully, et célébra dans la chapelle de l'évêché sa première messe, pendant laquelle il eut cette célèbre vision qui lui inspira la pensée de racheter les chrétiens réduits en servitude par les musulmans. Par défiance de lui-même, et pour acquérir dans un renoncement absolu les forces nécessaires à une telle entreprise, il alla trouver, au pays de Meaux, saint Félix de Valois, sollicita le secours de ses lumières, et le pria de le recevoir dans son ermitage. Ils passèrent ensemble plusieurs mois, livrés à des austérités continuelles, et partirent pour Rome. Innocent III, qui occupait alors le saint-siège, approuva leur dessein et donna au nouvel institut le titre d'*Ordre de la très sainte Trinité pour la rédemption des captifs* (2 février 1199).

D'après la règle, qui fut celle de saint Augustin avec certains changements, les trinitaires durent s'abstenir de poisson et de viande et porter sur leur robe blanche une large croix rouge et bleue, couleurs symboliques des personnes de la Trinité. Accueillis dans toute la chrétienté, ils reçurent en donation de Gaucher, comte de Châtillon, le domaine de Cerfroy, en Brie, où ils élevèrent un monastère, qui devint le chef de

l'ordre. Félix eut la direction des maisons de France, tandis que Jean reprit le chemin de Rome. Outre de grands privilèges, le pape lui octroya l'église et l'hôpital de Saint-Thomas avec tous les revenus qui en dépendaient, et l'envoya comme légat en Dalmatie, où il opéra de nombreuses conversions. A son retour, il se rendit lui-même à Tunis (1201); après en avoir ramené cent dix captifs, il passa en Espagne, tant pour exciter le zèle des princes à l'égard de son œuvre que pour édifier des hospices et des communautés. En 1210, il fit à Tunis un second voyage, qui eut pour effet de rendre la liberté à cent vingt chrétiens. Priant et jeûnant presque sans relâche, le corps ceint d'un cilice et d'une chaîne de fer, dormant à peine quatre heures par jour sur la terre couverte d'une simple natte, il accomplit pour la gloire de Dieu et le salut du prochain d'immenses travaux, qui le réduisirent avant l'âge à la dernière extrémité : il expira le 21 décembre 1213, à Rome, exhortant ses religieux assemblés à travailler de tout leur cœur à la rédemption des prisonniers. Sa fête fut remise, en 1679, au 8 février.

Félix de Valois, également canonisé, l'avait précédé au tombeau : il mourut à Cerfroy, le 4 novembre 1212, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

9 FÉVRIER.

SAINTE APOLLINE.

Plus recommandable par l'excellence de ses mœurs que par son grand âge, elle fut arrêtée durant la persécution qui s'alluma dans Alexandrie, en 249, sous l'empereur Philippe. On lui brisa les dents en la frappant

Fig. 24. — Philippe Ier, empereur romain.

avec violence au visage; puis on la traîna hors de la ville, et on la menaça de la brûler toute vive si elle refusait de proférer certaines paroles

impies. Apolline, ayant demandé à délibérer là-dessus, profita du répit qu'on lui accorda pour courir d'elle-même au milieu des flammes, où elle trouva la mort. L'action de cette sainte a suggéré à saint Augustin des réflexions qu'il semble utile de rapporter. Après avoir cité quelques femmes qui, du temps de la persécution, s'étaient précipitées en des fleuves, afin de se garantir de poursuites impudiques, il est d'avis que l'honneur du martyre ne doit pas leur être refusé, pourvu qu'il soit autorisé par l'Église ; car, ajoute-t-il, elles se sont portées à ces extrémités non par précipitation ou mouvement de la nature, mais par une impulsion de l'Esprit divin, à qui elles obéissent.

10 FÉVRIER.

SAINTE SCOLASTIQUE.

L'illustre patriarche des moines de l'Occident, saint Benoît, avait une sœur, née en 480 au bourg de Nurcia (Ombrie), comme lui, et le même jour, suivant quelques auteurs. Elle se nommait Scolastique. Dès l'enfance, elle se consacra au Seigneur, et fit, chez de pieuses femmes qui vivaient en communauté, l'apprentissage de la vie religieuse. Ayant appris que son frère venait de quitter Subiaco pour la solitude du mont Cassin (529), elle le rejoignit afin de se ranger sous sa discipline, et établit, au fond d'une vallée voisine, un couvent, rapidement peuplé et dont elle eut la direction. Elle avait coutume d'aller visiter Benoît une fois par an, pour prier et conférer avec lui des choses spirituelles. Leur dernière rencontre fut marquée par une lutte de l'amour fraternel avec l'observance rigoureuse, lutte qui fut l'unique épisode de la vie de notre sainte.

Vers le soir, au moment de se séparer, Scolastique supplia instamment son frère de différer son départ jusqu'au lendemain, et de lui accorder au moins une nuit pour s'entretenir plus longuement des joies de la vie future. Cette demande parut si étrange à Benoît, mo-

dèle achevé d'obéissance et de régularité, qu'il la repoussa d'un ton sévère. La sœur, en appelant pour ainsi dire au ciel, plongea la tête entre ses mains et versa un torrent de larmes. Aussitôt éclate un

Fig. 25. — Apparition de sainte Scolastique à saint Benoît, son frère, d'après le tableau de Le Sueur. XVIIe siècle.

orage d'une violence telle, qu'il était impossible de mettre le pied dehors. « Que Dieu te pardonne, ma sœur! lui dit-il, mais qu'as-tu fait? — J'ai imploré de toi une grâce, répondit-elle, et tu me l'as refusée; alors je me suis adressée à Dieu, et il m'exauce. » Malgré lui, il se

résigna à rester, et reprit le fil de son discours sur les excellences de la béatitude. Trois jours après elle mourut (10 février 543), et Benoît, qui était à la fenêtre, vit son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. Le corps fut, par son ordre, transporté au mont Cassin et placé dans la sépulture qu'il avait fait préparer pour lui-même, afin que la mort ne séparât point ceux dont les âmes n'avaient cessé d'être unies en Dieu. Du reste, il ne lui survécut guère plus d'un mois.

LES DEUX SAINTS GUILLAUME.

Nous rapprochons ici deux saints que l'on a confondus plus d'une fois l'un avec l'autre.

Le premier, *Guillaume,* seigneur de Malleval (et non comte de Poitiers et d'Aquitaine), était un gentilhomme français, à ce qu'on croit, qui avait vécu dans le désordre. Touché de la grâce, il alla, d'après le conseil d'un ermite, se jeter aux pieds du pape Eugène III, qui, en punition de ses fautes, lui imposa le pèlerinage de Jérusalem. Il demeura huit ans en Palestine; à son retour, il se fixa dans un lieu désert du territoire de Sienne, en Toscane, et ce fut là qu'il mourut (1157), entre les bras d'un disciple nommé Albert. Plusieurs personnes, attirées par la solitude de l'ermitage et par la sainteté de l'existence qu'on y menait, se réunirent à Albert, et fondèrent un couvent. Telle fut l'humble origine d'un ordre dit *des Guillemites,* qui jouit autrefois en France et en Italie d'une certaine célébrité. La fête de Guillaume de Malleval a été fixée au 10 février.

Le second saint, beaucoup plus ancien, est nommé d'ordinaire *Guillaume d'Aquitaine.*

Proche parent de Pepin le Bref, il fut rompu de bonne heure au métier des armes et n'en reçut pas moins une éducation chrétienne. Sa bravoure et sa dextérité, autant que sa bonne mine, sa taille avantageuse et son corps robuste, appelèrent sur lui l'attention de Charlemagne, qui lui donna d'abord une compagnie dans ses gardes avec le titre de comte, puis une place dans ses conseils. En 789, il fut

nommé duc de Toulouse ou d'Aquitaine, à la place du duc Chorson, coupable de félonie. Des expéditions souvent renouvelées contre les Gascons sans cesse révoltés et les Sarrasins envahisseurs l'occupèrent pendant plusieurs années; il concourut aussi à la prise de Barcelone. Exact jusqu'au scrupule à remplir les devoirs de sa charge, il rendait lui-même la justice, faisait observer les lois et respecter la religion. Les monastères, surtout ceux qu'avait institués ou rétablis Charlemagne, se ressentirent de sa libéralité. Lié d'une tendre affection avec saint Benoît d'Aniane, il eut recours à ses avis, soit pour éclairer sa conscience, soit dans la fondation de l'abbaye de Gellone (804), aux environs de Lodève.

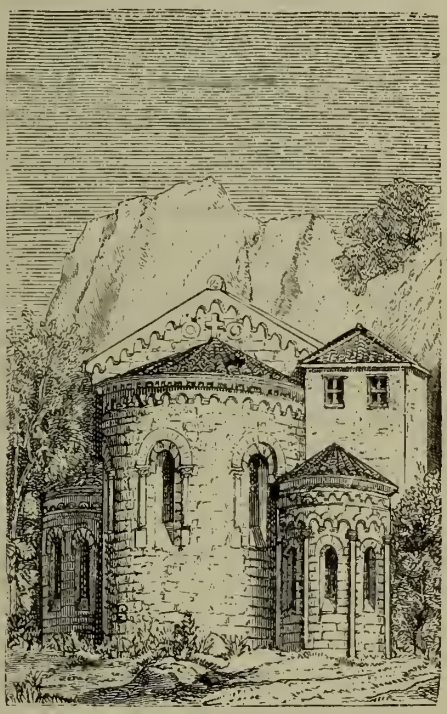


Fig. 26. — Saint-Guilhem du Désert.

Deux ans plus tard, Guillaume la choisit pour lieu de sa retraite, après avoir assisté à la diète de Thionville et obtenu l'agrément de l'empereur. En traversant l'Auvergne, il s'arrêta à Brioude pour faire ses dévotions au tombeau de saint Julien, et, suivant une cérémonie fort en usage, offrit à l'église son casque, son bouclier et sa cuirasse, ainsi que son arc et son épée. A peine revêtu de l'habit monastique, il se conduisit comme le dernier des frères par sa pénitence et son humilité; en même temps, il donnait l'exemple du travail en facilitant l'accès du monastère au moyen d'une route taillée en plein roc, et en tirant d'un sol ingrat tout ce qu'il pouvait permettre en fait de culture. Il mourut le 28 mai 812, à Gellone, connu depuis sous le nom de Saint-Guilhem du Désert. Sa mémoire est honorée ce jour-là.

11 FÉVRIER.

SAINT BENOIT D'ANIANE.

Fils d'Aigulf, comte de Maguelonne, qui rendit au roi Pepin des services considérables, il naquit en 751, dans la Septimanie, et reçut le nom de Witiza, que plus tard il changea pour celui de Benoît. Élevé parmi les pages de la reine, dont il devint l'échanson, il passa ensuite à l'armée, et y servit avec distinction. Malgré les dignités dont il fut honoré, il prit le monde en dégoût, et, résolu à s'en retirer, il voulut s'éprouver lui-même en vivant trois années sous l'habit séculier dans les exercices d'une sévère pénitence. Toutefois il hésitait encore sur le genre de vie qu'il devait choisir, quand, au siège de Pavie, en 774, il faillit se noyer dans le Tessin en portant secours à son frère. Cet accident décida de sa vocation. Feignant de prendre la route d'Aix où se trouvait la cour, il s'arrêta en Bourgogne, à l'abbaye de Saint-Seine, congédia ses gens et embrassa la vie monastique. Ses veilles, ses prières, ses mortifications paraîtraient incroyables. L'éclat de ses vertus lui attira un tel respect, qu'on voulut, à la mort du supérieur, le mettre à la tête de la maison ; mais, les mœurs des religieux ne s'accordant pas avec les siennes, il aima mieux retourner dans sa patrie (780).

Benoît choisit pour retraite une étroite vallée appartenant à sa famille, et traversée par le ruisseau d'Aniane. Quelques solitaires se joignirent à lui ; il admit des novices et conserva seulement ceux que ne rebutait point l'austérité de sa discipline. En 782, il fonda la célèbre abbaye d'Aniane, qui subsista jusqu'au seizième siècle, avec une église magnifique. En peu de temps, il y rassembla jusqu'à trois cents moines, mais il refusa de recevoir des serfs à moins qu'on ne les affranchît d'avance. Ce n'était pas assez d'avoir donné un asile sûr à la religion, il en fit aussi une sorte d'école publique, et forma, en vue de l'instruction des religieux et des laïques, une nombreuse bibliothèque, en même temps qu'il les exerçait aux travaux les plus pénibles de la campagne. A son exemple, plusieurs princes et seigneurs

fondèrent ou rétablirent des monastères dans les provinces voisines; de tous côtés, on lui demanda des conseils; il dut aller combattre au concile de Francfort l'hérésie de Félix d'Urgel. On s'habituait à le regarder comme le réformateur de la règle monastique. Il l'était en effet, ainsi qu'en témoignent les deux savants recueils qu'il a écrits touchant les diverses constitutions qui régissaient les communautés d'Orient et d'Occident. Les méchants essayèrent de le perdre dans l'esprit de Charlemagne; mais il suffit à Benoît de se présenter devant lui pour dissiper ses préventions.

A peine Louis le Débonnaire eut-il succédé à son père (814) qu'il manda l'abbé d'Aniane, et fit bâtir pour lui, aux environs d'Aix-la-Chapelle, le monastère d'Inde, connu dans la suite sous le nom de Saint-Corneille. En outre, il lui accorda la direction spirituelle de tous les monastères de France, et convoqua, en 817, dans sa capitale, une assemblée destinée à introduire l'uniformité dans l'observance. Benoît la présida et eut la plus grande part aux règlements qui en sortirent, digne couronnement d'une vie toute de zèle et de charité. Il mourut à Inde, au milieu de ses frères, le 11 février 821.

12 FÉVRIER.

SAINT MÉLÈCE.

Originaire de la petite Arménie, il passa, en 361, de Sébaste au siège d'Antioche. Un caractère plein de douceur et d'affabilité, un cœur ami de la paix, joints aux avantages temporels, avaient réuni sur sa personne les suffrages des orthodoxes et des ariens; ceux-ci, qui le croyaient de leur sentiment, l'avaient demandé à l'empereur Constance, dans l'espoir qu'un homme si éloquent serait capable d'attirer à eux toute la ville, et ceux-là y consentirent d'autant plus volontiers qu'ils connaissaient la pureté de sa foi. « Tous admiraient, dit saint Grégoire de Nysse, cette source vive de charité qui s'épanchait conti-

nuellement de sa bouche, la grâce répandue sur ses lèvres, et la touchante modestie qui rehaussait l'éclat des ses autres qualités. » Dès qu'ils l'eurent ouï en chaire, les ariens furent détrompés de leur erreur, et ils obtinrent contre lui un décret de bannissement, un mois après son installation. Dès lors, l'église d'Antioche fut divisée en deux partis, schisme qui dura près d'un siècle.

Après avoir subi deux fois encore la peine de l'exil, Mélèce fut remis en possession de son siège par Gratien, et l'empereur Théodose, qui avait pour lui une haute vénération, l'y confirma. Il présidait, en 381, le second concile général de Constantinople lorsque, le 12 février, il passa de cette vie à une meilleure. Saint Grégoire de Nysse fit son éloge, et saint Jean Chrysostome, son disciple, lui consacra un de ses plus beaux panégyriques.

SAINT JULIEN L'HOSPITALIER.

Julien était un jeune gentilhomme de Naples, qui vivait pieusement sous la conduite de ses parents. Un jour, comme il poursuivait un cerf à la chasse, il entendit une voix qui l'avertit qu'il tuerait son père et sa mère. Épouvanté de l'annonce d'un tel malheur, et dans l'espoir d'y échapper, il s'enfuit en secret, et trouva asile en un pays éloigné. Un prince le prit en grande affection et, afin de le garder à son service, lui fit épouser une jeune veuve, riche et de bonne famille.

Cependant son père et sa mère, n'ayant pu surmonter la douleur que leur avait causée sa fuite, avaient tout quitté pour aller à la recherche de ce fils si tendrement aimé. Un jour, après avoir longtemps cheminé, ils arrivèrent à son château, d'où, par hasard, il était absent. La femme de Julien les reçut avec beaucoup de courtoisie, reconnut à leurs discours quel lien de parenté les unissait à son époux, et, comme marque de respect, leur céda son appartement pour y passer la nuit. Sans avoir pris aucune information, Julien s'y présenta au matin : à la vue de ces gens qui dormaient dans son propre lit, il fut saisi d'un transport de rage, et les tua tous deux à coups d'épée. Bientôt il connut la

vérité, et comment il était tombé dans le malheur même qu'il avait fui avec tant de diligence. La maison lui devint odieuse. D'accord avec sa femme, il se retira au bord d'une grosse rivière, dont le passage était fort dangereux, et y fit bâtir un hospice en faveur des pauvres et des pèlerins. Longtemps ils vécurent en ce désert, dans une pénitence continuelle.

Or, il arriva qu'une nuit, en plein hiver, Julien alla querir un

Fig. 27. — Saint Julien et sa femme passant dans leur bateau Jésus-Christ, sous la figure d'un lépreux. D'après une sculpture du XIIIe siècle.

malheureux sur l'autre rive, l'amena chez lui et le plaça auprès du feu; mais s'apercevant qu'il ne le pouvait réchauffer, il s'avisa de le coucher dans son lit, bien qu'il eût le corps tout chargé de lèpre. Alors le malade, se relevant, sain et blanc comme neige, lui dit qu'il était venu de la part de Dieu pour l'éprouver et l'assura que son péché était expié par ce pieux devoir d'hospitalité. A quelque temps de là, Julien et sa femme entraient dans la vie éternelle.

La mémoire de ce saint, célèbre par tant d'églises et de chapelles, érigées sous son nom, nous a été conservée par saint Antonin, archevêque de Florence au quinzième siècle.

13 FÉVRIER.

SAINT POLYEUCTE.

Encore païen lors de la persécution de Dèce (257), il embrassa la foi nouvelle d'après les conseils de Néarque, chrétien fervent à qui l'unissait une étroite amitié. Il servait comme officier dans la légion campée à Mélitène, sur l'Euphrate, et avait épousé la fille d'un Romain honorable. Depuis sa conversion, il soupirait après le martyre : il lacéra en public les édits de l'empereur et brisa des idoles que l'on portait au temple. On le jeta en prison. Les tortures les plus horribles ne purent amollir sa résolution, et il demeura également insensible aux larmes de sa femme Pauline et de ses enfants, comme aux instances de son beau-père. On abrégea ses souffrances en le condamnant à avoir la tête tranchée. Son corps fut inhumé par les soins de Néarque, qui écrivit, dit-on, les actes de son martyre.

Il y avait, du temps de Justinien, à Constantinople, une magnifique église dédiée à Polyeucte, et l'on s'y rendait pour s'engager réciproquement par des serments solennels. Corneille a fait de lui le héros d'une tragédie, qui est un chef-d'œuvre.

SAINT LEZIN.

Lezin, en latin *Licinius*, fils d'un des leudes de Clotaire Ier, se distingua par sa valeur et sa prudence dans les fonctions civiles et militaires; loin de se laisser éblouir par le faux éclat des honneurs, il sut, même à la cour, les sanctifier par une exacte fidélité à remplir ses devoirs de chrétien. Lorsqu'il fut devenu comte de l'Anjou, il céda aux sollicitations de ses amis, qui le pressaient de se marier; mais celle qu'il devait épouser ayant été attaquée de la lèpre, il crut voir quelque chose de surnaturel dans cet accident, et mit à exécution son secret désir de renoncer au monde (580). Six ans plus tard, le siège d'Angers était vacant; le peuple, qui avait gardé bon souvenir de

l'ancien gouverneur, le supplia de l'occuper. Dès qu'il eut reçu l'imposition des mains, Lezin s'efforça d'appliquer à la direction des âmes les talents qu'il avait déployés au service des rois francs : il instruisait les ignorants, rachetait les esclaves, rendait la justice, nourrissait les pauvres, parcourait fréquemment son diocèse; unissant la douceur à la fermeté, il savait aussi compatir à la faiblesse humaine, et les cœurs les plus endurcis ne pouvaient résister à un tel exemple de sainteté, que rehaussait parfois le don des miracles. Ce digne pasteur mourut à Angers, en 605, selon l'opinion la plus commune.

14 FÉVRIER.

LES DEUX SAINTS VALENTIN.

Le premier *Valentin* était un prêtre romain, fort instruit et porté d'un si grand zèle envers ses frères, qu'il allait les visiter dans leur prison, les consoler et leur prêter tout le secours en son pouvoir. Ce fut là le crime qui, avec sa qualité de chrétien, le fit traduire devant le préfet de Rome. Après avoir été battu de verges, il fut décapité sur la voie Flaminienne (270), à l'endroit même où le pape Théodore éleva une église en son honneur.

Le second *Valentin,* honoré le même jour, fut l'apôtre du Tyrol, qui le reconnaît pour patron. Belge ou Anglais de naissance, il consacra sa vie à la conversion des peuples païens qui habitaient les Alpes et les rives du Danube. Ses premiers efforts ne furent pas heureux; il perdit courage et se rendit à Rome, afin d'y puiser de nouvelles forces (445). Léon le Grand, qui sut apprécier ses qualités, le nomma évêque régionnaire, avec mission d'évangéliser précisément les pays où il avait échoué. Valentin ne compta plus désormais que des triomphes. Chez les Grisons, il fut accueilli par d'unanimes démonstrations de joie, ainsi que dans le Tyrol; mais ce fut cette dernière contrée qu'il choisit pour théâtre de ses exploits spirituels, et l'on

y montre encore de nos jours une cellule où il se retirait la nuit, et qu'on nomme *la Chambre de saint Valentin.* Pour rendre durable le bien qu'il avait opéré, il fonda une communauté de prêtres auxquels il assigna les différents cantons où chacun devait exercer son ministère. Il mourut vers l'an 470, et son corps fut transporté à Trente, puis à Passau (Bavière).

15 FÉVRIER.

SAINT ONÉSIME.

Philémon, riche bourgeois de Colosses, en Phrygie, celui-là même dont saint Paul fut l'hôte et aussi le père spirituel, avait un esclave nommé Onésime. C'était un mauvais serviteur, négligent et paresseux; il donnait contre lui maint sujet de plainte, et finit par s'enfuir, après avoir volé son maître. La vie errante qu'il mena ensuite lui fit rencontrer à Rome l'Apôtre des gentils (64) : il témoigna un si vif repentir de ses fautes, que Paul consentit à le baptiser et à l'admettre dans la communion chrétienne. Puis il le renvoya auprès de Philémon, avec une lettre que nous avons encore. « Je t'adresse, lui écrit-il, mes supplications pour mon fils Onésime ; fais-lui bon accueil comme à moi-même. J'aurais souhaité de le retenir auprès de moi, afin qu'il me servît dans les liens où je suis à cause de l'Évangile ; mais je n'ai rien voulu faire sans ton consentement. S'il t'a causé du tort ou s'il te doit quelque chose, mets-le sur mon compte. » Philémon agit selon le vœu de l'Apôtre : Onésime reçut son pardon, fut affranchi et renvoyé à Rome. Paul l'ordonna diacre, et le chargea de porter une seconde épître aux Colossiens. Ce qu'il devint par la suite, on l'ignore; les uns le font évêque de Bérée, en Macédoine, les autres le donnent pour successeur à Timothée au siège d'Éphèse. Il est certain toutefois qu'il souffrit le martyre dans la persécution de Domitien. Sa mémoire est honorée le 15 février.

16 FÉVRIER.

SAINTE JULIENNE.

A l'insu de sa famille, qui était fort attachée au culte des faux dieux, Julienne, une des filles les plus remarquables de Nicomédie, avait embrassé la vraie foi. Quand elle fut en âge de se marier, ses parents l'engagèrent, sans la consulter, à un jeune homme nommé Evilatius, qui la recherchait. Afin de gagner du temps, elle s'avisa de l'avertir sous main qu'elle ne consentirait jamais à l'épouser s'il n'obtenait de l'empereur la charge de préfet de la ville. Cette condition, toute dure qu'elle fût, excita la passion du fiancé : il fit tant de démarches qu'il fut nommé. Alors Julienne déclara la vérité : elle avait reçu le baptême et il lui serait impossible de vivre avec un époux qui ne partagerait pas sa croyance. Grand fut le couroux de son père à cette nouvelle; promesses, menaces, voies de fait, rien ne put l'amener à donner son consentement. Evilatius, de son côté, eut recours à tous les moyens de persuasion, l'assurant même qu'il se ferait chrétien, si cela s'accordait avec le respect des édits impériaux, mais qu'en cas de refus, il serait obligé de la condamner à mort. Julienne demeura inflexible dans sa résolution. Elle fut donc livrée aux bourreaux : après avoir été battue de verges et suspendue par les cheveux, après avoir surmonté la flamme d'un brasier et l'ardeur d'une chaudière bouillante, elle eut la tête tranchée et acheva ainsi son martyre (305).

17 FÉVRIER.

SAINT SILVIN.

Appartenant à une famille honorable du Midi, Silvin, né à Toulouse, passa une partie de sa jeunesse à la cour de Childéric II et de Thierri III, rois de Neustrie. Pour complaire à ses parents, il promit le mariage

à une personne de condition; mais pressé par le désir d'embrasser un état plus parfait, il rendit sa parole, et quitta famille et patrie pour entreprendre différents pèlerinages. Au retour de la Terre sainte, il s'arrêta à Rome; il y fut nommé évêque régionnaire, c'est-à-dire chargé de la mission de prêcher la foi soit dans les pays où elle n'avait pas été annoncée, soit dans ceux où elle ne dominait point encore.

La Morinie (Picardie actuelle) devint le principal théâtre de ses travaux apostoliques, et il y opéra de nombreuses conversions. On l'aimait comme un père et on l'honorait à l'égal d'un prince; et c'était justice, car il surpassait la plupart de ses contemporains en humilité et en sainteté. Libéral envers tous, plein de sagacité dans la doctrine, il s'habillait pauvrement, satisfait d'être riche de bonnes œuvres; il était si tempérant, qu'on le vit, des années entières, se priver de pain et se nourrir exclusivement d'herbes et de fruits. C'est à lui que les habitants de Térouenne, de Boulogne, de Calais et d'autres localités voisines durent le bienfait d'ouvrir les yeux à la vraie lumière. Silvin mourut, le 15 février 718, au monastère d'Auchy en Artois, qu'il avait fondé. Il a été confondu quelquefois avec un autre Silvin, qui occupa, au même temps, le siège de Toulouse.

18 FÉVRIER.

SAINT SIMÉON.

Neveu de saint Joseph et fils de Cléophas, il fut choisi par Jésus lui-même pour un de ses disciples et reçut le Saint-Esprit avec les autres, au jour de la Pentecôte. Après la dispersion des apôtres, il ne quitta point la Judée.

Lorsque Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, eut été lapidé (61), il fut élu pour lui succéder, comme étant le plus zélé et le plus digne des juifs convertis. Cette petite communauté, qui restait attachée à plusieurs usages anciens, eut beaucoup à souffrir durant la rébellion des Juifs; tandis que ceux-ci allaient demander

asile aux églises naissantes de l'Asie Mineure, elle se réfugia au delà du Jourdain, à Pella, sous la conduite de son pasteur. Son exil dura de longues années, et quand il lui fut permis de rentrer dans la cité en ruines, ce fut pour y vivre dans un état de misère et d'abaissement. De nouveaux ferments de révolte s'étant produits sous Trajan, on en rendit responsables les familles qui passaient pour descendre de David, parce que, selon la tradition, un prince naîtrait de cette race royale, lequel délivrerait son peuple et se rendrait redoutable à toute la terre. Siméon était deux fois coupable, par sa religion et par sa naissance : traduit devant le tribunal d'Atticus, gouverneur de la Syrie, il fut condamné au supplice de la croix. Sa mort est placée au 18 février, entre 106 et 109, époque où il était plus que centenaire.

SAINT FLAVIEN.

Il était prêtre et trésorier de la grande église à Byzance, lorsqu'à la mort deProclus, il fut appelé à le remplacer sur le siège patriarcal (446). L'empire d'Orient avait pour chef à cette époque Théodose le Jeune, homme faible entièrement subjugué par sa femme Eudocie et le grand chambellan Chrysaphius, et l'hérésie d'Eutychès, en faveur à la cour, partageait le clergé en deux camps ennemis. L'élection d'un orthodoxe

Fig. 28. — Théodose II, empereur d'Orient.

comme Flavien déplut fort à Chrysaphius ; il le lui fit bien voir lors de l'envoi accoutumé des *eulogies* (pain bénit) à l'empereur, en réclamant de l'or au lieu de bénédictions. « Les revenus de l'Église, répondit l'évêque, doivent être consacrés à la gloire de Dieu et au soulagement des pauvres. » Dès lors, sa perte fut résolue.

Si le favori ne put s'opposer à la condamnation d'Eutychès par un

synode auquel présida Flavien, il s'en prit d'abord à Pulchérie, qui le protégeait, et persuada à l'empereur d'exiger que sa sœur fût ordonnée diaconesse. L'évêque, loin de se prêter à cet abus de force, avertit la princesse, qui eut le temps de se mettre à l'abri. Puis Chrysaphius, d'accord avec Dioscore, indigne évêque d'Alexandrie, obtint de son maître un décret de convocation pour un concile général, où la cause d'Eutychès serait de nouveau discutée. L'ouverture de ce concile, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*, eut lieu le 8 août 449. Tout s'y fit par cabale et violence; en place des saintes Écritures, on ne vit paraître que les bâtons et les épées; les hérétiques seuls eurent le droit d'élever la voix. Flavien fut déposé. Comme il en appelait au saint-siège, Dioscore et d'autres furieux le renversèrent par terre et l'accablèrent de coups. Envoyé en exil à Hypèpe, en Lydie, il succomba trois jours après aux suites d'un affreux traitement (11 août). Le concile de Chalcédoine le mit au nombre des martyrs, et rendit de grands honneurs à sa mémoire, fêtée le 18 février.

19 FÉVRIER.

SAINT ANGILBERT.

D'une famille noble et des plus considérables chez les Francs, il fut élevé à la cour de Charlemagne, et eut, comme lui, le savant Alcuin pour maître. Après avoir servi quelques années Pepin, roi d'Italie, comme primicier, c'est-à-dire premier ministre, il revint auprès de l'empereur, qui lui accorda une de ses filles en mariage, en même temps qu'il le nommait son secrétaire et gouverneur de tout le pays compris entre l'Escaut et la Seine. Ces honneurs l'éblouirent si peu que, du consentement de sa femme Berthe, il se retira au monastère de Saint-Riquier (790), et en fut bientôt élu abbé. Il y rétablit la règle d'autant plus facilement qu'il n'exigeait rien de ses religieux qu'il ne pratiquât lui-même le premier. Charlemagne, qui appréciait ses qualités et ses lumières, le mandait souvent pour le consulter sur les affaires les plus

Fig. 29. — L'empereur Charlemagne, d'après une miniature des registres de l'Université de Paris.

importantes et le chargea de plusieurs négociations ; il le choisit enfin

pour son exécuteur testamentaire. Angilbert ne lui survécut que trois semaines (18 février 814). Il cultivait les lettres et se plaisait particulièrement à la poésie, d'où on lui donna le surnom d'Homère. Une de ses principales occupations fut de rebâtir, grâce aux libéralités impériales, l'abbaye qu'il dirigeait.

20 FÉVRIER.

SAINT EUCHAIRE.

Orléans fut le berceau de ce courageux pasteur, illustre par la noblesse de ses parents; ils lui donnèrent au baptême le nom d'Euchaire (εὔχαρις), parce qu'ils le regardaient comme un fruit de la grâce plutôt que de la nature. Envoyé aux écoles dès l'âge de sept ans, il y devint avec le temps un maître en la science divine et humaine, et alla se perfectionner dans l'abbaye de Jumièges. Son éminente sainteté le désigna au choix du peuple d'Orléans pour succéder à Soavaric, un de ses oncles, qui venait de mourir (717); mais peu s'en fallut qu'on ne recourût à la force pour arracher le nouvel évêque de la communauté tout en larmes. Il se fit remarquer par une activité et une abnégation sans bornes, et il agissait avec tant d'onction et d'amour que chacun s'estimait très honoré de lui marquer son obéissance. Après avoir refoulé l'invasion des Sarrasins (732), Charlés Martel se servit des biens de l'Église pour récompenser ses officiers et subvenir aux dépenses de la guerre. Certains évêques ne purent souffrir un tel procédé, entre autres Euchaire, qui se plaignit, non de l'acte en soi-même, légitimé en quelque sorte par la nécessité publique, mais des concussions dont les commissaires se rendaient coupables en cette occasion. Charles, irrité par des rapports calomnieux, envoya le prélat en exil à Cologne, puis à Liège. Ses mérites touchèrent le gouverneur du pays, qui lui permit de se retirer au monastère de Saint-Trond, où il mourut le 20 février 743.

21 FÉVRIER.

SAINT GERMAIN DE GRANDVAL.

Dès l'enfance, il fut placé par son père, riche sénateur de Trèves, sous la conduite de l'évêque Modoald. A dix-sept ans, il distribua son patrimoine aux pauvres et alla consulter saint Arnoul, qui venait, après avoir déposé toutes ses dignités, de se retirer dans l'ermitage de Horemberg, en Lorraine (626). Sa candeur et sa piété lui gagnèrent l'affection de l'illustre solitaire : il le garda quelque temps près de lui, et l'envoya, pour achever son noviciat, dans un monastère que Romaric avait fondé aux environs, suivant la règle de saint Colomban. Germain s'y distingua par une ardeur admirable pour les pratiques de la pénitence. De là, il passa, en compagnie de son frère Numérien, sous la conduite de saint Walbert, abbé de Luxeuil. Cette maison célèbre, alors à l'apogée de sa prospérité, comptait près de cinq cents religieux, et de nombreuses succursales, celle entre autres de Grandval, dont la direction fut donnée à notre saint. Vers 662, Adalric obtint du roi Childéric II l'investiture du duché d'Alsace. C'était un seigneur rapace et cruel, sans foi ni loi, qui accablait ses sujets de mauvais traitements ainsi que sa propre famille, comme nous le verrons dans l'histoire de sainte Odile, sa fille aînée. Germain, ayant osé lui reprocher une conduite si peu chrétienne, fut assailli par ses soldats et percé de coups de lance (21 février 665).

22 FÉVRIER.

SAINT PAPIAS.

Il était évêque d'Hiérapolis, à la frontière de Phrygie. Suivant saint Irénée, il fut le disciple de saint Jean l'Évangéliste et le compagnon de saint Polycarpe. La persécution dont ce dernier tomba victime à Smyrne l'atteignit également, et, d'après le canon d'Alexandrie, il souf-

frit le martyre à Pergame, ainsi que plusieurs autres chrétiens(163). Papias avait composé sur les discours du Seigneur un ouvrage, dont quelques écrivains postérieurs nous ont conservé des fragments. « Quand je rencontrais quelqu'un qui avait connu les anciens, dit-il, je lui demandais ce qu'ils avaient coutume de dire, persuadé qu'ils m'instruiraient mieux de vive voix que je ne l'aurais pu faire moi-même par la lecture des livres. » Son opinion erronée sur le millénarisme, ou règne de Jésus pendant mille ans après la résurrection des morts, n'a pu empêcher qu'il ait été justement honoré comme saint.

23 FÉVRIER.

SAINT PIERRE DAMIEN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Pierre, né vers l'an 1000, à Ravenne, eut une enfance des plus malheureuses. Sa mère, chargée d'enfants, l'abandonna ; arraché à la mort par la compassion d'une voisine, il tomba entre les mains d'un frère aîné, qui le traita en esclave. Un second frère, l'archiprêtre Damien (dont, plus tard, il adopta le nom par reconnaissance), frappé de son intelligence et de sa résignation, se chargea de lui et le fit étudier à Parme. Quelques années lui suffirent pour devenir à son tour un maître : il enseigna les lettres avec honneur, et acquit dès lors une brillante réputation. Quoiqu'il vécût en ascète au milieu du monde, il aspirait à une vie plus parfaite ; il put s'y préparer selon ses vœux dans l'ermitage de Fonte-Avellana, situé non loin de Gubbio et au pied de l'Apennin. La règle en était fort sévère, et il y ajouta par les austérités qu'il s'imposa, sans négliger d'accroître le trésor de ses connaissances. Élu abbé en 1041, il fonda de nouvelles maisons, et mit tous ses soins à entretenir les moines dans l'esprit de leur état ; aussi forma-t-il des disciples qui se rendirent recommandables par leur sainteté, entre autres saint Jean de Lodi et saint Dominique l'Encuirassé.

Plusieurs papes l'employèrent avec succès dans des affaires importantes ; Étienne IX, avec qui il était lié d'amitié, le nomma, en dépit de sa résistance, cardinal et évêque d'Ostie (1057). Pierre décida deux antipapes, Benoît et Honoré, à abdiquer leurs prétentions ; il purgea le clergé de Milan du fléau de la simonie ; il empêcha l'empereur Henri IV de répudier sa femme Berthe ; il fit rentrer dans le devoir la ville de Ravenne. Tant de soucis et de fatigues lui rendaient toujours plus chère sa solitude de l'Apennin ; il était heureux d'y reprendre, comme le plus humble des frères, l'exercice des plus rigoureuses pénitences, couchant sur des planches, mangeant du pain de pourceau et buvant une eau fétide, infligeant à son corps, déjà meurtri par des cercles de fer, une rude discipline. « Un soldat de Jésus-Christ, disait-il, ne doit pas ignorer jusqu'où il peut avancer dans le chemin de la vertu. » Dans les moments qu'il consacrait au travail des mains, le même homme qui avait dignement soutenu les grands intérêts de la chrétienté s'occupait à tailler des cuillers de bois et autres menus ouvrages. Pendant qu'il revenait de sa dernière légation à Ravenne, il fut atteint d'une fièvre pernicieuse à Faenza, et y mourut, le 22 février 1072. On a de lui de nombreux écrits sur les matières ecclésiastiques, où il était fort savant, des sermons, des lettres, etc. Son style a de la clarté, du naturel et de l'énergie. Léon XII lui a décerné le titre de docteur de l'Église.

24 FÉVRIER.

SAINT MATTHIAS.

Après l'Ascension de Notre-Seigneur, les apôtres et tous les autres disciples s'étant assemblés, Pierre leur représenta d'abord l'impiété et la punition de Judas et dit ensuite « que, pour accomplir la prophétie de David, il fallait choisir un de ceux qui étaient présents et qui avaient vécu parmi eux depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où Jésus était monté dans les cieux ». On proposa deux disciples, Joseph Barsabas et Matthias. Le sort tomba sur ce dernier, qui fut associé au collège des

apôtres et reçut avec eux la plénitude du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte. Les Livres saints ne fournissent pas d'autre détail touchant le nouvel élu; pourtant une tradition ancienne, conservée chez les Grecs, rapporte qu'il prêcha l'Évangile en Cappadoce et qu'il reçut la palme du martyre dans la Colchide.

25 FÉVRIER.

SAINT CÉSAIRE.

Issu d'une famille grecque de Nazianze (Cappadoce), et frère de saint Grégoire, il alla étudier les sciences à Alexandrie, et s'appliqua surtout à

Fig. 30. — Obsèques de saint Césaire faites par son frère saint Grégoire de Nazianze. D'après une miniature d'un ms. grec du IXe siècle.

la médecine, vers laquelle l'entraînait un génie particulier. A Constantinople, où il s'établit ensuite, il acquit la plus brillante réputation. L'empereur Julien l'estimait beaucoup : il le nomma son premier médecin (360), l'excepta toujours dans les édits qu'il porta contre les chrétiens,

et s'efforça par mille caresses de le gagner à sa cause. Césaire demeura inébranlable. Jovien et Valens l'admirent aussi dans leur confiance, et le dernier l'envoya en Bithynie comme intendant. Lors du tremblement de terre de Nicée, où il résidait, la mort l'effleura de près (368); frappé du péril qu'il avait couru, vivement sollicité d'ailleurs par son frère de se consacrer entièrement au service de Dieu, il résolut de quitter le monde. Quoique fermement attaché à l'Évangile, il n'avait pas encore reçu le baptême ; mais la glorieuse résistance qu'il avait opposée aux obsessions de Julien lui méritait le titre de confesseur de la foi. Du reste, d'une caractère libéral et désintéressé, il pratiquait l'art de guérir sans aucune intention de gain ; il était le père des pauvres, et les institua ses héritiers avant de mourir (369).

SAINT TARAISE.

Avant d'aller expier dans la solitude la faiblesse d'avoir participé, contre sa conscience, à la condamnation des saintes images, Paul, patriarche de Constantinople, déclara qu'il ne connaissait personne plus capable de le remplacer que le secrétaire du palais, Taraise. C'était un homme vertueux et savant, dont le père avait gouverné la cité en qualité de préfet. Il accepta, toutefois à la condition qu'il lui serait permis de convoquer un concile général pour terminer les sanglantes discordes que l'hérésie des iconoclastes (briseurs d'images) avait soulevées en Orient. Cette assurance lui ayant été donnée, il reçut la prêtrise et fut sacré évêque le 25 décembre 784. Une première tentative de réunir le concile dans la capitale échoua par suite des violences des hérétiques. A la seconde, trois cent soixante-dix-sept évêques s'assemblèrent à Nicée (787) : Taraise parla le premier, et exhorta les Pères à rejeter toute nouveauté et à conserver les traditions de l'Église. Selon ce qu'il proposa, le culte des images fut déclaré chose pieuse, et l'anathème prononcé contre qui soutiendrait le contraire. Malgré le grand service qu'il avait rendu à la paix publique, Taraise eut à subir les persécutions de Constantin VI, dont il blâma sévèrement le divorce : ses proches, ses domestiques mêmes, fu-

rent exilés, et il fut gardé si étroitement que nul ne pouvait plus, sans permission, arriver jusqu'à lui. La révolution qui remit au pouvoir l'impératrice Irène rendit la liberté au patriarche (797). Après avoir donné l'exemple de toutes les vertus, il rendit son âme à Dieu le 25 février 806, et sa perte causa un deuil universel.

26 FÉVRIER.

SAINT ALEXANDRE.

Successeur d'Achillas, il fut élu en 313 patriarche d'Alexandrie, étant déjà sur le retour de l'âge. C'était, au rapport de Théodoret, un saint prêtre, dans la vie duquel il n'y avait rien que de louable. Le sachant d'humeur douce et tranquille, Arius, le plus dangereux des hérésiarques, crut en avoir facilement raison et ne mit plus de retenue dans la propagande de sa doctrine touchant la divinité de Jésus-Christ. Mais l'évêque fit bien voir en cette occasion la sincérité de ses sentiments et l'intime énergie de son caractère. Après avoir employé les voies de la douceur

Fig. 31. — Constantin le Grand, empereur romain.

pour ramener le schismatique, il le sépara de la communion des fidèles, lui et ses partisans, sentence qui fut ratifiée dans un concile métropolitain tenu vers la fin de 320.

Il paraît que l'empereur Constantin traita d'abord cette grave affaire comme une controverse sans conséquence, puisqu'il adressa aux deux adversaires une lettre commune pour les inviter à la réconciliation et à la paix. Cela n'empêcha point Alexandre de s'opposer de toute sa force à l'hérésie, et les deux épîtres qu'on a de lui à ce sujet, l'une à Constantin, l'autre à tous les évêques du monde, font le plus grand honneur

à sa mémoire : il y presse vivement Arius et ceux de son parti ; il représente leur doctrine d'une manière qui découvre tout ce qu'elle a de plus odieux, et la combat par des preuves très solides. L'empereur, mieux informé, fit réunir un concile général à Nicée (325); l'erreur y subit une honteuse défaite, et le dogme catholique fut solennellement défini. Alexandre eut une grande part à ces décisions ; mais il ne survécut pas longtemps au triomphe de l'Église, et mourut à Alexandrie, le 26 février 326, laissant Athanase pour continuer avec éclat ses bons exemples sur son siège et sa lutte contre les ariens.

SAINT PORPHYRE.

Ses parents lui firent donner une bonne éducation à Thessalonique, où il était né en 353. L'amour divin l'entraîna hors de son pays : d'abord il passa en Égypte, où il pratiqua la vie religieuse au monastère de Scété, puis il se retira en Judée, dans une caverne proche du Jourdain. L'intempérie du lieu lui ayant causé une grande maladie, on le transporta à Jérusalem. Il avait quarante ans lorsque l'évêque de cette ville l'ordonna prêtre, malgré toute la résistance qu'opposa son humilité, et lui confia la garde du bois de la vraie Croix. Trois ans plus tard, Porphyre fut appelé à gouverner le diocèse de Gaza (396). Grâce à son énergie, il le purgea presque entièrement du fléau de l'idolâtrie, et obtint de l'empereur Arcade qu'on y démolirait les sept temples dédiés aux faux dieux. On rapporte qu'à force de mortifier son corps il était arrivé à une espèce d'insensibilité. Il mourut le 26 février 420.

27 FÉVRIER.

SAINT LÉANDRE.

Les Visigoths, qui n'avaient connu le christianisme qu'à travers l'hérésie arienne, en inondèrent l'Espagne. Ce fut de ce fléau que notre saint la délivra.

Né vers 540, dans la province de Carthagène, dont Sévérien, son père était gouverneur, il embrassa de bonne heure la vie religieuse, dans un monastère de Séville, et acquit une grande réputation par son éloquence et son dévouement. Aussi, quand le siège épiscopal vint à vaquer, fut-il

Fig. 32. — Meurtre d'Herménegilde. D'après un dessin de Hans Burgkmaïr. XVIe siècle.

élu par les suffrages unanimes du clergé et du peuple (579). Un de ses premiers soins fut de créer, à l'ombre de sa métropole, une école destinée à propager, en même temps que la foi orthodoxe, l'étude des sciences et des arts, et il présidait en personne aux exercices de nombreux élèves. Parmi ces derniers figuraient les deux fils du roi, ses neveux, Herménegilde et Récarède. En effet, Leuvigilde, qui régnait alors, avait épousé

l'aînée de ses sœurs, Théodora. C'était un fougueux arien, qui ne recula devant aucun moyen pour faire prévaloir l'hérésie; il gagna quelques évêques, condamna à la prison ou à l'exil ceux qui, comme Léandre, osèrent lui tenir tête, et finit par assiéger dans Cordoue Herménegilde, converti au catholicisme et qu'il avait associé à la royauté. Le jeune prince, fait prisonnier après une longue résistance, refusa de recevoir la communion d'un prêtre hérétique et fut égorgé (584).

Pendant cette lutte qui dura plusieurs années, Léandre avait été envoyé en ambassade vers l'empereur Maurice pour réclamer son intervention en faveur des catholiques. A Constantinople, il rencontra le futur pape Grégoire, qui venait traiter des affaires de l'Église romaine, et ces deux saints personnages se trouvèrent en si parfaite conformité de vues et de sentiments, qu'il se forma entre eux une étroite amitié, dont leur correspondance nous a conservé le parfum.

Avant de mourir, Leuvigilde eut des remords : il rappela Léandre et le donna pour guide à son fils Récarède (586). Le nouveau roi, qui avait suivi les leçons de l'évêque, n'eut point de répugnance à abjurer son erreur, et réussit, après de longues controverses, à persuader le clergé arien. Au troisième concile de Tolède (589), l'abjuration par le peuple réuni des Goths et des Suèves fut proclamée. Sur la fin de sa vie, Léandre fut affligé de diverses infirmités; mais son plus jeune frère, saint Isidore, qui lui succéda, portait déjà une partie du fardeau épiscopal et le secondait avec zèle. Il mourut la même année que Récarède, en 601, le 27 février. On a de lui un discours sur la conversion des Goths, et un traité de la vie monastique, adressé à sa sœur, sainte Florence, qui gouverna quarante couvents et mille religieuses.

28 FÉVRIER.

SAINT ROMAIN ET SAINT LUPICIN.

Romain et Lupicin, Gaulois natifs d'Isernore (Bugey), étaient deux frères, qui furent élevés au monastère d'Ainay dans la crainte de Dieu et en l'étude des bonnes lettres. Lupicin, pressé par son père de se ma-

rier, y acquiesça par obéissance; quant au cadet, Romain, la vie des solitaires le tentait, et, emportant des semences de légumes et des outils, il s'enfonça dans les déserts du mont Jura. Au confluent de deux ruisseaux, dans l'éclaircie d'une forêt de sapins, il bâtit, vers 430, l'ermitage qui servit de berceau à la célèbre abbaye de Condat. Au bout de quelques années, son frère l'y rejoignit; il en vint tant d'autres qu'il fallut créer dans les environs de nouveaux établissements : ce fut d'abord Leucone (aujourd'hui Saint-Lupicin), puis Romain-Moutier, vers le lac Léman. Les femmes ne restèrent pas en arrière, et sur une roche escarpée (d'où le nom de Saint-Romain de la Roche), la sœur de nos abbés en gouvernait une centaine, si sévèrement cloîtrées qu'une fois en cellule elles n'en sortaient plus vivantes.

Les deux frères se partageaient la conduite des religieux, et tous ensemble cherchaient à imiter les premiers anachorètes, lisant et méditant, vêtus de peaux de bêtes et défrichant peu à peu un sol dur et ingrat. Lupicin renchérissait en austérité sur tous : il couchait dans le creux d'un tronc d'arbre et se nourrissait de farine d'orge avec le son, sans sel ni lait. Un jour, révolté par la délicatesse de ses confrères, il jeta pêle-mêle dans un chaudron les poissons, les herbes et les légumes qu'ils avaient préparés à part et avec une certaine recherche. La communauté s'en montra irritée, et douze moines, à bout de patience, s'en allèrent. « C'est la paille qui se sépare du blé, dit Lupicin; Dieu n'habite point chez ces orgueilleux. » Romain, qui penchait pour la douceur, réussit à ramener les fugitifs, qui devinrent tous dans la suite supérieurs de colonies nouvelles. Ce dernier mourut vers 460, le 28 février, et fut enterré, selon son désir, dans le monastère auquel il a donné son nom. L'abbaye de Condat changea le sien en celui de Saint-Oyand, et depuis le treizième siècle en celui de Saint-Claude. Pour Lupicin, il vécut jusque vers l'an 480; sa mémoire est honorée le 21 mars.

MARS.

1er MARS.

SAINT AUBIN.

AUBIN ou Albin, né en 468, appartenait à une famille anglo-saxonne qui était venue se fixer dans la basse Bretagne. De bonne heure, il embrassa la vie religieuse au monastère de Cincilly, voisin d'Angers, et placé sous la règle de Saint-Augustin, Modèle parfait d'obéissance et d'humilité, il n'y eut jamais d'autre but que de mortifier son corps à force de pénitence et de purifier son esprit aux charmes de la prière. D'une commune voix, on le choisit pour abbé en 504. Il se comporta dans cette charge avec tant de prudence, qu'unissant la fermeté à la douceur, il rétablit la discipline à un degré remarquable de perfection. La ville d'Angers, après la mort d'Adelphe, demanda Aubin pour évêque; il résista fortement à son élection, mais on ne tint nul compte de ses refus, et il fut obligé de se soumettre (529).

Les fatigues et les travaux de l'épiscopat ne lui firent rien relâcher des jeûnes et des austérités auxquelles ils se livrait auparavant. Respecté de tous, même des rois, et favorisé du don des miracles, il n'en était que plus humble et se regardait comme le serviteur de tous les affligés. En 538 il obtint du roi Childebert, auprès duquel il était en grand crédit, la réunion d'un concile à Orléans, et contribua surtout à faire prononcer la nullité des mariages entre parents et la dégradation des prêtres qui menaient une vie de scandale. Au retour d'un voyage à Arles où il s'était rendu pour conférer avec saint Césaire, il mourut le 1er mars 549. Aubin est le patron d'Angers ; beaucoup d'églises ont été bâties en son honneur et plusieurs localités en France sont appelées de son nom.

2 MARS.

SAINT SIMPLICE.

On ne connaît rien de sa vie, sinon qu'il était prêtre et natif de Tibur, avant son élection au saint-siège; il succéda, le 25 février 468, à saint Hilaire. Avec la même constance qu'avaient montrée ses prédécesseurs, il s'opposa à ce que la première place fût accordée au siège de Constantinople, après celui de Rome, et s'efforça de rétablir à Antioche et à Alexandrie les évêques orthodoxes qui en avaient été chassés. Mais l'Église traversait alors des temps critiques : l'empire romain venait de disparaître en la personne d'Augustule, les barbares l'envahissaient de toutes parts, et menaçaient de faire triompher avec eux l'hérésie d'Arius. Simplice mourut en 483, n'ayant pu témoigner, à défaut de puissance, que la sincérité de sa foi.

SAINT AILRED.

Né en 1109, et de famille noble, Ailred (nom abrégé d'Ethelred) fut élevé à la cour de David, roi d'Écosse, qui le donna pour compagnon d'études à son fils Henri. Il sentait en lui un ardent désir de quitter un lieu si profane, mais les charmes de l'amitié, auxquels il était fort sen-

sible, l'y retinrent plus de temps qu'il n'aurait voulu. Pour s'y dérober, il quitta l'Écosse et passa dans le pays d'York, où un disciple de saint Bernard venait de fonder l'abbaye de Rievaux. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il prononça ses vœux. On eût dit que la ferveur fortifiait son corps naturellement faible et délicat, tant il avait de joie à pratiquer les mortifications et la charité. En 1142, il fut envoyé comme abbé à Revesby, récente fondation de l'ordre de Cîteaux, et quatre ans plus tard il rentra, avec le même titre, dans la maison mère. On y comptait alors trois cents moines, soumis à un régime sévère : des aliments grossiers et de l'eau composaient leur nourriture, ils couchaient sur des planches, ils étaient occupés à des travaux pénibles et gardaient un silence absolu.

On offrit à Ailred plusieurs évêchés ; il refusa tout par amour de la solitude, et n'usa de son influence sur le roi Henri II que pour le réconcilier avec le pape. La goutte et la pierre dont il souffrait ne ralentirent point son activité : il traversa la mer pour se rendre au chapitre général de l'ordre tenu à Cîteaux, assista à la translation dans l'abbaye de Westminster des reliques d'Édouard le Confesseur, et visita même les populations à demi sauvages du sud-ouest de l'Écosse. Il mourut à Rievaux, le 12 janvier 1166, et sa fête fut marquée au 2 mars dans le Martyrologe romain, où se trouve un bel éloge du savoir, de l'innocence et de l'humilité de notre saint. Il reste de lui quelques ouvrages relatifs à l'histoire d'Angleterre et des traités ascétiques, entre autres le *Miroir de la charité.*

3 MARS.

SAINT MARIN.

Aussi distingué par sa naissance que par sa fortune et ses services, il allait être promu au grade de centurion, quand un compétiteur jaloux s'y opposa en rappelant que la loi interdisait aux chrétiens l'exercice des fonctions militaires. Cela se passait à Césarée en 262, pendant la persécution de Macrien, et en présence d'un juge nommé Achæus. Marin ayant

confessé sa foi, il lui fut accordé trois heures de réflexion, après quoi il devait ou mourir ou se rétracter. En sortant du prétoire, l'évêque de Césarée le tira à part et le conduisit à l'église : là, en face de l'autel, il lui demanda de choisir entre l'Évangile et son épée; et comme l'officier tendait la main vers le livre, il ajouta : « Tiens ferme alors, et Dieu t'accordera ce que tu as choisi. » Marin ne démentit pas l'engagement qu'il venait de prendre, et eut la tête tranchée. Un sénateur nommé Astyrius chargea le corps sur ses épaules à la vue du peuple et lui procura une sépulture honorable ; cet acte de courage lui valut aussi la mort.

SAINT GUENNOLÉ.

Hormis trois ou quatre cités épiscopales, presque toute la péninsule de l'Armorique était encore païenne au milieu du cinquième siècle. Elle dut, pour une bonne part, sa conversion à des familles galloises qui vinrent alors y chercher un asile, afin d'échapper au joug des Saxons envahisseurs. A cette population nouvelle, de race également celtique, appartenait un chef, qui s'établit avec les siens aux environs de Saint-Brieuc. C'est là que, vers 460, naquit Guennolé ou Guignolé, de son véritable nom Winwall (en latin, *Guingaleus*). Son père, qui d'abord s'était opposé au désir qu'il avait d'embrasser la vie

Fig. 33. — Le bienheureux Heldrade chasse les serpents.

monastique, se laissa toucher par sa persévérance, et le remit lui-même entre les mains de saint Budoc, un de ses compatriotes. Ce vénérable solitaire avait fixé sa retraite dans l'île des Lauriers (depuis l'île Verte), voisine de celle de Bréhat; comme elle était infestée de serpents, il obtint de Dieu la grâce de la purger de ces dangereux reptiles. Ainsi fit plus tard, dans une vallée de Briançon, le bienheureux Heldrade, qui convertit à la foi les sauvages habitants de cette partie des Alpes. Budoc conçut une singulière estime pour le novice qu'on lui confiait; bientôt après, il l'envoya fonder, à la tête de onze religieux, une sorte de colonie dans l'îlot de Tudi, à l'embouchure de la rivière de Kemper.

Guennolé resta trois ans entiers sur ce rocher ; mais les vents furieux de l'ouest finirent par l'en chasser, et il choisit pour ses disciples un site boisé, non loin d'une anse de la rade de Brest. Telle fut l'origine du sanctuaire de Landevenec, école et monastère à la fois, et qui devint le foyer le plus actif en Bretagne de la propagande chrétienne. Notre saint en fut le premier abbé, et il y mit en pratique la règle de saint Colomban. Il mourut dans un âge avancé, le 3 mars, vers l'an 527.

4 MARS.

SAINT CASIMIR.

Voici un saint né sur les marches d'un trône, et qui sut conserver, dans une si éminente position, la fleur des plus délicates vertus. Il était le second des treize enfants que Casimir IV, roi de Pologne, eut d'Élisabeth d'Autriche, sa femme; il naquit le 5 octobre 1458 et reçut aussi le nom de Casimir. Dès la plus tendre enfance, il se distingua par son amour pour la retraite, son assiduité à la prière et une intarissable charité. Il étudiait avec tant d'ardeur, et de si heureux succès, qu'on le citait partout en exemple. A mesure qu'il avançait en âge, il travaillait de plus en plus à réduire son corps en servitude, se couvrant d'un cilice, jeûnant fréquemment, passant des nuits entières sur la dure ou à la porte des églises. Il avait une dévotion particulière à

la sainte Vierge, et composa en son honneur une longue hymne latine, qu'il récitait chaque jour et avec laquelle il voulut être enterré. Détestant la médisance, modeste et retenu dans ses discours, il ne s'entretenait jamais que des scrupules de sa conscience, du mépris et de la vanité du monde, de l'horreur du péché. Son palais ressemblait à un temple où l'on ne faisait que prier Dieu, car l'oraison y était aussi étroitement observée que dans les cloîtres les plus austères. Grand zélateur de la religion catholique, il employa tous les moyens possibles pour extirper le schisme des Russes, jusqu'à obliger son père à leur ôter les églises où ils s'assemblaient.

Casimir fut deux fois appelé au trône de Hongrie par les ennemis du roi Matthias Corvin : la première, il partit avec répugnance à la tête d'une armée et se réjouit de l'intervention du saint-siège, qui l'arrêta dans sa marche ; et la seconde, il refusa net, persuadé de l'injustice d'une telle entreprise.

Après une vie innocente et pure, il succomba à une maladie de poitrine, le 4 mars 1483, à Vilna, capitale du grand-duché de Lithuanie, dont il avait le gouvernement, et fut enterré dans l'église de Saint-Stanislas. Depuis longtemps il avait fait vœu de continence, et, malgré les sollicitations de sa famille, qui aurait voulu l'établir d'une manière digne de sa naissance, il ne consentit pas à enfreindre cet engagement. On a composé un livre des miracles opérés par son intervention, et qui le firent recevoir comme un des patrons de la Pologne. Léon X le canonisa en 1522.

5 MARS.

SAINTE PERPÉTUE.

C'était une jeune dame de Carthage, âgée de vingt-deux ans lorsqu'elle fut arrêtée avec d'autres, en 202, durant la persécution de Septime Sévère. Nouvelle mariée, elle avait un enfant de quelques mois,

qu'elle nourrissait de son lait. Simple catéchumène, elle confessa généreusement sa foi et put recevoir le baptême avant d'être conduite en prison. Les instances de sa famille ne purent lui faire abandonner sa résolution de rechercher le martyre. Elle fut condamnée à mort, et son supplice différé jusqu'à la célébration des jeux publics en l'honneur de Géta, fils de l'empereur. Au jour dit, on l'exposa, à moitié nue, aux

Fig. 34. — Groupe de vierges martyres : au centre, saintes Perpétue et Félicité. D'après une fresque de Luca Signorelli, à Orvieto. XVe siècle.

bêtes de l'amphithéâtre : un taureau sauvage se jeta sur elle et la lança en l'air, et, comme elle respirait encore, un gladiateur l'acheva à coups d'épée.

Parmi les compagnes de Perpétue, il y avait une autre jeune femme, nommée *Félicité,* également mariée, et qui eut un enfant dans la prison. Le même taureau l'attaqua avec furie, et un léopard la tua. L'Église honore, le 7 mars, la mémoire de ces deux saintes.

SAINT PHOCAS.

Syrien de nation, Phocas était un pauvre homme qui cultivait un jardin auprès de la ville d'Antioche; c'était tout son revenu et celui de sa famille. Quoique dénué de ressources, il aimait à faire le bien, et offrait volontiers l'hospitalité aux voyageurs nécessiteux. Sa charité lui avait acquis la meilleure renommée. Les chrétiens étaient alors en proie à la persécution, et ceux qui donnaient, comme Phocas, l'exemple des saintes vertus, étaient les premiers attaqués.

On envoya donc chez lui des soldats, chargés de le mettre à mort, sans autre forme de procès. D'abord ils l'accablèrent d'injures; puis, le voyant répondre avec douceur et sans trouble, ils entrèrent en doute s'il était bien l'homme qu'ils cherchaient. Quant à lui, il les invita à partager son humble repas et à attendre sous son toit jusqu'au lendemain, où il promettait de leur découvrir ce qu'ils voulaient savoir. Dans la nuit, il creusa sa fosse dans le jardin, prépara tout ce qui était nécessaire à sa sépulture, et se disposa à la mort. Quand le jour parut, il se présenta devant les soldats en disant : « Vous cherchez Phocas? Le voici devant vous. » Immobiles de surprise, ils hésitaient, car il leur répugnait de verser le sang de leur hôte; mais, cédant à une lâche obéissance, ils lui tranchèrent la tête. Le martyre de Phocas a été placé le 3 juillet 303. Ce saint est en grande vénération chez les Grecs.

Un autre *Phocas,* martyr syrien, qui périt en 320 à Antioche, est honoré le 5 mars.

6 MARS.

SAINTE COLETTE OU NICOLE.

La réformatrice des clarisses vint au monde à Corbie, en Picardie, le 13 janvier 1380, étant l'unique enfant de Robert Boëllet, charpentier, et de Marguerite Moyon. Elle fut élevée dans l'amour des humiliations et de la pénitence, qu'elle porta au point d'effacer entièrement sa beauté naturelle, en sorte qu'elle fut toute sa vie pâle, maigre et défaite; toute-

fois, il lui resta un certain air de majesté, de douceur et de modestie qui édifiait singulièrement tous ceux qui l'approchaient. Elle vivait chez ses parents comme elle eût fait dans une solitude, partageant son temps entre la prière et le travail des mains. Enflammée de la plus ardente charité, elle servait les pauvres et les malades avec une affection qui aurait suffi à diminuer leurs peines. En outre, l'étude des Livres saints la mit en état de faire des conférences spirituelles aux filles et aux femmes qu'elle avait soin d'assembler, ce qui produisit d'excellents résultats dans la ville d'Amiens.

Fig. 35. — Costume des béguines. D'après une gravure de l'*Histoire de l'origine des béguines belges.*

Cette façon de vivre dura jusqu'à la mort de ses parents. Se voyant alors maîtresse du peu de bien qu'ils lui avaient laissé, elle en distribua la plus grosse part aux malheureux (1400), et prit un asile passager chez des béguines, femmes pieuses qui vivaient en communauté sans prononcer de vœux. Elle entra ensuite chez les religieuses de Sainte-Claire, dites urbanistes, et visita quelques maisons de bénédictines. Ne trouvant pas encore dans ces divers états l'austérité qu'elle souhaitait, elle revêtit l'habit du tiers ordre de Saint-François ou de la Pénitence, et s'enferma dans une retraite écartée, qu'elle obtint de l'abbé et des habitants de Corbie pour y vivre en recluse. Elle fit les trois vœux de religion, en y ajoutant celui de la clôture perpétuelle. Après y avoir passé quatre années dans des mortifications d'une rigueur inouïe, elle se rendit à Nice auprès de Pierre de Luna, que la France regardait comme le pape légitime sous le nom de Benoît XIII. Ce pontife lui permit de prendre l'habit des clarisses,

avec le titre de supérieure générale, et de travailler à la réforme de l'ordre, tombé dans le relâchement.

De retour en son pays, Colette parcourut les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon et d'Amiens, et rencontra partout de grandes difficultés; ce qui la fit partir pour la Savoie, où sa vertu éclatante et le don des miracles eurent bientôt amené quantité de filles de toutes conditions à son obéissance. La réforme qu'elle avait méditée fut peu à peu adoptée en France, en Flandre et en Espagne; elle l'introduisit, de son vivant, dans dix-sept couvents qu'elle fonda, et ces religieuses ainsi réformées eurent le nom de *Pauvres Clarisses.* Ce ne fut pas sans des travaux immenses, et toujours en proie à des douleurs cruelles, qu'elle atteignit son but, dont elle alla recevoir la récompense dans le ciel, le 6 mars 1447, à Gand. Pie VII la canonisa en 1807.

7 MARS.

SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Les comtes d'Aquino tiraient leur origine d'un prince lombard; ils étaient alliés aux rois de Sicile, de France, d'Aragon, et à plusieurs autres souverains de l'Europe. Thomas eut pour père Landolfe, seigneur d'Aquino, de Lorette et de Belcastro, et pour mère Théodore Caracciolo, qui descendait du fameux Tancrède de Hauteville; il vint au monde en 1225, à Rocca-Secca, petite ville du royaume de Naples. A cinq ans, il fut confié aux soins des moines du Mont-Cassin, et envoyé, à dix, à l'université de Naples. L'innocence de ses mœurs, la sérénité de son visage, l'égalité de son caractère, sa modestie, sa douceur, la rapidité de ses progrès, tout annonçait en lui une âme prédestinée à quelque chose de grand. Déjà sa vocation religieuse s'était manifestée par les signes les moins équivoques; l'éclat du nouvel ordre fondé par saint Dominique acheva de le décider : il s'y engagea comme novice. A cette nouvelle, ses frères, qui occupaient de hautes charges dans

Fig. 36. — Le Triomphe de saint Thomas d'Aquin, d'après le tableau de Benozzo di Gozzoli. XVe siècle.

l'armée impériale, imaginèrent, pour le combattre, des moyens aussi contraires à l'humanité qu'à la religion. Enfermé par leur ordre dans le château de Rocca-Secca, il y fut exposé aux plus rudes traitements ; on introduisit même dans sa chambre une courtisane, à qui l'on avait promis une grande récompense si elle venait à bout de le séduire ; mais il la chassa de sa présence en la menaçant d'un tison enflammé. Deux de ses sœurs essayèrent de l'ébranler par les plus tendres exhortations, et ce fut lui qui leur inspira l'amour du cloître. Cette vie d'épreuves dura deux années.

Délivré par ordre de l'empereur, Thomas prononça ses vœux (1243), et alla aux écoles de Paris avec le général de l'ordre, puis à Cologne où il eut pour maître Albert le Grand. Humble et soumis, vivant à l'écart, il s'était condamné à un rigoureux silence que ses condisciples prirent pour de la stupidité ; ils l'appelaient par dérision *le Bœuf muet,* ce qui fit dire un jour à Albert « que les mugissements de ce bœuf retentiraient dans le monde entier ». En 1252, il était reçu bachelier et occupait une chaire de théologie. En même temps, il exerçait dans les églises le ministère de la prédication, et l'on retrouve dans l'analyse qui nous reste de ses sermons l'empreinte de sa large pensée, la rigueur de sa méthode et un admirable emploi de l'Écriture. A cette époque se rapporte la liaison de Thomas avec saint Bonaventure, qu'il accompagna à Rome pour y défendre devant le pape la cause des ordres mendiants.

Reçu docteur à Paris en 1257, Thomas ouvrit de nouveau son école de la rue Saint-Jacques, et dès lors ses leçons et ses écrits étendirent sa renommée dans toute la chrétienté. Saint Louis l'appelait au conseil et goûtait ses salutaires avis. On raconte qu'assis à la table royale, il frappa fortement sur la table, en s'écriant après un long silence : « Voilà un argument décisif contre les manichéens ! » Et comme il demandait pardon de s'être oublié, le roi le conjura de dicter à l'un de ses secrétaires l'argument qui l'avait absorbé. En 1260, Urbain IV le rappela en Italie, et lui offrit plusieurs dignités ; notre saint refusa tout, afin de se consacrer au grand ouvrage (*Summa theologiæ*) qui fut le monument capital du treizième siècle. Grégoire X l'envoya au concile qu'il venait de convoquer à Lyon pour amener la réconciliation des Grecs avec l'Église

romaine. Bien que sa santé fût en mauvais état, il se mit en route : forcé de s'arrêter à Fossa-Nuova (diocèse de Terracine), dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux, il y mourut, le 7 mars 1274, à l'âge de quarante-neuf ans. Son corps fut transféré, un siècle après, au couvent des dominicains de Toulouse, où il est en grande vénération. Canonisé en 1323, il fut déclaré docteur de l'Église en 1567.

On ne saurait rapporter les nombreux miracles que saint Thomas accomplit de son vivant et ceux qui ont illustré son tombeau. La chasteté de sa vie et la pureté de ses pensées le rendirent fréquemment digne d'obtenir ces visions spirituelles qui sont la récompense des plus grands saints. A la suite de ses oraisons, si ferventes que son âme semblait s'échapper du corps, il arrivait à des extases dans lesquelles il perdait tout sentiment des choses extérieures ; il communiquait avec la Vierge, les anges ou les élus, qui lui ouvraient les trésors de la science divine. Les siècles postérieurs ont rendu à sa mémoire le plus éclatant hommage ; celui qu'on a surnommé *le Docteur angélique* et *l'Ange de l'école* est, par excellence, l'athlète de la foi catholique. Quant à la *Somme théologique,* le plus bel éloge qu'on en puisse faire est de rappeler que les Pères du concile de Trente la firent placer devant eux à côté des Livres saints, comme renfermant la solution dernière de tous les problèmes. Léon XIII a nommé saint Thomas patron des écoles catholiques.

---

8 MARS.

SAINT JEAN DE DIEU.

Jean Ciudad naquit en 1495, à Montemor o Novo, près d'Evora, en Portugal. Il avait sept à huit ans lorsqu'un étranger l'emmena en Espagne à l'insu de ses parents, qui étaient de pauvres gens, et l'abandonna dans la petite ville d'Oropesa. Jean, privé de tout secours, fut recueilli par un fermier, qui lui confia la garde de ses troupeaux. A vingt-deux ans, il se laissa enrôler dans une compagnie de soldats qui allaient guerroyer contre les Français en Navarre, et faillit être pendu pour une faute qui n'était pas la sienne. Quatre ans plus tard, il combattait les Turcs

en Hongrie. De retour en Espagne, à Gibraltar, il rencontre un gentilhomme portugais banni avec sa famille, s'intéresse à son sort, le suit à Ceuta, et va travailler aux fortifications afin d'aider à le nourrir. Sur le conseil d'un franciscain, il repasse en Espagne, ou il vécut en vendant de petits livres et des images de piété. Il était à Grenade lorsqu'il entendit le fameux Jean d'Avila prêcher sur le martyre de saint Sébastien ; des lors il résolut d'endurer, à l'exemple du saint, toutes sortes d'injures et de maux et de se vouer au soulagement des pauvres. La grâce lui avait indiqué sa voie.

Après avoir subi une dernière épreuve, celle d'être enfermé à l'hospice des fous, il loua une petite maison où il recueillit des misérables, des malades, des estropiés qu'il portait parfois lui-même; il allait mendier leur vie par les rues, une sébille en chaque main et une hotte sur le dos, criant à pleine voix : « Faites le bien pour vous, Messieurs ! » Cette nouvelle façon de demander lui attira beaucoup d'aumônes et les moyens de fonder une véritable infirmerie. Sa charité, jamais satisfaite, alla jusqu'à retirer du vice les femmes perdues, qu'il mariait ensuite ou plaçait convenablement. Un incendie ayant éclaté dans l'hôpital de Grenade, il se précipita au milieu du feu, transporta au dehors un grand nombre de malades et sauva tous les lits en les jetant par les fenêtres. « Vous méritez d'être appelé Jean de Dieu, » lui dit un évêque, et le nom lui resta. Avec l'aide de personnes pieuses et des grands de la cour, il parvint à bâtir deux vastes hôpitaux. C'est ainsi qu'il institua un nouvel ordre, dit *de la Charité,* pour l'assistance des malades. La compassion qu'il ressentait pour ses semblables ne s'étendait pas jusqu'à lui-même : fort sévère à son propre corps, il avait pour lit une natte, pour vêtement une jaquette de gros drap, sans linge, et il allait pieds nus et la tête découverte, quelque temps qu'il fît. Les grandes fatigues qu'il avait endurées abrégèrent sa vie : il mourut à Grenade, le 8 mars 1550. Jean de Dieu qui avait pratiqué toutes les vertus dans un degré héroïque, fut canonisé en 1630. L'ordre qu'il avait fondé, approuvé en 1520 par Léon X, est connu sous le nom de *Frères de saint Jean de Dieu.*

9 MARS.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Issu de cette famille bénie qui donna à l'Église plusieurs illustres défenseurs, Grégoire était le frère puîné de saint Basile, et naquit vers 335, probablement à Césarée, ville du Pont. Une santé délicate et un goût très vif pour l'étude le tinrent pendant sa jeunesse éloigné de la vie active. Il venait d'épouser une jeune fille nommée Théosébie, dont Grégoire de Nazianze parle comme de la « merveille de son sexe », lorsqu'il eut un songe qui lui parut un avertissement d'en haut : se séparant de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et fut revêtu des fonctions de lecteur. La passion qu'il avait pour les lettres grecques lui fit ouvrir une école de rhétorique.

Fig. 37. — Saint Grégoire de Nysse. D'après le Dominiquin

Après une courte retraite dans un monastère, il fut désigné par Basile pour le siège épiscopal de Nysse, en Cappadoce (371), et son frère ajoutait : « Il faut que ce soit lui qui honore la chaire, et non la chaire qui honore l'évêque. » On eût ignoré, en effet, le nom de cette obscure bourgade si les vertus et les talents du saint pasteur ne l'eussent rehaussée d'un lustre

égal à celui de mainte métropole. L'élection de Grégoire fut attaquée par les ariens, et un concile hérétique le déposa; il fut même arrêté, mais il parvint à s'échapper des mains des soldats et promena plusieurs années son exil et ses tristesses. A l'avènement de Gratien (378), qui remit les catholiques en possession de leurs églises, il revint à Nysse. La joie de son retour fut troublée par la mort, à quelques mois d'intervalle, de saint Basile et de sainte Macrine, sa sœur. En 379, le concile d'Antioche le chargea de parcourir l'Arabie et la Palestine en vue d'y réprimer l'hérésie et les discordes du clergé, mission fatigante dont les résultats ne parurent pas répondre à ses efforts.

Les dernières années de Grégoire furent marquées par la composition de nombreux écrits et la part qu'il prit aux divers conciles généraux tenus à Constantinople. En 381, il fut compris au nombre des prélats qui représentaient l'orthodoxie pure; en 385, il prononça l'oraison funèbre de l'impératrice Flaccilla, et en 394 on le rangea parmi les métropolitains, honneur accordé bien plus à sa personne qu'à son siège. L'époque exacte de sa mort n'est pas connue; elle peut néanmoins être placée avant la fin du siècle. Toute l'antiquité a eu la plus grande estime pour les ouvrages de saint Grégoire, auquel le second concile de Nicée a décerné le titre glorieux de *Père des Pères*. Peut-être n'y saurait-on rien admirer sans réserve à cause de la richesse souvent excessive de son imagination; cependant on y rencontre en beaucoup d'endroits des morceaux pleins de grandeur et animés d'un saint enthousiasme.

SAINTS CYRILLE ET MÉTHODE.

Ils étaient frères et appartenaient à une bonne famille de Thessalonique; leur naissance peut être rapportée au premier quart du neuvième siècle. L'aîné, qui s'appelait Constantin, fit d'excellentes études dans la capitale de l'empire et fut distingué par le surnom de *Philosophe* ou savant; le cadet, Méthode, avait pris le métier des armes; ils finirent par entrer, l'un et l'autre, dans les ordres monastiques. En 847,

il arriva à Constantinople une députation des Khazars, chargée de demander qu'on leur envoyât un missionnaire chrétien; ce peuple, établi dans la Russie méridionale, n'avait pour religion qu'un mélange de croyances juives et de pratiques musulmanes. Sur la recommandation du patriarche Ignace, l'empereur choisit Constantin (qui adopta dès lors le nom de Cyrille), autant pour son éloquence et sa piété que pour la facilité avec laquelle il s'appropriait les langues étrangères. Après avoir fait un assez long séjour à Kherson, où il découvrit les restes de saint Clément, Cyrille parcourut le pays des Khazars et y opéra de nombreuses conversions. Vers 861, il passa en Moravie, en compagnie, cette fois, de Méthode, et y jeta des semences de la foi chrétienne, qui fructifièrent d'autant plus vite qu'il leur donna le moyen, en accommodant l'alphabet grec au slavon, de célébrer le culte dans leur propre idiome; il traduisit même l'Évangile et les parties de l'Écriture sainte qu'il crut les plus utiles à leur instruction. Les deux frères consacrèrent plus de quatre années à cette mission, et en 867 ils se rendirent à Rome sur l'invitation du pape, qui les sacra évêques régionaux. Cyrille mourut en 868, le 4 février, jour où sa mémoire est honorée.

Méthode retourna parmi les Slaves, et tira un heureux parti de son habileté en peinture, en retraçant aux yeux de Bogoris, roi des Bulgares, l'imposante scène du jugement dernier; le roi, frappé de terreur, se convertit, et avec lui tout son peuple. La substitution d'une langue vulgaire au latin dans les cérémonies de l'Église attira à Méthode de longs démêlés avec les archevêques de Salzbourg et de Mayence; le pape Jean VIII, auprès duquel il vint se justifier, autorisa cette nouveauté par une lettre qu'il adressa au duc de Moravie, en même temps qu'il félicita l'évêque de la pureté de sa foi et du succès de ses travaux apostoliques. Celui-ci mourut peu de temps après, vers 884; on célèbre sa fête le 9 mars.

Cyrille et Méthode sont regardés comme les patrons de toute la race slave, et en particulier des peuples chrétiens qui habitent la péninsule des Balkans.

10 MARS.

LES QUARANTE MARTYRS.

Tandis que Constantin travaillait en Occident au triomphe de l'Église, Licinius, qu'il s'était associé à l'empire, la persécutait cruellement en Orient. En 320, ce prince hypocrite et féroce ordonna que toutes les légions fissent aux dieux des sacrifices publics, sous peine de la mort. Lors de la publication de l'édit à Sébaste, en Arménie, quarante soldats de la garnison refusèrent d'obéir, en déclarant qu'ils étaient chrétiens. Les voyant inébranlables dans leur généreuse confession, le gouverneur imagina pour eux un supplice des plus barbares. Il les fit exposer tout nus

Fig. 38. — Licinius, empereur romain.

sur la glace d'un étang situé près de la ville ; et, afin de les tenter plus vivement par la facilité du remède, un bain chaud fut préparé à peu de distance pour ranimer ceux qui demanderaient grâce. Le froid parut si âpre à l'un d'eux que, vaincu par la douleur, il se glissa dans une des cuves d'eau chaude, et expira presque aussitôt.

Un soldat, placé en sentinelle, eut une vision : il aperçut des anges qui descendaient du ciel ayant les mains chargées de couronnes qu'ils distribuaient aux martyrs, à l'exception du transfuge. A l'instant il ôta ses habits, et se joignit aux trente-neuf autres, disant avec eux : « Je suis chrétien! » Quand le jour parut, on les entassa sur des chariots et on les jeta dans le feu. Le plus jeune, qui était encore plein de vie, fut laissé de côté ; mais sa mère accourut, l'exhorta à persévérer, et l'accompagna jusqu'au lieu du supplice.

11 MARS.

SAINT EULOGE.

Euloge, né en 800, passa les premières années de sa vie parmi les clercs de la communauté de saint Zoïle à Cordoue, sa patrie ; dès qu'il eut reçu l'ordination sacerdotale, il fut placé à la tête de leur école. On admirait son humilité, sa douceur, sa continence, son application à la prière et à la méditation de l'Écriture, dans laquelle il devint très habile. En 844, il se mit en quête de ses deux frères, depuis longtemps partis pour les pays étrangers avec des marchandises de prix. Les Maures, qui étaient maîtres de l'Espagne, n'avaient laissé aux chrétiens que le négoce et les arts mécaniques pour subsister et acquitter les tributs excessifs dont ils les accablaient. Le voyage de notre saint dura deux ans : il fit à peu près le tour de l'Espagne, sans pouvoir en sortir à cause de la guerre avec Charles le Chauve, et, s'il ne rencontra point ses frères, il tira grand profit, pour le salut des âmes, de son passage dans les différents monastères qu'il visita.

Au milieu de la violente persécution suscitée par Abdérame II, roi de Cordoue, Euloge composa une *Exhortation au martyre* et un *Mémorial des saints,* où il défend la cause des confesseurs du Christ et décrit leur triomphe. Élu archevêque de Tolède en 859, il reçut la palme du martyre avant même la cérémonie de son sacre. Une jeune musulmane, nommée Lucrèce, s'étant convertie à l'insu de ses parents, trouva chez lui un asile. Aussitôt arrêtés et conduits devant le juge, tous deux furent condamnés à avoir la tête tranchée. Pendant qu'on les menait au supplice, un musulman appliqua un soufflet à Euloge pour avoir mal parlé de Mahomet ; le saint tendit la joue et en reçut patiemment un second (11 mars 859).

Les chrétiens enlevèrent les corps des deux victimes, et, en 883, on transporta leurs reliques à Oviedo (Asturies).

12 MARS.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce pape, qui mérita, par son génie et l'ascendant de sa vertu, le double titre de *saint* et de *grand,* inaugura la société moderne et favorisa la civilisation chrétienne.

Issu d'une famille patricienne, les Anicius, qui avait donné des sénateurs à la république et le pape Félix III à l'Église, il naquit vers 540, à Rome. Sa mère Sylvie, ses tantes Tarsille et Émilienne, son père Gordien ont été canonisés. Riche et noble, rien ne fut épargné pour son éducation. Justin II le nomma préteur, et il crut honorer cette charge par le faste d'une vie toute mondaine. Cédant enfin à l'influence de ses relations intimes avec les disciples de saint Benoît, il ouvrit les yeux sur sa véritable vocation : ses richesses, il les distribua aux pauvres, dota six monastères en Sicile, et en établit dans son propre palais un septième, où il se fit moine. Sans cesse occupé à la prière ou à l'étude, il poussa la pratique des austérités avec une rigueur telle que sa santé en fut même compromise ; il lui fallut renoncer aux jeûnes les plus ordinaires, et durant plusieurs années il ne se leva qu'aux jours de fêtes solennelles pour célébrer l'office. En 578, Benoît Ier le tira de sa retraite pour le charger d'une des sept diaconies de Rome, et vers 582 Pélage II l'envoya comme nonce à Byzance, où il lia des rapports d'amitié avec les grands de la cour et les évêques d'Orient.

A la mort de Pélage (8 février 590), il n'y eut qu'une voix pour porter Grégoire au siège pontifical. Lui seul s'opposa à son élection : il protesta auprès de l'empereur, s'enfuit sous un déguisement, essaya de se cacher dans les bois ; mais il fut découvert, ramené en triomphe et sacré à la fin de l'année. Rome n'avait jamais subi de si cruelles épreuves : au dehors, les Lombards ravageaient tout ; au dedans, régnaient la peste et la famine, et le Tibre avait débordé. Le premier soin de Grégoire fut d'apaiser la colère divine : pieds nus et l'image de la Vierge à la main, il

Fig. 39. — Saint Grégoire le Grand envoie des missionnaires pour convertir l'Angleterre au christianisme.

D'après une miniature d'un ms. du Xe siècle.

conduisit à travers la ville cette fameuse procession de trois jours, pendant laquelle lui apparut, sur le môle d'Adrien, un ange remettant l'épée au fourreau, comme une promesse d'apaisement.

Aucun pape ne déploya, pour étendre la double puissance du saint-siège les qualités de l'homme d'État à un plus haut degré. Il éloigna les Lombards, conclut une trêve spéciale avec leur roi Agilulfe, et réussit même, grâce à la douce influence de la reine Théodelinde, à convertir la nation entière de l'arianisme à la foi catholique. Il mit Rome à l'abri des violences de tous les tyranneaux qu'avait suscités la confusion générale. Sa lutte contre l'empire d'Orient, représenté en Italie par des fonctionnaires iniques et rapaces, fut pleine de courage, bien qu'il n'en obtînt que de maigres adoucissements en faveur des opprimés. Tout en ménageant l'arrogance de la cour byzantine, il combattit avec force l'étrange prétention du patriarche Jean le Jeûneur à prendre le titre d'évêque universel. « Quoi ! écrivait-il à ce sujet, l'Europe est à la discrétion des barbares ; les villes sont renversées, les châteaux en ruines, les provinces dépeuplées ; la terre n'a pas de bras qui la cultivent ; les idolâtres sévissent sur les fidèles jusqu'à la mort... et des prêtres, qui devraient se prosterner sur le parvis dans les larmes et la cendre, cherchent à se créer des insignes de vanité ! » Indignation légitime de la part de celui qui, le premier, adoptait, en tête de ses actes, le beau nom de *Serviteur des serviteurs de Dieu,* qui est devenu le titre distinctif de ses successeurs !

En vue d'émanciper l'Église du joug déshonorant de Byzance, Grégoire se tourna vers les races barbares qui couvraient déjà l'Europe, et devint leur ami et leur conseiller. S'appuyant sur la Gaule comme étant le noyau des chrétientés nouvelles, il ne négligea aucune occasion de resserrer les liens de respect ou d'intérêt avec ses princes, ses évêques et ses moines. En Espagne, il aida saint Léandre dans la conversion du roi Récarède et de tous les Visigoths. Mais son œuvre de prédilection fut de détacher les Anglo-Saxons du paganisme ; cette conquête s'accomplit par l'intermédiaire d'Augustin et de quarante missionnaires, avec une étonnante rapidité.

En même temps, Grégoire savait donner à la juridiction pontificale une autorité dont elle n'avait pas encore joui ; il l'étendit jusqu'à Jé-

rusalem, en Afrique et en Irlande. Il veillait à ce que partout les évêchés fussent remplis, en déposait les titulaires indignes et rappelait les autres aux bonnes mœurs, aux visites pastorales et à la prédication, dont il s'acquittait lui-même avec tant d'éloquence et d'assiduité. Il défendait de persécuter les Juifs, et s'efforçait d'améliorer le sort des paysans. Sa vaste correspondance témoigne de l'activité de son administration et de son zèle pour la justice et la discipline. On ne saurait trop louer les services qu'il rendit à la liturgie. Ce fut lui qui, en 599, donna au saint office sa forme définitive dans le Sacramentaire qu'il écrivit à cet effet. Il régla, en outre, le chant ecclésiastique qui a gardé son nom, composa plusieurs hymnes encore en usage de nos jours, et établit une école de musique religieuse. Aucun pape n'a autant écrit que lui : s'il pèche par la correction du style, nul ne le surpasse pour la rigoureuse exactitude de la doctrine. Aussi a-t-il mérité d'être rangé parmi les quatre docteurs par excellence de l'Église d'Occident.

Saint Grégoire mourut à Rome, le 12 mars 604, et fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre.

13 MARS.

SAINTE EUPHRASIE.

Fille unique d'un sénateur, proche parent de l'empereur Théodose le Grand, elle naquit, en 381, à Constantinople. Son père étant mort l'année d'après, elle fut fiancée à un très riche seigneur, et, en attendant l'époque de la marier, sa mère la conduisit en Égypte, où elle possédait des biens considérables. Il y avait dans leur voisinage un couvent de religieuses, dont la règle était d'une grande austérité. Toutes deux y faisaient de fréquentes visites, et un jour l'enfant demanda à y rester; elle avait sept ans. « Seigneur, s'écria la veuve, ayez soin de cette chère fille, qui vous a désiré et qui s'est donnée à vous. » On revêtit Euphrasie de la robe monacale, et peu après elle devint orpheline. En vain l'empereur la sollicita de revenir à Constantinople pour accomplir son ma-

riage ; elle lui répondit qu'elle avait déjà un époux et le supplia, par les bontés dont il avait honoré ses parents, de disposer de toute sa fortune au profit des pauvres et des églises, d'affranchir ses esclaves et de prier pour elle avec l'impératrice. Les volontés de la jeune héritière furent exécutées. Ainsi dégagée de tout soin terrestre, elle s'avança de plus en plus dans les voies de la perfection. L'humilité, sa principale vertu, lui fit choisir de préférence les travaux les plus pénibles du monastère : elle s'employait à balayer les cellules, à porter de l'eau et du bois, à cuire le pain, à soigner les enfants malades. Elle mourut en 411, à l'âge de trente ans.

14 MARS.

SAINTE MATHILDE.

Par son père Théodoric, comte d'Oldembourg, elle descendait du fameux Witikind, le chef des Saxons qui tint tête à Charlemagne. Sa grand'mère la demanda pour lui donner une éducation pieuse dans le monastère de Hervord, dont elle était abbesse. Mariée en 909 à Henri l'Oiseleur, duc de Saxe, elle garda ses habitudes de simplicité et son zèle pour les bonnes œuvres. Henri, qui fut élu en 920 roi de Germanie, avait eu une première femme, qu'il fut obligé de répudier sur l'injonction du pape ; c'était un prince bon et humain, à la fois législateur et guerrier, mais trop enclin aux plaisirs et sujet à de terribles accès de colère. Mathilde s'efforça de tempérer ses défauts par une intervention discrète ; elle plaidait auprès de lui la cause de la justice et de la religion, et eut beaucoup de part à ses fondations pieuses ainsi qu'à la conversion des peuples encore païens qu'il avait soumis. Henri se plut, avant de mourir, à reconnaître ses services, et il ajouta : « Jamais homme n'a eu épouse d'une plus grande fidélité et d'une piété plus éprouvée. » Au milieu des grandeurs, elle n'oubliait pas cependant les devoirs d'une chrétienne ; elle visitait et soignait les malades, servait les pauvres, rendait la liberté aux prisonniers, passait souvent les nuits en prière,

et répandait autour d'elle d'abondantes aumônes. Son union fut bénie entre toutes : elle eut trois fils, Othon, qui fut empereur d'Allemagne ; Henri, duc de Bavière ; saint Bruno, archevêque de Cologne ; et de ses

Fig. 40. — Les Œuvres de miséricorde. Couvercle de la cuve baptismale de Hildesheim (Hanovre), travail en bronze du XIIIe siècle.

six filles, l'aînée, Gerberge, épousa Louis IV, roi de France, et la cadette, Hedwige, fut la mère de Hugues Capet.

Devenue veuve (936), Mathilde se retira à Quedlimbourg. Son mari lui avait, par reconnaissance, assigné de grands domaines, afin de la soustraire aux vicissitudes du sort. Pour elle, détournant ses regards des choses d'ici-bas, elle vécut dans la méditation, la prière et les saints

exercices. Ayant besoin de peu pour elle-même, et se contentant de moins encore, elle donnait tout ce qu'elle avait aux églises, aux couvents et aux nécessiteux. Ses libéralités chagrinaient son fils préféré Henri de Bavière, qui était d'un naturel cupide et ambitieux. Il excita l'empereur Othon contre elle, et ces deux frères, longtemps divisés, se réunirent pour mettre obstacle à ce qu'ils qualifiaient de dilapidation des deniers royaux. La bonne reine supporta sans murmure les tourments dont on l'accabla. Résolue à ensevelir sa douleur dans un cloître, elle se mit en route pour la Westphalie. Sur les représentations de sa femme Édith, l'empereur reconnut sa faute et en implora le pardon; Henri suivit son exemple, et ils s'empressèrent de restituer à leur mère les biens dont ils l'avaient injustement dépouillée. Désormais la bonne harmonie ne fut plus troublée entre eux ; celle qui fut la plus vertueuse princesse de son siècle continua en paix son œuvre de bienfaisance et de sainteté jusqu'au jour de sa mort, arrivée le 14 mars 968, à Halberstadt, et son corps repose dans l'abbaye des dames nobles de Quedlimbourg, qu'elle avait fondée.

15 MARS.

SAINT ZACHARIE.

Successivement chanoine, bénédictin et cardinal-prêtre, Zacharie, Grec de nation, fut élu pape le 28 novembre 741, à la mort de saint Grégoire III. Il signala son pontificat par sa douceur et sa bonté envers ceux qui l'avaient persécuté avant son élévation, ainsi que par la sincère affection qu'il témoigna au clergé et au peuple de Rome. La révolte des ducs de Bénévent et de Spolète contre Luitprand, roi des Lombards, lui fournit l'occasion de manifester son esprit de justice et de charité : il alla trouver ce prince à Pavie (743), et obtint de lui qu'il rendît au patrimoine de saint Pierre plusieurs villes dont il s'était emparé, et qu'il renvoyât sans rançon tous ses prisonniers. Son crédit ne fut pas moindre sur Ratchis, successeur de Luitprand : il réussit non seulement

à lui faire lever le siège de Pérouse, mais il le détermina à déposer la couronne pour s'enfermer au Mont-Cassin. Ce fut également à ses conseils qu'en 747 céda Carloman, duc d'Austrasie, lorsqu'il préféra au monde une cellule dans la même abbaye.

Depuis longtemps la France n'était plus gouvernée que par des fantômes de rois, et la puissance réelle était aux mains des maires du palais. Charles Martel, un des plus illustres d'entre eux, avait hésité à rompre avec cette fiction en joignant le titre royal à l'autorité, bien qu'il y eût été sollicité par deux ambassades du pape Grégoire III. Son fils Pepin, après avoir triomphé de ses ennemis, jugea le moment venu. En 751 il dépêcha en Italie Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, et les chargea de consulter le pape touchant les rois francs de la race mérovingienne, qui n'avaient plus de rois que le nom. Zacharie fit réponse qu'il valait mieux que celui-là fût roi, qui exerçait la puissance royale. L'année suivante, dans une assemblée générale des évêques et des leudes réunie à Soissons, Pepin fut proclamé roi des Francs et sacré bientôt après par saint Boniface.

Zacharie mourut à Rome, le 14 mars 752. Il orna la ville de plusieurs belles églises et fonda des hospices en faveur des pauvres et des pèlerins. Nous avons de lui des lettres, quelques décrets et une traduction grecque des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand. Sa mémoire est honorée le 15 mars.

---

16 MARS.

SAINT HÉRIBERT.

Héribert fut élu, en septembre 999, prince-archevêque de Cologne. Il était alors en Italie, à la suite de l'empereur Othon III, auprès duquel il remplissait les fonctions de chancelier ; son mérite éminent détermina son élection. D'une famille comtale de la Souabe, il avait reçu une bonne éducation dans l'abbaye de Goltze, et fut ensuite nommé prévôt du diocèse de Worms, sa ville natale. La prudence et la modération dont

il fit preuve le mirent en faveur à la cour; Othon le distingua, et l'engagea à entrer dans les ordres.

Avant d'arriver à Cologne, Héribert descendit de cheval, acheva la route nu-pieds, avec une humilité d'autant plus remarquable que les ar-

Fig. 41. — Vue de Cologne, d'après une ancienne estampe.

chevêques étaient aussi princes temporels, et fut sacré le lendemain, jour de Noël, à la messe de l'aurore. Il se montra hostile au nouvel empereur Henri II, et n'eut aucune part dans ses conseils; la malice des envieux faillit même le faire traiter en rebelle. Il l'accompagna toutefois à Rome lors de la cérémonie du couronnement (1014). Depuis, rendu au soin de son Église, il s'y livra tout entier. Il fonda l'abbaye de

Deutz, releva plusieurs édifices sacrés, et projetait de bâtir une cathédrale en l'honneur des apôtres, ce qui fut réservé à son successeur. Une terrible famine, qui désola la France et l'Allemagne, lui fournit l'occasion de signaler sa charité. Les malheureux, que ce fléau chassait de leurs foyers, vinrent en foule de toutes parts se réfugier à Cologne; le saint prélat les reçut avec bonté, et leur administra tous les secours dont ils avaient besoin. Non content d'assister ceux qui venaient à lui, il envoya des clercs dans plusieurs villes pour y porter des secours, retraçant ainsi le magnifique exemple donné par saint Jean l'Aumônier.

Héribert mourut à Cologne, le 16 mars 1021. Il fut canonisé par Grégoire VII.

17 MARS.

SAINT PATRICE,

APOTRE DE L'IRLANDE.

L'histoire et la légende se sont emparées à un tel point de la vie de Patrice qu'il est devenu fort difficile d'y démêler le faux de la vérité. Son origine est obscure ; était-il Franc, Écossais ou Gallo-Romain ? Tout ce qu'on sait de lui est contenu dans la confession qu'il écrivit en un moment où il se croyait proche de la mort. Cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous avec les meilleures marques d'authenticité. Le style en est barbare, mais l'auteur y fait paraître beaucoup de bon sens, de piété, de modestie, et en même temps de courage et de fermeté. Il y raconte humblement ses fautes, et loue partout la grandeur de la divine miséricorde.

Patrice naquit, entre les années 380 et 387, dans un village nommé Bonaven Taberniæ, et situé, suivant les uns, près de Boulogne-sur-Mer, et suivant les autres, en Écosse, à l'embouchure de la Clyde. Il avait pour père Calpurnius, diacre, et pour mère une parente de saint Martin de Tours. Patrice étant un nom romain, on croit qu'il s'appelait en réalité Succath. A l'âge de seize ans, il fut enlevé par des pirates, crime

très commun à cette époque dans les pays maritimes, et vendu comme esclave en Irlande. La faim, le froid, les brutalités de son maître l'initièrent à toutes les horreurs de la servitude. Au bout de six ans, il parvint à s'enfuir en Écosse, fut repris et subit une captivité nouvelle. On a prétendu que, rendu à la liberté, il alla étudier dans les grands sanctuaires de Marmoutier et de Lerins, qu'il se rendit ensuite à Rome, où il obtint une mission du pape Célestin Ier; Patrice ne nous a rien appris de cela. Sitôt libre, il ne songea qu'à entrer dans les ordres, afin de pouvoir évangéliser les païens irlandais, dont il avait connu le joug. Le sort de leurs enfants le tourmentait; son sommeil même en était troublé : il lui semblait entendre la voix de ces innocents, qui lui demandaient le baptême en criant : « Reviens, reviens nous sauver ! » Il avait quarante ans passés lorsqu'il partit pour l'Irlande (432), malgré l'opposition de sa famille et des évêques, qui jugeaient son entreprise aussi vaine que téméraire.

Fig. 42. — Le Purgatoire de saint Patrice, selon la légende. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

Le premier soin de Patrice fut de s'adresser aux chefs de clan, qui jouissaient d'une influence toute-puissante : il en convertit plusieurs, et par eux un grand nombre de guerriers. Puis il établit des couvents, bâtit des églises, ordonna des prêtres. A cette œuvre d'organisation religieuse et sociale, car il ne négligeait pas de réformer les coutumes et de resserrer les liens de famille, il consacra une vingtaine d'années. Sa résidence habituelle était la ville d'Armagh, et il y tint probablement plus d'un synode. Ce fut de là qu'il excommunia un certain Coroticus ou Caradoc, chef gallois, et chrétien de nom, qui avait, dans une descente, massacré ou enlevé plusieurs de ses néophytes. Patrice mourut aux environs de Down, vers 465, après avoir eu la consolation de voir l'Irlande

presque entière soumise à l'Évangile. Sa mémoire a toujours été en grande vénération dans ce pays, qui l'a choisi pour patron. Il est aussi resté célèbre par les grandes austérités de sa vie.

SAINTE GERTRUDE.

Pepin le Vieux, maire du palais des rois d'Austrasie, et Itta ou Idu-

Fig. 43. — Abbaye de Nivelle. Miniature des *Chroniques de Hainaut*, ms. du XVe siècle.

berge, sa femme, qui furent l'un et l'autre placés au rang des bienheureux, eurent trois enfants, à savoir Grimoald, qui succéda à son père; sainte Begga, mère de Pepin d'Héristal, et sainte Gertrude. Celle-ci naquit en 626, à Landen, berceau de sa famille. Les exemples qu'elle

avait tous les jours sous les yeux et les leçons de saint Modoald, son oncle, lui inspirèrent un grand amour pour Dieu et un vif attrait pour le célibat. Comme on la pressait de se marier, elle répondit en présence du roi Dagobert : « J'ai choisi pour époux celui dont la richesse et la beauté sont infinies. »

Après la mort de Pepin, en 639, Itta fit construire à Nivelle un couvent, où elle se retira avec Gertrude, pour y mener une vie religieuse. Ce fut pour les filles nobles de la contrée une maison d'éducation et aussi un refuge contre la barbarie du siècle ; elles formèrent une congrégation et prirent le nom de *chanoinesses*. Quand Gertrude eut vingt-un ans, elle en devint la supérieure, par l'expresse volonté de sa mère, dont l'humilité s'accommodait mieux du dernier rang que du premier. La jeune abbesse gouverna sa communauté avec une rare prudence, soutenue du reste par les conseils de deux éminents prêtres irlandais, saint Foëlan et saint Ultan, à qui elle donna les moyens de bâtir un monastère dans le voisinage. A l'exercice presque continuel de la prière et de la méditation elle joignait les pratiques les plus austères de la pénitence. A trente ans, elle se démit de sa dignité en faveur de sainte Wulfetrude, sa nièce, et employa le peu de temps qu'elle vécut encore à se préparer à la mort, qui la frappa en 659.

18 MARS.

SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Il naquit vers 315, à Jérusalem, ou dans les environs, et fit des études fortes et variées. A l'âge de trente ans, il fut ordonné prêtre par Maxime, son évêque, qui lui confia l'instruction des catéchumènes, tâche dont il s'acquitta avec un talent dont nous avons la preuve dans ses écrits. Le siège de Jérusalem étant devenu vacant, Cyrille y fut porté d'une commune voix. Le commencement de son épiscopat fut marqué par l'ap-

parition, en plein jour, d'une immense croix lumineuse (7 mai 351). Ce prodige, qui détermina beaucoup de conversions, eut la ville entière pour témoin, et le patriarche en rendit compte à l'empereur Constance. La vie de Cyrille fut constamment troublée par les tracasseries que lui suscita l'évêque de Césarée, Acace, qui l'accusait d'usurper les droits de sa métropole, et ne cessa de disputer au siège de Jérusalem le privilège assuré par le concile de Nicée. Ce différend personnel s'augmenta par la division des sentiments, car Acace favorisait l'hérésie arienne, et Cyrille tenait à la foi orthodoxe. Trois fois celui-ci fut déposé et banni par les intrigues de son rival. Cette persécution ne prit fin qu'en 379, où l'empereur Théodose rétablit Cyrille avec honneur. Depuis il gouverna tranquillement son église jusqu'à l'année 385, qui fut celle de sa mort. Il avait assisté aux efforts de Julien l'Apostat pour rebâtir le temple de Salomon ; et, loin de perdre confiance, il avait toujours affirmé que les vains projets de la puissance humaine ne prévaudraient point contre les oracles divins et n'empêcheraient pas l'accomplissement des prophéties. Le meilleur ouvrage de Cyrille, intitulé *Catéchèses,* est une exposition claire et nette du dogme catholique ; toujours cité avec éloge, il lui a valu le titre de docteur de l'Église.

SAINT ÉDOUARD.

Édouard avait quinze ans lorsqu'il succéda à son père Edgar, roi des Anglo-Saxons (975). Élevé sous la direction de saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, il donna dès l'enfance des preuves de son bon naturel et des grandes dispositions qu'il avait à la piété. Malgré les efforts d'Elfride, sa belle-mère, qui voulait assurer le trône à son fils Ethelred, il fut reconnu pour souverain dans une assemblée générale de la nation et sacré avec les solennités d'usage. Son caractère et ses vertus promettaient un règne long et prospère ; mais la haine d'Elfride détruisit de si belles espérances. Un jour qu'il était allé chasser sur les domaines de cette princesse, un assassin, aposté par elle, le frappa d'un coup de poignard au ventre ; entraîné par son cheval dans une forêt voisine, il y

fut retrouvé dans un affreux état de mutilation (18 mars 979). On l'enterra au monastère de Shaftesbury.

19 MARS.

SAINT JOSEPH.

Appartenant à la tribu de Juda, il descendait du roi David, et vivait obscurément à Nazareth, exerçant pour vivre un état manuel, celui de charpentier ou de menuisier. C'était un homme juste, dit l'Évangéliste, c'est-à-dire doux et équitable, qui remplissait fidèlement tous les devoirs imposés par la loi mosaïque. Il épousa Marie, issue comme lui du sang royal, et il vécut toujours dans une continence parfaite.

Bientôt un ange apparut en songe à Joseph et l'avertit de la naissance prochaine de celui qui, par son Incarnation, devait être le Sauveur du monde. Ainsi éclairé par la lumière d'en haut, il ne songea plus qu'à accomplir humblement ce qui lui serait ordonné. « L'effet de son mariage, a dit Bossuet, fut le tendre soin qu'il eut de Marie et du divin Enfant. » Il commença ce ministère par le voyage de Bethléem, où il conduisit son épouse pour le dénombrement ordonné par Auguste. Ce fut là que dans une étable il vit naître Jésus et l'adora. Après l'avoir présenté au temple, il le sauva de la fureur d'Hérode en dirigeant la fuite en Égypte, et, quand les jours de calme furent venus, il rentra dans son modeste logis. Chaque année les deux époux se rendaient, selon la coutume, à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Dans un de ces voyages, ils emmenèrent Jésus, qui avait douze ans, et s'aperçurent à leur retour qu'il ne les avait point suivis. Ils revinrent sur leurs pas, et, après trois jours de recherches, ils le trouvèrent dans le temple, assis parmi les docteurs de la loi, qu'étonnaient sa prudence et la sagesse de ses discours.

Après cela, les Livres sacrés ne parlent plus de Joseph, et la tradition ne nous apprend ni le lieu ni l'époque de sa mort. Il paraît néanmoins certain qu'il avait cessé de vivre avant que le Sauveur eût commencé

sa vie publique; mais on ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie.

Fig. 44. — Saint Joseph à Nazareth. D'après une fresque de M. Savinien Petit, à la cathédrale de Bordeaux.

Le culte de saint Joseph vint d'Orient à l'Église romaine, qui célèbre sa fête le 19 mars, depuis le pape Sixte IV; il a pris de nos jours une extension remarquable, et l'autorité de Pie IX a consacré ce monument de la piété des fidèles en décernant à l'auguste patriarche le titre de « patron de l'Église catholique ».

20 MARS.

SAINT JOACHIM.

L'Évangile ne fait de Joachim aucune mention formelle. Ce que nous savons de lui se borne à quelques détails provenant d'une ancienne tradition, et qui ont été acceptés comme authentiques par les Pères de l'Église. Galiléen et de la tribu de Juda, il fut « d'une vertu souveraine, dit saint Grégoire de Nysse, et illustre par son observance exacte de la loi ». A vingt-quatre ans, il épousa une jeune fille de la tribu de Lévi, qui habitait Bethléem, et de cette union, longtemps demeurée stérile, devait, selon la promesse de l'ange, sortir Marie, la mère de Notre-Seigneur. La vie de Joachim se confondant alors avec celle d'Anne, il convient d'en renvoyer la suite au nom de sa femme.

La fête de ce saint n'a été introduite dans le Bréviaire romain qu'au seizième siècle, par le pape Jules II, et, d'une manière définitive, par Grégoire XIII, qui la plaça au 20 mars.

SAINT VULFRANC.

Fils d'un officier gaulois qui s'était fort distingué dans les expéditions de Dagobert, il passa lui-même quelques années à la cour des rois francs et s'y rendit utile à sainte Bathilde. On ne dit pas quels liens le rattachaient à l'église de Sens, ni s'il était prêtre ou moine, bien que le don qu'il fit aux religieux de Saint-Vandrille de sa terre de Morigny, près d'Étampes, rende cette dernière supposition admissible. Quoi qu'il en soit, il fut élu en 692 évêque de Sens, à la mort de Lambert.

Deux ou trois ans plus tard, il remit la conduite du diocèse à l'abbé Gery, et, après avoir fait de touchants adieux aux fidèles, partit pour la Frise. Son projet était d'y rejoindre saint Willibrod et de travailler avec lui à la conversion de cette contrée, encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Elle avait pourtant reçu à diverses reprises les lumières de

l'Évangile, grâce au dévouement de plusieurs missionnaires, entre autres saint Amand et saint Landoald ; mais chez ce peuple écarté, d'un naturel belliqueux et obstiné, l'idolâtrie, favorisée par des coutumes barbares, repoussait sans cesse des racines. Vulfranc, mieux inspiré que ses devanciers, alla droit au duc des Frisons, Radbod, qui, à la vue de deux en-

Fig. 45. — Saint Vulfranc, évêque de Sens. D'après une miniature du IXe siècle.

fants miraculeusement sauvés des flots par le saint, promit d'embrasser la foi nouvelle. Au moment de recevoir le baptême, il s'avisa de demander où étaient la plupart de ses ancêtres ; en apprenant que l'enfer avait dû être leur partage, il préféra d'encourir le même sort avec eux et se retira. Liberté entière toutefois fut laissée au peuple, et dans la suite Willibrod en profita pour couronner l'œuvre si bien commencée.

Vers l'an 700, Vulfranc, de retour en Gaule, se reposa de ses fatigues apostoliques au couvent de Saint-Vandrille, où il mourut, le 20 mars 720. Au treizième siècle, ses reliques furent transférées à Abbeville, qui le choisit pour patron; une belle église, du dernier style ogival, y fut érigée en son honneur.

SAINT CUTHBERT.

L'Irlande et l'Écosse ont revendiqué Cuthbert comme un des leurs, et l'imagination s'est donné pleine carrière sur sa famille et son enfance. Selon toutes probabilités il naquit d'humbles parents, dans l'ancienne Northumbrie, apprit à lire chez des moines établis près de Dunbar, et commença par garder les troupeaux dans la vallée de Lauderdale, aux confins de l'Écosse et de l'Angleterre.

Vers l'âge de quinze ans, une piété précoce le conduisit à l'abbaye de Melrose (651). Son noviciat terminé, il déploya la plus rare aptitude pour les missions, qui constituaient la principale occupation des moines de ce temps. Les chemins étaient difficiles, les montagnes et les forêts opposaient des barrières presque infranchissables, les habitants clairsemés conservaient un attachement farouche pour leurs vieilles superstitions; il fallait vaincre la faim, le froid, les intempéries des saisons. Rien ne rebuta Cuthbert, et son active sollicitude embrassa toute la région comprise entre les deux mers. Comme il prêchait avec l'éloquence du cœur, on l'écoutait en confiance. Au reste, il se préparait à ses pérégrinations par des pénitences et des austérités extraordinaires : on montre encore çà et là les baignoires de pierre où il passait la nuit à prier, couché dans une eau glacée, selon un usage pratiqué par les saints d'Irlande.

Il venait d'être élu prieur de Melrose (664) lorsque saint Wilfrid parvint à imposer aux communautés de son diocèse la substitution du rit romain à leurs usages nationaux. La plupart des religieux préférèrent retourner à Iona, leur maison mère; ceux qui se soumirent à la réforme établie par le saint partirent pour Lindisfarne où île Sainte, située dans

la mer du Nord, près de l'embouchure de la Tweed. Pendant les douze années qu'il y passa, Cuthbert montra la même ferveur pour l'oraison et la pénitence, le même zèle pour les prédications. Tant de labeurs et d'austérités ne purent satisfaire le penchant de son âme à s'absorber dans la contemplation des choses divines. Un îlot désert nommé Farne, à deux lieues du monastère, lui parut une retraite digne de lui : il y creusa dans la roche vive une cellule, d'où il ne voyait que le ciel. « Là, » dit Bède, son historien, « il commandait aux éléments et aux animaux, avec ce souverain empire sur la nature créée, que le péché seul nous a fait perdre. » Toutefois il ne voulut pas se soustraire aux soins de la charité, et continua de recevoir de fréquentes visites, de ses confrères d'abord, puis de tous ceux qui venaient lui demander des consolations, et il en arrivait des provinces les plus éloignées.

Fig. 46. — Saint Cuthbert. D'après une sculpture de la cathédrale de Durham.

Nommé, en 684, à l'évêché d'Hexham, Cuthbert ne céda que sur les instances du roi de Northumbrie, Egfrid, qui vint le solliciter en personne, et à la condition de rester à Lindisfarne en qualité d'évêque régionnaire. Son court épiscopat ne fut d'ailleurs qu'une mission de tous les instants. Deux mois avant de mourir, il se fit transporter dans sa chère solitude, et passa à une vie meilleure en recommandant la paix, la soumission et l'humilité (20 mars 687). Ses reliques sont conservées depuis la fin du dixième siècle dans la cathédrale de Durham.

Aucun saint n'a joui chez les Anglais d'une aussi réelle popularité que Cuthbert, et son tombeau fut honoré pendant longtemps d'un grand nombre de miracles.

21 MARS.

SAINT BENOIT.

En 480, à Nurcia, ville de la Sabine, dont ses parents avaient été les seigneurs, naquit Benoît (*Benedictus*), qui sortait de l'illustre famille des Anicius. Il avait à peine quatorze ans quand, fuyant les délices et les dangers de Rome, il renonça à la famille, à l'étude et au monde pour s'enfoncer dans une gorge des Apennins, en un lieu sauvage nommé Subiaco. Une caverne, où ne pénètre pas le soleil, lui sert de cellule, et un ermite des environs lui tend chaque jour sa frugale nourriture, au bout d'une corde. Trois ans s'écoulent. Les religieux d'un monastère voisin obtiennent du jeune reclus qu'il vienne les gouverner ; et bientôt, révoltés par la rigueur de sa discipline, ils essayent de l'empoisonner. Au moment de boire, il fait le signe de la croix sur le vase, qui se brise entre ses mains, et retourne à sa caverne. Le renom de sa sainteté l'y accompagne. Les disciples accourent en foule, et, pour leur donner asile, il se voit contraint de fonder dans le voisinage douze monastères.

Le grand nombre de conversions qu'il avait opérées éveilla contre Benoît l'envie d'un mauvais prêtre, qui tenta de corrompre les novices. L'intérêt de son œuvre lui commandait de désarmer, par sa retraite, une si noire méchanceté. S'éloignant du désert de Subiaco, qu'il avait habité pendant trente-cinq ans, il se dirigea vers le midi en longeant les Abruzzes, pénétra dans la Terre de Labour, et s'arrêta entre le Samnium et la Campanie, au sommet du mont Cassin (529). On y voyait encore un ancien temple d'Apollon, où les paysans, toujours païens, venaient sacrifier ; il leur persuada de le détruire, et éleva, sur ces débris, le monastère qui allait devenir le plus puissant et le plus célèbre du monde catholique.

Ce fut là qu'il accomplit sa grande réforme. « Quoiqu'il n'ait jamais été revêtu du caractère sacerdotal, dit Montalembert, sa vie au mont Cassin fut plutôt celle d'un missionnaire et d'un apôtre que d'un solitaire. Il n'en demeura pas moins le chef vigilant d'une communauté de plus en plus nombreuse et florissante. Habitué à se vaincre en tout et à lutter

avec les esprits infernaux, dont les tentations et les apparitions ne lui manquèrent pas plus qu'aux Pères du désert, il avait acquis le don de lire dans les âmes et de discerner leurs plus secrètes pensées. Il n'en usait pas seulement pour diriger les jeunes religieux dans leurs études

Fig. 47. — Saint Benoît reproche à Totila d'avoir voulu le tromper et lui prédit sa mort.
D'après une peinture à fresque de Spinelli d'Arezzo. XIIIe siècle.

et dans les travaux d'agriculture et de maçonnerie qu'il partageait avec eux ; il les suivait par un regard intérieur dans leurs courses lointaines, découvrait leurs moindres manquements, et les réprimandait au retour. Il exigeait de tous l'obéissance, la sincérité, l'austère régularité, dont il donnait le premier l'exemple. » Dans les campagnes d'alentour, il prêchait avec une rare éloquence, guérissait les malades, et répandait en aumônes les provisions que lui envoyaient les personnes riches.

Chez les Romains et les barbares, la renommée de Benoît était si grande, qu'il prit envie à Totila, le nouveau roi des Ostrogoths, de voir « le prophète ». Après avoir cherché à le tromper en lui envoyant un de ses officiers vêtu des ornements royaux, il vint en personne et se prosterna aux pieds de l'homme de Dieu. « Lève-toi, » lui dit par trois fois celui-ci ; et comme le prince, accablé de terreur, ne bougeait de place, il le releva lui-même. « Tu as fait beaucoup de mal, » ajouta-t-il, « tu en fais encore beaucoup et tous les jours. Il est temps de cesser tes iniquités. Tu entreras à Rome, tu passeras la mer, tu règneras neuf années, et la dixième tu mourras. » La prédiction s'accomplit tout entière. Cette entrevue eut lieu en 542, et quelques mois après Benoît en eut une autre des plus touchantes avec sa sœur Scolastique, comme il est rapporté dans la vie de cette sainte (voy. au 10 février). Il ne lui survécut que quarante jours. Saisi d'une fièvre violente, il se fit transporter dans l'oratoire consacré à saint Jean-Baptiste, au bord de la fosse qui devait le recevoir et où reposait sa sœur : là, soutenu sur les bras de ses disciples, debout et les bras tendus vers le ciel, il expira (21 mars 543).

Saint Benoît fut le grand législateur des moines d'Occident. Sa *Règle,* supérieure à celle des Pacôme et des Basile, suffirait à lui assurer une gloire durable. Fondée sur la prière, le travail et l'obéissance, elle ne s'adresse qu'aux cénobites, c'est-à-dire aux religieux en communauté. Prier, c'est implorer le secours de Dieu en toute chose ; obéir, c'est se mettre en garde contre les révoltes de l'orgueil ; travailler, c'est proscrire l'oisiveté qui est l'ennemie de l'âme. Le monde latin adopta l'œuvre du saint comme un moyen de piété et de civilisation. Par leurs travaux et leurs exemples, les bénédictins donnèrent les meilleures leçons d'ordre, d'économie, d'instruction et de défrichement que pussent recevoir les races barbares qui venaient d'envahir l'Europe. Dans la suite, l'ordre, tout en s'étant divisé en plusieurs congrégations, entre autres celles de Cluny et de Cîteaux, ne cessa de produire, et en grand nombre, des hommes pieux et savants, qui se distinguèrent en tous pays par leur vertu et leur érudition.

22 MARS.

SAINTE LÉA.

A la fin du quatrième siècle, le palais de sainte Marcelle, à Rome, devint le centre de la première communauté monastique de femmes. La noble veuve attira auprès d'elle ses parentes et ses amies, également d'illustre naissance, qui vinrent échanger les plaisirs du monde contre les œuvres d'abnégation et de charité. De ce nombre fut Léa. Après avoir perdu son mari, elle mena la conduite la plus austère, forma une maison de refuge pour les catéchumènes, et, tout en marchant dans les voies de la perfection intérieure, s'appliqua à l'étude des Écritures sous la direction de saint Jérôme.

Voici en quels termes il parla d'elle à sainte Marcelle pour la consoler de sa mort prématurée : « Comment louerais-je dignement la vie de notre bonne Léa? Elle s'était donnée si entièrement au Seigneur qu'elle devint le modèle du monastère et la mère des vierges. Avec quelle ardeur elle brisait par la pénitence ses membres délicats, passant les nuits en prière et instruisant plus ses compagnes par ses exemples que par ses paroles! Quelle humilité a jamais égalé la sienne? Après avoir eu tant de serviteurs, elle s'était faite la servante de tous, afin d'être davantage celle du Christ. Elle portait une méchante robe, préférait les aliments les plus vils, négligeait sa coiffure, sans excès pourtant, de peur qu'en sollicitant ainsi l'estime des hommes elle n'en reçût sa récompense dès ce monde. »

23 MARS.

SAINT TORIBIO.

Toribio ou Turibe, fils de don Mongrovejo, naquit le 16 novembre 1538, aux environs de Valladolid. Après avoir achevé ses études à Salamanque, il fut appelé au poste d'inquisiteur de Grenade. En 1580,

Philippe II le nomma, malgré sa résistance, archevêque de Lima, au Pérou; comme il ne portait que la simple tonsure, il fut admis aux ordres majeurs, et reçut la consécration épiscopale, à Séville. Le 24 mai 1581, il fit son entrée solennelle dans Lima.

Fig. 48. — Philippe II, roi d'Espagne. D'après un dessin de Cesare Vecellio. XVIe siècle.

Cet immense diocèse, qui a été divisé depuis, avait 600 lieues de tour et n'offrait, pour ainsi dire, aucune facilité de communication. Les cruautés des Espagnols après la conquête, leur avarice, leurs débauches, l'oppression et l'abrutissement de la race indigène y présentaient le tableau le plus déplorable, et certains membres du clergé, loin de s'élever contre les scandales, contribuaient par leur conduite à les augmenter. Toribio entreprit de corriger un pareil état de choses. Il vint à bout, par des mesures fermes et prudentes, d'arrêter le cours des désordres publics dans sa ville épiscopale; puis ce fut le tour de son diocèse. Il serait impossible d'énumérer les peines et les dangers de tout genre qu'il eut à essuyer à travers d'immenses régions à peine connues. Il allait partout; ni les déserts, ni les hautes montagnes des Andes, ni les bêtes féroces, rien ne pouvait abattre son courage. Protecteur déclaré des Indiens, il les enseignait dans leur langue, qu'il possédait fort bien. Quand, à la suite des austérités auxquelles il ne cessait de se livrer, il allait dans la campagne visiter quelque village, on le voyait toujours suivi d'une troupe de ces pauvres gens, et c'était

sur eux qu'il se plaisait surtout à exercer ses libéralités. Elles n'avaient point de bornes : tout y passait, les deniers du prélat, qu'il ne sut jamais compter, l'argenterie du palais, les meubles de sa chambre, et jusqu'à la chemise qu'il venait de vêtir. Ses voyages ressemblaient plus à des missions qu'à des visites épiscopales : le premier dura sept ans, et environ cinq ans chacun des deux autres. L'archevêque renouvela ainsi la face de son diocèse. Il fonda de tous côtés des églises, des séminaires, des hôpitaux; il remplaça les prêtres incapables ou déréglés; il rétablit les synodes et les conciles provinciaux.

Cette conduite lui suscita des persécutions de la part de quelques hommes puissants, des vice-rois du Pérou notamment, qui ne rougissaient pas de tout sacrifier à leurs passions et intérêts. Le blâme de Philippe II vint même l'atteindre au milieu de ses travaux apostoliques. A tout cela il n'opposa que la douceur et la patience, et n'en resta pas moins fidèle à ses devoirs de bon pasteur, et l'ami des indigènes, comme le magnanime Las Cases, évêque de Chiapa. Épuisé par le jeûne et par des fatigues excessives, il tomba malade durant sa troisième visite et mourut le 23 mars 1606, dans la bourgade de Sana. Son corps fut rapporté à Lima, l'année suivante. Toribio fut canonisé en 1726.

24 MARS.

SAINT GABRIEL,

ARCHANGE.

Gabriel, dont le nom signifie en hébreu *Dieu est ma force,* est regardé comme le messager du reconfort et des bonnes nouvelles. Il fut envoyé au prophète Daniel pour lui expliquer le sens d'une vision qu'il avait eue se rapportant à la succession des empires terrestres. Il apparut encore à Zacharie et lui annonça la naissance de Jean-Baptiste. Six mois plus tard, il alla vers Marie, qui habitait Nazareth, et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, et vous êtes

bénie entre toutes les femmes. Le Saint-Esprit surviendra en vous, et l'enfant qui naîtra de vos entrailles sera nommé le fils de Dieu. » Marie

Fig. 49. — Salutation de l'archange Gabriel, d'après un bas-relief de Luca della Robbia. XVe siècle.

répondit en toute humilité : Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange s'éloigna. Tel est le mystère de l'Annonciation, objet de l'une des plus grandes fêtes de l'Église.

25 MARS.

SAINT HERMELAND.

Vers 670, une mission, composée de douze religieux, quitta l'abbaye de Saint-Vandrille, près de Rouen, pour aller fonder un monastère dans le diocèse de Nantes. Accueillie avec joie par l'évêque, qui s'empressa de l'exempter de sa juridiction, elle s'établit à l'embouchure de la Loire, dans une île nommée tour à tour Antre, Aindre et Indre. Le chef de cette pieuse troupe était Hermeland. D'une bonne famille gauloise, originaire de Noyon, il avait suivi la cour des rois de Neustrie, et Clotaire III, qui le tenait en grande affection,

voulut le marier contre son gré. Comme il avait pris de son côté la résolution de servir Dieu, il se retira auprès de saint Lambert et déploya une ferveur si admirable qu'il fut admis, au bout d'un an, à prononcer ses vœux et à recevoir l'ordination sacerdotale.

L'abbaye d'Aindre devint bientôt célèbre par le nombre des moines et surtout par la sainteté de leur vie ; les fidèles y envoyaient leurs enfants pour prendre des leçons de sagesse et de belles-lettres, et l'on en tira diverses colonies destinées à peupler les couvents qui s'élevaient de toutes parts. Outre les occupations multiples que causait à l'abbé la conduite d'une maison considérable, il faisait de fréquents voyages et entretenait des relations assidues avec les communautés du nord et du midi. Afin d'échapper aux obsessions des laïques qui, sous prétexte d'apporter des aumônes, lui rendaient trop souvent visite, il aimait à passer le temps du carême et les jours de jeûne sur l'îlot voisin d'Aindrinette. Cet amour de la solitude le porta même à résigner sa charge et à vivre en reclus dans un petit ermitage qu'il avait fait bâtir aux portes du monastère. Il y mourut vers 715.

26 MARS.

SAINT LUDGER.

Quand Charlemagne, vainqueur des Saxons, voulut pourvoir à la prédication de l'Évangile, ce fut, d'après le conseil d'Alcuin, aux communautés anglo-saxonnes qu'il demanda les premiers missionnaires. Par l'éclat de ses vertus et de ses services, Ludger en devint le plus éminent.

Né vers 743, dans la Frise, et petit-fils d'un chef païen, il fut placé au monastère d'Utrecht sous la conduite de saint Grégoire, qui prit un soin particulier de l'instruire. Ses progrès le firent envoyer aux écoles d'York, où les leçons d'Alcuin attiraient un grand concours d'élèves. Revenu en Frise, il fut ordonné prêtre (776). L'invasion des Saxons l'obligea d'interrompre ses travaux apostoliques. Alors il se

rendit à Rome, puis au Mont-Cassin, et y resta trois ans et demi sous l'habit et la règle monastique sans avoir prononcé de vœux. En 787, son pays ayant été délivré des barbares, Ludger y fut rappelé, et en parcourut les cantons orientaux, renversant partout les idoles et annonçant le vrai Dieu. La résistance de ces tribus grossières n'était pas pour décourager son zèle ; elles finissaient toujours par se rendre à l'opiniâtreté

Fig. 50 et 51. — Irmensul et Crodon, idoles des anciens Saxons. Fac-similé de gravures sur bois du XVIIe siècle.

de l'homme convaincu, qui s'attachait à elles avec autant d'intelligence que d'amour.

Cependant, Charlemagne, apprenant le bien qu'avait fait Ludger, l'établit en Westphalie, à Mimingenford, qui fut depuis Munster, et on le sacra évêque malgré lui (802). Grâce à l'autorité de l'empereur, cette seconde mission rencontra moins d'obstacles que la première. « Ludger, dit Ozanam, éleva des églises, et dans chacune il mit un prêtre du nombre de ses disciples. Lui-même instruisait tous les jours ceux qu'il destinait aux autels, et dont il avait choisi plusieurs parmi

les enfants des barbares. Il ne cessait pas non plus d'exhorter le peuple, invitant même les pauvres à sa table, afin de les entretenir plus longtemps. Ses grandes aumônes vidaient les trésors de l'Église, jusque-là qu'il fut accusé auprès du roi Charles comme dissipateur des biens du clergé. Il se rendit donc à la cour, et, comme il s'était mis à prier en attendant l'heure de l'audience, un officier l'appela. L'évêque continua sa prière, et se laissa appeler trois fois, après quoi il obéit. Le prince lui en fit des reproches. « Seigneur, répondit Ludger, Dieu voulait être servi avant les hommes et avant vous. » Cette réponse suffit à Charles pour juger l'évêque, et il refusa d'écouter ceux qui se plaignaient de lui. Ludger, affligé des ravages que les Normands exerçaient sur les côtes d'Allemagne, méditait de porter l'Évangile chez eux, lorsqu'il mourut à Munster, le 26 mars 809.

27 MARS.

SAINT JEAN D'ÉGYPTE.

Pauvre artisan de la Haute-Égypte, il était charpentier de son métier. Vers 330, il se mit sous la direction d'un vieil anachorète. Celui-ci le soumit à toutes sortes d'épreuves, sans parvenir à le surprendre en défaut. Il lui ordonna plusieurs choses qui paraîtraient ridicules aux yeux du monde, par exemple d'arroser deux fois par jour une branche d'arbre desséchée ; Jean le fit une année entière, bien qu'il lui fallût aller chercher l'eau assez loin de là. Aussi doit-on attribuer à son obéissance et à son humilité les grâces extraordinaires dont Dieu le favorisa dans la suite. Après la mort de son maître, il se retira sur le sommet d'un rocher escarpé, près de Lycopolis (Siout) ; il mura la porte de sa cellule, et n'y laissa qu'une petite ouverture par laquelle on lui passait des aliments, c'est-à-dire des herbes et des fruits, puisque jamais il ne mangea de pain ni de choses cuites. Il consacrait cinq jours par semaine à la méditation ; il n'était permis de

l'entretenir que le samedi et le dimanche, encore les hommes seuls jouissaient de cet avantage. On bâtit auprès de sa cellule une sorte d'hôtellerie, où ses disciples recevaient les étrangers.

Jean possédait à un degré éminent le don de prophétie, savait lire au fond des cœurs et guérissait les malades avec de l'huile bénite. Il prédit plusieurs victoires à l'empereur Théodose Ier, ainsi que sa mort et l'avènement d'un de ses fils en Occident. Il mourut nonagénaire, à la fin de 394, après avoir reçu, quelque temps auparavant, la visite de Pallade, qui a raconté sa vie, et de saint Pétrone, abbé de Tabenne.

SAINT RUPERT.

Sous le règne de Sigebert II naquit, vers 640, en Austrasie, notre saint, que la légende rattache par le sang à la famille des Mérovingiens. Ses vertus et ses austérités le rendirent célèbre, et de toutes parts on venait le consulter pour recevoir de lui des avis salutaires, des consolations, la guérison du corps et de l'âme. Appelé au siège de Worms, il s'efforça de réprimer les désordres d'une population grossière, mais on le chassa après l'avoir accablé d'outrages. Rupert se rendit à Ratisbonne (696), où Ragintrude, qu'il avait convertie, lui ménagea un accueil honorable auprès de son frère le duc Théodon V ; bientôt il eut le bonheur de baptiser ce prince ainsi qu'un grand nombre de ses nobles et de ses guerriers. Ensuite, quittant la Bavière, il descendit le Danube jusqu'en Pannonie pour annoncer la foi.

Parmi les restes de l'antique cité de Juvana, il rencontra un petit nombre de serfs d'origine romaine ; ayant obtenu la concession du territoire, il y éleva une église, rassembla les habitants dispersés et fonda la nouvelle ville de Salzbourg, dont il fut le premier évêque. Afin d'étendre son apostolat, il retourna en Gaule et en ramena deux colonies, l'une de moines, l'autre de femmes consacrées à Dieu ; dans le cloître réservé à ces dernières il plaça comme abbesse Ehrentrude, que l'on croit être sa nièce. Rupert bâtit encore plusieurs monastères

et contribua puissamment, par sa parole et son exemple, à inaugurer en pleine barbarie une véritable société chrétienne. Sentant sa fin prochaine, il désigna saint Vital pour son successeur, et revint à Worms; là, le jour de Pâques 718, après avoir célébré la messe et béni le peuple, il se prosterna en oraison et mourut. Ses reliques furent plus tard transférées à Salzbourg, qui l'adopta pour patron.

28 MARS.

SAINT SIXTE III.

Prêtre de Rome, il fut le premier à condamner l'erreur de Pélage touchant la grâce (418), ce qui lui valut une lettre célèbre de saint Augustin, tant pour l'en féliciter que pour l'encourager à poursuivre l'œuvre si bien commencée. Élu pape à la mort de Célestin Ier (432), Sixte s'opposa avec plus de force aux menées des hérétiques en retranchant de la communion un des principaux pélagiens, l'évêque Julien, et les partisans de Nestorius. Ce fut même en souvenir de la défaite de ce dernier qu'il agrandit et restaura la basilique de Sainte-Marie Majeure. Il travailla avec zèle à rétablir la paix entre Cyrille d'Alexandrie et Jean d'Antioche et mourut en 440. Léon Ier lui succéda.

29 MARS.

SAINT EUSTAISE.

Eustaise ou Eustache, né d'une noble famille de Bourgogne, avait porté les armes avant d'embrasser l'état monastique à Luxeuil, que venait de fonder Colomban, dans les Vosges (590). Il était le neveu de Miget, qui fut évêque de Langres. Lorsque la persécution du roi Thierry et de Brunehaut contraignit le grand saint à s'exiler (610),

Eustaise l'accompagna jusque dans le Tyrol et fut, bientôt après, chargé de le ramener au nom de Clotaire II, devenu seul maître des trois royaumes francs. Sur le refus de Colomban, il lui succéda comme abbé, et continua d'y maintenir, avec la règle spirituelle, une ferveur sans relâche et une forte discipline. Sous son intelligente direction, Luxeuil atteignit le plus haut point de splendeur; on y comptait six cents religieux. Ce fut en quelque sorte la capitale monastique des Gaules. Les communautés envahies par le relâchement et l'esprit du siècle en subirent l'influence; elles lui demandaient à l'envi des supérieurs, et les cités y choisissaient leurs évêques. A ce grand foyer des vertus chrétiennes affluait une ardente jeunesse, dont Eustaise secondait les aspirations avec un zèle infatigable. En 616, entraîné par le goût de la prédication, il s'offrit à entreprendre une mission chez les nations encore païennes, et porta l'Évangile, non sans succès, au milieu des Bavarois.

Les dernières années d'Eustaise furent troublées par les menées d'un faux frère nommé Agrestin, qu'il avait été obligé de chasser. Pour se venger, celui-ci « se mit à aboyer », en colportant des imputations injurieuses contre la règle de saint Colomban, notamment de multiplier les oraisons à la messe, de faire le signe de la croix, en mangeant, sur les cuillers, et de raser seulement le devant de la tête. Le roi Clotaire, plein de sollicitude pour Luxeuil, fit réunir un concile à Mâcon (624). Eustaise, qui y fut appelé, n'eut pas de peine à justifier les usages de son abbaye et à confondre son accusateur; mais, afin de le punir de son opiniâtreté, il le cita à comparaître dans l'année au tribunal de Dieu. La prédiction se vérifia : Agrestin fut tué d'un coup de hache par un de ses serviteurs. Le digne abbé mourut vers le même temps, le 29 mars 625.

Parmi les nombreux disciples qui héritèrent de sa doctrine et de sa piété, l'on cite Agnoald, Achaire, Omer, Ragnacaire, évêques, et les abbés Romaric et Amé, tous rangés au nombre des saints.

30 MARS.

SAINT JEAN CLIMAQUE.

De bonne heure, il s'appliqua à l'étude, et fit assez de progrès pour mériter l'épithète de *Scolastique* (savant). Mais, vers 540, il renonça à tous les avantages que pouvaient lui procurer ses talents pour quitter son pays, probablement la Palestine, et entrer au monastère du

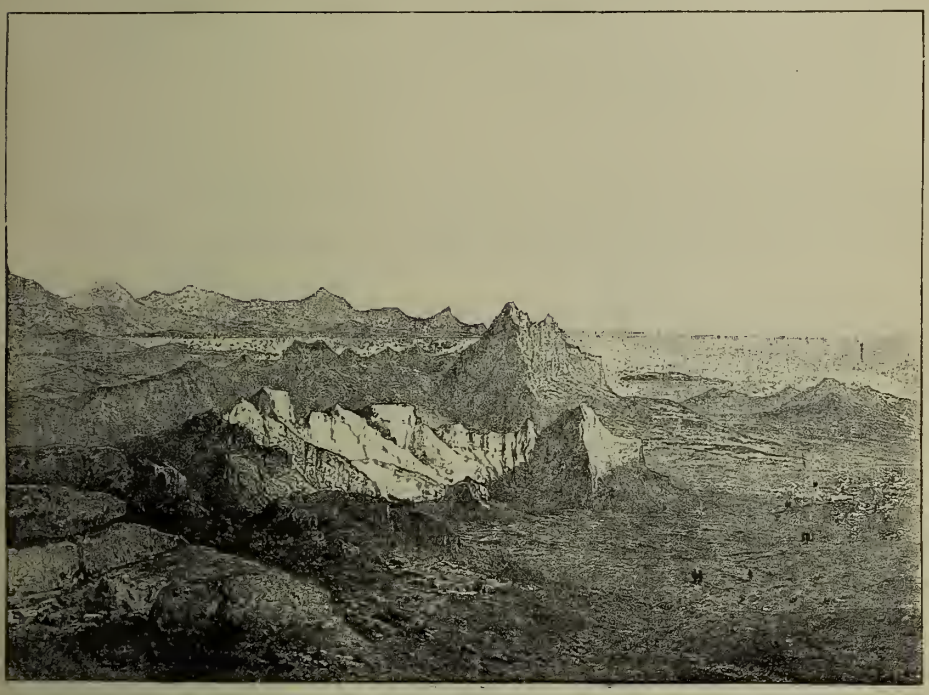


Fig. 52. — Vue du mont Sinaï.

mont Sinaï. Le silence, l'humilité et l'obéissance, telles furent les principales vertus auxquelles il s'exerça durant son noviciat.

A la mort du vénérable maître qui l'avait formé, Jean alla vivre en anachorète dans l'ermitage de Thole, au pied de la sainte montagne. Il y passa quarante années dans une méditation continuelle des devoirs de la vie religieuse. Ses frères l'ayant sollicité d'en tracer le code par écrit, il composa un livre intitulé *l'Échelle,* en grec Κλίμαξ, d'où lui est venu le surnom de Climaque. Chacun des chapitres ou

échelons, au nombre de trente, sert de degré pour s'élever au ciel par la pratique des vertus évangéliques; ce sont comme les diverses stations de la voie intérieure, depuis la fuite du monde et du péché jusqu'au détachement absolu des choses de la terre. L'auteur y raconte, dans un désordre pittoresque, les exemples édifiants dont il a été témoin oculaire, en visitant les monastères de l'Égypte, où l'ancienne discipline s'était presque partout conservée. Vers l'an 600, il fut élu abbé du mont Sinaï, et reçut en cette qualité une lettre du pape Grégoire le Grand, qui se recommandait à ses prières. Il n'avait quitté qu'à regret sa chère solitude, et il y rentra, quelque temps après, pour y mourir (30 mars 605).

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE.

Fils aîné de Louis Ier, duc de Savoie, et d'Anne de Chypre, il naquit le 1er février 1435, à Thonon. Aux plus heureux dons de l'intelligence il joignait les grâces et la beauté du corps; il était d'un caractère franc, généreux, docile et plein de bonté, et manifesta dès l'enfance un vif attrait pour les exercices religieux. Accordé, dès le berceau, avec Yolande de France, il l'épousa en 1451, et en eut huit enfants, dont la plupart moururent fort jeunes.

En 1465, il succéda à son père comme duc de Savoie, sous le nom d'Amédée IX. Peu de temps après, le mauvais état de sa santé (il était sujet au mal caduc) l'obligea d'abandonner à sa femme le gouvernement des affaires. La discorde s'ensuivit. Ses frères, jaloux, prétendant au partage du pouvoir, et secondés par le duc de Bourgogne, entrèrent en campagne; Louis XI intervint pour rétablir l'autorité de sa sœur, et la guerre aurait pu devenir sanglante sans la médiation des cantons suisses : la régence fut partagée, le 5 septembre 1471, entre la duchesse et les princes. L'année suivante, Amédée mourait à Verceil, la veille de Pâques (30 mars 1472). Ce malheureux souverain possédait, à un degré éminent, la douceur, la patience et la résignation. Il était si zélé pour la justice qu'il ne souffrait rien qui lui fût

contraire. Il montrait au duc de Milan les pauvres qu'il nourrissait comme étant la seule pompe de sa cour. Il fit bâtir plusieurs hôpitaux, et sa libéralité s'étendit aux couvents et aux églises. S'il manqua de la fermeté nécessaire pour bien gouverner, il sut du moins gagner l'amour de ses sujets. Le pape Innocent XI approuva son culte dans les États de Savoie.

31 MARS.

SAINTE BALBINE.

Vers l'an 130, sous Adrien, plusieurs fonctionnaires de Rome furent dénoncés, en leur qualité de chrétiens, comme ennemis des dieux et

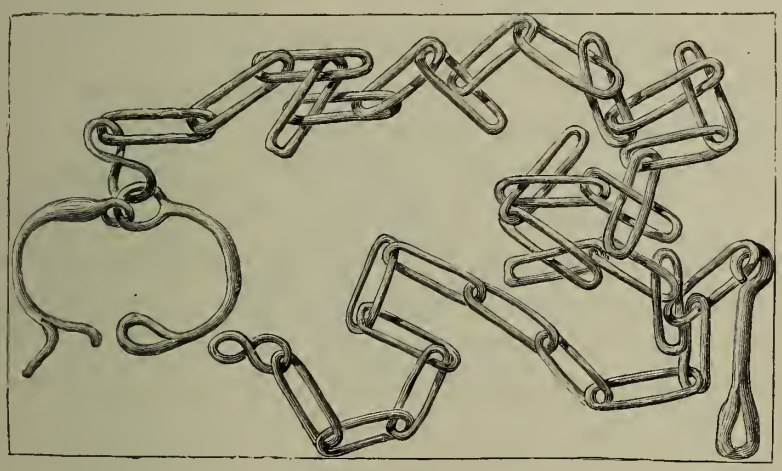


Fig. 53. — Les chaînes de saint Pierre, conservées à Rome, dans l'église de *San-Pietro in Vincoli.*

de l'empire. Le plus élevé en dignité, Hermès, préfet de la ville, qui s'était converti avec tous les siens, eut la tête tranchée; sa sœur Théodora subit le même sort. Un tribun militaire, Quirinus, ami d'Hermès, fut enveloppé dans cette persécution. Il avait une fille, Balbine, que les prières du saint pape Alexandre avaient guérie d'une dangereuse maladie; elle fit dès lors vœu de chasteté et se consacra au service des pauvres. Suivant la tradition, elle obtint de son père, à qui

sa charge donnait toute autorité dans les prisons, qu'il lui remît les chaînes de saint Pierre, scellées à la muraille du cachot mamertin; le précieux dépôt fut gardé par des mains pieuses jusqu'en 442, où l'impératrice Eudoxie fit bâtir une basilique à Rome pour l'y exposer à la vénération des fidèles. Balbine et son père confessèrent la foi avec courage et furent envoyés au supplice. On enterra leurs restes dans le cimetière de Prétextat, où l'on a récemment découvert le buste de Quirinus; on les transféra plus tard dans une église du mont Aventin laquelle fut dédiée par Grégoire le Grand à sainte Balbine.

SAINT ACACE.

Acace ou Achate était évêque d'une petite ville de Phrygie nommée Antioche; ses vertus lui avaient valu l'épithète d'*Agathange* (bon ange). En 251, durant la persécution de Dèce, il fut mandé au tribunal du gouverneur Marcien. Les actes de sa confession, tirés des registres publics, sont parvenus jusqu'à nous.

Invité d'abord à sacrifier aux images de l'empereur, Acace répondit : « De tous les sujets de Rome, il n'en est point qui honorent plus l'empereur que les chrétiens. Nous demandons sans cesse à Dieu qu'il lui accorde une vie longue et heureuse; qu'il lui donne l'esprit de justice et de sagesse pour gouverner ses peuples. Mais le prince ne peut exiger de nous un culte qui ne lui est point dû, ni à quel homme que ce soit. » Quant aux dieux de l'Olympe, il les montra ce qu'ils étaient dans leurs légendes, débauchés, pervers et criminels, et ajouta : « Quiconque aurait commis de pareils forfaits serait-il renvoyé absous de votre tribunal, parce qu'il essayerait de se justifier par l'exemple de vos divinités? Et pourtant vous adorez en elles ce que vous châtieriez sévèrement chez les hommes. Pour moi, si j'étais coupable de la moindre faute, je serais le premier à m'en punir, sans attendre votre jugement; mais si tout mon crime est d'adorer le vrai Dieu, et si pour cela je suis livré au dernier supplice, je serai condamné, non par les lois, mais par l'injustice du juge. — Je n'ai pas l'ordre de vous juger, » dit le

gouverneur, « mais de vous contraindre à sacrifier. — Moi aussi, » repartit Acace, « j'ai reçu un ordre qui me défend de renoncer à mon Dieu. Si vous croyez devoir obéir à un homme qui sera demain la pâture des vers, comment n'obéirais-je pas à un Dieu dont la durée est éternelle et la puissance infinie? — La religion que vous professez n'est rien autre chose que de la magie. — Il n'est personne qui ait plus d'horreur pour la magie que les chrétiens. »

On envoya à l'empereur la relation du procès : il fut si frappé de la sagesse et de la fermeté d'Acace qu'il ordonna de le mettre en liberté, sans plus l'inquiéter désormais sur sa religion.

Le nom de ce confesseur ne se trouve point dans le Martyrologe romain; mais toute l'Église d'Orient l'honore le 31 mars.

Fig. 54. — Sacrifice aux divinités infernales.
D'après un bas-relief romain.

AVRIL.

1er AVRIL.

SAINT VALERY.

Un petit berger d'Auvergne, ayant ouï parler de la manière dont on instruisait les enfants de famille, demanda à un de leurs précepteurs de lui tracer un alphabet, et apprit, sans autre secours, non seulement ses lettres, mais le psautier tout entier. Il s'appelait Walaric, dont on a fait Valery. Par l'intermédiaire d'un de ses oncles, qui était religieux, il fut admis au nombre des novices dans un cloître des environs. Au bout de quelques années, il passa dans celui de Saint-Germain d'Auxerre. La grande renommée dont jouissait alors saint Colomban l'attira auprès de lui, à Luxeuil. Ayant reçu une partie du jardin à cultiver, il parvint si bien à en écarter les insectes et les vers, ses légumes étaient si frais, ses fleurs si odorantes, que l'abbé, voyant là une marque de la faveur divine s'écria, ravi : « C'est toi qui est le véritable seigneur de cette maison. »

Après l'exil de Colomban (610), Valery aida le nouveau

supérieur Eustaise à défendre le patrimoine et les bâtiments du monastère contre l'usurpation des laïques voisins. Saisi bientôt de la fièvre des missions, il alla porter l'Évangile sur les bords de la mer, dans cette partie de la Neustrie où les Francs Saliens avaient une de leurs colonies. Le roi Clotaire II lui permit de s'établir à Leuconay, à l'embouchure de la Somme. Il y bâtit un ermitage pour lui et Blimond, son disciple; de nombreuses cellules s'élevèrent alentour, et l'essaim religieux finit par donner naissance à la ville de Saint-Valery en Somme. Jusqu'à sa mort, arrivée en 622, il ne cessa de travailler à la conversion du peuple, à travers mille affronts et mille dangers. Plus d'une fois les paysans, en voyant briser leurs idoles et abattre leurs chênes sacrés, se jetèrent sur lui avec des cris de mort; son calme les désarmait. Il était d'une extrême douceur, et mitigeait souvent la sévérité de la règle, quant aux pénitences.

2 AVRIL.

SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE.

Zosime, vénérable religieux de la Palestine, ayant traversé le Jourdain pour passer le temps du carême au désert, rencontra, au bout de vingt jours de marche, une créature toute noire, décharnée, sans force, et n'ayant plus figure humaine. Comme elle était entièrement nue, il lui jeta son manteau; puis il s'informa de son histoire, et pourquoi elle s'était abandonnée à une si effroyable existence.

C'était Marie l'Égyptienne. A douze ans, pour échapper aux corrections de ses parents, elle s'enfuit à Alexandrie et y vécut dans le libertinage. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pèlerins, elle voulut les suivre jusque dans une église; mais, en approchant de la porte, il lui fut impossible d'aller plus loin, empêchée qu'elle était par une force secrète. Ainsi repoussée plusieurs fois, elle eut soudain conscience de son abominable état et prit la résolution d'expier ses désordres par la pénitence. Alors elle entra sans difficulté et

adora la croix. Le même jour, elle se retira dans la solitude, où elle resta quarante-sept ans, ne voyant jamais personne et se nourrissant des maigres fruits de la terre.

La pénitente termina son récit en demandant, pour toute grâce, à Zosime de lui apporter la communion le jeudi saint de l'année suivante. Il fut exact à remplir sa promesse, et alors, levant les mains au ciel, elle s'écria toute en larmes : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre servante. » L'an d'après, le saint religieux retourna au désert et trouva son corps privé de vie, et ces mots à côté tracés sur le sable : « Enterrez ici la misérable Marie. Je suis morte après avoir communié. » On ajoute que le solitaire étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. Les Bollandistes ont placé la mort de la pécheresse vers 321.

Fig. 55. — Légende de Marie l'Égyptienne. D'après un vitrail de la cathédrale de Bourges.

Il y avait autrefois dans le quartier Montmartre, à Paris, une église dédiée à Marie l'Égyptienne, et, par corruption, la rue où elle était située fut appelée *de la Jussienne.*

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

François Martorello naquit, vers 1416, dans une bourgade de la Calabre, à Paola ou Paule, dont il porta le nom. Cédant à une pieuse vocation, il pria ses parents, dès l'âge de treize ans, de le conduire dans un couvent de cordeliers. Après y avoir pratiqué une étroite observance, sans faire profession, il se retira sur le bord de la mer, dans le creux d'un rocher, couchant sur la terre nue et vivant d'herbes qu'il cueillait lui-même. Peu à peu le nombre de ses disciples augmenta, et en 1454 il entreprit de bâtir un monastère avec l'aide empressée des populations voisines. Sans rien diminuer pour lui-même de ses premières austérités, il assujétit ses religieux à observer constam-

Fig. 56. — Médaille de Louis XI (face et revers), par F. Laurana. XVe siècle.

ment l'abstinence du carême, et ce fut l'objet d'un quatrième vœu ; il ne leur recommanda pas moins la charité, qu'il prit pour devise, et l'humilité, d'où ils furent appelés *Minimes,* c'est-à-dire les plus petits dans la maison du Seigneur. L'ordre des Ermites de Saint-François fut approuvé, en 1474, par Sixte IV.

On ne parlait partout que du « saint homme de Calabre », de ses mortifications, de ses prophéties et de ses nombreux miracles. Le bruit s'en répandit en France, et Louis XI, dans sa dernière maladie, imagina de le faire venir pour obtenir par ses mérites que Dieu lui accordât guérison. Il ne fallut pas moins que l'ordre de son souverain et deux brefs du pape pour décider François à un tel voyage. A son pas-

sage à Rome, Sixte IV l'entretint longuement; il fut si édifié de sa parfaite simplicité et du sens profond de ses discours, qu'il voulut lui conférer les ordres; mais le vieillard déclina cet honneur, ne se croyant pas assez instruit. Arrivé au Plessis-lès-Tours (14 avril 1483), le roi tomba à genoux devant lui pour le conjurer de prolonger sa vie. Il le logea au château et le combla de présents. C'est ainsi qu'il lui avait donné une statue de la Vierge en argent. « Je porte la Vierge dans mon cœur, répondit le saint, et une simple image me suffit. » Son langage respirait la piété la plus vive. « Je l'ai maintes fois ouï parler, rapporte Commines; il semblait qu'il fût inspiré du Saint-Esprit. » Il apprit au roi qu'il devait quitter tout espoir de guérir et que son heure était venue, et il l'assista dans ses derniers moments (30 août 1483).

Charles VIII et Louis XII honorèrent ce grand serviteur de Dieu d'une façon toute particulière : le premier lui fit bâtir un monastère dans le parc du Plessis et un autre à Amboise; le second octroya, pour le retenir en France, de grands privilèges à son ordre. Saint François mourut le 2 avril 1507, presque centenaire. Il fut canonisé en 1519 par Léon X.

3 AVRIL.

SAINT RICHARD.

Né en 1198, à Wich, village du diocèse de Worcester (Angleterre), il montra des goûts sérieux et d'heureuses dispositions pour la vertu. Il avait commencé ses études à Oxford, mais il les interrompit afin d'aider son frère aîné à relever l'état de ses affaires. Après cet acte de dévouement, il alla prendre ses degrés à Paris, puis à Bologne, où il consacra plusieurs années au droit canon. A son retour, saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, le nomma chancelier de son Église et lui confia le soin des affaires les plus importantes (1234). Lorsque le primat fut exilé, Richard l'accompagna en France et ne le quitta qu'à sa mort. Il était comme son serviteur et le confident de

tous ses secrets; aussi, imbu du même esprit, fut-il en butte aux mêmes tribulations. Nommé à l'évêché de Chichester (1245), il eut à disputer son siège à un clerc indigne qui l'avait reçu de la faveur royale : le temporel du diocèse fut saisi, et l'affaire portée devant le pape. Richard eut aisément gain de cause, mais ses revenus lui furent rendus dans un état déplorable; les pauvres seuls y perdirent, car sa charité était immense. D'une fermeté inflexible pour maintenir la discipline parmi le clergé, il était tendre au pécheur repentant et empressé à secourir les humbles. Il mourut à Douvres, le 3 avril 1253, pendant qu'il prêchait la croisade, sans succès du reste, le roi et les nobles ayant refusé leur concours.

4 AVRIL.

SAINT ISIDORE DE SÉVILLE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Isidore, le plus grand savant de son siècle, naquit vers 570, à Carthagène (Espagne), dans une famille bénie qui donna plusieurs saints à l'Église. Resté orphelin, il fut élevé à Séville par son frère aîné, le grand évêque Léandre. On raconte que, dégoûté de l'étude par les corrections qu'on ne lui ménageait pas, il s'enfuit dans la campagne et s'assit, mourant de soif et de fatigue, près d'un puits. Comme il regardait avec curiosité les sillons qui en creusaient la margelle, une femme lui expliqua que les gouttes d'eau, en tombant sans cesse sur le même endroit avaient entamé la pierre. D'où il conclut qu'à force d'application il en serait un jour ainsi de la dureté de son intelligence, et il retourna au logis. Sous les meilleurs maîtres, il apprit le latin, le grec, l'hébreu, et tout ce qu'on enseignait alors des lettres divines et humaines. Bien qu'il vécût d'ordinaire dans une cellule afin de ne point trop se répandre au dehors, il n'est pas certain qu'il ait prononcé des vœux monastiques. Ordonné prêtre, il devint le coopérateur actif de Léandre dans le retour des Goths ariens à l'unité catholique et lui succéda, en 601, sur le siège de Séville.

Pendant son glorieux épiscopat, Isidore fut l'oracle de l'Espagne et l'âme des conciles qu'on y assembla pour le rétablissement de la discipline. On peut le regarder comme l'auteur principal de tout ce qui s'y fit d'important touchant le maintien de la foi et des mœurs ; aussi fut-il déclaré, en 610, primat du pays entier. Il acheva de détruire l'arianisme en étouffant, au concile de Séville (619), la nouvelle hérésie des acéphales, et présida le célèbre concile de Tolède (633), dans lequel on régla d'une façon définitive les matières de foi, d'ordre et de gouvernement. Écrivain fécond, infatigable, et d'une érudition immense, il condensa dans ses ouvrages toute la science de l'antiquité et de son temps, les sept arts libéraux, la tradition philologique, la médecine, le droit, l'histoire naturelle, la géographie, et jusqu'aux arts mécaniques. Son livre des *Origines* est une véritable encyclopédie des connaissances humaines, qui devint le manuel des écoles du moyen âge. « Si tu veux vivre tranquille, » dit-il, « ne désire rien du siècle. Que tes biens servent à soulager le malheureux ; la vertu doit se reconnaître à ses œuvres. Le malheureux que tu dois soulager, ne le choisis pas, de crainte de passer à côté de celui qui mérite de recevoir. » Il fut, en outre, le créateur de la liturgie espagnole, dite mozarabe, qui survécut à la ruine des Visigoths. « Dieu le suscita », dit son panégyriste et ami, saint Braulio, « pour opposer une digue au torrent d'ignorance et de férocité qui suivait partout les invasions des barbares. »

Dans les derniers mois de sa vie, Isidore redoubla ses aumônes et distribua tout ce qu'il possédait aux pauvres. Lorsqu'il fut près de sa fin, il se fit conduire à l'église par deux évêques, dont l'un le couvrit d'un cilice et l'autre de cendres ; puis il reçut l'eucharistie, se recommanda aux prières de l'assistance, l'exhorta à la charité, et mourut en rentrant chez lui (4 avril 636). Enterré d'abord dans la cathédrale de Séville, il fut transporté en 1063 dans celle de Léon, et ces deux cités se sont placées sous son patronage.

5 AVRIL.

SAINT GÉRARD.

D'abord moine à Corbie, puis pèlerin à Rome sous Léon IX qui l'ordonna prêtre, Gérard, né en 1015, était originaire de Picardie. Guéri d'une grave maladie par l'intercession de saint Adelard, il fit en 1073 le voyage de Jérusalem. A son retour, il fut nommé abbé de Saint-Vincent de Laon, qu'il tenta en vain de réformer ; puis, à Soissons, abbé de Saint-Médard, où il ne fut pas plus heureux. Ce double échec le détermina à partir pour l'Aquitaine en compagnie de quelques religieux qui n'avaient pas voulu le quitter.

Grâce à la bienveillance du duc Guillaume VIII, il obtint entre la Dordogne et la Gironde, la terre de la Grande-Sauve, alors couverte d'une épaisse forêt, et y fonda une abbaye (1080), à laquelle il donna la règle bénédictine. Beaucoup de chevaliers du nord et du midi pourvurent à ses nécessités par des donations abondantes, ou prirent l'habit de moine. Le pieux duc agrandit encore les privilèges de la communauté, en la déclarant franche d'impôt et de la juridiction temporelle. La renommée du nouvel institut parvint jusqu'au roi Philippe Ier, qui ajouta le don d'une église à ces largesses. Bientôt l'abbaye compta parmi ses dépendances soixante-dix monastères ou prieurés, tant en France qu'en Espagne et en Angleterre. Son fondateur mourut en 1095.

SAINT VINCENT FERRIER.

Vincent naquit à Valence d'Espagne, le 23 janvier 1355. Guillaume Ferrier, son père, et Constance Miguel, sa mère, malgré leur médiocre état de fortune, ne négligèrent rien pour développer les rares facultés que le ciel avait mises en lui. A douze ans il étudiait la philosophie, et lorsqu'à dix-neuf il prit l'habit de Saint-Dominique ses professeurs enthousiasmés l'avaient déclaré leur égal. Chargé d'expliquer l'Écriture

à la cathédrale de Valence, il se livra en même temps à la prédication et y acquit une grande renommée ; le légat Pierre de Lune l'emmena avec lui à Paris et, devenu antipape sous le nom de Benoît XIII (1394), il le choisit pour confesseur et pour maître du sacré palais. Mais, à la cour d'Avignon, Vincent recherchait autre chose que les dignités ; il eût voulu ramener l'unité dans l'Église et mettre un terme au schisme, qui durait depuis près d'un siècle. S'apercevant que

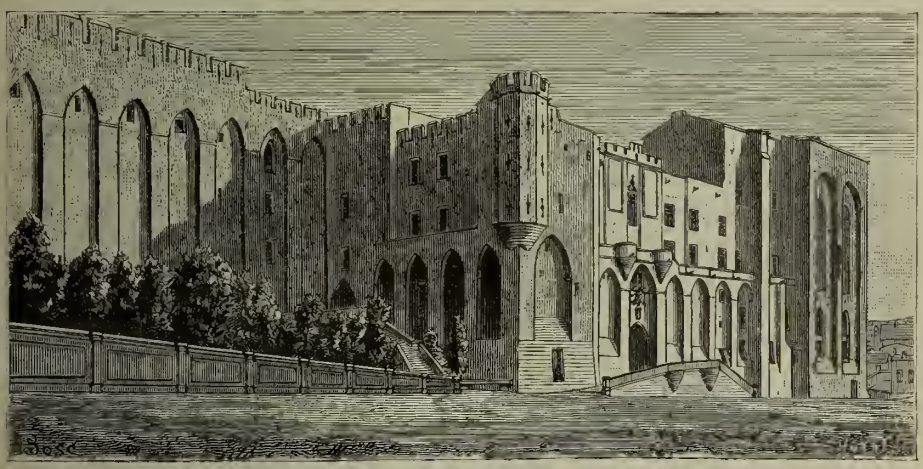


Fig. 57. — Le Château des papes, à Avignon.

ses conseils n'avaient aucune chance d'être suivis, il reprit le cours de ses prédications.

Allant de ville en ville, de province en province, Vincent parcourut successivement l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Irlande. Il parlait avec une égale facilité la langue particulière à chacun de ces divers pays. La mort, le péché, l'enfer étaient ses thèmes habituels. Sa voix, dominant l'auditoire, remuait profondément les âmes et y semait la terreur ; souvent il fut forcé de s'interrompre, à cause des cris et des gémissements. « Après avoir célébré le saint sacrifice, » écrivait-il de Genève à son général, « je prêche deux ou trois fois par jour, n'ayant pour préparer mes sermons d'autre temps que celui pendant lequel je suis en chemin. J'ai employé trois mois à parcourir les villages et les villes du Dauphiné, pour y annoncer la parole de Dieu. Dans les vallées du Piémont, mes peines n'ont point

été perdues. Je suis saisi de frayeur en songeant au jugement terrible dont sont menacés les prélats qui vivent à leur aise en de riches palais, tandis qu'une multitude d'âmes, rachetées par le sang de Jésus-Christ, périssent misérablement, faute de secours. »

Les missions de Vincent, qui convertirent des juifs, des Maures, des hérétiques et des milliers de pécheurs, présentent une longue suite de miracles. En Catalogne, il rendit l'usage de ses membres à un estropié, Jean Soler, que son mérite éminent fit nommer évêque. A Salamanque, il ressuscita un mort à la vue de tout le peuple. Il avait aussi le don de prophétie, et à un si haut degré qu'il n'y avait guère, à la fin de sa vie, d'affaire importante au monde qu'il ne prévît ou dont il n'eût la connaissance intime. Sa vie était austère, sa charité sans bornes, sa pureté comme sa résignation au-dessus de toutes les épreuves. Il garda un jeûne continuel, sauf les dimanches; il couchait sur la paille, et se déchirait le corps avec une rude discipline.

La confiance qu'il inspirait était universelle; peuples et souverains recoururent plus d'une fois à ses lumières. En 1412, il fut délégué aux états chargés d'élire un roi d'Aragon, et fit agréer le prince Ferdinand de Castille. Consulté en 1415 par le concile de Constance sur le moyen de mettre fin au schisme, il fut d'avis de déposer les trois pontifes qui se disputaient la tiare, et, cet acte accompli, malgré son amitié pour Benoît XIII, il se déclara pour Martin V. En 1417, Jean V, duc de Bretagne, l'invita à établir une mission à Vannes, et ce fut là qu'il mourut, en présence de la duchesse, le 5 avril 1419.

6 AVRIL.

SAINT CÉLESTIN.

Successeur de Boniface Ier sur le siège de saint Pierre, il fut élu tout d'une voix (10 septembre 422). Il était fils du Romain Priscus, et avait, dit-on, des liens de parenté avec l'empereur Valentinien. Dans sa jeunesse, il avait visité Milan, sous l'épiscopat d'Ambroise; le pape

Innocent l'avait nommé diacre. L'hérésie de Nestorius et le concile d'Éphèse ont rendu son pontificat célèbre. Mis en garde par le patriarche Cyrille contre les artifices de Nestorius, il convoqua à Rome un synode, où l'on condamna ses écrits sur l'incarnation du Verbe et la maternité divine de Marie (430). L'année suivante, il envoya trois légats au concile réuni à Éphèse, et par leurs soins l'anathème fut prononcé contre l'hérésiarque.

Célestin déploya beaucoup de fermeté pour maintenir la pureté des doctrines ainsi que l'autorité du saint-siège; les lettres qu'on possède de lui témoignent de sa droiture et de son activité. La mission de son diacre Pallade n'ayant pas réussi chez les Bretons, il manda, en 429, à saint Germain d'Auxerre d'aller leur prêcher la foi. A propos de certaines opinions dangereuses, il écrivait : « Il faut instruire la multitude, non la suivre. Nous devons avertir nos peuples de leurs devoirs, jamais prêter les mains à leurs manquements. Toute nouveauté n'intéresse pas seulement une Église en particulier, mais l'Église entière..» Célestin mourut le 6 avril 432.

SAINT PRUDENCE.

C'était un Espagnol de bonne famille, qui fut amené en France après l'invasion de la Galice par les Maures, Élevé à la cour de Charlemagne, il eut d'habiles maîtres et quitta le métier des armes pour se vouer à Dieu. C'est alors qu'il changea son nom de Galindo contre celui de Prudence. Son expérience et ses mérites le firent appeler, vers 845, au siège de Troyes, et, dans les divers conciles tenus de son temps, il jouit d'une grande autorité. Le zèle qu'il montrait pour la discipline et pour la répression des abus lui attira une vénération singulière; ainsi le désigna-t-on pour travailler, de concert avec Loup de Ferrières, à la réforme de tous les monastères de France. Il mourut en 861, le 6 avril, à Troyes, où ses reliques sont conservées. Parmi les écrits qu'il a composés, le plus remarquable contient une réfutation des sentiments de Scot Érigène sur la prédestination.

7 AVRIL.

SAINT HÉGÉSIPPE.

Juif d'origine, il passa du mosaïsme à la foi chrétienne. Nous trouvons dans un fragment de ses écrits, cité par Eusèbe, les causes de sa conversion. « Du temps où je m'appliquais, » dit-il, « à l'étude de la philosophie platonicienne, j'ouïs parler des accusations dont on chargeait les chrétiens. Je fus témoin de la manière dont ils couraient à la mort, bravant ce qu'elle a de plus terrible pour la nature; et j'en conclus qu'il était impossible que de tels hommes vécussent dans le crime et dans l'amour des plaisirs. » Hégésippe, né probablement vers l'an 120, parcourut diverses provinces de l'empire pour visiter les hommes qui avaient conversé avec les apôtres. Il fit aussi un long séjour à Rome jusqu'au pontificat d'Éleuthère, et revint mourir à Jérusalem. Il avait publié une histoire des premiers temps de l'Église, divisée en cinq livres et écrite d'un style sans prétention; il n'en reste plus aujourd'hui que des fragments.

LE BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

Fils d'un conseiller du roi au présidial de Reims, il naquit, le 30 avril 1651, dans cette ville. Quoique l'aîné de sept enfants, il renonça aux avantages que lui offraient dans le monde sa noblesse et le droit de naissance, et déclara qu'il se croyait appelé à l'état ecclésiastique. Tout l'y portait, du reste : une foi vive, des habitudes charitables, et la ferveur d'une âme naturellement sensible et dévouée. Il fit de bonnes études à l'université de Reims et au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Après avoir perdu ses parents, il s'engagea tout à fait dans les ordres et reçut la prêtrise à vingt-sept ans.

Un minime, le P. Barré, avait projeté d'établir des maîtres d'écoles gratuites pour l'instruction des enfants pauvres; il y rencontra tant d'obstacles qu'il ne put les vaincre. La Salle, qui s'était intéressé à

l'entreprise, en reprit la conduite, la soutint d'abord de ses conseils et de son argent, puis réunit les novices dans sa maison, leur dicta un règlement, et fut ainsi amené, par degrés, à fonder un ordre religieux. Cette nouveauté indisposa contre lui la noblesse, sa famille, ses amis

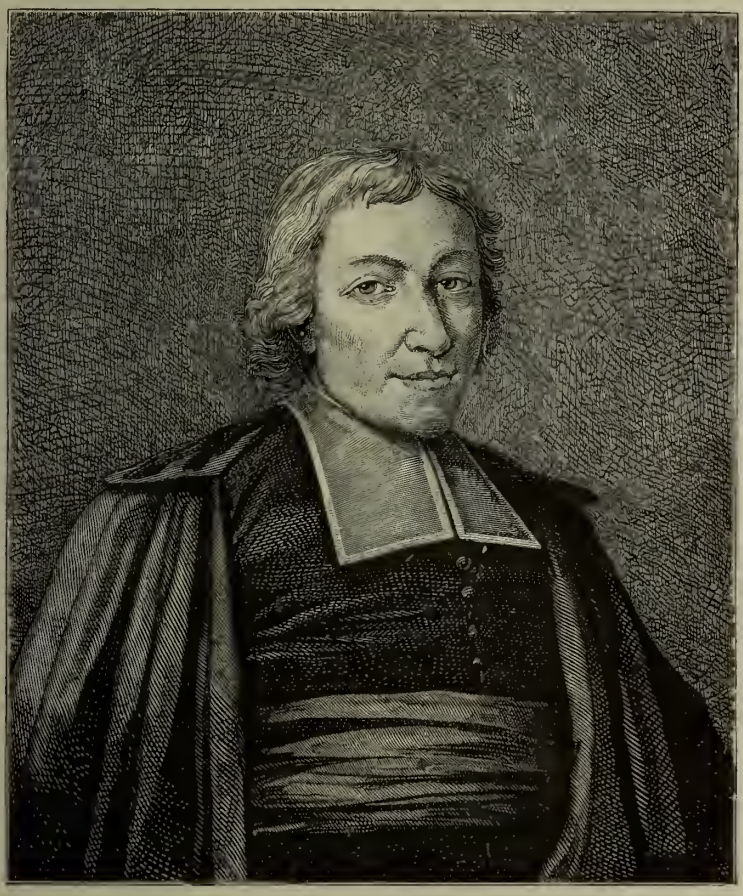


Fig. 58. — Le bienheureux J.-B. de la Salle. D'après un portrait du temps.

et jusqu'à des ecclésiastiques. On n'épargna rien pour l'en détourner; mais lui, convaincu de l'utilité de son œuvre, réussit à la faire recevoir dans la ville même sur deux paroisses (1679), et, en outre, à Guise et à Rethel. Sur l'avis du P. Barré, il donna de plus grandes preuves de son désintéressement : il résigna à un pauvre prêtre le canonicat dont il était pourvu à la cathédrale, sans écouter ni les sollicitations, ni le sang, qui devaient lui faire préférer un des siens; il vendit tous

ses biens en faveur des pauvres, et s'abandonna tout entier entre les bras de la Providence (1684).

La vie que mena dès lors J.-B. de la Salle fut des plus austères : il porta la haire et le cilice, s'habitua, malgré la délicatesse de son estomac, à une vile nourriture, coucha souvent à terre, et passa des nuits entières en oraison. Il allait pauvrement vêtu et n'eut pour tous livres que *le Nouveau Testament* et *l'Imitation de Jésus-Christ.* Une de ses plus chères occupations était d'enseigner les novices, afin de les pousser dans les voies de la perfection. Quant aux petits écoliers, on peut dire qu'ils faisaient les délices du saint homme : il s'accommodait à leur caractère, animait leurs jeux, les corrigeait avec douceur et savait mettre ses leçons à leur portée. En même temps il travaillait avec fruit à la conversion des pécheurs, car il avait un talent particulier pour toucher les cœurs les plus endurcis.

En 1685, l'institut était fondé sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes* avec les trois vœux de religion, mais non perpétuels. En dépit des tracasseries et du mauvais vouloir des corps enseignants, nonobstant les nombreux procès qui entravèrent sa marche, il se développa rapidement à Paris et ailleurs : les enfants accouraient en foule à ses écoles, et le peuple, qu'on laissait croupir dans l'ignorance, le prit en affection. Le saint fondateur eut au moins la joie de le voir florissant et respecté avant de mourir de la mort des justes, le 7 avril 1719, à Rouen, dans la maison professe. Grégoire XVI lui accorda, en 1844, le titre de vénérable, et Pie IX a proclamé en 1873, l'héroïcité de ses vertus.

---

8 AVRIL.

SAINT GAUTIER.

Natif du village d'Andainville, en Picardie, Gautier renonça au monde pour entrer au monastère de Rebais. En 1060, des religieux qui s'étaient établis à Pontoise le demandèrent pour abbé; il résista longtemps, mais le roi Philippe Ier, qui avait pour lui une vénération

singulière, le décida à obéir. Il avait un jugement solide, une sincérité parfaite, une éloquence aisée ; il savait prendre diverses formes suivant les gens, fier envers les superbes, doux avec les petits. Cependant, tourmenté de la crainte que sa charge ne lui inspirât de la vanité, il

Fig. 59. — Bague et croix abbatiale (face et revers) de sainte Vaudru. Reliques conservées dans l'église de Sainte-Vaudru, à Mons.

prit secrètement la fuite. L'abbaye de Cluny lui parut une retraite sûre pour se livrer en toute humilité au recueillement et à la contemplation. On finit par le découvrir, et il fut ramené dans sa communauté. Afin d'accommoder ses goûts avec ses devoirs, Gautier se renferma dans une cellule écartée, ce qui fut, paraît-il, d'un usage assez fréquent dans certaines maisons bénédictines. Aspirant toujours à une perfection

plus haute, il médita une seconde fuite : cette fois il choisit une île de la Loire, près de Tours, et édifia tous les riverains par sa piété extraordinaire, à ce point que le bruit en vint jusqu'à ses religieux. Il se rendit à leurs désirs, mais il ne fallut rien moins que l'intervention du pape Grégoire VII, qui avait appris à l'apprécier, pour l'obliger à ne plus abandonner son rang.

L'église traversait alors une crise douloureuse : les princes trafiquaient souvent des évêchés et des bénéfices; la simonie était devenue en France le principal revenu de la royauté, celui dont elle tirait les produits les plus abondants. Gautier, à ce sujet, adressa d'énergiques remontrances au roi Philippe : il lui demanda d'où il tenait les clefs du domaine spirituel, et le rendit responsable du fléau qui dévastait l'Église puisqu'il vendait les charges à des clercs qui, à leur tour, vendaient le sacerdoce.

Dans un concile provincial assemblé à Paris, où les évêques avaient protesté contre la prétendue tyrannie des décrets de réforme de Grégoire VII, il en soutint avec force la nécessité. Les prélats, irrités, le chassèrent; leurs satellites le couvrirent de soufflets et de crachats; on alla même jusqu'à le menacer de mort, à quoi il répondit : « J'aime mieux mourir pour la vérité que céder lâchement au mensonge. » Cela se passait en 1074. Le courageux confesseur mourut à Pontoise, le 22 mars 1095, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame.

9 AVRIL.

SAINTE VAUDRU.

La famille de sainte Vaudru fournit à l'Église, comme celle de sainte Gudule, une pépinière de glorieux confesseurs. Elle avait pour chef, au septième siècle, le comte Walbert, et pour siège de ses grands domaines le château de Coursolre, près d'Avesnes. La femme de Walbert, sainte Bertilie, donna à ses deux filles les plus beaux exemples de

vertu et de piété. Sainte *Aldegonde,* la cadette, prit le voile et fonda dans le bois de Maubeuge un monastère, où elle mourut en 680, et qui devint plus tard un chapitre de chanoinesses nobles.

Quant à l'aînée, sainte Vaudru ou Waltrude, elle épousa, par obéissance, le comte Madelgaire ou Mauger, un des principaux officiers du roi Dagobert, et elle en eut quatre enfants, qui furent tous honorés d'un culte public : Landry, évêque de Metz, puis abbé de Soignies; Dentelin, mort jeune; Altrude et Mauberte, qui gouvernèrent successivement l'abbaye de Maubeuge. Fort adonnée à la prière, elle fuyait le luxe, la bonne chère et tous les divertissements mondains. Les deux époux s'étant décidés, d'un commun accord, à passer le reste de leur vie dans la continence, Madelgaire se retira, en 654, dans la solitude de Hautmont, sous le nom de *Vincent,* puis au monastère de Soignies, dont il fut le premier abbé; on l'honore en Flandre le 20 septembre.

Vaudru, de son côté, fit bâtir un couvent sur une hauteur appelée *Castri locus,* et y reçut le voile des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai. En peu de temps, elle assembla autour d'elle une communauté de servantes de Dieu, avec lesquelles elle vécut dans une grande charité et ferveur d'esprit. Elle y mourut en 686. La ville de Mons, qui doit son origine à sa pieuse fondation, l'a choisie pour patronne et lui a dédié une église.

---

10 AVRIL.

SAINT FULBERT.

Fulbert, né vers 950, à Rome, fut amené de bonne heure en France, et dut à l'Église le bienfait d'une éducation que ses parents, pauvres et obscurs, étaient hors d'état de lui donner. Envoyé à la célèbre école de Reims, il y fit de grands progrès; Gerbert, qui professait alors les mathématiques, se souvint de lui lorsqu'il devint pape sous le nom de Sylvestre II, et eut recours en plusieurs occasions à ses talents.

Fulbert s'établit à Chartres en qualité de chancelier du diocèse, et ouvrit une école qui lui valut les louanges de tous ses contemporains. Le concours des étudiants, accourus d'Allemagne, d'Italie et de nos provinces, y fut si grand qu'elle mérita le titre d'*académie*. Doué d'une rare éloquence, il s'efforçait, au lieu de les dominer, de gagner ses disciples par la persuasion. Il enseignait la grammaire, la musique, la dialectique, aussi bien que la théologie. On voit par un passage de ses écrits qu'il n'était point étranger à la médecine.

Élu évêque de Chartres en 1007, Fulbert n'en continua pas moins ses leçons publiques. Grands et petits, prélats et souverains le consultaient comme un oracle, en particulier le roi Robert, avec lequel il entretenait des relations presque amicales. Ces travaux multiples ne l'empêchaient pas de s'appliquer sévèrement aux exercices de piété : il prêchait la parole de Dieu, dressait des canons pour la pénitence, composait des hymnes, introduisait la notation musicale de Gui d'Arezzo dans la liturgie, réprimait les abus avec une douceur et une fermeté qui lui attiraient également le respect et l'affection. Il avait pour la sainte Vierge une dévotion extrême. C'est à elle qu'il dédia la magnifique cathédrale de Chartres, commencée en 1020, et il y établit la fête de la Nativité, en reconnaissance d'une apparition qu'elle aurait daigné lui faire pendant une grave maladie. Il mourut, comblé de mérites, le 10 avril 1029. Son nom est inscrit dans le Martyrologe de France.

Parmi les écrits de Fulbert, ses nombreuses *Lettres* forment un recueil intéressant pour l'histoire contemporaine.

---

11 AVRIL.

SAINT LÉON LE GRAND,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Léon, fils d'un Toscan, naquit vers 390 à Rome. Doué de brillantes aptitudes, il s'appliqua à posséder surtout la science ecclésiastique.

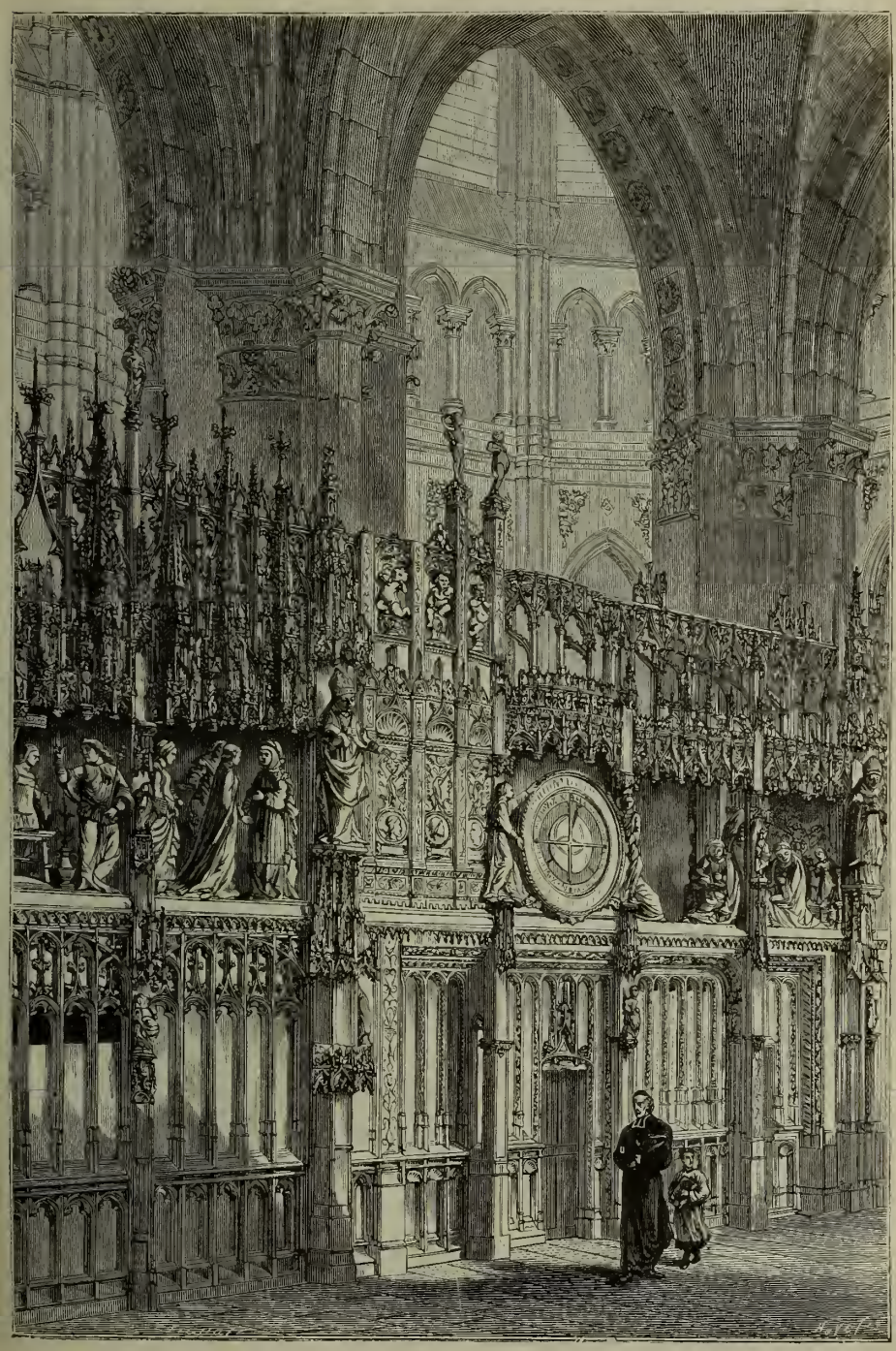


Fig. 60. — Pourtour du chœur de Notre-Dame de Chartres, fondée par saint Fulbert. XIe siècle.

Célestin Ier, qui l'avait baptisé, le nomma archidiacre et eut recours à son habileté dans plusieurs affaires considérables. C'est ainsi que Léon fut mis en rapport avec saint Augustin et saint Cyrille, et qu'il eut la difficile tâche de réconcilier Albinus et Aétius, les deux meilleurs généraux de l'Occident. Il était encore en Gaule lorsqu'à la mort de Sixte III, il fut élu pour lui succéder (29 septembre 440).

Jamais pontife ne s'était trouvé au milieu de circonstances plus critiques. L'empire, gouverné par une femme au nom d'un enfant, était menacé par les incursions des barbares, et l'Église avait à combattre l'hérésie sans cesse renaissante, et soutenue par l'autorité de la cour. Il fallait défendre le dogme, rétablir et fortifier la discipline, opposer une digue au torrent des mauvaises mœurs, maintenir la suprématie de la chaire pontificale; et pour cela réunir l'esprit le plus délié au caractère le plus vigoureux, un savoir consommé à la beauté de l'éloquence, les humbles vertus aux qualités de l'homme d'État. Léon ne faillit point à l'œuvre, et mérita la double couronne de *saint* et de *grand* que lui décernèrent ses contemporains.

Les manichéens, chassés d'Afrique, infestaient Rome. Le pape découvrit leurs assemblées secrètes, fit brûler leurs livres et ne leur laissa d'autre ressource que dans la rétractation de leurs erreurs ou le bannissement. Se tournant ensuite contre les pélagiens et les priscillianistes, il poursuivit ceux-là dans la province d'Aquilée, ceux-ci en Espagne, et les réduisit promptement à l'impuissance. Mais la plus formidable hérésie était celle d'Eutychès, abbé d'un monastère voisin de Constantinople; par son refus opiniâtre de reconnaître en Jésus les deux natures, divine et humaine, il avait bouleversé tout l'Orient. Un moment il parut triompher : grâce à la faiblesse de l'empereur Théodose et aux intrigues de sa femme Eudocie, un frauduleux concile fut tenu à Éphèse, qui lança l'anathème contre Léon et déposa le patriarche Flavien, son ami (449).

Deux ans après, le concile œcuménique de Chalcédoine, présidé par les quatre légats romains, condamnait l'hérésiarque dans les formes les plus solennelles, et saluait d'acclamations unanimes la belle lettre du pape sur le mystère de l'Incarnation.

Au printemps de 452, Attila, le terrible dévastateur de l'Europe,

Fig. 61. — Saint Léon le Grand arrête Attila aux portes de Rome. D'après Raphaël, au palais du Vatican. XVIe siècle.

descendit en Italie. Déjà il avait détruit Aquilée, Padoue, Vicence et

Vérone, pris et pillé Pavie et Milan, et, campé aux environs de Mantoue, il délibérait s'il marcherait sur Rome ; son armée, fort diminuée par les maladies et la disette de vivres, était encore assez forte pour achever la conquête de la péninsule. En présence du désarroi général, le sénat ne trouva d'autres ressources que dans des propositions de paix. Léon, à qui l'on adjoignit un consul et un préfet, fut chargé de cette négociation périlleuse. Sa fermeté frappa le conquérant barbare, et, moyennant un tribut annuel, il consentit à se retirer (6 juillet). Cette concession ayant semblé étrange à ses lieutenants, il leur assura qu'il avait vu aux côtés du pontife deux vieillards vénérables qui, armés chacun d'un glaive, menaçaient de l'en frapper s'il ne lui obéissait. L'éloquence de Léon eut moins de succès auprès de Genseric, qui entra dans Rome à la tête des Vandales (15 juin 455). Il obtint toutefois que la ville ne serait pas livrée aux flammes et qu'il n'y aurait pas de sang répandu. Le pillage dura quatorze jours, et le butin des Vandales fut immense.

Léon consacra les dernières années de sa vie à réparer les maux de toute sorte que le passage de deux invasions avait appelés sur l'Italie. Non seulement il racheta un grand nombre de captifs en Afrique, mais à Rome il restaura plusieurs édifices publics, bâtit des églises et des monastères, et se plut à les enrichir de peintures et de mosaïques. Rien ne montre mieux que sa correspondance (il nous reste de lui cent onze lettres) avec quelle sollicitude vraiment pastorale il gouvernait l'Église ; on y admire son attention à prévenir ou à réprimer les écarts de zèle et de pouvoir, le relâchement des mœurs et de la discipline ; à régler la liturgie, à maintenir les droits et les intérêts de tous. Quelques auteurs lui attribuent l'idée d'accréditer des nonces apostoliques auprès des princes.

Après plus de vingt années de pontificat, saint Léon mourut à Rome, en 461, le 10 novembre, d'autres disent le 11 avril, et fut le premier pape enterré dans la basilique de Saint-Pierre En 1754, le pape Benoît XIV lui conféra le titre de docteur de l'Église.

12 AVRIL.

SAINT JULES.

Lorsque Jules, prêtre romain, fils de Rustique, fut élu pape à la place de saint Marc (6 février 337), la querelle suscitée par les ariens à saint Athanase était dans toute sa force. De part et d'autre, elle fut portée devant le saint-siège pour y être examinée. Les ariens, confondus, n'en appelèrent pas moins au jugement d'un concile. Le pape, afin de leur ôter ce dernier prétexte de plainte, en assembla un à Rome, en 341, où le patriarche d'Alexandrie fut déclaré innocent des

Fig. 62. — Constance II, empereur romain.

calomnies entassées contre lui. Ses ennemis ne s'y étaient pas rendus, et Jules leur écrivit à ce propos une lettre que, sous le rapport de l'esprit évangélique, on peut regarder comme un des beaux monuments de l'antiquité. Peu après, l'empereur Constance manda auprès de lui Athanase, qui séjournait à Rome, et, après avoir entendu sa justification, convoqua un concile à Sardique (Sofia), en Bulgarie. La plupart des évêques dépossédés par l'hérésie furent rétablis sur leurs sièges, les ariens sévèrement condamnés, et le pape reçut des félicitations solennelles pour la prudence et la fermeté qu'il avait déployées dans cette longue dispute. Saint Jules mourut le 12 avril 352.

SAINT ZÉNON.

Africain de naissance, il fut élevé en 362 sur le siège de Vérone. Il eut beaucoup à souffrir de la part des hérétiques, qui étaient fort nombreux dans son diocèse, convertit les uns, ramena les autres à des sen-

timents plus orthodoxes, et l'ardeur de ses prédications ayant presque doublé le troupeau des fidèles, il fut obligé de bâtir une grande église, qui devint plus tard la cathédrale de la ville. Après la désastreuse bataille d'Andrinople, qui ouvrit l'empire à l'invasion des barbares (378), il racheta un grand nombre de Romains, tombés entre les mains des Goths. Ses vertus méritèrent les éloges de saint Ambroise, et ses sermons (nous en avons encore plus de cent) témoignent en faveur de son zèle et de sa charité. Il mourut en 380. Son corps fut transporté en 865 dans la basilique reconstruite à Vérone par les soins du roi Pepin, et placée sous son invocation.

Saint Zénon est le patron de cette ville.

SAINT SABAS.

Sabas, surnommé *le Goth* à cause de son origine, naquit vers 334, sur les bords du Dniester. Dès sa jeunesse, il embrassa la foi chrétienne et montra beaucoup de ferveur à en suivre étroitement les préceptes. Une grande division s'étant élevée entre les Goths, le chef qui s'était soumis au baptême remporta la victoire. Quant à l'autre, Athanaric, il se vengea de sa défaite sur les chrétiens en voulant les contraindre à manger de la chair des victimes sacrifiées à l'idole nationale ; ceux qui s'y refusèrent furent brûlés. Sabas soutint de sa parole et de son exemple ses frères persécutés. Il venait de célébrer la fête de Pâques auprès d'un prêtre nommé Sansala, quand les soldats l'arrêtèrent pendant la nuit ; et lui présentant des viandes immolées : « Voici, lui dirent-ils, ce que vous envoie votre seigneur. » Sabas répondit : « Il n'y a qu'un Seigneur, qui est au ciel. » On le traîna sur les pierres et les épines, et on le conduisit au bord du fleuve pour y être précipité ; mais lui, levant les yeux, déclara qu'il voyait de l'autre côté les anges venus pour le recevoir.

C'est ainsi que la lettre de l'Église des Goths à l'Église de Cappadoce raconte la mort de ce « martyr de Dieu », laquelle eut lieu en 372. Les Valaques l'ont adopté pour patron.

13 AVRIL.

SAINT JUSTIN.

A l'époque où Justin se convertit, la foi chrétienne s'était répandue dans toutes les classes de la société. Il était né vers l'an 103, à Sichem (aujourd'hui Naplouse). Bien qu'il se dise Samaritain, il n'avait rien de commun avec les Juifs, et ses parents, Grecs d'origine, lui firent donner une éducation entièrement grecque, c'est-à-dire polythéiste.

Après avoir étudié les poètes et les historiens, il cultiva la philosophie sous différents maîtres ; celle de Platon le ravit, en ce qu'il croyait

Fig. 63. — Antonin le Pieux, empereur romain.

arriver par ce moyen à la connaissance de Dieu, le seul bien qui pût satisfaire son esprit passionné pour la vérité. Un jour, en se promenant au bord de la mer, il rencontra un vieillard, avec lequel il s'entretint de ses recherches favorites. Comme il lui demandait quel était le meilleur guide, l'étranger le renvoya aux prophètes, qui ont seuls connu le vrai et l'ont annoncé par l'inspiration du Saint-Esprit, et il ajouta : « Prie avant tout que les portes de la lumière s'ouvrent devant toi ; car nul homme ne peut comprendre la vérité, sinon par la grâce de Dieu et de son Christ. »

Tel est le récit que Justin nous a laissé lui-même de sa conversion. Sans renier ce qu'il avait aimé, il devint chrétien et fut « un apôtre de l'Évangile sous le manteau du philosophe ». A Rome, il ouvrit école, eut de nombreux disciples dont Tatien fut le plus illustre, et travailla, par ses leçons et ses écrits, à défendre et à justifier la foi qu'il avait embrassée. Rien de plus habile et de plus indépendant que sa première

apologie, adressée à l'empereur Antonin, vers l'an 135. « On peut nous ôter la vie, » dit-il ; « nous faire du mal, non. Si les crimes qu'on nous impute sont prouvés, qu'on nous punisse comme nous le méritons, et même plus sévèrement encore. Dans le cas contraire, est-il raisonnable de sacrifier des innocents à des bruits calomnieux, et surtout de compromettre votre honneur par des exécutions que la passion seule, non la justice, a commandées? » Cette requête fit effet sur Antonin, qui accorda pour un temps à l'Église naissante le libre exercice de son culte. A sa mort, la persécution sévit de nouveau. Justin composa alors une seconde apologie, où il s'attache à défendre les chrétiens contre les accusations d'athéisme et d'impiété. « Rougissez, » dit-il en terminant, « d'attribuer à des innocents ce que vous commettez au grand jour, et de reprocher à des hommes sans tache des actions qui sont propres à vous et à vos dieux. »

La généreuse indignation de l'écrivain lui coûta la vie. Un philosophe nommé Crescent, dont il avait blâmé les mœurs corrompues, le dénonça : il fut arrêté, conduit devant Rustique, préfet de Rome, et condamné à être battu de verges et décapité (13 avril 166 ou 167).

SAINT MARS.

Mars ou Marcy, abbé en la ville de Clermont d'Auvergne, se livra dès l'enfance à la piété et à l'aumône. Il se creusa dans une montagne rocheuse une cellule où il pratiquait de grandes austérités, et fonda un monastère. Il guérissait les possédés, les fiévreux et beaucoup d'autres. « Mon père ayant été pris tout jeune d'un accès de fièvre tierce, » raconte Grégoire de Tours, « des amis le conduisirent à l'homme de Dieu, déjà si près de sa fin que ses yeux se voilaient. « Voici ton serviteur, le « petit Florent, lui dit-on. — Que le Seigneur te bénisse, mon fils, répon- « dit-il, et qu'il daigne guérir tes maux. » L'enfant lui baisa les mains et s'en alla guéri pour toujours. ». Saint Mars mourut en 527.

14 AVRIL.

SAINTS VALÉRIEN, TIBURCE ET MAXIME.

L'occasion du triomphe de ces trois martyrs paraîtra plus amplement dans la vie de sainte Cécile. Il nous suffira de rappeler ici que, ayant été mariée contre son gré à un jeune noble du nom de Valérien, elle lui

Fig. 64. — Tentation de saint Mars par le diable déguisé en femme.
Fragment d'un vitrail de la Sainte-Chapelle de Riom.

demanda de vivre ensemble dans la continence. Celui-ci s'y engagea, consentit à recevoir le baptême des mains du futur pape Urbain, et convertit ensuite Tiburce, son jeune frère. Bientôt leur ferveur éclata au dehors par de grandes aumônes et par la sépulture qu'ils donnaient aux martyrs. Almaque, préfet de Rome, en ayant eu connaissance, les cita devant son tribunal, et, sur leur énergique refus d'adorer les dieux, les

condamna, selon la loi, au fouet, puis à la peine capitale. L'exécution de l'arrêt fut confiée à Maxime, un des officiers du préfet : touché de leur constance, il confessa Jésus-Christ, et périt avec eux (178).

15 AVRIL.

LE VÉNÉRABLE CÉSAR DE BUS.

La petite ville de Cavaillon le vit naître, le 3 février 1554. Sa famille, originaire du Milanais, avait émigré dans le comtat Venaissin

Fig. 65. — Saint Valérien et sainte Cécile. D'après une mosaïque du IVe siècle, conservée à l'église de Sainte-Cécile, à Rome.

un siècle auparavant, et il était l'arrière-petit-neveu de sainte Françoise, veuve romaine. On vit briller en lui, dès sa plus tendre enfance, une grande mortification, la générosité pour les pauvres, un amour extraordinaire pour la pureté ; mais de si beaux commencements ne se soutinrent pas, et à dix-huit ans il embrassa le parti des armes, à l'exemple

de deux de ses frères. Il leva une compagnie et guerroya contre les huguenots. La peinture et la poésie fournirent ensuite un aliment à son imagination. A Paris, où il alla passer trois ans, il ne trouva aucun des avantages qu'il s'était promis d'y rencontrer. Il en était venu au dégoût de la vie quand les exhortations d'une bonne veuve, sa voisine, finirent par lui dessiller les yeux : la grâce le toucha.

Après avoir gagné le grand jubilé de 1575, César fut complètement converti. Il vint à Cavaillon s'exercer aux œuvres de charité dans l'hôtel-Dieu, qu'il choisit pour sa demeure. L'évêque l'ayant fait chanoine de la cathédrale, la prière, l'étude, l'instruction des ignorants, le soulagement des pauvres et des affligés, la mortification de ses sens devinrent ses seules occupations. Ayant reçu la prêtrise (1582), il redoubla d'austérités et passa six années dans un ermitage, situé sur une montagne des environs. De là il allait prêcher dans les campagnes. Un jour, des paysans le chassèrent de leur village avec force injures; ayant appris, quelque temps après, que la peste sévissait chez eux, il se porta à leur secours, les soigna ou les convertit, et ce fut en forçant ainsi leur vénération qu'il tira vengeance de l'affront qu'il avait reçu d'eux.

Peu content d'instruire et de catéchiser lui-même, César voulut perpétuer ces utiles fonctions en fondant une congrégation de clercs réguliers, appelés de *la Doctrine chrétienne,* parce que leur fonction particulière est d'enseigner cette doctrine avec méthode et simplicité. S'inspirant du catéchisme composé d'après le concile de Trente, il exposa en trois instructions différentes (petite, moyenne et grande doctrine) toutes les connaissances que l'Église indique comme nécessaires au chrétien. L'institut nouveau, excellente barrière à opposer aux progrès du calvinisme, fut approuvé en 1599. César en fut élu le premier supérieur, et proposa, pour toute règle, à ses disciples l'Évangile et les canons, ainsi que le simple vœu d'obéissance.

Dans les dernières années de sa vie, il devint aveugle, sans interrompre pour cela ses conférences habituelles, et tomba ensuite dans un état d'épuisement et de marasme, qui le conduisit rapidement au tombeau. Il expira, le 15 avril 1607, à Avignon. On lui doit aussi

l'établissement en France de la congrégation des ursulines, destinée à l'éducation des filles. Beaucoup d'hommes distingués de l'époque furent ses admirateurs ou ses amis, entre autres le cardinal de Bérulle.

Pie VII l'a déclaré vénérable en 1821.

16 AVRIL.

SAINT PATERNE.

Paterne, vulgairement appelé *Pair,* naquit à Poitiers, en 482. Ses parents l'élevèrent dans une grande piété, et ne firent point obstacle à son désir d'entrer en religion. Après un certain temps d'épreuves au couvent de Saint-Jouin, il forma le projet d'aller vivre dans une entière solitude : en compagnie d'un moine nommé Scubilion, il traversa le Poitou, la Touraine, la Normandie, et s'arrêta enfin au bord de la mer, dans le pays du Cotentin. Il y mena une vie très dure, et joignit sans cesse le jeûne à l'oraison. Plusieurs disciples voulurent se placer sous sa conduite; il leur bâtit de petites cellules écartées, et défricha avec eux une partie de l'antique forêt qui couvrait le pays, et dans les retraites de laquelle

Fig. 66. — Ésus, le grand dieu de la nature chez les Gaulois. Monument celtique conservé au musée de Cluny.

les Gaulois venaient encore sacrifier à Ésus, le grand dieu de la nature. Paterne, qui avait le don de l'éloquence, arracha les restes de l'idolâtrie dans le Bessin et le Cotentin; saint Gaud, le futur évêque d'Évreux, contribua activement à cette tâche apostolique.

En 552, il fut appelé à occuper le siège d'Avranches, et continua son œuvre par la fondation d'un grand nombre de monastères. Il mourut en 565, le 16 avril, le même jour que saint Scubilion, son ami. On les inhuma dans l'église du village, qui prit dès lors le nom de Saint-Pair.

SAINT FRUCTUEUX.

Contemporain d'Isidore de Séville et d'Ildefonse de Tolède, Fructueux propagea en Espagne le véritable esprit monastique. Il était, dit-on, d'origine grecque et fils d'un chef goth, qui possédait de vastes domaines dans le Vierzo, entre Léon et les Asturies. De bonne heure, il éprouva un vif attrait pour cette contrée sauvage, et, après quelque séjour à Palencia auprès de l'évêque, il y revint fonder un monastère (celui de Complutum ou Alcala de Hénarès), qu'il dota en partie de son héritage. Le reste fut consacré à d'autres établissements semblables, car la soif de pénitence, non moins que le désordre des temps, poussait les gens de toutes classes à embrasser la vie cénobitique. Le nombre en devint fort grand, et le duc d'une des provinces représenta au roi que, si l'on n'y mettait obstacle, il n'y aurait bientôt plus assez d'hommes pour recruter les armées. Quant à Fructueux, il couvrit les côtes de la Cantabrie et de la Lusitanie de communautés, pour lesquelles il composa deux règles, qui ont beaucoup de rapports avec celle de saint Benoît. Il se dérobait à sa propre renommée, allait vivre au milieu des bois ou des rochers, et retrempait dans l'isolement et la prière son infatigable activité. Ses pénitences et ses voyages ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres et de se livrer à la poésie. En 656, les Pères du concile de Tolède l'élevèrent, d'une voix unanime, à l'évêché de Braga, en Portugal, parce qu'il possédait en un degré éminent toutes les qualités

que saint Paul exige d'un pasteur chrétien; aussi remplit-il avec la plus grande édification les devoirs de sa charge, sans rien diminuer des austérités qu'il avait pratiquées dans la solitude. Il expira dans son église, couché sur la cendre et les mains élevées vers le ciel (15 avril 665). Ses reliques sont à Compostelle.

17 AVRIL.

SAINT ANICET.

Syrien de naissance, Anicet fut élu pape en 157, à la mort de Pie Ier. Deux ans plus tard, il eut la visite de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui s'était rendu à Rome pour conférer avec lui touchant la célébration de la fête de Pâques. Les Églises d'Asie la fixaient au quatorzième jour de la lune de mars, suivant le rite juif, et celles d'Occident et d'Égypte, au dimanche d'après; cette question fut décidée dans le dernier sens sous le pontificat de Victor Ier. La diversité de sentiments à cet égard ne rompit point les liens d'amitié entre les deux saints, et Anicet céda même un jour à son hôte l'honneur d'offrir le sacrifice. Il mourut en 168.

18 AVRIL.

SAINT APOLLONIUS.

C'était un sénateur romain, probablement d'origine grecque, très versé dans la connaissance des lettres et de la philosophie. Comment il fut converti à la foi nouvelle, on ne sait; mais, avec un esprit cultivé comme le sien, il est possible que la grâce l'y eût amené par les voies de la raison. Ainsi arriva-t-il pour plusieurs hommes instruits de son temps, Tatien, Athénagore, Hermias, Justin et d'autres. Un de ses esclaves nommé Sévère le dénonça comme chrétien à Perennis, préfet du prétoire sous l'empereur Commode. Cet officier, grand observateur

des lois, fit d'abord punir du dernier supplice l'esclave, coupable d'avoir violé l'édit de Marc-Aurèle contre les dénonciations de cette nature; puis, à cause du rang de l'accusé, il renvoya l'affaire au sénat. Devant cette assemblée, Apollonius eut le courage de lire un exposé de sa foi et des motifs qui la lui avaient fait embrasser, apologie composée à

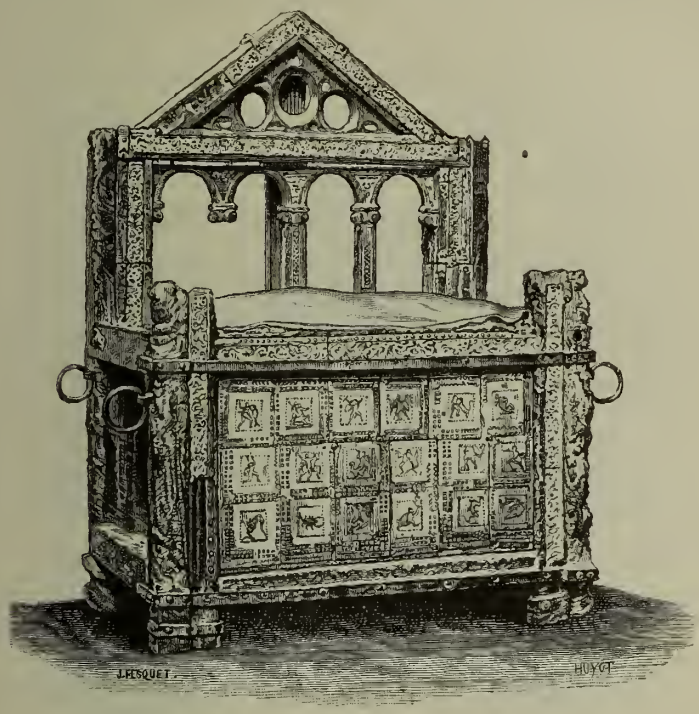


Fig. 67. — La Chaire de saint Pierre, à Saint-Pierre de Rome.

loisir, publiée en grec par Eusèbe et jugée digne d'éloge par saint Jérôme. Condamné à avoir la tête tranchée, il souffrit le martyre en 185 ou 186.

19 AVRIL.

SAINT ELPHÈGE.

Elphège naquit en 953 dans le Kent, en Angleterre, et quitta de bonne heure la maison paternelle pour se consacrer à Dieu. Comme l'obligation

de se conformer aux usages s'opposait à tout ce que lui inspirait son zèle, il sortit du monastère de Glastonbury et, s'enfonçant dans un désert voisin de Bath, il fut libre d'y exercer sur son corps des austérités incroyables. Mais il ne put si bien se cacher que l'éclat de sa sainteté ne le découvrît, ce qui lui attira de nombreux disciples. Tandis qu'il s'avançait avec eux dans les voies de la perfection, saint Dunstan le désigna, par suite d'une vision qu'il avait eue, pour occuper le siège de Winchester (984). Son élévation donna un nouveau lustre à sa charité, à son admirable douceur, et notamment à une prudence consommée.

En 1006, Elphège fut élu, malgré lui, archevêque de Cantorbéry. Quatre ans après, une irruption de pirates danois vint troubler la paix de son diocèse. Loin de se mettre à l'abri, il exhorta les habitants de la ville à la résistance, partagea leurs dangers et leurs souffrances, et, quand elle fut prise, subit les plus indignes traitements. Sa captivité dura sept mois; on exigeait de lui une rançon de 3,000 marcs d'or, qu'il refusa constamment de payer, alléguant qu'il ne possédait rien en propre et que le bien de l'Église appartenait aux pauvres. A la fin, les Danois, devenus furieux, le massacrèrent à coups de pierre, près de Greenwich (9 avril 1012).

SAINT LÉON IX,

PAPE.

Issu de la famille alsacienne des comtes d'Eguisheim, alliée aux princes de l'Allemagne, il naquit près de Colmar, le 21 juin 1002, et reçut au baptême le nom de Bruno. Il se voua de bonne heure au service des autels, et fut distingué par l'empereur Conrad, qui, prétendant disposer à son gré des dignités ecclésiastiques, l'investit, en 1026, de l'évêché de Toul. Quoique bien jeune, il surpassa ce qu'on attendait de lui; doux, humble et patient, il s'entretenait dans la ferveur par des austérités qu'il pratiquait secrètement; tous les ans, il allait visiter à Rome les tombeaux des apôtres, suivi parfois de plus de cinq cents personnes; il réforma son clergé, et composa des hymnes latines, dont il faisait les airs lui-même.

A la mort du pape Damase II (1048), Henri III convoqua une diète à Worms pour lui donner un successeur; le choix de l'assemblée tomba sur Bruno. En vain celui-ci voulut-il, par une confession publique, la convaincre de son indignité; il fut obligé de se rendre. En traversant la Bourgogne, il s'arrêta dans l'abbaye de Cluny, et soumit au célèbre Hildebrand (plus tard Grégoire VII) les doutes

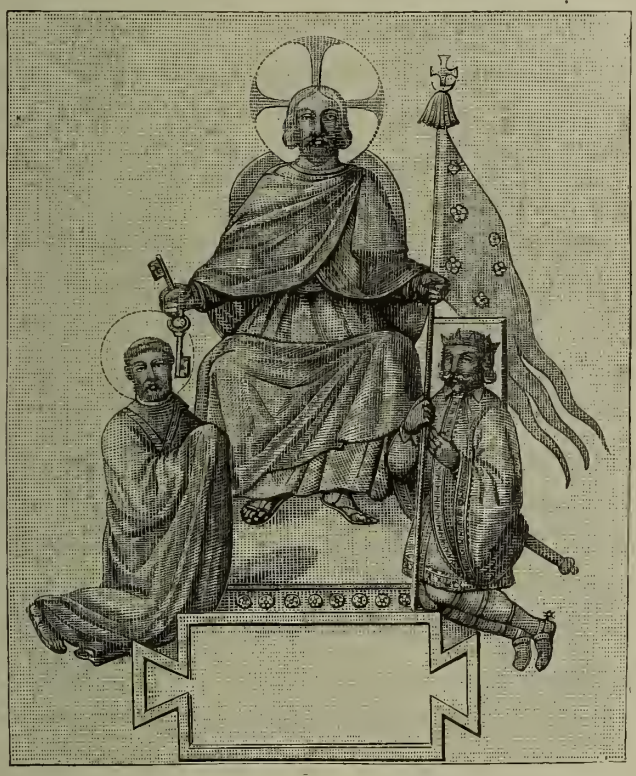


Fig. 68. — Le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel dépendant de Jésus-Christ. Mosaïque du IXe siècle, à Saint-Jean de Latran, à Rome.

qu'il avait conçus sur la régularité de son élection; cette entrevue ne fit que les confirmer. Accompagné d'Hildebrand, qu'il choisit dès lors pour conseiller, il entra, en habit de pèlerin, à Rome, où il fut élu de nouveau par le peuple et le clergé, et sacré, le 12 février 1049, sous le nom de Léon IX.

Son premier soin fut de remédier aux abus qui déshonoraient la chrétienté. Il prépara à cet effet plusieurs décrets de condamnation,

qui furent tour à tour fulminés dans une série de conciles, tenus en deçà et au delà des Alpes. Un des plus importants fut celui de Reims (1049). Dominé par les suggestions de certains seigneurs qui craignaient d'y voir flétrir leurs violences et leurs détestables mœurs, le roi de France Henri Ier s'opposa de toutes ses forces à ce qu'il fût assemblé. Le pape tint ferme : s'il ne put réunir autour de lui que vingt évêques, il eut en revanche le concours dévoué de cinquante abbés bénédictins. Des canons furent promulgués contre les deux grands scandales du temps, et plusieurs prélats déposés. En outre, un décret revendiqua, pour la première fois depuis longues années, la liberté des élections ecclésiastiques. Ce fut le signal de la lutte qui s'engagea pour affranchir l'Église de l'intervention des pouvoirs laïques. Léon condamna aussi l'hérésie de Bérenger, et fit de grands efforts pour ramener le patriarche de Constantinople à l'unité catholique.

Ayant obtenu des secours de l'empereur pour délivrer l'Italie méridionale des Normands qui l'avaient envahie, le pape marcha contre eux en personne ; vaincu et fait prisonnier (juin 1053), il fut conduit à Bénévent. Quelques mois après, il était rendu à la liberté en recevant ses vainqueurs au rang de vassaux de l'Église pour leurs possessions présentes et futures. Bientôt la mort vint réclamer ce corps trop frêle, usé par les austérités. Il fut transporté dans l'église de Saint-Pierre, et, à côté de son cercueil qu'il avait ordonné d'y placer, il passa deux jours à exhorter les fidèles, et mourut le 19 avril 1054. Les nombreux miracles opérés par son intercession le firent ranger, peu après, au nombre des saints.

20 AVRIL.

SAINT MARCELLIN.

Originaire d'Afrique, il passa en Italie, et de là dans la Gaule, en compagnie de Vincent et de Domnin, et prêcha l'Évangile aux populations qui avoisinaient les Alpes. Il établit sa demeure à Embrun, et s'occupa

d'y raviver la foi, presque éteinte faute de pasteurs. Lorsqu'il eut rendu la ville toute chrétienne par une prédication assidue, il invita Eusèbe, évêque de Verceil, à venir consacrer l'oratoire qu'il avait construit; le savant prélat céda à son désir, et lui conféra en même temps l'onction épiscopale, afin qu'il pût gouverner avec autorité l'église qui lui devait la vie. Après son sacre, Marcellin chargea ses deux coopérateurs d'aller catéchiser les pays environnants. Il mourut vers 373, à Embrun.

Grégoire de Tours lui donne de grands éloges et rapporte plusieurs miracles opérés soit à son tombeau, soit à son baptistère, dont un jour l'eau s'était renouvelée d'elle-même.

21 AVRIL.

SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Né vers 1033, dans la ville d'Aoste, en Piémont, Anselme eut le malheur de perdre, à quinze ans, sa mère, qui l'avait formé à la piété. Devenu un objet d'aversion pour son père Gondulfo, gentilhomme milanais d'un caractère violent et bizarre, il s'enfuit secrètement en compagnie du chapelain de la maison, et faillit mourir de fatigue au passage du mont Cenis. Ses courses errantes à travers la France le conduisirent à Avranches, où l'attirait peut-être la renommée de Lanfranc, son compatriote; il se retira ensuite à l'abbaye du Bec. Il fit des progrès rapides, secondés par un grand amour de l'étude, et fut bientôt en état d'enseigner les novices. Après d'assez longues hésitations, il prit l'habit monastique (1060). Il était prieur quand, à la mort du vénérable Hellouin, le choix unanime des religieux le désigna pour abbé (1078).

Au couvent, Anselme partagea son temps entre la pratique des austérités et la composition littéraire. Supérieur à tous ses contemporains par la sagacité de son esprit et ses talents en dialectique, il n'en fut pas

moins égal aux plus éminents en vertu et en dévotion. Disciple et successeur de saint Augustin, il tenta, dans de nombreux écrits, de développer la science de Dieu et des choses divines d'après des principes rationnels, et mérita d'être regardé comme le père de la philosophie chrétienne au moyen âge. « Je ne cherche pas à comprendre pour croire, disait-il ; mais je crois pour comprendre. » Peu à peu, sa réputation se répandit ; ses Traités métaphysiques, ses Méditations passèrent de main en main et excitèrent une admiration universelle. De toutes parts il recevait des marques d'estime, quelque preuve de dévouement. Il usait de son influence sur les âmes pour prêcher aux puissants et aux riches la mortification et l'humilité ; sa volumineuse correspondance porte partout l'empreinte de cette préoccupation.

En Angleterre, où le Bec avait des dépendances, Anselme comptait de nombreux amis. Tout le clergé souhaitait qu'il fût nommé au siège de Cantorbéry, vacant depuis la mort de Lanfranc. On profita de sa présence dans l'île pour arracher au roi Guillaume le Roux la permission de l'élire ; il résista autant qu'il put, mais il fut élu, malgré ses répugnances (6 mars 1093). On venait d'atteler sous le même joug, suivant ses propres expressions, un taureau indompté et une pauvre vieille brebis, laquelle serait tôt mise en pièces, sans avoir été utile à rien. En effet, la guerre ne tarda pas à éclater. Guillaume, tyran cruel, débauché, sans foi ni loi, oublia sa promesse de restituer à l'Église les biens dont il s'était emparé, et, outré des courageuses remontrances du prélat, travailla de toutes ses forces à le faire déposer. Presque tous les évêques soutenaient, avec le roi, le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme s'était attaché à Urbain II, le pape légitime. Il voulut alors quitter l'Angleterre ; on l'en empêcha, on l'arrêta même, on éloigna ses plus fidèles serviteurs. Enfin, on le laissa partir pour Rome (1097), où l'accueil du souverain pontife le dédommagea d'un passé d'humiliations ; il assista au concile de Bari et y parla si clairement sur la procession du Saint-Esprit, que les prélats grecs furent réduits au silence.

Anselme apprit, au monastère de la Chaise-Dieu, la fin tragique de son persécuteur (1099). Rappelé en Angleterre par Henri Ier, il re-

commença avec ce prince artificieux la même lutte au sujet de l'investiture des bénéfices, refusa de sacrer les évêques nommés contrairement aux règles canoniques, et en déposa même neuf, coupables de simonie. La querelle s'envenimant de plus en plus, il fut convenu que l'archevêque irait en personne consulter le pape. Il s'embarqua le 27 avril 1103, et se rendit à Rome, où le roi avait, de son côté, envoyé une ambassade. Le pape, qui était Pascal II, approuva de tous points sa conduite. Anselme fut banni de nouveau et vécut en paix dans sa chère abbaye du Bec jusqu'en 1106. Une réconciliation avec Henri, ménagée par la reine Mathilde, lui permit de rentrer honorablement à Cantorbéry. Il y mourut, le 21 avril 1109, à l'âge de soixante-seize ans. En 1720, Clément XI le plaça parmi les docteurs de l'Église.

22 AVRIL.

SAINTS SOTER ET CAIUS.

Soter, fils de Concordius, naquit à Fundi, près de Naples, et succéda, en 168, au pape Anicet. Père des affligés et des malheureux, il étendit sa charité jusqu'aux contrées voisines, en Grèce, par exemple, et saint Denis, évêque de Corinthe, en témoigna sa reconnaissance aux Romains dans une lettre qui subsiste en partie. « Fidèles aux anciennes coutumes, » dit-il, « vous subvenez aux besoins de mes pauvres. Votre pieux évêque n'a pas borné son zèle à ce bienfait; il a consolé en même temps par ses charitables discours les frères condamnés à travailler au mines, retraçant à leur égard la bonté généreuse d'un père pour ses enfants. » On croit que Soter périt dans la persécution de 177, sous Marc-Aurèle.

Caïus, originaire de la Dalmatie, succéda en 283 au pape Eutychien. La persécution sévissait alors avec fureur, et les chrétiens étaient obligés de se cacher dans les cavernes et les cimetières; Caïus y chercha aussi un abri afin de leur prêter plus facilement assistance. L'orage

passé, il se signala par son zèle à propager la foi en envoyant des missionnaires en Italie et en Sardaigne. Il est regardé comme l'auteur du décret qui enjoint aux clercs de recevoir les ordres mineurs et majeurs avant de pouvoir être sacrés évêques. Il mourut en 296.

SAINTE OPPORTUNE.

Le pays d'Auge, en Normandie, appelé jadis l'Hiémois, avait, pour le gouverner, des seigneurs francs, qui prétendaient sortir de la race mérovingienne. Un de ceux-ci eut, à la fin du septième siècle, deux enfants qui entrèrent en religion : le fils, Chrodegang, d'abord moine, devint évêque de Séez vers 745 ; la fille, Opportune, se retira dans un petit monastère de vierges, fondé à Montreuil sous la règle de saint Benoît. Tout près de là, dans le diocèse de Séez, une de ses proches parentes, Lantilde, dirigeait une abbaye du même ordre au village d'Almenèche. Opportune s'avança avec tant d'ardeur dans les voies de la sainteté, qu'elle fut choisie pour abbesse de sa maison, malgré sa vive résistance. Vêtue d'habits grossiers, elle ne quittait point le cilice, et son jeûne était continuel. Au reste, ses austérités ne lui rendaient ni l'esprit chagrin ni l'humeur maussade. La mort violente de son frère la plongea dans une grande affliction. Chrodegang avait quitté son évêché pour faire un pèlerinage à Rome ; son absence dura sept ans, et, à son retour, il fut assassiné par un clerc indigne, qui avait usurpé sa place. L'abbesse, qui lui était tendrement attachée, fit transporter son corps à Montreuil, et mourut peu de temps après (22 avril 770).

23 AVRIL.

SAINT GEORGES.

C'est un guerrier qui souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien ; ce que nous connaissons de sa vie est limité aux faits suivants. D'une

bonne famille établie en Cappadoce, et alliée à sainte Nina, qui porta l'Évangile en Géorgie, il entra dans l'armée comme centurion et montra assez de talents militaires pour être élevé au rang de tribun. Il avait accompagné sa mère à Diospolis (Lydda), en Palestine, où elle possédait quelque bien, lorsqu'il eut connaissance du premier édit de persécution.

Fig. 69. — Saint Georges. D'après une sculpture du XVIe siècle, à Rouen.

Aussitôt il retourne à Nicomédie, proteste en public contre l'édit, et va même, dit-on, jusqu'à le déchirer. On l'arrête, on le jette en prison, et il est condamné au dernier supplice (23 avril 303).

Le culte de saint Georges se répandit très vite en Orient ; il y avait à Constantinople six églises qui lui étaient dédiées, et Justinien en fit bâtir une fort belle à Lydda, où ses restes avaient été transférés. Les Grecs l'appellent par excellence *le grand martyr*. Il est un des patrons de la Russie, et a été celui de l'Angleterre depuis le quatorzième siècle. L'iconographie chrétienne le représente à cheval et combattant

un dragon pour la défense d'une femme qui implore son secours, symbole de ses efforts pour délivrer sa patrie des attaques du démon.

SAINT ALBERT.

Albert ou Adalbert, né vers 955, d'une noble famille bohême, fut consacré tout enfant au service des autels et élevé à Magdebourg, dans le cloître de la cathédrale. Ses études terminées, il retourna à Prague, muni d'une précieuse collection de manuscrits et de livres, qu'il avait réunis à grands frais. L'évêque Diethmar l'ordonna prêtre, et il fut choisi, après sa mort, pour le remplacer (983). L'éminence de sa doctrine, la sainteté de ses mœurs, sa charité inépuisable, ses prédications incessantes auraient dû toucher le cœur de ses diocésains ; mais, outre qu'il y avait encore parmi eux beaucoup de païens attachés à leurs anciennes superstitions, ceux mêmes qui se disaient chrétiens déshonoraient leur foi par les plus honteux désordres. Albert mit tout en œuvre pour les corriger, et, quand il reconnut l'inutilité de ses efforts, il quitta Prague en 988, se rendit à Rome et prit l'habit de bénédictin au monastère de Saint-Alexis, où il vécut six ans avec autant de soumission et d'humilité que s'il eût été le dernier des novices. Les habitants de Prague le rappelèrent, et le pape lui enjoignit de céder à leurs vœux ; il le fit, et n'ayant vu chez eux que les apparences du repentir, il résolut de les abandonner tout à fait (995). Après avoir passé en Hongrie, où il baptisa, à Grân, en présence de l'empereur Othon III, le prince Étienne, qui fut plus tard canonisé, il alla en Pologne, dont le duc, Boleslas, avait beaucoup d'amitié pour lui.

Parmi les nations teutoniques qui demeuraient encore plongées dans l'idolâtrie étaient les Obotrites, les Vendes et les Borusses ou Prussiens, dont la conversion avait été entreprise avec peu ou point de profit. Ce fut chez ces derniers qu'Albert se proposa de répandre les lumières de l'Évangile, dessein qu'il avait à cœur depuis longtemps. Avec ses fidèles compagnons, les moines Gaudence et Benoît, il descendit la Vistule jusqu'à Dantzig et se vit bien accueilli ; mais plus loin,

en suivant les bords de la mer, il rencontra une population farouche, presque sauvage, qui l'accabla d'outrages et de coups, et le laissa pour mort. A une nouvelle tentative, il pénétra dans l'enceinte d'un chêne sacré, au pied duquel avaient lieu les sacrifices, et le fit abattre par ses compagnons. On s'empara de lui, on le chargea de liens, et un prêtre païen lui enfonça un javelot dans la poitrine (23 avril 997). Les Prussiens retombèrent dans leur barbarie, et ne furent convertis au christianisme, à la suite de longues et sanglantes guerres, qu'à la fin du treizième siècle. Le corps du saint missionnaire, racheté par Boleslas au poids de l'or, fut placé dans la cathédrale de Gnesen, en Posnanie.

24 AVRIL.

SAINT ROBERT.

Descendant du comte Geraud d'Aurillac, il naquit en Auvergne et fut élevé dans la communauté de Saint-Julien, à Brioude. Après avoir reçu la tonsure, il en devint chanoine, puis trésorier, et se fit admirer par ses vertus, principalement par sa charité envers les malades, dont il pansait les plaies de ses propres mains. Cette tendresse pour les misérables s'accrut avec l'âge : afin de leur donner le moyen d'être soignés avec moins de peine, il procura le bâtiment d'un hôpital dans le lieu où il faisait sa demeure. Il employa aussi une partie de ses biens, qui étaient considérables, à réparer plus de cinquante églises, tant en Auvergne qu'ailleurs. Le désir qu'il avait d'embrasser la vie monastique lui fit quitter son bénéfice pour entrer d'abord à l'abbaye de Cluny, ensuite à celle du Mont-Cassin.

En 1043, deux chanoines de Limoges lui cédèrent la propriété d'un désert, situé sur les confins du Velay, et couvert d'une forêt si étendue qu'un cheval vigoureux aurait mis plus de quatre jours à la traverser. Robert s'associa deux anciens soldats de son père, et fonda, au milieu de cette solitude, le monastère de la Chaise-Dieu. Malgré l'hostilité

acharnée des montagnards à demi païens, malgré les voix mystérieuses qui lui criaient la nuit : « Pourquoi, étranger, veux-tu nous chasser de nos demeures? » il persévéra dans son projet, ouvrit des clairières et laboura la terre. La Chaise-Dieu prospéra, compta jusqu'à trois cents religieux, et sembla un moment rivaliser avec Cluny par le grand nombre de ses dépendances. Son premier abbé mourut le 17 avril 1068, et fut enterré le 24, jour où sa mémoire est honorée.

On ne doit pas le confondre avec saint *Robert,* le fondateur de l'abbaye de Cîteaux, mort le 29 avril 1110.

25 AVRIL.

SAINT MARC,

ÉVANGÉLISTE.

Au rapport de saint Jérôme, Marc était Juif d'origine, de la tribu de Lévi. La tradition la plus autorisée nous apprend qu'il fut converti par les apôtres après la résurrection de Jésus; ce fut Pierre, son oncle, qui le rappela. Il devint son fidèle et zélé compagnon, lui servit d'interprète et l'aida à composer sa première épître, qui se termine par ces mots : « L'église de Babylone (Rome) et Marc, mon fils, vous saluent. »

Après l'avoir suivi deux fois en Italie, il partit par son ordre, en l'an 64, pour aller enseigner les gentils. De la Cyrénaïque, où il débarqua, il se rendit à Alexandrie, et y forma en peu de temps une communauté nombreuse.

Les progrès rapides que faisait le christianisme dans cette grande cité ayant animé les païens contre lui, ils le traitèrent de magicien et résolurent sa mort. S'étant saisis de sa personne pendant qu'il offrait à Dieu sa prière, ils lui attachèrent une corde au cou, le traînèrent par les rues et lui mirent le corps en pièces; le soir venu, ils le jetèrent en prison, l'en tirèrent le lendemain et lui infligèrent le même supplice jusqu'à ce qu'il rendît l'âme (25 avril 68). Les chrétiens recueillirent ses restes et les enterrèrent secrètement dans leur lieu d'assemblée.

Saint Marc est l'auteur de l'Évangile qui porte son nom; il paraît l'avoir rédigé en Égypte, vers l'an 65, à la prière des fidèles, qui le supplièrent de leur laisser par écrit ce qu'il avait appris de la bouche du prince des apôtres. Loin d'avoir abrégé le récit de saint Matthieu, comme on l'a dit, il est plus étendu que lui en certains endroits, plus complet en ce qui regarde les miracles et les paraboles du Sauveur. Son style est concis et, quoique rempli de tournures hébraïques, d'une simplicité qui n'est pas dépourvue de charmes. Le lion est le symbole de cet évangéliste. Venise, qui possède ses reliques, l'a choisi pour patron et l'a, depuis des siècles, honoré d'un culte éclatant.

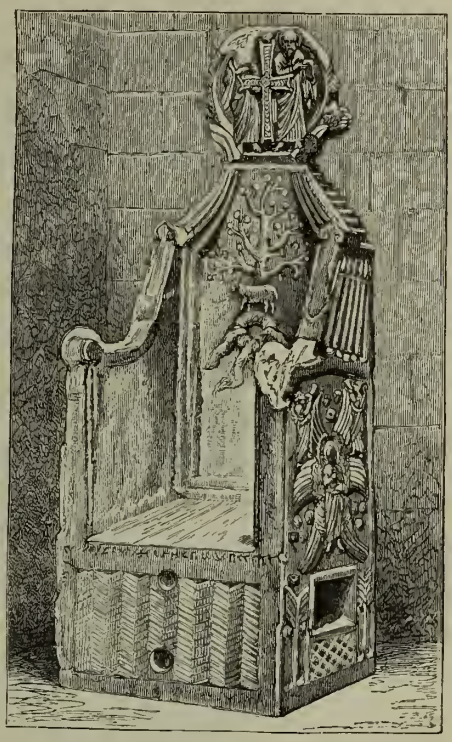


Fig. 70. — Chaire de saint Marc, conservée dans le trésor de la basilique patriarcale, à Venise.

On a confondu quelquefois, à tort, Marc l'évangéliste avec un disciple et cousin de l'apôtre saint Barnabé, nommé Jean Marc.

26 AVRIL.

SAINT RIQUIER.

Deux disciples de saint Colomban, Irlandais comme lui, prêchaient la foi dans le Ponthieu, vers l'embouchure de la Somme. Les habitants les chargèrent d'injures, et ils s'étaient jetés sur eux pour les chasser violemment du pays, lorsqu'un seigneur nommé Riquier vint à leur se-

cours et les recueillit dans sa maison. En échange de son hospitalité, ils lui inspirèrent l'amour des vertus chrétiennes. « Riquier, devenu prêtre et religieux, » dit Montalembert, « se mit lui-même à prêcher les populations qui avaient si mal reçu ses hôtes. Il réussit au delà de toute attente, et se fit écouter non seulement des pauvres dont il consolait les misères, mais des riches et des puissants dont il réprimait durement les excès. Les succès de son éloquence étaient aussi des triomphes pour la charité : on lui apportait en masse des aumônes qu'il consacrait à racheter des captifs, à soulager les lépreux et autres malheureux atteints de maladies contagieuses et dégoûtantes. Après avoir étendu dans l'île de Bretagne ses courses apostoliques, il revint fonder sur ses domaines, à Centule, au nord de la Somme, un monastère qui devait plus tard prendre son nom (628). »

Le jeune roi Dagobert, qui venait de succéder à son père en Neustrie, vint visiter Riquier dans sa retraite, et, loin de se fâcher des vérités qu'il avait exprimées avec une liberté sacerdotale, lui fit une donation spécialement destinée à entretenir le luminaire de son église. Cependant, comme à tant d'autres saints, la dignité abbatiale et le souci des affaires ne convenaient pas à Riquier. Afin de travailler à l'œuvre de son salut, il résigna la communauté à l'un de ses disciples et, suivi d'un seul compagnon, s'alla cacher dans la forêt de Crécy. Dès lors il pratiqua des austérités si terribles, des jeûnes si longs, une oraison si assidue, qu'il n'avait plus que la peau et les os, et qu'à peine pouvait-il soutenir son corps sur un bâton. Une foule de malades assiégeaient sans cesse son ermitage, et il n'y en avait guère qui n'en revinssent soulagés ou même guéris. Ce fut là que mourut Riquier, vers 645. Son abbaye, détruite en partie par la foudre en 1710, est occupée par le petit séminaire du diocèse d'Amiens.

27 AVRIL.

SAINT ANASTASE.

A la fin de 398, le Romain Anastase succéda au pape Sirice. Saint Jérôme l'appelle un homme éminent, d'une riche pauvreté et d'une

sollicitude apostolique. On a de lui une lettre dans laquelle, après avoir condamné la traduction faite par Rufin d'un ouvrage d'Origène, il exhorte les évêques à veiller avec soin à la pureté de l'Évangile parmi

Fig. 71. — Abbaye de Saint-Riquier, près d'Abbeville. D'après un dessin d'un vieux manuscrit.

les nations de la terre, qui sont, dit-il, les parties de son corps. Il mourut au mois d'avril 402.

SAINTE ZITE.

Zita ou Zite, née en 1211, était la fille de pauvres paysans du territoire de Lucques. A douze ans, elle entra au service d'un habitant de

la ville. C'est dans cette humble condition, où s'écoula sa vie presque entière, qu'elle parvint à une haute sainteté et qu'elle se montra le modèle des servantes. Sa douceur, sa modestie et son obéissance étaient admirables. Au milieu de ses occupations, elle ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, sanctifiant le travail par la prière. Quoique son état lui fournît des occasions nombreuses de mener une existence pénitente, elle y ajoutait des austérités volontaires, jeûnant toute l'année, souvent au pain et à l'eau, et couchant sur la terre nue. Son maître, qui était d'un caractère violent et brutal, s'emportait contre elle jusqu'à la fureur; la voyant toujours patiente, laborieuse et soumise, il finit par lui rendre justice et lui confia le maniement de ses affaires. Ni l'âge ni les infirmités ne diminuèrent rien de sa ferveur et de sa tendre charité envers les malheureux. Zite mourut le 27 avril 1272, à Lucques, qui se plaça sous son patronage.

28 AVRIL.

SAINT VITAL ET SAINTE VALÉRIE.

Vital habitait Milan, sa patrie, lorsque des affaires importantes l'obligèrent à se rendre à Ravenne avec Valérie, sa femme. En arrivant dans cette ville, il vit conduire au supplice un médecin chrétien nommé Ursicinus, qui, déjà éprouvé par la torture, était sur le point d'apostasier dans l'espoir de racheter sa vie. Sans s'inquiéter du péril auquel il s'exposait, il court à lui, relève son courage et le décide à verser son sang pour la foi. Après l'exécution, il emporte son corps et lui donne la sépulture. Le magistrat, ayant été informé du fait, ordonne que Vital soit arrêté, et, après l'avoir cruellement tourmenté sur le chevalet, il le condamne au feu, d'autres disent à être enterré vif.

Quant à Valérie, comme elle retournait à Milan, elle fut massacrée par une troupe de paysans, à cause de son refus de prendre part avec eux à une fête païenne qu'ils célébraient. On place communément le

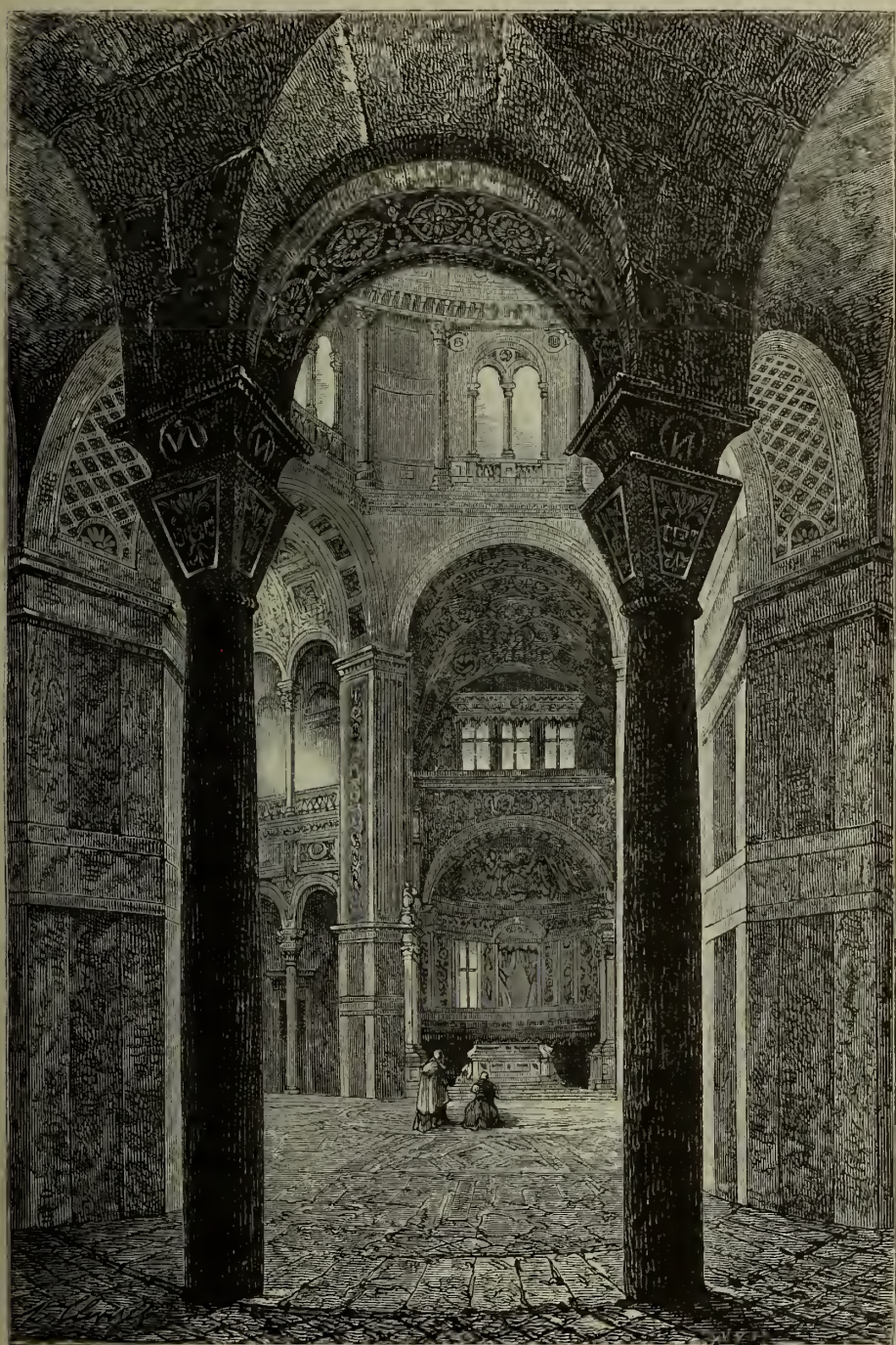


Fig. 72. — Intérieur de l'église de Saint-Vital, à Ravenne. VIe siècle.

martyre des deux époux en l'an 171. Saint Vital est le patron de Ravenne, et ses reliques sont conservées dans la magnifique église qui y fut bâtie, en 547, aux frais de l'empereur Justinien.

SAINTE THÉODORA ET SAINT DIDYME.

Dans la persécution de Dioclétien (304), Eustrate, gouverneur d'Alexandrie, condamna Théodora, jeune fille libre et de bonne famille, à être exposée dans un lieu d'infamie pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, et il ajouta : « Nous verrons si votre Dieu aura soin de sa colombe. — Que cela ne vous inquiète pas, répondit-elle ; celui qui a été jusqu'ici le gardien de ma pureté saura la défendre de toute souillure. » A peine fut-elle enfermée qu'il se présenta un soldat chrétien nommé Didyme ; il lui dit : « Ma sœur, je suis venu, non dans le dessein de vous perdre, mais de vous sauver. Changeons d'habits ; sortez hardiment, et l'on ne vous reconnaîtra pas. Je m'offre de bon cœur à endurer le martyre. » Ayant appris cela, le gouverneur l'envoya au supplice. Comme on l'y conduisait, accourut Théodora, qui voulait mourir à sa place. « Si j'ai consenti à fuir, s'écria-t-elle, c'était pour échapper à la violence. En changeant d'habit, je n'ai pas changé de religion. » Il s'éleva entre eux un héroïque débat, dans lequel, fait observer saint Ambroise, « l'un et l'autre emportèrent la victoire en méritant la palme du martyre, puisqu'ils eurent tous deux la tête tranchée. »

29 AVRIL.

SAINT HUGUES.

La célèbre abbaye de Cluny, en Bourgogne, fut fondée, en 910, sous la règle de saint Benoît, par le savant et vertueux Bernon, grâce aux libéralités de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. C'était une congrégation qui ne relevait, pour le temporel, que du saint-siège. Odon, Maïeul et Odilon, tous trois canonisés, s'étudièrent avec tant de zèle à

y maintenir une exacte discipline, que la plupart des couvents de l'Europe la prirent pour modèle ; au dix-septième siècle, elle comptait 2,000 maisons dans sa dépendance.

Hugues, qui en fut le sixième abbé, naquit en 1024, à Semur, en Brionnais. Son père, le comte Dalmace, le destinait au métier des armes ; mais l'influence de sa mère, qui l'avait en secret voué à Dieu, l'emporta, et il obtint la permission d'entrer comme novice à Cluny.

Fig. 73. — Chevalier communiant. D'après une sculpture de la cathédrale de Reims. XIIIe siècle.

En 1049, il remplaçait Odilon dans le gouvernement de l'abbaye. Très sévère envers lui-même, priant sans cesse ou travaillant, il joignait la prudence à la simplicité, la gravité à la douceur. Il ordonna le service de la charité dans les détails les plus minutieux. Outre les voyageurs fréquemment hébergés, chaque jour les enfants et les vieillards avaient leur part de douze grandes tourtes cuites au four exprès pour eux, et dix-huit pauvres étaient logés et nourris. Un aumônier, aidé de cinq serviteurs, était chargé d'assister une fois par semaine les besoigneux du dehors. Sous la conduite d'Hugues, Cluny atteignit rapidement un

haut degré de prospérité; les religieux y affluaient, chevaliers, barons, jusqu'à un duc de Bourgogne, qui ne voulut pas avoir d'autre retraite après la mort de sa femme. A peine maître de l'Angleterre, Guillaume le Conquérant écrivit à l'abbé pour lui demander des religieux, s'offrant à leur donner cent livres d'argent par tête, proposition incongrue qui fut accueillie comme elle le méritait.

Les grandes qualités d'Hugues, et surtout son esprit de modération, le firent souvent employer par le saint-siège. Il présida, en qualité de légat, plusieurs des conciles qui se tinrent de son temps, et fit différents voyages à Rome. Il réconcilia l'empereur Henri III avec André, roi de Hongrie, et, plus tard, à la fameuse entrevue de Canossa, il s'efforça de rétablir la paix entre Henri IV, qui était son filleul, et le pape Grégoire VII. Ce dernier, moine de Cluny, ne cessa d'en vénérer le chef et de l'associer aux missions les plus importantes, persuadé, disait-il, que rien au monde ne saurait le détourner du sentier de la justice. Saint Hugues mourut, comblé de jours et de mérites, le 29 avril 1109, dans son abbaye, et fut canonisé en 1121.

SAINT PIERRE DE VÉRONE.

Né à Vérone, en 1205, Pierre puisa, dès sa première enfance, dans une école catholique une foi pure et ferme dont les instigations de ses proches ne purent jamais le détacher. Ils appartenaient, en effet, à une secte qui causait alors beaucoup de ravages, celle des patarins ou cathares, appelés en France *albigeois;* on y admettait l'existence de deux principes éternels, le bien et le mal, ce qui, entre autres conséquences déplorables, conduisait au fatalisme. Attiré par les ardentes prédications de saint Dominique, il obtint d'être admis au nombre de ses disciples, et, faveur plus insigne, d'être dirigé par lui-même dans les voies de la perfection. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il fut chargé de la prédication dans les provinces de l'Italie centrale. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et lorsqu'il approchait des villes où il de-

Fig. 74. — Saint Pierre de Vérone. D'après le Dominiquin. XVIIe siècle.

vait prêcher, on allait au-devant de lui avec la croix, la bannière et les trompettes.

En 1232, le pape Grégoire IX le nomma inquisiteur général. Pierre signala d'abord son zèle en Toscane, et s'attaqua à l'évêque des patarins, qui dut son salut à de puissants personnages. D'autres chefs le remplacèrent, si bien qu'un tiers de Florence fut infecté de l'hérésie. Pierre employa contre elle la parole et les poursuites judiciaires; il organisa une compagnie de nobles, chargée de garder son couvent et d'exécuter ses ordres. Le nombre des procès s'accrut, malgré la résistance des seigneurs; le podestat, ayant voulu défendre les patarins, fut interdit. Les partis s'armèrent en tumulte, et les églises furent envahies; enfin les catholiques triomphèrent à la suite d'une lutte acharnée. Après avoir déployé tant de zèle, Pierre vint se montrer en Lombardie, où l'on insultait publiquement aux rites de l'Église. Il commença la recherche des hérétiques; mais ceux-ci, forts et nombreux, se sentant d'ailleurs soutenus par l'autorité impériale, le firent assassiner sur la route de Côme à Milan (6 avril 1252). Il fut canonisé, l'année suivante, par Innocent IV, qui fixa sa fête au 29 avril.

30 AVRIL.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Catherine, née le 23 mars 1347, était la fille d'un teinturier de Sienne, en Toscane. Une vision qu'elle eut dès le premier âge fut pour elle la première initiation à la vie intérieure et mystique. La solitude l'attirait au point qu'elle s'alla cacher un jour dans une grotte des environs. Soutenue dans un corps délicat par une âme brûlante et sensible, et par un caractère énergique, elle n'aspirait qu'à prier et à faire pénitence. A quinze ans, elle s'engagea dans le tiers ordre de Saint-Dominique, qui n'était point assujetti à la clôture. Dès lors, elle ne mit plus de bornes à ses mortifications : elle s'interdit l'usage de la viande, souvent même celui du pain, couvrit ses reins d'un cilice et d'une chaîne de

fer hérissée de pointes, ne sortit que pour se rendre à l'église ou pour exercer les œuvres de miséricorde, et observa durant trois années un silence absolu. Parmi les personnes affligées qu'elle entreprit de secourir, il y eut deux femmes, attaquées l'une de la lèpre, l'autre d'un cancer horrible, et qui répondirent à ses soins en la diffamant d'une manière cruelle. Dans l'exercice de son ardente charité, elle avait plus

Fig. 75. — Sainte Catherine de Sienne guérissant une femme malade.
D'après une peinture de l'école de Sienne. XVe siècle.

en vue les âmes que les corps; de là, ce zèle infatigable pour la conversion des pécheurs. Ses actes, ses discours, sa présence seule, avaient une puissance secrète qui incitait à la vertu; l'on ne pouvait l'approcher sans devenir meilleur. Pendant la peste de 1374, elle se dévoua héroïquement à Sienne et à Pise, et rendit la santé à un grand nombre de malades.

Le même motif de charité ou d'obéissance lui fit entreprendre divers voyages, surtout pour la pacification de l'Église. Deux choses la préoc-

cupaient : la délivrance du saint Sépulcre et le retour des papes à Rome. Elle s'adressait aux souverains, aux chefs populaires, afin de les exhorter à la croisade. Tandis qu'elle s'épuisait en efforts à prêcher la paix de tous côtés, les excès de tous genres commis par les légats pontificaux amenèrent un soulèvement général (1375). Reprenant sans se décourager son rôle de médiatrice, Catherine tente d'apaiser les uns et de conseiller les autres, et part enfin pour Avignon, résidence des papes depuis soixante-dix ans. A peine arrivée, elle est en butte à des soupçons injurieux ; on la soumet à une sorte d'enquête sur ses révélations, sur sa manière extraordinaire de vivre, sur les conversions miraculeuses qu'elle a opérées. Grégoire XI, de son côté, l'accueille avec bienveillance, rend hommage à sa prudence et à sa pureté, et s'engage vis-à-vis d'elle à rentrer dans Rome.

Pendant que le retour de la papauté mettait fin à un trop long exil, Catherine facilitait l'acte de réconciliation entre l'Église et l'Italie. Puis, reprenant sa vie contemplative et ascétique, elle dicta, pendant ses extases, le *Dialogue de la divine Providence,* résumé de sa doctrine, où elle s'élève aux plus hautes régions du mysticisme. Appelée à Rome par Urbain VI, elle s'établit avec ses disciples dans une maison écartée et y vécut dans les privations et les souffrances. La mort l'enleva à trente-trois ans, le 29 avril 1380. Dès que Pie II l'eut canonisée, son culte se propagea rapidement ; de grands honneurs lui furent décernés, et beaucoup de couvents s'élevèrent sous son invocation.

MAI.

—

1er MAI.

SAINT JACQUES ET SAINT PHILIPPE.

ACQUES, dit *le Mineur* pour le distinguer du fils de Zébédée, était né à Nazareth bien avant Jésus; il avait pour père Cléophas et pour mère Marie, parente de la sainte Vierge. Fort attaché à la loi de Moïse, il ne se pressa point de reconnaître la mission divine du Sauveur. « Ses frères, » dit l'Évangile (c'est-à-dire ses cousins), « ne croyaient pas en lui; » mais, plus tard, ils prouvèrent, au péril de leur vie, qu'ils avaient bien changé de pensée. Jacques fut appelé à l'apostolat en même temps que Jude, son frère, et vit, après la résurrection, le Seigneur lui apparaître en particulier. Au moment de se séparer, les apôtres le mirent à la tête de l'église de Jérusalem (33), ce qui lui donna, après le départ de saint Pierre, une autorité immense.

Les Juifs le tenaient presque en la même vénération que les chrétiens, à cause de son éminente sainteté, qui lui valut le surnom de *Juste*. C'était un ascète, vêtu de simple toile et pratiquant toutes les abstinences;

il s'était interdit l'usage des bains et des parfums, ne coupa jamais ses cheveux, et passait de longues heures à prier dans le temple. Lors du premier concile, tenu en 51 à Jérusalem, il fit dispenser les gentils de la circoncision et autres cérémonies légales, et n'exigea d'eux que de s'abstenir de l'idolâtrie, de la fornication et du sang. Vers l'an 59, il adressa à tous les Juifs convertis, qu'il appelait « les douze tribus dispersées », une épître canonique, qui contient d'admirables règles de conduite. « La religion pure et vraie devant Dieu, notre père, » dit-il, « consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se préserver des souillures du monde. — Que tout homme soit prompt à entendre, lent à parler et lent à s'irriter. — Comme un corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. »

Cependant, les chefs de la synagogue s'alarmaient des progrès du christianisme, et surtout le grand prêtre Anne, fils de celui qui avait tant contribué au supplice de Jésus. La mort du procurateur Festus ayant laissé la Judée sans gouvernement, Anne en profita pour citer Jacques devant le sanhédrin et l'accuser d'avoir violé la loi de Moïse, lui qui en était resté un des plus rigides observateurs. Sommé de déclarer que Jésus n'était point le fils de Dieu, le saint vieillard s'y refusa avec force et fut condamné à la lapidation; comme on avait peine à l'achever, un foulon lui cassa la tête d'un coup de maillet (1er mai 62).

Philippe, natif de Bethsaïda, en Galilée, était marié lorsque le Seigneur l'invita à le suivre. Peu après sa vocation, il lui amena Nathanaël, son ami, et prit place parmi les apôtres. Il alla prêcher l'Évangile dans les deux Phrygies, s'établit à Hiérapolis et y mourut, fort âgé, vers l'an 80. Il avait quatre filles, dont deux vieillirent dans la virginité et furent douées du don de prophétie. Saint Jean l'honorait de son amitié, et saint Polycarpe eut le bonheur de converser avec lui.

SAINT BRIEUC.

Quand saint Brieuc, accompagné de quatre-vingts moines, débarqua en Armorique, sur la plage près de laquelle s'est élevée depuis la ville

qui porte son nom, il pénétra dans une double allée couverte d'ombrages séculaires. Sans tarder, tous se mirent à l'ouvrage, abattant les grands arbres, rasant les taillis, coupant les halliers et les broussailles ;

Fig. 76. — Saint Jacques guérissant un aveugle. D'après une peinture à fresque de Mantegna. XVe siècle.

puis, le fourré éclairci, ils défoncèrent le sol, le nettoyèrent et l'ameublirent avec un soin minutieux. Ainsi s'exprime la légende touchant l'arrivée de Brieuc, laquelle peut être rapportée vers le milieu du cinquième siècle. Il venait alors de la Grande-Bretagne, où il avait suivi

saint Germain d'Auxerre. Disciple de cet illustre évêque, il reçut de lui l'ordination sacerdotale et partagea ses fatigues apostoliques. Après un séjour d'une quinzaine d'années chez les Saxons, il repassa la mer et fonda, avec l'aide d'un seigneur de ses parents, Celte comme lui, le monastère qui, dans la suite, donna naissance à une ville. Brieuc n'en fut point le premier évêque, ainsi qu'on l'a dit quelquefois; il avait, il est vrai, le caractère épiscopal, mais sans être attaché à aucune église particulière. On croit qu'il mourut vers 502, dans un âge fort avancé.

SAINT MARCOUL.

D'origine franque, Marculfe ou Marcoul, né à Bayeux, renonça à son héritage pour se mettre sous la conduite de saint Possesseur, évêque de Coutances. Ordonné prêtre à trente ans, il consacra sa vie à prêcher la foi aux habitants du Cotentin, et ses instructions, appuyées par un caractère affable et généreux, produisirent de bons fruits sur cette terre de vieilles superstitions. Accompagné de deux disciples et monté sur son âne, il alla un jour trouver le roi Childebert à Paris, et lui demanda un domaine appelé Nanteuil et situé non loin de la mer, afin d'y établir un couvent, où l'on prierait pour le roi et pour la nation des Francs. Childebert satisfit à sa requête. Cette fondation achevée, Marcoul, que tourmentait le besoin de solitude, se retira dans une île du littoral, à peine habitée par une trentaine de pêcheurs, et nommée Agna (aujourd'hui l'une des îles Normandes). Une bande nombreuse de pirates saxons y fit une descente. « Prenez courage, » dit le saint aux habitants effrayés ; « marchez contre l'ennemi, et Dieu combattra pour vous. » Leur attitude résolue mit en fuite les païens, et une seconde fondation marqua l'emplacement de cette victoire de la foi.

Avant de mourir, Marcoul voulut obtenir de Childebert la confirmation des pieuses donations qu'il avait reçues. En approchant de Compiègne où résidait le roi, et comme il était assis au bord de l'Oise, un lièvre vint se réfugier sous sa robe. L'un des chasseurs qui le poursuivaient l'oblige, après beaucoup d'injures, à lâcher la bête ; aussitôt chiens

et chevaux s'arrêtent immobiles, l'insolent est jeté à terre, le ventre ouvert, et ne se relève guéri que par un miracle du saint. Childebert,

Fig. 77. — Le roi de France, ayant été sacré, se rend à l'abbaye de Saint-Marcoul, où il touche les écrouelles. D'après une miniature du XVIe siècle.

ayant appris ce qui se passait, va au-devant de son ami, sollicite sa bénédiction et le ramène au château, où il lui accorde tout ce qu'il demande, par un acte dont la reine Ultrogothe et les leudes présents furent

les témoins. Marcoul mourut en 558, à Nanteuil, et fut enterré par saint Lô, évêque de Coutances. Afin de soustraire son corps à la profanation des Normands, qui ravageaient le pays, on le porta, vers le milieu du neuvième siècle, à Corbeny (diocèse de Laon). On invoque saint Marcoul contre les écrouelles. Aussi les rois de France, après leur sacre, allaient-ils faire une neuvaine à son tombeau, en reconnaissance du privilège qu'ils croyaient avoir de guérir cette maladie.

2 MAI.

SAINT ATHANASE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

« Louer Athanase, c'est louer la vertu même. » A cet éloge de saint Grégoire de Nazianze, on peut ajouter que sa parole contribua au triomphe du christianisme encore plus peut-être que la puissance de Constantin, tant il déploya de zèle pour le soutenir, tant ses adversaires firent preuve d'acharnement contre lui.

Né en 296 à Alexandrie, il fut élevé au diaconat par l'évêque Alexandre. Enflammé de la passion qui fait les saints, l'amour de Jésus-Christ, il n'avait pas vingt ans lorsqu'il dirigea contre les païens deux écrits où l'on remarquait une profondeur de pensée et une vigueur de logique peu communes. Souvent il s'arrachait à ses travaux pour aller au désert se retremper dans les conversations de saint Antoine, le grand anachorète. Ce fut sous l'influence de ses avis que la conduite d'Alexandre vis-à-vis d'Arius devint plus énergique. Il l'accompagna au concile de Nicée (325), et eut beaucoup de part aux décisions qui furent prises contre l'audacieux hérétique qui niait la divinité du Verbe. Élu en 326 au siège d'Alexandrie, quoique absent, il inaugura son épiscopat sous d'heureux auspices. D'un tempérament robuste, auquel des veilles assidues et des jeûnes constants n'enlevaient ni la souplesse ni la force, il trouvait du temps pour tout : il ramenait le bon ordre

dans la ville, parcourait les églises de son diocèse, montait en chaire, ou visitait les malades.

Les ariens, soutenus par Eusèbe de Nicomédie, et qui trouvaient dans la famille même de Constantin des partisans et des appuis, obtinrent l'autorisation de convoquer une assemblée à Tyr. Athanase s'y présenta en compagnie de cinquante évêques d'Afrique, et réfuta sans peine les sottes accusations proposées par ses adversaires. Cela n'empêcha point de le déposer; et l'empereur, qui partageait en partie leurs préventions, le relégua à Trèves (335), faute qu'il répara à ses derniers moments, pour apaiser les remords de sa conscience. De plus rudes épreuves attendaient Athanase à son retour. Constance régnait, et avec lui l'arianisme : il le déclara déchu du siège d'Alexandrie. Les ariens, infatigables dans leur haine, le condamnèrent derechef au synode d'Autioche; cent prélats orthodoxes le proclamèrent innocent, et le pape Jules confirma cette déclaration. Athanase continua de résider à Rome jusqu'en 347, où il fut rétabli par un décret du concile de Sardique.

Fig. 78. — Saint Athanase.
D'après le Dominiquin. XVIIe siècle.

Après que Constance fut devenu maître de tout l'empire, les ariens purent encore une fois s'élever contre le patriarche ; il le condamnèrent dans les conciles de Milan et d'Arles, et, le voyant résolu à ne point leur céder, ils eurent recours à la violence. Pendant qu'il célébrait un office de nuit, des soldats envahirent l'église à main armée, et cherchèrent à s'em-

parer de sa personne. Sauvé de cet horrible attentat par les clercs et les moines qui l'entouraient, il se réfugia au désert (356). On l'y poursuivit, sa tête fut mise à prix, et, par crainte de compromettre les solitaires qui lui avaient donné asile, il s'enfonça plus avant. Caché dans une grotte, connue de son seul serviteur, il vécut ainsi plus de cinq années, qui ne furent pas perdues pour les fidèles, dont il s'occupait, par des écrits nouveaux, de fortifier la croyance. A la mort de Constance (361), il reparut à Alexandrie pour quelques mois seulement; les ariens, unis aux païens, l'en firent chasser de nouveau. Rappelé par Jovien, il subit un quatrième exil sous Valens, gagna le désert et se tint enfermé dans un tombeau de famille (364). Peu après, par une permission tacite, il reprenait ses fonctions pastorales, et ne cessa de les exercer avec son activité accoutumée jusqu'à sa mort, arrivée le 2 mai 373.

Saint Athanase fut un des plus grands hommes de son temps et un oracle de l'Église, qui l'a mis au rang de ses docteurs. Doué d'un esprit droit et vif, de sentiments généreux, d'un courage réfléchi, il avait une charité sans bornes et une humilité profonde. On le révérait pour l'austérité de sa vie, on l'aimait pour la douceur de son commerce. Sa foi était simple et noble comme l'Évangile, et son éloquence, naturelle, forte, semée de traits perçants, et allant au but avec une rare précision. Durant près d'un demi-siècle, il lutta contre une ligue formidable d'hérétiques et de courtisans, les confondit et leur échappa toujours, et, grâce à une énergie qui ne connaissait pas le repos, il porta en personne dans la plupart des provinces de l'empire les preuves de sa science, de son zèle et de sa piété.

SAINT ANTONIN.

Fils unique d'un notaire de Florence, Antoine Pierozzo, né en 1389, fut appelé *Antonin* à cause de sa petite taille. Il était d'un si bon naturel que l'on eût dit la vertu née avec lui. Un grand élan de ferveur le porta à prendre, dès l'âge de seize ans, l'habit des dominicains.

Quoique d'une constitution délicate, son zèle et son courage surpassaient ses forces, à tel point qu'il ajouta encore aux rigueurs de la règle. Il gouverna, l'un après l'autre, une dizaine de couvents, y établit ou raffermit partout la discipline en payant d'exemple, et fut élu vicaire général d'une nombreuse congrégation de son ordre, laquelle avait embrassé une réforme très austère. En 1446, Eugène IV, qui l'avait appelé en qualité de théologien au concile de Florence, le nomma archevêque de cette ville. Cette décision plongea notre saint dans une douleur profonde; en vain allégua-t-il ses fréquentes maladies et son indignité

Fig. 79. — Saint Antonin, archevêque de Florence. D'après une peinture à fresque de fra Angelico, au couvent de Saint-Marc, à Florence. XVe siècle.

personnelle, il dut céder devant un ordre exprès, sous peine d'excommunication.

Rien ne fut changé dans sa conduite ; il réduisit les dépenses de sa maison au strict nécessaire. Accessible à tous, on se trouvait si bien de ses avis et jugements, qu'on l'avait surnommé *le Conseiller*. Sa charité était infatigable : quand il n'avait pas d'argent, il donnait jusqu'à ses meubles et ses habits; il vendit plusieurs fois sa mule pour en convertir le prix en aumônes. Il fonda un établissement destiné à soulager les pauvres honteux. Ayant appris que deux mendiants avaient amassé de grosses sommes d'argent, il leur en enleva la plus forte partie pour la distribuer à ceux qui en avaient réellement besoin. La peste, la famine, les tremblements de terre qui décimèrent son troupeau lui furent des occasions de se dévouer d'une façon héroïque; il brava la contagion, nourrit les affamés en faisant appel à la générosité publique, logea les nécessiteux en attendant qu'il fît rebâtir leurs maisons.

Au milieu de tant de soins et de travaux, Antonin trouva le temps de composer, sur la théologie morale, le droit et l'histoire ecclésiastique, de volumineux ouvrages, qui lui acquirent beaucoup de réputation. « Servir Dieu, c'est régner, » répétait-il souvent. Il mourut à Florence, le 2 mai 1459, et fut inhumé dans l'église de Saint-Marc. Cosme de Médicis lui accordait toute sa confiance. Eugène IV voulut mourir entre ses bras; Pie II assista à ses funérailles. Les miracles opérés par son intercession déterminèrent Adrien IV à le canoniser en 1523. Il est le patron de Florence.

3 MAI.

SAINT ALEXANDRE.

Prêtre romain, Alexandre succéda en 109 à saint Évariste; il n'avait encore que trente ans, mais la pureté de sa vie et son instruction suppléaient au défaut d'âge. Il convertit par sa parole éloquente plusieurs sénateurs et nobles de Rome, entre lesquels il y avait un préfet nommé Hermès avec toute sa famille et ses nombreux esclaves. La

Fig. 80. — Médaille d'Adrien, empereur romain.

nouvelle de ces conversions fut portée à l'empereur Adrien, qui crut y mettre terme un en ordonnant d'en juger l'auteur; mais elles continuèrent de se produire, même dans la prison d'Alexandre, où Quirinus, tribun militaire, et sa fille Balbine reçurent le baptême. Condamné à

Imp. Firmin Didot Cie Paris

LES ELUS.

Fragment du tableau du *Jugement dernier* de Fra Angelico. Quinzième siècle. Académie des Beaux Arts, à Florence.

mort, le saint pontife endura le chevalet, les ongles de fer et le feu ; puis il fut percé par tout le corps de coups de poinçon, qui lui arrachèrent la vie (3 mai 119).

SAINT AUFROI.

Ansfred ou Aufroi était puissant seigneur de Brabant, héritier de quinze comtés, renommé dès sa jeunesse par son courage et son intelligence. En 962, il accompagna Othon Ier à Rome, et eut, sous ses successeurs, une part considérable au gouvernement de l'empire ainsi qu'à toutes les guerres de cette époque. Il avait usé de ses grandes richesses, pour fonder, de concert avec sa femme Hilsonde, l'abbaye de Thorn, au diocèse de Liège (992), laquelle fut transformée plus tard en chapitre de filles nobles. Devenu veuf, il allait se faire moine lorsque Othon III lui imposa l'évêché d'Utrecht (995). Alors, déposant son épée sur l'autel de Notre-Dame, à Aix-la-Chapelle : « Jusqu'à présent, » dit-il, « j'ai employé mon honneur et mon autorité contre les ennemis des pauvres du Christ; désormais, je confie à la vierge Marie, ma patronne, la garde et le salut de mon âme. » Aufroi gouverna son église avec cette fermeté dont il avait donné mainte preuve dans le monde et lui fit don de cinq villages qu'il possédait. Au déclin de ses jours, il perdit la vue, et se retira dans le monastère du mont Sainte-Marie (Heiligenberg), qu'il avait bâti près d'Utrecht; il y nourrissait tous les jours de sa main soixante-douze pauvres. Ce fut là qu'il mourut, le 3 mai 1008 ou 1009.

4 MAI.

SAINTE MONIQUE.

La plus renommée des mères chrétiennes naquit en 332, à Thagaste, ville dont on voit les ruines près de Bône. Elle donna l'exemple pré-

cocé d'une vertu pleine de grâces, et si quelques défauts tendirent à l'obscurcir, elle eut la force de s'en corriger bien vite. Bien qu'issue d'une famille chrétienne et même fervente, elle fut, à vingt-deux ans, mariée à Patrice, un des chefs municipaux de la ville, demeuré païen, et en outre violent et de mœurs relâchées. Formée à la modestie et à la sagesse, elle obéit avec respect à l'époux qui lui fut choisi, et s'efforça, par sa douceur et sa patience, de le conquérir à Dieu. Les pratiques de la piété, les œuvres de miséricorde occupaient les moments qu'elle ne consacrait pas au soin de sa maison et à l'éducation de ses enfants. Patrice la laissa veuve en 371, après avoir reçu le baptême.

Monique avait eu de lui deux fils, Augustin et Navigius, et une fille, Perpétue. Les deux derniers menèrent une vie obscure et pieuse, et moururent en odeur de sainteté. Quant au premier, « celui, disait-elle, qu'elle avait conçu dans son cœur pour le faire naître à la vie éternelle, » on sait combien il répondit mal aux leçons de sa mère, dans quels désordres il tomba, et qu'il se laissa même séduire à l'hérésie des manichéens.

Afin d'obtenir du ciel la conversion de ce fils égaré, Monique redoubla, jusqu'au degré héroïque, de ferveur et de charité; elle versait tant de larmes qu'à l'église la place qu'elle occupait en était toute baignée. Un savant évêque, de passage à Thagaste, fut appelé par elle à son secours ; il lui conseilla d'attendre l'heure marquée par le Seigneur : « Car il est impossible, » ajouta-t-il, « que le fils de tant de larmes périsse ! »

Cependant l'enfant prodigue, presque désabusé, s'était embarqué pour l'Italie à l'insu de sa mère. Elle alla le rejoindre à Milan, où elle trouva un allié puissant dans saint Ambroise, évêque de cette ville. Le jour de sa conversion fut pour elle un triomphe (25 avril 387), mérité par dix-sept années de lutte ; Augustin ne cessa de lui en rapporter tout l'honneur, en remerciant Dieu de lui avoir donné pour mère une de ses servantes.

Après avoir voué sa vie au salut de son fils, Monique n'avait plus qu'à songer au sien. Elle avait hâte de retourner en Afrique, lorsqu'elle tomba malade au port d'Ostie. Dans ses suprêmes entretiens avec

son fils elle s'élevait parfois jusqu'au dernier degré du ravissement, comme à cette heure de nuit, où, étant ensemble à la fenêtre, ils eurent vers Dieu un tel élan, si hardi et si enthousiaste, qu'ils touchèrent en quelque sorte aux délices de l'éternelle vérité. Dans les premiers jours

Fig. 81. — Sainte Monique et saint Augustin. D'après le tableau d'Ary Scheffer. XIXe siècle.

le novembre 387, elle s'endormit dans la paix du Seigneur. Le corps de sainte Monique, inhumé d'abord à Ostie, fut transporté, en 1430, à Rome, dans l'église de Saint-Augustin. En commémoration de ses premières épreuves, l'Église a marqué au 4 mai sa fête, qui pourrait être appelée « la fête des larmes d'une mère chrétienne ».

5 MAI.

SAINT HILAIRE D'ARLES.

Hilaire, né vers 400, sortait d'une famille honorable, qui lui fit donner une éducation digne du rang qu'il devait occuper dans le monde. Aussi se montra-t-il d'abord très épris des avantages que lui promettaient sa fortune et ses talents, et il fallut l'intervention de saint Honorat, son parent, pour changer le cours de ses fausses idées ; à force d'instances, de caresses et de larmes, il réussit à le gagner à Dieu. Dès son entrée à Lerins, Hilaire fut un homme nouveau : son zèle, sa recherche des mortifications en firent bientôt le modèle de la communauté.

Désigné par Honorat pour lui succéder sur le siège d'Arles (429), il conserva dans l'épiscopat la vie pénitente et laborieuse du cloître. Il parcourait son diocèse et les pays voisins toujours pieds nus, même en temps de neige. Enflammé de l'amour des pauvres, il distribua les revenus de son église avec tant de libéralité, qu'il en fut réduit à se servir de calices et de patènes en verre ; après quoi, il travaillait à cultiver les champs ou à tresser des filets pour soulager son peuple misérable ou racheter les captifs traînés en esclavage par les Goths et les Burgondes. Nous lisons même dans son histoire qu'il construisit de ses propres mains, uniquement dans un but charitable, des machines qui marchaient toutes seules, afin de faciliter l'extraction du sel. Il avait un don particulier pour annoncer la parole de Dieu ; on ne se lassait pas de l'entendre, et nombreux étaient les pécheurs qu'il déterminait au repentir et à la pénitence. Il fut un moment en lutte avec Léon Ier au sujet de certains droits canoniques ; mais après sa mort, arrivée le 2 mai 449, ce grand pape lui rendit justice en l'appelant « Hilaire de sainte mémoire ».

SAINT PIE V.

Michel Ghislieri naquit, le 17 janvier 1504, à Bosco, petite ville du Milanais. Ses parents, réduits à une condition fort obscure, le desti-

naient à apprendre un métier lorsque les dominicains d'un couvent des

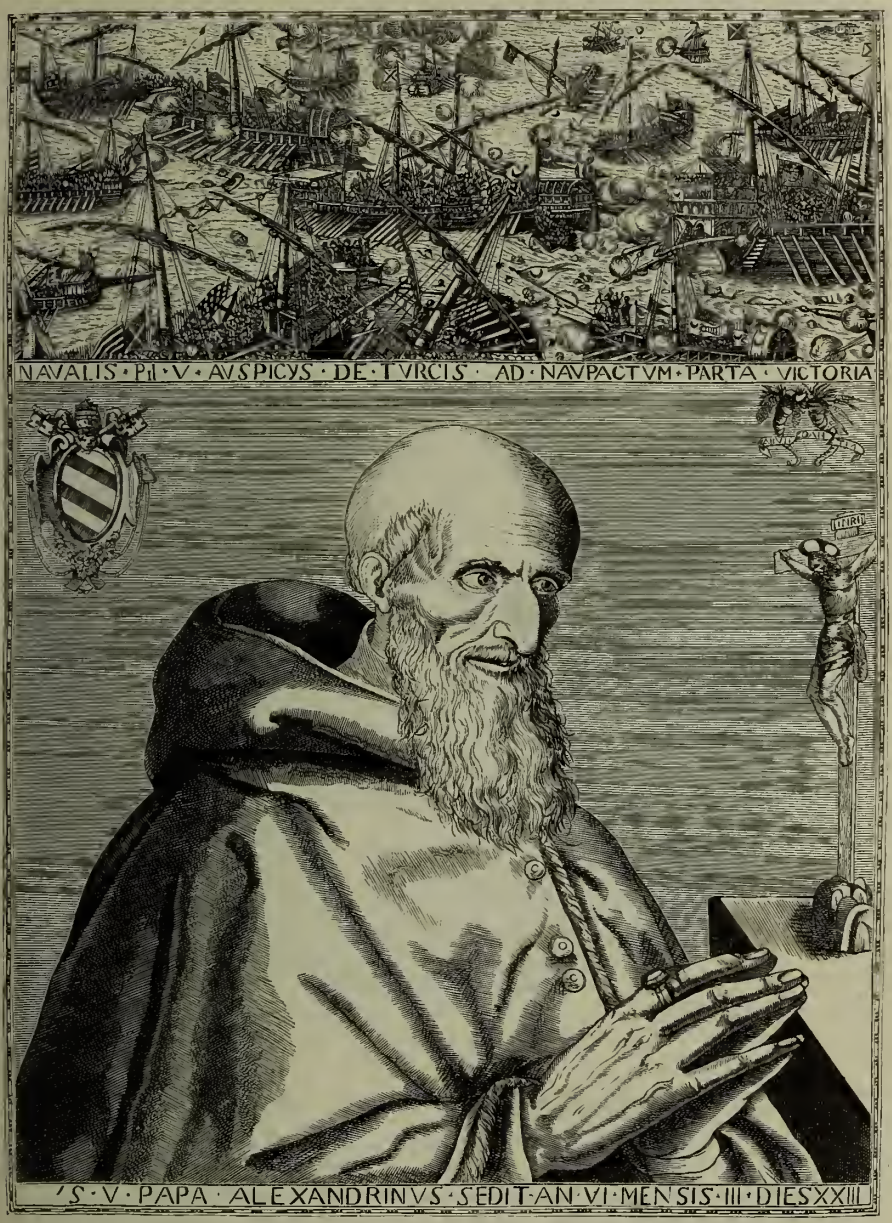


Fig. 82. — Le pape Pie V et la bataille de Lépante. D'après une gravure italienne du temps.

environs se chargèrent de lui. A quinze ans, il obtint d'être reçu parmi eux. Dès qu'il eut été élevé au sacerdoce, il fut occupé à instruire ses

frères dans les sciences divines ou à les former à la vertu, et, comme prieur dans plusieurs maisons de l'ordre, il rétablit partout la bonne administration et la régularité.

La réforme, débordant de la Suisse, envahissait chaque jour le Milanais à l'abri des relations de commerce. Pour arrêter cet échange contagieux, il fallait un gardien zélé de la foi et ferme dans l'action; l'on choisit notre saint, qui fut dépêché à Côme en qualité d'inquisiteur. Aussitôt il visita les villes et les villages, sans se laisser intimider par aucun péril, et sévit avec la calme rudesse de son caractère. Une rigueur si inusitée ameuta contre lui citadins, prêtres et nobles. Il se rendit à Rome : non seulement il y vit sa conduite applaudie, mais on le nomma commissaire général du saint-office (1551). Paul IV, qui avait apprécié ses grandes qualités, lui conféra la pourpre en 1557 et la charge d'inquisiteur général de la chrétienté. Il fut aussi évêque, d'abord à Sutri, puis à Mondovi, et dans l'un et l'autre diocèse il restaura la pureté de la foi; le vice ou la tiédeur ne purent se dérober à ses recherches, et tous furent soumis à la même règle.

Après la mort de Pie IV, il fut élu pape (7 janvier 1566), sur la désignation de saint Charles Borromée, et prit le nom de *Pie V*. Il porta sur le trône pontifical son activité dévorante et une rigueur de discipline qui rappelait les premiers temps de l'ère chrétienne. En répétant sa maxime favorite : « Quiconque aspire à gouverner autrui doit commencer par soi-même, » il restreignit les dépenses de sa maison, convertit les largesses habituelles en aumônes et s'imposa le régime du cloître; puis il régla sa famille et engagea les cardinaux à en user de même. Dans Rome, il bannit le luxe, corrigea les mœurs, retrancha la débauche des cabarets, interdit les combats d'animaux. Outre plusieurs règlements salutaires qu'il imposa au clergé, il obligea les évêques à la résidence, supprima l'achat pécuniaire des indulgences, abolit l'ordre des Humiliés qui portait scandale, défendit d'inféoder sous aucun prétexte les terres de l'Église, resserra la clôture des religieuses, publia un bréviaire et un missel nouveaux, et mit de tous côtés en vigueur les principes du concile de Trente. L'ardente piété de Pie V se manifesta également au dehors. Préoccupé du progrès de l'hérésie, il travailla de

toutes ses forces à la combattre en Allemagne, aux Pays-Bas, en France, en aidant de ses conseils et de son argent les catholiques contre les protestants. Il excommunia Élisabeth d'Angleterre et n'oublia rien pour consoler et secourir l'infortunée Marie Stuart.

Mais le désir le plus cher de Pie V était de faire obstacle à l'irruption

Fig. 83. — Bouclier en fer, donné à don Juan d'Autriche par Pie V.

les Turcs en Europe ; la prise de Chypre par Selim II lui en offrit l'occasion. A sa voix, les fidèles d'Espagne et d'Italie s'émurent : Philippe II, Venise et le pape répartirent entre eux les frais de la croisade ; on réunit 50,000 hommes de pied et 4,000 chevaux, et le commandement fut donné à don Juan d'Autriche. A la hauteur du golfe de Lépante, le 7 octobre 1571, on rencontra l'ennemi. Avant d'engager le combat, les soldats s'agenouillèrent devant les images du Christ, chacun demandant

humblement pardon de ses péchés, et poussèrent ensuite, par un mouvement presque miraculeux, un cri unanime de « Victoire »! Elle fut complète en effet, et anéantit la puissance des Ottomans. La chrétienté respira, et sa reconnaissance attribua ce triomphe inespéré à la sainte Vierge, dont les fidèles récitaient partout le rosaire à l'heure où il fut remporté.

Afin d'en perpétuer le souvenir, Pie V, qui l'avait appris par une voie surnaturelle, institua la fête annuelle de *Notre-Dame du Rosaire*. Loin de croire la guerre finie, il voulait la continuer en suscitant contre les Turcs d'autres adversaires, tels que la Perse, l'Arabie et l'Éthiopie, quand une maladie cruelle vint paralyser ses efforts; il y succomba le 1er mai 1572, à l'âge de soixante-huit ans. Aucun pape, depuis Grégoire VII, n'avait réuni au même degré l'absolu dévouement à la religion, les mérites de la sainteté et les qualités d'un chef d'État. Clément XI le canonisa en 1713, et fixa sa fête au 5 mai.

6 MAI.

SAINT JEAN DAMASCÈNE.

L'erreur des iconoclastes fut l'hérésie du huitième siècle, et notre saint fut surtout l'apôtre du culte des images sacrées.

Jean Damascène, ainsi nommé parce qu'il était né, vers 696, à Damas, avait pour père un chrétien, gouverneur de la province, quoiqu'elle appartînt alors aux Sarrasins. Son éducation fut confiée à un moine grec, Cosmas, fort habile dans les sciences divines et humaines. Envoyé ensuite à la cour du calife, il gagna les bonnes grâces de ce prince, qui voulut, dit-on, le nommer chef de son conseil; mais Jean, craignant le danger de vivre au milieu des infidèles, se retira secrètement dans la *laure* de Saint-Sabas, près Jérusalem. On lui donna pour guide un vieillard très expérimenté dans la conduite des âmes. Il dut, entre autres choses, se soumettre aux règles suivantes : garder le silence, ne faire

jamais rien de lui-même, porter tous ses désirs vers Dieu, examiner avec soin ses pensées, renoncer au savoir qu'il avait acquis.

Un jour, afin d'éprouver son obéissance, son maître lui ordonna d'aller vendre à Damas des paniers dont le prix fut fixé au double de leur valeur, avec défense de s'en défaire à meilleur marché. On le traita de fou et on l'accabla d'affronts. Un de ses anciens serviteurs le débarrassa de sa marchandise au prix convenu, et mit fin à cette scène, que Jean avait supportée sans murmure. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il lui fut permis d'employer ses talents à la composition d'ouvrages uniquement destinés à l'instruction des fidèles et à la défense de l'Église.

En 726, l'empereur Léon III abolit, par un édit fameux, le culte des images. Chrétien sincère, mais imprudent politique, il espérait se rallier les mahométans en purgeant la religion de ce qu'il croyait être une idolâtrie.

La résistance éclata de toutes parts, et le pape Grégoire II demanda énergiquement la révocation de l'édit. Jean prit en main la cause de la tradition, et répandit de divers côtés des lettres où il fixait les principes et réfutait les objections ; il poursuivit avec la même vigueur cette controverse sous Constantin Copronyme. De plus, il attaqua d'autres erreurs, écrivit sur la foi orthodoxe un ouvrage qui depuis a servi de modèle à la plupart des scolastiques, et composa un grand nombre d'hymnes et des cantiques, encore en usage dans l'Église grecque. On croit qu'il mourut vers 780, à un âge très avancé.

---

7 MAI.

SAINT STANISLAS.

Le patron de la Pologne vint au monde le 26 juillet 1030, près de Cracovie, dans la noble famille des Szepanovski. Fruit tardif d'une union déjà ancienne, il fut consacré à Dieu dès le berceau. Il acheva ses études

à Paris, et, bien qu'il possédât à fond la théologie et le droit canon, sa modestie lui fit refuser le bonnet de docteur. A la mort de ses parents, il distribua aux pauvres son patrimoine, qui était considérable, et embrassa l'état ecclésiastique. Nommé chanoine de la cathédrale (1062), il s'acquit beaucoup de réputation par ses sermons et par l'éclat de ses vertus ; prêtres et laïques venaient le consulter, car il était rare en ce pays de trouver la foi jointe à une vaste érudition. Le siège de Cracovie étant devenu vacant, il y fut appelé par le clergé, et, après une longue résistance, il dut se soumettre aux ordres du pape Alexandre II (1072). Ce fut alors qu'à l'exemple des évêques de la primitive Église, il redoubla de vigilance et d'austérités. Les remontrances qu'il adressa à Boleslas II au sujet de sa tyrannie et du dérèglement de ses mœurs lui attirèrent la haine de ce prince ; quatre fois il le supplia de changer de conduite, et finit par le retrancher de la communion des fidèles.

On était alors au plus fort de la querelle des investitures ; les rois s'arrogeaient le droit de conférer ou d'ôter les dignités ecclésiastiques. Stanislas, aux prises avec un despote violent et cruel, fut bientôt victime de son zèle. Il était allé, en compagnie de quelques prêtres, à l'église de Saint-Michel, hors la ville, pour y prier et célébrer les saints offices. Boleslas, qui en fut instruit, s'y rendit avec un corps nombreux d'hommes armés. Il donna ordre de saisir l'évêque et de le lui amener. Ceux à qui il s'adressa reculèrent d'effroi ; d'autres refusèrent également de servir d'instrument à sa fureur. Le prince s'avança lui-même vers l'autel, dans le moment où le prélat, après avoir terminé la messe, suppliait Dieu à voix haute de pardonner à ses ennemis, et, d'un coup de sabre, il lui fendit la tête. Le corps du martyr fut haché en morceaux, qu'on répandit dans un champ, afin de les livrer en pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie.

Ce meurtre horrible d'un prêtre à l'autel, renouvelé un siècle après sur la personne de saint Thomas Becket, eut lieu le 8 mai 1079. Mais Dieu conserva les membres épars de son serviteur : ils furent recueillis et enterrés devant la porte de l'église, et transférés plus tard en grande pompe dans la cathédrale, où il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Boleslas devint tellement odieux à ses sujets, qu'il

perdit le trône, fut forcé de se réfugier en Hongrie, et y finit ses jours d'une manière misérable.

Fig. 84. — Couronnement d'un roi de Pologne dans l'église de Saint-Stanislas, à Cracovie. D'après une sculpture sur bois du XVIe siècle.

Stanislas fut canonisé en 1253, et sa fête fixée au 7 mai.

8 MAI.

SAINT PIERRE DE TARENTAISE.

A l'âge de vingt ans, Pierre, né en 1101, près de Vienne en Dauphiné, prit l'habit religieux dans le monastère de Bonnevaux, qui relevait de Clairvaux; son père et ses deux frères vinrent l'y rejoindre, pendant que sa mère et sa sœur entraient dans un couvent du voisinage. Envoyé bientôt à la tête d'une colonie à Tamié, lieu perdu à travers les Alpes, il y trouva de quoi faire briller la plus belle de ses vertus, une grande charité envers les pauvres, les étrangers et les pèlerins. L'archevêché de Tarentaise, en Savoie, étant devenu vacant par l'exclusion d'Israël qui l'avait mal gouverné, il y fut appelé; c'était une charge pesante, bien contraire à ses sentiments d'humilité, et qu'il accepta seulement sur l'injonction de saint Bernard (1141). Ce diocèse se trouvait dans un état déplorable; ses biens étaient envahis par des laïques, ses églises dépouillées ou tombant en ruines, ses clercs sans discipline, son peuple livré à une licence effrénée. Le bon exemple du prélat, sa douceur et quelques actes de fermeté réformèrent peu à peu les abus. Quand il eut remis tout en ordre, il passa secrètement en Allemagne pour y reprendre la vie monastique; on découvrit sa retraite, et il fut ramené en Tarentaise.

Pierre, dont le zèle n'avait point de bornes, annonça la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne et dans plusieurs contrées de l'Italie, opérant de nombreuses conversions, parce que ses discours étaient souvent soutenus par le don des miracles. En 1170, il fut chargé par le pape de réconcilier les rois de France et d'Angleterre, entre lesquels une guerre était imminente; tous deux lui firent le plus respectueux accueil, et il réussit à les accommoder. Une seconde mission qu'il eut auprès d'Henri II d'Angleterre demeura sans succès.

Pendant qu'il regagnait la Savoie, saint Pierre tomba malade et mourut à l'abbaye de Bellevaux, près de Besançon, 8 mai 1174. Il fut canonisé en 1191 par Célestin III.

9 MAI.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

L'Église a fait le plus magnifique éloge des vertus et de la science de cet illustre évêque en le mettant au nombre des saints et en lui donnant le titre de *Théologien,* qu'il partage seul avec saint Jean l'Évangéliste.

Né, en 327, à Arianze, bourgade du territoire de Nazianze, en Cappadoce, il était l'aîné des trois enfants de saint Grégoire l'Ancien, qui fut évêque, et de sainte Nonne. Consacré à Dieu dès sa naissance, il fit des Livres sacrés sa première lecture. L'ardeur de l'étude l'embrasait : très jeune encore, il partit avec saint Césaire, son frère cadet, à la conquête de la science. Après quelque séjour à Césarée et à Alexandrie, il s'embarqua pour Athènes et faillit périr au milieu d'une affreuse tempête. Le ciel lui accorda une faveur précieuse en lui donnant pour ami « le plus sage des hommes », saint Basile.

Fig. 85. — Symbole de la Trinité.
D'après une miniature du XVIe siècle.

« Je partageais sa demeure, ses études, ses méditations, » dit-il. « Tout était commun entre nous. Il semblait qu'une seule âme animât nos deux corps. Mais ce qui acheva en nous cette union si intime, c'est le service de Dieu et l'amour de toutes les vertus. Bien loin de nous laisser aller à la contagion du mauvais exemple, nous avions le bonheur de porter au bien tous ceux avec qui nous étions liés. » Il n'en fut pas de même de Julien, leur compagnon d'études; car ils pressentirent tous

deux dans le futur empereur un ennemi redoutable du christianisme.

En 356, Grégoire quitta Athènes, passa par Constantinople, où il retrouva Césaire, et revint avec lui en Cappadoce. Alors seulement il se jugea digne de recevoir le baptême (358), et, renonçant au siècle, il alla goûter auprès de Basile les austères jouissances de la solitude. A vrai dire, c'est l'unique passion qu'il ait connue ; elle le domina toute sa vie. « Rien, » dit-il, « ne me paraissait préférable à l'état d'un homme qui, détaché du monde et de la chair, séparé autant que possible des choses humaines, s'entretient avec Dieu et sa pensée, et, nourrissant en lui-même des images pures de tout mélange terrestre, travaille à faire de son âme le parfait miroir des choses divines. »

Bientôt son père le rappela, l'ordonna prêtre (360), se déchargea sur lui des fonctions épiscopales, dont son grand âge le rendait presque incapable. Il instruisait le peuple, il le défendait contre les vexations des magistrats romains ; il composait, pour épancher ses tristesses et consoler ses amis, des poésies religieuses, remplies de beautés neuves et touchantes. Dans l'espace de quelques années, il perdit tous ses parents, et s'enferma dans un monastère de l'Isaurie. Il y vivait dans une retraite profonde lorsqu'il fut frappé du coup le plus sensible qui pût l'atteindre, la mort de saint Basile (379).

L'Église de Constantinople était devenue depuis quarante ans la proie de l'arianisme ; Théodose s'efforça de la relever. Sur les instances des catholiques, Grégoire se rendit dans la nouvelle capitale (380). Son extérieur pauvre et chétif, son corps exténué par les austérités et les maladies, l'exposèrent tout d'abord aux railleries des hérétiques. Comme ces derniers étaient en possession de tous les temples, il fut obligé de prêcher dans une maison particulière, à laquelle il donna le nom d'*Anastasie* (résurrection), parce qu'il y ressuscita en quelque sorte la foi de Nicée. Tous ceux qui venaient l'entendre, et de ce nombre fut saint Jérôme, ne pouvaient s'empêcher d'admirer son profond savoir, ainsi que la manière claire et élégante dont il exposait les vérités les plus abstraites ; mais s'il opéra beaucoup de conversions parmi ses auditeurs, l'audace des ariens s'en accrut d'autant, et plusieurs fois sa vie fut en danger. L'archevêque Mélèce étant venu à

Fig. 86. — Église de Sainte-Sophie ou de la Sagesse divine, fondée en 325 par Constantin, à Constantinople.

mourir sur ces entrefaites, le concile, alors assemblé, élut Grégoire à sa place (381). De nouvelles réclamations s'élevèrent ; son élection fut contestée vivement par les évêques d'Égypte et de Macédoine. Rien ne lui eût été plus aisé que de confondre les opposants, s'il avait voulu se défendre. Il saisit au contraire avec empressement cette occasion de se soustraire à tant de cabales, et, après avoir déclaré que, pour calmer la tempête, il subirait volontiers le sort de Jonas, il abdiqua en plein concile. Puis, dans l'église de Sainte-Sophie et devant une foule immense, il prononça son discours d'adieu, la plus touchante de ses homélies.

Enfin, Grégoire rentra dans sa chère solitude natale. « Je vis au milieu des rochers et des bêtes sauvages, » écrivait-il. « Je n'ai jamais de feu ; je ne me sers point de chaussures, et une simple tunique fait tout mon vêtement. Je couche sur la paille, avec un sac pour couverture, et le plancher est toujours arrosé de mes larmes. » Il mourut à Arianze, en 389. Rome possède au Vatican ses reliques, qui y ont été transportées de Constantinople. L'Église entière a hérité de ses ouvrages, dans lesquels elle trouve des jugements sans appel en matière de dogme et des modèles incomparables pour l'éloquence de la chaire. Il est l'un des quatre grands docteurs de l'Église d'Orient.

10 MAI.

SAINTE SOLANGE.

A Saint-Martin du Cros, près de Bourges, dans un lieu appelé *le pré Verdier,* on montre encore aujourd'hui des ruines qui seraient, selon une ancienne tradition, les restes de la maison qu'habitait, vers le milieu du neuvième siècle, la bergère Solange. Elle naquit au hameau de Villemont. Ses parents cultivaient une petite vigne, qui suffisait à leur entretien et à celui de leurs enfants, car ils se contentaient de peu, vivant dans la crainte du Seigneur. Solange était encore toute petite quand son père lui confia la garde d'un troupeau de moutons. Comme la patronne de Paris, elle consacra, dès l'âge de sept ans, sa virginité à Dieu, et fit

vœu de n'avoir d'autre époux que Celui pour qui elle sentait en son cœur le plus pur et le plus brûlant amour. Le matin, elle partait, disant ses prières le long du chemin, l'âme pleine de chastes pensées, et pendant que ses moutons paissaient, elle s'agenouillait et méditait, silencieuse. L'endroit favori de la jeune bergère a gardé le nom de *champ de sainte Solange;* on y a élevé une croix de bois.

Solange était pieuse, humble, pure, mais elle était jolie, et si l'on proclamait sa sainteté, l'on vantait aussi sa beauté. Bernard, comte de Bourges, à force d'entendre parler d'elle, résolut d'aller juger par lui-même de l'exactitude de la voix populaire. Sous prétexte de chasser sur les terres de Villemont, il court les champs, la rencontre, et s'arrête. Sitôt qu'il la voit, dit une ancienne relation, il est frappé comme d'un coup de foudre. Ce n'est pas seulement son cœur qu'il met aux pieds de la bergère, c'est sa fortune, avec son nom. Il montre d'un geste l'étendue immense de ses domaines : « Tout ceci est à toi, » dit-il. — Et moi, je suis à Dieu, » répond Solange. « Mon époux n'est pas de ce monde. Il m'attend, et j'attends l'heure qui me réunira à lui. » Bernard supplie ; Solange s'enfuit. Le comte, en proie aux emportements de la passion, s'élance après elle, et va la saisir quand la jeune fille échappe à son ravisseur en se laissant tomber dans un ruisseau qui s'est rencontré sous leurs pas. Furieux d'une telle résistance, Bernard tire son épée, et d'un seul coup tranche le tête charmante de la courageuse fille.

Ainsi mourut, à seize ans, victime de sa chasteté, sainte Solange, patronne du Berry.

SAINT ISIDORE.

Isidore naquit, vers 1110, aux environs de Madrid. Ses parents étaient de pauvres laboureurs, qui lui inspirèrent la crainte de Dieu et l'horreur du péché. La parole divine, qu'il allait écouter avec autant d'assiduité que d'attention, développa dans son âme humble et candide la connaissance des vérités de la religion ; il y puisa la résolution d'en pratiquer les enseignements, et de là vint et sa patience à souffrir les

injures et son obligeance envers ses semblables. En travaillant aux champs, il était constamment absorbé dans la méditation des choses célestes; aussi peut-on donner sa vie entière en exemple à ceux qui prétendent que leurs occupations les écartent de la piété. Jean de Vergas, riche bourgeois de Madrid, au service duquel il s'était engagé, le traitait moins en serviteur qu'en frère. La médiocrité d'Isidore ne l'empêchait pas de faire libéralement l'aumône aux nécessiteux, et ses inclinations charitables étaient partagées par sa femme. Il mourut le 10 mai 1170, et sa sainteté ayant été attestée par plusieurs miracles, il fut canonisé en 1622. Il est le patron de Madrid.

11 MAI.

SAINT MAMERT.

C'est un des plus grands saints qui aient éclairé l'Église des Gaules au cinquième siècle par leurs vertus et leur doctrine; pourtant ce qu'on sait de lui se borne à peu de chose. Il succéda à Simplice sur le siège de Vienne, et eut quelques tribulations à propos d'un évêque de Die qu'il avait consacré de bonne foi, bien qu'il fût en dehors de sa métropole. Au jugement de saint Avit et de saint Sidoine, qui le connaissaient, ce fut un pasteur vigilant, joignant à beaucoup d'esprit et de prudence une piété capable d'obtenir du ciel des faveurs extraordinaires et miraculeuses.

Mamert s'est rendu fort célèbre par l'établissement des Rogations. Des éruptions volcaniques, des tremblements de terre et d'autres fléaux qui arrivèrent de son temps mirent tout le pays dans la désolation. En 469, les fidèles étant à l'église la nuit de Pâques, le feu prit au palais de la ville, qui n'en était pas loin; tous s'enfuirent dans la crainte d'un embrasement général; Mamert demeura seul à l'autel, implorant la miséricorde du Tout-Puissant, et le feu cessa tout d'un coup. Voyant donc en ces calamités une marque de la colère divine contre les désordres des hommes, il institua dans son diocèse, pendant les trois jours

qui précèdent l'Ascension, des supplications publiques connues sous le nom de *Grandes Litanies*. Cet exemple fut bientôt suivi; le concile d'Orléans, tenu en 511, sanctionna cette pieuse institution par un décret spécial et le pape Léon III l'admit à Rome en 801. Notre saint mourut vers 477.

Il avait un frère, Claudien Mamert, qu'il ordonna prêtre, et qui est cité comme un écrivain élégant de son époque.

SAINT MAIEUL.

Fils d'un des plus riches seigneurs de la Provence, il naquit, vers 906, à Valensoles. Après la mort de ses parents, les incursions fréquentes des Sarrasins l'obligèrent de se retirer à Mâcon. L'évêque de cette ville, charmé de son esprit et de sa vertu, lui donna la tonsure, et le nomma chanoine, puis archidiacre de la cathédrale, à son retour de Lyon, où il avait achevé ses études. Ce fut pour lors que Maïeul se dévoua au service des autels et des pauvres avec un zèle qui répandit au loin le renom de sa sainteté. Il ne réservait de ses grands revenus que la part nécessaire à ses besoins quotidiens, distribuant tout le reste aux malheureux. Il s'occupait aussi de l'instruction des jeunes clercs, tâche pour laquelle il avait une aptitude singulière.

Le goût de la solitude le porta à embrasser l'état monastique dans l'abbaye de Cluny (942). L'éclat de ses mérites ne tarda point à le trahir : il y remplit successivement les fonctions de bibliothécaire, d'apocrisiaire, c'est-à-dire de procureur et de trésorier, et de coadjuteur. Enfin l'abbé Aymar, chargé d'ans et privé de la vue, résigna entre ses mains tout le gouvernement de la maison (961). Maïeul fut un des grands réformateurs de l'ordre monastique; il ne se contenta pas de rétablir à Cluny la plus sévère discipline; appelé dans divers monastères d'Allemagne, de France et d'Italie, il fit partout refleurir les anciennes pratiques. Doué d'une prodigieuse activité, on le voyait sans cesse occupé à exhorter de vive voix ou par lettres, à prier, à rédiger

des règlements, à résoudre des cas de conscience. Une de ses dévotions favorites était de suivre les pèlerinages ; il fit de la sorte plusieurs voyages au tombeau des apôtres, et même, à l'un de ses retours de Rome, il rencontra en Provence une bande de Sarrasins, qui le retinrent quelque temps prisonnier, sans lui faire de mal.

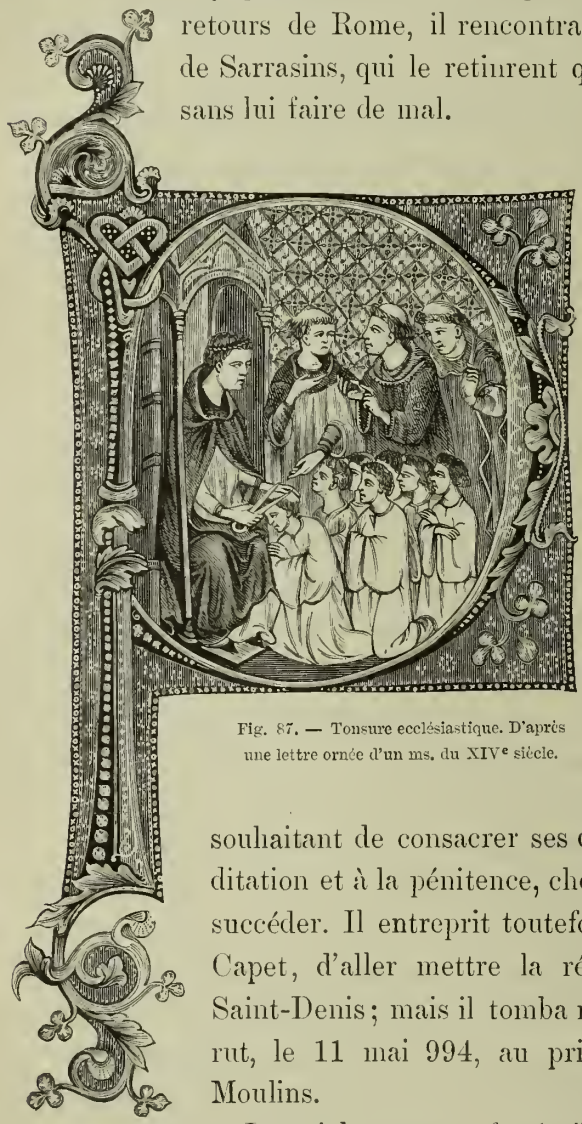


Fig. 87. — Tonsure ecclésiastique. D'après une lettre ornée d'un ms. du XIVe siècle.

Peu d'abbés ont joui à cette époque d'une renommée si étendue. Othon Ier confia à Maïeul la surveillance de tous les couvents qui relevaient de l'empire. Il ne jouit pas d'un moindre crédit auprès d'Othon II, qu'il réconcilia avec sainte Adélaïde, sa mère ; mais les efforts de ce prince pour lui faire accepter la tiare demeurèrent inutiles. En 961, Maïeul, souhaitant de consacrer ses dernières années à la méditation et à la pénitence, choisit saint Odilon pour lui succéder. Il entreprit toutefois, à la prière d'Hugues Capet, d'aller mettre la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis ; mais il tomba malade en route, et mourut, le 11 mai 994, au prieuré de Souvigny, près Moulins.

Le roi honora ses funérailles de sa présence, et fit de riches présents à son tombeau, sur lequel on éleva bientôt un autel ; c'était alors la manière de canoniser, en quoi l'on suivait l'usage des premiers temps de l'Église.

12 MAI.

SAINT ÉPIPHANE.

Issu d'une famille de juifs convertis, il naquit vers 310, au village de Besanduk, près d'Hébron, en Palestine. Le spectacle de la charité d'un moine qui s'était dépouillé de son manteau pour en vêtir un pauvre le tourna vers les idées religieuses. Hilarion, en Judée, l'initia à la vie solitaire; il parcourut ensuite les déserts de l'Égypte et acquit un grand renom d'austérité sous la direction de Pambon. Rentré dans son pays, il vendit son patrimoine pour construire un monastère, qu'il dirigea lui-même trente années durant. Élevé malgré lui à l'épiscopat par les habitants de Salamine, en Chypre (365), il continua de porter l'habit monastique, sans se départir de ses abstinences rigoureuses, encore moins de ses habitudes d'extrême charité. Non seulement il couvrit l'île de fondations pieuses, mais il apporta un soin jaloux à la préserver des atteintes de l'hérésie, qui avait envahi l'Église. C'était le saint et l'oracle de l'Orient.

A la passion de la vie cénobitique Épiphane joignait celle de la science. Il avait appris à fond quatre langues, l'hébreu, le syriaque, l'égyptien et le grec; il parlait assez bien le latin. Consacrant ses études à la défense de l'orthodoxie, il rechercha dans ses voyages à remettre dans une pleine lumière la pureté de la foi primitive. Il y avait peu d'hérésiarques contemporains avec lesquels il n'eût disputé. Il était l'ami des Basile, des Jérôme, des Athanase et des Chrysostome. On peut dire avec vérité qu'il se constitua la sentinelle vigilante de l'enseignement chrétien depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Lybie. Avec tant de connaissances, il avait l'enthousiasme et la simplicité d'un enfant. En 381, il se rendit à Rome pour soutenir l'élection de Paulin au siège d'Antioche, et logea chez sainte Paule; quatre ans plus tard, il donnait à son tour l'hospitalité à cette illustre veuve, qui allait s'établir en Palestine. Les dernières années de sa vie furent traversées par les chagrins que lui

suscitèrent l'ardeur de son zèle contre les erreurs d'Origène, et les intrigues de Théophile d'Alexandrie. En revenant de Constantinople, il mourut pendant la traversée, le 12 mai 403, âgé d'environ quatre-vingt-treize ans. Son corps, apporté à Salamine, y fut reçu comme en triomphe, et l'on éleva une église en son honneur. Les ouvrages de saint Épiphane sont nombreux et pleins d'érudition; si le style manque parfois d'élégance, la doctrine en est toujours pure.

13 MAI.

SAINT SERVAIS.

Servais, dont on ne connaît ni la patrie ni la famille, occupait déjà le siège épiscopal de Tongres, en Belgique, quand saint Athanase fut exilé, en 336, à Trèves. Il reçut avec de grands honneurs cet illustre évêque, et plaida sa cause au concile de Sardique (347). Défenseur ardent du symbole de Nicée, il assista, en 359, au concile de Rimini, où, grâce aux intrigues de ses partisans, l'arianisme sembla triompher un moment; par amour de la paix et circonvenu par les hérétiques, il souscrivit à une confession de foi, rédigée en termes captieux et qui n'avait de catholique que l'apparence. Bientôt il reconnut sa faute, et travailla de tout son pouvoir à dévoiler la fourberie dont il était victime. Servais prédit l'invasion des Gaules par les Huns, qui, entre autres villes, saccageraient celle de Tongres; il exhorta son peuple à la pénitence, s'offrit lui-même en sacrifice par des prières et des austérités continuelles, et entreprit, en 382, le pèlerinage de Rome pour intéresser les apôtres en faveur de son pays. A son retour, il transporta à Maëstricht les ossements sacrés de ses prédécesseurs, afin de les soustraire à la profanation des barbares. Il mourut en 384. « Son tombeau était remarquable, » rapporte Grégoire de Tours, « en ce que la neige, avec quelque abondance qu'elle tombât, n'osait le toucher. »

14 MAI.

SAINT PACOME.

Saint Antoine avait réuni les solitaires dans une vie commune ; saint Pacôme leur donna une règle. Né de parents idolâtres, vers 292, dans la Thébaïde, il fit partie du corps de troupes que Maximin leva, en 312,

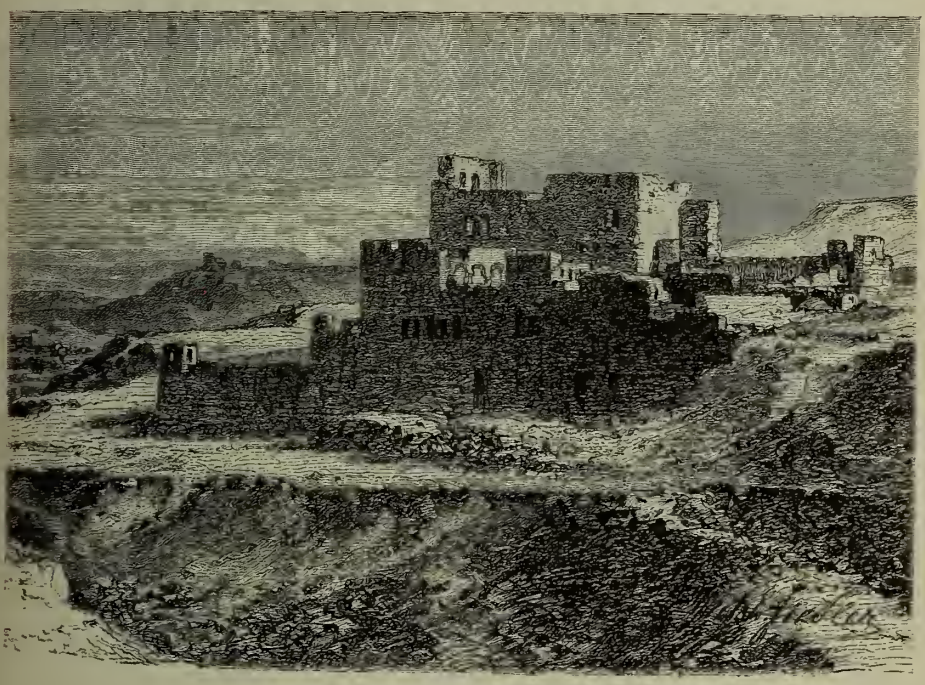


Fig. 88. — Monastère en ruines, près d'Assouan (Thébaïde).

pour se préparer à la guerre contre Constantin. La sollicitude témoignée par les chrétiens aux nouvelles recrues le toucha fortement : à la fin de la campagne, il quitta le costume militaire et demanda le baptême. Puis il alla se mettre sous la conduite de saint Palémon, vieil anachorète qui éprouva sa vocation par les plus rudes pénitences. A la suite d'une vision, il s'enfonça plus avant dans le désert, en compagnie de son maître ; un peu au-dessous de la première cataracte, à Tabenne, sur le Nil, il s'arrêta pour bâtir une cellule, qui fut le noyau du premier

monastère. De longues années se passèrent, qu'il employa à pratiquer des austérités incroyables, comme de dormir debout appuyé contre un mur, après des journées du labeur le plus fatigant. Chaque soir, il apostrophait, au nom de l'âme, tous les membres de son corps l'un après l'autre : « Avant que la mort nous divise, » disait-il, « et que cette séparation, imposée par le péché du premier homme, soit consommée, combattons, persévérons, luttons virilement, servons le Seigneur sans indolence ni paresse, jusqu'à ce que le jour arrive où il essuiera nos sueurs terrestres et nous conduira au royaume immortel. »

Quand il se crut suffisamment préparé, Pacôme mit la main à la réelle fondation du monastère qu'il avait projeté, se faisant à la fois maçon, charpentier, cureur de puits. Bientôt le grand nombre de ses disciples l'obligea d'en élever neuf autres autour du premier, outre un dixième qu'il construisit pour sa sœur, de l'autre côté du Nil. Un monastère, sous la conduite d'un abbé, était divisé en plusieurs cellules, contenant chacune trois religieux. Tous ensemble étaient unis par un lien étroit et soumis au même supérieur général. La règle y faisait de la lecture des psaumes et de la Bible une obligation stricte. Des conférences (*catéchèses*) avaient lieu trois fois par semaine; on préparait les catéchumènes, on soignait les malades, on donnait l'hospitalité aux étrangers. Suivant l'expression de saint Épiphane, chaque cellule ressemblait à une ruche d'abeilles. Le temps se partageait entre l'oraison et le travail : la plupart des moines labouraient ou fabriquaient des nattes; d'autres exerçaient divers métiers, et chez tous le labeur était doublé de mortifications continuelles.

Lorsque Athanase remonta le Nil pour visiter les nombreuses communautés de la Thébaïde, véritable boulevard de la foi catholique (333), il y avait déjà à Tabenne plusieurs milliers de religieux, et ce fut avec cette armée, où il avait, par humilité, dissimulé sa présence, que Pacôme alla au-devant du grand évêque. En 348, il assista au concile de Latopolis. Les grâces extraordinaires qu'il avait reçues de Dieu lui attirèrent des ennemis, dont il n'eut pas de peine à réfuter les accusations. L'auteur de sa vie rapporte qu'il parlait, sans les avoir appris, le latin et le grec, qu'il guérissait avec l'huile bénite les malades et les énergu-

mènes, et qu'il jouissait du don de prophétie. Il mourut de la peste le 14 mai 349.

SAINT PASCAL.

Abbé du monastère bénédictin de Saint-Étienne, à Rome, Pascal fut élu pape, bien malgré lui, le 25 janvier 817, comme successeur d'Étienne V. Il gouverna l'Église avec beaucoup de sagesse. Léon l'Armé-

Fig. 89. — Mosaïque de saint Pascal, dans l'abside de l'église de Sainte-Cécile, à Rome.

nien, empereur d'Orient, ayant chassé le patriarche Nicéphore de Constantinople, Pascal refusa de reconnaître l'intrus nommé à sa place et donna asile aux Grecs persécutés. Il envoya des sommes considérables en Afrique pour racheter les chrétiens retenus en esclavage chez les musulmans, et autorisa la mission de l'évêque Ebbon, qui se proposait de convertir les Danois. En 823, le jour de Pâques, il couronna Lothaire empereur et mourut le 14 mai de l'année suivante. Rome lui dut plusieurs établissements utiles, des églises, des hôpitaux, des couvents, qu'il dota généreusement.

15 MAI.

SAINTE DENISE.

Durant la cruelle persécution de Dèce (250), trois chrétiens de Lampsaque, sur l'Hellespont, assistaient au martyre d'un jeune homme nommé Pierre. Un d'eux, Nicomaque, impatient de répandre son sang pour la foi, s'écria : « Moi aussi, je suis chrétien! » Sommé de sacrifier aux dieux, il refusa et fut étendu sur le chevalet; mais il se laissa vaincre par la douleur, et, sur le point de triompher, il renia Jésus-Christ. Alors Denise, qui se trouvait dans la foule, l'adjura de revenir à la vérité : « Aie compassion de toi-même, » disait-elle. « Encore un peu de courage, et tu es sauvé des peines de l'enfer. » En entendant parler de la sorte, le proconsul fit approcher Denise. « Tu es donc chrétienne? » demanda-t-il. — Oui, et c'est pour cela que je plains ce malheureux de n'avoir pas voulu souffrir quelques instants de plus pour gagner le bonheur céleste. — Sais-tu que je puis te traiter de la même manière si tu n'achèves pas le sacrifice qu'il a commencé en l'honneur de Vénus? — Je suis résignée à tout. »

Conduite, suivant une détestable pratique, dans un lieu d'infamie, elle y fut, par miracle, préservée de toute souillure. Ayant appris, le lendemain, qu'on allait lapider les deux compagnons de Nicomaque, appelés Paul et André, elle parvint à tromper la vigilance de ses gardiens, non pour fuir, mais pour se joindre aux condamnés. En arrivant auprès de leurs corps : « Je viens mourir avec vous sur la terre, » dit-elle, « pour vivre éternellement avec vous dans le ciel. » On appela sur-le-champ un des exécuteurs, et Denise eut la tête tranchée; elle avait seize ans. Sa mémoire est honorée le 15 mai.

Une autre *Denise,* riche et belle veuve d'Afrique, souffrit pour la foi durant la persécution des Vandales, vers 480; elle exhorta son fils Majoric à mériter la palme du martyre. On a fixé sa fête au 6 décembre.

16 MAI.

SAINT PÈLERIN.

Citoyen de Rome, Pèlerin (*Peregrinus*) fut sacré évêque régionnaire par le pape Sixte II et envoyé dans les Gaules avec une mission composée de quatre prêtres (257). Il débarqua à Marseille, remonta le Rhône et s'établit au bord de l'Yonne, tout près d'Auxerre. Les habitants avaient divinisé leur rivière et lui rendaient un culte, ainsi qu'aux dieux imposés par la conquête. Apprenant qu'il y avait au bourg d'Entrains un de ces temples, l'apôtre choisit, pour y aller, un jour de fête et de sacrifices, et annonça courageusement l'Évangile à la foule. Presque assommé sous une grêle de pierres, il fut jeté dans un cachot, et ne cessa de confesser le vrai Dieu jusqu'à la mort, que lui donna l'épée d'un soldat. On invoque saint Pèlerin contre la morsure des serpents.

SAINT HONORÉ.

Il appartenait à une noble famille gallo-romaine établie au bourg du Port, au midi d'Abbeville, et se mit de bonne heure sous la conduite

Fig. 90. — Saint Honoré. D'après la bannière de la corporation des boulangers d'Arras.

de saint Béat, évêque d'Amiens. Il lui succéda vers 565. Son épiscopat fut principalement illustré par l'invention miraculeuse des corps des

saints Fuscien, Victorice et Gentien, qui avaient gagné la palme du martyre au milieu d'épouvantables tortures, sous l'empereur Maximien. Il mourut vers 585, en visitant son diocèse, dans le lieu même où il était né. La dévotion à saint Honoré s'étendit dans toute la France; les boulangers le choisirent pour patron, peut-être à cause de cette circonstance de sa vie où, célébrant la messe, une main divine lui présenta le pain d'autel; et un riche bourgeois de Paris lui dédia, en 1204, une église dans la rue qui porte son nom.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE.

Il n'est pas une vertu chrétienne qui n'ait eu ses martyrs particuliers. Jean de Nepomuk, que nous appelons Népomucène, né en 1330, au village de Bohême dont il a pris le nom, devait avoir la gloire d'être le martyr du secret de la confession. Après avoir conquis, à la suite d'études assidues, les grades de docteur en théologie et en droit canon, il reçut une dignité plus précieuse pour lui, le sacerdoce. Il prêcha la parole de Dieu, et son éloquence égalait sa piété. Aussi, pendant qu'il tournait ses brillantes facultés vers un seul but, la conversion des pécheurs, la célébrité s'attachait à son nom. Des évêchés, de riches canonicats, des honneurs de tout genre lui étaient offerts. Jean refusait tout lorsqu'il fut appelé par l'empereur Venceslas IV au poste périlleux de prédicateur de la cour. Le bien qu'il y avait à faire triompha de sa modestie; il accepta, et presque en même temps l'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, le choisit pour directeur de conscience.

La tâche eût été facile et pleine de consolations, car Jeanne était pieuse, aussi bonne chrétienne qu'épouse dévouée; mais Venceslas était jaloux. Un jour, il prit Jean en particulier et le somma de lui révéler ce que disait l'impératrice au tribunal de la pénitence. Effrayé d'une si odieuse impiété, Jean fit de sévères, bien que respectueuses représentations à l'empereur, essayant de lui faire comprendre qu'un prêtre ne pouvait même prêter l'oreille à de semblables propositions sans se rendre coupable du plus grand des crimes. Mais Venceslas était

habitué à l'obéissance jusqu'en ses moindres caprices : il fit jeter Jean dans un cachot, défendit qu'on lui donnât à manger, espérant le dompter par la faim. Ce fut inutile. Presque inanimé, le saint demeura inébranlable et ses lèvres ne s'ouvrirent que pour proférer ces paroles de saint

Fig. 91. — La Confession. Fac-similé d'une gravure d'un opuscule de saint Antonin. XVIe siècle.

Pierre au prince des prêtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Alors on le jeta au bourreau : le chevalet lui rompit les membres, le fer rouge lui fit saigner les chairs. S'il ne mourut point, c'est que sa tâche n'était pas encore finie. En effet, il reprit ses prédications et édifia de plus en plus le monde par ses vertus.

Quelques années s'écoulèrent. Jean revenait d'un pèlerinage à Notre-Dame de Bruntzel; il passa sous les fenêtres du palais impérial. Venceslas, l'ayant aperçu, ordonna qu'on le lui amenât sur-le-champ. Sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit qu'il fallait opter entre la mort ou la révélation des confessions de l'impératrice. Le saint dédaigna de répondre. Dès le soir même, et par ordre de l'empereur, on le précipitait, pieds et poings liés, dans la Moldau, du haut du vieux pont de Prague (16 mai 1383). Ses restes furent recueillis et enfermés dans un tombeau que les fidèles vénèrent dans l'église Sainte-Croix de Prague. Canonisé en 1721, il est le patron des confesseurs.

SAINTE GERMAINE COUSIN.

Vers 1579, à Pibrac, près de Toulouse, naissait dans une chaumière une petite fille infirme, percluse de la main droite, Germaine Cousin. Étant encore au berceau, elle perdit sa mère, remplacée presque aussitôt par une marâtre, qui la fit travailler dès le bas âge. On l'envoya paître les troupeaux, ce fut son unique occupation jusqu'à son dernier jour. Vivant toute seule avec ses bêtes dans la solitude des champs, son cœur se tourna naturellement vers Dieu; elle priait. Chez elle on la traitait en étrangère; elle était la servante, non la compagne, de ses frères et sœurs; bien souvent même, on lui défendait d'approcher d'eux, et pourtant elle les aimait tendrement. Sa charité, d'ailleurs, était active. Ignorante, elle enseignait aux petits enfants toute la science, l'amour du prochain; pauvre, à peine nourrie, elle partageait son pain avec de plus pauvres qu'elle. Un jour d'hiver, elle avait emporté dans son tablier quelques morceaux de pain. Sa belle-mère court après elle, armée d'un bâton, l'atteint, ouvre son tablier; mais, au lieu de pain qu'elle croyait y trouver, il n'en tombe que des fleurs toutes fraîches, telles que le sol du pays n'en produisait pas. Une autre fois, le ruisseau qu'elle traversait tous les jours se trouva fort grossi par l'orage; Germaine arrive; des paysans se mettent à rire : comment va-t-elle faire? Sans même y prendre garde, elle va son chemin et entre dans le torrent, dont les eaux

s'écartent devant l'humble fille, qui gagne l'autre bord, n'ayant pas mouillé le bas de sa robe.

Sa vie obscure se termina par une mort solitaire. Un matin, son père ne l'ayant pas vue sortir, comme d'habitude, alla l'appeler sous l'escalier, où elle avait fait son lit à la dure parmi les sarments. Elle ne répondit point : elle était morte (16 mai 1601). Germaine n'avait que vingt-deux ans. On l'enterra dans l'église, sans toutefois marquer sa place par aucune inscription. Quarante ans plus tard, le corps de la bergère fut retrouvé entier et préservé de la corruption; les mains tenaient une guirlande d'œillets et d'épis de seigle, les fleurs fraîches, les épis dorés comme au temps de la moisson. Tous les souvenirs se réveillèrent aussitôt : on se rappela la sainte vie de Germaine, et de touts parts les fidèles accoururent vers le tombeau, qui n'a cessé depuis d'être un lieu de pèlerinage. Germaine a été canonisée par Pie IX en 1867.

17 MAI

SAINT TROPEZ.

Dès les premiers temps, Rome fut un centre actif, d'où rayonna sur le monde la foi chrétienne. Par des voies providentielles, elle pénétra dans

Fig. 92. — Médaille de Néron, empereur romain.

le palais des Césars et jusque dans leur famille. La propre fille de Vespasien, Flavia Domitilla, qui mourut vers l'an 67, s'était convertie au

charme et à la pureté des idées chrétiennes. Ainsi avait agi Tropez (*Tropetius*), qui occupait dans la haute domesticité impériale une charge importante. Il était du nombre de ceux dont parle saint Paul en s'adressant aux Philippiens : « Tous les saints vous saluent, et surtout ceux qui sont de la maison de César. » Appréhendé comme chrétien, il fut traduit devant un magistrat nommé Sabellicus et envoyé, sans autre forme de procès, aux bêtes du Cirque. Bien qu'il fût sorti sans blessure de cette terrible épreuve, il eut, au jour suivant, la tête tranchée.

Le Martyrologe romain place la mort de saint Tropez à la fin du règne de Néron, le 29 avril, et honore sa mémoire le 17 mai, à cause de la translation du corps. Son culte est célèbre en Provence, et surtout dans la ville qui porte son nom.

18 MAI.

SAINTE CLAUDIE ET LES VIERGES D'ANCYRE.

Au commencement de l'année 304 fut publié le troisième édit de Dioclétien, dont Constantin disait qu'il semblait avoir été écrit avec une plume trempée dans le sang. Une seule peine devait être uniformément appliquée aux chrétiens, la mort, et chaque gouverneur de province avait reçu l'ordre de mettre tout en œuvre pour les découvrir et vaincre leur résistance.

La persécution éclata avec violence, en Galatie, grâce à un certain Théotecne, qui avait promis à Galère de réduire « les rebelles » à l'obéissance. Parmi les exécutions, une des plus odieuses fut celle des sept vierges d'Ancyre : Claudie, et après elle Julitte, Alexandrine, Théuse, Euphrasie, Matrone et Phaïne. Elles formaient ensemble une sorte de communauté, vivant en religieuses dans leurs maisons et pratiquant dès l'enfance les vertus évangéliques. Presque toutes étaient consumées de vieillesse, de jeûnes et d'infirmités. Sans égard pour leur âge, on les livra à la brutalité des soldats. Le ciel n'ayant point permis une telle profanation, le gouverneur s'avisa, par un raffinement de mé-

chanceté, de les faire initier aux mystères de Diane. Tous les ans, on avait coutume de conduire en procession les images de la déesse jusqu'à un étang voisin de la ville et de les y purifier dans l'eau. Claudie et ses compagnes devaient être soumises, en qualité de futures prêtresses, à la même cérémonie. Quand on leur présenta la couronne et la tunique, emblèmes du sacerdoce païen, elles les repoussèrent avec indignation. La foule s'ameuta, et Théotecne commanda de leur attacher de grosses pierres au col et de les précipiter toutes dans l'eau.

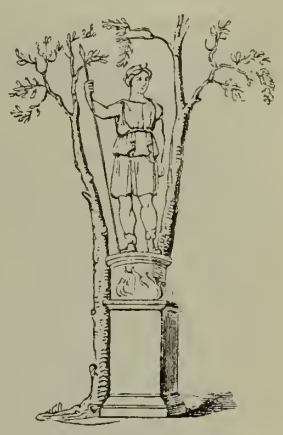


Fig. 93. — Statue de Diane. D'après une sculpture de l'arc de triomphe de Trajan, à Rome.

Un honnête cabaretier d'Ancyre, nommé *Théodote,* qui avait été formé par l'une des victimes aux vertus chrétiennes, mérita la gloire du martyre en donnant la sépulture aux sept vierges. Il parvint, avec l'assistance des fidèles, à enlever leurs corps pendant la nuit, quoiqu'ils fussent bien gardés, et les inhuma près de l'église des Patriarches ; mais, le lendemain, un des hommes qui l'avaient aidé, ayant été arrêté, trahit le secret, et révéla où étaient les corps ; les païens les déterrèrent et les réduisirent en cendres. Quant à Théodote, apprenant qu'on maltraitait ses frères à cause de lui, il se livra volontairement, et périt au milieu d'affreuses tortures.

SAINT ÉRIC.

Éric IX, roi de Suède, appartenait à une famille de riches paysans. Il épousa Christine, fille du roi Ingon IV. La dignité royale étant élective, ses vertus le firent choisir pour succéder à son beau-père (1150). Tous les efforts d'Éric eurent pour but d'assurer le bonheur du peuple. Il veilla à ce que la justice fût équitablement rendue, écoutant lui-même les plaintes de ses sujets, faisant droit à leurs réclamations. Non content de répandre d'abondantes aumônes, il allait en personne visiter les ma-

lades. Quoiqu'il détestât la guerre, il fut néanmoins obligé de marcher contre les Finnois, qui venaient ravager la Suède. Il remporta sur eux une victoire complète, et soumit à ses armes tout leur pays. Ce fut alors qu'il chargea saint Henri, évêque d'Upsal, d'aller évangéliser la Finlande, encore plongée dans l'idolâtrie. Une partie des Suédois, encore païens, fomentaient une révolte contre Éric. Magnus, roi de Danemark, qui avait des vues ambitieuses sur la couronne de Suède, se mit à la tête des mécontents, et la mort du saint roi fut décidée. Il assistait à la messe lorsqu'on vint lui annoncer l'approche de Magnus. Après avoir entendu paisiblement l'office jusqu'au bout, il sortit et s'avança seul au-devant des rebelles, qui le saisirent et lui tranchèrent la tête (18 mai 1162). On rapporte qu'une fontaine miraculeuse jaillit de l'endroit où le sang du martyr avait été répandu.

La bannière de saint Éric a joué un grand rôle dans l'histoire de Suède, comme en France l'oriflamme de Saint-Denis.

19 MAI.

SAINTES PUDENTIENNE ET PRAXÈDE.

Ces deux saintes étaient les filles de Priscilla et du second Cornelius Pudens, sénateur romain. « Vouées de bonne heure à Dieu, » lit-on dans *les Femmes chrétiennes,* « elles continuaient d'habiter la maison du Viminal, où leur aïeul avait donné l'hospitalité à saint Pierre, et qui, depuis la consécration qu'elle avait reçue alors, n'avait cessé d'être un centre de réunion pour les fidèles. Elles y partageaient leur vie entre la prière et les bonnes œuvres. Voulant même appliquer à la rigueur l'un des conseils évangéliques, dans lequel leur conscience voyait un précepte obligatoire, elles s'étaient décidées à vendre leur patrimoine pour en distribuer le prix aux pauvres. Leur demeure, à laquelle se rattachaient tant de précieux souvenirs, obtint comme une nouvelle consécration, grâce à un privilège que lui concéda le pape

Pie Ier : il y établit la fontaine baptismale, et quatre-vingts néophytes reçurent le baptême. » L'année suivante (145 ou 146), Pudentienne fut ravie à la tendresse de sa sœur, qui l'inhuma au cimetière de Priscille, à côté du corps de leur père. Praxède lui dédia, sous forme de peinture, un monument retrouvé depuis peu dans les Catacombes. Elle mourut vers 165, et l'on peut dire que la persécution qui affligeait

Fig. 94. — Sainte Pudentienne et sainte Praxède rendent aux martyrs les derniers devoirs. D'après une peinture murale de l'église de Sainte-Pudentienne, à Rome.

alors l'Église naissante abrégea sa vie. Sa mémoire est honorée le 21 juillet, et celle de Pudentienne, le 19 mai. Deux églises, fort anciennes, leur ont été consacrées à Rome.

SAINT DUNSTAN.

Dunstan naquit vers 924 à Glastonbury (comté de Wessex), d'une famille noble et pieuse, qui le destina au sacerdoce. Sitôt qu'il eut reçu les ordres, son oncle Adhelme, archevêque de Cantorbéry, le présenta

au roi Athelstane, qui le retint auprès de lui. Mais des envieux ayant indisposé le prince à son égard, il se retira à Glastonbury. Chargé de desservir l'église, il s'y arrangea une cellule si étroite qu'elle ressemblait à un sépulcre. A la mort d'Athelstane, son fils Edmond rappela Dunstan à la cour : il devint le conseiller intime du roi et, sauf une courte disgrâce, conserva ses fonctions jusqu'à l'avènement de son successeur Edwy. Nommé par lui à la fois évêque de Londres et archevêque de Cantorbéry, il n'occupa ce dernier siège qu'à la mort d'Odon, en 961.

Il devait encore voir trois rois se succéder sur le trône d'Angleterre, entre autres Édouard, son élève favori. C'est à Dunstan que celui-ci dut la couronne, à l'énergie du saint qui força le peuple à observer le droit héréditaire. Quelques années plus tard, le jeune roi était mis à mort par Ethelred, et, cette fois, Dunstan avait été impuissant à empêcher le crime. Il annonça au peuple qu'une invasion couvrirait l'Angleterre de ruines et de carnage; on n'eut que trop l'occasion de se souvenir de cette prophétie lorsque Suénon, roi des Danois, envahit le pays. Le reste de sa vie, marqué par un voyage à Rome, où le pape le reçut avec de grands honneurs, fut consacré à ses devoirs épiscopaux.

D'un caractère très ferme, et fort de la morale qu'il représentait, Dunstan eut une heureuse influence sur les mœurs brutales des seigneurs anglais. Quand il s'agissait des droits de Dieu, il ne cédait à personne, pas même au roi. Sa sévérité s'exerça encore sur la discipline monastique. Lorsqu'il eut fait reconstruire l'abbaye de Glastonbury, dont il fut le dix-neuvième abbé, il réunit en une sorte de code les anciennes règles religieuses, ouvrage qui nous a été conservé. Outre la théologie, Dunstan avait étudié les belles-lettres, la peinture, la musique, l'art du forgeron, qu'il poussa fort loin pour son temps. Trois jours avant de mourir, il voulut parler aux fidèles, se recommanda à leurs prières et annonça sa fin prochaine, qui eut lieu le 19 mai 988. Il opéra, aussi bien après sa mort que pendant sa vie, d'insignes et nombreux miracles.

SAINT YVES.

Dans la paroisse de Minihi, près de Tréguier, en basse Bretagne, naquit, le 17 octobre 1253, Yves, fils d'Helori de Kermartin, écuyer.

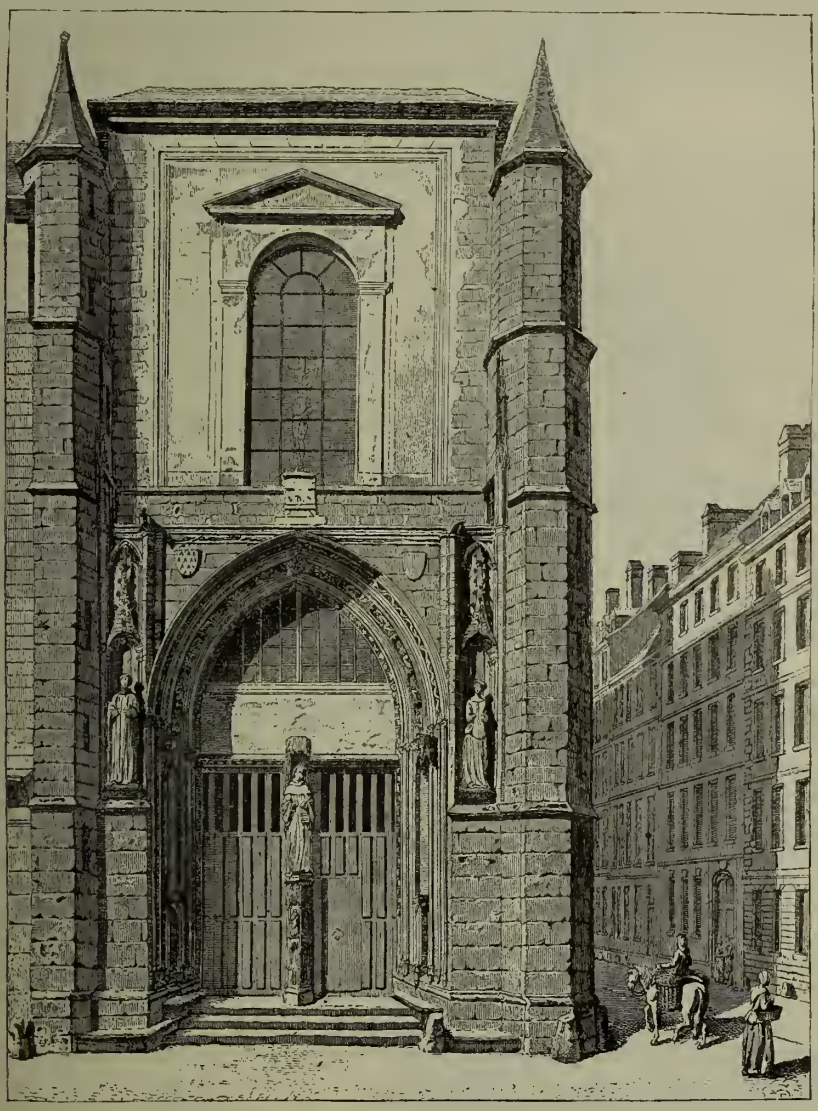


Fig. 95. — Ancienne chapelle de Saint-Yves, élevée à Paris, au XIVe siècle, par des Bretons.

Son père l'envoya à Paris, où il demeura jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, étudiant les arts libéraux, la logique et le droit canon. De là, il passa

à Orléans, où l'on enseignait alors plus particulièrement les lois civiles sous la direction de Pierre de la Chapelle, depuis cardinal. Ses grades conquis, Yves se retira dans son pays natal, où il devint official de l'évêque de Tréguier. Dans ces fonctions de juge ecclésiastique, la bonté de son cœur le fit surtout l'avocat des pauvres et misérables personnes. Il prenait grand'peine et sollicitude à pacifier les parties et à les mettre d'accord, se chargeant des causes de ceux qui n'avaient pas les moyens de suivre leur bon droit, conduisant leurs procès jusqu'à la fin, leur abandonnant tous ses frais et avances. Il poursuivait, à ses dépens, les appels des sentences données contre ses pauvres clients, jusqu'à Rennes, à Tours, à Lyon ou à Paris, si bien qu'il en venait à bout, car il avait toujours Dieu avec lui. Yves ne se chargeait jamais d'une cause qu'elle ne fût conforme à l'équité, et il cherchait avant tout à accorder les parties pour éviter les procès. Il avait coutume de dire : « La loi et le juge doivent conspirer entre eux, en sorte que la loi soit quasi l'âme du juge, et le juge quasi la voix de la loi. » Le roi lui faisait une pension de six deniers par jour, somme alors considérable; mais cette récompense, due à ses travaux, il l'employait au soulagement des malheureux et vivait lui-même dans les privations. Nommé curé de Tredrès, puis de Lovaimec, il se montra dans ces deux paroisses le père et le modèle de son troupeau, qu'il portait au bien par ses exemples autant que par ses instructions.

Il mourut le 19 mai 1303, au château de Kermartin. On l'enterra dans la cathédrale de Tréguier, et il fut canonisé en 1347. Autrefois, en Bretagne, à Paris et dans la plupart des villes de France, les gens de loi chômaient la fête de saint Yves, avocat des pauvres.

20 MAI.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

Né à Massa, le 8 septembre 1380, il était de la famille des Albizeschi, de Sienne. Une éducation chrétienne et des études sérieuses

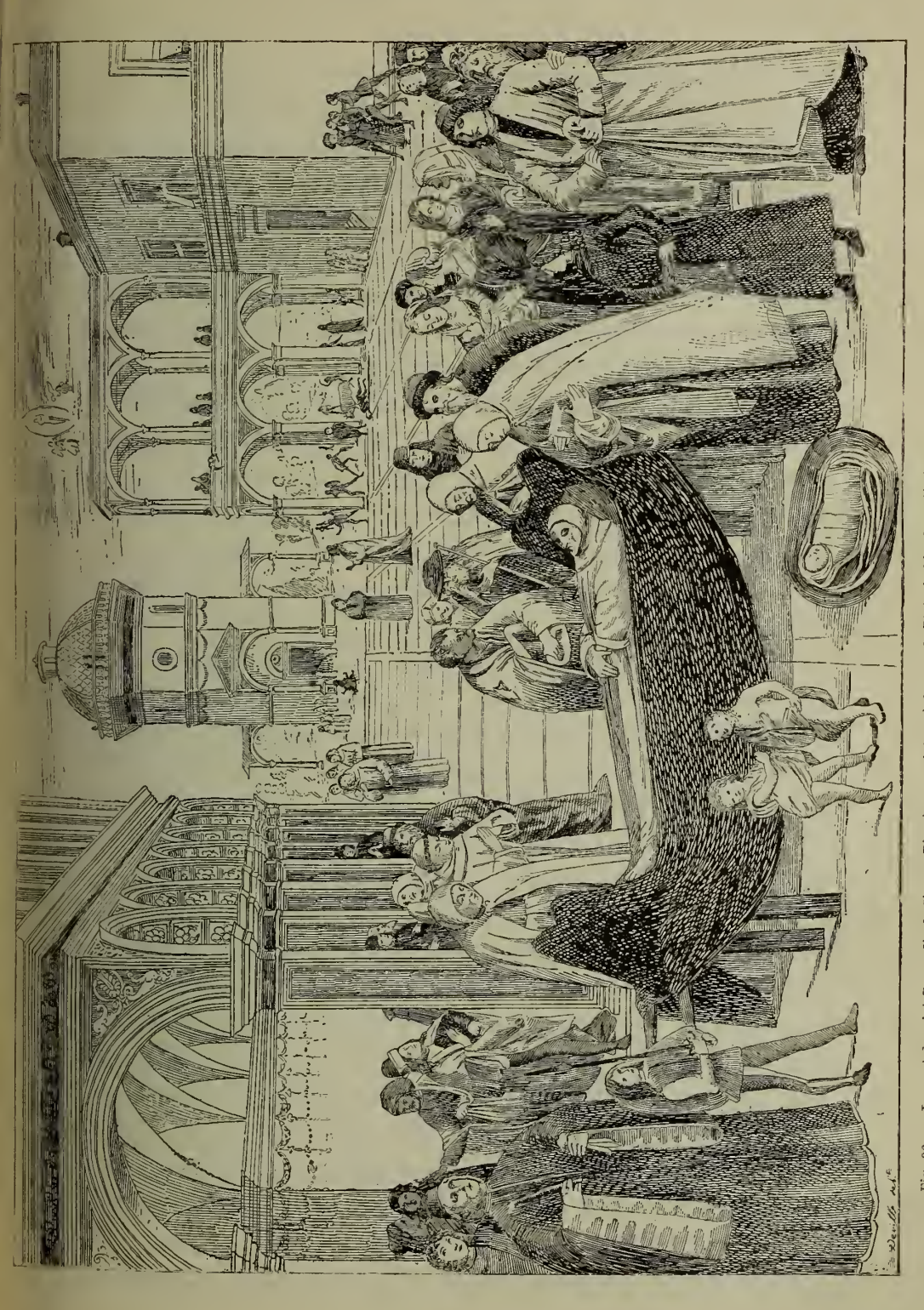


Fig. 96. — La mort de saint Bernardin de Sienne. D'après une peinture à fresque de Pinturicchio, dans l'église de Sainte-Marie in Ara Cœli, à Rome, XVIe siècle.

développèrent les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. A dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame pour y servir les malades. La peste ayant éclaté à Sienne, il se dévoua pendant quatre mois au service de l'hôpital, consacrant les jours et les nuits à consoler et à soulager de tout son pouvoir ceux qui avaient besoin de secours. Puis il s'enferma étroitement dans une maison retirée, et redoubla ses jeûnes et ses prières jusqu'au moment où un avertissement d'en haut lui inspira la résolution d'embrasser la vie religieuse. Il choisit, pour en prendre l'habit, les franciscains de l'étroite observance (1404); malgré leur sévérité, la ferveur dont il était animé lui fit enchérir sur les prescriptions de la règle. Comme depuis longtemps il se préparait au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de s'y livrer. D'abord il eut de grandes difficultés, à cause d'une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement; mais il en dut la guérison à l'intercession de la sainte Vierge, à qui il s'était consacré par un culte particulier.

Durant l'espace de quatorze ans, Bernardin se contenta de prêcher dans le pays de sa naissance; à la fin, l'éclat de sa vertu et de ses talents trahit son humilité, et il visita la plupart des villes d'Italie. Le succès de ses sermons était si éclatant, que les pécheurs ne pouvaient l'entendre sans être touchés jusqu'aux larmes et pénétrés d'un profond sentiment de repentir. Consulté sur la vraie manière d'annoncer la parole, il répondit : « Ayez soin de chercher en tout le royaume de Dieu et sa gloire; ne vous proposez que de sanctifier son nom; conservez la charité fraternelle, et pratiquez, le premier, ce que vous voulez enseigner aux autres. Par là, l'Esprit-Saint deviendra votre maître; il vous inspirera cette sagesse et cette force auxquelles nul ne saurait résister. » Les troubles causés par les Guelfes et les Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle. Ayant appris que les deux factions rivales menaçaient d'en venir aux mains à Pérouse, il s'y rendit en hâte, et, dès son arrivée sur la place publique, apostropha ainsi les habitants : « Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous, comme son ange, pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. » Il prononça ensuite quatre dis-

cours sur la nécessité d'une réconciliation générale, et s'écria en terminant : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix se rangent à ma droite! » Il ne resta, dit-on, à sa gauche qu'une seule personne.

Élu en 1438 vicaire général de son ordre, Bernardin en profita pour rétablir l'étroite observance dans beaucoup de couvents où la règle s'était relâchée, et il en fit élever un grand nombre d'autres en différentes provinces. Sa congrégation fit de rapides progrès et compta bientôt plus de 5,000 religieux. Relevé de sa charge, sur sa demande, en 1443, il reprit ses prédications, et un an plus tard, il mourait d'une fièvre maligne, à Aquila, dans les Abruzzes (20 mai 1444). En 1450, Nicolas V le canonisa.

21 MAI.

SAINT EUTROPE ET SAINTE ESTELLE.

Vers la fin du premier siècle, arriva dans le pays des Santons un prêtre grec, nommé Eutrope, qui avait reçu du pape Clément Ier mission d'évangéliser la Gaule. Ses commencements furent difficiles : la ville de Saintes (alors *Mediolanum*) était considérable et fort attachée au culte officiel ainsi qu'à ses privilèges de métropole. Eutrope, après avoir converti à peine une dizaine d'habitants, fut chassé par la multitude à coups de bâton et de pierres. Il se retira au sommet d'un coteau voisin, y bâtit de ses mains un ermitage et attendit, en priant pour les égarés, des temps plus favorables. L'exemple de sa vie, l'éclat de ses miracles, l'onction de sa parole finirent par arracher à leur aveuglement un certain nombre de païens notables, entre autres Eustelle ou Estelle, la fille du propréteur. Non seulement elle fut admise au baptême, mais elle fit vœu de chasteté, quitta la maison paternelle et alla occuper, auprès du saint, une de ces modestes demeures que les nouveaux convertis s'étaient empressés d'élever. Cette retraite causa la mort d'Eutrope : une troupe de sicaires, envoyée à

sa recherche, s'empara de lui et le massacra. Quant à Estelle, son père, désespérant de la ramener aux pratiques de l'idolâtrie, l'abandonna, trois semaines après, aux mains des bourreaux (122). Sa mémoire est l'objet d'un culte particulier à Saintes, ainsi que celle d'Eutrope, regardé comme le premier évêque de cette ville.

SAINT HOSPICE.

« Il y avait en ce temps-là, dans les environs de Nice, le reclus Hospitius, homme d'une grande abstinence, qui, serré par des chaînes de fer à nu sur son corps, et recouvert d'un cilice par-dessus, ne mangeait autre chose que du pain sec et un peu de dattes. Les jours de carême, il se nourrissait de racines communes. Par lui, le Seigneur daigna opérer beaucoup de miracles. » Ainsi s'exprime Grégoire de Tours au sujet de saint Hospice, qui vivait au sixième siècle. Il s'était retiré dans une tour abandonnée, d'où il ne sortait jamais, et retraçait le genre de vie des anachorètes égyptiens, qu'il avait visités afin de s'instruire par leurs exemples. Vers 575, il prédit l'invasion prochaine des Lombards en Provence et les ravages qu'ils devaient y faire. Il délivra des possédés, rendit la vue à des aveugles et la parole à des muets. Averti par révélation du moment de sa mort, il manda à l'évêque Austade de venir lui donner la sépulture, pria longtemps avec larmes, s'étendit sur un banc, et, rendant grâces à Dieu, exhala son esprit (581). Ses reliques sont gardées dans la cathédrale de Nice.

22 MAI.

SAINTE JULIE.

Lors de la prise de Carthage par les Vandales, en 439, la ville fut pillée et une partie des habitants réduits en esclavage. Au nombre de

ces derniers se trouvait Julie, jeune et belle chrétienne, qui fut vendue à un marchand syrien du nom d'Eusèbe. Elle accepta son sort avec résignation, consacrant à la prière et à la lecture les moments dont elle pouvait disposer, et pratiquant même des austérités rigoureuses. Son maître, la voyant si douce et si attentive à ses devoirs, en avait compassion et la traitait humainement.

Les besoins de son commerce l'ayant appelé en Gaule, il emmena Julie, et s'arrêta dans l'île de Corse, où il prit part à une fête que les insulaires célébraient sur le rivage en l'honneur de leurs dieux protecteurs. Quant à Julie, elle laissa éclater son indignation et se retira à bord du vaisseau. Le gouverneur romain était présent : la beauté de la jeune fille fit sur lui une telle impression, qu'il demanda à l'acheter, et offrit en échange quatre de ses meilleures esclaves. Comme Eusèbe ne voulut s'en défaire à aucun prix, il l'invita au festin qui se préparait et donna ordre qu'on le fît boire outre mesure. Alors, envoyant chercher Julie, il lui promit de la rendre riche et libre si elle consentait à renier sa foi. Flatteries et menaces, tout fut inutile. Furieux de rencontrer chez une femme tant de résistance, le barbare la livra aux bourreaux : on la frappa au visage, on lui arracha les cheveux, on la fouetta jusqu'au sang, enfin on l'attacha au gibet, sur lequel elle expira (440). Au huitième siècle, Didier, roi des Lombards, fit transférer ses restes dans une église de Brescia.

23 MAI.

SAINT GUIBERT.

Au dixième siècle, il y eut dans l'Occident une restauration de l'ordre monastique, atteint si cruellement par les incursions des Sarrasins, des Danois et des Normands. Des hommes généreux sortirent des rangs de l'aristocratie pour se rapprocher de Dieu dans la solitude et concourir à ce mouvement de renaissance générale. Tel fut un des plus nobles chevaliers du Brabant, Guibert, comte de Gembloux. Après

avoir eu part à toutes les guerres de son temps, il donna, en 936, son domaine, situé à trois lieues de Namur, pour y bâtir un grand monastère sous la règle de saint Benoît. Ensuite, il se retira dans l'abbaye de Gorze, où « le vétéran militaire », suivant les expressions de son biographe, « se fit l'apprenti du Christ, et le vieux serf du monde, racheté par la liberté divine, devint l'affranchi de Dieu ». Accusé près du roi de Germanie, Othon, d'avoir aliéné un fief qui relevait de sa couronne, Guibert se justifia de telle façon, qu'il obtint du prince des lettres patentes confirmant, avec de beaux privilèges, la fondation de Gembloux (948). Quelques années plus tard, il quitta encore sa retraite pour aider les moines à repousser l'invasion des Hongrois (954), qui s'étaient avancés jusqu'en Lorraine. Il mourut le 23 mai 962, à Gorze, et fut canonisé en 1099.

24 MAI.

SAINTS DONATIEN ET ROGATIEN.

La Gaule se couvrait d'églises florissantes, quand Maximien entreprit de la ramener, de gré ou de force, au culte des faux dieux. Le préfet du prétoire Rictius Varus, païen fanatique et soldat brutal, fut chargé par lui de cette tâche impossible. Partout où il passa, le sang

Fig. 97. — Maximien Ier, empereur romain.

des martyrs coula à flots. A Nantes, ses ordres furent suivis avec rigueur. Deux frères, Donatien et Rogatien, attendaient en prison l'arrivée du magistrat. Donatien, le plus jeune, et déjà chrétien, avait converti son aîné, qui n'était encore que catéchumène. Aussi Rogatien, désespérant de pouvoir recevoir le baptême, se répandait en lamenta-

tions; et le cadet, cherchant à le calmer : « Rassure-toi, » lui disait-il; « le baptême du sang vaut celui de l'eau pour la vie éternelle. » Lorsqu'ils comparurent devant le préfet, ils montrèrent une égale résolution, et plutôt que de sacrifier aux idoles, ils ne reculèrent pas devant l'horreur des supplices. Épuisés, ayant à peine un souffle de vie, on les traîna hors la ville, et ils eurent la tête tranchée (24 mai 290). Les Nantais les ont toujours honorés comme leurs patrons.

SAINT VINCENT DE LERINS.

Il était Gaulois de nation et, à ce qu'on présume, originaire de Toul, en Lorraine. Il suivit d'abord la carrière des armes et occupa des emplois distingués, puis il alla prendre l'habit monastique à Lerins. « Ballotté longtemps sur la mer du monde, » dit-il lui-même, « je me suis enfin caché au port de la religion; là, déposant toute pensée d'orgueil et de vanité, je m'efforce d'éviter non seulement les naufrages de la vie présente, mais encore les feux du siècle futur. » Ajoutons qu'il fut élevé au sacerdoce et chargé par saint Eucher de l'éducation de Salone et Veran, ses deux fils. La grande gloire de ce modeste religieux repose, outre la sainteté de ses mœurs, sur l'ouvrage qu'il composa, en 434, contre les hérésies; tous les siècles chrétiens lui ont accordé un juste tribut d'éloges. C'est là qu'il a exposé avec une précision admirable, et dans un langage aussi simple que ferme et plein de force, la règle de la foi catholique, en s'appuyant sur la double autorité de l'Écriture et de la tradition. Saint Vincent mourut vers 450.

25 MAI.

SAINT URBAIN.

Urbain, natif de Rome, était un des plus saints prêtres de cette église; il avait joui de toute la confiance du pape Éleuthère et de ses succes-

seurs. Quand, en 223, il fut appelé remplacer saint Calliste, le nombre des fidèles, grâce à ses efforts et à une période de tranquillité, s'était de beaucoup augmenté, surtout dans les rangs de la noblesse. Ses relations avec la famille Cæcilia lui firent connaître la jeune patricienne, dont il encouragea les premiers pas dans les voies de la perfection; il contribua à la conversion de son mari Valérien, et il leur rendit plus tard les derniers honneurs. Le préfet Almachius, leur bourreau, soup-

Fig. 98. — Église de Saint-Urbain, ancien temple païen, à Rome.

çonna Urbain d'avoir détourné les trésors que Cécile avait distribués aux pauvres. On le découvrit avec deux prêtres et trois diacres dans une grotte, où il se tenait caché. N'ayant pu lui arracher autre chose qu'une protestation d'innocence, le préfet ordonna de le conduire sur la voie Appienne, à un temple de Diane, et, s'il refusait d'y sacrifier, de lui trancher la tête. Ce fut là que saint Urbain souffrit le martyre (230), en même temps que ses compagnons. Au neuvième siècle, le temple fut transformé en une église, placée sous son invocation, et au treizième on le décora de peintures relatives à sainte Cécile.

Saint Urbain eut saint Pontien pour successeur.

SAINT ZÉNOBE.

Instruit dans la religion chrétienne et baptisé en secret, Zénobe eut le bonheur, non seulement d'apaiser le ressentiment de ses proches, qui étaient encore idolâtres, mais de les gagner à Jésus-Christ. Libre de suivre sa vocation sacerdotale, il se mit à courir les campagnes avec un grand zèle, à convertir les uns, à éclairer les autres. Il s'attaqua surtout à l'arianisme, fléau qui désolait l'Église au point de paraître en ébranler les fondements. Il ne fit pas preuve de moins de courage lorsque commencèrent les persécutions de Julien, qui s'était flatté de rétablir le culte des faux dieux. En 380, saint Ambroise, étant allé à Rome, fit au pape Damase un grand éloge de la vertu et des mérites de Zénobe. Or, il arriva que Théodore, évêque de Florence, mourut vers la même époque, et que peuple et clergé ne purent s'accorder sur le choix de son successeur. Damase chargea Zénobe d'apaiser le différend, et à peine fut-il arrivé que, d'une voix unanime, on le proclamait. Cette dignité donna un nouveau poids à ses prédications, ainsi que le don des miracles, dont Dieu l'avait favorisé. Il mourut le 25 mai 407, à Florence, qui l'a choisi pour l'un de ses patrons.

SAINT GRÉGOIRE VII

On ne connaît pas à Grégoire VII d'autre nom que celui d'Hildebrand, qui accuse une origine germanique ; il naquit vers 1020 à Soane, bourg toscan, où son père était charpentier. Élevé à Rome dans un couvent de bénédictins, il y prononça ses vœux, s'attacha au vertueux Grégoire VI et suivit en France le pape exilé. En 1047, il alla se ranger parmi les moines de l'abbaye de Cluny, qu'il avait habitée auparavant; l'ascendant qu'il exerçait autour de lui, joint à l'austérité de ses pratiques, le fit élire prieur. Au sein de cette pieuse retraite, il médita le vaste dessein qu'il avait conçu de réformer le « siècle de fer » où il vivait, et la Providence lui fournit bientôt l'occasion de se mettre à l'œuvre.

L'empereur Henri III avait usurpé le droit de nommer au saint-siège, et trois papes de son choix s'y étaient succédé à peu d'intervalle. Le dernier, Léon IX, Allemand de naissance, s'arrêta à Cluny en allant en Italie (1049) ; il vit Hildebrand, et subit l'heureuse influence de son génie. A peine arrivé à Rome, il l'appela auprès de lui, le créa cardinal et commença, d'après ses inspirations, le travail de la réforme. Dès ce moment, l'autorité d'Hildebrand ne fait que grandir : il est le conseil du saint-siège, le chef de toutes les légations importantes, il conduit les négociations avec les princes, il préside des conciles, comme ceux de Lyon et de Tours. En lutte avec un clergé puissant, mais trop souvent simoniaque ou corrompu, il s'appuie sur les ordres monastiques, qui avaient conservé, dans le désarroi universel, le respect de la règle, l'amour de l'étude et la pureté des mœurs; l'ordre de Saint-Benoît lui fournit des champions nombreux et intrépides. Quatre papes furent élus successivement par ses soins, en dépit de l'empereur, des nobles et de certains prélats ligués contre lui. Avec une si grande puissance, maître et seigneur à Rome, et révéré comme tel, il lui aurait été facile de s'asseoir sur la chaire pontificale, s'il l'eût ambitionnée. Il y fut porté d'un mouvement général et soudain; pendant qu'il présidait aux funérailles d'Alexandre II, le peuple se mit à crier autour de la basilique de Latran : « Hildebrand pape! saint Pierre l'a élu! » et le clergé confirma sur-le-champ le choix du prince des apôtres (23 avril 1073). Couronné malgré ses larmes et ses gémissements, il prit le nom de *Grégoire VII,* par reconnaissance envers son ancien protecteur.

Affranchir l'Église et la réformer, tel fut le double but poursuivi par le nouveau pontife. En d'autres termes, il voulait réintégrer le clergé dans la légitime influence qui lui était due, et, pour y arriver, il fallait affermir son indépendance, en supprimant le droit que s'arrogeaient les pouvoirs laïques de nommer directement aux bénéfices et dignités ecclésiastiques. « A une époque, » dit Cantù, « où, selon le droit politique, le chef de l'État n'avait de prééminence sur ses vassaux qu'à raison de la supériorité résultant pour lui de l'inféodation, enlever aux seigneurs le droit d'investir les prélats, c'était soustraire entièrement les derniers à leur dépendance, et soumettre au pontife un tiers peut-être des pro-

priétés de la chrétienté. L'Église renonçait-elle aux biens et aux droits pour lesquels se donnait l'investiture, elle restait dépouillée de toute autorité temporelle, et dépendante du prince. Les conservait-elle au con-

Fig. 99. — L'empereur Henri IV au château de Canossa. D'après le tableau de M. A. Cluysenaar, de Bruxelles.

traire, sans avoir besoin de demander à chaque vacance la confirmation de ses pouvoirs séculiers, elle devenait indépendante et aurait étendu sa puissance jusqu'à rendre les princes ses vassaux. » Grégoire ne reculait pas devant ces conséquences; car, voulant régénérer la société à l'aide de la religion, il ne croyait pas qu'il lui fût possible d'y parvenir

tant que la tiare ne serait pas élevée au-dessus des couronnes. De là résulta pour lui la nécessité d'entretenir des relations fréquentes ou de soutenir des luttes avec les divers États de l'Europe.

Ne s'inquiétant pas des inimitiés qu'il soulevait, parce qu'il se proposait, non la gloire humaine, mais le salut des âmes et le soulagement des opprimés, Grégoire était indulgent partout où il trouvait de la docilité, inflexible à l'égard des opiniâtres; c'est ainsi qu'il parvint à détruire la simonie et à restaurer la discipline. Avec les rois il agissait comme un véritable père. Ceux de Sicile, de Hongrie, d'Espagne lui rendirent hommage; la Pologne lui dut d'être affranchie de la domination teutonique. Mais l'empereur Henri IV, tyran cruel et débauché, abusait plus que jamais du droit d'octroyer et de vendre les charges ecclésiastiques. Des protestations s'élevèrent de tous côtés contre ces investitures scandaleuses. Grégoire, qui avait d'abord usé de ménagements, envoya au chef de l'empire des remontrances énergiques et le somma par ses légats de comparaître devant un concile pour s'y justifier (1076). Henri chassa les légats et convoqua à Worms une assemblée de ses créatures, laquelle, sous sa présidence, prononça la déposition du « faux moine Hildebrand, comme usurpateur apostat et criminel de lèse-majesté ». Cette sentence ayant été notifiée en plein synode au clergé de Rome, Grégoire se décida, dans la même séance, à excommunier l'insolent monarque. A cette nouvelle, les princes allemands déclarent qu'ils vont élire un autre empereur, si Henri ne se fait absoudre à bref délai. Abandonné de tous, il passe en Italie, court trouver le pape au château de Canossa (28 janvier 1077), implore l'absolution de ses fautes et l'obtient, sans oser néanmoins recevoir la communion, et s'engage à congédier les prélats simoniaques et à s'abstenir de violences. A peine absous, il manque de nouveau à ses promesses, fait emprisonner les deux légats romains, ruine les églises, commet partout d'odieux excès. La mort l'ayant débarrassé de Rodolphe de Souabe, son rival, il nomme un antipape et rentre en Italie à la tête d'une armée (1080).

Grégoire ne se laissa point abattre. Il n'était pas d'ailleurs sans appui : la pieuse Mathilde, grande-comtesse de Toscane lui était dévouée, et elle jeta des troupes au-devant des Allemands ; et les Normands,

établis dans la Pouille, avaient accepté la suzeraineté du saint-siège. Après une résistance de deux années, Grégoire, forcé de se réfugier dans le château Saint-Ange, appela les Normands à son aide ; ils emportèrent la ville d'assaut. Du haut de la forteresse, il fut témoin d'effroyables scènes de meurtre, de pillage et d'incendie, et, comme l'armée impériale rentra presque aussitôt dans Rome aux applaudissements du peuple, il suivit ses farouches libérateurs. Il se retira au Mont-Cassin, et de là, à Salerne, où il mourut le 25 mai 1085. Affligé de voir plusieurs amis lui faire défaut et décliner une cause en laquelle il n'avait jamais cessé d'avoir foi, ses dernières paroles furent : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. » Paroles véridiques, car, s'il agita le monde un instant, il raffermit sa croyance et sa moralité. Il avait de l'érudition dans les lettres profanes et sacrées, des mœurs irréprochables, un cœur droit, une intelligence qui concevait avec maturité, et une fermeté prudente dans l'exécution.

Ce fut le génie le plus vaste et l'âme la plus héroïque du moyen âge. Il fut canonisé en 1729 par Benoît XIII.

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI.

Catherine de Pazzi, qui devait être canonisée sous son nom de carmélite, Marie-Madeleine, naquit à Florence, le 2 avril 1566. Elle fit vœu de virginité à l'âge de douze ans, se livra à toutes sortes de mortifications, couchant dans un sac de paille, se donnant la discipline plusieurs fois par jour, allant jusqu'à dormir avec une couronne d'épines sur la tête. Elle n'avait que seize ans lorsqu'elle entra au Carmel, où elle donna l'exemple de la plus rigide austérité. Sa nourriture quotidienne était du pain et de l'eau ; elle ne se permettait d'autres aliments que le dimanche et les jours de fête. Cette sainte fut fréquemment favorisée d'extases et de ravissements qui, loin d'affaiblir son corps, lui donnaient de nouvelles forces, et même ne l'empêchaient point de vaquer à ses occupations. Elle vivait d'amour divin. Étant malade à l'extrémité, elle se leva de son lit et, courant à l'autel de l'infirmerie, elle embrassa un crucifix en

criant de toutes ses forces : « O amour! ô amour! personne ne vous connaît, personne ne vous aime! » Un jour qu'elle entendait rappeler cette dernière scène de la Passion où il est dit que Jésus, après avoir prononcé ces paroles : « Tout est consommé! » pencha la tête et expira, elle tomba toute raide, sans donner plus aucun signe de vie.

Souvent elle eut des visions et des révélations de l'avenir. C'est ainsi qu'elle annonça à Léon XI son élévation au pontificat, en même temps que la brièveté de son règne. Sa joie était d'obéir à Dieu : « Ne sentez-vous pas, disait-elle, combien c'est une chose douce de nommer la volonté de Dieu? » Son horreur du péché mortel était si grande, qu'elle ne pouvait entendre ce mot sans trembler de frayeur. Peu de temps avant sa mort, elle disait : « Je quitte le monde sans comprendre comment la créature peut se résoudre à commettre un péché contre son Créateur. » Sentant approcher sa dernière heure, elle réunit les religieuses autour de son lit, et leur fit cette suprême recommandation : « Me voici sur le point de vous quitter jusqu'à l'éternité ; je vous prie d'une chose au nom de Notre-Seigneur, et c'est la dernière grâce que je vous demanderai : Que vous n'aimiez rien que lui, que vous mettiez toute votre espérance en lui, que vous vous embrasiez continuellement du désir de souffrir pour son amour. » Ayant parlé ainsi, elle expira (25 mai 1607). Clément IX la canonisa en 1669.

26 MAI.

SAINT ÉLEUTHÈRE.

Au pape Soter succéda, en 177, un Grec, originaire de Nicopolis, en Épire ; il se nommait Éleuthère, et était venu à Rome sous le pontificat d'Anicet, qui l'ordonna diacre. La paix dont jouit alors cette église ne fut troublée que par l'hérésie des montanistes et celle des valentiniens. Montan, excommunié par les évêques d'Asie, vint lui-même plaider sa cause devant le pape, et celui-ci, par esprit de conciliation, parut disposé à lui délivrer des lettres de paix. Irénée, averti par ses compatriotes

d'Orient, se chargea de porter à Rome leurs réclamations, et il les faisait d'autant plus siennes que l'erreur montaniste exerçait de prompts ravages en Gaule. Éleuthère, mieux éclairé, retrancha à son tour Montan de la communion, ce qui porta un coup mortel à ses partisans. Il mourut en 192.

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY.

A la suite de la conquête de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons, le christianisme avait peu à peu disparu des parties méridionales et orientales, refoulé dans les régions celtiques du nord et de l'ouest. A la différence des envahisseurs du continent, ceux-ci furent rebelles à la religion du peuple qu'ils avaient subjugué : les vainqueurs demeurèrent païens et les vaincus le redevinrent. Les Anglo-Saxons avaient des institutions politiques intelligentes et libres, une rare vitalité sociale, certaines vertus natives et, dit un historien, « des penchants nobles inconnus au monde romain », mais gâtés par une religion qui tolérait tous les vices et peut-être même les sacrifices humains, par une avidité qui cherchait des gains honteux dans ce commerce des esclaves dont Rome, six siècles après Jésus-Christ, était encore le grand entrepôt. Souvent le pape Grégoire Ier, alors abbé du monastère qu'il avait fondé dans sa propre maison, s'était arrêté devant ces jeunes

Fig. 100. — L'Imposition des mains pour l'ordination. D'après une peinture des Catacombes.

hommes du Nord; souvent il en avait racheté quelques-uns pour en faire des chrétiens. Il avait eu le projet, auquel s'opposaient les Romains, d'aller évangéliser l'Angleterre. Devenu pape, il n'oublia pas le rêve de sa jeunesse; il chercha l'homme dont il voulait faire l'apôtre des Anglo-Saxons, et il le trouva en la personne d'Augustin, prieur de son monastère de Saint-André au mont Cœlius (596).

Jusqu'à ce moment, on ne sait rien de la vie d'Augustin. Il partit accompagné de quarante moines, muni de lettres de recommandation pour les évêques gaulois et pour Brunehaut, à laquelle Grégoire demandait de fournir des interprètes à sa mission. La traversée des Gaules se fit sans trop de peine, et en 597 ces nouveaux et pacifiques conquérants débarquèrent sur la côte anglaise, à l'île de Thanet, entre les villes modernes de Sandwich et de Ramsgate. Augustin envoya ses interprètes vers le roi Éthelbert, qui régnait dans le Kent et qui venait d'acquérir une sorte de primauté sur les autres rois de l'heptarchie, avec le titre de *bretwalda* ou chef temporaire de la confédération saxonne. La femme d'Éthelbert, Berthe, fille de Caribert et petite-fille de Clovis, était chrétienne; aussi le roi se montra-t-il tout d'abord favorable aux missionnaires. Après leur avoir dit : « Nous ne vous empêcherons pas de prêcher votre religion, et vous convertirez qui vous voudrez, » il leur permit de venir à Cantorbéry, ville royale, où Augustin et ses compagnons firent une entrée solennelle, la croix en tête, en chantant des litanies.

Les moines se mirent à l'œuvre, et bientôt les néophytes se présentèrent en si grand nombre, qu'ils durent faire un choix, n'acceptant que les plus dignes. Séduit par leur vie austère et par la beauté de la foi qu'ils annonçaient, troublé par les miracles qu'il avait vu accomplir sous ses yeux, Éthelbert ne tarda pas à demander le baptême, donnant ainsi l'exemple à son peuple, et il le reçut des mains d'Augustin, le jour de la Pentecôte 597. Aux fêtes de Noël de la même année, ce sacrement fut administré à plus de dix mille Anglo-Saxons, à l'embouchure de la Medway dans la Tamise, en face de l'île de Sheppey. Le roi abandonna son propre palais à Augustin, qui était allé se faire sacrer archevêque des Anglais par le métropolitain d'Arles, Virgile. A côté de la rési-

Fig. 101. — Saint Augustin reçoit les instructions du pape saint Grégoire pour évangéliser les Anglo-Saxons. D'après une miniature d'un *Lectionnaire* du IXe siècle.

dence royale devenue un monastère, on commença aussitôt à édifier

cette basilique qui, sous le nom d'*église du Christ,* devait devenir la métropole de l'Angleterre.

Les dernières années d'Augustin furent troublées par des querelles sans cesse renaissantes avec les évêques bretons, qui refusèrent de reconnaître sa suprématie. Le différend, en apparence, avait pour cause une question de liturgie, la fixation de la fête de Pâques, mais au fond, les Celtes en voulaient aux missionnaires romains de l'appui qu'ils avaient trouvé chez leurs vainqueurs et ils refusèrent de se joindre à Augustin pour prêcher l'Évangile aux Saxons. Malgré ces traverses, la nouvelle chrétienté prospéra rapidement, grâce à Éthelbert, qui favorisa l'introduction de la foi chrétienne dans le royaume voisin d'Essex, dont le roi était fils de sa sœur. Un évêché y fut fondé, à Londres. Ce fut lui qui, probablement sous l'inspiration d'Augustin, édicta cet ensemble de lois, premier code anglais, connu sous le nom de *Jugement d'Éthelbert,* dont un article consacrait la liberté, les droits et les propriétés de l'Église. Notre saint mourut le 26 mai 605.

SAINT PHILIPPE DE NERI.

D'une bonne famille de Florence, il naquit le 22 juillet 1515, et fut placé tout jeune en apprentissage chez un oncle, riche marchand de la Campanie, qui l'avait choisi pour héritier de ses biens. Mais le négoce ne lui plaisait point; il y renonça pour aller à Rome, où un gentilhomme florentin lui confia l'éducation de ses enfants. Tout en s'acquittant de son emploi avec une scrupuleuse exactitude, il menait une vie très mortifiée, jeûnant presque tous les jours et passant mainte nuit en prière. En même temps, il faisait de grands progrès dans l'étude de la théologie, du droit canon et des Pères. A vingt-trois ans, il vendit ses livres, et en distribua le prix aux pauvres. N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit le don de la plus sublime oraison ; il tomba en des extases fréquentes, et fut emporté en des ravissements tels, en des élans d'amour si vifs, qu'il en eut deux côtes soulevées du côté du cœur. On le voyait, au milieu du tumulte des places publi-

ques, travailler sans cesse à la conversion des pécheurs, au redressement des mœurs grossières, au salut des vicieux et des misérables. L'intérêt que lui avaient inspiré les malades pauvres lui suggéra l'idée d'établir la confrérie de la Trinité (1548), et de bâtir un hôpital qui subsiste encore à Rome.

Fig. 102. — Portrait du cardinal Pierre de Berulle, général de l'Oratoire en France. D'après la gravure de B. Audran. XVIIe siècle.

Sur les instances de son confesseur, Philippe consentit à recevoir la prêtrise à trente-six ans, ce qu'il avait refusé jusque-là par humilité, et après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme. Chargé d'entendre les confessions des fidèles, il se vit bientôt entouré d'une foule de pénitents, et la conversion des plus

endurcis était assurée dès qu'il pouvait leur parler. C'est alors que, ne suffisant plus à sa tâche, il se mit à recevoir dans sa chambre ceux qui venaient lui demander des avis spirituels ou le consulter sur des cas de conscience. Comme les prêtres qu'il avait formés à la perfection se réunissaient chaque jour chez lui pour prier, on appela sa maison *l'Oratoire,* et la congrégation nouvelle, fondée en 1564 pour l'instruction des jeunes gens et approuvée en 1575, en prit le nom. Philippe lui donna quelques règles et en fut le premier supérieur général. Peu de temps avant sa mort, arrivée le 25 mai 1595, il résigna ces fonctions à Baronius, le plus célèbre de ses disciples.

L'Oratoire, qui fut introduit en France en 1611 par le cardinal Pierre de Berulle, a compté une foule d'hommes remarquables, notamment en ce siècle le P. Gratry et le cardinal Newman.

27 MAI.

LE VÉNÉRABLE BÈDE.

D'origine anglo-saxonne, il fut confié, dès l'âge de sept ans, à saint Benoît Biscop, qui venait de fonder le célèbre monastère d'Yarrow (Northumbrie). Bède, dont le nom signifie en saxon *la prière,* était né dans les environs, en 673, sous le toit d'humbles laboureurs, et c'est là qu'il ensevelit sa vie, « trouvant, dit-il, une grande douceur à ne jamais cesser d'apprendre, d'enseigner et d'écrire ». A trente ans, il reçut la prêtrise et célébra sa première messe. Tant qu'il vécut, il se confina dans sa cellule. Grégoire II l'avait appelé à Rome sur le bruit de sa piété et de sa science, afin de l'employer au gouvernement de l'Église; mais, ami de l'obscurité, il s'excusa humblement suppliant le pape de le laisser dans sa solitude. Les douleurs de sa dernière maladie n'interrompirent ni la composition de ses ouvrages ni les leçons qu'il donnait chaque jour aux jeunes moines. Il avait commencé la traduction de l'Évangile selon saint Jean, lorsqu'il se trouva

beaucoup plus mal. Il continua néanmoins de dicter gaiement, voulant préserver ses enfants de l'erreur, et leur assurer pour le temps qui suivrait sa mort une matière à des travaux fructueux. Le secrétaire ayant fini s'écria : « Tout est consommé. » Et lui : « Tu l'as dit, répliqua-t-il, tout est consommé. Prends ma tête dans tes mains, et tourne-moi ; car j'ai beaucoup de consolation à me tourner vers le lieu saint où je priais. » Ainsi posé sur le pavé de la cellule, il se mit à réciter le

Fig. 103. — Moines savants. D'après une miniature d'un ms. du XIIIe siècle.

Gloria Patri, et, comme il en achevait le dernier mot, il rendit le dernier soupir (27 mai 735).

Ce savant homme fut, à l'exemple de Cassien et d'Isidore de Séville, l'oracle de son temps ; il avait parcouru le cercle entier des connaissances humaines. L'influence qu'il exerça sur la chrétienté fut aussi prompte qu'étendue, et ses nombreux ouvrages remplirent toutes les bibliothèques monastiques de l'Occident. Outre l'étude des saints pour laquelle il professait une prédilection marquée, il écrivit un Martyrologe avec des sommaires historiques et une exposition de la foi, divers

traités en forme de manuels d'enseignement sur les sciences, la musique, la grammaire, la médecine, un essai de chronologie universelle, des poésies, et une Histoire des Anglais, où l'on a reconnu un choix critique des témoignages et des documents. Les vertus chrétiennes s'unissaient naturellement chez lui à la soif de la science ; il était un modèle accompli de ferveur et d'humilité. Aussi, bien avant que l'Église l'eût inscrit dans son Martyrologe, ses contemporains lui avaient-ils, par respect, décerné le titre de *Vénérable.*

28 MAI.

SAINT GERMAIN.

Fils de parents chrétiens, qui habitaient, au voisinage d'Autun, le village de Laizy, il naquit vers 498, et passa une grande partie de sa jeunesse sous la conduite d'un solitaire, occupés l'un et l'autre à prier, à lire l'Écriture et à cultiver un petit champ, dont les produits subvenaient à leur frugale nourriture. L'évêque d'Autun, qui avait reconnu ses mérites, l'éleva au sacerdoce et lui confia la direction des religieux de Saint-Symphorien.

En 555, il fut appelé à remplacer Eusèbe sur le siège de Paris. Dans cette dignité, Germain sut allier à une exacte vigilance l'austérité des anachorètes. Il avait surtout un tendre amour pour les malheureux ; il ne savait rien leur refuser, et leurs besoins lui faisaient quelquefois oublier ceux de ses coopérateurs. Sa réputation de vertu et ses miracles l'avaient rendu célèbre ; le roi Childebert aimait à s'entretenir avec lui, et il le chargea de dispenser ses aumônes, persuadé qu'en passant par des mains si pures elles acquerraient un nouveau mérite devant Dieu. Étant tombé dangereusement malade, il fut guéri par les prières de l'évêque, et, dans l'ardeur de sa reconnaissance, il lui octroya des donations considérables, à l'aide desquelles furent bâtis, à Paris, une église et un monastère. L'église, alors une des plus magnifiques de la Gaule,

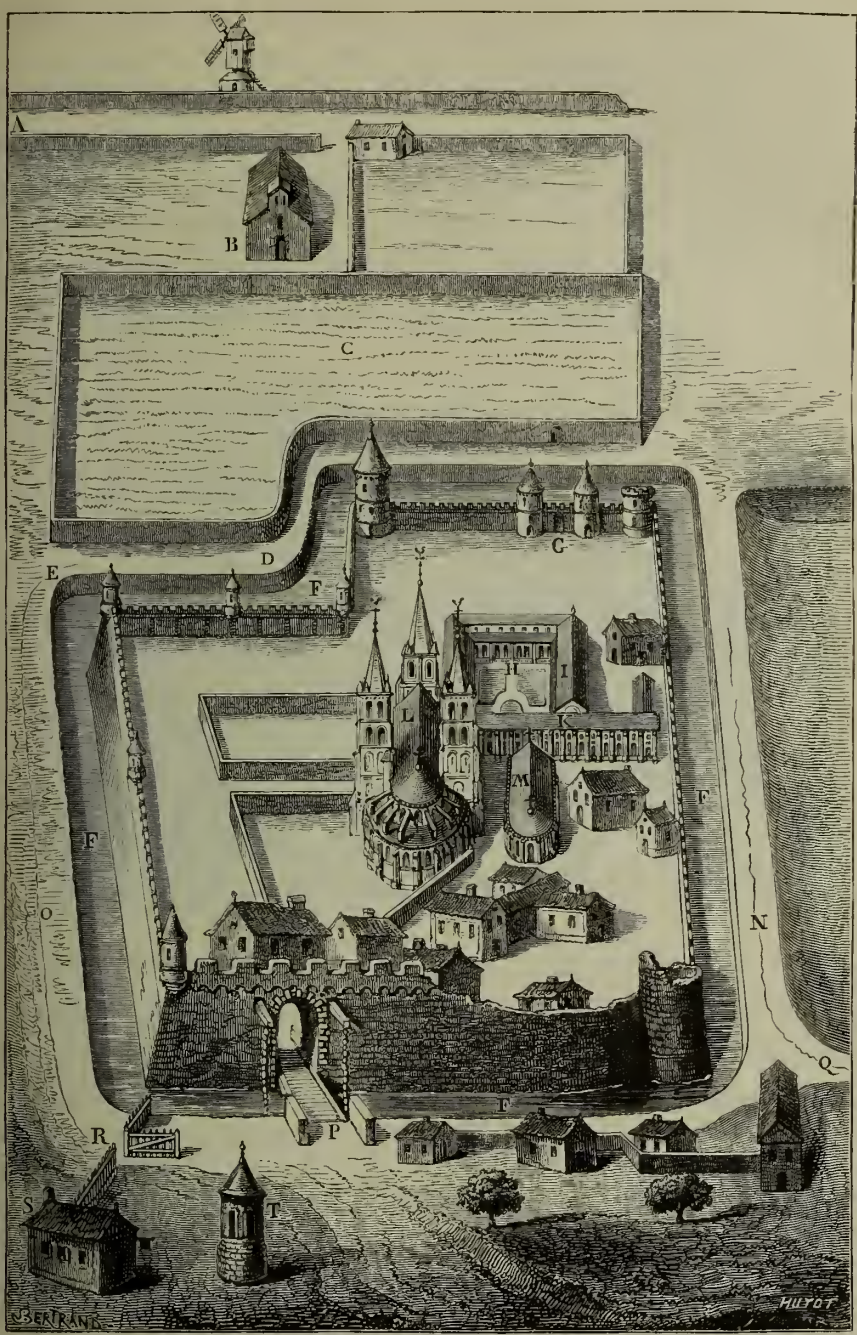


Fig. 104. — L'abbaye de Saint-Germain des Prés, à Paris, en 1361.

dédiée d'abord à saint Vincent, le martyr espagnol, passa ensuite sous

le vocable de saint Germain, et le monastère donna naissance à la célèbre abbaye du même nom.

Par malheur, plusieurs de ces rois neustriens avaient de détestables passions, sans parler de l'ambition de vouloir régir les consciences. Si Childebert, meurtrier de ses neveux, s'était parfois adouci jusqu'à protéger l'Église, dont il redoutait les censures, il n'en fut pas de même de ses barbares successeurs. Il fallut à Germain une grande prudence pour gouverner en paix son troupeau. Impuissant à rompre l'union sacrilège de Caribert, ainsi qu'à conjurer les fureurs de Brunehaut et de Frédégonde, il s'appliqua sans relâche à maintenir le peuple et les clercs dans l'observance des bonnes mœurs et de la discipline. Il siégea avec éclat dans plusieurs conciles et composa une explication de la liturgie, dans laquelle il traite des cérémonies de la messe, des ornements sacerdotaux, etc. Saint Germain mourut le 28 mai 576. On garde ses reliques dans l'église qu'il avait contribué à élever.

29 MAI.

SAINT MAXIMIN.

Vers la fin du troisième siècle, résidait à Mouterre-Silly, près de Loudun, une famille qui fournit à l'Église quatre saints et une sainte, les frères et la sœur. Maixent et Maximin étudièrent ensemble, puis le premier s'établit à Poitiers, où il devait devenir évêque, et le second se rendit à Trèves, où la même dignité l'attendait. Élu le 13 janvier 332, Maximin allait avoir à lutter contre la difficulté des temps et la propagande des ariens, qui s'étendait jusque dans les diocèses de la Gaule. Il réussit pourtant à empêcher l'empereur Constant de se laisser séduire par les hérétiques, et de faire cause commune avec son frère, qui était leur principal appui en Orient. En 336, il accueillit comme un ami saint Athanase exilé ; le patriarche d'Alexandrie, qui passa deux ans à Trèves, loue le zèle infatigable, la fermeté énergique et la vie exem-

plaire de son hôte, que le ciel avait, en outre, favorisé du don des miracles. Celui-ci exerça en 340 le même devoir envers saint Paul, qui venait d'être chassé par les ariens du siège de Constantinople. Maximin fut un des plus courageux défenseurs de la foi de Nicée dans les conciles de Milan, de Cologne et de Sardique. Étant allé dans le Poitou visiter sa famille, il y mourut, le 29 mai 349. Son corps fut rapporté à Trèves. D'après Grégoire de Tours, c'était la coutume d'obliger les accusés,

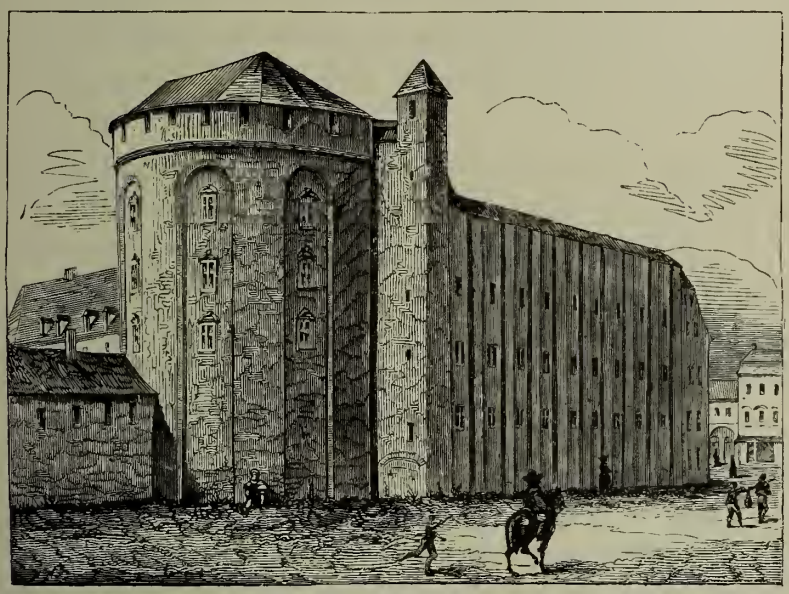


Fig. 105. — Basilique de Constantin, à Trèves. IVe siècle.

qui ne pouvaient être convaincus de leur crime par la déposition des témoins, à s'en purger par serment sur le tombeau de saint Maximin.

30 MAI.

SAINT FÉLIX.

Ce pape, qui était de Rome, succéda à saint Denis vers la fin de 269. Il confirma l'usage d'élever des autels dans les cimetières chrétiens, appelés aujourd'hui Catacombes, et d'y célébrer la messe près des

tombeaux des martyrs. A cette époque, Paul de Samosate prétendait que Jésus-Christ n'était qu'un homme en qui résidait la Sagesse ou le Verbe de Dieu. Félix Ier, révolté d'une telle hérésie, écrivit à ce sujet au patriarche d'Alexandrie une belle lettre, dont un fragment est parvenu jusqu'à nous; elle fut lue avec de grandes acclamations dans les conciles de Chalcédoine et d'Éphèse. Lors de la persécution d'Aurélien, le pontife s'empressa de baptiser les catéchumènes, encouragea les faibles et opéra de nouvelles conversions. Comme il était le premier en évidence, il fut bientôt arrêté et envoyé au supplice (273). Son corps fut enterré sur la voie Aurélienne.

SAINT FERDINAND.

Ferdinand III, né en 1199, fut le premier roi qui réunit sur sa tête les doubles couronnes de Castille et de Léon. Sa mère, Bérengère, tante de saint Louis, lui avait assuré l'héritage de Castille; à la mort d'Alphonse IX, son père, il y joignit Léon, mais ce fut moins un héritage qu'une conquête. La vie entière de Ferdinand, d'ailleurs, fut consacrée à guerroyer contre ses ennemis; les plus dangereux étaient les Maures, et il tourna contre eux ses efforts, sachant qu'il travaillait à la fois pour la grandeur de ses États et pour la gloire de Dieu. En 1225, il entra en campagne, et dix ans plus tard il avait conquis le royaume de Cordoue sur les infidèles. Poursuivant ses succès, il s'empara de Jaën en 1245 et de Séville en 1248. Riche des dépouilles de l'Andalousie, il les consacra à la fondation de l'église métropolitaine de Tolède, un des joyaux de l'architecture religieuse de l'Espagne. Il préparait une expédition contre les Maures d'Afrique lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter, le 30 mai 1252, à Séville.

Ce prince s'attacha à faire respecter les lois et à remédier aux abus qui venaient à sa connaissance. Il sut choisir ses conseillers parmi les plus capables et les plus sages, témoin Rodrigue, archevêque de Tolède, qui fut son premier ministre. Il fonda beaucoup d'évêchés, bâtit

un grand nombre d'églises, de monastères, d'hôpitaux, qu'il combla de largesses. Et pourtant, même pendant ses guerres les plus lointaines, il ne voulut jamais taxer ses sujets au delà des impôts ordinaires. Sa confiance en Dieu était sans bornes, et il réussit à inspirer de semblables sentiments à ses soldats. Il jeûnait strictement, portait un cilice en forme de croix, passait souvent la nuit en prière, surtout la veille d'un combat. Son armée marchait toujours précédée d'une image de la Vierge, et lui-même en portait une plus petite, qu'il attachait à l'arçon de sa selle : c'était une statuette appelée depuis *Notre-Dame des Batailles,* et placée dans la cathédrale de Séville devant la châsse où son corps est conservé.

Au témoignage de tous les historiens, Ferdinand III fut un des plus grands princes de son temps. « Uni par les liens du sang à notre saint Louis, » dit l'un d'eux, « on aurait dit que les deux cousins avaient voulu rivaliser en vertus ; et si le malheur ne put jamais abattre la résignation et la constance du premier, la victoire et le bonheur ne parvinrent jamais à enorgueillir le second. Ferdinand sut, comme Louis, mettre à profit l'esprit chevaleresque de son siècle, protégea le peuple contre la tyrannie des grands et fit rassembler toutes les lois de ses prédécesseurs en un code régulier. » Il aimait aussi les lettres, et on le regarde comme le fondateur de l'université de Salamanque, à laquelle il assigna de grands revenus. En 1671, Clément X admit au nombre des saints ce roi, que le peuple admirait comme un héros. Il est un des patrons de l'Espagne.

31 MAI.

SAINTE ANGÈLE DE MERICI.

Cette sainte est un exemple des irrésistibles vocations. Dès l'âge de dix ans, elle consacre à Dieu sa virginité ; elle se livre à toutes les pratiques de l'ascétisme, se relevant la nuit pour prier, s'enfermant dans sa chambre pour élever son jeune cœur vers celui de l'époux qu'elle

s'était choisi. C'est qu'elle avait lu et compris ce que dit *l'Imitation* : « Entrez dans votre cellule, fermez-la; que nul ne vous y trouble, et vous trouverez Jésus. »

Ayant perdu toute sa famille, ses parents, une sœur bien-aimée, un oncle qui l'avait recueillie, Angèle se consacra sans retour à Dieu. A Desenzano, dans les États vénitiens, son village natal, elle communique à quelques compagnes son projet de s'occuper de l'éducation des petites filles. Quatre d'entre elles lui offrent leur concours, et elles ouvrent une école. C'était vers 1495; Angèle avait vingt et un ans. Bientôt on la trouve à Brescia, où elle poursuit son œuvre; puis à Mantoue, où la vénérable Hosanna d'Andréasie, de l'ordre de Saint-Dominique, unit ses efforts aux siens. Les deux saintes femmes se vouèrent une éternelle amitié. Mais Angèle sent une force qui l'entraîne : Jésus l'appelle aux lieux de sa Passion, elle y vole. Comme le vaisseau qu'elle montait approchait de Candie, soudain elle pousse un cri en portant la main à ses yeux : elle était aveugle. Sans se décourager, elle poursuit son voyage, et ce fut dans la nuit la plus profonde qu'elle parcourut Jérusalem, le jardin des Oliviers, le Calvaire. A son retour, pendant que le vaisseau relâchait encore à Candie, les pèlerins allèrent vénérer dans une église de la ville une image miraculeuse de Jésus crucifié; Angèle les accompagne, elle tombe à genoux, prie avec ferveur et, quand elle se relève, la vue lui est rendue.

De retour, elle reprend son œuvre, visite les écoles déjà organisées, et s'arrête à Brescia. C'est là qu'elle fonda définitivement, le 25 novembre 1535, l'ordre des Ursulines. Elle prit pour patronne sainte Ursule, après une vision où la martyre lui était apparue rayonnante de gloire. L'ordre nouveau, voué particulièrement à l'éducation de la jeunesse, comptait, peu de temps après, cent soixante religieuses. Sous le pape Paul V, les Ursulines furent cloîtrées et autorisées à faire des vœux perpétuels; c'est le seul changement qu'a subi leur règle.

Angèle mourut dans la nuit du 27 au 28 janvier 1540, acclamée partout du nom de bienheureuse, invoquée déjà comme une sainte. Elle fut canonisée en 1807.

SAINTE PÉTRONILLE.

Certains auteurs, s'appuyant sur des sources d'une authenticité

Fig. 106. — Sainte Pétronille. D'après une peinture du Guerchin, à Rome. XVIIe siècle.

douteuse, ont prétendu qu'elle était la propre fille de saint Pierre ; mais, selon l'opinion la plus probable, elle tenait au prince des apôtres par

une parenté purement spirituelle. Pétronille le suivit à Rome en 61, et se distingua, parmi les premiers chrétiens, par ses vertus et ses bonnes œuvres. Elle mourut dans cette ville, et fut enterrée sur le chemin d'Ardée, où l'on bâtit plus tard une église. Le sarcophage qui contenait ses restes fut transféré, vers l'an 760, par le pape Paul Ier dans une chapelle attenante à la basilique Vaticane; on lisait sur la pierre cette inscription : *Aureliæ Petronillæ filiæ dulcissimæ.*

Fig. 107. — La nef mystique.
D'après une miniature de *la Bibliothèque moralisée.* XIVe siècle.

JUIN.

1er JUIN.

SAINT PAMPHILE.

PAMPHILE, de Béryte, en Phénicie, né vers 250, étudia dans la célèbre école d'Alexandrie, sous Pierius, savant théologien, disciple d'Origène ; ce qui explique l'estime particulière qu'il professa toujours pour l'auteur de l'*Apologie du christianisme*. Retiré de bonne heure à Césarée où il reçut les ordres, Pamphile sut allier à la piété la plus profonde l'amour désintéressé des lettres. Il rassembla une bibliothèque de près de trente mille ouvrages, dans laquelle se trouvait la collection d'auteurs ecclésiastiques la plus complète que l'on eût encore réunie, entre autres tous les écrits d'Origène, quelques-uns copiés de sa propre main. Ce fut dans cette bibliothèque qu'Eusèbe de Césarée, son ami, puisa la plupart des éléments de l'*Histoire ecclésiastique,* qui est

parvenue jusqu'à nous. Un des travaux favoris de Pamphile fut la correction du texte de la Bible : il l'entreprit et le mena à bonne fin avec l'aide d'Eusèbe, qui n'était pas encore devenu suspect par son attachement aux doctrines d'Arius.

Pamphile donnait des leçons publiques dans la ville de Césarée lorsqu'éclata la persécution de Maximin Daïa. Urbain, le gouverneur, ordonna de lui amener le saint docteur, et, sachant quelle bonne recrue il ferait pour le paganisme, essaya tout d'abord de le faire apostasier. S'étant aperçu de l'inutilité de ses efforts, il le livra au bourreau, qui lui fit subir mille tortures. Cependant un changement de gouverneur différa la mort de Pamphile ; on l'oublia près de deux ans dans sa prison, et il put y composer avec Eusèbe, qui venait le visiter, cinq livres de l'*Apologie d' Origène,* ouvrage qu'Eusèbe compléta plus tard.

L'heure du martyre arriva pour notre saint le 1er juin 309 ; il fut mis à mort en même temps que deux autres chrétiens, Paul et le vieillard Valens.

2 JUIN.

SAINT POTHIN ET SAINTE BLANDINE.

Grâce aux efforts des saints Pothin et Irénée, l'église de Lyon était dans l'état le plus prospère ; mais son accroissement avait multiplié ses périls en éveillant sur elle l'attention des païens. L'année 177 la destinait à de cruelles épreuves. Assaillis de dénonciations, les magistrats informèrent contre les fidèles, et en firent arrêter un grand nombre, entre autres Sanctus, Maturus, Alcibiade, Blandine et sa maîtresse Bibliade. Au jour dit, ils furent conduits enchaînés sur la place publique, où les attendait le gouverneur, assis sur son tribunal. Près de là se tenaient les bourreaux, avec l'étalage ordinaire des chevalets, des fouets à lanières plombées, des tenailles, des grils et des brasiers ardents. Une ceinture de soldats maintenait la foule à distance.

La cause appelée, un des spectateurs, nommé Vettius Epagathus, s'avança. « Je demande, » dit-il, « à défendre ces hommes, et je m'engage à prouver qu'ils sont innocents de ce qu'on leur impute. — Tu es donc chrétien, » dit le gouverneur, « pour te faire leur avocat? — Je le suis, » répliqua Épagathe, et il alla se ranger parmi ses frères. L'interrogatoire commença; mais tous ne se montrèrent pas également forts contre la douleur. Avec les esclaves qu'on avait saisis au domicile des accusés, la torture fut à peine nécessaire : ils appuyèrent de leur faux témoignage toutes les calomnies odieuses ou stupides dont on chargeait leurs maîtres. Les confesseurs supportèrent la question avec une sereine fermeté : le diacre Sanctus, à chaque torture qu'on lui infligeait, se bornait à répondre : « Je suis chrétien, » comme si ce mot résumait tout pour lui, race, patrie et famille. Matur et Attale se conduisirent en véritables athlètes.

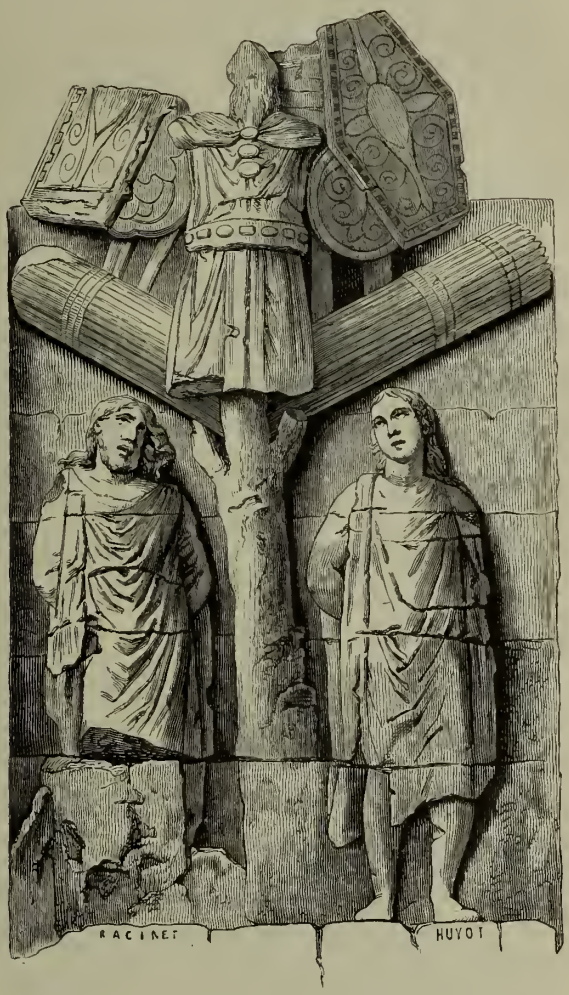


Fig. 108. — Prisonniers chrétiens. D'après les sculptures de l'arc de triomphe d'Orange. IIe siècle.

Quand on vit paraître Blandine, tous les cœurs s'émurent. C'était une pauvre esclave, convertie depuis peu. Faible et maladive, elle se soute-

nait à peine, et pourtant elle se trouva subitement remplie d'une force inexprimable. En vain les bourreaux s'acharnèrent-ils sur la frêle créature. « Je suis chrétienne, » répétait-elle par intervalles, « et l'on ne fait point de mal parmi nous. » Bibliade, sa maîtresse, avait renié le Christ ; le courage de l'esclave la réveilla comme d'un songe, et elle désavoua tout ce qu'elle avait dit. Les interrogatoires durèrent plusieurs jours. Chaque soir, on ramenait les chrétiens, à demi morts, dans leur prison. De nouveaux arrivants comblaient les vides, car la persécution devenait de plus en plus active. Vint le tour de l'évêque lui-même.

Pothin, Grec d'origine, avait puisé la foi dans les enseignements de saint Polycarpe, un disciple des apôtres. Suivi de quelques prêtres de Smyrne, dont le plus célèbre fut Irénée, il passa en Gaule et s'arrêta à Lyon, en vue d'y constituer une Église (160). Ce devait être, après Rome, la plus célèbre fondation de l'Occident. Il en fut le premier évêque. Lors de la persécution, il dédaigna de se mettre en sûreté. Outre le poids de quatre-vingt-dix hivers, il était chargé d'infirmités, et « semblait ne retenir son âme », disent les Actes, « que pour la faire servir un moment au triomphe du Christ. » Les soldats furent obligés de le porter sur leurs bras. Honteux de cette lutte inégale contre un vieillard expirant, le juge lui adressa une seule question : quel était le Dieu des chrétiens. « Si tu en es digne, tu le connaîtras, » répondit Pothin. Après quoi, il fut conduit à la prison ; durant le trajet, la foule, trompée dans son attente, l'accabla de coups. Deux jours après, on le trouva mort.

Suivant l'usage, on avait réservé pour la célébration des jeux publics trois des condamnés, Sanctus, Matur et Blandine. On lâcha les bêtes dans le cirque, et les valets, armés de longs fouets, les poussèrent d'abord sur les deux premiers, qu'elles traînèrent en tous sens, meurtris et couverts de plaies. Le peuple, qui réglait l'ordre et la durée des supplices, demanda qu'on les fît asseoir sur la chaise de fer rougie au feu, puis qu'on les achevât à coups d'épée. Blandine, attachée à un poteau en forme de croix, récitait, d'une voix ferme, des prières, qui retrempaient la force des martyrs. Les animaux ne la touchèrent point ce jour-là.

Au mois d'août, époque de la grande fête de Lyon, on reprit le cours des exécutions. Tous les chrétiens qui avaient déjà confessé la foi persistèrent ; ceux qui avaient faibli (les *tombés*) se rétractèrent avec éclat. Attale et Alexandre, deux Asiatiques, parurent les premiers dans l'arène, et achevèrent leur sacrifice par le glaive. Ponticus, un enfant de quinze ans, eut une fin non moins glorieuse. Blandine enfin, après avoir été flagellée, déchirée par les bêtes, brûlée par tout le corps, fut exposée, dans un filet, à l'attaque d'un taureau sauvage, qui la frappa de ses cornes, la lança en l'air et la foula aux pieds. Dans ses derniers instants, l'héroïque femme paraissait n'avoir plus de sentiment ; « on eût dit qu'elle avait déjà quitté ce monde et que, plongée dans un extase de béatitude, elle s'entretenait avec le Christ. »

Quant aux chrétiens qui étaient citoyens romains, exemptés par la loi de l'exposition aux bêtes, peine infamante et vile, ils furent décapités au nombre de vingt-quatre. On rassembla en un monceau ce qui restait des martyrs, on le brûla, et l'on en jeta les cendres dans le Rhône.

3 JUIN.

SAINTE CLOTILDE.

Lorsqu'en 480 Gondebaud, roi des Bourguignons, fit assassiner son frère Chilpéric avec sa femme et ses enfants, il épargna deux filles : l'une fut enfermée dans un monastère ; l'autre, Clotilde, qu'il garda près de lui, devait avoir de grandes destinées. Demeurée catholique dans un milieu arien, Clotilde n'en faisait pas moins l'admiration de tous autant pour ses vertus que pour sa beauté, et la réputation de la jeune princesse alla si loin, que Clovis, chef des Francs, envoya demander sa main. Gondebaud, qui avait intérêt à le ménager, donna son consentement (493) ; Clotilde exigea seulement qu'elle aurait le droit de professer sa religion, et elle partit avec le secret espoir de la faire un jour partager à son mari.

Il fut fait selon ses désirs. Clovis, dont l'attachement aux dieux de la Germanie était une habitude plutôt qu'une croyance, la laissa entiè-

Fig. 109. — Clovis, à la bataille de Tolbiac, invoque le dieu de Clotilde. D'après la peinture à fresque de J. Blanc, dans l'église de Sainte-Geneviève, à Paris. XIXe siècle.

rement libre de se livrer à ses devoirs religieux, mais il fermait l'oreille aux exhortations de Clotilde, qui cherchait à mettre en pratique le précepte de saint Paul : « Que la femme fidèle sanctifie le mari infidèle. » Pourtant il permit qu'on baptisât son premier-né, qui mourut peu après.

Dans un mouvement de colère, il éclata en reproches, disant : « Mon fils est mort parce qu'il a été donné à ton Dieu ; il vivrait encore s'il eût été mis sous la protection des miens. » Devenue mère d'un second fils, Clotilde obtint la même faveur que pour le premier, et cette fois l'enfant, atteint d'une grave maladie, fut sauvé par les prières de Clotilde. Ce miracle frappa vivement le barbare ; il ne voulut pas se rendre toutefois avant d'être convaincu de la vérité. L'occasion se présenta en 496, pendant la bataille qu'il livrait aux Allemands, à Tolbiac, près de Cologne. Ses soldats pliaient, écrasés par le nombre ; Clovis, se voyant perdu, invoqua le Dieu de Clotilde et promit d'embrasser la religion qu'elle professait, s'il remportait la victoire. A peine a-t-il achevé qu'il voit le courage renaître parmi les siens. Le roi des Allemands est tué, et ses guerriers, mis en désordre et craignant d'être massacrés, font leur soumission. Au retour de la guerre, Clovis appela auprès de lui saint Remi, évêque de Reims, qui, de concert avec Clotilde, prêcha aux Francs la foi chrétienne. La magnificence du culte catholique, la beauté des églises, la sainteté des prêtres pénétrèrent de respect les soldats barbares. La plupart d'entre eux, trois mille au moins, consentirent à recevoir le baptême avec leur chef, et l'évêque put dire, le jour de Noël 496, dans la cathédrale de Reims, en répandant l'eau lustrale sur la tête de son disciple : « Courbe le front, fier Sicambre ; brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé. » Par un hasard singulier,

Fig. 110. — Clovis et ses guerriers Francs reçoivent le baptême. D'après une peinture à fresque de J. Blanc, à l'église de Sainte-Geneviève, à Paris. XIXe siècle.

Clovis se trouvait être le seul roi d'Occident qui fût orthodoxe. Aussi sa conversion fut-elle pour le clergé des Gaules et tous les catholiques un jour de triomphe, et saint Avit, évêque de Vienne, lui écrivit : « Ta foi est notre victoire. »

Avant de mourir (511), Clovis partagea ses États entre ses quatre fils, qui vécurent d'abord en bonne union; mais Clodomir ayant été tué dans une bataille, ses frères se partagèrent son royaume au détriment des enfants qu'il laissait. Clotilde ayant pris le parti de ses petits-fils, Clotaire et Childebert résolurent de s'en défaire. Ils lui envoyèrent une épée et des ciseaux en lui disant de choisir. Elle comprit que c'était la mort ou le silence d'un monastère, et il lui échappa qu'elle aimait mieux les voir privés de vie que de leurs droits légitimes. Ce fut l'arrêt des jeunes princes : leurs oncles en mirent deux à mort ; le troisième échappa, devint moine et fut canonisé plus tard sous le nom de saint Cloud. Ce tragique événement plongea Clotilde dans une profonde douleur. Elle se retira à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, tout occupée de prières et d'œuvres de pénitence, et c'est là que, devenue infirme et fort âgée, elle mourut le 3 juin 545.

4 JUIN.

SAINT QUIRIN.

Fortunat et Prudence signalent Quirin comme un des plus illustres évêques des premiers siècles ; saint Jérôme le mentionne dans sa chronique ; et pourtant l'on sait bien peu de chose de sa vie. Il n'en est resté que le récit de son martyre, tel qu'il est rapporté dans ses Actes. Il était évêque de Siscia (aujourd'hui Siszek), ville de Pannonie, sur les bords de la Save. Sachant qu'il avait été dénoncé comme chrétien, Quirin prit la fuite, voulant se conserver à son église, car il est écrit : « Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre. » C'est ce qu'il répondit lui-même, quand il eut été arrêté, au magistrat Maxime,

qui lui faisait observer avec ironie combien son Dieu l'avait mal protégé contre les recherches des soldats. Après s'être moqué, Maxime menaça, et finalement, n'ayant pas le droit de condamner à mort, il envoya Quirin à Amantius, gouverneur de la province. On le dirigea chargé de chaînes vers la ville de Sabarie, où Amantius le fit comparaître devant lui. La fermeté de l'évêque restant inébranlable, il fut condamné à être précipité dans la rivière, avec une meule au cou ; son corps flotta pendant longtemps avant de s'enfoncer dans l'eau. Cette mort miraculeuse eut lieu le 4 juin 303 ou 304. Dans la suite, ses reliques furent portées dans la célèbre abbaye de Fulde, en Allemagne.

SAINT OPTAT.

Né d'une simple question de discipline intérieure, le donatisme devint, sous l'influence du second Donat, évêque de Carthage, une véritable hérésie. Les donatistes en étaient arrivés à mépriser les catholiques au point de tenir pour nul le baptême qu'ils avaient conféré et pour souillés leurs demeures et les ustensiles qu'ils avaient touchés, se proclamant les seuls disciples de Jésus-Christ. Donat professait même sur la sainte Trinité et sur les sacrements des opinions en désaccord avec la tradition chrétienne.

Dans ce péril de l'Église, un homme se leva qui devait confondre les dangereux novateurs. Né vers 315, en Afrique, Optat devint évêque de Milève (aujourd'hui Milah, en Algérie). Sa vie nous est à peu près inconnue ; elle paraît, d'ailleurs, avoir été complètement absorbée par la guerre sans merci qu'il livra aux donatistes, par la rédaction des écrits destinés à combattre l'erreur. Saint Augustin a dit de lui ce qui a été répété d'un certain nombre de docteurs des premiers siècles, qu'il pourrait être une preuve de la vérité de l'Église, si l'on se servait, pour la démontrer, de la vertu de ses ministres. D'après un autre passage du *Traité de la doctrine chrétienne,* on peut conjecturer qu'Optat avait fréquenté les plus célèbres écoles de Carthage et d'Alexandrie ; mais la philosophie ne le contenta pas longtemps, et il embrassa le christianisme.

Les six premiers livres de son ouvrage *sur le Schisme des donatistes* furent composés entre 368 et 384. Donat et après lui Parménien, son successeur à Carthage, répondirent ; Optat répliqua, mais cette controverse n'aboutit qu'à exciter davantage la secte à la résistance. Le concile de 410 ne fut pas plus heureux ; il fallut la force pour en débarrasser l'Église.

Optat n'en a pas moins eu la gloire d'avoir combattu les donatistes avec des arguments qui les auraient convaincus si leurs esprits avaient été accessibles à la logique et à la bonne foi. Il mourut à une date incertaine, mais toutefois après l'année 386, laissant la mémoire d'un grand apologiste.

5 JUIN.

SAINT BONIFACE.

Préoccupé de rattacher à l'Église la Germanie encore païenne, le pape Grégoire II avait envoyé en Bavière une mission qui n'avait pas rempli tous ses vœux, lorsqu'à la fin de 718 un moine anglo-saxon lui présenta humblement une lettre de son évêque.

C'était le futur apôtre de l'Allemagne, Boniface, qui portait alors le nom de Winfrid. Né vers 680, à Crediton, village du Wessex, il manifesta des inclinations si pieuses, que son père, cédant à ses désirs, en fit oblation à l'abbé du monastère d'Escancastre (Exeter). Il s'instruisit aux lettres sacrées et profanes dans l'abbaye de Nutshell, et d'écolier passa bientôt maître. Le renom de son savoir le fit appeler en plusieurs endroits ; les prélats le consultaient, et il fut chargé de régler certaines questions de liturgie avec l'archevêque de Cantorbéry. Il venait alors d'être admis au sacerdoce. Se sentant pressé de la passion de l'apostolat, il se rendit en Frise (710) ; la guerre qui éclata entre le duc Ratbod et Charles Martel dispersa les églises naissantes et l'obligea de se rembarquer.

Quelque temps après, Winfrid allait à Rome. Le pape, s'étant assuré

Fig. 111. — Saint Boniface se rend à Rome afin de recevoir du pape Grégoire II les pouvoirs nécessaires pour évangéliser l'Allemagne. D'après une fresque d'Henri de Hess, à Munich.

de sa doctrine et de sa piété, lui conféra de pleins pouvoirs « pour porter le royaume de Dieu à toutes les nations infidèles qu'il lui serait possible de visiter ». Ayant appris la mort de Ratbod et la fin de la persécution, il se dirigea vers la Frise (719) et seconda, pendant trois ans, l'évêque Willibrod. De là, il s'enfonça dans la Thuringe, région tellement appauvrie qu'il y fut réduit à vivre du travail de ses mains, réunit les débris épars des chrétientés fondées par saint Kilian, éleva une église et un couvent à Amœneburg (Hombourg), et, poussant du côté des Saxons, il en baptisa plusieurs milliers. Grégoire II le rappela en 723, confirma en termes plus explicites l'objet de sa mission, et le sacra évêque régionnaire, sous le nom, qu'il a illustré, de *Boniface.* En même temps, il lui remit des lettres pour Charles Martel et les évêques francs, qu'il exhortait à protéger et à soutenir le délégué du saint-siège.

Cette seconde mission fut la plus féconde en résultats, et celle où l'apôtre porta aux superstitions païennes des coups décisifs. Dans la Hesse, il fit abattre un antique chêne, dit *l'arbre de Thor,* exemple qui entraîna une foule de barbares vers les autels du vrai Dieu en Thuringe; il confondit les mauvais prêtres et leurs sentiments hérétiques. Le nombre des fidèles s'accrut rapidement, et les oratoires se multiplièrent. Alors Boniface sollicita le concours de ses frères d'Angleterre, pour qu'on lui envoyât des ornements sacerdotaux, des cloches, des livres, et surtout des ouvriers de la parole de Dieu. Les monastères anglais rivalisèrent de zèle et de dévouement : il en sortit des prêtres, des lecteurs, des écrivains, des artisans, ainsi qu'un essaim de vierges et de veuves. Avec l'aide de cette milice spirituelle, Boniface affermit son œuvre et maintint sous la loi du Christ ces convertis de fraîche date, si prompts à retourner à leurs secrètes pratiques. Souvent aux prises avec la barbarie sans cesse renaissante, il lui venait des scrupules quant à l'application rigoureuse des canons; inflexible pour lui-même, il réclamait du pape des décisions indulgentes.

Après avoir reçu le pallium, insigne de l'autorité métropolitaine, il fit un troisième voyage à Rome (738); ce qui l'y attirait, outre le désir de visiter les tombeaux des saints, c'était le désordre introduit dans

les rangs de son clergé par la propagation des erreurs d'Arius et par le funeste voisinage des Francs. Muni d'une délégation nouvelle, à l'effet d'achever l'organisation ecclésiastique, il retourna en Germanie (740), et son premier soin fut de convoquer un synode à Salzbourg,

Fig. 112. — Saint Boniface, archevêque de Mayence. D'après une gravure du XVIe siècle.

par lequel la Bavière fut divisée en quatre diocèses. Bientôt la mort de Charles Martel permit d'entreprendre la réforme du clergé simoniaque et peu instruit dont il s'était entouré. Boniface, dans un second synode, fit d'abord reconnaître son autorité métropolitaine, puis rétablir les églises dans leurs droits et biens, dégrader les clercs intrus, et proscrire sévèrement les restes du paganisme. Le concile de Lep-

tines (Lestines, en Hainaut), qu'il présida, renouvela les mêmes défenses; tous les ordres du clergé y promirent de faire revivre, par leurs mœurs et leur doctrine, les saintes règles des Pères (743). Au concile de Soissons, il fut ordonné de publier partout le symbole de Nicée. Partout on rattacha l'épiscopat par un lien plus étroit à la chaire de saint Pierre, et l'on constitua sur les bords du Rhin un siège puissant, « dont l'autorité s'étendit à la fois sur la frontière chrétienne et sur le champ de bataille des missions ». Mayence fut érigée en métropole en faveur du grand apôtre (748), qui ne se résigna à devenir archevêque qu'après une longue résistance. En cette qualité, il vint à Soissons sacrer Pepin, roi des Francs, suivant l'ordre qu'il en reçut du pape Zacharie.

Au milieu des agitations d'une vie mêlée à toutes les affaires de l'Église et de l'État, Boniface entretenait une correspondance active avec les grands pour les rappeler au respect de la morale ou de la justice, avec ses amis d'Angleterre qui regrettaient ses leçons; on y pressent une âme délicate, tourmentée de scrupules du côté de Dieu, et froissée de la dureté du siècle. Un de ses plus beaux établissements fut l'abbaye de Fulde, qu'il fonda comme une citadelle au centre de la barbarie. Cependant il n'avait jamais détourné ses regards de la Frise, et la nouvelle qu'elle était retombée dans l'idolâtrie le détermina à lui consacrer ses derniers efforts. Il remit à Lull, son disciple, la dignité épiscopale, emmena avec lui une dizaine de prêtres et de moines, et descendit le Rhin jusqu'à Utrecht (755). Plusieurs milliers de personnes avaient déjà reçu le baptême lorsque, le 5 juin, près de Dockum, au moment de célébrer la messe, il fut assailli par une troupe de barbares; ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent avec tous ceux de sa suite.

C'était terminer par la couronne d'une héroïque mort une carrière qu'avaient illustrée de grands et pénibles travaux. Aussi la postérité a-t-elle placé Boniface parmi les bienfaiteurs de l'Allemagne, dont il est l'apôtre, et l'Église le compte-t-elle au nombre des plus dévoués serviteurs de sa gloire et de son unité.

6 JUIN

SAINT CLAUDE.

Claude, né à Salins, appartenait à l'une des nobles familles de la haute Bourgogne. Il commença de bonne heure à partager son temps

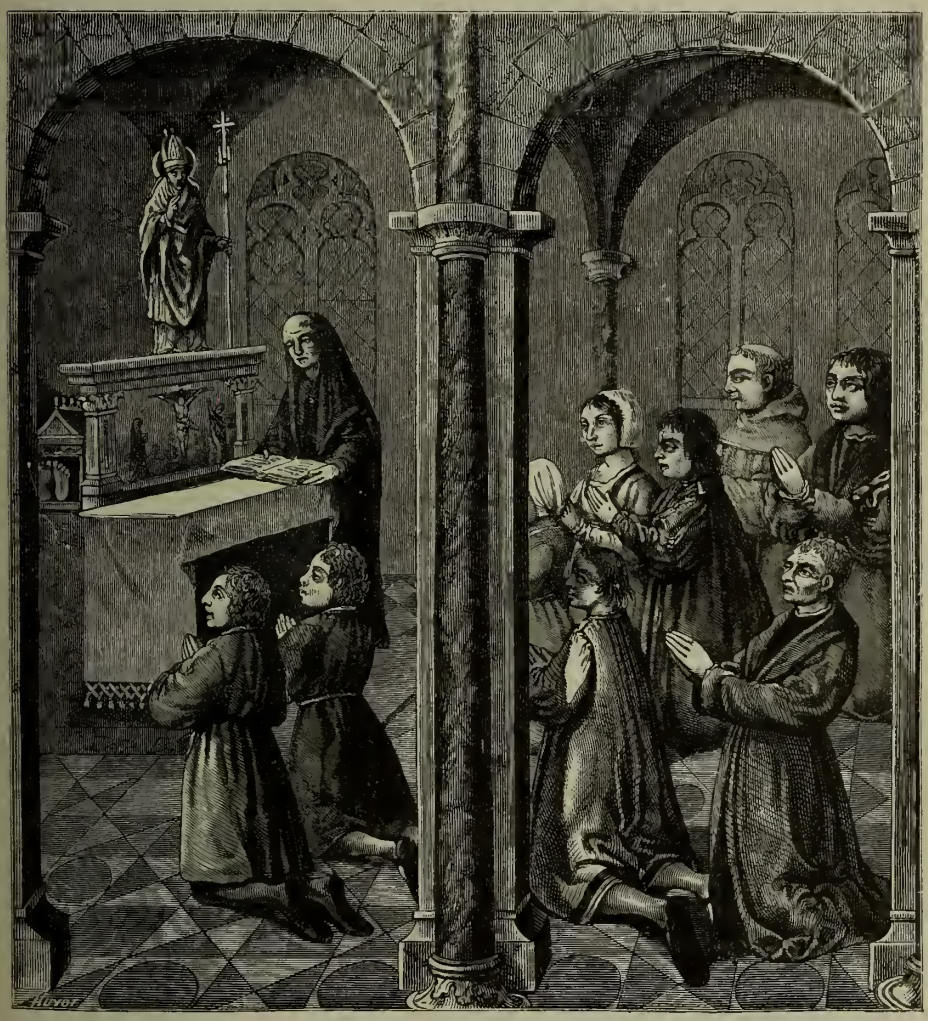


Fig. 113. — Pèlerins vénérant les reliques du saint conservées dans la chapelle de l'abbaye du mont Saint-Claude. D'après une peinture du XVe siècle.

entre l'étude, la prière et les exercices de miséricorde. A l'âge de vingt ans, il fut fait chanoine de la cathédrale de Besançon et remplit tous

les devoirs de cette charge avec la plus édifiante exactitude. Il joignait les veilles aux jeûnes, aussi bien que l'humilité, un caractère affable et d'autres vertus, qui firent penser à lui pour le siège épiscopal de la ville, après la mort de l'évêque Gervais. Cette élection eut lieu, à ce qu'on croit, vers 685. Il devait être à cette époque fort âgé, et ce fut probablement le motif qui l'engagea à se retirer dans le monastère de Saint-Oyand, sur le mont Jura. Dans sa légende, écrite au douzième siècle par un moine de cette maison, il est dit que notre saint en eut le gouvernement après la mort de l'abbé Injuriosus, qu'il se rendit à Paris pour réclamer du roi Clovis II le payement des donations antérieurement faites, et qu'il vécut presque centenaire, jusqu'à la quatrième année de Childebert. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique lui firent donner les surnoms d'Antoine et de Pacôme. Son culte devint si célèbre à l'abbaye de Saint-Oyand qu'elle prit le nom de Saint-Claude, avec la ville qui s'était formée sous sa protection.

SAINT NORBERT.

Norbert, né en 1082, à Xanten, près Cologne, était fils d'Héribert, comte de Gennep, et d'Hedwige, de la maison princière de Lorraine. Son rang, sa fortune et l'excellente éducation qu'il avait reçue le destinaient à briller dans le monde, et il se laissa entraîner aux séductions qui l'y attirèrent. Quoique pourvu des ordres mineurs, il vivait à la cour de l'empereur Henri V d'une manière fort enjouée et ne refusait rien à ses divertissements. Un jour d'été, en Westphalie, comme il se rendait à une partie de plaisir, il fut assailli par un violent orage; la foudre, tombant à ses côtés, le renversa de cheval, et il resta près d'une heure sans connaissance. A cet avertissement d'en haut, il sentit qu'il était temps de changer de conduite (1115). S'étant fortifié par une retraite absolue dans la résolution de servir Dieu, il alla à Cologne trouver l'archevêque Frédéric et le prier humblement de l'admettre à l'ordination sacerdotale. Cela fait, il se vêtit de peaux d'agneau en

forme de soutane avec une corde pour ceinture et revint à Xanten ; mais les chanoines, ses confrères, qu'il essaya d'amener à une vie plus conforme à leur état, l'accusèrent d'hypocrisie. Alors il vendit son bien, le distribua aux pauvres et obtint du pape Gélase II le pouvoir de prêcher l'Évangile partout où il le jugerait à propos (1118). Sa parole enflammée produisait des effets merveilleux ; la rigueur de ses pénitences allait si loin que les Pères du concile de Reims lui conseillèrent de la modérer.

L'évêque de Laon, qui cherchait à le retenir, lui donna, dans la forêt de Saint-Gobain, une vallée déserte et marécageuse (1120). Norbert s'y établit avec treize disciples venus de Brabant, assainit le sol par divers travaux, bâtit un monastère, et jeta ainsi les fondements de l'ordre des Chanoines réguliers de Prémontré. Il leur donna la règle de saint Augustin. Entièrement habillés de blancs, ils observaient un jeûne constant, ne faisant par jour qu'un frugal repas, et associaient aux austérités du cloître la mission et la prédication. L'hérésie de Tanquelin, qui s'attaquait au culte de l'Eucharistie, désolait le diocèse d'Anvers ; Norbert fut appelé, et prêcha avec tant d'ardeur que les hérétiques rentrèrent bientôt dans le giron de l'Église. En 1126, il se trouvait à Spire, où il avait accompagné le comte de Champagne, lorsque des députés de Magdebourg vinrent prier le légat et l'empereur Lothaire de pourvoir à la vacance de leur archevêché. Notre saint, élu malgré sa résistance, fit son entrée dans la ville nu-pieds et monté sur un âne. Sans rien changer à ses habitudes, il s'efforça de bannir du peuple et du clergé une infinité de dérèglements qui s'y étaient glissés, et sa fermeté irrita contre lui des pécheurs incorrigibles, qui attentèrent plusieurs fois à sa vie. Il assista au concile de Reims, contribua beaucoup à la déposition de l'antipape Anaclet, et mourut, au retour d'un voyage à Rome, le 6 juin 1134.

L'ordre que saint Norbert avait institué eut les destinées les plus prospères : il compta jusqu'à 1,300 maisons d'hommes et 400 de femmes ; Prémontré, aux environs de Laon, en était le chef-lieu.

7 JUIN.

SAINT PAUL,

ARCHEVÊQUE ET MARTYR.

Natif de Thessalonique, il était diacre de l'église de Constantinople quand saint Alexandre, en mourant, le désigna pour son successeur (340), à cause de la pureté de ses mœurs et de sa doctrine. Ce choix fut ratifié par le plus grand nombre ; mais les ariens, bien qu'en minorité, présentèrent l'élection comme une cabale et parvinrent à faire nommer Eusèbe de Nicomédie. Paul se réfugia à Trèves auprès de Constant, qui protégeait les orthodoxes. Eusèbe mort, les hérétiques le remplacèrent par Macedonius. Les esprits s'échauffèrent ; on en vint aux armes. Paul, qui était revenu, fut arraché de l'église par les soldats, et le peuple, furieux de cet outrage, massacra leur général. Chassé de nouveau et rétabli, il finit par tomber victime de la rage des ariens. On usa de subterfuge pour l'enlever à l'affection que lui portaient les fidèles. Il fut conduit chargé de chaînes d'abord à Émèse, puis à Cucuse, en Cappadoce ; tandis qu'on répandait le bruit qu'il avait succombé de maladie, il périssait étranglé, au fond d'un cachot, par les mains du préfet d'Orient, Philippe (351).

8 JUIN.

SAINT MÉDARD.

Médard vint au monde, vers 456, à Salency, près de Noyon. Son père, saint Nectard, était Franc ; sa mère, Protagia, Gallo-Romaine. On admirait chez l'enfant, heureusement doué, l'innocence des mœurs, une grande charité pour les malheureux et un singulier attrait pour le jeûne, la retraite et la prière. Il alla étudier à Vermand, capitale de la Picardie. Ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il annonça l'Évangile dans

les campagnes avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis, et sa vie toute sainte contribuait beaucoup au succès de ses prédications. Ses vertus le firent élire en 530 évêque de Vermand, mais cette ville était désolée par les irruptions des Germains. N'y jouissant d'aucun repos, le libre exercice de son ministère y devenant impossible, il transporta à Noyon, cité fortifiée, le siège de l'évêché, qu'on y a toujours maintenu depuis.

L'évêque de Tournai, son ami Éleuthère, étant mort (532), il n'y eut qu'une voix pour supplier Médard d'accepter l'administration des deux diocèses à la fois. Par humilité, il refusa, et, pour l'y contraindre, il fallut d'abord l'intervention du roi Clotaire, puis la réunion par saint Remi d'un concile provincial, qui le mit en demeure d'accepter. Comme la Flandre renfermait certains cantons adonnés au culte des idoles, Médard les évangélisa, et ce ne fut pas sans peine qu'il réussit dans cette œuvre difficile. De retour à Noyon, il donna le voile à la reine Radegonde, que les mauvais traitements de son époux Clotaire avaient déterminée à la fuite. On croit qu'il mourut vers 545. Les deux villes qu'il avait gouvernées se disputèrent l'honneur d'avoir ses restes. Clotaire ne sachant à laquelle de ces réclamations faire droit, tant elles paraissaient également bien justifiées, trancha le différend en désignant Soissons, où il avait sa cour; il assista aux funérailles et voulut soutenir lui-même un des brancards du cercueil à son entrée dans l'église. Plus tard, une basilique fut élevée à l'endroit où reposait le tombeau du saint, et le monastère qui y fut joint devint, par décision du pape Grégoire Ier, le chef-lieu des bénédictins de France. On attribue à saint Médard l'institution de la fête connue sous le nom de *la Rosière de Salency*. Il est le patron de la ville de Soissons.

Saint Médard avait un frère, Gildard, communément appelé *Godard*, né en 448, à Salency, et qui travailla, comme lui, à la conversion des païens. Vers 490, il fut élu évêque de Rouen, assista au baptême de Clovis et sacra saint Lô, qui allait occuper le siège de Coutances. Il mourut vers 527, et sa mémoire est honorée le 8 juin.

9 JUIN.

SAINT COLUMBA.

Sorti d'un des innombrables monastères qui couvraient déjà l'Irlande au commencement du sixième siècle, Columba appartenait à la famille royale des Nialls ou des O'Donnells. Grâce à la coutume qui réglait les successions royales, il aurait pu être appelé lui-même au trône, mais il fit abandon de tous ses droits éventuels pour se consacrer à Dieu. Il était né à Gartan (comté de Donegall), le 7 décembre 521. Son éducation se fit au couvent de Clonard, sous l'abbé Firmian, qui y dirigeait non seulement un séminaire de moines, mais un collège fréquenté, d'après la tradition, par trois mille élèves. A peine ses vœux sont-ils prononcés qu'on le voit user de la grande influence de sa famille pour créer quantité de monastères nouveaux. L'Irlande seule en contenait trente-sept qui le reconnaissaient pour fondateur. Il se plaisait surtout à Derry, où il avait fait si grande la part des pauvres, que la maison en nourrissait cent tous les jours. Columba, qui fut un des bardes inspirés de son pays, a plus d'une fois chanté Derry, et Kildare, cet autre sanctuaire, où reposait sainte Brigitte.

En 563, Columba débarquait à l'île d'Iona, sur les côtes de Calédonie, c'est-à-dire de l'Écosse. L'Irlande n'offrait plus d'intérêt suffisant à son activité; il voulait conquérir de nouveaux pays à l'Église, porter le baptême aux Pictes, ces frères des Scots d'Irlande, demeurés païens. Quelques moines l'accompagnaient : ils se construisirent des huttes, puis une maison de planches, humble monastère qui n'en donna pas moins le vol, dans la suite, à un essaim de colonies, d'où sortirent plus de trois cents couvents et églises. Iona, toute la côte, ainsi que les nombreuses îles qui y sont semées, étaient habitées par des Scots demi-chrétiens, en tout cas moins barbares que les Pictes, qui possédaient le nord de l'Écosse, et dont les Romains n'avaient pu venir à bout. L'évangélisation des premiers avait été assez facile; vers 566, Columba entreprit la seconde partie de sa tâche. Tout d'abord, il put se

rendre favorable le roi Bruidh, avec lequel il se découvrit un lien de parenté, mais un obstacle l'attendait contre lequel la faveur royale était impuissante : l'opposition des druides. La lutte fut assez longue, mais l'apôtre était résolu, et il n'abandonna pas le pays qu'il n'y eût détruit complètement le paganisme. Avant de mourir, il avait dompté

Fig. 114. — Druides, prêtres de la nation celtique. D'après un monument romain du IIe siècle.

ce peuple farouche, couvert ses forêts, ses bruyères et ses montagnes d'églises, de sanctuaires et de couvents.

La conversion des Pictes est l'œuvre capitale de saint Columba, mais il eut un autre rôle non moins important, bien que fort différent. On le voit servir d'arbitre au milieu des conflits sanglants qui s'élevaient sans cesse autour de lui. Il protège le roi Aïdan dans sa lutte contre les Anglo-Saxons, le couronne de ses mains roi des Scots et use de sa grande autorité morale pour faire reconnaître la nouvelle royauté écossaise. Son influence s'étendait partout et sur tout. Se souvenant

qu'il était poète lui-même, il protégea les bardes et réussit à sauver leur corporation de la destruction dont la menaçait le roi Aedh. Comme il avait souvent navigué avec ses moines pour matelots, il aimait les marins, avec lesquels il partageait son expérience des choses de la mer. En Irlande comme en Écosse, l'agriculture lui dut beaucoup : il enseigna à barrer les cataractes pour prendre les saumons, à greffer les sauvageons, à découvrir les sources, à labourer selon la meilleure méthode. Il réprima le brigandage, et une tradition nous le montre poursuivant lui-même un voleur jusque dans la mer.

Même en ses dernières années, il retourna fréquemment en Calédonie, et ce fut dans son monastère d'Iona que la mort le prit, après une longue maladie, le 9 juin 597. C'était un saint qui mourait, et aussi un héros, « héros, dit Montalembert, capable et digne de cet honneur suprême de la sainteté pour avoir su dompter ses entraînements, ses faiblesses, ses instincts, ses passions et les transformer en instruments dociles, féconds et invincibles de la gloire de Dieu et du salut des âmes ».

10 JUIN.

SAINT LANDRY.

En 650, sous Clovis II, le clergé de Paris choisit pour évêque, à l'élection, un prêtre nommé Landry. Avant cet événement, sa vie est fort obscure; on sait seulement qu'il était Gaulois. Devenu évêque, il eut aussitôt l'occasion d'exercer sa charité pendant la famine qui désola le diocèse en 651. Pour donner du pain à ceux qui en manquaient, il vendit ou engagea, non seulement ses meubles, mais aussi les vases sacrés de l'église. Paris n'avait encore pour le soulagement des pauvres malades que des asiles, soutenus par des aumônes ; Landry fonda le premier hôpital pourvu de revenus fixes et assurés. Cette maison, appelée d'abord Saint-Christophe, reçut au moyen âge le nom d'hôtel-

Dieu. A notre saint revient aussi l'honneur d'avoir fait exécuter, en 654, par le moine Marculfe, un célèbre *Recueil de formules,* véritable répertoire de jurisprudence du septième siècle, où les historiens ont trouvé d'abondants matériaux. Il mourut le 10 juin 656. Il y avait

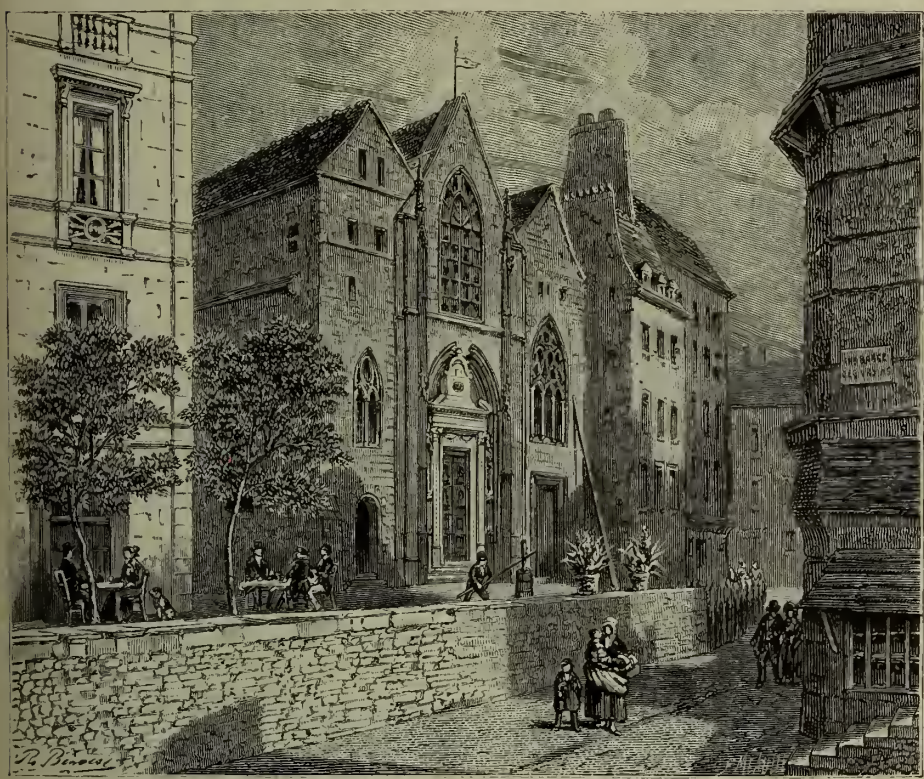


Fig. 115. — Ancienne église de Saint-Landry, dans la Cité, à Paris.

autrefois à Paris, dans la Cité, une église qui lui était dédiée, et qui avait été dans l'origine un simple oratoire où Landry venait prier.

SAINTE MARGUERITE,

REINE D'ÉCOSSE.

Chassés d'Angleterre par Canut, roi de Danemark, qui avait conquis la moitié du pays, Edmond et Édouard, fils du roi Edmond II, allèrent

chercher asile en Hongrie. Là Edmond mourut, et Édouard épousa, vers 1045, Agathe, fille de l'empereur Conrad II. De ce mariage naquirent trois enfants, Marguerite, Edgar et Christine, qui purent regagner plus tard l'Angleterre. L'invasion de Guillaume le Conquérant obligea Marguerite à prendre la fuite. Elle se réfugia en Écosse, où le roi Malcolm III l'accueillit fort bien et en fit presque aussitôt sa femme (1070).

Par une conduite pleine de condescendance et de respect, Marguerite put se rendre maîtresse du cœur de son époux, et elle n'usa de son ascendant que pour le bien de la religion et de l'État. On admirait les grandes qualités qu'elle déployait dans l'exercice du pouvoir. Aussi, grâce à elle, le règne de Malcolm est-il regardé par tous les historiens comme un des plus heureux et des plus brillants de la monarchie écossaise. Elle s'appliqua à procurer au peuple de bons ministres et des prédicateurs zélés pour dissiper l'ignorance et corriger les mœurs trop grossières; elle vint à bout d'empêcher la violation du dimanche, et bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages illicites, le blasphème etplusieurs autres scandales. La protection éclairée qu'elle accorda aux sciences et aux arts contribua puissamment au progrès de la civilisation. Elle fonda non seulement des monastères, des églises et deux nouveaux évêchés, mais des établissements d'utilité publique, dont Malcolm assura la stabilité par des ordonnances fort sages. Sa charité était inépuisable : n'ayant que des revenus bornés, elle donnait souvent une partie de ce qui devait subvenir à ses propres besoins. Paraissait-elle en public, des veuves, des orphelins, des misérables de toute espèce l'entouraient en foule; ils accouraient à elle comme à une mère, et elle n'en renvoyait aucun sans l'avoir assisté ou consolé.

Tendrement attachée à son mari, la bonne reine ne survécut pas à sa perte. En apprenant qu'il avait été tué au siège d'un château anglais, elle se contenta de répondre : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » et mourut peu de jours après, le 16 novembre 1093, à Dunfermline. Elle fut canonisée en 1251, et sa fête fixée au 10 juin.

11 JUIN.

SAINT BARNABÉ.

Barnabé, l'un des soixante-douze disciples de Jésus, naquit dans l'île de Chypre, d'une famille de la tribu de Lévi. Son véritable nom était Joseph ; à la naissance de l'Église, il fut appelé *Barnabé* (fils de consolation ou fils de prophète), afin de marquer qu'il possédait l'art de consoler les affligés en même temps que le don de prophétie. A l'exemple

Fig. 116. — Jésus-Christ assis au milieu de ses disciples.
D'après une peinture à fresque des Catacombes.

des premiers fidèles, qui s'étaient réunis pour vivre en commun, il vendit son héritage et en apporta le prix aux apôtres. Il fréquentait à Jérusalem la célèbre école de Gamaliel, et y avait connu saint Paul ; lorsque ce fougueux ennemi du Christ eut embrassé la vraie foi, Barnabé le présenta à saint Pierre, qui lui donna l'hospitalité dans sa maison. Chargé en 43 d'aller à Antioche pour y confirmer les néophytes, il associa Paul à cette mission ; grâce à leurs efforts, la nouvelle église fit de grands progrès, et ce fut elle qui inaugura le nom de *chrétien*. A

leur retour, ils reçurent l'imposition des mains et furent reconnus « apôtres des gentils ».

Après une visite à l'île de Chypre, Paul et Barnabé entreprirent à pied et, en dépit de mille fatigues, leur voyage en Asie (45-50). De Perge, où l'accueil fut favorable, ils remontèrent vers le nord, à travers la Pamphylie et la Pisidie; mais plus ils s'éloignaient de la côte, plus ils rencontraient d'obstacles. Plusieurs Juifs étaient pleins de défiance à leur égard; à Lystres, en Lycaonie, ils chassèrent à coups de pierres ces étrangers qu'ils traitaient de faux frères.

En revanche, ils arrachèrent, sur leur passage, un grand nombre de païens à l'idolâtrie. Lorsque s'éleva, en 51, la fameuse dispute sur l'observation des rites mosaïques, Barnabé soutint la cause des gentils et leur droit d'en être exemptés. S'il ne put s'entendre avec saint Paul pour l'accompagner dans son second voyage, il conserva avec lui des relations fraternelles, et partit, en 58, à sa prière, pour Corinthe, où il rétablit l'harmonie parmi les fidèles. L'Écriture ne nous apprend rien de plus à son sujet. D'après une relation du sixième siècle, il serait retourné en Chypre et aurait souffert le martyre à Salamine, après avoir converti une grande partie des habitants de l'île. L'église de Milan le réclame pour son premier évêque.

Il existe en grec une Épître qui porte le nom de Barnabé; mais comme elle est, quoique fort estimée, d'une authenticité douteuse, l'Église ne l'a jamais reçue dans le canon des saintes Écritures.

SAINTE MACRE.

En 288, le sanguinaire Rictius Varus, préfet des Gaules, venait d'appliquer à Beauvais et à Reims les décrets de persécution. A Fismes, on lui signala une chrétienne, nommée Macre, qui troublait tout le pays par ses prédications. Jeune encore et non mariée, elle habitait, au confluent de la Nore et de la Vesle, une petite île, où elle donnait asile à ses frères en voyage. On l'amena comme une criminelle devant le préfet. Celui-ci, en montrant du geste un temple dédié à Jupiter,

lui dit d'un ton ironique : « Voilà le Capitole, femme ; regarde de ce côté et brûle de l'encens en l'honneur des dieux. — Mon Capitole à moi, » répondit Macre, « c'est le Christ ; je ne regarde que lui ; et c'est à lui que je sacrifie dans le secret de mon cœur. » Pour en finir, il lui offrit de l'argent. « Tu ne sais donc pas, » reprit-elle, « ce qui est arrivé à Simon le Magicien qui voulait acheter le Saint-Esprit ? Que ton argent périsse avec toi ! » Un grand feu fut allumé dans l'île ; mais Macre n'en subit aucune atteinte. Pressé de continuer sa route, Varus l'envoya en prison, et deux mois plus tard elle y achevait son martyre dans les supplices. On garde ses reliques à Fismes, dont elle est la patronne.

12 JUIN.

SAINT ONUPHRE.

Vers l'an 400, Paphnuce, le solitaire, s'enfonça dans le désert de la Thébaïde, à la recherche des ermites qui s'y cachaient, désireux d'imiter leur perfection. Il marcha longtemps sans rencontrer bêtes ni gens, lorsque tout d'un coup un homme presque nu, hâve, décharné, la barbe et les cheveux démesurément longs, se dressa devant lui, pareil à un fantôme. Paphnuce eut peur et prit la fuite ; mais l'apparition le poursuivit, et lui adressa la parole avec tant de douceur qu'il reconnut un homme de Dieu.

« Je m'appelle Onuphre, » dit ce dernier ; « il y a soixante-dix ans que je suis ici. J'étais religieux près d'Hermopolis, au monastère d'Abage, où il y avait plus de cent frères, qui vivaient dans un grand silence et une grande ferveur. Ayant entendu louer par-dessus tout la vie solitaire, qui a été celle du prophète Élie et de Jean-Baptiste, je résolus de l'adopter à l'avenir. Je vins ici, et Dieu m'y a protégé. Pourtant les maux que j'ai soufferts sont sans nombre : je connais toutes les tortures, celles de la faim et de la soif, celles du froid et de la chaleur. Je n'ai jamais désespéré, et maintenant je bénis le ciel avec plus de reconnaissance que jamais, car vous êtes venu, Paphnuce, ou plutôt

Dieu vous a envoyé pour me rendre les derniers devoirs. Vous mettrez mon corps en terre; puis vous retournerez en Égypte et vous proclamerez ce que vous avez vu. » Quand le solitaire fut mort, Paphnuce, l'ensevelit dans une moitié de son vêtement et le cacha au creux d'un rocher, sous un monceau de pierres. Après quoi, il reprit le chemin de l'Égypte et rentra à son couvent, où il écrivit le récit de son voyage et l'histoire du saint anachorète.

13 JUIN.

SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Né à Lisbonne, le 15 août 1195, il était fils de Martin de Bullones, officier de mérite, et reçut au baptême le nom de Ferdinand, qu'il changea, en entrant au couvent, contre celui d'Antoine. Après une jeunesse consacrée à l'étude et à la méditation, il sentit vivement la vocation du martyre. On venait alors de rapporter à Coïmbre les corps de cinq religieux, disciples de saint François d'Assise, qui avaient été mis à mort au Maroc par les infidèles; Antoine résolut de suivre leur exemple. Il passa dans cet ordre monastique, récemment établi. Son intention était d'aller au Maroc, ou vers quelque point de la côte africaine, évangéliser les Sarrasins; mais une tempête survint, et le navire qu'il montait fut dévié de sa route et contraint de relâcher à Messine. Dans cette ville, Antoine apprend que son supérieur François va tenir un chapitre général à Assise; le désir de se mêler à ses frères, de recevoir la bénédiction du bienheureux le fait changer de résolution. Il passe en Italie, et bientôt nous le voyons établi dans le couvent franciscain appelé l'Ermitage du Mont-Saint-Paul, en Romagne.

Sa véritable vocation ne devait pas tarder à se révéler. Étant allé à Forli pour y recevoir les ordres, il se trouva dans une assemblée de religieux, où on le pria de faire quelque discours de dévotion. Antoine, qui s'ignorait lui-même, allégua son insuffisance; mais devant les ins-

tances répétées de ses compagnons, il prit la parole. S'animant par degrés, il improvisa un sermon si admirable, que ses supérieurs, le tirant de l'obscurité où il se dérobait, lui ordonnèrent de s'appliquer à la prédication (1222). Antoine étudia la théologie sous la direction du savant abbé de Vercelles et y devint rapidement fort habile. En même

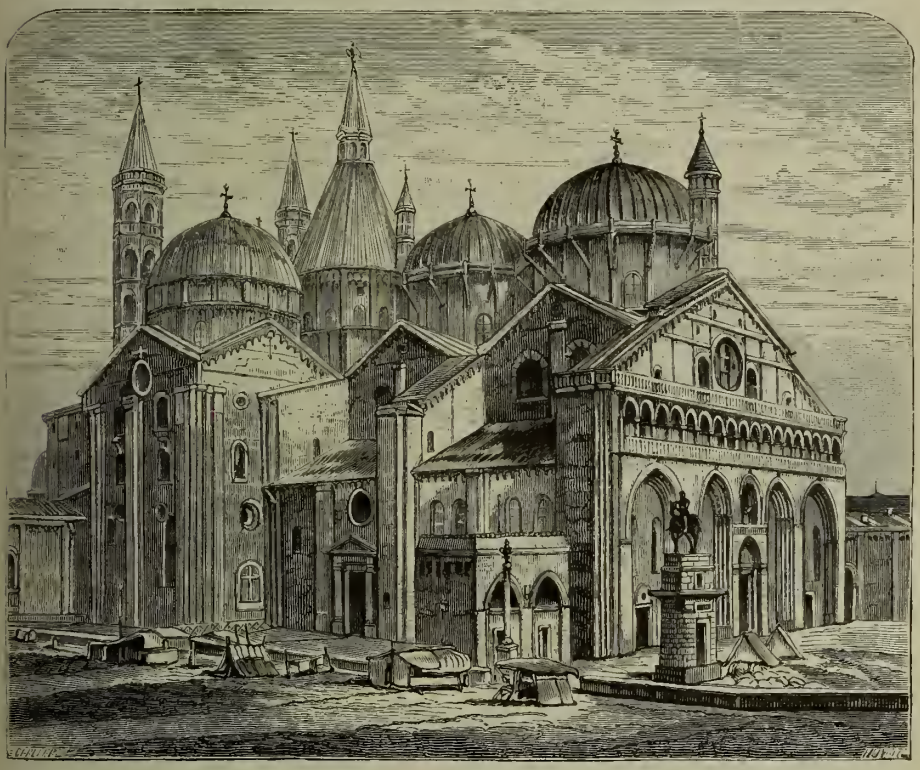


Fig. 117. — Église de Saint-Antoine, à Padoue. XIIIe siècle.

temps qu'il répandait la parole de Dieu, il professa les saintes lettres à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, à Bologne. Il a prêché dans le Languedoc, le Limousin, le Berry, le Velay, la Sicile, la Romagne, à Rome, et surtout à Padoue. Il s'exprimait également bien en latin, en italien et en français. Comme son maître saint François, Antoine avait le don d'ubiquité : il apparut plusieurs fois en des lieux fort éloignés de celui où il était véritablement. Il montra souvent qu'il connaissait l'avenir, et pénétrait fort avant dans les consciences pour y découvrir les

fautes les plus cachées. Son courage égalait sa science et sa piété : c'est ainsi qu'au péril de sa vie il arrêta le grand carnage qu'Ezzelin faisait dans Vérone. S'étant approché de lui, il cria : « Jusques à quand, cruel tyran et chien enragé, continueras-tu de verser le sang innocent? Ne sais-tu pas que la justice de Dieu est prête, que son épée est levée et que si tu ne fais pénitence, il va t'écraser? » Ezzelin, au lieu d'entrer en fureur, comme on s'y attendait, se jeta aux pieds du saint et lui demanda pardon.

Antoine consacra les dernières années de sa vie à introduire quelques réformes dans son ordre, nécessitées par le relâchement qu'y tolérait Élie, le successeur de François d'Assise. Il mit en ordre ses *Sermons,* donna la dernière main à ses divers écrits, et se retira, pour se préparer à la mort, au petit couvent appelé le Champ de Saint-Pierre, près de Padoue. Pris de maladie, on le ramenait à Padoue, lorsqu'il expira en route, le 13 juin 1231, âgé seulement de trente-six ans. Le pape Grégoire IX, qui l'avait connu à Rome, le canonisa l'année même de sa mort.

En 1256, la ville de Padoue fit bâtir en l'honneur de ce saint, qui est son patron, une superbe église en forme de croix, surmontée de sept coupoles, et où l'on conserve ses reliques.

14 JUIN.

SAINT BASILE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Basile, né en 329, à Césarée de Cappadoce, trouva au sein de sa famille des modèles de science et de vertu. Il eut pour parents saint Basile l'Ancien et sainte Emmélie, et pour frère saint Grégoire de Nysse. Sa constitution était des plus délicates, et plus tard la faiblesse s'en augmenta encore par suite de mortifications journalières ; mais ses fréquentes maladies n'altérèrent jamais ni l'activité de son zèle ni l'énergie de son caractère. Il fut formé à la foi par sainte Macrine, son

aïeule, d'après les principes de Grégoire le Thaumaturge. Après avoir commencé ses études à Césarée, il se rendit aux écoles de Constantinople et d'Athènes; dans cette dernière ville, il se lia avec Grégoire de Nazianze d'une étroite amitié; « Dieu et l'amour de la science les avaient rapprochés » pour la vie. Revenu dans son pays (355), il enseigna la rhétorique et plaida comme avocat. Les applaudissements du public l'exposèrent à une tentation de vaine gloire; il s'en effraya et, résolu à renoncer entièrement au monde, il se délivra de la plus grande partie de ses biens, dont il fit d'abondantes aumônes, et partit pour visiter les principaux sanctuaires (357).

Après avoir, pendant deux ans, voyagé dans la Syrie et l'Égypte, il fixa sa retraite en un lieu solitaire du Pont, auprès du couvent fondé par sa mère et sa sœur, pour y mener une vie conforme à celle des moines de la Thébaïde; Grégoire ne tarda pas à venir le rejoindre. Là, il suivait une règle de vie religieuse, qui s'est perpétuée de nos jours dans les monastères grecs. « Sa petite communauté était pauvre, » dit Villemain, « mais la sobriété et le travail des mains suppléaient à tout. On bêchait, on arrosait la terre, on exploitait des bois, des carrières; une part des journées était consacrée à l'étude des lettres chrétiennes, à l'instruction de quelques disciples venus de Grèce et d'Asie, à la prière et aux chants pieux. » Une famine étant survenue en Cappadoce, Basile vola au secours de ses compatriotes; en même temps qu'il signalait sa charité par d'éloquentes homélies en faveur des malheureux, il soutenait avec autant de vigueur que de sagesse la cause de la foi catholique contre l'empereur Valens et les évêques ariens qui dominaient à la cour. Il n'était encore que simple prêtre. Eusèbe de Césarée étant mort, tous les vœux appelaient Basile au gouvernement de cette métropole, une des plus considérables de l'Orient. Malgré les efforts de la faction hérétique, le défenseur de l'orthodoxie fut proclamé (365).

Il continua de vivre dans la pauvreté, se montrant inexorable sur le choix des ministres des autels. Ses soins ne se bornaient pas à son diocèse. S'il échoua dans la tentative qu'il fit pour pacifier l'Église d'Antioche, il réussit à convertir le clergé arien de la Macédoine, non sans

attirer sur lui l'injuste reproche de tiédeur. La trop grande confiance qu'il avait mise en l'évêque de Sébaste lui causa de nouvelles tribulations. Mais une persécution plus redoutable l'attendait : Valens, qui s'était déclaré le protecteur de l'arianisme, voulut l'obliger d'embrasser ses erreurs.

Le préfet Modeste eut l'ordre de mander Basile à son tribunal. Il le menaça des châtiments les plus sévères, parla de confiscation de biens, d'exil, de torture, de la mort même, si l'accusé ne se réunissait à la religion du prince. Basile, par la fermeté de ses réponses, remplit d'admiration le magistrat. « Personne, » finit-il par dire, « ne m'a jamais tenu un pareil langage. — Apparemment, » répondit Basile, « que tu n'as pas encore rencontré d'évêque. » Modeste le congédia, et alla sur-le-champ retrouver l'empereur pour lui dire : « Nous sommes vaincus ; il est au-dessus des menaces, et l'on n'en obtiendra rien par les promesses. » Valens voulut en faire l'essai par lui-même. Il se rendit à l'église un jour de fête solennelle : en présence de la pompe du culte et des cérémonies, du recueillement d'un peuple immense, il demeura un instant glacé d'une sainte terreur et vint présenter son offrande, que Basile reçut comme celle des catholiques.

Un grand caractère de sagesse dirigea constamment la conduite de l'évêque de Césarée. Selon le témoignage général, il savait concilier tous les devoirs sans en exagérer ni affaiblir aucun. Ne négligeant aucune affaire, entretenant la correspondance la plus étendue, il prêchait assidûment, publiait de savants traités de morale ou de controverse, traçait les règles de la vie monastique et de la pénitence, bâtissait à Césarée une magnifique église ; et tandis que lui-même n'avait qu'une seule tunique et se nourrissait de glands et de légumes grossiers, il élevait de vastes hôpitaux, où il servait de ses propres mains les malades et les lépreux. Dans ses ouvrages, dont le meilleur est celui où la Création est racontée et expliquée, le style est aussi pur que les pensées en sont élevées. Rollin le propose à la jeunesse comme un des meilleurs modèles de l'éloquence, et Fénelon l'a proclamé un grand maître pour le régime des âmes.

Saint Basile mourut à Césarée, le 1er janvier 379, et sa mémoire est

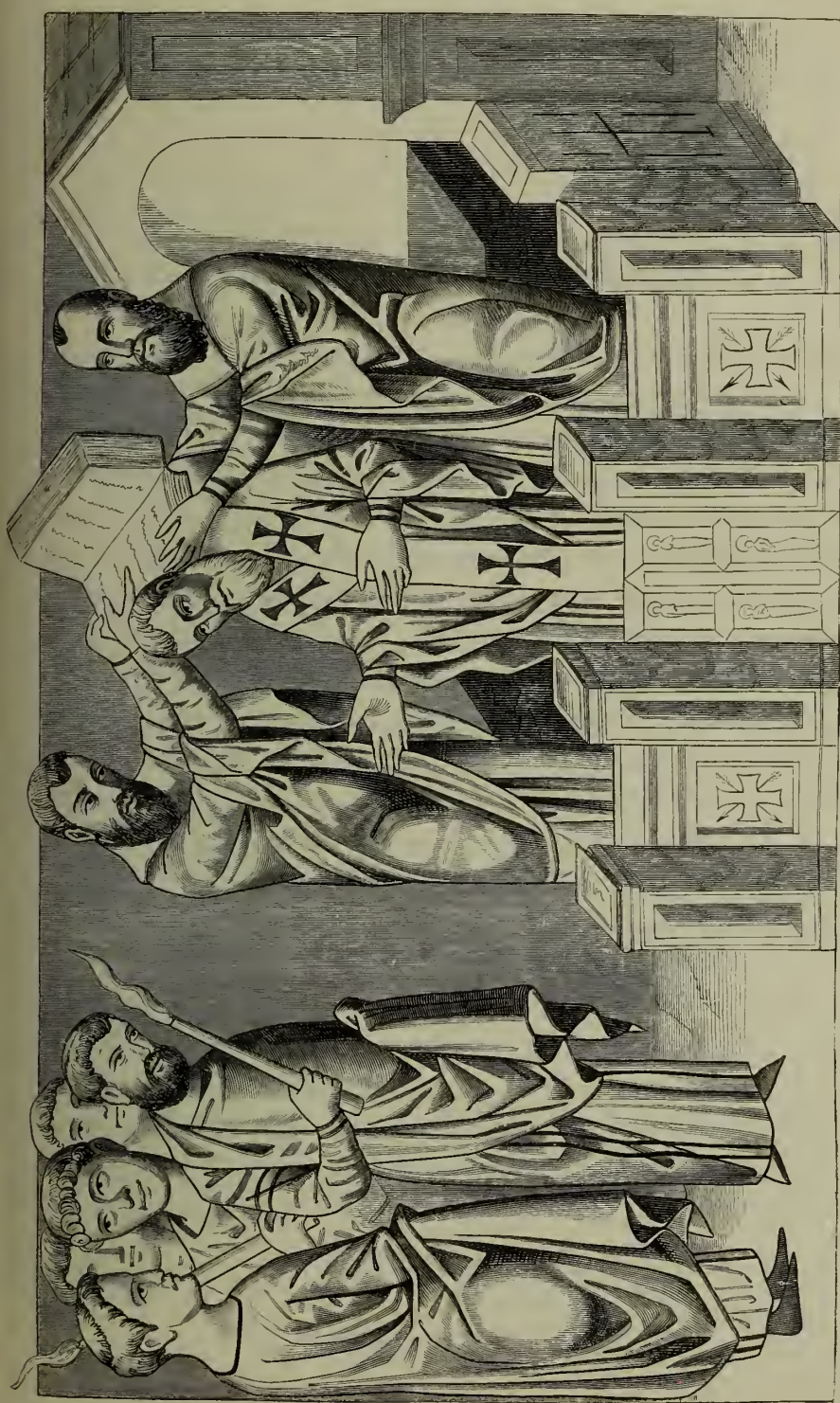


Fig. 118. — Consécration d'un évêque dans les premiers temps de l'Église. D'après une miniature du IXe siècle.

honorée le 14 juin. Il a eu pour panégyristes trois Pères de l'Église, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et Éphrem.

15 JUIN.

SAINT BERNARD DE MENTHON.

Dans un château qui subsiste encore, situé près d'Annecy, en Savoie, au faîte d'une montagne escarpée, naquit Bernard, en 923. De famille noble et fils du seigneur de Menthon, il reçut une bonne éducation, qu'il alla terminer à Paris. Afin de suivre sa vocation qui l'entraînait vers la piété, il refusa un mariage avantageux qu'on lui proposait et s'enfuit secrètement en Piémont. Arrivé dans la ville d'Aoste, il se plaça sous la conduite d'un vertueux prêtre nommé Pierre, fut admis au sacerdoce et devint archidiacre (966). Jusqu'à sa mort il s'adonna aux fonctions de l'apostolat, d'autant plus pénibles à exercer dans cette région agreste qu'il y avait peu ou point de chemins et d'habitations. Le Valais et la Tarentaise surtout lui coûtèrent bien des peines : les mœurs y étaient brutales et fort relâchées, les superstitions anciennes, encore vivaces, ainsi qu'en témoigne la destruction, opérée par notre saint, d'une fameuse idole de Jupiter. Touché des dangers auxquels les pèlerins étaient exposés en traversant une contrée déserte et hérissée de rochers, il fonda en 962, sur les ruines du temple païen, un cloître et un hospice, dits l'un et l'autre de Saint-Bernard, et en confia la direction à des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il fut leur premier prévôt ou supérieur, et laissa une dotation perpétuelle, sous condition expresse qu'elle serait employée à recueillir, loger et héberger gratuitement les voyageurs qui traverseraient la montagne. Les religieux n'ont cessé de remplir dignement le vœu du fondateur en se sacrifiant, par un zèle sans exemple, au service de l'humanité.

Bernard mourut le 28 mai 1008, à Novare ; mais on célèbre sa fête au 15 juin. Il fut canonisé par Innocent XI en 1681.

16 JUIN.

SAINT CYR.

Les édits de Dioclétien venaient d'arriver en Lycaonie, et le gouverneur Domitien, les exécutant avec la dernière cruauté, une femme d'Iconium, nommée Julitte, prit la fuite, moins pour son salut personnel que pour mettre en sûreté son fils Cyr, âgé de trois ans. Julitte arriva à Séleucie, mais la persécution y sévissait également, dirigée par le gouverneur Alexandre ; elle continua de fuir et s'arrêta à Tarse, où elle croyait enfin se trouver en sûreté. Quelques jours plus tard, Alexandre vint en personne à Tarse exciter le zèle des magistrats, et Julitte, reconnue pour chrétienne, fut traduite devant le gouverneur, qui l'interrogea. A toutes les questions Julitte répondait par ces seuls mots : « Je suis chrétienne. » Alexandre lui fit ôter son enfant et le prit dans ses bras, s'amusant à le caresser. L'enfant se débattait, criant après sa mère, tendant ses bras vers elle. Enfin Julitte ayant encore répété : « Je suis chrétienne, » Cyr dit à son tour : « Je suis chrétien ». Le gouverneur, entrant aussitôt dans une rage extraordinaire, précipita le petit sur des pierres du haut de son siège. Cyr fut tué sur le coup ; la cervelle jaillit tout alentour, mêlée avec du sang, jusque sur les membres du tribunal. Julitte fut mise à mort, après d'épouvantables tortures. Ce double martyre eut lieu vers l'an 303.

Quelques années plus tard, les persécutions ayant cessé, une servante de Julitte fit connaître l'endroit où elle avait été enterrée avec son fils. On recueillit leurs restes, qui furent, dans la suite, apportés en France, où il y a plusieurs églises consacrées en leur honneur.

SAINT AURÉLIEN.

Avant son élection au siège d'Arles, en 546, on ne connaît rien de sa vie. Le pape Vigile lui envoya le *pallium* et le déclara son vicaire

dans la partie des Gaules qui obéissait au roi Childebert, avec pouvoir de régler les différends qui pourraient naître dans sa juridiction, sauf les questions de foi, dont le jugement devait être réservé au saint-siège. Aurélien se servit utilement des libéralités de Childebert et de sa femme Ultrogothe pour établir dans Arles deux monastères; à la tête de celui des hommes il mit saint Florentin, et rédigea à leur usage une règle pleine de l'esprit de sagesse et de mortification. En 549, il assista au concile national d'Orléans, et eut part à tout ce qui s'y fit pour la réforme des mœurs et de la discipline. Il mourut à Lyon, le 16 juin 551.

SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

François naquit, le 31 janvier 1597, à Fontcouverte, dans le bas Languedoc, d'une famille aussi remarquable par sa piété que par sa noblesse. Il fit ses études au collège que les jésuites venaient d'ouvrir à Béziers et entra ensuite dans l'institut. C'était l'usage d'envoyer les novices à l'hôpital soigner les malades; il montra dans ce service pénible une ardeur et un dévouement particuliers. Pendant son séjour à Tournon, il débuta dans cette carrière des missions où il devait opérer tant de merveilles. Il entreprit et mena à bien la conversion du bourg d'Andance, et y fonda la confrérie du Saint-Sacrement. A Toulouse, son zèle prit une autre forme : il se dévoua au soulagement des pestiférés, travaillant avec ardeur à sauver la vie de ses semblables, cherchant à sacrifier la sienne, désireux, dans l'enthousiasme de sa jeunesse, de gagner le ciel par un effort unique et violent. A Montpellier, il réalisa des prodiges ; il y institua la première maison de refuge fondée en France pour les filles repenties. Au commencement de l'hiver, il partit pour le Vivarais. Nul pays n'avait plus souffert de l'hérésie calviniste. La religion y était presque éteinte; le peu de curés qu'on y trouvait encore manquaient autant d'instruction que de zèle, et beaucoup ne valaient pas mieux que leurs paroissiens. La mission du P. Régis, en ce terrain difficile, dura trois ans; mais au bout de cette

période, le pays était transformé, l'hérésie vaincue, la religion et les mœurs rétablies, les églises relevées, pourvues de pasteurs instruits et pieux.

Cette belle œuvre achevée, le missionnaire ne pense même pas à prendre de repos; on le suit à travers les Cévennes, convertissant villes et villages, toujours sur la brèche, toujours vainqueur. Il faut ajouter que l'austérité de ses habitudes et la sainteté de sa vie avaient non moins d'influence que sa parole sur les populations. Les dernières années d'une vie déjà si remplie furent consacrées à l'évangélisation du Velay et du Forez. Ayant établi au Puy son centre d'action, il rayonnait sur tout le diocèse et sur ceux de Valence et de Viviers. Le 22 décembre 1640, il partit du Puy, plein de pressentiments sur sa mort prochaine. Il était malade, d'ailleurs, et très faible. Comme toujours, il faisait la route à pied, les chemins manquant presque partout. En arrivant à la Louvesc, dans le Vivarais, but de son voyage, il s'égara dans la neige et fut contraint de passer la nuit dehors, dans une maison abandonnée. Le lendemain, fête de Noël, il voulut prêcher et s'acquitta même de ce devoir trois fois dans la même journée ; il entendit les confessions très tard dans la nuit. Malgré des efforts de volonté, le mal le terrassa, et il mourut d'une pleurésie le 31 décembre, à la Louvesc. Il fut canonisé en 1737 par Clément XII, et sa fête fixée au 16 juin.

17 JUIN.

LES DEUX SAINTS AVIT.

Le premier *Avit* était fils d'un laboureur de la Beauce et d'une Lorraine, venue de Verdun en mendiant son pain. Né vers 470, il fut élevé par les religieux du couvent de Micy, près d'Orléans; quelques-uns, le voyant simple et docile, le croyaient stupide, mais l'abbé, saint Mesmin, pénétrant mieux les dispositions de son âme et admirant surtout sa grande charité pour les malheureux, lui permit d'avoir une cellule à

part, selon la coutume d'alors, afin de s'y avancer dans les voies de la perfection. Cette solitude n'étant pas assez complète au gré d'Avit, il se retira, non loin de là, au plus épais d'une forêt de la Sologne, et vécut, à l'exemple des solitaires d'Égypte, dans un dégagement si parfait de toutes choses et une si grande aspiration vers le ciel, qu'il n'était plus que de corps ici-bas. Après la mort de Mesmin, il fut élu abbé de Micy. Quand le roi Clodomir entreprit de se débarrasser de son prisonnier Sigismond (523), Avit s'efforça de lui inspirer des sentiments de pitié. « Si tu renonces à ton projet, » lui dit-il, « si tu fais grâce à tes captifs, Dieu sera avec toi ; sinon, toi et les tiens, vous subirez le même sort. » Clodomir répliqua : « C'est un sot conseil que de dire à un homme de laisser son ennemi derrière lui. » Il fit égorger Sigismond, sa femme et ses enfants ; mais lui-même et les siens eurent un sort pareil et la prédiction du saint fut accomplie. Avit résigna bientôt sa charge et, en compagnie de Calais, alla reprendre sa vie ascétique dans un affreux désert du Perche, et si éloigné de toute habitation qu'il demeura longtemps inconnu. Quelques disciples vinrent se mettre sous sa conduite ; un monastère s'éleva, puis un village, et ce fut là que le fondateur mourut, vers 530. On transporta ses restes à Orléans. Sa mémoire est honorée le 17 juin.

Un saint du même nom, contemporain de l'abbé de Micy, se rendit célèbre à la fois par ses vertus et par son érudition. Il s'appelait *Alcimus Ecdicius Avitus,* et avait pour père Hesychius, d'abord sénateur, puis archevêque de Vienne, et pour mère, une sœur de l'empereur Avitus. Après avoir fait de bonnes études à Vienne, sa ville natale, où il eut les encouragements de Sidoine Apollinaire, son cousin, il distribua ce qu'il possédait aux pauvres et s'enferma dans un monastère aux environs de Vienne. En 490, il succéda à son père sur le siège épiscopal. Bientôt il acquit dans le Midi une influence de plus en plus grandissante; ses écrits, ses rapports avec les évêques et les princes de son temps nous le montrent animé d'une piété profonde et d'un zèle ardent pour la paix et la religion. Le rachat des captifs, si nombreux à cette époque de guerres incessantes, le préoccupait au point d'y travailler plusieurs fois de ses deniers. En corrigeant les pécheurs, il préférait la miséricorde

à la justice. Très versé dans les lettres humaines et l'explication des saintes Écritures, il joignait à une éloquence persuasive beaucoup de sagacité à résoudre les questions douteuses qu'on lui soumettait de toutes parts. Il adressa une belle épître à Clovis pour le féliciter d'avoir reçu le baptême. Il conquit l'estime de Gondebaud, roi des Burgondes, et contribua grandement à la conversion de son fils Sigismond, auquel il persuada d'expier le meurtre de Sigeric par une longue pénitence au monastère d'Agaune.

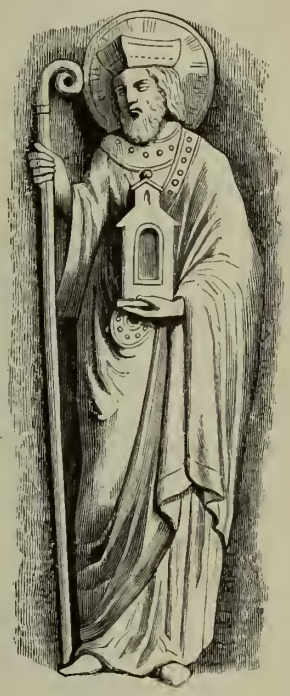


Fig. 119. — Statue de saint Avit, à l'église de Notre-Dame de Corbeil.

Ce fut principalement contre l'arianisme qu'Avit dirigea les forces de son intelligence ; il le fit avec éclat dans la conférence de Lyon (506) et au synode d'Épaône (517). Défenseur ardent du saint-siège, il blâma sévèrement, par une lettre pressante aux chefs du sénat, l'élection de l'antipape Laurent et vengea saint Symmaque des calomnies lancées contre lui. « Si l'on a des reproches à faire à un évêque, » écrivait-il, « on peut examiner sa cause sans difficulté ; mais, quand on attaque celui de Rome, l'épiscopat tout entier chancelle. » Il fut le confident et l'ami du pape Hormisdas, et se joignit à lui pour étouffer le schisme qui désolait l'Église grecque depuis la condamnation du patriarche Acace. Outre des homélies et des traités de controverse, Avit a laissé des poésies chrétiennes, car chez lui le vers ne fut qu'une forme heureuse mise au service de l'enseignement religieux. Son poème sur l'histoire de Moïse, dédié à son frère Apollinaire, évêque de Valence, renferme des beautés de premier ordre et a mérité, selon Guizot, « l'honneur d'être comparé de près au *Paradis perdu* de Milton ».

Ce grand évêque mourut à Vienne, en 523, le 5 février, jour où sa mémoire est honorée.

18 JUIN.

SAINTE JULIENNE FALCONIERI.

Elle vint au monde en 1270, à Florence, en un temps où ses parents, avancés en âge, n'espéraient plus avoir d'enfants. Par reconnaissance envers la sainte Vierge, ils firent bâtir l'église de l'Annonciade, une des plus belles de la ville. A peine Julienne eut-elle l'usage de sa raison qu'elle se montra pleine d'ardeur pour la pratique de la vertu ; le nom seul du péché lui faisait horreur. A seize ans, elle reçut de saint Philippe Beniti le voile des *Mantellates,* ordre particulier des Servites, institué pour le service des malades et autres exercices charitables. Cet ordre, dont elle fut la première religieuse, s'accrut en peu de temps ; plusieurs femmes pieuses s'étant mises sous sa conduite, elle se vit obligée de gouverner, en qualité de prieure, la communauté naissante. Rien n'était capable de l'arrêter dès qu'elle pouvait être utile au prochain, notamment s'il s'agissait de réconcilier des ennemis, de retirer les pécheurs du désordre, ou d'apporter de l'adoucissement aux personnes qui souffraient. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs signalées, et plusieurs miracles eurent lieu par son intercession. Elle mourut en 1340, à Florence, et fut canonisée par Clément XII. Sa mémoire est honorée le 19 juin.

19 JUIN.

SAINTS GERVAIS ET PROTAIS.

Vital et Valérie, sa femme, martyrs dont nous avons parlé, avaient laissé deux fils jumeaux, Gervais et Protais ; ils s'étaient retirés à Milan, où ils vivaient dans le jeûne et dans la prière. Une persécution s'étant élevée, ils y furent enveloppés et conduits devant le juge Astasius, qui les interrogea. Comme les réponses de Gervais témoignaient clairement de

la vivacité de sa croyance, il fut condamné à périr sous le fouet. Astasius demanda à Protais : « Tu n'as pas peur de mourir, malheureux? — Je ne suis pas malheureux, » répondit-il, « et je n'ai pas peur. Si quelqu'un de nous deux a peur de l'autre, c'est bien toi. Pourquoi veux-tu

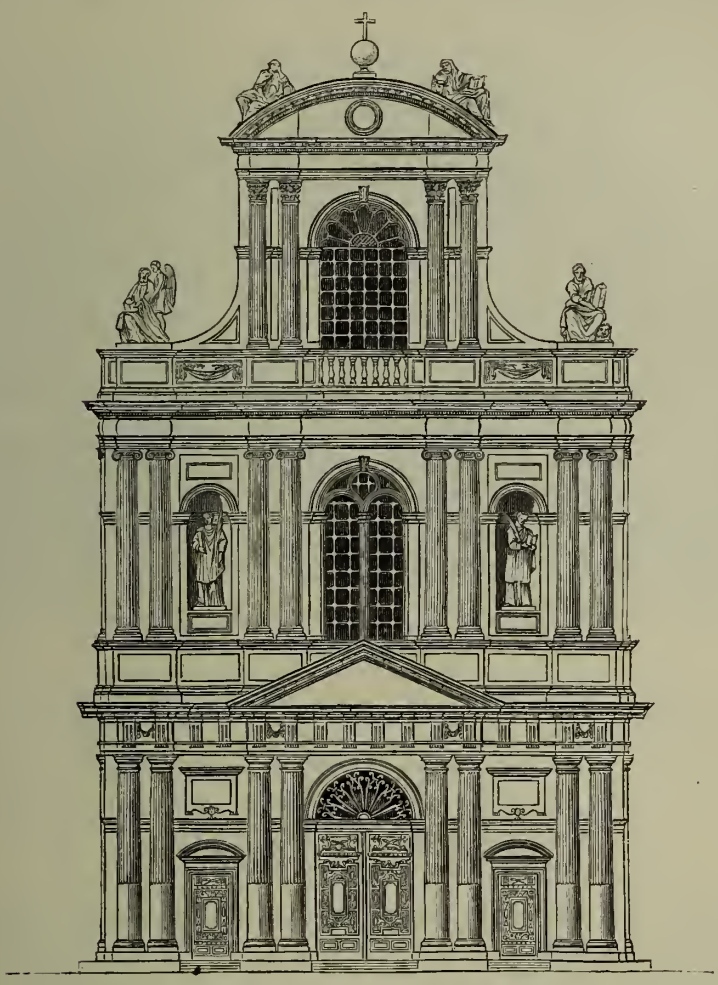


Fig. 120. — Façade de l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, à Paris. XVIIe siècle.

ma mort, si tu ne me crains pas? » Protais eut la tête tranchée. On place leur mort dans la seconde moitié du premier siècle. En 385, saint Ambroise découvrit leurs reliques, avec plusieurs marques qui en constataient l'authenticité. Leur culte se propagea rapidement, et on leur dédia un grand nombre d'églises.

SAINT DIÉ OU DIEUDONNÉ.

Issu d'une noble famille de la France occidentale, Dié (*Deodatus*) fut élu vers 655 évêque de Nevers. Trois ans plus tard, un penchant irrésistible pour la solitude lui fit résigner son siège. D'abord il marcha vers le nord, dans l'espoir de fixer son séjour en quelque lieu reculé de l'immense forêt de Haguenau; mais le mauvais vouloir des paysans, dont notre ermite attaquait les grossières croyances, le contraignit plusieurs fois de s'éloigner. Cependant, soutenu par la protection de Childéric II, roi d'Austrasie, il s'arrêta quelque temps à Ebersheim, y bâtit un monastère ainsi qu'une église, et en fit la dédicace en présence d'un grand concours de peuple. Rebroussant chemin jusqu'au cœur des Vosges, il commença par mener la vie d'un anachorète dans une caverne; puis ayant obtenu la donation du val de Galilée, il fonda, au confluent du Rotbach et de la Meurthe, une abbaye nommée *Jointure*. Il eut plusieurs disciples célèbres par leur sainteté, entre autres Arbogaste et Florent, qui furent successivement évêques de Strasbourg. Sa mort arriva le 19 juin 679.

Autour de l'abbaye s'éleva une ville, qui prit le nom de Saint-Dié.

---

20 JUIN.

SAINT SILVÈRE.

Silvère, né en Campanie, était fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant d'être revêtu des ordres sacrés. En 536, Théodat, roi des Goths, le plaça sur le trône pontifical; comme ce choix s'accorda avec le vœu du clergé, l'élection fut déclarée canonique. Peu après, Bélisaire, général de Justinien, ayant repris Rome sur les barbares, l'impératrice Théodora profita de cette occasion pour faire entrer Silvère dans ses intérêts. Conseillée par l'ambitieux Vigile, qui aspirait à gouverner l'Église, elle demandait au pape de remettre sur le siège de Constantinople Anthime, qui en avait été banni comme

hérétique. Voyant ses efforts inutiles, elle manda à Bélisaire de se saisir de lui et de l'embarquer pour être conduit à Patare, en Lycie; ce qui fut fait. Justinien, instruit du véritable état des choses, rappela l'exilé et le rétablit dans sa dignité. Son retour fit trembler Vigile sur la chaire pontificale, où il s'était frauduleusement installé. Il obtint

Fig. 121. — Justinien, empereur d'Orient, prosterné aux pieds de Jésus-Christ. D'après une mosaïque de Sainte-Sophie de Constantinople. VIe siècle.

alors de Bélisaire que Silvère fût mis en sa garde ; dès qu'il l'eut entre ses mains, il l'envoya dans l'îlot de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, et l'y laissa mourir de faim (juin 538).

21 JUIN.

SAINT LEUFROI.

Au nord d'Évreux, sur les bords de l'Eure, et à l'endroit même où saint Ouen avait érigé une croix en mémoire du signe lumineux qui lui était apparu, il y eut une abbaye d'hommes qui passait pour une des plus anciennes de la Normandie ; elle avait pour fondateur un habitant d'Évreux, Leufroi. Après avoir fait au monastère de Saint-Taurin l'ap-

prentissage de la vie religieuse, il se retira en pleine campagne, bâtit un ermitage dont l'accès fut interdit aux femmes, et passa plusieurs années dans l'oraison, les austérités et l'instruction des enfants. Le désir d'une perfection plus grande le porta à se rendre à Cailly, près d'un pieux solitaire, puis dans le pays de Caux, sous la discipline de saint Saëns. Sur les conseils de l'évêque Ansbert, qui conçut pour lui une estime particulière, il introduisit l'ordre monastique aux environs de sa patrie (698). Une nombreuse communauté se forma, sous le nom de la Croix-Saint-Ouen, puis de la Croix-Saint-Leufroi, et notre saint en fut le premier abbé. On rapporte de lui un grand nombre d'actions miraculeuses, qui répandirent son nom au loin ; en un voyage qu'il fit en Lorraine auprès de Charles Martel, il guérit un de ses fils, Griffon, d'une fièvre pernicieuse. Leufroi mourut le 21 juin 738, et eut pour successeur *Agofroi,* son frère, également canonisé.

SAINT RAOUL.

D'origine franque, il avait pour père un autre Raoul ou Radulphe, comte de Quercy et seigneur de Turenne. Confié aux soins de l'abbé de Solignac, près Limoges, il reçut, en 823, la tonsure cléricale et gouverna, dans la suite, un monastère, jusqu'ici inconnu. En 840, il fut élu évêque de Bourges, et il se passa peu d'événements dans l'Église auxquels il n'eut quelque part, comme la tenue de plusieurs conciles, où il montra beaucoup de zèle pour la réforme des abus. Ce fut lui qui couronna roi d'Aquitaine Charles, fils de l'empereur Charles le Chauve (855), et ce jeune prince, afin de lui marquer son amitié, lui donna l'abbaye de Fleury. Raoul employa son propre bien à en fonder plusieurs autres dans les provinces du Berry, du Limousin et du Quercy. Avec quelle sollicitude il administra son diocèse, nous en avons une preuve par l'Instruction pastorale adressée à tous ses clercs, touchant l'observance de leurs devoirs. Il mourut en 866, le 21 juin. Ce prélat est le premier évêque de Bourges qui ait été décoré par le saint-siège du titre de primat des Aquitaines.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

De l'illustre famille des Gonzague, fils aîné de Ferdinand, prince du saint-empire, Louis naquit au château de Castiglione, le 9 mars 1568. Dès qu'il put balbutier, on lui fit répéter des mots de piété, puis des prières, et quand il eut un peu grandi, il contracta l'habitude de se retirer à l'écart pour y pratiquer ses dévotions.

Cette ferveur précoce déplut à son père, qui tenta de lui inspirer d'autres goûts et l'emmena à la cour de François de Médicis, grand-duc de Toscane ; mais bien loin de se laisser corrompre à un air si contagieux, le jeune Louis continua toujours ses exercices spirituels, et pour triompher plus aisément des embûches du monde, fit vœu de chasteté et se mit sous la protection de la sainte Vierge.

La cour de Mantoue, où l'envoya bientôt son père, n'eut pas plus d'influence sur sa piété que celle de Florence ; tout au contraire, car les années qu'il y passa marquèrent définitivement sa vocation. Aimer Dieu et le prier sans cesse, telle devait être sa vie, et pour prouver cet amour et se rendre digne des faveurs célestes, il ne reculait devant aucune mortification de la chair. Il alla même si loin dans cette voie qu'il mit sa santé en danger et qu'on fut obligé de le ramener à Castiglione. Ainsi, au cœur de l'hiver, il sortait de son lit et se tenait debout jusqu'à ce que le froid le fît tomber en faiblesse. Ses domestiques le virent souvent tantôt prosterné devant un crucifix, les bras levés, fondant en larmes ; tantôt ravi en extase et immobile comme une statue. Il n'avait cependant que douze ans à cette époque ; peu après, il reçut sa première communion des mains de Charles Borromée, archevêque de Milan. Pendant un voyage en Espagne, arrivé à l'âge de seize ans, il jugea le temps venu d'exécuter le dessein qu'il avait formé d'entrer en religion (1581), et il choisit la compagnie de Jésus.

On ne saurait dire quelle vertu manqua à Louis de Gonzague dans l'état religieux ; il était la perfection même. Non content de remplir strictement ses devoirs, il y ajoutait, allant visiter les hôpitaux, catéchiser les pauvres et les paysans. Au troisième mois de son noviciat,

il était assez détaché des choses du monde pour apprendre sans émotion la mort de son père, rendant grâce à Dieu de ce qu'elle avait été celle d'un bon chrétien. Son ardeur pour les pénitences corporelles était si vive qu'à ses derniers moments, après avoir reçu le viatique, il suppliait encore qu'on lui donnât la discipline.

Mais cette grande mortification extérieure était accompagnée et soutenue d'une parfaite répression intérieure de ses passions et de ses appétits. Il s'était appliqué à vaincre tous les mauvais penchants de l'homme et à cultiver toutes les vertus qui leur sont opposées; il pratiqua plus particulièrement, et au degré héroïque, celles d'humilité, d'obéissance, de pauvreté, d'amour du prochain.

Il mourut dans la nuit du 20 au 21 juin 1591, âgé seulement de vingt-trois ans, des suites de la peste qu'il avait gagnée trois mois auparavant à Rome, au chevet des malades. Benoît XIII le canonisa en 1726.

22 JUIN.

SAINT ALBAN.

Il est certain que le christianisme fut apporté en Angleterre dès le second siècle; mais on ne sait rien de positif sur les commencements de cette Église primitive, sinon qu'elle avait pénétré en Calédonie, au delà des limites de la puissance romaine. Sous Dioclétien, elle fournit à la persécution son premier martyr. Il se nommait Alban et appartenait à une riche famille romaine établie à Verulam. Dans sa jeunesse, il fit le voyage d'Italie pour compléter son éducation. Ayant donné asile à un prêtre chrétien, il fut édifié de sa conduite, écouta ses instructions et renonça au paganisme. Quand les soldats se présentèrent chez lui pour arrêter son hôte, il réussit à le faire évader, et, revêtu de la longue robe de l'ecclésiastique, il se laissa emmener à sa place. Mais le juge, qui le connaissait, éventa le stratagème et le somma vainement d'offrir aux dieux le sacrifice obligatoire. Alban, étant citoyen romain, fut condamné

à être décapité (22 juin 303). Dans le huitième siècle, s'éleva, à l'endroit de son supplice, une abbaye de bénédictins, et la ville de Verulam, ayant été détruite par les Saxons, on en bâtit, sur ses ruines, une nouvelle, qui prit le nom de Saint-Albans.

SAINT PAULIN DE NOLE.

Paulin, né en 353, aux environs de Bordeaux, comptait parmi ses aïeux une longue suite de sénateurs. Son père, Pontius Paulinus, était préfet des Gaules, charge qui faisait de lui le premier magistrat de l'Occident. A cette haute naissance il joignait un esprit élevé, un génie fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer. Il cultiva ces dispositions aux célèbres écoles de la Gaule, où il eut pour principal maître le poète Ausone. Il n'avait pas vingt-six ans lorsqu'il fut nommé consul suffète, et peu après il épousa une Espagnole, nommée Thérèse, qui n'était pas moins riche en biens qu'en vertus.

Après avoir passé un assez long temps dans l'administration des affaires publiques, il y renonça tout à coup, au grand désappointement de sa famille (390) : ses fréquents entretiens avec de saints personnages, comme Ambroise, Martin et Victrice, le baptême qu'il avait reçu des mains de l'évêque Delphin, les conseils de sa femme, enfin les révolutions politiques qui suivirent la mort de Gratien, tout lui remontrait la nécessité de songer à Dieu et à son salut. Il se retira donc en Espagne, près de Barcelone. La perte d'un fils unique le confirma davantage dans sa résolution. Dès lors il quitta le sénat, changea solennellement d'habit pour bien marquer sa séparation d'avec le monde, distribua ses richesses aux malheureux, racheta une foule de captifs et de débiteurs ; puis, d'accord avec sa femme qui n'était plus qu'une sœur pour lui, il alla s'ensevelir dans un petit domaine qu'il s'était réservé à Nole, en Campanie (394), près du tombeau de saint Félix, pour lequel il avait conçu une dévotion singulière. Cette action fut traitée de folie par les gens du siècle; mais elle parut si belle à deux de ses amis, les saints Epvre (*Aper*) et Sulpice Sévère, qu'ils s'empressèrent de l'imiter.

Plusieurs chrétiens, clercs et laïques, étant venus se joindre à Paulin, il en forma une sorte de communauté monastique, assujettie à une règle sévère et pratiquant des austérités rigoureuses. Toutefois il continua, d'après l'avis de saint Jérôme, à cultiver la poésie, en la consacrant à des sujets pieux : tels sont les dix-huit poèmes composés d'année en année en l'honneur de saint Félix. « Laisse-moi me tenir assis à ta porte, » dit-il au martyr; « souffre que je balaye tes parvis et que je veille à leur garde. Laisse-nous finir nos jours dans ces emplois que j'aime. C'est là notre nid; c'est là que, réchauffés, nous croissons pour une meilleure vie, et dépouillant le fardeau terrestre, nous sentons germer en nous quelque chose de divin, et naître les ailes qui nous égaleront aux anges. »

Élu évêque de Nole vers 409, Paulin ne chercha jamais qu'à se faire aimer; il édifiait les uns par ses discours et par ses épîtres, les autres par ses exemples. « J'ai lu vos lettres, » lui écrivait saint Augustin; « elles sont pleines d'une foi sincère, d'une ferme espérance et d'une charité pure. » Il mourut à Nole en 431, le 22 juin. Son corps fut enterré plus tard à Rome, dans l'église de Saint-Barthélemy.

23 JUIN.

SAINTE ÉTHELDRÈDE.

C'était la fille d'Anna, roi d'Est-Anglie, et la nièce de la grande abbesse Hilda. Née vers 610, elle avait une sœur reine des Merciens, et une autre reine du Kent. Sous le diminutif d'Audrey, elle est demeurée populaire en Angleterre.

Par la volonté de ses parents, elle épousa successivement Tondbert, roi des Gysiens, et Egfrid, roi de Northumbrie; mais, ayant résolu de se vouer à Dieu, elle obtint de vivre dans la continence. Elle finit par prendre le voile, sur le conseil de saint Wilfrid. D'abord elle se retira au couvent de Coldingham. Elle fut bientôt contrainte de fuir

loin de cet asile pour échapper aux poursuites de son second mari, qui ne put supporter longtemps le sacrifice qu'il s'était imposé. Sous l'habit d'une mendiante, elle alla se réfugier dans l'île d'Ely (672), où elle fonda un double monastère, qui eut bientôt une importance con-

Fig. 122. — Sainte Étheldrède. D'après une gravure du XVIe siècle.

sidérable. On a peu de détails sur cette époque de sa vie; on sait seulement qu'elle donna, pendant les sept ans qu'elle passa à Ely, l'exemple de toutes les vertus monastiques, et qu'elle y mourut de la peste, le 23 juin 679. Etheldrède fut une des grandes saintes du moyen âge, et les écrivains s'appliquèrent à célébrer ses mérites.

24 JUIN.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Jean, né à Jérusalem, six mois avant le Sauveur, était fils de Zacharie et d'Élisabeth, de la famille sacerdotale ; il reçut plus tard le sur-

Fig. 123. — Saint Jean-Baptiste rend témoignage à Jésus-Christ. D'après Schnorr. XIXe siècle.

nom de Baptiste, à cause du baptême qu'il administrait sur les bords du Jourdain. Sa venue au monde fut plutôt un effet de la grâce que de la nature, ainsi que nous le verrons dans la vie de sa mère. Le Nouveau Testament n'a rien dit de ses premières années ; on sait seulement qu'il se retira de bonne heure dans le désert, et qu'il s'y livrait aux exercices de la plus rude pénitence. Il avait un vêtement en poil de chameau et une ceinture de cuir autour des reins ; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. Bientôt il acquit le renom d'un homme inspiré

PRÉDICATION DE SAINT JEAN BAPTISTE

et réunit auprès de lui de nombreux disciples. Quelques-uns voulaient voir en lui le Messie, impatiemment attendu; mais il n'était que le *Précurseur,* dont avait parlé le prophète Malachie.

L'an 29, Jean s'avança aux environs de Jéricho, baptisant ceux qui se présentaient et annonçant que les temps étaient accomplis. Les pharisiens de Jérusalem députèrent vers lui des sacrificateurs et des lévites

Fig. 124. — Saint Jean baptise Jésus-Christ dans le Jourdain. D'après Schnorr. XIXe siècle.

pour savoir quel était l'objet de ses prédications. « Qui es-tu ? demandèrent-ils. — Je ne suis point le Messie. — Es-tu Élie? es-tu un prophète ? — Non. — Alors que dis-tu de toi-même, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? — Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur. » Ils lui demandèrent encore pourquoi il baptisait; il répondit : « Je baptise dans l'eau; mais il est quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas : c'est lui qui viendra après moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. » Se tournant ensuite vers les pharisiens, dévots hypo-

crites qui réduisaient la religion à de simples formules et à de vaines cérémonies, il les apostropha rudement : « Race de vipères, » s'écria-t-il, « qui vous a montré de fuir la colère qui vous menace? Donnez des fruits dignes du repentir ; n'allez pas dire au fond du cœur : « Nous « avons Abraham pour père, » car je vous déclare que de ces pierres même, Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Déjà la cognée est mise au pied des arbres : tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » Comme la foule incertaine l'interrogeait sur ce qu'elle devait faire : « Que celui qui a deux habits en donne un à qui n'en a point, » reprit-il, « et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Aux publicains ou collecteurs d'impôts il disait : « N'exigez rien au delà de ce qui est dû. » Et aux soldats : « N'usez de violence envers personne. »

Or, Jésus vint à son tour trouver Jean sur les rives du Jourdain. En le voyant, ce dernier s'écria : « Voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. » Mais il lui refusa le baptême, disant : « C'est moi qui dois le recevoir de vous, et vous venez à moi! — Laissez maintenant, » dit Jésus, « car c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. » Le Précurseur ne résista plus, et baptisa son maître dans le fleuve : en ce moment, le ciel s'entr'ouvrit, et le Saint-Esprit en descendit sous forme d'une colombe. Ce qui fit dire à Jean : « J'ai vu celui qui doit baptiser dans l'Esprit, et celui-là est véritablement le fils de Dieu. » Quelque temps après, il rendit en présence des Juifs un nouveau témoignage.

Les discours de Jean, avidement accueillis par le peuple, déplurent fort aux grands et aux membres du sanhédrin. Il n'y ménageait pas Hérode lui-même, tétrarque de Galilée, et il avait osé lui reprocher en face d'avoir épousé Hérodiade, femme de son frère Philippe, encore vivant. Aussi Hérode, irrité de ces reproches, le fit-il arrêter et conduire au château de Macheronte. Comme il célébrait le jour de sa naissance, Salomé, fille d'Hérodiade, parut dans la salle du festin et dansa avec tant de grâce, que le prince, charmé, promit par serment de lui accorder ce qu'elle demanderait. A l'instigation de sa mère, elle demanda la tête de Jean. L'ordre barbare de décapiter le Précurseur fut immédiatement donné et exécuté sur-le-champ. On apporta sa tête sur

un plat, et on la remit à Salomé, qui la présenta à la cruelle Hérodiade. La nuit, les disciples enlevèrent le corps et l'ensevelirent près de Samarie, dans le sépulcre qui renfermait les restes du prophète Élisée.

Le culte de saint Jean-Baptiste remonte au berceau même du chris-

Fig. 125. — Décapitation de saint Jean-Baptiste. D'après une miniature du *Psautier* de saint Louis. XIIIe siècle.

tianisme ; les baptistères (celui de Florence compte parmi les chefs-d'œuvre de l'art chrétien) lui étaient toujours dédiés et renfermaient un autel en son honneur. Un grand nombre de villes et de corporations se sont placés sous son patronage, et sa fête a partout donné lieu à des réjouissances populaires. Outre celle de sa Nativité (24 juin), l'Église a encore institué la fête de sa Décollation, qui est célébrée le 29 août.

25 JUIN.

SAINT PROSPER.

Il est bien plus connu par ses ouvrages que par ses actions. On le croit né vers 403 et mort vers 470. Il était originaire d'Aquitaine, habita longtemps Marseille et fit deux fois le voyage de Rome. Quelques-uns l'ont supposé évêque ; mais comme le pape Gelase, Gennade, saint Fulgence et Cassiodore, en parlant de lui, ne lui donnent le titre ni de diacre, ni de prêtre, ni d'évêque, il est plus probable qu'il n'était que simple laïque. Suivant Photius, « ce fut au zèle de Prosper, à son savoir et à ses travaux infatigables qu'on dut l'entière extinction du pélagianisme ». Il déféra au pape Célestin cette dernière hérésie, et prit, avec autant de force que de modestie, la défense de saint Augustin contre les adversaires de la grâce. Une des gloires du saint-siège, Léon le Grand, eut recours à sa plume pour combattre les erreurs d'Eutychès. Habile à répandre sur les matières les plus abstraites les richesses de l'imagination, sans s'écarter d'un raisonnement solide, il a laissé des poésies religieuses, remarquables par une facile élégance et par l'élévation des pensées ; des Lettres, dont plusieurs sont adressées à saint Augustin ; et une Chronique, qui commence à la création du monde et finit en 445.

Saint Prosper d'Aquitaine ne doit pas être confondu avec un évêque d'Orléans du même nom, son contemporain.

26 JUIN.

SAINT MAIXENT.

Ses parents, nobles Gallo-Romains d'Agde, le nommèrent au baptême Adjuteur. Placé tout jeune sous la direction de saint Sévère, il prit un tel goût aux leçons de son maître qu'il ne voulut plus retourner dans le monde et embrassa l'état monastique. Il devint bientôt le modèle

de la communauté ; le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre, et on lui décernait de tous côtés les plus grands éloges. Redoutant de succomber aux tentations d'une vaine gloire, il s'enfuit d'Agde à deux reprises différentes ; ce fut à la seconde que, pour dépister les recherches, il changea son nom en celui de Maxence, devenu Maixent dans la prononciation populaire. Dans un pays perdu, entre Niort et Poitiers, il avait rencontré quelques moines adonnés au travail et à l'oraison ; il se réunit à eux et devint même leur supérieur. Un monastère s'éleva, autour duquel grandit peu à peu la ville de Saint-Maixent ; mais celui qui l'avait fondé refusa d'y résider et continua ses mortifications dans une cellule écartée, ne consentant à se mêler à ses frères que pour les instruire et les conseiller. On rapporte qu'en 506, pendant la guerre de Clovis contre les Visigoths, le saint ermite arrêta par ses prières une troupe de ces barbares, qui détruisait tout sur son passage. Maixent mourut vers 515.

SAINT ANTHELME.

Fils de Hardouin de Migain, gentilhomme savoyard, riche, intelligent, il fut nommé, quelque temps après avoir reçu les ordres, sacristain de la cathédrale de Belley et prévôt du chapitre de Genève. Il menait une vie régulière, édifiante même, faisant la part des pauvres et celle de ses amis, lorsqu'il eut occasion de fréquenter les chartreux du monastère de Portes. Le prieur, Bernard de Varin, lui parla avec tant de chaleur des avantages de la vie solitaire, qu'Anthelme résolut de quitter le monde. Il prit l'habit de Saint-Bruno en 1148 ; il avait quarante-deux ans, étant né en 1106 au château de Chignin, près de Chambéry. A peine fut-il profès qu'on l'envoya à la Grande-Chartreuse, où des vides nombreux s'étaient produits ; peu de temps après, il en devenait prieur. Ce fut sous sa direction que l'ordre se répandit en France et à l'étranger avec tant de rapidité. Il fonda de nouvelles maisons, assembla le premier chapitre général et unit par des liens étroits toutes les communautés entre elles. De fait, il fut le premier général

des chartreux ; il adapta même la règle pour les femmes. De si actives réformes lui suscitèrent beaucoup d'ennemis ; malgré l'appui de saint Bernard, il ne se sentit plus le courage de rester au premier rang, et résigna sa charge en 1152, après douze ans d'une pénible et glorieuse administration. Sauf deux années qu'il passa comme prieur du monastère de Portes, où il trouva de grands abus à détruire, il demeura jusqu'en 1159 simple moine, muet au fond de sa cellule.

Pendant le schisme provoqué par l'antipape Victor III, Anthelme prit ouvertement parti pour Alexandre III et proclama ses droits légitimes à la papauté, sans souci des menaces de Frédéric Barberousse, son souverain. Reconnu par toute la chrétienté, Alexandre lui témoigna sa gratitude en le nommant évêque de Belley ; notre saint avait le plus grand désir de refuser, mais le pape vint le sacrer en personne (1163). D'autres honneurs et d'autres dignités l'attendaient. En 1169, il était chargé d'aller mettre fin aux longs débats qui divisaient le roi Henri II et l'archevêque de Cantorbéry. Quelques années plus tard, Frédéric, rendant justice à son mérite, lui confiait, par bulles d'or, datées du 24 mars 1175, le titre de prince du saint-empire, la souveraineté de Belley, et de nombreux privilèges, parmi lesquels le droit de battre monnaie. Les dernières années de sa vie furent troublées par les tribulations que lui causa Humbert, prince de Savoie, jaloux de la protection que lui accordait l'empereur ; vaincu par la douceur et par la patience de son adversaire, Humbert finit par venir se jeter à ses genoux en lui demandant pardon.

Anthelme mourut le 26 juin 1178, à Belley, dont il est le patron.

27 JUIN.

SAINT RODOLPHE.

Natif de l'Ombrie et de famille noble, il renonça de bonne heure au monde pour embrasser la vie monastique, sous la conduite de Pierre

Damien, qui avait fondé une société d'ermites à Font-Avellana; auparavant, il lui avait fait don de ce château des Apennins avec les terres qui en dépendaient, et avait rendu la liberté à ses serfs. A vingt-neuf ans, il fut nommé évêque de Gubbio (1059); encore n'accepta-t-il que par obéissance pour son ancien maître. Par malheur, il avait affaire à une population rebelle et intéressée, qui se laissa difficilement toucher par les bons exemples qu'il ne cessait de lui donner. Non seulement Rodolphe l'exhortait par une prédication assidue, mais il distribuait aux pauvres tout ce qu'il pouvait épargner, et il défendait à ses clercs de rien recevoir, surtout des pénitents.

Il mourut en 1061, et saint Pierre Damien, qui l'aimait beaucoup, a écrit sa vie.

SAINT LADISLAS.

Il naquit vers 1041, en Pologne, où son père, Bela Ier, s'était réfugié, poursuivi par l'usurpateur du trône de Hongrie, Pierre l'Allemand. Sous le règne de Salomon, il quitta l'exil et, cédant aux conseils de l'Église qui mettait ses efforts à apaiser les dissensions civiles, il offrit son épée au roi, ainsi que son frère Geysa. Ce fut grâce à la valeur des deux jeunes princes qu'une invasion des Bohêmes, des Valaques et des Bulgares put être repoussée. Salomon, jaloux de la popularité qu'ils venaient de conquérir, résolut de se débarrasser d'eux, mais ils levèrent aisément des partisans, défirent les troupes royales et mirent en fuite leur ennemi (1075).

Geysa étant mort peu de temps après, Ladislas fut proclamé roi; il eut toutefois le scrupule de ne pas accepter la couronne avant que Salomon, en échange de la paix, eût abdiqué en sa faveur (1078). Le calme ne devait pas régner de sitôt dans ce malheureux pays. Salomon reprit les armes, souleva les Valaques, excita contre la Hongrie tous les peuples voisins. Ladislas battit successivement Valaques, Bohêmes, Russes, Polonais, les Petchénègues, qu'il poursuivit jusque dans leurs steppes, les Cumans qu'il assujettit à un tribut, les Serbes auxquels il imposa un

prince de son choix. Quant à la Croatie et à la Dalmatie, il en fit la conquête et les incorpora à son royaume (1087). Salomon finit par se retirer dans un couvent.

Ces longues guerres enfin terminées, Ladislas se livra aux œuvres de la paix : il éleva des églises, entre autres celle de Notre-Dame à Varadin, encouragea le commerce, dicta des lois et les fit observer. Le code qui porte son nom, promulgué en 1092, témoigne d'un véritable progrès dans l'idée de justice. Très pieux, il avait toujours désiré faire une croisade en Terre sainte et délivrer le tombeau du Christ. L'occasion s'en présenta lors des prédications de Pierre l'Ermite. Les principaux seigneurs de France, d'Espagne et d'Angleterre, qui s'étaient croisés, lui envoyèrent une ambassade pour le prier d'être le chef de l'armée qu'ils préparaient. Il accepta avec joie ce grand honneur, qu'il devait autant à sa sainteté qu'à sa bravoure. Les événements en disposèrent autrement : obligé d'aller repousser une attaque soudaine des Bohêmes, il mourut pendant la campagne, le 30 juillet 1095, à Varadin. Il fut canonisé en 1198 par Célestin III, et sa mémoire est honorée le 27 juin. Il est l'un des patrons de la Pologne et de la Lithuanie.

28 JUIN.

SAINT IRÉNÉE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Irénée naquit vers l'an 135, en Asie Mineure, de parents chrétiens. A peine sorti de l'enfance, il jouit des entretiens du vénérable évêque de Smyrne, saint Polycarpe, et si profonde en fut sur lui l'impression qu'au déclin de la vieillesse, il aimait à rapporter les moindres particularités de cet enseignement. Comme il eut ensuite pour maître le savant Papias, évêque d'Hiérapolis, on peut dire qu'il puisa la foi aux sources primitives de la pure doctrine. A la méditation des Écritures il joignit l'étude des sciences profanes, car il avait l'âme ardente, selon

Tertullien, et curieuse de toute connaissance humaine. On ignore en quel temps il vint en Gaule; mais ce fut assurément par l'ordre de Polycarpe, intéressé à soutenir la mission qu'il y avait déjà envoyée sous la conduite de Pothin. Attaché à l'église de Lyon en qualité de prêtre, il se fit connaître comme un des adversaires les plus actifs du

Fig. 126. — L'Orthodoxie entourée des embûches de l'Hérésie. D'après une gravure sur bois du *Livre des persécutions des Chrétiens*. XVIe siècle.

montanisme; cette ardeur le désigna sans doute à ses frères, qui écrivant au pape Éleuthère au sujet de l'hérésie, le chargèrent de porter leur lettre à Rome.

A son retour, Irénée trouva les rangs des fidèles bien éclaircis : Pothin et beaucoup d'autres avaient péri dans les supplices; « le nom du Christ était presque éteint, » disent les Actes. Élu évêque de ce débris d'é-

glise (178), il sut le garantir contre la fureur des païens, le relever, l'étendre par la prédication avec zèle et prudence; en peu d'années, les vides furent comblés, et la communauté redevint florissante. A cette époque l'Église traversait une situation critique; au moment où elle cherchait à s'établir par la tradition, les hérésies se déchaînaient contre elle, hérésies provenant des divers systèmes de philosophie, des rapports du christianisme avec le judaïsme, et de l'interprétation des Livres saints. Irénée mit à profit la paix publique pour composer ces ouvrages d'une si ferme orthodoxie, d'une science si variée, qui lui valurent le surnom d' « interprète par excellence » et de « lumière de l'Occident ». Le plus considérable de tous, le *Traité des hérésies*, écrit en grec, nous est parvenu dans la version latine. Il eut, de plus, la gloire de prévenir un schisme qui causait déjà de grands déchirements, à propos de l'époque où l'on devait célébrer la Pâque.

Sous l'inspiration de l'illustre docteur, Lyon, foyer de la véritable tradition, devint une école qui forma des controversistes savants et aussi des artisans de l'œuvre évangélique. Les uns, comme Caïus et Hippolyte, continuèrent de combattre l'erreur par leurs écrits; les autres se répandirent assez loin dans les contrées environnantes. En 202, la persécution se ralluma en Gaule, et l'acharnement des gouverneurs y poussa bien plus que l'ordre formel de Septime Sévère. Irénée en fut une des premières victimes. Suivant la tradition, ce fut le terrible empereur en personne qui voulut juger l'évêque gaulois. Après avoir fait dresser dans son camp une croix et une statue de Jupiter : « Réfléchis, » aurait-il dit; « choisis pour toi et les tiens. » Sans répondre, Irénée aurait pris le chemin de la croix, emmenant son peuple après lui. Les soldats, se jetant sur cette foule innocente, en auraient fait un horrible carnage. Le Martyrologe romain se borne à dire qu'Irénée souffrit le martyre avec un grand nombre de fidèles (28 juin 202).

C'est le patron de Lyon, qui lui a consacré, vers la fin du second siècle, une église, où ses reliques reposent avec celles de saint Épipode, de saint Alexandre et de nombreux martyrs inconnus.

29 JUIN.

SAINT PIERRE,

PRINCE DES APOTRES.

Simon, fils de Jonas, était né à Bethsaïde, en Galilée; il habitait avec sa belle-mère le bourg de Capharnaüm, près du lac de Génésareth, et y excerçait le métier de pêcheur. Il avait, à ce qu'on présume, environ quarante ans lorsqu'il vint, conduit par son frère André, se présenter à Jésus. Voyant le zèle qui l'avait porté à croire en lui, le Seigneur lui dit qu'il s'appellerait Céphas, nom qui en syriaque signifie Pierre, et par là il voulait désigner le fondement futur de son

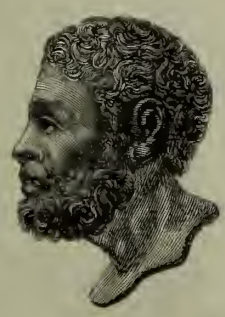


Fig. 127. — Saint Pierre. D'après le bronze du Musée chrétien du Vatican. IIIe siècle.

Église. Les deux frères assistèrent avec les autres disciples aux noces de Cana. Quelque temps après, Jésus monta dans leur barque pour instruire la multitude qui se pressait sur la rive; sachant qu'ils avaient tendu inutilement leurs filets, il leur ordonna de les jeter en pleine eau, ce qu'ils firent; et la pêche fut si abondante, que leur bateau et celui des fils de Zébédée en furent remplis. Pierre, dans sa reconnaissance, se jugeait indigne d'approcher du Seigneur. Son humilité lui valut cette invitation : « Suis-moi, » dit Jésus; « je te ferai pêcheur d'hommes. » Et il quitta tout pour le suivre.

En 31, après la fête de Pâques, le Sauveur choisit douze apôtres, à la tête desquels figurait Pierre. Dès ce moment, l'Évangile associe son nom

à tous les actes de la vie terrestre du Sauveur. En l'apercevant qui marchait sur les flots agités, il veut s'élancer à sa rencontre, chancelle, et manque de périr, faute de fermeté. Le premier, il rend témoignage à sa

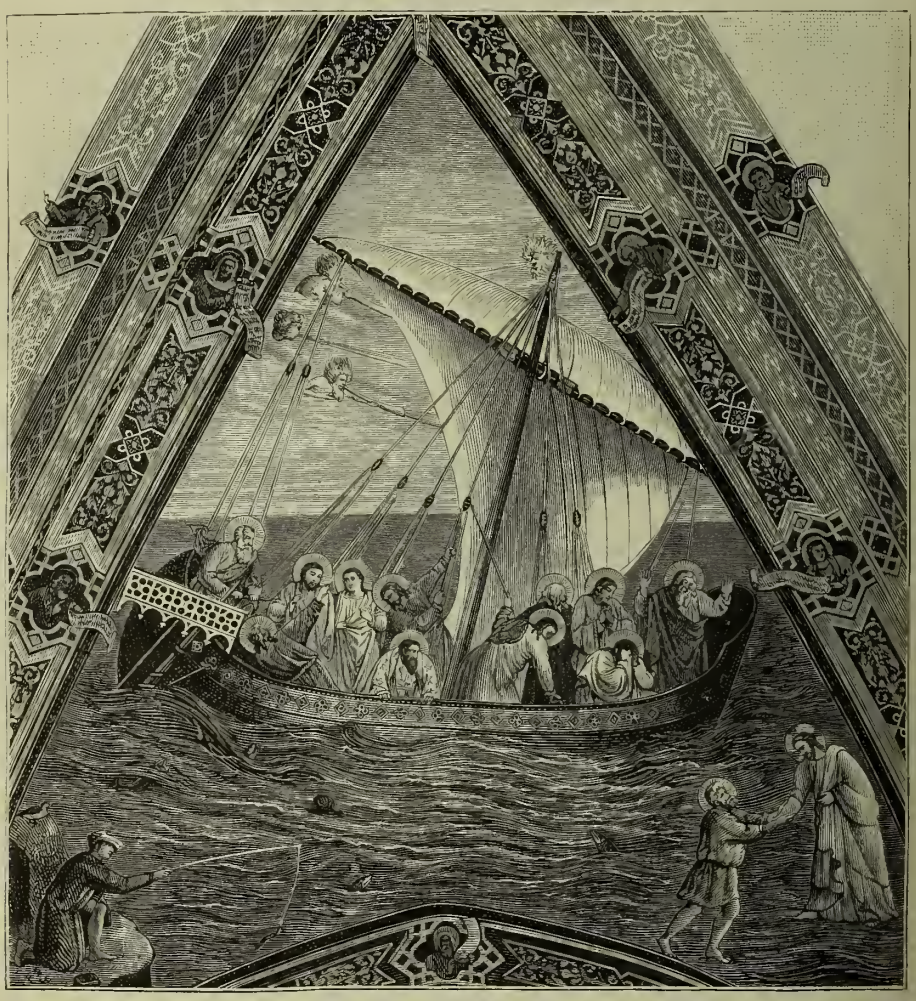


Fig. 128. — Jésus-Christ marchant sur les flots prend Pierre par la main pour l'empêcher de périr. D'après une peinture à fresque de Taddeo Galdi, à Florence. XIVe siècle.

divinité, tandis que d'autres le regardaient seulement comme un prophète, et cet acte de foi lui vaut de s'entendre dire : « Tu es bien heureux, car la chair et le sang ne te l'ont point révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Je te dis aussi que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais con-

tre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et ce que tu auras lié ou délié sur la terre sera lié ou délié dans les cieux. » Il assiste

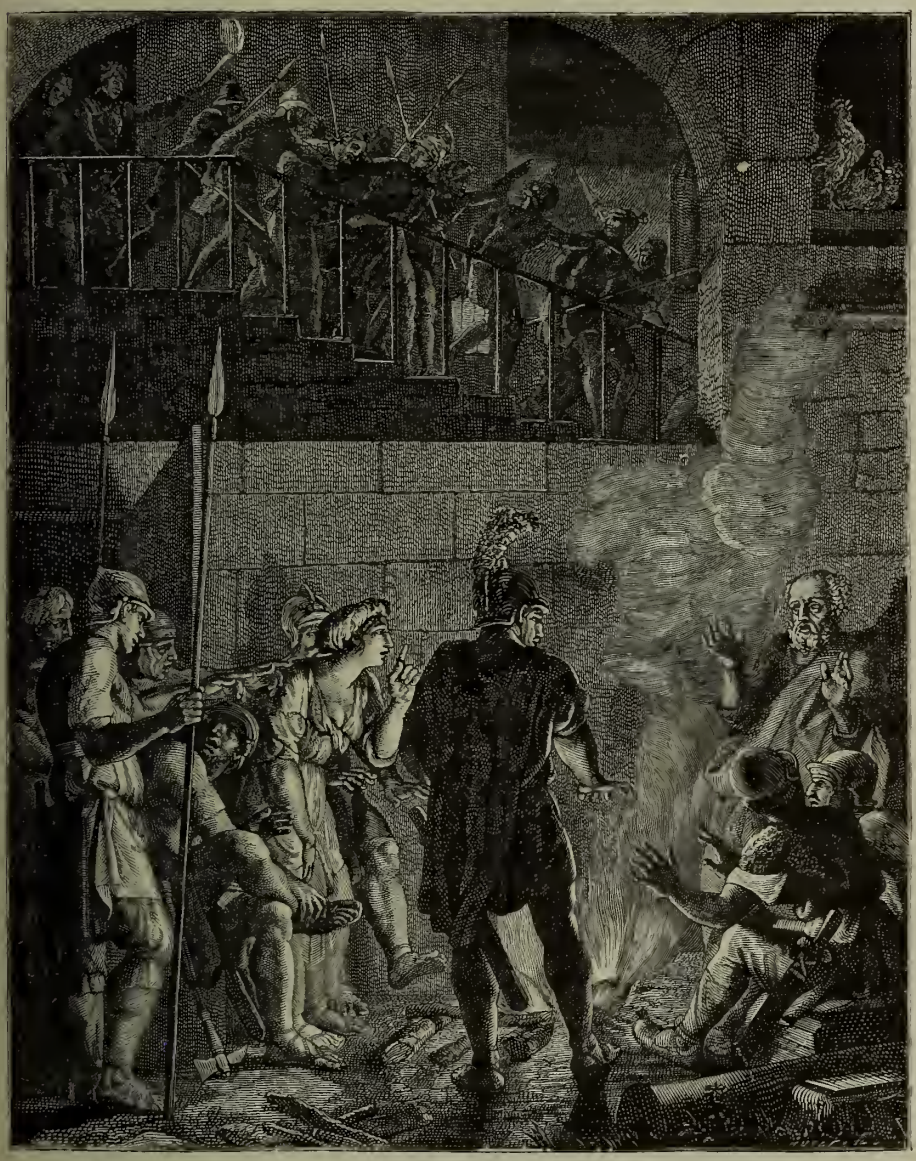


Fig. 129. — Pierre renie Jésus-Christ. D'après un tableau du Poussin. XVIIe siècle.

à la transfiguration de Jésus sur le Thabor, et demande à rester dans un état où il se trouve bien, ne sachant pas que le repos s'achète par la

souffrance. C'est lui qui est chargé des dispensations de la Providence, en acquittant pour son maître le tribut qu'elle lui procure ; cet honneur excite une contestation jalouse entre les disciples sur la primauté du rang, ce qui donne lieu au divin Maître de leur recommander à tous l'humilité ainsi que la remise générale des offenses.

L'époque de la Passion, qui était prochaine, allait mettre à une terrible épreuve la foi de Pierre. Le soir de la Cène, n'ayant pas d'abord voulu souffrir que ses pieds fussent lavés par celui qu'il reconnaissait pour son Seigneur, on le voit se proposer de le suivre partout, en prison, à la mort même, et à peine peut-il veiller une heure auprès de lui à Gethsémani. « Pierre, tour à tour ardent et craintif, » dit un écrivain, « zélé et endormi, confiant et manquant de foi, montrait ainsi, sous deux faces opposées, l'homme et l'apôtre, jusqu'à ce que l'esprit de l'un eût changé ou surmonté le naturel de l'autre. » Aussi Jésus, qui le connaissait, lui prédit-il, en dépit de ses protestations réitérées, qu'il le renierait avant que le coq eût chanté trois fois. Quand les soldats viennent arrêter le Sauveur, Pierre s'empare d'une épée et frappe Malchus, un des serviteurs du grand prêtre. Puis, s'étant glissé timidement dans la cour du prétoire, il y est introduit par Jean, et proteste à trois reprises, avec serment, qu'il ne connaît pas celui que naguère il déclarait hautement être le Christ. Un regard du maître réveille sa mémoire : il sort et va pleurer amèrement. Après la résurrection, le Seigneur apparaît aux saintes femmes et à plusieurs apôtres, notamment à Pierre, occupé à pêcher dans la mer de Galilée. Il reçoit de lui trois fois la protestation de son amour, comme pour lui faire expier son triple renoncement, et lui confirme, par ces mots : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » l'autorité suprême sur les fidèles et les pasteurs de son Église. En même temps, il lui apprend qu'il souffrira comme lui et sera glorifié par le martyre.

Après l'ascension du Sauveur, dont il avait été témoin, Pierre, de retour à Jérusalem avec les apôtres, leur proposa de remplacer le traître Judas, et ce fut lui qui désormais présida l'assemblée. Matthias fut élu. Le jour de la Pentecôte, plusieurs Juifs, frappés du don des langues qui avait accompagné la descente du Saint-Esprit, accusèrent

MISSION DE SAINT PIERRE

D'après les cartons de Hampton-Court (Angleterre) et les toiles peintes appartenant à M. Pagès, à Paris. — Jésus remet à saint Pierre la charge de son troupeau. « Pais mes agneaux, » lui dit-il. Les deux autres apôtres se montrent disposés à

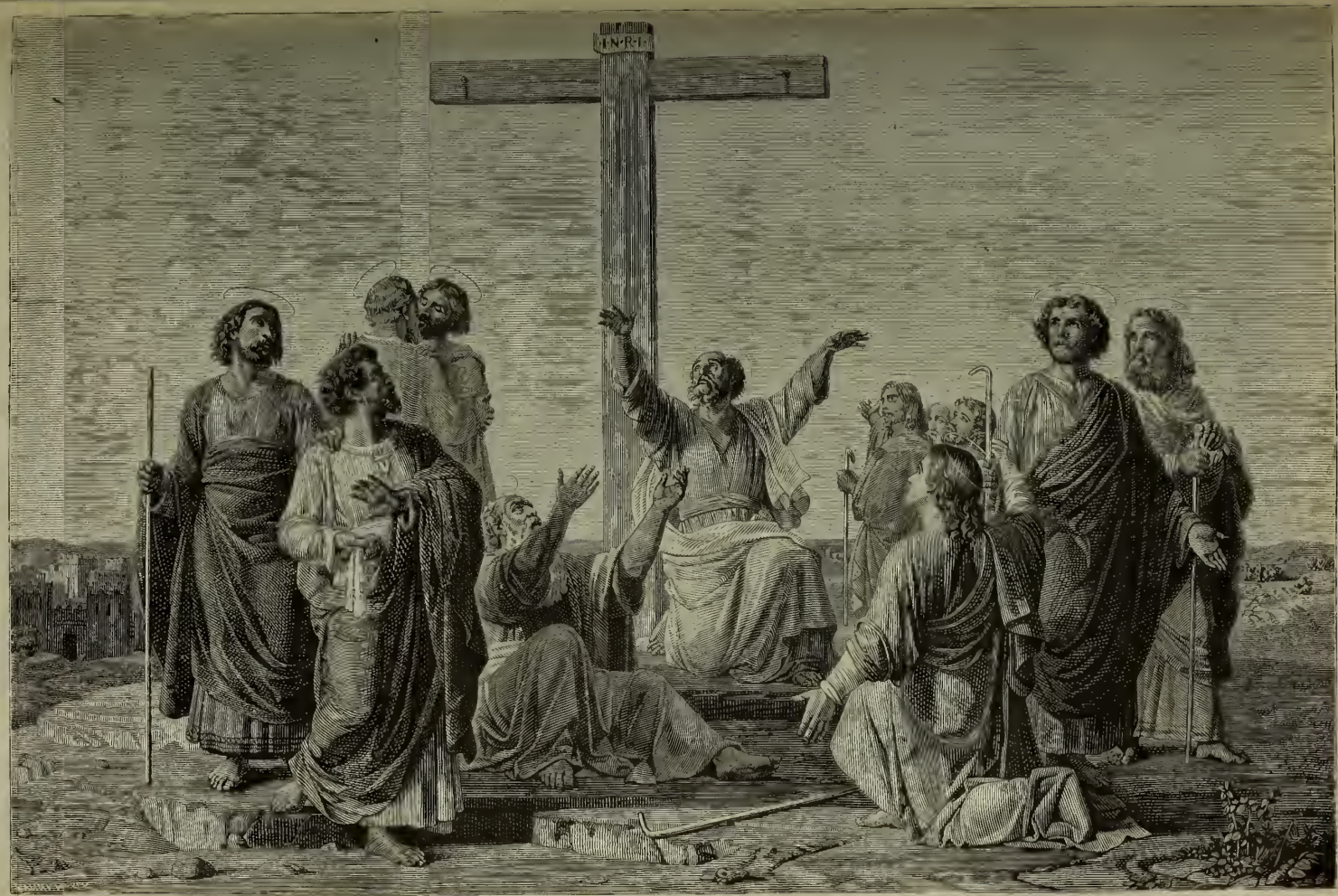


Fig. 130. — Les apôtres, réunis au pied de la croix, se séparent pour porter l'Évangile aux nations. D'après une peinture de Ch. Gleyre. XIXe siècle.

ceux qui l'avaient reçu d'être remplis de vin. Éclairé d'une lumière nouvelle, Pierre prononça devant les ennemis du Christ un discours aussi sage que courageux. A quelques jours de là, il guérit un pauvre perclus sur les marches du temple; haranguant ensuite la foule, il rejeta la gloire de ce miracle sur celui qu'on avait crucifié et qui, selon les oracles, était ressuscité pour le salut de tous. Il parlait encore lorsque les prêtres et les sadducéens se saisirent de lui et de Jean et les jetèrent en prison. Le lendemain, ils comparurent devant une assemblée de sénateurs, de magistrats et de docteurs de la loi; mais leur fermeté, et surtout celle de Pierre, obligea de les renvoyer sans oser leur faire aucun mal. De cette époque date le premier épanouissement de l'Église apostolique.

Toute la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne disait avoir rien en particulier; tous les biens étaient communs, car ceux qui possédaient terre ou maison les vendaient et en remettaient le prix aux apôtres. L'abandon était libre et un pur don de charité; la renonciation une fois faite, la violer devenait un sacrilège. Deux époux, Ananias et Saphira, retinrent et dissimulèrent une partie du bien vendu, qu'ils avaient voué sans réserve. Malgré sa bienveillance naturelle, Pierre crut devoir à ses fonctions et à la communauté un exemple terrible de punition. » Ananias, » dit-il à l'homme, « tu as menti à Dieu. » Ananias tomba mort sur-le-champ; la femme, ayant fait une déclaration mensongère, eut le même sort. Ce châtiment causa parmi les Juifs une crainte salutaire. Telle était pourtant leur confiance en la bonté de l'apôtre qu'ils plaçaient les malades sur son passage, persuadés que son ombre, en les couvrant, suffirait à les guérir. Emprisonné de nouveau, Pierre déclara, devant le sanhédrin, qu'il se croyait obligé d'obéir à Dieu plutôt qu'à l'autorité du pontife; il n'en fut pas moins battu de verges, et défense lui fut faite de prêcher en public. Il parcourut alors plusieurs provinces : à Samarie, il reprit sévèrement Simon le magicien, qui avait pensé pouvoir acheter à prix d'argent la puissance dont il voyait les apôtres revêtus; à Lydda, il guérit un paralytique; à Joppé, il rendit Tabitha à la vie; à Césarée enfin, il baptisa le centenier Corneille.

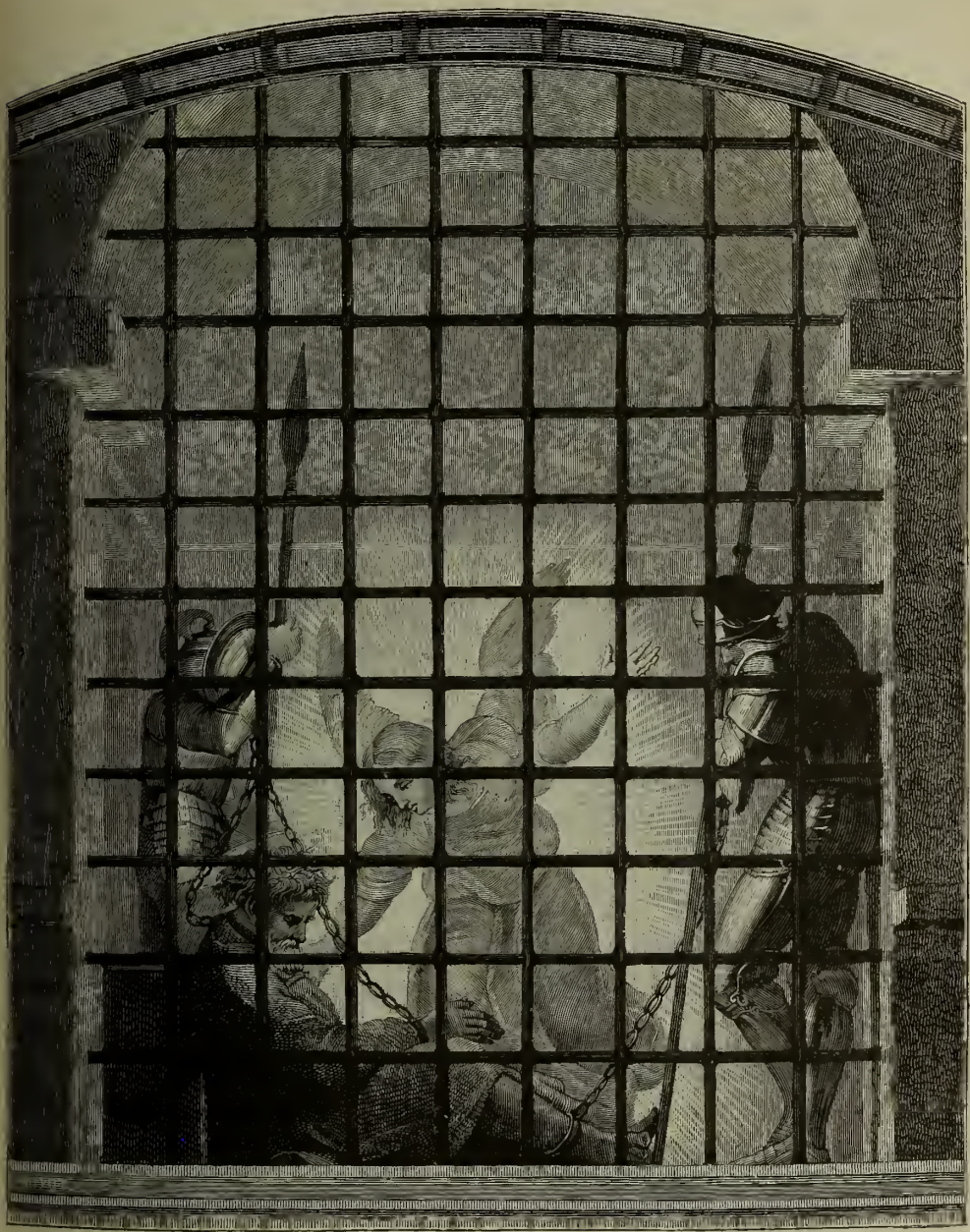


Fig. 131. — Saint Pierre délivré de prison par un ange. D'après une peinture à fresque de Raphaël, au Vatican. XVIe siècle.

Le nombre des fidèles s'augmentait de jour en jour, ainsi que la haine du vieux parti juif. On résolut d'en finir avec les chrétiens par

l'extermination de leurs chefs. Le diacre Étienne fut lapidé; Jacques le Majeur eut la tête tranchée. Par l'ordre d'Hérode Agrippa, Pierre fut mis en prison une troisième fois (44); mais la nuit même du jour que le tyran avait fixé pour son exécution, il fut délivré par miracle. Sortant aussitôt de la ville, il se retira à Antioche, où il était déjà venu établir sa chaire. Nous le retrouvons en 51 au concile qui fut tenu à Jérusalem; il y appuya la déclaration, proposée par saint Paul, d'affranchir les gentils des observances de la loi judaïque. Depuis longtemps, il avait jugé que Rome serait le lieu le plus propre à la propagation de la parole divine, dont il était le premier ministre. Cette grande cité qui, comme dit saint Léon, avait, par sa puissance et sa célébrité, répandu la superstition sur toute la terre, devait, dans les desseins de la Providence, devenir la servante de la vérité, et étendre sa domination spirituelle bien au delà des bornes de son terrestre empire.

A son arrivée à Rome, Pierre habita au faubourg du Transtévère, près de l'endroit où s'élève l'église de Sainte-Cécile. Bientôt le sénateur Pudens, l'ayant entendu, se déclara converti et lui donna asile dans son propre palais du mont Viminal. Lorsqu'il eut appris par révélation que l'époque de sa mort était proche, l'apôtre voulut réveiller les fidèles et leur laisser par écrit un abrégé des vérités qu'il leur avait enseignées; de là, ses deux épîtres, conçues avec autant de vigueur que de mansuétude. Après l'incendie de Rome, Néron détourna sur les juifs et les chrétiens le terrible soupçon qui pesait sur lui, et feignant de les croire coupables, il dirigea contre eux une persécution sauvage. L'affranchi Ælius, auquel il avait laissé le soin de gouverner la ville, profita de son départ pour la Grèce, en 67, pour en renouveler les fureurs. Il fit arrêter Pierre et Paul en même temps. Le premier, enfermé dans la prison Mamertine, y demeura neuf mois attaché à la chaîne. Condamné au supplice de la croix, il pria les bourreaux de l'y établir la tête en bas, et non à la manière ordinaire, « afin, dit-il, qu'on ne vît pas le serviteur dans la même attitude qui avait convenu au maître ». Ainsi finit, par cet acte de profonde humilité, le prince des apôtres.

Outre la principale fête de saint Pierre, que l'Église célèbre le 29 juin, jour de sa mort, elle solennise encore la mémoire de ses liens

le 1er août, celle de la dédicace de sa basilique le 18 novembre, celle de sa chaire à Antioche le 22 février, et celle de sa chaire à Rome

Fig. 132. — Martyre de saint Pierre et de saint Paul. D'après un vitrail de la cathédrale de Bourges.

le 18 janvier. Saint Pierre est le patron de Rome, ainsi que d'un grand nombre de peuples et de villes.

SAINT PAUL,

APÔTRE DES GENTILS.

Paul, né vers l'an 10 à Tarse, en Cilicie, était un Juif, de la tribu de Benjamin, et avait reçu le nom de Saul, en hébreu *Schaoul* (le Désiré). Après avoir pris dans sa première jeunesse une connaissance assez étendue de la littérature grecque, il fut envoyé à Jérusalem pour

étudier la Loi auprès de Gamaliel, le plus fameux docteur du temps. A l'école de ce maître, pharisien de profession, il puisa une science approfondie de l'Ancien Testament et s'instruisit aux secrets de la dialectique. Il mena une vie irréprochable aux yeux du monde, suivant exactement les prescriptions judaïques, et poussa le zèle à un tel excès que dès le commencement de l'Église, il fut un de ses plus fougueux persécuteurs. On en voit la preuve dans la mort d'Étienne, à laquelle il eut part. Ensuite, il se signala plus que tout autre par ses violences : il fouillait les maisons, il emmenait de force hommes et femmes, il les

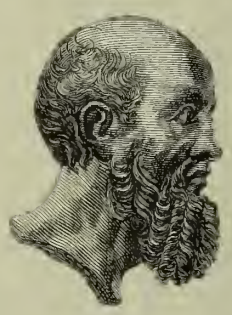


Fig. 133. — Saint Paul. D'après le bronze du Musée chrétien du Vatican. IIIe siècle.

contraignait à blasphémer ou les faisait mettre en prison. « Je croyais, disait-il plus tard, qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus de Nazareth. »

Ne respirant que menaces et carnages, Saul demanda au grand prêtre des lettres pour les synanogues de Damas, afin d'arrêter les nouveaux chrétiens qu'il y trouverait. Chemin faisant, comme il approchait de la ville, une lumière du ciel éclata comme un coup de foudre autour de lui. Renversé à terre, il entendit une voix qui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il demanda, tout tremblant, qui lui avait parlé. « Je suis Jésus que tu persécutes, » répondit la voix ; « il t'est impossible de regimber contre l'aiguillon. — Qu'exigez-vous de moi, Seigneur ? — Lève-toi et entre dans la ville ; on te dira là ce qu'il faut que tu fasses. » Ses compagnons de route s'étaient arrêtés, immobiles et remplis d'épouvante ; ils le relevèrent et, s'apercevant qu'il était frappé de cécité, ils le conduisirent par la main jusqu'au logis d'un Juif nommé

Judas. Saul y demeura trois jours sans rien voir, et dans une complète abstinence. Enfin, par l'ordre de Dieu, le disciple Ananie vint le trouver, lui rendit la vue par l'imposition des mains, et le baptisa.

Les écailles à peine tombées de ses yeux, Saul sentit toute l'horreur de la guerre impitoyable qu'il avait faite aux nouveaux croyants, et on le vit tout à coup animé d'une ardeur aussi vive pour défendre la foi chrétienne qu'il en avait montré pour la combattre. Il ne rougit point de professer Jésus-Christ dans les synagogues, et réussit, par la force de

Fig. 134. — Conversion de saint Paul sur la route de Damas. D'après un carton de Raphaël. XVIe siècle.

sa conviction et de son éloquence, à toucher les cœurs de ceux qui l'entendaient. Ses prédications à Damas opérèrent un si grand nombre de conversions que les rabbins tentèrent de l'arrêter en obtenant du gouverneur la fermeture des portes de la ville ; mais les fidèles le placèrent dans une corbeille et le descendirent, à la faveur de la nuit, du haut des remparts (38). Loin de fuir au désert, c'est à Jérusalem qu'il alla chercher de nouveaux périls. Il avait quitté cette ville depuis trois ans, et la vérité de sa conversion n'y était pas encore bien établie. On ne se souvenait que de ses violences ; les apôtres eux-mêmes redoutaient en lui l'instrument des persécutions qu'ils avaient subies. Barnabé les ras-

sura et le présenta à Pierre et à Jacques. Au bout de quelques semaines, l'hostilité, de plus en plus croissante, des pharisiens le força de s'éloigner; il traversa la Judée, et c'est probablement pendant cette absence, qui dura plusieurs années, qu'il fonda les églises de Syrie et de Cilicie. Saul était à Tarse quand Barnabé vint l'y trouver et l'emmena avec lui à Antioche (43). Grâce à leurs efforts, cette grande cité devint bientôt en Asie la métropole de la foi chrétienne, dont les disciples prirent pour la première fois le nom de *chrétiens*. L'année suivante, ils allèrent porter aux frères de Jérusalem, qui étaient en proie à la famine, les aumônes de leur communauté. De retour à Antioche, Saul reçut l'imposition des mains pour accomplir la mission particulière à laquelle Dieu l'appelait. De ce moment date en réalité son apostolat.

En 45, il s'embarqua en compagnie de Barnabé, visita l'île de Chypre, et y convertit le proconsul Sergius Paulus, malgré les artifices d'un magicien juif, qui devint aveugle en punition de sa malice. Paul, — ainsi le désigne-t-on dans les *Actes*, depuis cette époque, — repassa en Asie, fit séjour à Perge, puis à Antioche de Pisidie. Étant entré dans la synagogue, suivant son habitude, il prononça un assez long discours tendant à prouver que Jésus était le Messie, et que par lui ceux qui croiraient seraient justifiés de toutes les choses dont ils n'auraint pu l'être par la loi de Moïse. Se voyant ensuite accueilli par les contradictions et les huées des assistants, il les déclara indignes de la vie éternelle et qu'il se tournerait vers les gentils. Les Juifs répondirent en le chassant du pays. La même scène se reproduisit à Icone : les deux apôtres furent contraints de fuir pour échapper aux mauvais traitements. A Lystres, en Lycaonie, ils guérissent un homme perclus de naissance. Ce miracle les fait prendre pour des dieux; le prêtre arrive avec des taureaux et des couronnes afin de leur offrir un sacrifice; ils déchirent leurs vêtements en protestant qu'ils ne sont que des hommes. Alors la foule, à l'instigation de quelques Juifs d'Antioche, se jette sur eux, et Paul, meurtri de coups, à demi lapidé, est laissé pour mort sur la place. On parvient à les sauver, et, reprenant le même chemin pour s'embarquer à Attalie, ils vont se reposer à Antioche d'un si laborieux voyage (47), « ayant ouvert aux païens la porte de la foi ».

Fig. 135. — Saint Paul prêchant à Athènes. Gravure de Marc-Antoine, d'après un carton de Raphaël. XVIe siècle.

Cependant beaucoup de fidèles, sortis de la nation juive, prétendaient demeurer juifs en devenant chrétiens et allier la croyance évangélique aux traditions et aux usages de leurs ancêtres. Paul et Barnabé s'élevèrent avec force contre ces entraves qu'un zèle aveugle tâchait à mettre au développement de la doctrine du Sauveur, et furent envoyés à Jérusalem pour soutenir la cause de la liberté. Dans le concile qui s'y tint (51), Paul exposa les sentiments qu'il avait annoncés et les résultats qu'il avait obtenus ; les trois principaux apôtres, Pierre, Jean et Jacques, lui donnèrent la main en signe d'union, et reconnurent ainsi son apostolat en le priant seulement de ne point oublier les pauvres de Jérusalem. A peine revenu à Antioche, il reprit le bâton du missionnaire, et choisit pour compagnons, à défaut de Barnabé, le disciple Silas et le jeune Timothée. Le désir de revoir les communautés qu'il avait établies, pour les confirmer en la foi, le poussa d'abord vers la Galatie. De là, au lieu de continuer à parcourir les autres provinces de l'Asie, il s'embarqua à Troas, où Luc, le futur évangéliste, se joignit à lui, et passa en Macédoine.

Il serait trop long d'énumérer les détails des nombreux voyages de saint Paul ; durant dix années, il déploya une activité sans égale ; il ne connaissait pas le repos, et, dans son âme ardente, la conviction ne s'endormit pas un instant. « Les fatigues, les prisons, les coups, » dit-il lui-même, « j'ai goûté tout cela avec surabondance. Cinq fois les Juifs m'ont fustigé ; trois fois j'ai été bâtonné ; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage. Voyages sans nombre, dangers au passage des fleuves, dangers des voleurs, dangers venant de ma nation et des gentils, dangers dans les villes, au désert, sur les flots, parmi les faux frères ; peines, labeurs, veilles, faim, soif, jeûnes, froid, nudité, j'ai tout connu. » Cette vie d'enthousiasme et d'abnégation lui a valu le titre d'Apôtre par excellence, et le martyre seul pouvait glorieusement la couronner. Il allait presque toujours à pied, vivant de fruits et de légumes, occupant ses mains à fabriquer des tentes pour subvenir à ses besoins et à ceux des pauvres, car une de ses maximes était : « Qui ne travaille pas ne doit pas manger. » Laissant de côté les campagnes, il se présentait de ville en ville, prêchait d'abord les Juifs, puis les gentils ; bientôt le

mauvais vouloir, l'esprit étroit et l'orgueil de ses compatriotes l'obligèrent à se tourner exclusivement vers les derniers, dont les sociétés nombreuses et dévouées devinrent, par ses soins, les plus fortes assises de l'Église chrétienne.

La traversée de la Macédoine fut féconde pour Paul en fleurs et en épines; s'il y enseigna avec succès, il fut emprisonné et battu de verges à Philippes, chassé à Thessalonique, traité à Bérée de rebelle aux édits de l'empereur. Pour échapper aux Juifs persécuteurs, il se rendit par mer à Athènes (53). Le discours qu'il prononça devant l'Aréopage fut aussi habile que modéré. « Athéniens, » dit-il, « vous êtes religieux jusqu'à l'excès. Passant dans vos rues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription : *Au dieu inconnu.* Ce que vous honorez sans le connaître, je viens vous le révéler. » Sa prédication trouva des auditeurs bienveillants mais sceptiques et laissa parmi eux bien peu de traces. Mis en échec (ce fut l'unique fois) par les philosophes, Paul se rendit à Corinthe; s'adressant aux ignorants et aux simples, et répudiant les secours de la rhétorique et du raisonnement, il ne prêcha que Jésus et « la folie de la croix ». Mais les Juifs ne lui pardonnaient pas d'avoir éclairé tout un peuple, œuvre qui l'avait retenu dix-huit mois : ils le traduisirent, sous prétexte d'innover dans leur religion, au tribunal de Gallion, le proconsul, et n'obtinrent de lui pour réponse « qu'il n'était point juge de ces choses ». A mesure que l'apôtre avançait dans sa carrière, il déployait une activité plus grande; la parole de Dieu fructifiait sous ses pas. Son séjour à Éphèse (55) détermina un progrès immense. Toute la partie maritime de l'Asie Mineure se couvrit en peu de temps d'églises, dont il fut le père, soit directement, soit par ses disciples, devenus chaque jour plus nombreux. Un troisième voyage (57) fut consacré à raffermir la foi dans les colonies chrétiennes de la Grèce, à en régler les usages et le gouvernement, à combattre sur place les premières tentatives de l'hérésie.

Lorsqu'il se remit en route pour la Judée, Paul s'arrêta à Milet, où il fit de touchants adieux aux fidèles, et entra dans Jérusalem, plein des plus tristes pressentiments. Il allait, en effet, se trouver au milieu d'implacables ennemis, aux yeux desquels il n'était qu'un blasphéma-

teur et un traître, ayant rompu avec toutes les traditions du mosaïsme. Déférant aux conseils de saint Jacques, il consent à témoigner, par quelques actes extérieurs, de son respect pour la Loi. Des fanatiques dénoncent sa présence au temple comme une profanation; la ville est en émoi; on se jette sur l'apôtre, on l'accable de coups, on l'aurait tué si des soldats romains ne l'avaient arraché des mains de la foule. Ceux-ci le traînent, le portent à la citadelle, et, ne sachant quel est son crime, ils le mettent brutalement à la torture. Alors Paul invoque sa qualité de citoyen romain. Le tribun Lysias, averti d'un complot contre la vie de son prisonnier, l'envoie, sous bonne escorte, à Césarée, où résidait Félix, le procurateur de la Judée. Devant cet homme vénal et devant Festus, qui lui succéda, les mêmes accusations furent portées par les Juifs contre le séditieux réformateur de la Loi. Paul se justifia noblement; mais le procès traîna en longueur, et ce fut seulement après deux années de prison qu'afin de n'être pas livré à ses plus cruels ennemis, il en appela au tribunal de César. L'appel, demandé par un citoyen romain, avait la force de rompre toute juridiction provinciale; il fut donc embarqué pour Rome, sous l'escorte d'un centurion (60).

Le désir de voir Rome le tourmentait depuis longtemps. A Jérusalem, il eut une vision : « Aie bon courage, » avait dit le Seigneur; « il faut encore que tu me rendes témoignage à Rome. » Après une navigation périlleuse, son vaisseau échoua sur la côte de l'île de Malte. Paul y demeura trois mois : les païens le prirent pour un dieu, à cause de la morsure d'une vipère dont il n'éprouva aucun mal, et de la guérison de plusieurs malades. Ayant enfin abordé à Pouzzoles, il se rendit à Rome, où il fit son entrée, chargé de liens, au milieu du cortège des croyants qui étaient venus au-devant de lui (61). Sa première captivité paraît avoir été assez douce; il put demeurer avec le soldat qui le gardait dans une maison louée par lui, y entretenir ceux qui voulaient le voir, et enseigner l'Évangile avec toute liberté. Il avait près de lui quelques disciples, entre autres Luc, qui ne le quittait plus. Sa prédication eut des effets merveilleux, jusque dans le palais impérial. De temps en temps de grandes consolations venaient le trouver, de la part des églises de Grèce et l'Asie; et, de son côté, il ne cessait de les encourager, de les secourir,

de les instruire. En 63, il comparut devant le conseil de Néron, et fut acquitté. Les *Actes des apôtres* ne le suivent pas plus loin.

Selon la tradition, Paul exécuta encore plusieurs voyages apostoliques, en Orient, dans le midi de la Gaule et en Espagne. Puis, de retour à Rome, il s'unit à saint Pierre pour établir cette église sur des fondements indestructibles. Ils y étaient ensemble lors de l'incendie qui con-

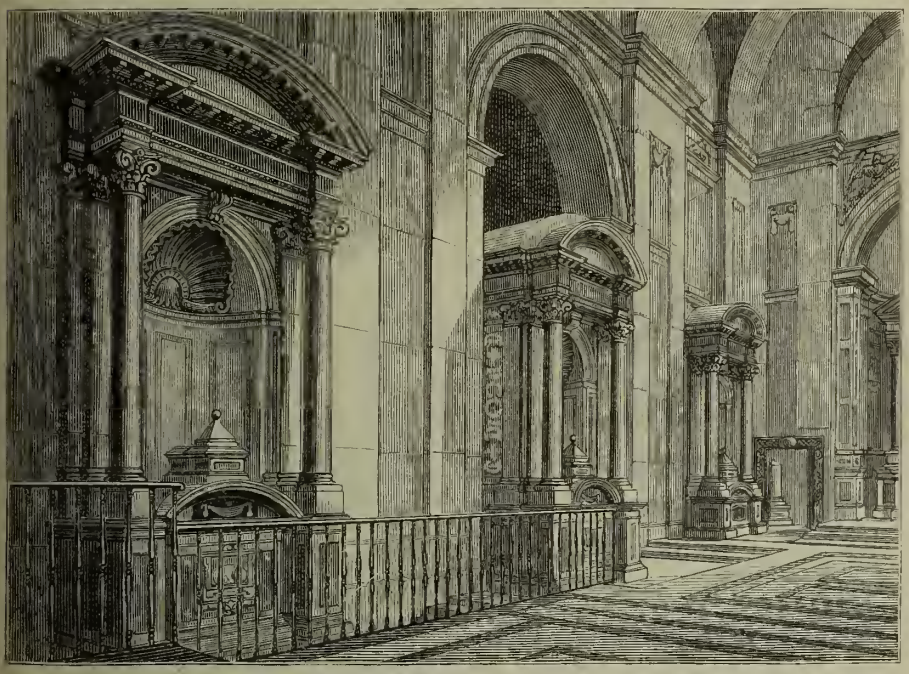


Fig. 136. — Intérieur de l'église de Saint-Paul Trois-Fontaines, à Rome.

suma un tiers de la ville, et dont Néron, soupçonné d'en être l'auteur, accusa les sectateurs de Jésus. Une effroyable persécution éclata. Presque tous les chrétiens arrêtés furent livrés aux bêtes ou brûlés vifs dans l'amphithéâtre. Quant à Paul, il eut la tête tranchée, ce qui était un privilège des citoyens romains (29 juin 67). Il reçut la mort dans un lieu dit les Eaux Salviennes, et son corps, enterré sur le chemin d'Ostie, fut réuni ensuite à celui du prince des apôtres dans la basilique de Saint-Pierre.

Nous avons de saint Paul des *Épîtres,* au nombre de quatorze, qui renferment toute la religion de l'Évangile, ses mystères et sa mo-

rale. On y sent la ferme autorité d'un grand serviteur de Jésus-Christ, dont la vie peut être résumée, dit Bossuet, en trois mots : « Il prêche, il combat, il gouverne. »

Saint Paul est, avec saint Pierre, le patron de Rome et de plusieurs autres villes.

30 JUIN.

SAINT MARTIAL.

Lorsque le souverain pontife songea, vers 235, à ranger la Gaule sous l'influence de l'Église romaine, il prépara une mission nombreuse, composée de bons ouvriers, et lui donna pour chefs sept évêques des nations. Martial fut l'un d'eux. Il arriva par mer et débarqua à Narbonne, et, se séparant de ses compagnons, il remonta vers l'ouest, dans la direction de Limoges, où régnait sans partage la superstition païenne. Il sut échapper à la persécution et imprimer autour de lui à la propagande chrétienne une activité qui ne se ralentit pas dans la suite, mais dont nous n'avons aucune connaissance particulière. On croit qu'il mourut en paix ; ses disciples Albinien et Austriclinien furent honorés d'une sépulture commune avec leur maître. C'est le patron de Limoges.

Fig. 137. — Jésus-Christ bénit les pécheurs.
D'après une miniature de la Bible. XIVe siècle.

JUILLET.

1er JUILLET.

SAINT CALAIS.

D'UNE noble famille arverne, Calais, né vers 460, fut élevé au couvent de Menat, voisin de Riom, et il y prit l'habit religieux. Peu content des exercices qui s'y pratiquaient, il le quitta avec saint Avit, et tous deux se mirent en quête d'une communauté austère; celle de Micy, près d'Orléans, les retint quelque temps sous la discipline de saint Mesmin; ensuite ils passèrent en Sologne, et de là dans le Perche. L'exemple des anachorètes de la Thébaïde obsédait l'esprit de Calais : il s'aventura seul à travers les landes et les forêts du Maine, et choisit, sur les bords de l'Anille, un site propice à son amour de la solitude, et nommé alors *la Case Gayant*. Mais la retraite, bientôt découverte, se peupla de néophytes ardents à suivre les sentiers de la perfection, et notre saint, ne voulant pas se dérober à leur ferveur, les emmena, non loin de là, dans un fonds octroyé par le roi Childebert. Par ses

soins un monastère y fut bâti (515), qui reçut le nom d'Anille, et donna naissance à la ville de Saint-Calais; il le gouverna avec sagesse, et telle était sa fermeté qu'en ayant interdit l'entrée aux femmes, il refusa de faire fléchir le règlement en faveur de la reine Ultrogothe, sa protectrice. Il mourut entre 540 et 542, le 1er juillet.

SAINT THIERRY.

Thierry, né vers 465 en Champagne, était le fils d'un méchant homme, espèce de bandit qui rançonnait la province et se livrait à tous les excès. Afin de le soustraire à cette funeste influence, saint Remy se chargea de son éducation et lui conféra le sacerdoce. Dans la suite, il devint aumônier et secrétaire du grand apôtre des Francs, et lorsque celui-ci eut fondé près de Reims le monastère du mont d'Hor, Thierry en fut le premier abbé. Il prêcha l'Évangile avec succès, et convertit un grand nombre de païens, entre autres son père, qui voulut expier ses fautes dans une rigoureuse pénitence. Il mourut en 533, à ce qu'on croit, et son abbaye prit le nom de Saint-Thierry.

2 JUILLET.

SAINT THIBAUT.

Le comte Arnoul, de la race des comtes de Champagne, avait un fils, né en 1017, à Provins, et qui s'appelait Thibaut. La lecture des Pères du désert inspira au jeune homme un vif penchant pour la solitude; de temps en temps, il allait visiter un ermite, cantonné dans un îlot de la Seine, et s'exerçait avec lui au jeûne, aux veilles et à d'autres austérités. Quand il fut d'âge à ceindre le baudrier de chevalier, il s'échappa du château paternel en compagnie de son fidèle Gautier, et, laissant ses serviteurs à Reims, prit à pied la

route d'Allemagne. « Là, raconte un écrivain, il entre au service d'un grossier paysan, gagne sa vie à la sueur de son front, et se met, pour dompter son orgueil, à faucher les foins, nettoyer les étables, faire du charbon dans les bois. Une après-midi qu'il s'était loué pour sarcler une vigne, et que la fatigue d'être resté longtemps courbé, les écorchures de ses mains trop délicates et de ses pieds privés de chaussures, ralentissaient son zèle pour le travail, le rustre qui l'employait l'accabla de coups d'aiguillon, qu'il supporta patiemment, par amour de la pénitence. »

Après ce rude noviciat, Thibaut se rendit en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, puis à Rome, et finit par s'enfermer dans une cellule aux environs de Vicence. L'évêque de cette ville, frappé de sa sainteté, l'éleva au sacerdoce, et plusieurs personnes pieuses lui confièrent la direction de leur conscience. Attaqué d'une maladie qui couvrit son corps d'ulcères, il montra une résignation admirable et mourut le 30 juin 1066. Ses restes furent transférés à Saint-Thibaut, dans le voisinage d'Auxerre. Il fut canonisé par Alexandre III, et sa mémoire est honorée le 1er juillet.

3 JUILLET.

SAINT ANATOLE.

C'était un Grec d'Alexandrie, recommandable à la fois par sa science et ses vertus, et qui, au jugement d'Eusèbe, avait fait le tour des connaissances humaines. Nous n'avons plus, pour en décider, les ouvrages qu'il écrivit, à l'exception d'un court traité de la Pâque ; mais il devait briller parmi les maîtres, puisque à la requête de ses concitoyens, il fut chargé d'enseigner la doctrine d'Aristote. Sa réputation d'habileté pratique n'était pas moins grande : quand le Bruchion, faubourg d'Alexandrie, fut assiégé par les Romains, lors de la révolte d'Émilien (262), Anatole, qui s'y trouvait, reçut une des premières magis-

tratures ; voyant que les vivres allaient manquer, et après avoir en vain proposé de se rendre, il sauva un très grand nombre d'habitants, en les faisant passer, par la connivence d'un de ses amis, dans l'autre partie de la ville. Il se rendit ensuite en Syrie, et s'établit à Césarée, où l'archevêque le nomma son coadjuteur, dans l'espérance qu'il lui succéderait. La Providence en ordonna autrement. Comme les deux prélats passaient par Laodicée pour aller au concile d'Antioche, le peuple supplia si vivement Anatole d'accepter le siège alors vacant qu'il lui fut impossible de s'en défendre (269). Il paraît avoir vécu jusqu'au règne de Dioclétien et être mort en paix.

4 JUILLET.

SAINTE BERTHE.

Fille du comte Rigobert, elle fut mariée, dès sa vingtième année, à Sigfried, riche seigneur de l'Artois. Devenue veuve, elle disposa d'une part de ses biens en faveur des pauvres, fonda l'abbaye de Blangy, sur la Ternoise (680), et s'y retira pour prendre le voile avec ses deux filles, Déotile et Gertrude. Un noble franc, nommé Roger, irrité de ce qu'il n'avait pu obtenir la main de celle-ci, calomnia sa mère auprès de Thierry III ; Berthe, alors abbesse, alla trouver le roi, qui reconnut son innocence et lui assura sa protection. De retour dans son couvent, elle en acheva la construction et fit, en outre, bâtir aux environs trois églises, sous l'invocation des saints Vaast, Omer et Martin. Ayant mis en ordre excellent les religieuses qui avaient accepté sa direction, elle abdiqua sa dignité en faveur de sa fille aînée Déotile, et ne songea plus qu'à la prière et à l'œuvre de son salut. Elle mourut vers 725.

L'abbaye de Sainte-Berthe fut convertie, au onzième siècle, en un monastère de bénédictins.

SAINT ODON.

Né vers 875 dans la province d'Est-Anglie, il reçut quelque instruction chrétienne, et montra pour la religion un penchant qui le fit

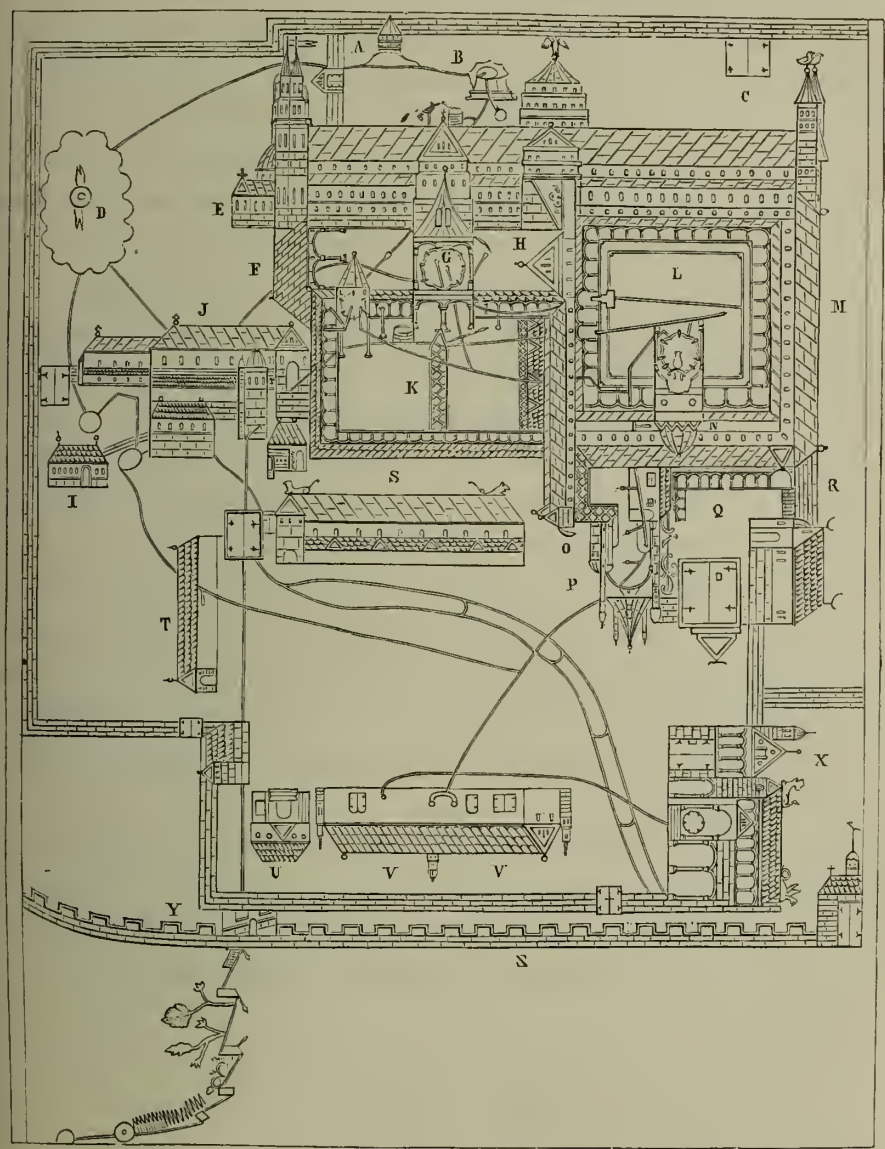


Fig. 138. — Prieuré des bénédictins de Cantorbéry ; plan en relief dessiné par le moine Eadwin. XIVe siècle.

chasser par sa famille, danoise d'origine, et opiniâtrément attachée au paganisme. Cet événement décida de sa vocation. Reçu et protégé par

Adhelme, qui était en faveur près d'Alfred, roi d'Angleterre, il trouva les moyens de faire ses études, puis d'embrasser la carrière ecclésiastique. Adhelme l'emmena à Rome en 897, lorsqu'il alla porter au tombeau des apôtres les aumônes des Saxons du Wessex. A son retour, Alfred, puis Édouard, son fils, l'appelèrent dans leurs conseils ; Athelstane, lui continuant les faveurs royales, en fit son chapelain et l'éleva au siège de Wilton, et Edmond Ier le nomma, en 942, primat de Cantorbéry. Comme il était de tradition, depuis la fondation de cet archevêché, que tous ceux qui y étaient appelés fussent engagés dans les liens monastiques, il se détermina pour la règle de Saint-Benoît.

En mourant (948), Edmond laissa deux fils, Edwy et Edgar. Le premier fut sacré roi par Odon, dans l'église de Kingston, et après qu'il eut été déposé par ses sujets, las de ses vexations, le second monta sur le trône. Alors, grâce aux conseils d'Odon et de Dunstan, évêque de Worcester, des réformes furent accomplies dans le royaume, et des lois sages et utiles réparèrent les malheurs causés par la tyrannie d'Edwy. C'est sous le règne de ce dernier qu'avait commencé à se répandre en Angleterre une grave erreur touchant la transsubstantiation. Odon fit tous ses efforts pour détruire cette hérésie naissante, et, s'il n'y réussit pas complètement, du moins en retarda-t-il l'éclosion définitive. Il ne recula pas, dans ce but, devant l'excommunication du roi Edwy, qui protégeait les novateurs, et d'ailleurs menait une vie scandaleuse.

Saint Odon a laissé des constitutions synodales, dans lesquelles il témoigne à chaque instant de son zèle pour la gloire de l'Église, et aussi pour le bien et la prospérité du peuple. Il était fort aimé de tous : on l'appelait *le Bon*. Sa mort arriva le 4 juillet 961.

SAINT ULRIC.

Ulric appartenait à l'une des plus nobles familles d'Allemagne ; il était né en 893 et avait pour sœur Luitgarde, duchesse de Souabe. Élevé dans l'abbaye de Saint-Gall, il passa sous la conduite d'Adal-

beron, évêque d'Augsbourg, remplit auprès de lui divers emplois, et lui succéda en 924. Les Hongrois ayant dévasté la ville dans une de leurs terribles incursions, un de ses premiers soins fut de soulager les malheureuses victimes, de réparer plusieurs édifices et d'élever des remparts; précaution qui ne fut pas inutile, puisque les barbares, dans une course nouvelle, ne purent s'en rendre maîtres. En sa qualité de prince de l'empire, il était obligé d'entretenir des troupes et de les envoyer en guerre; mais il remit à son neveu l'exercice de ces fonctions, et se borna à remplir ses devoirs spirituels, qui absorbaient tous ses instants. Aucun prélat ne s'en acquitta plus exactement et ne donna, à cette époque de désordre général, un meilleur exemple. Il visitait son diocèse chaque année, distribuait lui-même ses aumônes et redoublait en temps de jeûne ses austérités, déjà très grandes. Il mourut, chargé d'ans et de mérites, le 4 juillet 973.

Augsbourg, dont il est le patron, lui doit sa magnifique cathédrale et l'église de Sainte-Afre.

SAINTE ISABELLE.

Fiancée dès l'âge de dix ans à Denis, roi de Portugal (1281), cette princesse, fille de Pierre III d'Aragon, fut la digne compagne de ce grand monarque. Les chroniques abondent en récits merveilleux sur les heureux effets de sa vertu. A peine était-elle mariée qu'elle réussit à réconcilier le roi avec son frère, et tel était le charme de sa bonté qu'elle parvint à séduire jusqu'à sa belle-mère, l'altière Béatrix. Ce fut grâce à elle qu'un double mariage scella plus tard la réconciliation de la Castille et du Portugal. Lors de la révolte de don Alphonse contre le roi, elle s'interposa courageusement entre le père et le fils. La guerre avait éclaté, menaçant d'être sanglante : la reine, accompagnée de quelques évêques, se jeta entre les deux partis et les contraignit à déposer les armes. Sa piété s'étendit jusque sur les Templiers, dont le procès s'instruisait partout alors; elle sut amener à la clémence le roi, qui leur pardonna et leur rendit leurs biens, déjà confisqués au profit de la couronne. Elle mérita aussi d'être re-

gardée comme la patronne des laboureurs. Près du monastère des clarisses qu'elle avait fondé à Coïmbre, elle fit construire un vaste établissement, destiné à recevoir de jeunes orphelines, appartenant à des familles de paysans. Elle s'y rendait souvent pour surveiller leur éducation ; lorsqu'elles avaient atteint l'âge de se marier, elle les donnait à des gens honorables, voués, comme leurs parents, à la culture de la terre, et en formait des espèces de colonies sur son apanage.

Après la mort de son mari (1325), elle se retira chez les clarisses. Elle avait été l'objet d'un profond respect dans cette cour, dont elle avait si fréquemment apaisé les orages, et trouva des vertus nouvelles pour être vénérée comme simple religieuse. Elle mourut à Extremos, le 4 juillet 1336, déjà sainte aux yeux des Portugais. Elle fut canonisée en 1625, sous le nom d'Élisabeth.

5 JUILLET.

SAINT PIERRE DE LUXEMBOURG.

Ce saint, qui eut une vie si humble et austère, appartenait à cette illustre famille de Luxembourg qui a fourni des souverains à la Hongrie, à la Bohême et à l'Allemagne. Il naquit, le 20 juillet 1369, à Ligny en Barrois. Orphelin dès le bas âge, il fut élevé par sa tante, Jeanne, comtesse d'Orgières, dans les sentiments et la pratique de la plus vive piété. Il faisait ses études à Paris, lorsque son frère, le comte de Saint-Pol, qui devait plus tard devenir connétable de France, fut fait prisonnier par les Anglais ; se rendant aussitôt à Calais, il s'offrit comme otage jusqu'à ce que son frère eût rassemblé sa rançon. Bientôt sa réputation de sainteté ainsi que l'illustration de sa famille portèrent plusieurs évêques à se l'attacher par quelque dignité : ainsi il fut archidiacre de Dreux et de Chartres. Clément VII, qui était reconnu pour pape en France, le nomma évêque de Metz (1385), malgré son extrême jeunesse, en lui donnant un suffragant qui exerçait en son nom les fonctions qui requièrent le caractère épiscopal. Pierre se fit surtout remarquer par sa libé-

ralité envers les pauvres, qu'il considérait comme les véritables propriétaires de ses revenus. Malgré sa bonté et sa charité, quelques villes se révoltèrent contre lui, et il fallut les faire rentrer dans le devoir par les armes; il en fut si affligé qu'il dédommagea, au moyen de son patrimoine, les victimes de la rébellion.

Cependant, ses vertus attirèrent encore une fois l'attention de Clément VII, qui l'appela à Avignon, lui fit des remontrances sur l'excès de ses mortifications, et le nomma cardinal. Dix mois plus tard, il fut pris d'une maladie qui fut aussitôt jugée mortelle : il réunit ses serviteurs, leur demanda pardon, en signe de parfaite humilité, puis il expira, le 2 juillet 1387.

6 JUILLET.

SAINT PALLADE.

Pallade était diacre de l'église de Rome lorsque le pape Célestin le chargea de rallumer la foi chez les Scots, dont une partie avait émigré d'Irlande au nord de la Bretagne. Ce peuple barbare, que les missionnaires ne visitaient plus, était retombé dans ses grossières pratiques, au point de n'y avoir pas de mariages réglés et de manger de la chair humaine, au témoignage de saint Jérôme. Avant d'être redevenu chrétien, il fut livré aux agitations de l'hérésie pélagienne, qui infestait le clergé breton. Pallade avertit le pape des dangers que courait l'orthodoxie, et décida, par ses sollicitations, de l'envoi de saint Germain d'Auxerre (431). C'est tout ce qui est connu de l'apôtre des Scots. On présume qu'il mourut vers 450.

7 JUILLET.

SAINT PANTÈNE.

Sicilien d'origine, il naquit vers l'an 150, et s'attacha de bonne heure à la philosophie stoïcienne. Converti à l'Évangile par les enseignements

de quelque disciple des apôtres, il étudia les Livres saints et, pour en acquérir une intelligence plus parfaite, il alla se fixer à Alexandrie. Son mérite le fit placer, vers 179, à la tête de la célèbre école de cette ville. Parmi les élèves qu'il forma, il faut citer l'illustre Clément d'Alexandrie. Des Indiens que le commerce attirait en Égypte lui persuadèrent de venir prêcher la foi dans leur pays ; et l'évêque Démétrius, qui occupait alors le siège patriarcal, l'établit apôtre des nations de l'Orient. On ne dit pas qu'il fut sacré, et s'il avait même le titre de prêtre. Quant aux effets de sa mission, aucun détail n'en est connu ; il paraît, au rapport de saint Jérôme, qu'il trouva dans l'Inde des traces du passage de saint Barthélemy, et qu'il en rapporta une copie de l'Évangile de saint Matthieu en hébreu. Mais souvent les auteurs de cette époque désignent sous le nom d'Indiens les habitants de l'Éthiopie et ceux de l'Arabie Heureuse.

De retour à Alexandrie, Pantène composa des commentaires sur l'Écriture, dont nous avons des fragments, et n'enseigna plus qu'en particulier jusqu'à sa mort, arrivée en 216.

SAINT ALLYRE.

Léonce, troisième évêque de Clermont, étant mort vers 370, le peuple élut en sa place Hillidius, dont on a fait Allyre. C'était un clerc de la plus haute piété ; il avait, comme ermite, rempli le Velay du

Fig. 139. — Maxime, empereur romain.

bruit de ses austérités et de ses miracles. Grégoire de Tours en rapporte plusieurs, entre autres celui-ci : « La renommée du saint homme étant venue jusqu'à l'empereur Maxime, à Trèves, il le fit appeler pour guérir sa fille, qui était possédée du démon. Allyre, aussitôt arrivé, se prosterna en terre, passa la nuit entière en oraison, et délivra la princesse. En récompense d'un tel service, il ne voulut songer qu'au bien de son

peuple, et obtint que la cité arverne, qui payait son tribut en blé et en vin, l'acquitterait désormais en argent. » Il mourut au retour de ce voyage, vers 385. On bâtit, depuis, en son honneur une abbaye de bénédictins.

8 JUILLET.

SAINT PROCOPE.

On croit qu'il était païen et gouverneur d'Alexandrie de Syrie lorsque parurent les édits de Dioclétien contre le christianisme. Il quitta donc Antioche, où l'empereur séjournait alors, mais à peine était-il à moitié route qu'une vision merveilleuse le convertissait soudain, comme il était arrivé à saint Paul sur le chemin de Damas. Au lieu d'aller à Alexandrie, il se dirigea vers Jérusalem, sa ville natale, et là, étant allé voir sa mère Théodosie, il chercha à l'arracher aux supers-

Fig. 140. — Médaille de Dioclétien, empereur romain.

titions du paganisme. Celle-ci, furieuse de voir son fils devenu chrétien, le dénonça à l'empereur lui-même ; Dioclétien le fit arrêter et conduire en prison à Césarée. Il montra une si grande fermeté d'âme au milieu des tortures, que les bourreaux se lassaient avant qu'il eût proféré une plainte. Jésus-Christ lui apparut et le récompensa d'un si grand courage en venant lui-même lui apporter le baptême ; il changea son nom païen de Néanie en celui de Procope, et le guérit de toutes les horribles blessures qui lui mettaient le corps en lambeaux.

Ce miracle, qui se répandit aussitôt, amena de nombreuses conversions, entre autres celle de sa mère. En même temps que douze autres personnes, elle subit le martyre, quelque temps avant notre saint. Comme le juge Paulin disait à Procope : « C'est toi qui as causé leur perte; n'en témoigneras-tu pas au moins du repentir? — Je n'ai pas causé leur perte, » répondit-il, « mais bien leur salut éternel; car elles étaient dans la voie de la perdition, et elles sont maintenant dans le port de la vie et dans un bonheur qui ne finira jamais. » Et le martyr fut rejeté aux bourreaux, mais il souriait, au milieu des souffrances : « Tu crois me maltraiter, et tu ne vois pas que tu me procures le plus grand bonheur que je puisse recevoir; car qu'y a-t-il de plus doux à une âme qui aime Jésus que de souffrir quelque chose pour lui? Si tu savais quel est le grand plaisir que j'éprouve en ce moment, la haine que tu me portes t'empêcherait de me tourmenter. » On inventa alors un nouveau supplice si cruel que, malgré la force surnaturelle qui le soutenait, des larmes lui vinrent aux yeux. « Puisque les tourments te sont si agréables, » lui dit ironiquement Paulin, « pourquoi pleures-tu donc? — Je ne pleure pas à cause de mon supplice, » répondit le martyr, « mais bien sur le malheur de ton âme qu'attendent les supplices éternels. »

Las d'une si courageuse résistance, les bourreaux lui tranchèrent la tête, le 8 juillet 303.

---

9 JUILLET.

SAINT ÉPHREM,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Éphrem naquit vers 300, à Nisibe, en Mésopotamie, dans une famille de pauvres laboureurs qui avaient subi la persécution sous Dioclétien. Après avoir reçu le baptême, vers sa dix-huitième année, il se retira dans la solitude, afin de s'y livrer tout entier aux plus rudes exercices

de la pénitence. Si l'humilité des saints ne les ravalait à leurs yeux, on pourrait croire, d'après la façon dont il parle de lui, qu'il avait à expier certaines fautes de jeunesse. Il couchait sur la terre nue, passait une partie des nuits en prières, restait parfois plusieurs jours sans manger; entre temps, il s'occupait à fabriquer des voiles de navire, dont le produit était réservé aux nécessiteux. Jamais il ne posséda ni bourse, ni bâton, ni quoi que ce fût au monde. Bien que né avec une forte propension à la colère, il en avait triomphé à ce point qu'on le surnommait « la Douceur de Dieu ». Un jour qu'on le louait, il garda un profond silence, et toute sa personne éprouva une violente agitation dans la pensée qu'il avait donné lieu aux éloges par sa propre hypocrisie. Presque toute sa vie s'écoula ainsi dans le désert, entouré d'un petit nombre d'auditeurs que le commun désir de la perfection religieuse avait amenés pour recueillir de sa bouche des instructions familières. S'il fut en butte aux persécutions de quelques moines relâchés, il puisa de salutaires consolations dans les entretiens de saint Jacques de Nisibe, qui dirigeait sa conscience.

Fig. 141. — L'Église intercédant pour les hommes, fresque des Catacombes.

Notre saint ne tarda point à devenir aussi célèbre par sa piété que par ses talents, et l'on voulut le tirer de son ermitage pour lui conférer la dignité épiscopale; il s'y refusa avec une invincible persévérance, et contrefit l'insensé, ne se croyant même pas digne du sacerdoce. Sur les instances de saint Basile, qu'il était venu voir à Césarée, il consentit à recevoir de ses mains l'ordre du diaconat. Dès lors il se livra à la prédication, genre auquel le destinait une éloquence vive, douce, pénétrante, et qui allait droit au cœur. Il n'avait point fréquenté les écoles publiques, mais son ignorance des lettres profanes était suppléée par une sagesse consommée et par une connaissance approfondie des Livres saints. Il ne parlait que le syriaque; ses nom-

breux ouvrages, dont la moindre partie, traduite en grec, est venue jusqu'à nous, comprenaient des commentaires sur l'Écriture, des homélies, des traités de controverse et de piété, des hymnes funèbres, où son âme, frappée des terreurs de l'autre vie et du néant des choses humaines, rencontre des accents d'un profond pathétique. Rien ne marque mieux l'estime qu'on faisait de ses écrits que l'usage où l'on était dans quelques églises de les lire au peuple assemblé.

Dans sa dernière maladie, Éphrem recommanda de l'enterrer sans pompe ni chants. « Traitez-moi en pèlerin, » ajouta-t-il, « car je suis vraiment de passage sur la terre comme nos pères l'ont été. » Il mourut vers 378, à Édesse.

10 JUILLET.

SAINTE FÉLICITÉ.

En 162, vivait à Rome dans la retraite et la prière une matrone illustre, entourée de sept fils, qu'elle formait aux vertus chrétiennes. On ne connaît pas sa famille; son prénom était Félicité. Par son exemple et ses bonnes œuvres, elle attirait chaque jour de nouveaux prosélytes. Les prêtres païens en prirent ombrage et la dénoncèrent au préfet Publius. Celui-ci l'invita d'abord à rendre raison de l'accusation portée contre elle, et il essaya de la gagner par des paroles flatteuses, en insistant d'autre part sur le danger de la résistance. « Ni tes caresses ni tes menaces n'ont de prise sur moi, » dit Félicité. « J'espère avec l'aide de Dieu triompher des épreuves auxquelles tu prétends soumettre ma fidélité. — Malheureuse ! » repartit Publius, « s'il t'est si agréable de mourir, laisse du moins vivre tes enfants. — Si mes enfants ne sacrifient pas aux idoles, c'est alors qu'ils vivront véritablement; mais s'ils le faisaient, la mort éternelle serait leur partage. »

Le lendemain, le préfet, siégeant sur son tribunal au forum de Mars,

la fit venir de nouveau, mais cette fois avec ses fils. Il lui renouvela sa proposition en ajoutant : « Aie pitié de tes enfants, qui sont à la fleur de l'âge. » Félicité se contenta de répondre : « Ta prétendue compassion est une impiété et je serais la plus barbare des mères si j'y cédais. Regardez le ciel, mes enfants ; tenez vos yeux en haut ; c'est là que le Christ vous attend parmi ses élus. Persistez dans son amour et combattez pour vos âmes. » Publius la fit souffleter pour avoir donné un pareil avis, appela successivement les sept frères, et n'obtint

Fig. 142. — Les Sept frères martyrs, fils de sainte Félicité. D'après une peinture à fresque des Catacombes.

d'aucun d'eux un acte de renonciation ou de faiblesse. On les renvoya devant des juges subalternes, chargés d'appliquer la peine. Ils ne furent pas plus heureux que le préfet, et condamnèrent les accusés à différents supplices : Janvier, l'aîné des fils, fut assommé avec des fouets garnis de plomb ; Félix et Philippe eurent la tête fracassée à coups de massue ; Sylvain fut précipité d'un lieu élevé ; Alexandre, Vital et Martial périrent par le glaive ; Félicité mourut de la même manière. Le martyre de ses enfants eut lieu le 10 juillet, et le sien fut différé jusqu'au 23 novembre, jour où l'on célèbre isolément sa fête. On a découvert, en 1856, le lieu de leur sépulture dans l'une des Catacombes de Rome.

11 JUILLET.

SAINT PIE Ier.

Né à Aquilée, il vint de bonne heure à Rome, et fut admis au nombre des diacres. Sa piété lui fit donner le nom de Pie (*Pius.*) A la mort du pape Hygin, il fut élu pour lui succéder, le 9 avril 142, et, avec l'aide des lumières de Justin, le philosophe chrétien, il combattit l'hérésie de Valentin et refusa de communiquer avec Marcion, qui tentait d'introduire dans l'Église la doctrine fataliste des deux principes. Sur les instances de Praxède, fille du sénateur Pudens, il consentit à établir une fontaine baptismale dans son palais du Viminal, rendu si vénérable par le séjour qu'y avait fait saint Pierre. Il acheva son pontificat en 157, et on l'inhuma dans la crypte vaticane.

SAINTS SAVIN ET CYPRIEN.

Vers la fin du cinquième siècle, deux frères, natifs de cette partie de la Gaule lyonnaise qu'on a depuis appelée la Bresse, quittèrent leur famille, qui y tenait une position honorable, pour se livrer à l'apostolat. Après s'être arrêtés en divers endroits, ils arrivèrent dans le Poitou, que les Visigoths, en l'occupant, avaient infesté des erreurs d'Arius. Ils ne tardèrent pas à être inquiétés par les hérétiques. Ils furent poursuivis et obligés de se séparer pour échapper plus facilement à travers les bois, dont le pays était couvert. Savin s'était réfugié dans une petite île nommée le Gué de Sceaux, entre la ville actuelle de Saint-Savin et Antigny. Il y exerçait son ministère charitable, lorsque sa retraite fut découverte. Pressé de renoncer à sa foi en la Trinité et en la divinité de Jésus-Christ, il résista et eut la tête tranchée. Cyprien, qui avait pu gagner Antigny, subit bientôt le même sort avec le même courage, malgré son extrême jeunesse. Plus tard, leurs restes furent recueillis et

ensevelis dans le même tombeau, aux Trois Cyprès ; ce tombeau figure depuis le onzième siècle dans la crypte de l'église de Saint-Savin, la-

Fig. 143. — Saint Savin et saint Cyprien, amenés devant le proconsul Maxime.
D'après une fresque de l'église de Saint-Savin (Vienne). XIe siècle.

quelle est ornée des fresques les plus anciennes de France. Le nom des deux frères ne tarda pas à devenir célèbre dans la contrée, et étendit au loin la renommée de leurs miracles.

12 JUILLET.

SAINT JEAN GUALBERT.

Parmi les congrégations religieuses qui sortirent, comme autant de rejetons, du tronc vigoureux de l'ordre de Saint-Benoît, celle de Vallombreuse était une des plus célèbres en Italie pour la sévérité de la règle qu'on y suivait, et la sainteté de son fondateur, Jean Gualbert. Il était né à Florence, vers l'an 1000, d'une famille noble et riche, qui lui fit embrasser le métier des armes. Il s'y était acquis déjà de la répu-

tation, lorsque son frère Hugues fut tué dans une querelle : jurant de ne prendre de repos qu'après le châtiment du meurtrier, il se mit à sa recherche. Allant un jour à Florence et commençant à désespérer de jamais mettre la main sur lui, il l'aperçut tout à coup qui venait à sa rencontre, dans un chemin si étroit que toute fuite était impossible. Il tire l'épée et se précipite sur son ennemi, mais celui-ci tombe à genoux et demande grâce au nom de la passion de Jésus-Christ, dont on célébrait la mémoire ce jour-là. Gualbert se souvient de Jésus priant pour ses bourreaux, son cœur s'attendrit, il oublie ses serments de vengeance, et pardonne. Il continue sa route jusqu'à l'abbaye de San-Miniato, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît, entre dans l'église, et se met à prier avec une ferveur toute nouvelle. Il reconnaît la main de la Providence dans ce qui vient de se passer ; sa vocation se révèle à lui, un dégoût du monde le prend soudain, et il va se jeter aux pieds de l'abbé, confessant ses fautes, lui demandant une place parmi ses religieux.

Devenu moine, il édifia bientôt le monastère par ses vertus, et l'abbé étant mort, il fut, à l'unanimité, choisi pour son successeur. Mais il préférait l'obscurité et l'obéissance aux honneurs, et quelque temps après il se retira dans la solitude de Vallombreuse. Il y avait déjà deux ermites ; d'autres religieux arrivèrent en grand nombre, et Jean fut encore une fois élu abbé. Il en profita pour réformer dans le sens d'une extrême sévérité la règle, qui était la sienne : il eut soin de la faire observer et selon l'esprit et selon la lettre. Cette tâche accomplie, il combattit de toutes ses forces le grand crime de son temps, la simonie : il réussit à faire déposer Pierre, évêque de Florence, qu'il convainquit d'avoir acheté son siège. Ce fut une grande victoire, car les évêques, qui étaient puissants, se soutenaient les uns les autres dans l'indignité dont beaucoup d'entre eux étaient coupables. Sa charité envers les pauvres était extrême, et il leur eût volontiers donné, dans les cas de nécessité, toutes les provisions de ses monastères : ce qui arriva en plusieurs occasions.

Notre saint mourut le 12 juillet 1073, au couvent de Passignano. Il fut canonisé en 1183.

13 JUILLET

SAINT SILAS.

Silas, appelé quelquefois Silvain, fut du nombre des soixante-douze disciples de Jésus. D'un naturel doux et conciliant, il était très propre à instruire et à exhorter les nouveaux convertis. Membre de l'Église de Jérusalem, il assista, en l'an 51, au premier concile tenu par les apôtres, et fut envoyé, avec Juda, à Antioche, pour y porter la décision d'après laquelle les chrétiens étaient exempts d'observer certaines prescriptions de Moïse. Dès lors il s'attacha à saint Paul par les liens de l'admiration et de l'amitié, et l'accompagna dans son premier voyage à travers l'Asie Mineure. En 52, il le suivit en Macédoine. Arrêté à Philippes, il vit s'ouvrir les portes de sa prison quand il eut été reconnu pour citoyen romain. Après avoir échappé aux persécutions des juifs de Thessalonique, il alla rejoindre son maître à Corinthe, l'aida beaucoup dans la prédication de l'Évangile, et ce fut là probablement qu'il mourut, vers 54 ou 56.

La mémoire de saint Silas a toujours été en grande vénération dans l'Église.

SAINT EUGÈNE.

Après la mort de Genseric, roi des Vandales, son fils Huneric permit aux catholiques de Carthage d'élire un évêque ; leur choix unanime tomba sur Eugène, prêtre et citoyen de la ville (481), que tous estimaient le plus capable de résister aux ariens et de soutenir, s'il le fallait, le poids de la persécution. Leur attente ne fut pas trompée, car ils eurent en lui un pontife de sainte vie, doux, bienfaisant, digne d'être aimé et respecté. Ces qualités mêmes, qui le rendaient populaire à Carthage, éveillèrent la jalousie des évêques ariens, qui inventèrent contre lui mille calomnies pour le perdre dans l'esprit du roi. Huneric n'était que trop disposé à les écouter. Ce fut alors un bannissement général de tous ceux qui refusèrent d'embrasser l'hérésie : évêques, prêtres, diacres, fidèles

furent envoyés en Sicile, en Sardaigne, ou dans les déserts de l'Afrique, et cela au nombre de plusieurs milliers.

Eugène n'avait pas été compris dans cette première persécution. Huneric convoqua un concile et s'appuya sur les prétendues décisions d'évêques qui lui étaient dévoués pour fermer les églises des catholiques, confisquer leurs biens, interdire leurs assemblées, condamner au feu leurs écrits (484). Ayant protesté, l'évêque de Carthage fut jeté en prison, puis relégué aux environs de Tripoli. Après trois ans de souffrances cruelles, il put rentrer dans son diocèse, sous le règne de Gondamond. Mais avec Trasimond, qui lui succéda en 496, les persécutions recommencèrent. Eugène, obligé de disputer en présence du roi avec le patriarche des ariens, le confondit et le réduisit au silence. Ce triomphe valut au saint évêque une condamnation à mort. Au moment de l'exécution, un envoyé du palais vint lui demander quelle était sa résolution dernière. « Je suis prêt, » répondit-il, « à perdre la vie plutôt que la foi. » Trasimond, soit honte de faire périr un juste, soit pour lui refuser la joie du martyre, se contenta de l'exiler. Eugène se retira à Alby, dans la première Aquitaine. Il mourut en paix, le 13 juillet 505, au village de Viane, où l'on rapporte qu'il avait fondé un monastère.

14 JUILLET.

SAINT BONAVENTURE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

L'onction céleste qui semble couler du cœur de ce saint et les traits enflammés qui s'échappent de sa bouche l'ont fait surnommer *le Docteur séraphique.*

Il naquit en 1221, à Bagnorea, en Toscane. Son père s'appelait Jean Fidenza et sa mère Marie Ritelli, tous deux recommandables par leur piété. Il reçut au baptême le nom de Jean, mais il porta ensuite celui de Bonaventure parce que saint François d'Assise, qui l'avait guéri miraculeusement d'une maladie dangereuse, prédit au jeune enfant toutes

les grâces dont le comblerait la divine miséricorde, et s'écria dans un ravissement prophétique : *O bona ventura* (La bonne rencontre) ! Consacré à Dieu par le vœu de sa mère, il entra, en 1243, chez les franciscains, et fut envoyé à Paris pour y achever ses études. La conduite du disciple était si pure qu'Alexandre de Hales, son maître, avait coutume de dire qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. Il se rendit très habile dans la philosophie scolastique ; il joignait beaucoup de pénétration à un jugement exquis, ne s'attachant, dans les matières

Fig. 144. — Sceau de la Faculté de théologie de Paris. XIVe siècle.

les plus subtiles, qu'au vrai et au nécessaire. Bien qu'il possédât à un haut degré l'esprit de mortification et qu'il pratiquât des austérités extraordinaires, on remarquait sur son visage un air de gaieté qui provenait de la paix intérieure de son âme.

A vingt-trois ans, Bonaventure fut chargé d'une chaire de théologie dans l'université de Paris. Il enseignait au même temps que saint Thomas d'Aquin. Les vertus de l'un et de l'autre, la communauté de leurs emplois, les engagèrent dans les liens d'une vive amitié ; ils aimaient à s'entretenir de leurs desseins et de leurs ouvrages. Thomas lui ayant demandé un jour dans quels livres il étudiait : « Voilà, » répondit son ami en montrant un crucifix, « la source où je puise mes connaissances ; j'étudie Jésus, et Jésus crucifié. » Louis IX s'empressa de les accueillir

tous deux; il les invitait à sa table et les consultait sur des cas difficiles. Bonaventure composa, à la prière et pour l'usage du roi, un office de la Passion, ainsi que la règle des religieuses de Longchamps, que gouvernait Isabelle de France. Il venait de recevoir le bonnet de docteur lorsqu'il fut élu général de son ordre (1256). Saisi d'une vive douleur à cette nouvelle, il se prosterna par terre, les yeux baignés de larmes, et, après avoir ardemment imploré le secours de Dieu, il se mit en route pour Rome.

Quoique jeune encore, Bonaventure s'acquitta de ses fonctions avec tant de prudence et de sagesse qu'il parvint à rétablir la discipline régulière, dont on s'était déjà trop relâché. Afin d'étendre les limites de la domination chrétienne, il envoya quelques-uns de ses religieux prêcher l'Évangile parmi les infidèles. A la mort de Clément IV, qui l'estimait à ce point de vouloir lui donner l'archevêché d'York, le saint-siège resta vacant pendant deux années; les cardinaux s'étant engagés à élire celui que désignerait Bonaventure, il proposa un archidiacre de Liège alors en Palestine, et celui-ci en effet ceignit la tiare sous le nom de Grégoire X (1271). Quelques mois plus tard, le nouveau pape le nomma cardinal et évêque d'Albano; les nonces, chargés de lui remettre les insignes de sa dignité, le rencontrèrent dans un couvent voisin de Florence, occupé à laver la vaisselle du réfectoire comme un frère lai. Un concile général avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Églises grecque et latine; il s'y trouva cinq cents évêques, soixante-dix abbés, le roi Jacques d'Aragon et les ambassadeurs de plusieurs princes. Saint Thomas d'Aquin s'y rendait lorsque la mort le frappa en route. Quant à saint Bonaventure, il accompagna le pape et harangua le premier l'assemblée. Puis il eut des conférences avec les députés des grecs, qui acquiescèrent à tout ce qu'on exigeait d'eux, charmés de sa douceur autant que convaincus de la solidité de ses raisons. Par malheur, il tomba malade à la quatrième session, et mourut, le 15 juillet 1574, âgé de cinquante-trois ans. Grégoire X et tous les pères du concile assistèrent à ses funérailles. Canonisé en 1482 par Sixte IV, il fut mis au rang des docteurs par Sixte-Quint. C'est un des patrons de la ville de Lyon, qui lui a dédié une de ses belles églises.

L'illustre Gerson donne de grandes louanges à ce saint. « De tous les docteurs catholiques, » dit-il, « il me paraît le plus propre à éclairer

Fig. 145. — Saint Bonaventure. D'après une peinture à fresque de Jean de Fiesole, au Vatican. XVe siècle.

l'esprit et à échauffer le cœur. Ses écrits sont solides, sûrs, pieux; ils surpassent ceux des docteurs du même siècle par leur utilité, si l'on considère l'esprit de dévotion et de charité qui y règne. » Une grande partie

de ses nombreux ouvrages sont consacrés à son ordre et ont pour objet de perfectionner la règle et la discipline. Comme propagateur du culte de la Vierge, et comme apologiste du célibat des prêtres, de la transsubstantiation, des doctrines du saint-siège, il rendit de notables services. Il a combattu avec beaucoup de sagacité les opinions émises en faveur de l'éternité du monde, et il a démontré l'immortalité de l'âme par des preuves irréfragables.

SAINT CAMILLE DE LELLIS.

Fils d'un soldat, il embrassa également la carrière militaire, qu'il suivit jusqu'en 1574. Il avait alors vingt-quatre ans, étant né le 23 mai 1550, à Bacchianico, petite ville des Abruzzes, dans le royaume de Naples. Emporté par une violente passion pour le jeu, il y fit des pertes si considérables, qu'il se trouva un jour complètement ruiné, réduit à servir des maçons pour gagner son pain. C'est dans cet état misérable qu'il fut rencontré par un capucin, dont les exhortations le touchèrent vivement. Il le suivit, se fit religieux, mais un ulcère qui lui vint à la jambe l'empêcha de demeurer au couvent. Soigné dans l'hôpital Saint-Jacques, à Rome, il voulut y rester après sa guérison et se voua au service des malades, sous la direction de saint Philippe de Neri, son confesseur. Frappé de l'inconvénient de soins mercenaires, il résolut bientôt de fonder une association de personnes qui se dévouassent, par pure charité, à cette bonne œuvre, et il put mettre son projet à exécution en 1584, après avoir reçu les ordres. L'année suivante, ses amis lui procurèrent une maison convenable pour loger sa congrégation, et en 1586 le pape Sixte-Quint l'approuva, en lui donnant le nom de *Clercs réguliers pour le service des malades.* Ayant découvert que, dans les hôpitaux, on enterrait quelquefois des personnes dont la mort n'était qu'apparente, Camille ordonna à ses religieux de continuer les prières des agonisants un certain temps après qu'elles auraient rendu le dernier soupir. Il parlait lui-même aux malades avec une onction à laquelle il

était impossible de résister ; il leur faisait réparer les défauts de leurs confessions passées et les disposait à bien mourir. Protégé et investi de précieux privilèges par Grégoire XIV et par Clément VIII, l'ordre

Fig. 146. — Le pape Sixte-Quint (1585-1590). D'après une gravure contemporaine.

prospéra rapidement et rendit de grands services, surtout pendant les épidémies qui se déclarèrent à Rome et à Naples. Dès 1588 il y avait des maisons de l'institut à Naples ; il y en eut bientôt dans les principales villes de l'Italie.

S'étant démis de son généralat en 1607, par humilité, Camille con-

tinua comme simple religieux sa vie de dévouement, et mourut à Rome, d'une maladie contractée au service des malades, le 14 juillet 1614.

15 JUILLET.

SAINT HENRI.

La mort prématurée de l'empereur Othon III menaçait de détruire l'édifice si péniblement élevé par Henri Ier et ses successeurs. Des compétitions s'élevaient de toutes parts, les luttes et les guerres intestines recommençaient ; l'Italie voulait se donner un roi ; l'Allemagne était menacée de morcellements sans fin ; trois prétendants se disputaient la couronne impériale. Par son adresse, Henri II réussit à se faire élire, établissant ainsi la paix, du moins pour un moment. Il était fils de Henri le Querelleur, duc de Bavière. Né le 6 mai 972, il fut couronné roi de Germanie à Mayence, par l'archevêque Villegis, à qui appartenait le droit du sacre, le 6 juin 1002.

Cependant ses compétiteurs relevèrent la tête. Il dut mettre Hermann, duc de Souabe, au ban de l'empire ; les autres lui prêtèrent serment, et pour affermir son autorité, il renouvela à Aix-la-Chapelle la cérémonie de son sacre, dont la validité avait été contestée. Il épousa peu de temps après Cunégonde, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg, et la fit couronner à Paderborn, où ils reçurent les hommages de leurs vassaux. Pendant ce temps-là, Ardouin, marquis d'Ivrée, se révoltait de l'autre côté des Alpes, prenant le titre de roi d'Italie. Il fallait d'abord arrêter Boleslas, roi de Pologne, qui avait envahi la Bohême. Cette difficile besogne achevée, Henri passa en Italie, où Ardouin s'enfuit à son approche (1008). De retour en Allemagne, il court au secours des Bohêmes, règle en Lorraine une importante question d'investiture, chasse de ses États le duc de Bavière qui lui résistait, et reprend la campagne contre les Polonais. Ayant de nouveau passé les Alpes, il fit encore fuir devant lui le marquis d'Ivrée (1013), qui se réfugia dans

ses montagnes. Ce fut pendant ce dernier séjour en Italie qu'il se fit sacrer, par Benoît VIII, empereur d'Allemagne, en promettant au pape, premier exemple d'un semblable serment, « de lui garder à lui et à ses successeurs la fidélité en toutes choses ».

Las de tant de guerres (il guerroya encore jusqu'à la fin de sa vie), Henri avait eu plus d'une fois le vif désir de se retirer dans un cloître. Il revint d'Italie par la France, se fit agréger à la communauté de Cluny et voulut se faire moine à l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun. L'abbé

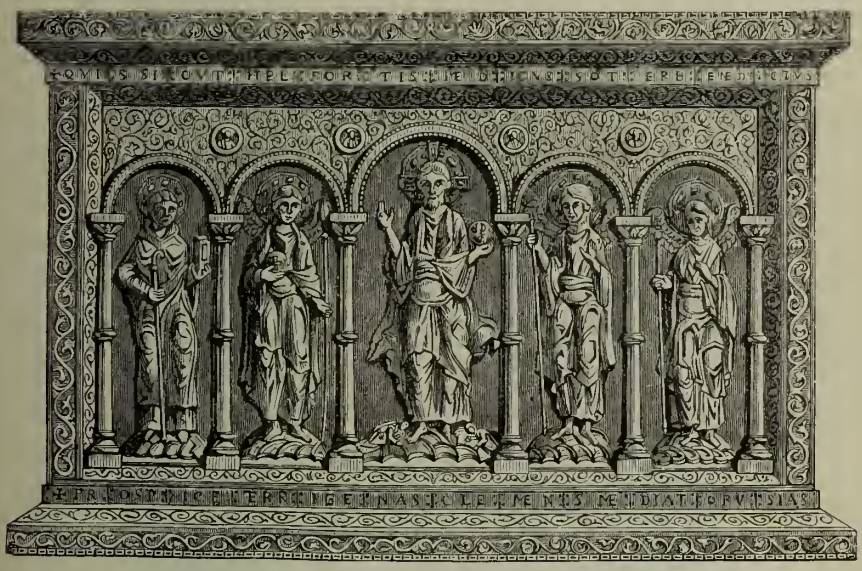


Fig. 147. — Autel d'or, donné à l'ancienne cathédrale de Bâle, vers 1049, par l'empereur Henri II.

y consentit, mais lui ordonna aussitôt, au nom de l'obéissance religieuse, de redevenir empereur, et Henri s'y résigna. Sans aucune autre ambition que le bien de ses sujets, il était très pieux : nul n'observait plus strictement le jeûne, les fêtes, tous les devoirs religieux ; il ne commençait aucune entreprise sans avoir prié devant la sainte lance. Un mobile de dévotion entrait dans chacune de ses expéditions : s'il va en France, c'est pour visiter le tombeau de saint Servais ; en Italie, il veut voir les reliques de saint Ambroise. Il gouverne moins avec l'assentiment des grands que par l'appui des évêques et des abbés, dont les synodes ne furent jamais si nombreux que sous son règne. Il tient en

grand honneur et respecte les anciens canons, « dictés, disait-il, non par la bouche des hommes, mais par l'esprit de Dieu ». Il pousse le zèle jusqu'à réformer les couvents, déplaçant les supérieurs et chassant les moines infidèles à leurs vœux. Sa générosité envers l'Église fut très grande. Comme il avait gardé pendant tout son mariage avec la vertueuse Cunégonde une continence parfaite, il résolut, selon son expression, de faire de Jésus-Chrit son héritier : c'est dans ce but qu'il fonda l'évêché de Bamberg, auquel il laissa tous ses biens.

Cette figure d'empereur chrétien éclaire ce sombre siècle. « Quel temps! » dit un chroniqueur. « On maudit la vie, on ne désire que la mort, les villes sont dépeuplées, les villages en cendre, les bois, les vergers dévastés. Les nobles sont réduits à la mendicité, et l'herbe pousse dans la maison de Dieu. » Henri n'y pouvait rien, mais la tristesse qu'il concevait de ce navrant état de choses ne fut certainement pas étrangère à ses projets de claustration monacale. Il y avait parfois des jours de joie cependant. C'en fut un très grand lorsque le pape Benoît VIII vint en personne rendre visite à l'empereur en son évêché de Bamberg. Il y eut comme un moment solennel de répit, et la nature elle-même sembla vouloir se mettre à l'unisson. « Le paysan, écrit un autre chroniqueur, est joyeux sur son sillon et le clerc au cloître. Chacun peut, en sûreté, jouir des dons que le ciel lui a faits, et, sous la puissance impériale, la pauvreté elle-même paraît riche. »

Ce prince, condamné à de perpétuelles guerres, ne pensait qu'à la paix. Cette préoccupation lui fit demander une entrevue au roi de France Robert le Pieux. Ils se rencontrèrent sur les bords du Chiers, affluent de la Meuse, à Mouzon, et ils échangèrent leurs idées sur cette paix dont le monde avait si grand besoin. Ils rêvaient de rassembler, avec le concours de Benoît VIII, un grand concile à Paris pour accomplir cette tâche, aussi noble que chimérique. C'était en 1023. La fin de l'empereur approchait. Il mourut le 14 juillet de l'année suivante, au château de Grona, en Saxe, et fut inhumé dans l'église de Bamberg, au milieu d'un grand concours de peuple, ayant consolidé l'empire et travaillé de toutes ses forces à en faire une véritable monarchie chrétienne. Eugène III le canonisa en 1152.

Sa femme *Cunégonde,* qui donna sur le trône l'exemple des plus belles vertus, mourut en 1040 et fut aussi enterrée à Bamberg. Canonisée en 1200, elle est honorée le 3 mars.

16 JUILLET.

SAINT EUSTATHE.

Eustathe, né à Side en Pamphylie, se rendit remarquable par une grande connaissance des lettres divines et humaines et par une piété

Fig. 148. — Le roi Robert le Pieux composant des séquences et des répons en latin. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

ardente, qui le firent regarder comme un des plus fermes appuis de la religion. Le titre de confesseur que saint Athanase lui donne souvent prouve qu'il fut du nombre des chrétiens persécutés sous Dioclétien et ses successeurs. La ville de Bérée (aujourd'hui Alep) le choisit pour évêque en 323. Deux ans plus tard, son savoir, son éloquence et surtout

son éminente sainteté le firent élire patriarche d'Antioche ; il s'opposa d'abord à cette élection parce qu'il était alors interdit à un évêque de passer d'un siège inférieur à un supérieur, et s'il finit par se rendre, c'est qu'on lui prouva qu'il en résulterait un bien pour l'Église. Eustathe se trouva l'un des premiers au concile de Nicée, assemblé en juin 325, eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit contre les ariens, et fut chargé d'en porter les décrets à Constantin pour qu'il leur donnât force de loi civile dans l'empire.

Le zèle qu'il avait montré dans la défense de l'orthodoxie détermina les hérétiques à le perdre. Eusèbe de Nicomédie, qui était regardé comme leur chef, conduisit l'intrigue. Il feignit un vif désir de visiter les lieux saints de Jérusalem, noua des intelligences en route avec les évêques de son parti, et les ramena à Antioche. Là, ils tinrent une espèce de synode, où le patriarche fut déposé, sur la plainte d'une femme apostée par ses ennemis, laquelle l'accusa faussement de l'avoir séduite. A cette nouvelle, une sédition éclata parmi le peuple, fort attaché à son pasteur. Constantin, circonvenu par les ariens, se persuada qu'Eustathe était coupable du crime qu'on lui imputait, et l'envoya en exil dans la Thrace (331), puis en Illyrie. Sur la fin de ses jours, il passa à Philippes, en Macédoine, et y mourut vers 338. Les Pères de l'Église ont donné les plus grands éloges à saint Eustathe : ils le comparent aux Athanase et aux Hilaire pour le courage et le talent qu'il mit au service de la foi. Nous n'avons plus ses ouvrages, et c'est une véritable perte ; car on y admirait l'élévation des pensées, la beauté de l'expression et la délicatesse du discours.

17 JUILLET.

SAINT ALEXIS.

Il n'y a guère d'exemple d'un renoncement aussi absolu, et aussi pénible à la nature que celui d'Alexis. Il naquit à Rome, vers l'an 350, d'une famille riche et honorée ; son père, Euphémien, était sénateur. Comme

ses parents étaient chrétiens fervents, ils donnèrent à leur fils une éducation religieuse et lui enseignèrent, surtout par leurs exemples, la pratique des vertus et de la piété. On le maria dans les conditions les plus brillantes. Alexis, cependant, au milieu des fêtes nuptiales prenait une grave résolution, et le soir même, abandonnant tout pour Dieu, parents, femme, fortune, il partait secrètement. Il arriva à Laodicée, puis à Édesse, où, se jugeant assez loin des siens, il s'arrêta. Comme il avait pris avec lui quelques joyaux pour subvenir à son voyage, il vendit ce qui lui en restait pour en distribuer le prix aux pauvres. Devenu ainsi

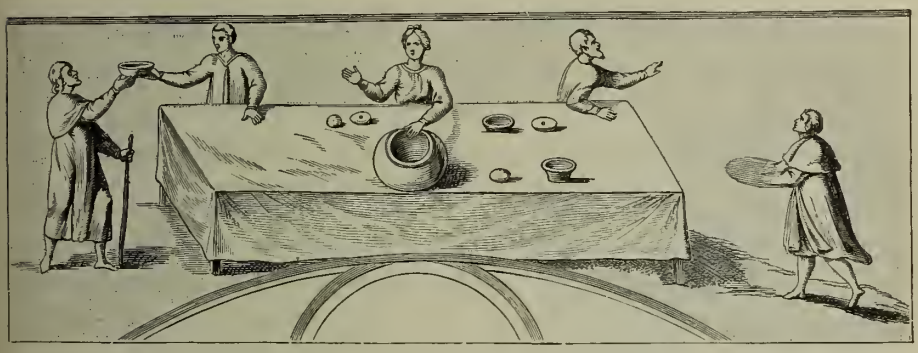


Fig. 149. — L'aumône. D'après une fresque des Catacombes.

pauvre lui-même, il alla s'installer sous le porche d'une église, et il tendait la main aux fidèles qui entraient ou sortaient. Ses parents envoyèrent des serviteurs à sa recherche. Ils passèrent à Édesse : Alexis les reconnut, leur demanda l'aumône et la reçut, bénissant Dieu de cette humiliation; quant à lui, il était si changé qu'ils furent loin de penser que ces haillons couvraient le jeune maître qu'ils cherchaient.

Alexis demeura dix-sept ans sous le porche de l'église. On commençait à le vénérer comme un saint; les aumônes lui venaient trop abondantes, et sa vie se faisait trop douce. Il avait fui la maison paternelle pour jouir de toutes les privations, pour s'humilier; les soins dont on l'entourait lui firent peur, il repartit. Son dessein était d'aller à Tarse, mais une tempête le jeta en Italie, et il gagna Rome. Là, pris d'une soudaine inspiration, il résolut d'aller demander à ses parents un coin dans leur maison, où il passerait sa vie. Ce qu'il souhaitait lui fut ac-

cordé, et à chaque instant il apercevait quelqu'un de ceux qui lui étaient chers, son père, sa mère, sa femme, un vieux serviteur, et les élans comprimés de sa tendresse lui dévoraient le cœur. Il vécut encore dix-sept ans ainsi. Se sentant mourir, il écrivit en quelques mots son histoire sur un morceau de parchemin, et, le serrant entre ses doigts, il expira (405).

SAINTE MARCELLINE.

C'était la sœur aînée de saint Ambroise. Son père, qui s'appelait également Ambroise, était préfet des Gaules. Élevée à la campagne, loin du monde, elle prit de bonne heure de profondes habitudes de piété et, toute jeune encore, fit vœu de rester vierge. Quand sa mère retourna à Rome, Marcelline se consacra à l'éducation de ses frères; celle qui fut chargée d'une pareille tâche devait être elle-même une femme peu ordinaire. Mais, loin de chercher à briller, elle se retira bientôt dans la retraite, et, le jour de Noël 352, le pape Libère lui donnait le voile sacré des filles vouées au Seigneur. Pendant plus de vingt ans, elle demeura à l'écart, priant et jeûnant, se livrant aux bonnes œuvres. On ne la voit sortir de Rome qu'en 378 pour aller soigner à Milan Ambroise, qui venait d'être atteint d'une grave maladie. En 388, elle y retourna pour rendre témoignage de l'innocence d'une vierge chrétienne nommé Indicie, qui avait été obligée d'en appeler de la sentence injuste de son évêque au tribunal d'Ambroise, son métropolitain. A peine de retour à Rome, elle fut encore appelée dans la même

Fig. 150. — Orante ou chrétienne en prière. D'après une fresque des Catacombes.

ville par son frère Satyre, qui avait voulu la voir à ses derniers moments (389). On ignore la date de sa mort, mais elle vivait encore lorsque saint Ambroise mourut, en 397, et il est probable qu'elle atteignit ou même dépassa la fin du siècle.

18 JUILLET.

SAINT ARNOUL DE METZ.

Arnoul, un des principaux personnages de son temps, eut une haute destinée, des parents nobles et une grande opulence. Né vers 575 aux environs de Metz, il fut placé, à la fin de ses études, auprès de Gundolfe, maire du palais d'Austrasie, pour faire l'apprentissage des armes et des affaires. Ses domaines étendus, ses talents, l'influence de sa famille lui permirent de jouer un rôle considérable. Il avait, dit-on, six provinces à gouverner; on ne connaît pas bien les fonctions qu'il exerçait, mais il est certain que son pouvoir était mieux établi que celui du roi. Après la mort de Theudebert (612), il s'unit à d'autres leudes puissants pour offrir la couronne à Clotaire II, roi de Neustrie. Aussi devint-il un des principaux conseillers de ce prince, et fut-il désigné par lui comme l'un des régents de l'Austrasie pendant la minorité de Dagobert.

A cette époque, Arnoul était, depuis une dizaine d'années, évêque de Metz (614); le peuple l'avait demandé tout d'une voix parce qu'il était agréable au roi et d'une fervente piété. Il se sépara de sa femme Dode, qui se retira dans un couvent à Trèves; elle lui avait donné deux fils, dont l'un, Ansegise, épousa Begga, fille de Pepin le Vieux, et fut le bisaïeul de Charlemagne. Quoique dans le monde sa vie eût été des plus pures, il redoubla encore ses austérités, ne quittant jamais le cilice et se nourrissant d'ordinaire de pain et d'eau. Ses propres revenus et ceux de son évêché étaient consacrés au soulagement des malheureux

et à des œuvres de bienfaisance. Mais les graves occupations que lui imposaient sa double charge d'évêque et de ministre le faisaient soupirer plus vivement que jamais après la solitude. Dagobert lui dit un jour : « Si tu ne restes pas avec moi, je couperai la tête au plus cher de tes enfants. — La vie de mon fils est en la main de Dieu, » répondit Arnoul; « mais toi qui prétends l'ôter à des innocents, tu n'es pas seulement maître de la tienne. » Le roi, furieux, tira son épée et l'en menaça. « Que fais-tu, malheureux? » s'écria l'évêque. « Veux-tu rendre le mal pour le bien? Frappe, je suis prêt. » Dagobert, honteux de cet accès de colère, lui demanda pardon et le laissa partir (626). Peu de jours après, on lui donna pour successeur saint Goéric sur le siège de Metz.

Ayant ainsi renoncé au siècle et distribué tous ses biens aux pauvres, Arnoul s'en alla, pauvre lui-même, dans l'ermitage que son ami Romaric lui avait préparé dans les Vosges, non loin du monastère qu'il dirigeait. Comme les deux montagnes qu'ils habitaient étaient très rapprochées, ils pratiquèrent dans la vallée, afin de rendre leurs visites plus faciles, une chaussée qui existe encore et qui est connue dans le pays sous le nom de *pont des Fées*. Arnoul fit élever, près de sa cellule, un hospice pour les lépreux ; il les servait souvent à table et les soignait de ses propres mains. Ce dévouement sublime envers des infortunés qui inspiraient une répulsion universelle, ses pénitences extraordinaires et le don des miracles, le mirent en grande vénération dans le pays. Il mourut dans ces exercices d'humilité, le 16 août 641, entre les bras de saint Romaric. La translation de ses dépouilles à Metz eut lieu le 18 juillet suivant, jour auquel l'Église honore sa mémoire.

SAINT FRÉDÉRIC.

Frédéric, qu'on appelle quelquefois Ferry, de l'une des plus nobles familles de la Frise, descendait de Radbod, duc païen de ce pays. Élevé dans la piété avec les clercs de l'église d'Utrecht, il se distingua par ses austérités et son ardeur pour la prière, à laquelle il consacrait

une grande partie de la nuit. Ayant été ordonné prêtre par Ricfride, son évêque, il lui succéda en 820, et il fallut l'autorité de l'empereur Louis pour vaincre sa modestie. Son unique soin désormais fut de tra-

Fig. 151. — Le roi Dagobert. D'après un ancien bas-relief de l'église abbatiale de Saint-Denis.

vailler à la réforme de son diocèse. Non seulement il envoya d'excellents ouvriers vers les rivages du Nord, entre autres saint Odulfe, pour achever d'en déraciner l'idolâtrie, mais il visita en personne la Valacrie (Walcheren), une des plus grandes îles de la Zélande ; il y corrigea beaucoup de vices à force de patience et de douceur, et réconcilia à l'Église tous ceux qui avaient fait une sincère pénitence. Le mérite et la sainteté

de Frédéric lui valurent la réputation d'un des meilleurs prélats de son temps, ainsi qu'on le voit par les éloges de ses contemporains et par le poème que Raban Maur composa en son honneur.

Ayant eu le courage de reprocher à l'impératrice Judith sa conduite irrégulière, il tomba victime du ressentiment de cette altière princesse : deux assassins, soudoyés par elle, allèrent le poignarder à Utrecht, dans une chapelle de l'église de Saint-Sauveur, où il avait l'habitude de se retirer après la messe (18 juillet 838).

19 JUILLET.

SAINT ARSÈNE.

C'était un patrice romain, aussi distingué par la connaissance qu'il avait des belles-lettres que par sa famille. Il fut appelé en 383 par l'empereur Théodose Ier pour être le précepteur d'Arcadius et d'Honorius, ses fils, qui s'attachèrent à lui par les liens de la plus respectueuse affection ; il fut même, dit-on, leur parrain et leur tuteur, et reçut le titre d'Auguste. Cependant ces honneurs commencèrent à lui peser : il se sentait appelé à une autre destinée. Un jour qu'il avait entendu une voix lui dire : « Arsène, fuis la compagnie des hommes, et tu seras sauvé, » il n'y tint plus, et s'embarquant secrètement sur un bateau qui faisait voile pour Alexandrie, il passa au désert de Scété, où il embrassa la vie solitaire (395).

Là, il s'éloigna de treize lieues de tout voisinage humain et s'enferma rigoureusement dans sa cellule. Il ne recevait qu'avec regret les visites que lui attira bientôt sa réputation de sainteté. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'étant allé voir et lui demandant quelques paroles d'édification, il répondit : « Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ? » Et sur la protestation du visiteur, il ajouta : « Eh bien, en quelque endroit que vous appreniez que soit Arsène, ne l'y venez plus chercher. » Il voulait être tout entier à la méditation et à la prière, libre

de se livrer, sans témoins, aux plus dures mortifications de la chair. Il passait ordinairement la nuit entière à genoux, les mains étendues vers le ciel, ne s'arrêtant de prier qu'à l'aurore; alors il dormait une heure, et c'était tout le repos qu'il prenait. Son abstinence était telle que ses disciples disaient ne pas savoir comment il vivait; et pourtant il consacrait au travail manuel tout le temps qu'il ne donnait pas à l'oraison.

Cette vie si édifiante, qui lui valut un grand nombre de disciples, groupés autour de sa cellule, fut, en 434, brusquement interrompue par une invasion des Maziques, peuple barbare de la Lybie. Un grand nom-

Fig. 152. — Arcadius, empereur romain.

bre de solitaires furent massacrés, et Arsène eut beaucoup de mal à échapper à leur fureur. Ayant pris la fuite, il se retira à Troé, près de Memphis. Il put revenir plus tard dans son désert, et c'est là qu'il mourut (449 ou 450), à quatre-vingt-quinze ans. Comme à ses derniers moments il s'était mis à pleurer, il avoua, sur une question de ses disciples, qu'en effet il n'avait jamais cessé tous les jours de sa vie de redouter la mort, et le moment où il paraîtrait devant Dieu. Il a laissé quelques petits ouvrages, exhortations, maximes et sentences, que saint Jérôme avait en grande estime.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Cet admirable ouvrier de l'Évangile naquit, le 24 avril 1576, au village de Pouy (aujourd'hui Saint-Vincent de Paul), près de Dax. Son père, Guillaume, avait six enfants qu'il élevait dans son petit domaine, au milieu des travaux de la vie champêtre, non loin des Pyrénées.

Les premières années de Vincent se passèrent à garder les troupeaux de ses parents, qui, reconnaissant en lui d'heureuses dispositions, le mirent en pension chez les cordeliers de Dax. Il fit des progrès si rapides que l'éducation des enfants d'un juge lui fut confiée, et dès lors il put continuer d'étudier sans être à charge aux siens. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Toulouse, où il fit son cours de théologie, en dirigeant une petite école, entra dans les ordres et fut élevé au sacerdoce. Une vieille dame lui ayant légué quelques centaines d'écus, il alla à Marseille pour les recueillir, et il retournait par mer à Narbonne, lorsque le bâtiment qui le portait fut attaqué par trois brigantins d'Afrique (1605). Une flèche l'atteignit, trois de ses compagnons de voyage furent tués et plusieurs autres blessés. S'étant emparés du navire, les pirates enchaînèrent l'équipage et les passagers et abordèrent à Tunis. Vincent, vendu comme esclave, servit sous trois maîtres différents : il convertit le dernier, qui était un renégat italien, ainsi que sa femme, et s'enfuit avec eux sur une barque. Le 28 juin 1607, il débarqua à Aigues-Mortes, et conduisit à Avignon son pénitent pour qu'il y fût réconcilié par le légat. Ensuite il suivit ce dernier à Rome, où le cardinal d'Ossat le chargea d'une mission secrète pour Henri IV. Au lieu de profiter de l'occasion pour se pousser à la cour, il se logea près de l'hôpital de la Charité, dont il aimait à servir et consoler les malades. On le fit alors connaître à l'ex-reine Marguerite, qui le mit sur l'état de sa maison avec le titre d'aumônier ordinaire.

Une des premières connaissances qu'il fit à Paris fut celle de M. de Berulle; la charité forma entre eux des nœuds qui ne furent jamais rompus. Après avoir fait une sorte de retraite à l'Oratoire, congrégation que son nouvel ami venait d'introduire en France, Vincent accepta, sur ses instances, la c ure de Clichy, près Paris (1612). Aucun emploi ne pouvait mieux lui convenir : sans parler des devoirs de son ministère, il entretint la paix et la concorde dans les familles, rebâtit son église, éleva et instruisit chez lui une douzaine de clercs. A la recommandation de Berulle, il passa de là chez le comte de Joigny (Philippe de Gondi) pour surveiller l'éducation de trois enfants.

C'est à l'année 1616 qu'est fixée l'époque où Vincent conçut la pensée de ses deux grandes congrégations. Favorisé dans ses projets par les Gondi, il établit sur les vastes domaines de cette famille, à Folleville (diocèse d'Amiens), sa première mission ou compagnie pour la prédication des paysans ; il la continua, pendant quelques mois, à Châtillon-les-Dombes, et y fonda, en outre, la confrérie des Servantes

Fig. 153. — Saint Vincent de Paul, d'après la gravure d'Edelinck. XVIIe siècle.

et des gardes des pauvres, institution qui s'étendit rapidement en France. La grande innovation de Vincent, celle qui explique un si prompt développement, était d'avoir introduit l'élément laïque dans ces assemblées de charité. A l'origine, il avait eu la pensée d'associer les hommes à son œuvre ; mais, ne trouvant pas en eux un dévouement égal à celui des femmes, il fut obligé d'y renoncer. Rappelé par les sollicitations du comte et de la comtesse de Joigny, qui l'avaient pour directeur, il fut chargé de fonder à leurs frais une mission perpétuelle. L'archevêque de Paris mit à la disposition de la

communauté le collège des Bons-Enfants ; le roi l'autorisa, et le pape l'érigea en congrégation (1632). Ce ne fut qu'en 1658 que Vincent donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de *Prêtres de la Mission;* on les appela aussi *Lazaristes,* parce qu'on leur céda le prieuré de Saint-Lazare.

Vincent visitait souvent les galériens détenus dans les prisons de

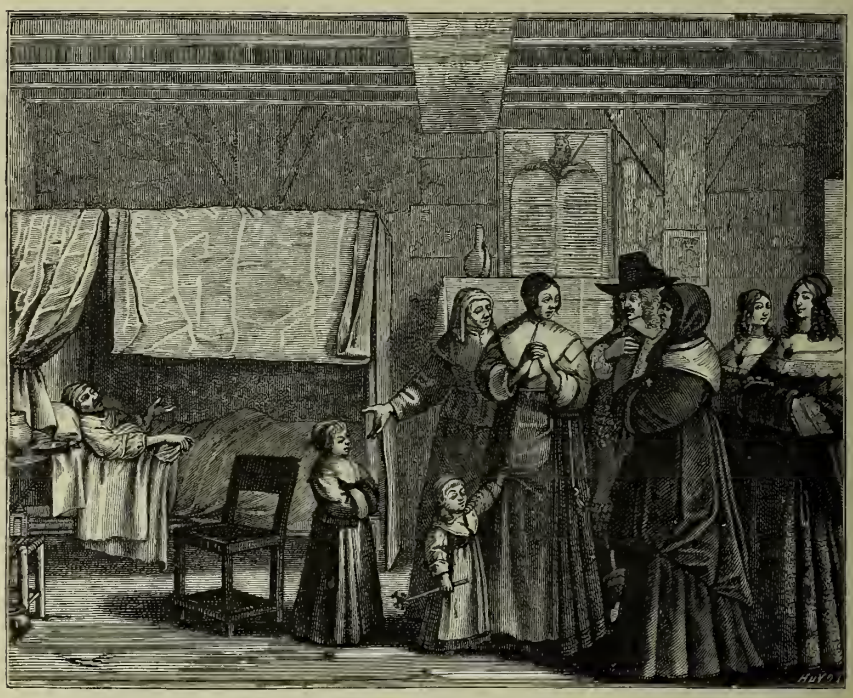


Fig. 154. — Dames de charité visitant les malades, d'après Abraham Bosse. XVIIe siècle.

Paris ; le changement qui s'opéra chez ces misérables, tant pour l'âme que pour le corps, fut bientôt si remarquable, que Louis XIII nomma le zélé missionnaire aumônier général des galères de France (1619). En 1622, il fit un voyage à Marseille. D'après des témoins dignes de foi, touché du désespoir d'un malheureux galérien, et n'ayant pu réussir à le consoler, il demanda, par un mouvement de la plus ardente charité, à prendre sa place, fut chargé des mêmes chaînes et les porta jusqu'à ce qu'il fût reconnu. De retour de cette visite, il contribua à la fondation d'un hôpital pour les galériens, et en remit la direction

à ses prêtres, avec charge de les voir souvent et de les instruire. Les

Fig. 155. — Sermon de saint Vincent de Paul en faveur des enfants trouvés.
D'après une gravure de Bonnard. XVIIe siècle.

exercices des ordinands, les retraites ecclésiastiques, et surtout les grands séminaires, dont il proposa le plan, lui durent beaucoup. Il

travailla aussi avec ardeur à l'établissement des aumôniers militaires, et, par ses soins, quinze d'entre eux furent envoyés en 1636 aux armées françaises qui combattaient en Allemagne. Avant de parler de deux autres grandes œuvres, il faut mentionner ses efforts en faveur des aliénés, et ses essais relatifs à une maison morale de correction pour les enfants dont les parents avaient à se plaindre.

La fondation qui devait rendre le nom de Vincent particulièrement respectable est celle des *Filles de la Charité,* appelées aujourd'hui *Sœurs de Saint-Vincent de Paul,* dont l'ébauche remontait à son séjour à Châtillon. Dans cette œuvre, qui fut un des plus grands bienfaits pour l'humanité, il eut depuis 1629, comme auxiliaire et coopératrice, Mme Le Gras, fille de Louis de Marillac et nièce du garde des sceaux du même nom. L'établissement grandit vite, et des campagnes se répandit dans les villes, où il recruta beaucoup de grandes dames. Ces femmes du monde, ne pouvant remplir tous les devoirs de la charité, s'adjoignirent un certain nombre de filles pieuses, qui les remplaçaient dans les travaux les plus rudes. De là l'origine de la double association des *Dames de charité* et des *Servantes des pauvres,* qui, le 25 mars 1634, furent réunies en congrégation sous le patronage de Mme Le Gras.

Une œuvre plus populaire encore est celle des enfants trouvés. La vue d'un mendiant qui déformait les membres d'un de ces petits malheureux pour exploiter la compassion publique décida Vincent à s'occuper d'eux. Un grand nombre d'enfants abandonnés étaient souvent exposés à la porte des églises ou dans les rues, au coin des bornes; on les enlevait, sans pourvoir toutefois à leurs besoins; quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendait ou on les donnait au premier venu; la plupart périssaient en bas âge, de froid, par incurie, ou d'inanition. La déplorable situation de tant d'innocentes victimes toucha le cœur de Vincent : il en prit douze et les remit à ses Filles de la Charité. Pendant dix ans l'œuvre se soutint avec peine, et en 1648 elle menaçait de disparaître. Vincent réunit alors toutes les dames patronesses, et, dans un de ces discours que l'âme seule peut inspirer, conclut en ces termes : « Or, Mesdames, la com-

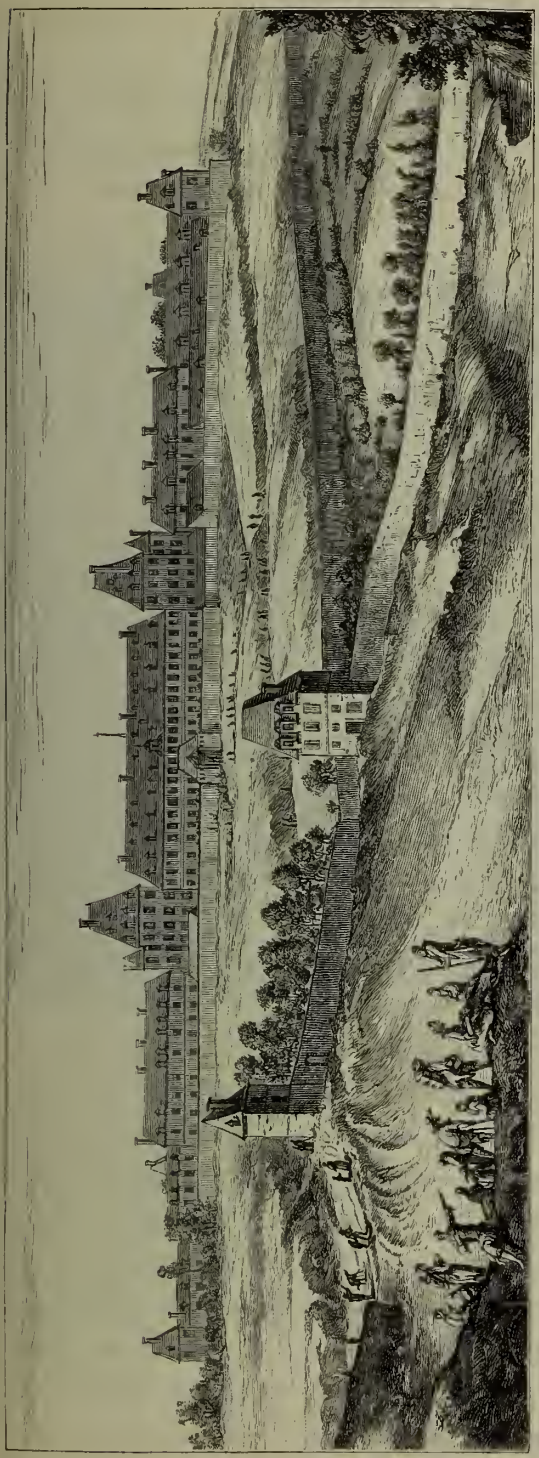


Fig. 156. — L'hôpital de Bicêtre au XVIIe siècle.

passion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Leurs mères selon la nature les ont adandonnées ; voyez maintenant si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et au contraire ils mourront infailliblement si vous les abandonnez ; l'expérience ne permet pas d'en douter. » A ces paroles, qu'un grand maître de l'éloquence jugea autrefois dignes de ses éloges, l'assemblée ne répondit que par des larmes ; il fut

arrêté qu'à quelque prix que ce fût, on continuerait ce qu'on avait commencé. Les enfants trouvés eurent bientôt un asile permanent : on obtint du roi les bâtiments de Bicêtre pour y loger ceux qui n'avaient plus besoin de nourrice ; l'air y étant trop vif, on les transporta dans le faubourg Saint-Lazare, où leur éducation fut confiée à douze filles de la Charité.

Ce n'était pas assez pour Vincent d'avoir protégé ces frêles créatures, délaissées par les auteurs de leurs jours, il eut la pensée de rendre le même service aux orphelins, mais il fut devancé par son vénérable ami, J.-J. Olier, curé de Saint-Sulpice, qui institua le premier établissement sur sa paroisse. Il n'eut pas de concurrents pour la fondation d'un hospice de vieillards. Avec l'aide d'un donateur « connu de Dieu seul », qui avait versé entre ses mains une somme de 130,000 livres, il acquit deux maisons dans le faubourg Saint-Martin et y logea d'abord quarante indigents des deux sexes. L'ordre et la discipline qui régnaient parmi eux firent naître l'idée d'appliquer un système analogue de retraite à tous les nécessiteux âgés de la capitale. La plupart croyaient l'entreprise impraticable : il fallut toute la sagesse de Vincent pour surmonter les obstacles. C'est à lui que le roi accorda l'enclos de la Salpêtrière (1656), et quelques années plus tard l'hôpital général, d'après le nom qu'on lui donna, renfermait 5,000 vieillards et mendiants.

Les troubles de la Fronde et l'épouvantable misère qui, avec la famine et les ravages des gens de guerre, en fut la conséquence, mirent à une nouvelle épreuve l'inépuisable charité de Vincent. Il vint d'abord au secours des Parisiens, pillés par l'armée de Condé ; puis il assista les malheureuses provinces de Picardie, de Lorraine et de Champagne. Les frères de la Mission étaient chargés d'y faire parvenir de l'argent et des vivres, et les sœurs de Charité d'y soigner les malades et de recueillir les orphelins. On assure que dans la Lorraine seulement Vincent ne distribua pas moins de 1,600,000 livres en espèces. Alors lui fut décerné par le gouverneur de Saint-Quentin le titre de « père de la patrie », écho de la reconnaissance des populations dont il avait allégé les souffrances. Telle fut l'importance

des services qu'il rendit à la France qu'une ordonnance royale, bien remarquable, le plaça en quelque sorte à la tête de l'assistance publique en lui donnant le pouvoir d'éloigner les gens de guerre des localités qu'il désignerait (14 février 1651). Il faisait des prodiges d'activité pour sustenter et nourrir tant de gens qui mouraient de

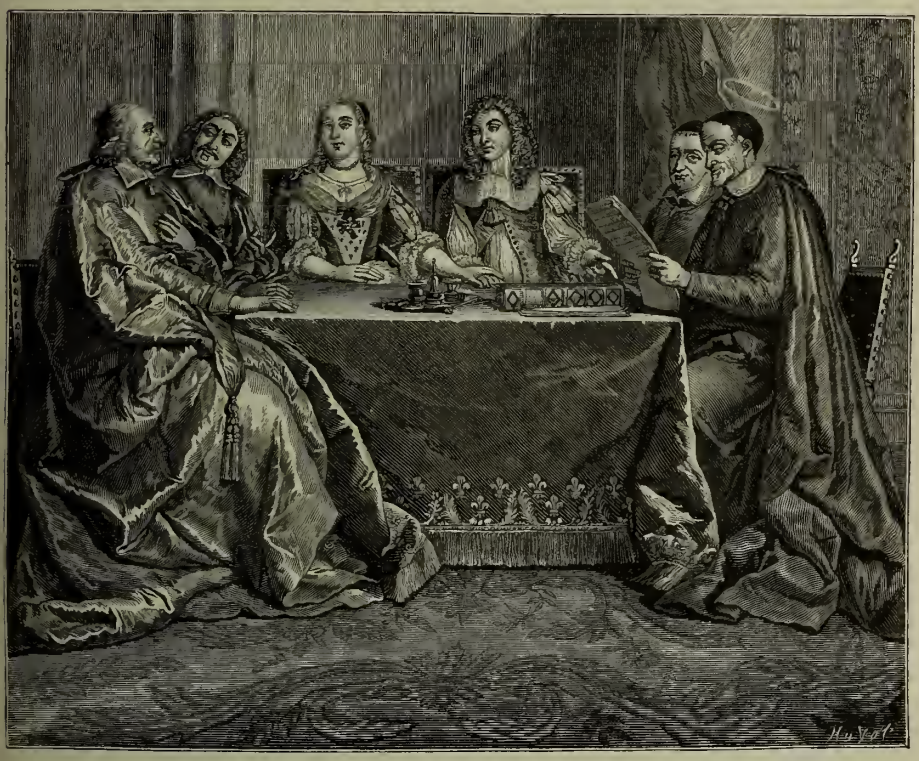


Fig. 157. — Saint Vincent de Paul dans le conseil de régence d'Anne d'Autriche.
D'après le tableau de Troy. XVIIe siècle.

faim, et il écrivait à l'un de ses missionnaires : « Les pauvres qui ne savent où aller ni que faire, qui souffrent déjà et qui se multiplient tous les jours, c'est là mon poids et ma douleur. » On peut dire qu'il termina sa vie sur le champ de bataille de la charité. Pendant le rigoureux hiver de 1659, obligé de recourir à la bienveillance publique, il eut l'idée de *placards charitables,* par lesquels il mettait la nation entière en demeure de subvenir à des misères que le dévouement individuel était impuissant à soulager.

Accablé d'infirmités, et plus qu'octogénaire, Vincent s'éteignit doucement le 27 septembre 1660, à Paris. Bientôt des voix pieuses, parmi lesquelles on distinguait celles de Bossuet, de Fénelon et de Fléchier, réclamèrent en sa faveur le culte des autels. Puis tout le clergé de France, plusieurs évêques étrangers, Louis XIV, Louis XV, la reine Marie Leczynska, les ducs de Lorraine et de Toscane, la république de Gênes, écrivirent au pape pour demander la canonisation. Après un long examen, elle fut accordée en 1737 par Clément XII, et la fête du nouveau saint fixée au 19 juillet.

20 JUILLET.

SAINTE MARGUERITE.

Née vers 250, à Antioche de Pisidie, d'une famille païenne, elle embrassa de bonne heure le christianisme. Son père, l'ayant appris, la chassa de la maison. Elle partit avec sa nourrice, qui lui servait de mère, et ne rougit pas de gagner sa vie en gardant les troupeaux. Sur ces entrefaites, arriva à Antioche un procurateur nommé Olibrius; il aperçut Marguerite, au milieu de ses brebis, vers la porte de la ville, et tout d'un coup il s'éprit d'une vive passion pour elle. Instruit de la noblesse de son origine, il lui fit demander sa main, mais la jeune bergère s'était fiancée à Jésus, elle refusa. Olibrius l'envoya querir par ses soldats et chercha à obtenir son consentement par la persuasion, par les tortures ensuite. « Quel est ton nom? lui demanda-t-il. — Les hommes m'appellent Marguerite, mais au saint baptême, » répondit-elle fièrement, « j'en ai reçu un autre plus illustre : je me nomme Chrétienne. » Cette belle réponse mit Olibrius en fureur : il ordonna que Marguerite fût jetée au fond d'un cachot.

Dès lors, il ne s'agissait plus d'une jeune fille qui se refusait à un tyran, mais d'une chrétienne qu'il fallait ou convertir ou livrer à la mort. Les interrogatoires commencèrent, et Olibrius s'attira de la part

de l'accusée les réponses les plus cruelles pour son amour-propre et sa logique : « Jésus m'entend et me voit, disait Marguerite; « il saura me récompenser si je l'ai mérité, car il est tout-puissant. Il est le maître du monde, je le sais, et je ne ferai point la folie de lui désobéir en quoi que ce soit. Va! je ne redoute point l'effet de tes menaces. Tue-moi, si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, jette-moi sous la dent des bêtes. Tu peux m'arracher la vie dans les tourments, mais ce que tu ne feras jamais, c'est d'arracher de mon cœur l'amour de Jésus, jamais! » Sur un signe d'Olibrius, les bourreaux se saisirent de cette noble fille : ils la flagellèrent si violemment que le sang ruisselait sur les dalles; ils lui déchirèrent les flancs avec des tenailles et des crocs, si profondément que, sous la chair enlevée par lambeaux, les entrailles apparaissaient sanglantes.

Des cris d'horreur s'élevèrent. Olibrius lui-même détourna la tête, et pourtant le lendemain les tortures recommencèrent. Marguerite fut livrée au supplice du feu, mais toujours en vain; tant qu'elle eut la force de proférer des paroles, elle confessait sa foi. Enfin, craignant que le peuple ne se révoltât devant ces excès de cruauté et ne prît parti pour la martyre, Olibrius ordonna de la mener au lieu des exécutions capitales et de lui trancher la tête : ce qui fut fait le 20 juillet 275. Sainte Marguerite est une de ces saintes auxiliaires célèbres pour l'efficacité de leur invocation.

SAINT JÉRÔME EMILIANI.

Les Emiliani, de Venise, étaient au nombre des familles sénatoriales. Jérôme, né en 1481, servit, dès l'âge de quinze ans dans les armées de la république. En 1508, il était enfermé dans le fort de Castelnuovo, qu'assiégeaient les Allemands, sur les confins de Trévise. Pendant une nuit, le gouverneur s'enfuit lâchement. Jérôme rassure les soldats, fait réparer les brèches, soutient l'assaut et prolonge la défense. Après une résistance désespérée, il succombe; les vainqueurs le jettent dans un cachot, portant au pied un boulet de marbre comme les forçats. L'état où il se voit réduit le fait rentrer en lui-même; il implore l'assistance

de la sainte Vierge, recouvre la liberté, et va suspendre son boulet aux voûtes de Notre-Dame de Trévise.

De ce jour, Jérôme devient un autre homme, et, dédaignant les honneurs qu'on veut lui décerner, il ne vit plus que pour Dieu et les pauvres. Sa charité brilla surtout dans la famine de 1528 : il dépensa la plus grosse part de son bien, convertit son palais en hôpital, et vendit jusqu'à ses meubles. La peste suivit la famine; elle le trouva non moins dévoué : il gagna la contagion, et fut sauvé par miracle. Alors il prend l'habit des pauvres, parcourt Venise en cet équipage, et réunit les enfants que le malheur avait faits orphelins; il les loge, les nourrit, les élève, leur inspire des sentiments de vertu. Il établit ensuite de semblables maisons à Padoue, à Vérone, à Brescia, à Bergame, et en d'autres lieux. De grands personnages, des prêtres illustres, tels que saint Gaétan de Thienne, Pierre Carafa, Louis Lippomani, l'aident généreusement dans ces œuvres de miséricorde. La nouvelle congrégation, destinée à l'éducation des orphelins et des jeunes clercs, et composée d'abord de laïques, est fondée entre Bergame et Milan, au village de Somasque, dont elle prit le nom. C'est là que mourut Jérôme, le 8 février 1537, d'une maladie contagieuse qu'il avait gagnée au lit des malades. Il fut canonisé par Clément XIII, et sa fête transférée au 20 juillet.

Fig. 158. — Orpheline des hôpitaux de Venise (Somasques), d'après un dessin de César Vecellio. XVIe siècle.

21 JUILLET.

SAINT VICTOR DE MARSEILLE.

Vers la fin de l'an 289, l'empereur Maximien, appelé à Milan par Dioclétien, son collègue, s'arrêta quelque temps à Marseille, qui passait alors en Gaule pour la cité païenne par excellence. Dans le corps de troupes qui l'accompagnait se trouvait un tribun romain, nommé Victor. Comme il professait la foi chrétienne, il entra en rapport avec les rares fidèles de la ville, leur rendit confiance, et assista fréquemment à leurs assemblées de nuit. Il est même probable qu'il n'y allait pas seul et qu'il existait parmi les légionnaires une affiliation secrète dont il était le chef. Ses allées et venues excitèrent les soupçons ; il fut surveillé, pris en flagrant délit et conduit devant le préfet, qui, eu égard à son grade, en référa à l'empereur. En apprenant que ses propres officiers propageaient la croyance qu'il haïssait par-dessus tout, la colère de Maximien fut au comble ; un tel crime était sans rémission. Il ordonna qu'en attendant le jugement, on traînât le coupable à la longe, pieds et poings liés, par les rues de Marseille ; cela fut exécuté à la grande joie de la populace, qui l'assaillit d'injures et de coups.

On l'amena tout sanglant et le corps brisé devant le préfet Euticius. Comme l'important était d'obtenir une rétractation à tout prix, à cause du mauvais exemple donné à l'armée, Victor fut soumis d'abord à un long interrogatoire et répondit par une franche apologie du culte chrétien, en opposition à celui des faux dieux ; puis, vaincu par l'accumulation des tortures, il sembla prêt à succomber. L'œil fixé vers le ciel, il suppliait Jésus, d'une voix éteinte, d'avoir pitié de lui. Tout à coup la joie illumina son visage ; il devint calme, étranger à ce qui se passait. Quand on lui demanda la cause d'un tel changement, il dit qu'il avait vu le Christ descendre vers lui, sa croix en main, et qu'il avait ouï ces paroles : « Sois fort. Je suis celui qui souffre dans les saints et qui les couronne après la lutte. » Beaucoup de spectateurs se sentirent troublés. Trois soldats, Longin, Félicien et Alexandre, allèrent trouver leur

chef en prison pour être instruits des vérités essentielles. Le procès de Victor dura plusieurs jours, et les débats furent entremêlés de scènes violentes. L'empereur s'y montra en personne, sans obtenir autre chose du martyr qu'une confession plus éclatante. On place devant lui un autel allumé en l'invitant à y jeter de l'encens ; il le renverse d'un coup de pied. A cette vue, on l'entoure, on le saisit, on le jette sous la meule d'un moulin à bras situé près de là, et, rapportent ses Actes, « on commence à moudre le froment d'élection ». Mais la machine se brise, et les magistrats, pour en finir, donnent l'ordre de décapiter le saint.

Les trois légionnaires subirent la même peine. On enterra leurs corps sous une crypte où fut élevée plus tard une église dédiée à saint Victor, patron de Marseille.

SAINT ARBOGASTE.

Né en Aquitaine dans le milieu du septième siècle, il quitta sa famille et son pays vers 666 et se retira en Alsace, dans une forêt des environs d'Haguenau ; on l'appela plus tard la Forêt-Sainte, à cause des miracles qu'il y opéra et des gens pieux qui s'y établirent à son exemple. Des monastères y furent fondés et le premier de tous par Arbogaste, avec une église qu'il plaça sous l'invocation de saint Martin de Tours. Par ses prières, il avait guéri Sigebert d'une grave blessure, faite à la suite d'une chute de cheval, et Dagobert, reconnaissant de ce qu'il avait sauvé son fils, lui octroya de grandes libéralités. Cependant le bruit de ses vertus se répandait dans tout le pays, et en 673, à la mort de l'évêque Rothaire, le peuple et le clergé de Strasbourg le choisirent d'une commune voix pour son successeur.

Les faveurs du roi d'Austrasie le suivirent dans ces nouvelles fonctions. En 675, Dagobert donna à la cathédrale de Strasbourg la terre de Rouffach et le palais d'Isembourg, avec le territoire qui en dépendait ; cette donation fut le premier germe de la souveraineté temporelle des évêques de Strasbourg. L'idolâtrie dominait encore dans quelques parties du diocèse, surtout dans les montagnes ; notre évêque prit des me-

sures salutaires pour la conversion de cette contrée, dont il se fit lui-même l'apôtre. Un autre de ses soins fut de former une bonne phalange d'ouvriers évangéliques, qu'il envoya porter la foi chez certains peuples de la Gaule et de la Germanie, où elle n'avait pas encore pénétré. Son épiscopat ne dura malheureusement que cinq ans, car il mourut le 21 juillet 698. Arbogaste donna à ses derniers moments un rare exemple d'humilité, en demandant d'être inhumé hors de la ville, sur une colline où l'on exécutait les criminels. Son désir fut accompli, mais dès lors la colline, cessant d'être un lieu d'infamie, devint un endroit sacré pour tous les fidèles.

22 JUILLET.

SAINT VANDRILLE.

Issu d'une famille puissante d'Austrasie, Vandrille naquit vers 570, à Verdun ; il était proche parent de Pepin de Landen et d'Erchinoald, maires du palais, et petit-fils, par sa mère, de saint Arnoul, évêque de Metz. Dans sa jeunesse, il parut avec éclat à la cour du roi Dagobert, qui lui conféra des emplois considérables. Pour céder au vœu de ses parents, il s'engagea dans les liens du mariage, et, comme sa femme était aussi pieuse que lui, tous deux prirent la résolution de se consacrer au Seigneur. Suivant la coutume apostolique, il vendit une partie de ses biens, en donna le prix aux moines et aux pauvres, et alla faire, aux environs de Verdun, l'apprentissage de la vie religieuse sous la conduite d'un ermite nommé Banfroi. Ensuite il fonda un couvent à Elisgang, sur une de ses terres, et s'y adonna à des pratiques rigoureuses : ses veilles étaient presque continuelles, il s'accoutuma à ne manger que deux fois la semaine, il passait les jours et les nuits en oraison, et de peur que le sommeil ne l'en détournât, il se tenait debout, les pieds nus sur la terre, avec une simple robe, même en hiver.

Cependant Vandrille se croyait encore bien peu avancé dans les voies de la perfection, puisqu'il se rendit au monastère italien de Bobbio, renommé alors comme un modèle d'observance. Après avoir visité à Rome les tombeaux des apôtres, il repassa les Alpes et entra dans l'abbaye de Romans; il y demeura dix ans, mort au monde, portant tous les jours avec joie la croix d'une vie pénitente et d'une austérité presque sans exemple. En 648, il entreprit la fondation de l'abbaye de Fontenelle, laquelle porta son nom dans la suite, sur un terrain du pays de Caux, provenant des libéralités d'Erchinoald. En compagnie de son neveu Godon, qui avait renoncé aux honneurs de la cour, il s'appliqua, avec un zèle infatigable, à défricher ce désert, plein de ruines et de halliers. En peu de temps, il eut la joie de réunir autour de lui près de trois cents religieux et de terminer, dans l'enceinte des vastes bâtiments, trois églises dédiées aux saints Pierre, Laurent et Pancrace; en outre, il y avait cinq oratoires ou chapelles situées dans le voisinage, toutes pourvues de reliques par le fondateur. Dès l'origine, l'abbaye reçut de puissants secours, de Clotaire III, de la reine Bathilde et de Vaning, seigneur du pays, dont le fils avait pris l'habit monastique. Vandrille, qui avait reçu de saint Ouen les ordres sacrés, se fit encore l'apôtre de la province et opéra un bien infini par ses prédications et par ses charitables remontrances. Il mourut, le 22 juillet 666, à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

C'était une Galiléenne, du nom de Marie, née à Magdala, sur les bords du lac de Génésareth. Sa vie fut celle d'une grande pécheresse, jusqu'au jour où elle entendit parler de Jésus, de ses prédications et de ses miracles. Pleine de confiance, elle alla vers lui comme à son sauveur, car sa vie de plaisirs lui pesait, et elle espérait en ses conseils.

Un jour ayant appris que Jésus était à table chez Simon le pharisien, Madeleine entra, ayant à la main un vase d'albâtre plein d'une huile

Fig. 159. — Marie-Madeleine après avoir répandu des parfums sur les pieds du Sauveur, les essuie avec ses cheveux. Gravure de Marc-Antoine. D'après un dessin de Raphaël. XVIe siècle.

odoriférante. Et s'agenouillant à côté du Seigneur, elle se mit à pleurer; elle lui arrosait les pieds de ses larmes, les baisait, y répandait les parfums et les essuyait avec ses cheveux. Et comme le pharisien pensait en lui-même : « Si cet homme était vraiment prophète, il saurait ce qu'est la femme qui l'approche ainsi, » Jésus lui dit, après avoir d'abord expliqué sa pensée par une parabole : « Vois-tu cette femme? Je suis entré chez toi, et tu ne m'as pas apporté l'eau pour me laver les pieds; elle a arrosé mes pieds de larmes, et elle les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, elle n'a pas cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile, elle a couvert mes pieds de parfums. C'est pourquoi je te dis que tous ses péchés lui sont remis; et cela, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Puis se tournant vers Madeleine : « Tes péchés te sont pardonnés, » dit-il. « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. »

Depuis ce moment, elle ne cessa, avec quelques saintes femmes, Jeanne, femme de Chuzas, Suzanne et d'autres, d'accompagner Jésus en même temps que les apôtres, à travers la Judée, et comme elle était riche, elle vendit ses biens pour subvenir aux besoins de son divin Maître. Elle se trouvait au pied de la croix avec la sainte Vierge et Marie Cléophas, et, quand Jésus eut rendu le dernier soupir, elle alla préparer des aromates pour l'embaumer. Elle revint au sépulcre le troisième jour, au soleil levant, et voyant qu'il était vide, elle éclata en sanglots répétant : « On a pris le corps du Seigneur! » Elle alla prévenir deux des apôtres, Pierre et Jean, qui vinrent s'assurer de la vérité de ses paroles, puis s'en retournèrent. Madeleine resta, ne pouvant s'arracher du lieu où le corps avait reposé. Deux anges lui apparaissent qui s'informent du sujet de sa peine : « C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. » S'étant ensuite retournée, elle vit Jésus lui-même; elle ne le reconnut point, le prenant pour le jardinier. Mais quand Jésus l'eut appelée par son nom « Marie! » un tressaillement se fit en elle; c'était la voix du Seigneur. « O mon maître! » s'écria-t-elle, et elle voulut se jeter à ses pieds. « Ne me touche pas, » dit Jésus, « je ne suis pas encore monté à mon Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur que je vais monter vers mon

Père et mon Dieu, qui est aussi leur Père et leur Dieu. » Il disparut. En toute hâte, elle retourna vers Jérusalem, afin de porter aux apôtres

Fig. 160. — Marie-Madeleine reconnaît Jésus ressuscité. D'après une fresque de Giotto, à Padoue. XIVe siècle

le message mystérieux que le Sauveur ressuscité venait de lui confier.

Ici finit la vie authentique de Marie de Magdala ou Madeleine. Des auteurs grecs du septième siècle la font mourir à Éphèse, où elle aurait

accompagné saint Jean. D'après une autre tradition, appuyée sur des documents plus authentiques recueillis par le docte M. Faillon, elle vint en Provence, avec Lazare et Marthe, pour y apporter l'Évangile, et y mourut, après avoir passé plus de trente ans à pleurer ses péchés, en un lieu voisin de Toulon, et appelé la « grotte de la sainte Baume ».

23 JUILLET.

SAINT APOLLINAIRE.

Lorsque saint Pierre quitta Antioche pour venir à Rome, il amena avec lui plusieurs disciples, parmi lesquels était Apollinaire. Il l'envoya aussitôt annoncer l'Évangile à Ravenne, dont il est considéré

Fig. 161. — Médaille de Vespasien, empereur romain.

comme le premier évêque, et qui demeura son siège apostolique jusqu'à sa mort, malgré l'exil et les persécutions. Comme il fit rapidement des prosélytes, les prêtres païens le dénoncèrent au gouverneur de la ville, qui le manda et l'interrogea sur sa religion, le pressant d'abandonner ces nouveautés et de sacrifier aux dieux; mais l'évêque préféra à l'apostasie la prison et les mauvais traitements. Peu de temps après, de nouvelles dénonciations l'amenèrent encore devant le gouverneur; cette fois il fut condamné au bannissement et embarqué sur un vaisseau

qui allait en Grèce. Il arriva dans la province de Mysie, passa en Thrace, évangélisant les populations pendant trois années entières, après lesquelles il revint à Ravenne. C'était le moment des persécutions de Vespasien. Arrêté, et conduit en prison, il put s'évader grâce à la complicité de son geôlier; mais un parti populaire l'ayant reconnu, il fut si maltraité qu'on le laissa pour mort sur la place (79). Il ne survécut que peu de jours à ses blessures.

SAINT LIBOIRE.

Humble et charitable, d'une humeur douce et paisible, retenu en toutes choses par la crainte de Dieu, tel était Liboire, né vers 315, d'une famille gauloise, alors qu'il renonça aux faveurs de la naissance et de la fortune pour se donner plus librement au service des autels. Le vœu du peuple l'appela, en 348, au siège épiscopal du Mans. Il s'occupait surtout à la prédication, et tout en travaillant à corriger et adoucir les mœurs du peuple à demi dégagé des pratiques païennes, il persévérait dans ses oraisons et austérités. On rapporte qu'il fonda jusqu'à dix-sept églises, sans compter les oratoires, et les meubla de tout ce qui était nécessaire à la célébration du culte. Il mourut en 397.

24 JUILLET.

SAINTE CHRISTINE.

Elle était de Tur ou Thyro, ancienne ville de la Toscane, située sur les bords du lac Bolsena, mais qui depuis a été détruite par les inondations. Son père, préfet de la ville, s'appelait Urbain; il devint lui-même le bourreau de sa fille. Vers l'âge de dix ans, ayant embrassé la foi chrétienne, elle enleva de la maison les idoles d'argent, les brisa et en distribua le prix à ses frères pauvres. Cette action jeta son père

dans une fureur si violente qu'il la livra sur-le-champ aux persécuteurs. Quelque jeune qu'elle fût, l'enfant, animée d'un rare courage, supporta sans faiblir les tourments les plus cruels, sous les yeux d'Urbain, qui semblait ne pouvoir se rassasier de ce spectacle. Il paraît cependant qu'il ne tarda pas à se repentir de sa barbarie, car on le trouva, le lendemain matin, mort dans son lit, et probablement de ses propres mains.

Le nouveau préfet fut l'héritier de la cruauté d'Urbain, mais un jour qu'il avait fait traîner l'enfant au pied d'une idole en lui ordonnant de sacrifier, la statue tomba sur lui et l'écrasa. Il fallut un troisième préfet pour venir à bout de la martyre; c'était un nommé Julien : il la fit attacher à un poteau et percer de flèches jusqu'à ce qu'elle eût rendu son âme à Dieu. Cette mort arriva un 24 juillet, l'an 300 environ, sous le règne de Dioclétien.

25 JUILLET.

SAINT JACQUES LE MAJEUR.

Jacques, surnommé *le Majeur* pour le distinguer du cousin de Jésus, était fils de Zébédée et de Salomé. Né à Bethsaïde, en Galilée, environ douze ans avant l'ère chrétienne, il fut appelé à l'apostolat en même temps que son frère Jean, le futur évangéliste. Les deux fils de Zébédée furent, ainsi que Pierre, ceux que le Sauveur admit le plus avant dans son intimité; il les rendit témoins de sa transfiguration sur le Thabor et de son agonie au jardin des Oliviers. Le courage leur manqua comme aux autres pour suivre leur maître lorsqu'il fut livré aux Juifs, et ils retournèrent à leurs filets; mais le miracle de la résurrection de Jésus ayant ranimé leur confiance en lui, et la descente du Saint-Esprit les ayant transformés en des hommes nouveaux, Jacques s'appliqua à propager parmi ses compatriotes la lumière de l'Évangile. Il sortit de Jérusalem pour aller prêcher les douze tribus dispersées, et, d'après les traditions de l'Église d'Espagne, il serait le pre-

mier apôtre de ce pays. Ce qui est certain, c'est que, pendant la persécution du roi Hérode Agrippa, il fut arrêté et condamné à être décapité (44). Celui qui l'avait dénoncé fut si frappé de sa constance,

Fig. 162. — Saint Jacques le Majeur, gravure sur bois du XVe siècle.

qu'il lui demanda pardon, et Jacques répondit en l'embrassant : « La paix soit avec vous ! » Le corps de l'apôtre fut enterré à Jérusalem, et transporté, au neuvième siècle, à Compostelle, ville de Galice, qui est devenue un lieu de pèlerinage des plus fréquentés.

SAINT CHRISTOPHE.

Il y eut un saint qui se nomma Christophe et qui, selon le sens de son nom, porta le Christ dans son cœur par le pur amour qu'il eut pour lui. Les églises et les chapelles dédiées en son honneur, les mémoires qu'en font les Bréviaires et les Martyrologes, et ces images exposées publiquement dans un grand nombre de cathédrales, en sont une preuve convaincante. Cependant les circonstances de son histoire ne sont pas tout à fait certaines, soit qu'on n'ait pas eu soin de les écrire exactement, soit qu'on y ait inséré des choses trop extraordinaires. Nous en rapporterons, d'après Baronius, ce qui est compris dans une hymne du quatrième ou cinquième siècle.

Cananéen d'origine, il reçut le baptême de saint Babylas, qui lui donna le nom de Christophe, et il quitta son pays pour annoncer en Lycie la parole de Dieu. Il était de haute stature, d'un port majestueux, beau de visage, et marchait à pied, appuyé sur un bâton. Parmi les païens qu'il convertit, on cite Nicète et Aquiline, deux femmes repenties, qui eurent la tête tranchée en 250, durant la persécution de Dèce. A la même époque, il fut arrêté et subit pour la foi un horrible martyre.

---

26 JUILLET.

SAINTE ANNE.

La mère de la sainte Vierge était fille d'Achaz, de la tribu de Juda et de la lignée royale de David. Elle naquit à Bethléem ou à Séphoris, et quand elle eut épousé Joachim, ils allèrent habiter d'abord à Jérusalem, près du temple, en dehors des murs de la ville, puis à Nazareth.

Ils étaient riches et possédaient de grands troupeaux. Pendant les vingt ans qui suivirent leur mariage, ils ne semblèrent pas favorisés du ciel : Anne n'avait pas d'enfants, malgré les prières de plus en plus

vives qu'ils ne cessaient d'élever pour obtenir cette faveur. Ils avaient promis, si Dieu leur en donnait un, de le consacrer à son service.

Fig. 163. — Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la porte d'Or.
D'après une gravure d'Albert Durer. XVIe siècle.

Enfin, Dieu leur envoya un ange, qui leur annonça, à chacun d'eux séparément, que leurs vœux seraient exaucés. S'étant rencontrés peu après, ils entrèrent au temple et louèrent le Seigneur. La parole divine

se réalisa : Marie, mère de Dieu, fut conçue, et sa conception fut immaculée, ainsi qu'il est enseigné par l'Église. On ne sait quand mourut

Fig. 164. — Sainte Anne instruisant la vierge Marie. D'après une miniature des *Heures d'Anne de Bretagne*. XVe siècle.

sainte Anne, et même le peu de détails que l'on rapporte sur sa vie sont de pure tradition.

SAINT PANTALÉON.

Médecin de l'empereur Galère Maximin, il eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne qu'il professait, et cette apostasie ne lui

fut pas arrachée par la violence des supplices, mais par l'influence des mauvais exemples de la cour idolâtre où il vivait. Cependant, il avait conservé des amitiés parmi les chrétiens, et un jour Hermolaüs, qui menait une vie sainte et respectée, lui représenta si vivement l'énormité de sa chute, que le coupable repentant rentra dans le giron de l'Église. Il eut même une si grande honte d'avoir ainsi failli à sa foi, qu'il souhaita de faire quelque action particulièrement agréable à Dieu. L'occasion s'en présenta, car des persécutions commencèrent. Dès lors, on le vit soupirer après le moment où il pourrait expier son crime par l'effusion de son sang; pour se préparer au martyre, il commença par distribuer ses biens aux pauvres, ainsi que c'était la coutume parmi les chrétiens qui faisaient ainsi le sacrifice de leur vie. Ses vœux devaient être exaucés.

Ayant été arrêté dans sa maison avec Hermolaüs et deux autres chrétiens, Pantaléon fut livré au bourreau. Après qu'il eut souffert avec courage les plus épouvantables tortures, il fut décapité, ainsi que ses compagnons, à Nicomédie, en 303. Plus tard son corps fut transporté à Constantinople, dans une église réparée à cet effet par Constantin, et qui lui fut dédiée.

27 JUILLET.

SAINT DÉSIRÉ.

On ne sait à peu près rien de sa vie jusqu'au moment où le clergé et le peuple de Besançon le choisirent pour évêque vers 407, en remplacement de saint Antide, massacré par les Vandales, qui avaient envahi la Séquanie sous la conduite de Crocus. Il était né à Lons-le-Saulnier, d'une famille gallo-romaine, et, suivant toutes probabilités, il avait été confié, pour recevoir l'instruction religieuse, à la communauté des clercs de Besançon, établie vers 365 par saint Just. Il passe pour être le fondateur, ou du moins le restaurateur, d'une église de sa ville épiscopale

élevée en l'honneur de la Résurrection. Plein de zèle pour les devoirs de sa charge, il allait visiter les pauvres, les malades, les prisonniers, et parcourait fréquemment son diocèse, pour y répandre la parole de Dieu. Ce fut pendant une de ces visites pastorales que la mort vint le trouver, mais non le surprendre, car il l'avait fréquemment souhaitée (413 ou 414).

28 JUILLET.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE.

Nazaire, probablement d'origine italienne, était fils de sainte Perpétue, et l'on a tout sujet de croire que ce fut d'elle qu'il reçut les semences de l'Évangile. Il renonça aux emplois de son père, qui servait dans les armées romaines, et, après s'être fortifié dans la foi, quitta son pays pour aller prêcher les gentils. Durant le cours de ses voyages, une femme lui offrit son fils pour qu'il l'instruisît dans la religion nouvelle ; il le baptisa sous le nom de Celse, en fit son fidèle compagnon, et « tous deux, rapporte la légende, endurèrent ensemble de grands travaux et beaucoup de souffrances pour le Seigneur ». Après avoir parcouru les Gaules, Nazaire repassa les Alpes et s'arrêta à Milan avec l'intention de s'y établir ; mais sa qualité de chrétien le fit connaître au juge Apollinus, qui le condamna, ainsi que le jeune Celse, à avoir la tête tranchée. On place leur martyre en 68, à la fin du règne de Néron. Les

Fig. 165. — Orante ou chrétien en prière. D'après une fresque des Catacombes.

restes des deux saints furent découverts par saint Ambroise vers 395, et inhumés dans la basilique des Apôtres, qu'il venait de faire construire à Milan.

SAINT VICTOR.

Ce pontife était Africain de naissance, et son père se nommait Félix. Il succéda, en 185, au pape Éleuthère. Sous son administration, l'Église de Rome vit s'accroître encore la tranquillité dont elle avait joui dans les derniers jours de son prédécesseur. L'insouciance de l'empereur Commode avait déjà laissé ralentir la persécution; elle cessa totalement grâce à l'influence bienfaisante qu'exerça sur son esprit l'affranchie Marcia, qu'il affectionnait. Mais la paix continuait d'être troublée au dedans par les hérésies, dont le flot montait toujours. Victor, qui avait un sens droit et des connaissances, sut repousser les avances des montanistes et démêler un précurseur d'Arius dans la personne d'un certain Théodote, qu'il retrancha de la communion. La question du jour où devait être célébrée la Pâque, question qui avait été agitée entre le pape Anicet et saint Polycarpe, se ranima sous le pontificat de Victor. Il tint à cet effet, en 195, un concile à Rome, et chargea l'évêque Théophile d'en assembler un autre à Césarée ; des deux côtés, on adopta la même décision, en fixant la célébration de la fête au dimanche qui suivrait le quatorzième jour de la lune de mars. Plusieurs Églises d'Asie furent d'un avis contraire et prétendirent qu'il fallait conserver l'ancienne coutume judaïque. Victor les menaça d'excommunication si elles refusaient de se soumettre ; mais, sur les observations de saint Irénée, il n'alla pas plus loin que la menace.

Saint Victor mourut en 197, et eut Zéphyrin pour successeur.

SAINT INNOCENT.

Il était d'Albano, près de Rome ; son père s'appelait Innocent. Après la mort de saint Anastase (402), il fut élevé, à l'âge de quarante-deux

ans, sur le siège pontifical. Le gouvernement de l'Église présentait alors de grandes difficultés : Honorius tenait d'une main faible les rênes de l'empire d'Occident, et Alaric, à la tête d'une armée de Goths, menaçait de porter la désolation dans toute l'Italie. Le nouveau pontife s'empressa de faire plusieurs démarches, afin de ménager la paix entre eux, sans y réussir.

L'année 402 fut la dernière où Rome vit couler le sang des gladiateurs dans le cirque. Un saint anachorète, *Télémaque,* était venu exprès d'Orient pour exhorter les Romains à supprimer ces jeux atroces. Un jour de spectacle, il descendit au milieu de l'arène, se jeta entre les combattants et s'efforça de les séparer. Les spectateurs, irrités contre cet inconnu qui osait interrompre leurs plaisirs, le tuèrent à coups de pierres. L'empereur prit occasion de ce meurtre pour abolir à jamais cet antique divertissement.

Cependant Alaric avait marché sur Rome, y était entré, et en avait exigé de fortes rançons; puis, après un troisième siège, il l'avait livrée à la fureur de ses soldats (409). Rien n'y fut épargné, hormis l'église des saints apôtres Pierre et Paul. Le pape s'empressa de quitter Ravenne, où Honorius l'avait appelé, et revint parmi son peuple, que sa présence contribua beaucoup à consoler. L'Espagne était troublée par un schisme qu'il fit cesser, en rappelant les évêques à la concorde et à l'observance des règles canoniques. En Orient, il prit parti pour saint Jean Chrysostome, accueillit son appel et cassa l'inique sentence rendue contre lui dans un prétendu concile. Il chassa de Rome les donatistes, condamna les novatiens, et porta les premiers coups à l'hérésie de Pélage, en expliquant en termes excellents la nécessité de la grâce, ce qui fit dire à saint Augustin que, « Rome ayant parlé, la cause était finie ». On recourait de toutes parts à ses lumières dans les cas difficiles, et ses décrétales ainsi que ses lettres sont tout à la fois des monuments précieux pour la discipline et des preuves manifestes de savoir et de sagesse.

Saint Innocent mourut le 28 juillet 417, et fut enterré au cimetière de Priscille.

SAINT SAMSON.

C'était un de ces missionnaires sortis des écoles qu'avaient fondées chez les Anglo-Saxons saint Germain d'Auxerre, et, à son exemple, saint Iltut. Né vers 485, dans le pays appelé aujourd'hui Glamorganshire, il fut élevé au sacerdoce en 512 par Dubrice, évêque de Caërleon, et se retira ensuite dans la solitude, auprès d'un anachorète nommé Amon. En 516, il alla visiter les communautés d'Irlande, reprit

Fig. 166. — Les septs saints de Bretagne : Samson, Malo, Brieuc, Corentin, Pater, Tugdual et Paul. Fac-similé d'une gravure sur bois des *Chroniques de Bretagne*. XVIe siècle.

quelque temps sa vie solitaire, et fut ensuite ordonné évêque par Dubrice (520). Peu après, il passait en Armorique avec Amon, saint Magloire et saint Malo, pour y prêcher les idolâtres, dont il convertit un grand nombre. Il fonda deux monastères, l'un à Dol où il établit son siège épiscopal, l'autre à Carfantin, dont il donna le gouvernement à saint Magloire, qu'il avait désigné pour lui succéder. Au concile de Paris, de 557, où il assista, il se fit remarquer par son extrême humilité, signant les actes en ces termes : « Moi, Samson, pécheur, j'ai signé. » Et pourtant il avait le titre d'archevêque, qu'il

tenait du pape Pélage; ses successeurs furent pendant longtemps métropolitains de la Bretagne. Il mourut en 565, laissant de nombreux disciples qui continuèrent son œuvre apostolique.

29 JUILLET.

SAINTE MARTHE.

Elle était la sœur de Lazare et de Marie de Béthanie, et l'une des saintes femmes qui suivirent le Sauveur dans ses prédications à travers la Judée. Le Seigneur affectionnait particulièrement cette famille : sachant donc que Lazare venait de mourir, il vint vers Béthanie. Quand Marthe apprit son arrivée, elle se porta à sa rencontre, et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort; mais je sais que, maintenant même, tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Jésus lui répondit : « Ton frère ressuscitera. » Et Marthe crut les paroles du Seigneur : elle appela Marie, et les deux sœurs, ainsi que la foule accourue, furent témoins de la résurrection de Lazare.

Plus tard, six jours avant la Pâque, Jésus revint à Béthanie. Il soupa dans la maison de Lazare, et Marthe servait, pleine d'attentions pour lui, pendant que Marie, assise à ses pieds, écoutait sa parole. Elle s'en plaignit, disant : « Seigneur, ne voyez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui de m'aider. » Jésus répondit : « Marthe, Marthe, tu te mets en peine et tu t'embarrasses de beaucoup de choses; or, une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, elle ne lui sera point ôtée. » Et pourtant, selon les paroles de saint Jean, Jésus aimait Marthe; il voulait seulement l'exhorter à la résignation et empêcher l'envie de naître en son cœur. Il n'est point fait mention qu'elle assistât aux derniers moments de Jésus, et cependant rien ne semble plus probable ; au reste, le Seigneur dut la visiter avant son Ascension, elle et les siens, puisque c'est de Béthanie que, selon saint Luc, il voulut s'élever au ciel.

Une ancienne tradition populaire rapporte qu'elle vint enseigner l'Évangile en Provence, avec Marie-Madeleine. Elle se serait établie

Fig. 167. — Jésus chez Marthe et Marie. D'après un tableau de Le Sueur. XVIIe siècle.

à Tarascon, où ses miracles auraient promptement amené de nombreuses conversions. De là, elle allait répandre partout la bonne nouvelle, et presque toutes les villes de Provence la revendiquent pour leur apôtre. Elle aurait reçu chez elle les premiers évêques des Gaules

Maximin, Eutrope, Trophime. Enfin, c'est à Tarascon, qui l'a choisie pour patronne, qu'elle serait morte entourée de ses compagnes de retraite, âgée de soixante-cinq ans.

SAINTS SIMPLICE ET FAUSTIN, ET SAINTE BÉATRIX.

En la cruelle persécution de Dioclétien, tous trois souffrirent à Rome pour la foi (303). Simplice et Faustin, d'une famille honorable, avaient été élevés dans la religion chrétienne, ainsi que leur sœur Béatrix Ils furent trahis par leurs propres vertus et dénoncés, entre les premiers, à la rage des persécuteurs. Comme ils témoignaient une constance invicible, le juge, après beaucoup de tourments, leur fit trancher la tête. On jeta leurs corps dans le Tibre, afin qu'ils fussent emportés dans la mer; mais Béatrix eut soin de les faire retirer de l'eau et leur donna la sépulture. Ensuite elle se réfugia chez une pieuse femme nommée Lucine. Au bout de sept mois, elle y fut découverte et arrêtée par la malice d'un de ses parents, qui voulait s'approprier ses biens. Conduite devant les magistrats, elle protesta généreusement que, n'ayant rien de plus précieux que sa foi et son âme, elle ne s'avilirait point à sacrifier à des dieux de bois ou de pierre; en conséquence, elle fut condamnée à mort et étranglée dans sa prison. Plus tard, le pape Léon II plaça les reliques des trois martyrs dans une église qu'il avait élevée à Rome sous leur invocation.

SAINT LOUP.

Franc de nation, Loup naquit en 383, à Toul, de parents honorables; il fréquenta les écoles des rhéteurs et acquit une grande réputation d'éloquence. Après avoir brillé au barreau, le désir d'embrasser la vie religieuse le porta à se séparer de sa femme Piméniole, sœur de saint Hilaire d'Arles, avec laquelle il avait passé six ans. Il se retira dans la célèbre abbaye de Lerins, où il retrouva son beau-frère.

En 426, il fit un voyage à Mâcon pour vendre une terre qui lui restait de ce côté, afin de n'avoir plus rien en propre et de pratiquer la plus exacte pauvreté ; mais, comme il y pensait le moins, les députés de Troyes vinrent le supplier d'accepter le siège de leur ville, à la place de saint Ours, qui venait de mourir. Ses talents et sa sainteté le firent choisir par le concile de 429 pour aller combattre, avec saint Germain d'Auxerre, l'hérésie pélagienne en Angleterre. Quoiqu'il n'ait joué qu'un rôle secondaire dans cette mission qui produisit des effets si salutaires, il prouva qu'il était digne de la confiance des évêques. Jamais, dans sa ferveur monastique, il ne diminua rien de ses austérités, en même temps qu'il joignait à l'amour passionné du prochain beaucoup de zèle pour le maintien des études ecclésiastiques. Ses vertus et ses lumières lui valurent d'être loué par Sidoine Apollinaire, en un style un peu emphatique, comme « le prince des prélats de la Gaule, la règle des mœurs, la colonne de la vérité, l'ami de Dieu, le médiateur des hommes auprès du ciel ».

Attila envahit la Gaule en 451, à la tête d'une armée de barbares ; toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, qu'elles fissent ou non résistance, étaient livrées au massacre et à la ruine. Un même sort menaçait celle de Troyes, et les habitants, sans défense, étaient plongés dans la consternation. Loup entreprit de les sauver. Rempli d'une assurance surnaturelle, il revêt ses habits pontificaux, marche avec son clergé à la rencontre du farouche conquérant et lui demande hardiment : « Qui es-tu ? » On connaît la réponse : « Je suis le fléau de Dieu. » Attila, désarmé par l'héroïque douceur de l'évêque, promet d'épargner la ville et s'éloigne. D'après les traditions, Attila, vaincu dans les plaines de Châlons, emmena Loup pour lui servir en quelque sorte de sauvegarde dans sa retraite, et, en le congédiant au moment de repasser le Rhin, il se recommanda à ses prières. Mais revenu auprès des siens, le noble pontife y fut accueilli par la défiance des généraux romains, qui l'accusèrent d'avoir favorisé la fuite de l'ennemi. Il fut forcé de s'exiler dans un ermitage des environs, et attendit pendant deux ans que les fidèles, mieux éclairés, vinssent le supplier de revenir.

Quoi qu'il en soit de ce récit d'une authenticité douteuse, Loup mourut dans son diocèse, le 29 juillet 479, laissant la mémoire d'un véritable apôtre. Il est un des patrons de Troyes.

30 JUILLET.

SAINT ABDON.

Jeune et riche, Abdon était un Persan chrétien venu à Rome avec Sennen, dont on ne le sépare pas, soit vers la fin du règne de Dèce, soit sous Gallus ou Émilien, qui se succédèrent à si peu de distance. La

Fig. 168. — Autel et statue d'Apollon.

persécution venait de s'élever pour la septième fois contre les chrétiens. Arrêtés, nos Asiatiques refusèrent de sacrifier et furent jetés en prison. Le lendemain, on voulut leur faire fléchir le genou devant la statue d'Apollon, mais loin de l'adorer, ils crachèrent dessus d'un air méprisant. Aussitôt on les fouette avec des cordes plombées, et quand ils sont lacérés jusqu'au sang, déchirés de mille blessures, on les jette dans l'amphithéâtre, où on lance contre eux deux lions et quatre ours. A la profonde stupéfaction de l'assistance, les animaux vinrent lentement se coucher à leurs pieds, sans leur faire le moindre mal. Le préfet attribua cette merveille à quelque prestige de magie, et, ne

sachant comment les faire périr, car les bourreaux n'auraient pas osé braver les bêtes féroces, il envoya des gladiateurs qui les égorgèrent. Leurs corps demeurèrent trois jours sans sépulture, exposés devant l'autel d'Apollon; enfin un sous-diacre nommé Quirin les inhuma. Ce double martyre eut lieu vers l'an 354.

31 JUILLET.

SAINT GERMAIN D'AUXERRE.

Cet évêque, l'un des plus remarquables de son temps par la sainteté et l'activité apostolique de sa vie, naquit vers 380, dans la ville qui lui a donné son nom. Sa famille, noble et fortunée, lui fit donner une excellente instruction, et l'envoya même la compléter à Rome, ainsi qu'il était d'usage pour les jeunes gens destinés aux professions libérales. Il y étudia la jurisprudence, et acquit une réputation d'orateur.

Son mérite le fit nommer gouverneur d'Auxerre par l'empereur Honorius. On connaît peu de chose de cette période de sa vie profane, si ce n'est qu'il avait l'habitude de se livrer passionnément aux plaisirs de la chasse. Chaque fois qu'il avait tué un animal de sa main, il en faisait attacher la tête à un grand arbre qui se trouvait au milieu de la ville. Il paraît que cela rappelait un usage païen, aussi l'évêque Amateur, après lui avoir fait mainte représentation, ordonna d'abattre l'arbre en son absence. A son retour, Germain se met dans une violente colère, menace l'évêque, mais Amateur sourit : il venait d'avoir la révélation que ce chasseur passionné deviendrait un chasseur d'âmes et le remplacerait lui-même sur le siège épiscopal. Sur un signe de l'évêque, Germain est saisi, tonsuré, revêtu de l'habit ecclésiastique, et sa destinée lui est révélée. Il s'y soumet sans protestation, s'y prépare, et, à la mort d'Amateur, il est, en effet, élu par le peuple, le 7 juillet 418.

Notre saint commence alors d'être un nouvel homme : il brille par son angélique pureté, les pauvres sont sa famille, son existence de-

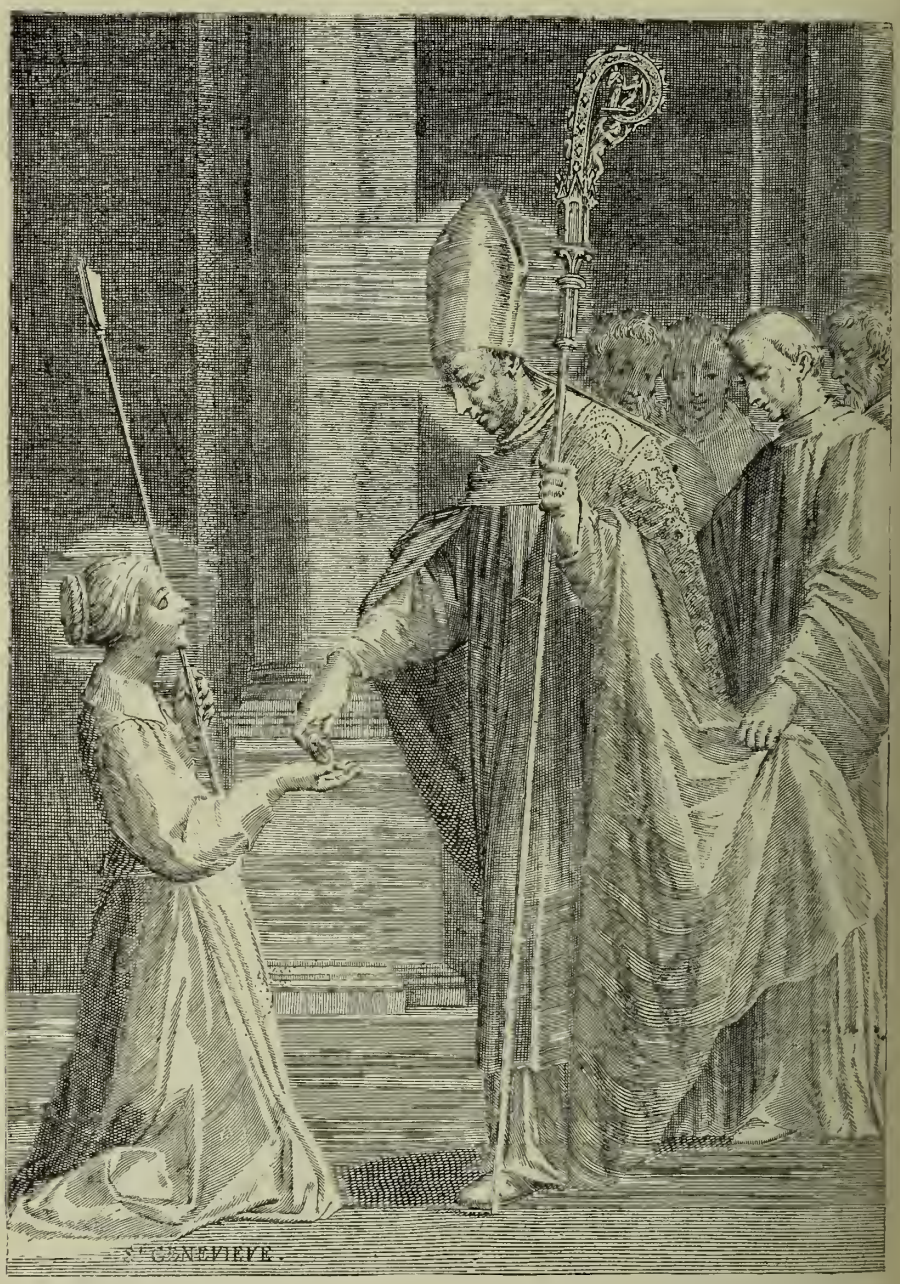


Fig. 169. — Saint Germain donne une médaille à sainte Geneviève. D'après une ancienne gravure.

vient des plus austères, il est le modèle de toutes les vertus épiscopales.

Vers 429, la Grande-Bretagne était désolée par les doctrines de Pélage, et la vraie foi menaçait de tomber sous l'hérésie du farouche Breton. Cet état de choses toucha le pape Célestin Ier, qui envoya Germain au secours des orthodoxes. Il partit avec saint Loup, évêque de Troyes, que les évêques des Gaules lui avaient adjoint, et l'on rapporte qu'en passant par Nanterre, il consacra au Seigneur sainte Geneviève, alors enfant. Accueilli avec enthousiasme en Angleterre, il provoqua aussitôt les pélagiens à une conférence qui se tint à Verulam, et il les confon-

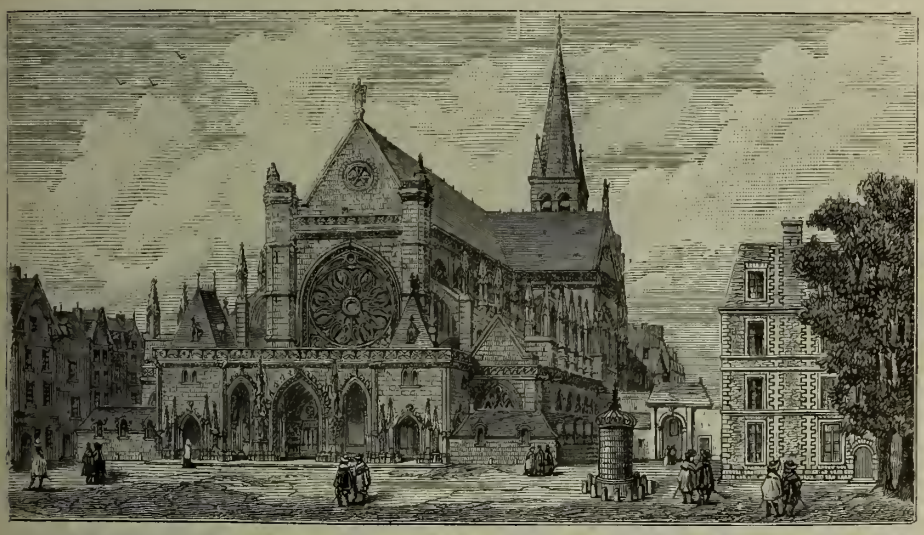


Fig. 170. — Église de Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, au XVIIe siècle.

dit et les réduisit au silence par la solidité de ses arguments. L'orgueil des chefs de l'hérésie contraint à courber la tête, il entreprit la conversion des fidèles égarés, les ramena à la foi, et couronna son apostolat en conférant le baptême à un grand nombre d'idolâtres. Comme il allait partir, les Bretons furent tout à coup attaqués par les Pictes : il resta au milieu d'eux jusqu'à ce que sa présence et ses conseils eussent décidé de la victoire.

A son retour, on le voit courir à Arles intercéder auprès du préfet des Gaules, Auxiliaire, pour son peuple, qu'il avait trouvé accablé d'impôts. En 446, il retourne en Angleterre avec Sévère, évêque de Trèves, et y complète son œuvre de pacification en fondant des écoles et des sémi-

naires, qui devaient être autant de remparts de la foi. A peine a-t-il remis le pied sur le sol des Gaules que les Armoricains, sur le point d'être châtiés pour une révolte, le supplient d'aller demander leur grâce à l'empereur. Son entrée à Ravenne fut un triomphe, et Valentinien III accorda aux rebelles un pardon qu'une seconde révolte rendit, il est vrai, inutile. Ce fut le dernier acte d'une vie si remplie. Il mourait quelques jours plus tard, le 31 juillet 448. Selon la prière qu'il en avait faite, son corps fut ramené à Auxerre; Valentinien se chargea des frais du convoi, que le clergé alla recevoir jusqu'au pied des Alpes.

Plusieurs églises en France ont été mises sous l'invocation de cet illustre prélat, entre autres celle de Paris, construite du douzième au quatorzième siècle.

SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Le célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus naquit en 1491, dans une étable, où sa mère s'était fait porter, en mémoire de l'enfantement de la sainte Vierge. Il était le onzième enfant de Bertrand Jagnez, seigneur de Loyola, en Biscaye, et reçut au baptême le nom d'*Inigo* (Ignace). Après avoir été page du roi Ferdinand d'Aragon, il entra dans l'armée, et y mena la vie dissipée des cavaliers de ce temps. Chargé de défendre Pampelune contre les Français (1521), il eut la jambe droite fracassée d'un éclat de pierre et la gauche endommagée par un boulet de canon. Ramené au château de Loyola, il y fut pansé de ses blessures; mais un os laissé en saillie sous le genou l'eût empêché de porter la botte avec grâce; il se détermina à le faire scier, et comme la jambe était raccourcie d'autant, il voulut qu'on tentât de l'allonger au moyen d'une machine de fer; mais les efforts n'aboutirent pas, et Ignace resta boiteux. Obligé de garder le lit, il demanda quelques romans pour se désennuyer; il ne s'en trouva pas au château, et on lui apporta la Légende des saints et une Vie de Jésus-Christ. Cette lecture l'attacha plus qu'il ne s'y était attendu : il admira le courage et la patience des martyrs, les austérités des solitaires. La grâce agissant, il n'aspira qu'à les imiter.

Dès qu'il fut en état de sortir, Ignace se rendit à l'abbaye de Montserrat, pèlerinage fameux par une image miraculeuse de la Vierge, y fit une confession générale le 15 août 1522, et suspendit son épée à un

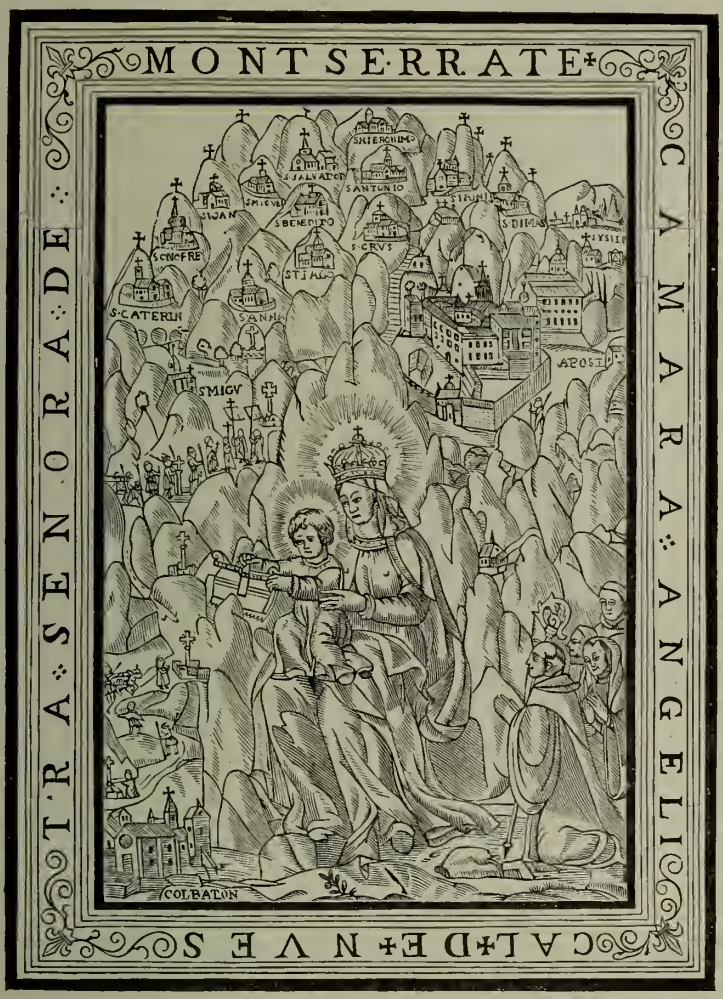


Fig. 171. — Notre-Dame de Montserrat. D'après une gravure sur bois du XVIe siècle.

pilier proche de l'autel. Désormais il n'était plus que le chevalier de Marie. A Manrèse, petite ville voisine, il alla loger à l'hôpital et commença ses mortifications par jeûner au pain et à l'eau, hormis le dimanche, où il mangeait un peu d'herbes cuites qu'il entremêlait de cendre; trois fois par jour, il se donnait la discipline avec une chaîne de fer, et se meurtrissait la poitrine avec une pierre; il assistait à tous les offices,

et mendiait son pain de porte en porte. Ne trouvant pas cette retraite assez pénitente, il se cacha dans une caverne ; mais ses austérités excessives faillirent lui coûter la vie : on le reporta demi-mort à l'hôpital. Le repos calma la vivacité de son zèle, et, suivant ses historiens, il fut favorisé de grâces extraordinaires, telles que des ravissements et des

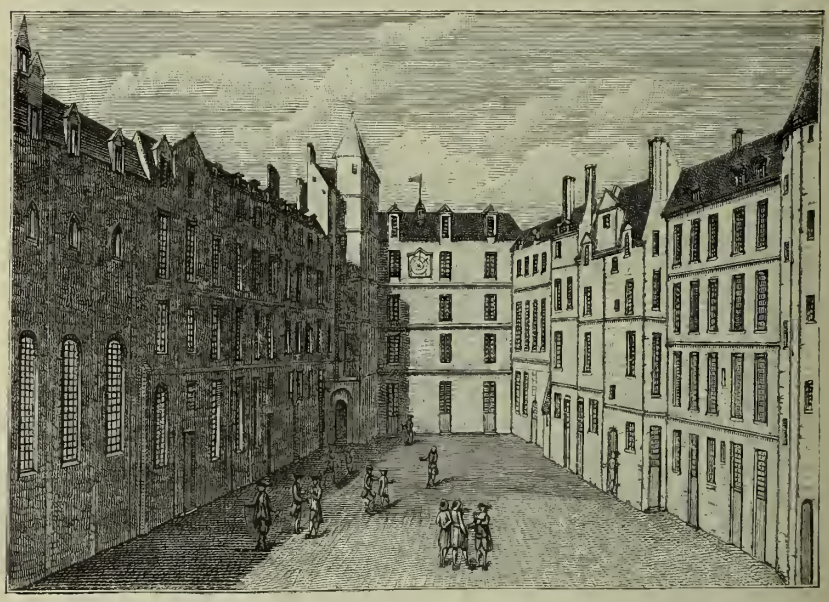


Fig. 172. — Collège de Montaigu (Université de Paris). XVIIe siècle.

extases dans la prière, ainsi que des connaissances surnaturelles sur les mystères de la foi.

Après être resté dix mois à Manrèse, il s'embarqua à Barcelone dans l'intention de visiter les saints lieux, prit terre à Gaète, reçut à Rome la bénédiction du pape, et arriva, le 4 septembre 1523, à Jérusalem. Il se mit à prêcher ; mais les franciscains, gardiens du saint sépulcre, dans la crainte que cet excès de zèle n'irritât les Turcs, le firent arrêter et transporter à Venise, d'où il regagna Barcelone. « Pendant son voyage, dit Cantù, il avait pris la résolution de fonder un ordre nouveau pour convertir les infidèles. On ne pouvait entraîner la multitude uniquement par la ferveur et la pauvreté, depuis les progrès de la civilisation. Il fallait donc demander à l'étude des moyens de succès. Sans

hésiter, âgé de trente-quatre ans, Ignace s'applique à la grammaire et à la philosophie; il écrit mal et d'une façon décousue, mais il prêche

Fig. 173. — Vœu des premiers compagnons de saint Ignace dans l'église de Montmartre. D'après un tableau de l'école de Simon Vouet. XVIIe siècle.

toujours avec tant d'ardeur que l'inquisition, alors très ombrageuse, lui ordonne de se taire, et le jette ensuite dans une prison. »

Rendu à la liberté, Ignace part seul, à pied, chassant devant lui un âne chargé de ses livres et de ses écrits, et entre à Paris au mois de février 1528. Il recommence ses études au collège de Montaigu, depuis

les humanités jusqu'à la philosophie. Cependant ses exhortations avaient porté leurs fruits ; des étudiants, des maîtres mêmes, s'attachèrent à lui, d'abord Pierre Le Fèvre, pauvre prêtre savoyard ; le Portugais Simon Rodriguez ; quatre Espagnols, François-Xavier, professeur au collège de Beauvais, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla ; ensuite, un autre Savoyard, Claude Leguay, et deux Français, Jean Codure et Pasquier Brouet. Les voyant bien résolus de se consacrer à Dieu et de répondre à ses vues, Ignace les conduisit à l'église de Montmartre, où tous ensemble entendirent la messe dans la chapelle souterraine (15 août 1534) ; puis ils s'engagèrent, par un vœu solennel, à passer en Palestine, et, dans le cas d'impossibilité, à offrir au saint-siège leurs services.

Deux ans plus tard, ils se trouvèrent de nouveau réunis à Venise, reçurent du pape l'autorisation de se faire admettre au sacerdoce, et se dispersèrent dans différentes universités d'Italie, afin d'attirer quelques étudiants dans leur société ; toutefois, comme ils ne savaient que répondre quand on leur demandait ce qu'ils étaient, Ignace leur dit que, puisqu'ils étaient associés pour combattre le vice et l'hérésie sous la bannière du Sauveur, ils n'avaient d'autre nom à prendre que celui de *Compagnie de Jésus*. Le passage de la Terre sainte étant fermé à cause de la guerre avec les Turcs, il appela ses compagnons à Rome pour délibérer avec eux sur les règlements de l'ordre nouveau (1538). On convint d'élire un général, qui serait perpétuel et jouirait d'une autorité entière ; et qu'outre les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ils s'engageraient, par un quatrième vœu, devenu plus tard absolu, à aller partout où le pape les enverrait pour le salut des âmes. Le projet d'Ignace souleva d'abord une assez vive opposition parmi les cardinaux ; mais Paul III, en face des dangers que courait la chaire de saint Pierre, ne crut pas devoir rejeter le secours que lui apportaient des auxiliaires dévoués. Outre une église consacrée sous le vocable de *Gesù* (d'où leur vint le nom de *Jésuites*), il leur donna diverses missions en Italie, et approuva l'institut par une bulle du 27 septembre 1540.

Le fondateur fut élu général, et mit la dernière main à ses Constitutions,

auxquelles il ajouta les Déclarations, qui forment tout un code monas-

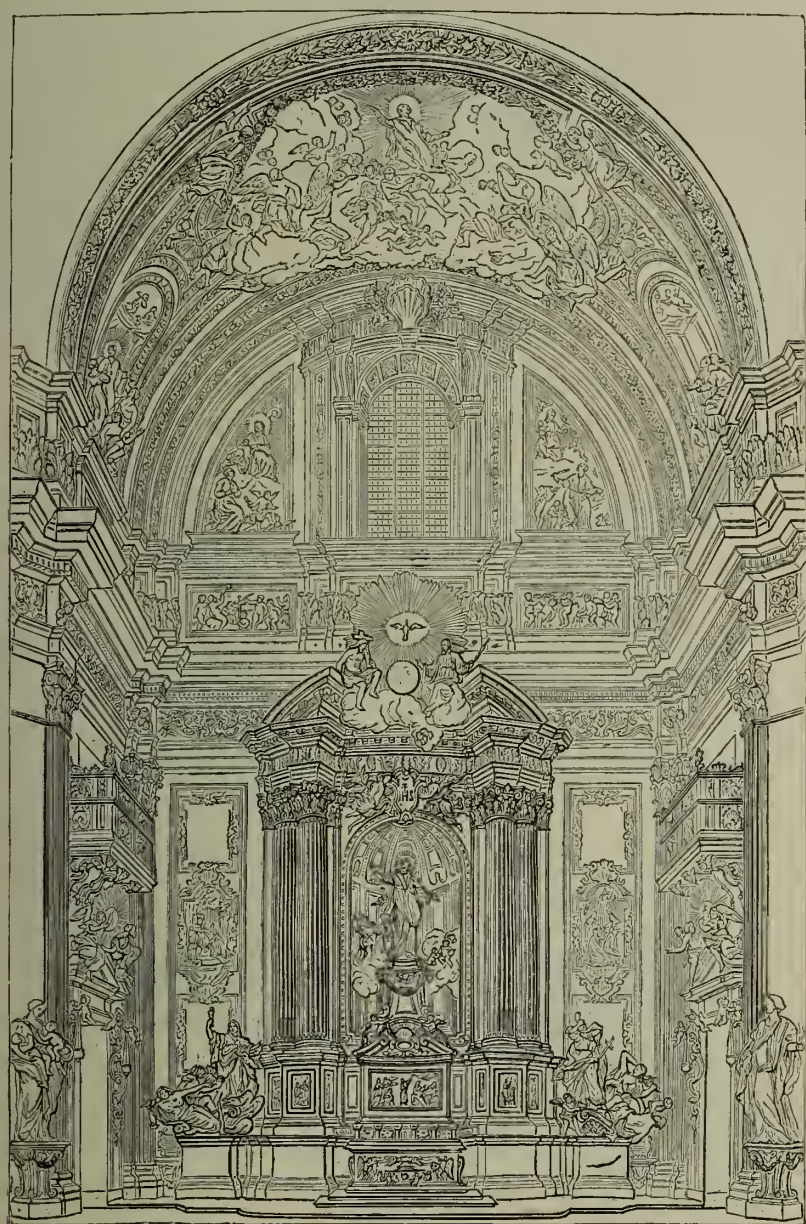
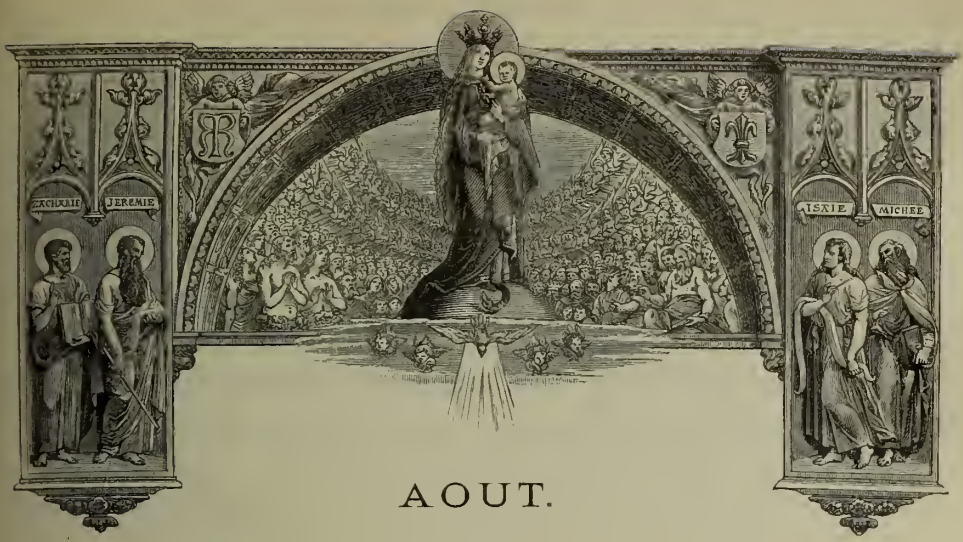


Fig. 174. — Chapelle de Saint-Ignace, dans l'église du Gesù, à Rome. XVIIe siècle.

tique. Quant à ses *Exercices spirituels,* c'est moins un livre de doctrine qu'un guide pour les méditations de l'âme. Épuisé de fatigues, usé par

la maladie, il expira, le 31 juillet 1556, à Rome. Grégoire XV le plaça au rang des saints en 1622.

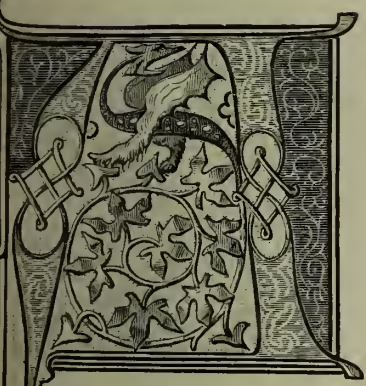
L'institut des Jésuites est le plus fortement constitué des ordres religieux modernes, et celui qui a produit le plus d'hommes remarquables. « Il avait été créé, » a écrit le cardinal de Bausset, « pour embrasser, dans le vaste emploi de ses attributs et de ses fonctions, toutes les classes, toutes les conditions, tous les éléments qui entrent dans l'harmonie et la conservation des pouvoirs politiques et religieux. Son but était de défendre l'Église catholique contre les luthériens et les calvinistes, et son objet politique de protéger l'ordre social contre le torrent des opinions anarchiques, qui marchent toujours de front avec les innovations religieuses. Ce corps était si parfaitement constitué qu'il n'a eu ni enfance ni vieillesse. On le voit, dès les premiers jours de sa naissance, former des établissements dans tous les États catholiques, combattre avec intrépidité toutes les erreurs, fonder des missions dans le Levant et dans les déserts de l'Amérique, se montrer dans les mers de la Chine, du Japon et des Indes. » A la mort de saint Ignace, la Compagnie avait déjà douze provinces, qui comptaient au moins cent collèges, sans les maisons professes. En 1880, le nombre des provinces s'élevait à vingt-deux, et celui des membres à près de dix mille.



AOUT.

1er AOUT.

SAINT EXUPÈRE OU SPIRE.



A QUELLE époque doit-on rapporter l'apostolat d'Exupère dans le Bessin, il est difficile, en l'absence des Actes primitifs, de l'indiquer précisément. D'après la légende admise dans le diocèse, la fondation de l'église de Bayeux remonterait au premier siècle, tandis qu'elle ne dépasserait pas la fin du quatrième, selon la chronologie suivie par les Bollandistes et les bénédictins, c'est-à-dire la période où les évêchés d'Évreux, de Lisieux et de Coutances furent établis avec Rouen pour métropole. Quoi qu'il en soit, Exupère, Romain ou Gaulois de naissance, fut le premier qui prêcha l'Évangile dans cette partie de la Neustrie, appelée le Bessin, et couverte alors de forêts, sanctuaires naturels de la religion des druides. Il convertit un grand nombre d'habitants, notamment le riche Regnobert, qui donna sa maison pour bâtir un oratoire dédié à la sainte Vierge.

Lorsqu'il mourut, chargé d'ans et de mérites, vers 405 probable-

ment, le premier évêque de Bayeux fut inhumé, suivant la coutume, hors de la ville et à l'extrémité du mont Phaunus, où sa prédication avait commencé. Un des premiers soins des chrétiens, dès qu'ils en eurent la liberté, fut d'élever une église sur le tombeau de l'apôtre. En 863, à cause des incursions des Normands, on transféra les reliques du saint dans le Gâtinais, et en 943 Aymon, premier comte de Corbeil, les fit déposer dans cette ville, où il fonda une église collégiale sous le vocable de *Spire,* abréviation de celui d'Exupère. Aussi notre évêque est-il devenu le patron de Bayeux et de Corbeil.

2 AOUT.

SAINT ÉTIENNE,

PAPE ET MARTYR.

Étienne, prêtre romain sous les papes Corneille et Luce, fut désigné par celui-ci comme son successeur, pendant qu'on le conduisait au supplice (mai 254). Ce fut de son temps que s'éleva la fameuse dispute touchant la validité du baptême des hérétiques; saint Cyprien le prétendait nul, et saint Étienne soutenait, avec raison, qu'il était valide. Plusieurs évêques d'Afrique appuyèrent l'opinion du métropolitain de Carthage, qui poussa les choses à l'extrême; en quoi le pape ne l'imita point, et, usant avec les dissidents de vigueur et de charité à la fois, il se contenta de leur envoyer ce décret « qu'il ne fallait rien innover, mais s'en tenir à la tradition ».

Après avoir échappé aux premières fureurs de la persécution sous l'empereur Valérien, le pontife fut découvert au moment où il célébrait la messe; il continua courageusement, et eut la tête tranchée, assis dans sa chaire devant l'autel (2 août 257). On l'enterra dans le cimetière de Calliste.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Alphonse-Marie de Liguori naquit, le 27 septembre 1696, à Marianella, bourg voisin de Naples. Il appartenait à une famille noble et ancienne; son père était capitaine dans les galères. De bonne heure, il manifesta un vif penchant pour l'étude et la piété, que fortifia l'éducation qu'il reçut chez les pères hiéronymites. Telle était la douceur de son caractère en même temps que la ferveur de son zèle pour les exercices religieux, que ses condisciples l'avaient surnommé *l'Ange*. A l'âge de dix-sept ans, il obtint, par dispense, le diplôme de docteur en droit civil et en droit canon, et sa carrière annonçait devoir être des plus brillantes lorsqu'il prit place au barreau de Naples. Grâce à une instruction solide et au crédit de sa famille, il y remporta de nombreux succès. Toutefois le monde ne lui plaisait point, il saisissait toutes les occasions de le fuir, on ne le rencontrait jamais dans les théâtres, les fêtes ou les assemblées, et c'était l'église qui était restée son lieu de prédilection. Les plus riches familles recherchaient son alliance; il répondit à toutes les avances qui lui furent faites par des refus ; la rare beauté de la princesse de Presiccio, que ses parents lui destinaient, ne put même triompher de sa résolution de vivre dans le célibat.

L'occasion s'offrit enfin à lui de renoncer à une profession qu'il avait embrassée avec répugnance. Dans une question de propriété féodale, Liguori négligea, au cours de sa plaidoirie, un des points les plus importants. Le procès fut perdu. Son client, furieux de cet oubli, vint le lui reprocher amèrement. « Pardonnez-moi, » répondit le jeune avocat, confus et les larmes aux yeux ; « pardonnez-moi, j'ai tort ; c'est une faute. » Il courut s'enfermer dans sa chambre, refusa de voir personne pendant trois jours; puis il entra, avec la permission de son père, dans le couvent du Saint-Sacrement, où il prit l'habit monastique, le 31 août 1722. Le temps de son noviciat, abrégé par autorisation supérieure, dura quatre ans; sous-diacre et diacre en 1725, il reçut l'ordination sacerdotale en 1726. Le cœur enflammé d'une charité

ardente, l'esprit purifié par le jeûne et la prière, il se livra avec joie aux pratiques multipliées, aux travaux les plus fatigants de sa nouvelle carrière. D'abord, il s'employa à la propagation de la foi ; on le vit prêcher tous les jours dans l'une des nombreuses églises de Naples ; ensuite, il parcourut à pied les campagnes, parlant au peuple un langage simple et touchant, et mérita le surnom d' « apôtre des pauvres et des ignorants ».

Dans la vie laïque, Liguori était déjà membre de l'association de la Propagande ; quand il eut reçu la prêtrise, il travailla à réaliser son vœu le plus cher, à savoir de répandre l'instruction religieuse parmi les classes peu éclairées, et fonda, en 1732, à l'ermitage de Sainte-Marie, une confrérie composée de prêtres et de séculiers. Après avoir eu à triompher de mille obstacles que lui suscitaient la malveillance et la rivalité du clergé, après avoir vu l'œuvre naissante se dissoudre et se reformer plusieurs fois, il obtint enfin l'approbation du pape Benoît XIV (25 février 1749). L'ordre adopta le nom du Rédempteur, et se répandit rapidement dans le royaume de Naples, en Sicile et dans les États de l'Église ; les premières maisons furent établies à Conza, à Nocera, à Bovino ; mais ce ne fut qu'en 1811 que les *liguoristes* (nom sous lequel ils sont plus généralement connus) franchirent les frontières d'Italie : ils fondèrent alors une succursale dans l'ancienne chartreuse de Val-Saint (Suisse), et pénétrèrent ensuite en Espagne, en Autriche et en France.

Quant à Liguori, qui partageait ses soins entre la conduite des affaires de l'ordre et la publication de ses ouvrages, il fut promu, en 1762, à l'évêché de Santa-Agata par Clément XIII, qui dut lui imposer cette dignité. Il signala son épiscopat par le maintien de la discipline, les bons exemples, les visites pastorales et la création de plusieurs établissements de charité. Quoique déjà âgé et infirme (la constante pratique de la prière lui avait courbé l'épine dorsale), il apporta dans l'exercice de ses devoirs une ardeur évangélique, professant la plus stricte pauvreté, se nourrissant de peu et vêtu de laine grossière. Lors de l'affreuse disette qui ravagea l'Italie en 1764, il vendit son patrimoine, ses effets les plus précieux, jusqu'à ses joyaux épiscopaux pour venir en aide aux malheureux de son diocèse. Affaibli

par la vieillesse et les maladies, épuisé par la pénitence et les macérations, et croyant ne plus suffire dignement à son ministère, il sollicita et obtint de Pie VI la permission de résigner son siège (1775). Il se retira à Nocera, dans la principale maison de la congrégation qu'il avait

Fig. 175. — Le Christ consolateur, d'après le tableau d'Ary Scheffer. XIXe siècle.

fondée, et y mourut, le 1er août 1787, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Ses écrits, relatifs à la théologie et à la dévotion, sont extrêmement nombreux ; la plupart ont été traduits dans toutes les langues des pays catholiques. Les miracles opérés, soit par lui-même soit par son intercession, l'ont fait ranger au nombre des saints en 1839, et Pie IX l'a proclamé, en 1870, docteur de l'Église.

3 AOUT.

SAINTE LYDIE.

Une des villes qui accueillirent saint Paul avec le plus de faveur dans sa mission de Macédoine (52) fut celle de Philippes. C'était une colonie romaine, d'habitudes paisibles et honnêtes, et les juifs, peu nombreux, n'y avaient pas de synagogue. Le jour du sabbat, l'apôtre, accompagné de Luc, de Silas et de Timothée, sortit de la ville et alla près de la rivière, dans un endroit où les femmes avaient coutume de faire leurs dévotions; il leur annonça la foi de Jésus. Une d'entre elles surtout parut touchée : « Dieu ouvrit son cœur. » On l'appelait Lydia, ou la Lydienne, parce qu'elle était de Thyatires en Lydie ; elle faisait le commerce de la pourpre, un des grands produits de l'industrie de ce pays. Elle reçut le baptême avec toute sa maison et logea les missionnaires chez elle pendant plusieurs semaines.

La petite église que Paul forma à Philippes lui fut très dévouée; à plusieurs reprises elle vint à son aide, Lydie notamment, qui ne marchanda jamais ses sacrifices. En s'éloignant, il lui laissa pour évêque Épaphrodite, un de ses disciples. Quant à sa généreuse hôtesse, on ignore à quelle époque elle s'endormit dans la paix du Seigneur.

4 AOUT.

SAINT DOMINIQUE.

Ce grand saint naquit, en 1170, à Calahorra, dans la Vieille-Castille, de parents aussi recommandables par leur piété que par leur noblesse. Dès l'âge de quatorze ans, il fut envoyé aux écoles publiques de Palencia, et s'y distingua de la façon la plus brillante. Ses progrès dans la perfec-

tion ne furent pas moins remarquables. D'une pureté angélique, il s'exerçait nuit et jour à la prière, macérait son corps par de rudes austérités, parlait peu, et couchait sur des planches ou la terre nue. Il avait vingt ans passés lorsque la mort de sa mère, qui l'avait élevé pour Dieu,

Fig. 176. — Saint Dominique. D'après une peinture de Lombardi, XVIIe siècle.

acheva de le détacher du monde. Une famine affligeait alors la province : il se défit de son argent, de son bien, de ses livres, pour venir au secours des malheureux. Il poussa même le dévouement à son prochain jusqu'à offrir d'être esclave à la place d'un pauvre homme, qui était prisonnier des Maures d'Afrique. A peine eut-il pris ses degrés à Palencia qu'il fut chargé d'expliquer l'Écriture ; il prêcha même avec un tel succès qu'on accourait l'entendre comme un oracle. Il entra

dans le chapitre de la cathédrale d'Osma, sans interrompre le cours de ses prédications.

Ayant eu l'occasion d'accompagner son évêque dans le midi de la France (1204), Dominique y fut témoin des maux sans nombre produits par les albigeois. Ces hérétiques professaient en général les doctrines de Manès et admettaient comme lui deux principes également puissants, ceux du bien et du mal ; ce qui conduisait au fatalisme, puisqu'on était soumis nécessairement à l'un des deux principes, et le fatalisme ouvrait la porte à tous les désordres. L'évêque d'Osma et Dominique se rendirent à Rome pour demander au pape Innocent III la permission de travailler à la conversion des albigeois, et, après l'avoir obtenue, ils retournèrent en Languedoc (1207). Depuis ce temps, notre saint se consacra tout entier à cette mission d'autant plus difficile que les hérétiques, soit par esprit de malice, soit que la répression les réduisît au désespoir, soit enfin enorgueillis d'être soutenus par le comte de Toulouse, s'étaient assemblés en armes, portaient la guerre chez leurs voisins, pillaient les églises et massacraient les prêtres. Dominique entreprit d'arrêter par sa faible voix la violence de ce torrent dévastateur, et ses discours amollirent plus d'une fois des cœurs que l'éloquence de saint Bernard n'avait pu émouvoir. A différentes reprises, il tint des conférences avec les docteurs de l'hérésie. Dans celle de Fanjaux, on eut recours à une espèce de jugement de Dieu : le missionnaire rédigea une courte exposition de la foi, et la remit à ses adversaires pour être livrée aux flammes, à condition que, si elle n'y était pas consumée, ils s'engageraient à regarder comme fausse leur propre doctrine ; l'épreuve fut, dit-on, répétée trois fois au milieu de l'assemblée, sans que le manuscrit reçût aucune atteinte. Ce prodige fut renouvelé en plusieurs endroits.

Cependant le meurtre de son légat, Pierre de Castelnau, avait déterminé le pape Innocent III à ordonner une croisade contre les albigeois (1208). Au milieu d'un pays livré à toutes les horreurs de la guerre, Dominique ne se départit point du seul rôle qui convînt à un prêtre : loin de faire appel au bras séculier, il n'employa jamais d'autres armes que la persuasion, la patience et la charité. Il entreprit de

réformer les mœurs dissolues de la plupart des vainqueurs avec le même zèle qu'il déployait pour la conversion des vaincus. Enfin, il n'exerça aucun acte d'inquisiteur et ne contribua ni à l'établissement de l'inquisition, qui existait avant lui, ni à la condamnation d'aucun hérétique. Ce fut pendant son séjour en Languedoc qu'il institua la célèbre dévotion du Rosaire.

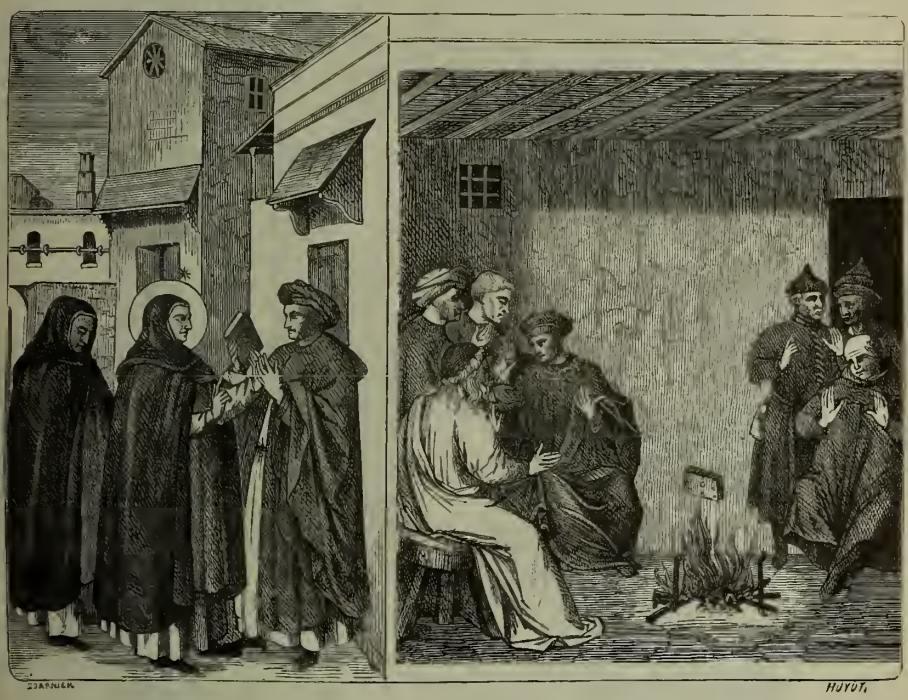


Fig. 177. — Saint Dominique combat l'hérésie des albigeois. D'après une peinture de fra Angelico. XVe siècle.

Jusqu'alors Dominique avait toujours porté l'habit et suivi la règle des chanoines de Saint-Augustin; mais il éprouvait un désir ardent de ressusciter l'esprit apostolique parmi le clergé par l'institution d'un ordre religieux qui, livré à la piété, à l'étude, et surtout à la prédication, pût arrêter les progrès de l'hérésie en répandant les lumières de la foi. Il jeta les premiers fondements de cet ordre à Toulouse, et eut en 1216 l'approbation d'Honorius III. Grâce à son activité, à ses admirables vertus, à la renommée que lui valurent de nombreux miracles, il vit s'accroître en peu de temps le nombre de ses disciples; en

Espagne, en Italie, en France, jusqu'en Pologne, il eut la joie d'élever des maisons nouvelles.

Quoique général de l'ordre, il ne se distinguait de ses religieux que par une humilité plus grande et par un surcroît de mortifications ; car,

Fig. 178. — Entrée principale de l'ancien couvent des Jacobins de la rue Saint Jacques, à Paris.

malgré les fatigues incroyables de son apostolat, malgré l'usage où il était de prêcher chaque jour, souvent plusieurs fois, partout où il se trouvait, et même sur les routes, il augmentait de plus en plus ses austérités, refusant à la nature tout ce qui n'était pas absolument indispensable. Par amour de la pauvreté, il prenait de sages précautions pour exclure les riches de son institut, et adopta pour règle de refuser

absolument les offres de legs ou de donation. Sa maxime était que celui-là est maître du monde qui sait tenir ses passions en servitude. On lui demandait un jour dans quel livre il puisait ses sermons. « Dans le livre de la charité, » répondit-il. Après avoir tenu à Bologne le second chapitre général de son ordre qu'il divisa en huit provinces, saint Dominique s'éteignit sans souffrance, le 6 août 1221, âgé de cinquante-un ans. Grégoire IX, qui avait été son ami, le canonisa, en 1234, et fixa sa fête au 4 août.

L'ordre des Frères Prêcheurs ou dominicains (appelés autrefois en France *Jacobins*, d'après le monastère que le saint avait fondé à Paris, rue Saint-Jacques) a rendu les plus grands services à l'Église, et il compte une longue série d'hommes illustres depuis Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin jusqu'au P. Lacordaire.

5 AOUT.

SAINTE AFRE.

Afre était une païenne de mauvaise vie, qui habitait la ville d'Augsbourg, lorsque l'Espagnol Narcisse vint y prêcher l'Évangile. Amenée par le saint missionnaire dans la voie du repentir, elle reçut le baptême, se dépouilla de ses richesses en faveur des malheureux, et s'efforça de réparer par une austère pénitence le scandale de sa conduite passée. Quand les édits de persécution furent rendus par Dioclétien, Gaïus, alors gouverneur de la Vindélicie, les appliqua avec rigueur. L'éclatante conversion d'Afre suffit à la signaler aux vengeances. Gaïus la fit arrêter. « Comment, » lui dit-il, « toi, une fille perdue, peux-tu prétendre à l'amitié du Dieu des chrétiens? Sacrifie aux nôtres, qui sont bien plus indulgents. — Je suis indigne d'être aimée du Christ, » répondit-elle. « Mais je sais que pour aimer il ne consulte que sa miséricorde, et que d'ailleurs il est descendu du ciel pour le salut des pécheurs. — Sacrifie, ou tu mourras dans les supplices. — Soit; il n'y a plus main-

tenant que le souvenir de mes fautes qui me remplit de crainte et de confusion. » Condamnée au feu, elle fut conduite hors de la ville, dans un îlot du Lech, et attachée toute nue à un poteau. Là, elle offrit à Dieu sa vie en expiation de ses anciens désordres, et lorsqu'on eut mit le feu au bûcher sur lequel elle était placée, elle renouvela son sacrifice et expira en invoquant Jésus (5 août 304). Sainte Afre est la principale patronne d'Augsbourg.

SAINT ABEL.

Irlandais d'origine, il vint dans les Gaules probablement à la suite d'Egbert, plus tard archevêque d'York, lors de ce grand mouvement qui poussa en France tant de missionnaires anglais. Ses prédications l'entraînèrent jusqu'en Frise, d'où sa grande réputation apostolique le fit appeler, par saint Boniface, légat du pape, à l'évêché de Reims, qui n'avait plus de titulaire légitime depuis la mort de saint Rigobert (744). Mais un certain Milon s'était emparé du siège épiscopal, et Abel, bien que régulièrement élu par le peuple et le clergé, fut forcé, après de longues luttes contre l'usurpateur, de céder à la violence et de prendre la fuite. Il se retira à l'abbaye de Lobbes, dans les Pays-Bas, dont il devint abbé, et il reprit le ministère évangélique qu'il exerça surtout aux environs de Liège et dans le Hainaut. Il est considéré comme un des principaux apôtres de ces provinces. Il y mourut vers 760, sans être revenu en France.

Abel jouissait d'une si grande considération que, dans le concile de Soissons, on lui avait conféré une juridiction extraordinaire sur le nord de la Gaule, avec pouvoir de juger les différends entre les évêques, le clergé et leurs diocésains ; de rétablir la discipline dans les monastères ; de faire restituer aux églises les biens aliénés, et d'empêcher les abbés d'aller en personne à la guerre. C'était un pasteur instruit et doué de toutes les vertus, plein de zèle et d'activité.

6 AOUT.

SAINT SIXTE II,

PAPE ET MARTYR.

Au pape Étienne, martyr, succéda le pape Sixte II (257), victime de la même persécution. Saint Cyprien le qualifie d'*ami de la paix* et

Fig. 179. — Le Christ pasteur de l'Église sous la persécution. D'après une peinture à fresque des Catacombes.

d'*excellent en vertus*. La querelle des rebaptisants durait encore ; le pontife, sollicité de se prononcer, les exhorta vivement à abandonner leur erreur. Un jour du mois d'août 258, il présidait une assemblée de fidèles dans le cimetière de Prétextat lorsque le lieu fut envahi par les soldats, qui se saisirent de sa personne. Comme on le menait au supplice, son diacre Laurent se désolait de ce qu'il n'avait pas le bonheur de mourir avec lui. « Dans trois jours tu me suivras, » répondit Sixte. L'escorte entra dans le cimetière où on l'avait arrêté, et ce fut sur la chaire même où il s'était tenu qu'on lui trancha la tête. Dès qu'il fut possible, on transporta son corps dans le cimetière des papes, près de la voie Appienne.

SAINT HORMISDAS.

Hormisdas, natif de Frosinone, succéda sur la chaire pontificale à saint Symmaque, en 514. Il envoya une ambassade à l'empereur Anastase, qui ne voulut point faire droit à ses justes réclamations au sujet des églises d'Asie; toutefois, il vint à bout de les pacifier et d'éteindre chez elles le schisme causé par les eutychiens. Il s'appliqua avec une attention infatigable à maintenir partout la concorde et la pureté des traditions, ainsi qu'en témoignent un grand nombre de lettres adressées aux évêques, aux princes et aux conciles. Avant d'être élevé au sacerdoce, il avait été engagé dans le mariage, et il eut un fils, saint Silvère, qui fut aussi élu pape. Saint Hormisdas mourut le 6 août 523, et eut saint Jean pour successeur.

7 AOUT.

SAINT VICTRICE.

Au milieu d'un camp romain de la Gaule Belgique, les troupes étant réunies, on vit, un jour de l'an 360, sortir des rangs un simple légionnaire et déposer aux pieds du tribun ses armes et insignes, disant qu'il ne voulait plus servir que sous les étendards du Christ. Le tribun le fit battre de verges et conduire en prison, jusqu'à ce que le général eût prononcé sur son sort. Comme on allait partir en campagne, le refus de service fut regardé comme un acte de désertion, que la loi punissait de mort. Pendant qu'il marchait au supplice, le soldat pria les gens de l'escorte de desserrer un peu ses liens qui lui meurtrissaient les chairs; loin d'en rien faire, ils l'accablèrent de coups et d'invectives, mais les liens étant tombés d'eux-mêmes, personne n'osa garrotter de nouveau celui que Dieu venait de délivrer. Julien, alors empereur, ayant appris ce miracle, fit grâce au condamné et le renvoya libre.

Le courageux soldat, nommé Victrice, devint apôtre; païen converti,

il entreprit de convertir ses compatriotes les Nerviens, encore païens, c'est-à-dire les habitants du Hainaut et de la Flandre. Il consacra de nombreuses années à ce pénible labeur; mais il en retira les fruits les plus abondants. « On bâtit des églises, on forma des communautés; les villes, les campagnes, les forêts se peuplèrent de saints; en un mot, les idoles tombèrent, et Jésus régna. » Tel est le témoignage que rendit saint Paulin de l'œuvre apostolique, dans une lettre écrite en 399. Il s'était pris, en effet, pour Victrice d'une grande affection, et ce fut lui qu'il

Fig. 180. — Le sacrifice de la messe dans un oratoire. D'après une miniature d'un ms. du IXe siècle.

alla consulter sur le projet qu'il avait de quitter le monde pour vivre dans la retraite. Ils se trouvaient ensemble à Chartres lorsqu'un père amena à saint Martin sa fille, muette de naissance, afin qu'il lui obtînt l'usage de la parole. L'évêque de Tours s'en défendit d'abord, alléguant que Victrice avait plus de pouvoir que lui auprès de Dieu, mais ils joignirent leurs instances à celles du père, et saint Martin opéra le miracle qu'on lui demandait.

On ne peut préciser l'époque à laquelle Victrice fut élu évêque de Rouen; il est probable toutefois qu'il l'était avant 388, puisqu'on le qualifie déjà ainsi. En tous cas, il avait bien auparavant reçu du saint-siège,

dans un pèlerinage aux tombeaux des apôtres, l'imposition des mains en qualité d'évêque régionnaire. L'Église de Rouen, qui, avant lui, n'était guère connue des provinces voisines, devint, sous sa direction, une des plus florissantes de la Gaule. Il la rendit bientôt illustre « par une multitude de lieux saints », et par les nombreuses reliques que lui adressèrent saint Ambroise et d'autres évêques d'Italie. Il fit en 403 un dernier voyage à Rome, et reçut, l'année suivante, du pape Innocent Ier une décrétale relative à certains points de discipline ecclésiastique. Saint Victrice mourut le 7 août 418, et ses restes, inhumés dans sa cathédrale, furent transportés, en 841, à Braine-sur-Vesle, près de Soissons.

SAINT GAÉTAN.

On pouvait appliquer à la société italienne du seizième siècle ces paroles d'Isaïe : « Elle n'a plus une partie saine depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. » C'était, du moins, ce que répétait souvent Gaétan de Thiène, le fondateur d'un ordre religieux destiné à ramener les hommes à la pratique des vertus chrétiennes. Il était né à Vicence, dans les États de Venise, en 1480, d'une famille illustre dans les lettres comme dans les armes. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé par le pape Jules II protonotaire apostolique, charge qu'il n'exerça que peu de temps, ayant été appelé à Vicence par la mort de sa mère. Ce fut pendant ce voyage qu'il entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Jérôme, où il prit l'idée de l'association qu'il devait lui-même instituer plus tard.

Après un séjour à Venise où l'avaient envoyé ses supérieurs, il revint à Rome et y fonda, le 14 septembre 1524, l'ordre des Clercs réguliers, avec l'approbation du pape Clément VII. Les principales fins de l'institut étaient : la réforme des mœurs ecclésiastiques, l'excitation à la pauvreté volontaire et au zèle religieux, la prédication, la visitation des malades, enfin la lutte contre l'hérésie. Le premier supérieur de l'ordre fut Jean-Pierre Caraffa, évêque de Théate, dans le royaume de Naples, ce qui fit donner aux religieux le nom de *Théatins*. Gaétan,

qui avait voulu s'effacer par humilité, fut néanmoins mis, trois ans plus tard, à la tête de ses clercs. Ils rendirent tous les services que l'on attendait d'eux et se firent surtout remarquer par leur dévouement lors d'une peste qui désola Venise. Leur fondateur mourut à Naples, le 7 août 1547.

8 AOUT.

SAINT CYRIAQUE.

Sous le règne de Dioclétien, des chrétiens avaient été condamnés à travailler à la construction de ces thermes qui devinrent dans la suite une église sous le nom de Sainte-Marie des Anges. Comme ils étaient accablés de besogne et nourris à peine, Cyriaque, Large, Smaragde et d'autres fidèles venaient en secret apporter des aliments à leurs frères. Surpris et arrêtés pour ce fait, ils furent jetés en prison. Le magistrat, nommé Carpase, essaya, par les plus violentes tortures, de les amener à sacrifier aux dieux. On s'acharna principalement sur Cyriaque, qui était diacre ; on le tira de son cachot pour lui faire subir le supplice du chevalet et de la poix fondue ; on distendit son corps avec des cordes, on l'accabla de coups de bâton ; mais il demeura inébranlable. Il fut à la fin décapité à Rome, ainsi que ses deux compagnons et vingt autres martyrs (303).

9 AOUT.

SAINT ROMAIN.

Romain, qui était soldat dans la garde de l'empereur Valérien, se trouva de service à l'interrogatoire et à la torture de saint Laurent. La constance avec laquelle le martyr endurait les tourments les plus

effroyables le frappa beaucoup, et peu à peu l'admiration succéda dans son esprit à l'étonnement, la foi à l'admiration. Laurent ayant été ramené en prison, il alla le trouver avec une aiguière pleine d'eau, le suppliant de lui conférer le baptême, ce que le saint diacre fit avec joie. Le bruit de cette conversion se répandit bientôt au dehors, et Romain fut amené devant le tribunal. A peine avait-on commencé à l'interroger, que, loin de nier ce qu'on lui reprochait, il cria à plusieurs reprises : « Je suis chrétien! je suis chrétien! » On n'en demanda pas davantage : il fut immédiatement décapité. L'exécution du soldat martyr eut lieu à Rome, près de la porte Salaria, le 9 août 259, la veille de la mort de saint Laurent.

10 AOUT.

SAINT LAURENT.

Diacre de l'église de Rome, il était chargé de l'administration du patrimoine des chrétiens. Venu en Italie de Saragosse, sa ville natale, il avait connu à Gênes Sixte qui, aussitôt élu pape (257), l'avait appelé près de lui pour le charger de ces fonctions, déjà importantes. Lorsque Sixte II fut jeté dans la prison, où l'attendait le martyre, il ne cessa de venir lui rendre compte de la distribution des aumônes confiées à ses soins ; leur conversation fut surprise par un soldat, qui en conclut que Laurent disposait d'énormes trésors.

Appréhendé, le diacre est traîné devant le tribun Parthenius, qui le somme de lui découvrir le lieu où il cache ses richesses. Laurent dédaigne de répondre, on le conduit en prison, et le lendemain il est mis à la question. Tout ce que peut inventer l'imaginative du plus féroce bourreau fut mis en œuvre pour lui arracher son secret. Mais sa constance était inébranlable ; du milieu des tourments il ne répondait aux interrogations du magistrat que par les plus admirables railleries. Fouetté au sang, le corps brûlé au fer rouge, déchiré avec des scor-

pions de fer, les membres broyés, il excitait encore les bourreaux, les mettant au défi : « J'ai Dieu avec moi, » s'écriait-il ; « je ne vous

Fig. 181. — Le pape Sixte II établit saint Laurent archidiacre de Rome et lui confie les trésors de l'Église, pour être distribués aux pauvres. D'après une peinture à fresque de fra Angelico. XVe siècle.

crains pas ; faites hardiment votre besogne. » Pendant un moment de répit, on le questionna sur sa naissance et toute la suite de sa vie.

« Je suis Espagnol, » dit Laurent; « on m'a fait chrétien dès le berceau, et j'ai toujours été élevé dans la connaissance et la pratique des lois divines. — Tu prétends connaître les lois divines, toi qui méprises les dieux et qui te moques des justes châtiments de l'impiété? — Il est vrai que je ne reconnais pas les idoles et que je méprise les tourments, mais c'est en cela que j'obéis aux ordres des lois divines. » On le menaça de le laisser toute la nuit à la torture : « Soit, » dit le

Fig. 182. — Étendard de Jeanne Hachette, sur lequel saint Laurent est représenté avec son gril. XVe siècle.

martyr, « cette nuit sera pour moi comme un jour éclatant de lumière. »

Sur cette réplique, le magistrat fit dresser un lit de fer en forme de gril, sur lequel on l'étendit, après avoir allumé dessous un petit feu pour le faire souffrir à loisir. « Sache, misérable, » dit Laurent, « que ce feu n'est que du rafraîchissement pour moi et qu'il réserve toute son ardeur pour te brûler toi-même éternellement sans jamais te consumer, car ton tour viendra. » Il ajouta, un instant après : « Ne vois-tu pas que ma chair est assez rôtie d'un côté? Tourne-moi donc de l'autre. » Quand les bourreaux l'eurent retourné avec des fourches de fer, il dit encore : « Me voilà rôti à point, mange maintenant. » Et il expira (10 août 259). Saint Laurent a toujours été en

grande vénération dans toute l'Église, et il est peu de martyrs dont le nom ait été plus célébré par les Pères. Sous le règne de Valentinien III, l'impératrice Placidie éleva en son honneur une église, rebâtie en 578 et en 1863, et qui est une des cinq basiliques de Rome.

SAINTE PHILOMÈNE.

Le 25 mai 1802, on découvrit à Rome, pendant des fouilles faites dans le cimetière de sainte Priscille, sur la nouvelle voie Salaria, une pierre

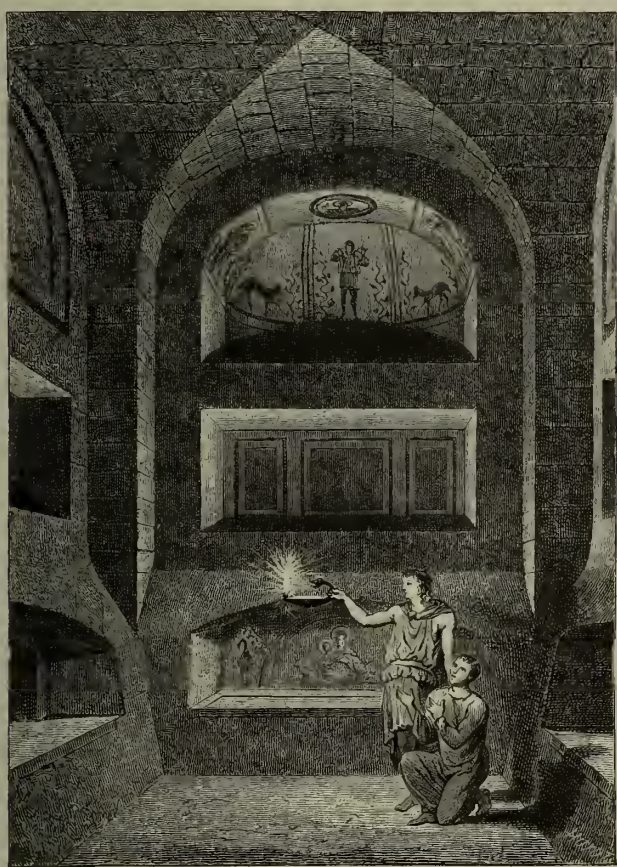


Fig. 183. — Étages de tombeaux dans les Catacombes.

sépulcrale en terre cuite, portant les symboles de la virginité et du martyre. Il y avait une ancre, une flèche et une palme; au-dessous une

sorte de fouet, deux autres flèches les pointes disposées en sens inverse; enfin, un lis qui désigne une vierge. Coupant d'une ligne transversale les figures symboliques, une inscription, mutilée par le temps ou par les outils des ouvriers, permit de lire en partie le nom de la martyre : *Lumena*. La pierre enlevée, des ossements apparurent, accompagnés d'une fiole de verre extrêmement mince, à moitié brisée et dont les parois étaient couvertes de sang desséché. Ce sang était un indice indubitable du genre de mort qu'avait dû souffrir la martyre : elle avait eu la tête tranchée. Quant aux flèches, elles semblaient indiquer qu'elle avait subi le supplice de saint Sébastien, et l'ancre, qu'on avait essayé de la jeter à l'eau avec une ancre au cou, comme il arriva au pape saint Clément; le fouet s'expliquait tout seul. On fut autorisé à penser, d'après ces indices, que Philomène était morte pour la foi au temps de Dioclétien, et Pie IX l'inscrivit au Martyrologe romain.

11 AOUT.

SAINTE SUZANNE.

Suzanne, Romaine de bonne famille, fut élevée dans la foi chrétienne et se consacra de bonne heure au Seigneur. Elle était nièce du pape Caius et fille de Gabinius, personnage de marque, qui, devenu veuf, avait embrassé l'état ecclésiastique; ils avaient, dit-on, des liens de parenté avec l'empereur Dioclétien. Aussi ce dernier jeta-t-il les yeux sur Suzanne pour la marier, et l'époux qu'il lui proposa était son collègue Maximien, païen endurci, qui avait plus d'une fois persécuté les chrétiens. Elle refusa obstinément une semblable alliance, préférant la mort à la violation de l'engagement qu'elle avait pris. Afin de vaincre sa résistance, elle fut reléguée chez elle un assez long temps; puis des promesses on passa aux menaces, et rien n'ayant pu la décider à l'apostasie, elle eut le corps déchiré à coups de fouet et la tête tranchée (295). La maison qui avait été le lieu de sa naissance, de ses luttes et de

son martyre fut changée par saint Caius en une église, où il célébra la messe en son honneur.

SAINT TAURIN.

Dans l'un des premiers siècles, il quitta Rome, sa ville natale, où il avait reçu les ordres, dans le dessein d'annoncer l'Évangile aux peuples qui ne le connaissaient pas encore. Traversant les Gaules, il arriva dans le pays d'Évreux, et, voyant qu'il y avait là beaucoup de bien à faire, il s'y arrêta. Ses succès furent bientôt si considérables, que la jalousie des prêtres païens le dénonça au préfet Licinius. Interrogé sur les motifs de son voyage, il répondit qu'il était venu apporter la loi du vrai Dieu ; sur quoi, il fut jeté en prison et condamné au fouet. Le courage avec lequel il supporta ce supplice amena de nouvelles conversions, et même celle de la propre femme de Licinius, Léonille. Dans la suite, le préfet lui-même demanda le baptême, et notre saint put, sans être inquiété, continuer ses travaux apostoliques, qui furent très fructueux.

A sa mort, dont on ne connaît pas la date, le pays tout entier était gagné au christianisme, et il y avait à Évreux un évêché fondé par lui, et dont il avait été le premier titulaire. La belle église qui lui est dédiée dans cette ville renferme son tombeau.

SAINT GERY.

Né vers 550, à Yvoy (aujourd'hui Carignan, dans les Ardennes), il fut ordonné diacre par saint Magnéric, évêque de Trèves. Le zèle qu'il déployait dans l'instruction des fidèles le fit choisir en 589 pour remplacer saint Vaast sur le siège de Cambrai et d'Arras, diocèses qui étaient alors réunis sous la même juridiction. Il vint à bout de purger ce pays des restes du paganisme, et porta même l'Évangile jusque dans les plus sauvages cantons du Brabant. « Les rares habitants de ces déserts », dit l'abbé Destombes, « paraissaient moins des

hommes que des bêtes ; à chaque pas, le missionnaire trouvait le spectacle de l'idôlatrie la plus grossière. Gery fut probablement le premier qui osa s'aventurer parmi eux, et ce n'est qu'à force de bienfaits et de prestige qu'il parvint à les attirer. Il arriva à une petite île formée par la Senne ; bornant là ses courses apostoliques, il y éleva une

Fig. 184. — Arrivée de saint Gery à Cambrai et vue de l'église de Saint-Médard. D'après une miniature des *Chroniques de Hainaut*. XIVe siècle.

chapelle que le zèle des convertis changea bientôt en église. Telle est l'humble origine de la ville de Bruxelles. » Épuisé par les fatigues de l'apostolat, il mourut au retour d'un voyage aux environs de Périgueux, où l'évêché de Cambrai possédait des biens, le 11 août 619.

Il fut enterré dans l'église de Saint-Médard, qu'il avait fait bâtir. Charles-Quint l'ayant démolie pour y élever une citadelle, les chanoines qui la desservaient emportèrent avec eux les reliques de l'évêque

dans le monastère de Saint-Vaast, où ils se retirèrent, et qui a porté depuis lors le nom de Saint-Gery.

12 AOUT.

SAINTE CLAIRE.

Elle naquit à Assise, en Ombrie, en 1193, de la famille des Sciffi, l'une des plus considérables du pays. Ayant entendu parler de la vie admirable que menait saint François d'Assise, elle alla le trouver pour le consulter sur les moyens de se consacrer entièrement à Dieu. Voyant sa grande piété, il lui inspira le dessein de faire pour les personnes de son sexe ce que lui-même avait déjà commencé pour les hommes. Le jour des Rameaux (18 mars 1212), elle reçut de ses mains l'habit religieux, malgré l'opposition de sa famille, qui employa même la violence pour la détourner de la voie qu'elle avait choisie. Sa jeune sœur Agnès s'étant jointe à elle, François leur conseilla de se retirer dans une maison de la ville, attenant à l'église de Saint-Damien.

Ce fut là qu'elle fonda l'ordre des Clarisses (1213), dont elle fut constituée à vingt ans la supérieure. On y pratiquait des austérités jusque-là inconnues aux femmes. Claire et ses filles allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, ne parlaient que dans les cas de nécessité ou de charité. La supérieure ne se contentait pas de ces mortifications : elle portait toujours un cilice de crin, multipliait les jeûnes, couvrait de brins de fagots la terre de son coucher, et se donnait fréquemment de rudes disciplines. Le rang qu'elle occupait n'était pour elle qu'un moyen de se réserver les tâches les plus basses et les plus humiliantes ; la première levée, elle préparait de ses mains tout ce qui était nécessaire pour la célébration de l'office ; elle lavait les pieds des sœurs converses quand elles revenaient de la quête ; elle servait à table et soignait les malades. Son amour de la pauvreté n'était pas moins admirable ; l'ordre vivait d'aumônes, et, plutôt que de mitiger la règle sur ce point, elle distribua

entièrement aux pauvres un héritage considérable, sans rien retenir pour elle. On rapporte que la ville dut deux fois son salut à ses prières, les troupes impériales qui l'assiégeaient ayant battu en retraite sans motif explicable.

Dans sa dernière maladie, Claire montra une patience rare, ne parlant pas même des atroces douleurs qu'elle ressentait; comme on l'exhortait à la résignation, elle répondit : « Depuis que j'ai goûté l'amertume du calice de la passion de notre Sauveur, je n'ai rien trouvé, dans toute ma vie, qui ait pu m'affliger. » Elle mourut à Assise, le 11 août 1253. On l'enterra le lendemain, jour auquel l'Église a fixé sa fête, et le pape Innocent IV assista aux funérailles, ainsi qu'un grand nombre de cardinaux. Elle fut canonisée en 1255.

L'ordre qu'elle avait fondé se partagea en deux : celui des Pauvres Clarisses et celui des Urbanistes, ainsi appelées d'après le pape Urbain IV, qui leur permit d'avoir des revenus. Plusieurs congrégations de femmes, telles que les Capucines, les Annonciades, les Cordelières, les Récollettes, étaient des branches de l'ordre de sainte Claire.

13 AOUT.

SAINT JUNIEN.

Né vers 510 au village de Champagné-Saint-Hilaire, en Poitou, il reçut l'éducation des nobles, et fit de grands progrès dans les lettres divines et humaines. Parvenu à l'âge de raison, il « abandonna sa chevelure » pour se livrer au culte de la religion. A l'exemple des premiers anachorètes, il se renferma dans une étroite cellule construite de ses propres mains, et vécut là comme un criminel au fond d'un cachot; son unique distraction était d'errer à travers les bois, absorbé dans la prière ou la méditation, et sans aucune compagnie. Plusieurs religieux vinrent, au bruit de sa sainteté, se placer sous sa conduite et le forcèrent à sortir de la solitude. Ayant consenti à se laisser ordonner prêtre

afin de pouvoir les conduire plus sûrement dans les voies de la perfection, il songea à fonder un monastère ; mais il fut traversé dans cette entreprise par les gens du fisc, qui l'accusèrent d'usurper sur le domaine royal. Clotaire Ier se trouvait non loin de là, dans la manse de Javarzay ; il accueillit Junien avec de grands honneurs, lui demanda à genoux sa bénédiction, et le renvoya comblé de présents. « En outre, dit-il, nous accordons à ta sainteté autant de terrain qu'il lui plaira, autant qu'il peut suffire à toi et aux tiens, tant pour accomplir les exercices prescrits par votre règle que pour faire paître les bêtes de somme et les troupeaux. » Ce fut alors que Junien fit bâtir l'abbaye de Mairé, qu'il plaça sous la règle de saint Benoît. Bien qu'il en fût le supérieur, il continuait à mener la vie d'un ermite, et de temps à autre il se retirait dans une cellule isolée pour vaquer plus librement à la contemplation.

Il se forma entre lui et la reine Radegonde, qui avait cherché la paix du cloître à Poitiers, une amitié toute spirituelle ; il ne portait pas d'autres vêtements que les habits de laine qu'elle filait pour lui, et de son côté il lui envoya une chaîne de fer qu'elle appliqua sur sa chair nue, en guise de cilice. Ils étaient convenus de prier l'un pour l'autre après leur mort : ils moururent le même jour, le 13 août 587.

Il faut distinguer l'abbé de Mairé d'un reclus, appelé aussi *Junien,* et qui est honoré le 6 novembre. C'était le fils d'un compagnon de Clovis. A quinze ans, il quitta tout pour se réfugier dans un lieu ignoré du Limousin, au bord de la Vienne ; il n'en sortait guère que pour aller prier au fond des bois, à l'ombre d'une immense aubépine. Après quarante ans d'austérités, favorisées du don des miracles, on l'enterra sous cet arbrisseau, qui ne disparut que pour faire place à un couvent, autour duquel s'éleva la ville de Saint-Junien.

SAINTE RADEGONDE.

Après avoir conquis le pays des Thuringiens, les rois francs Thierry et Clotaire firent entre eux un égal partage du butin et des prisonniers

(529). Dans le lot de ce dernier tomba la fille d'un roi des vaincus : c'était Radegonde. Elle avait à peine huit ans; mais sa grâce et sa beauté précoce produisirent une telle impression sur l'âme sensuelle de Clotaire, qu'il la fit conduire dans une de ses *villas*, à Athies-sur-Somme, où elle reçut une éducation soignée et même littéraire. Elle prit goût à l'étude, et, détournant sa pensée d'un siècle violent et grossier, elle embrassa la vie chrétienne. Lorsqu'elle vit le moment venu d'épouser le roi, elle s'échappa de nuit, dans une barque; on l'eut bientôt reprise, et Clotaire la proclama reine (538).

Cette union forcée ne produisit chez Radegonde que d'inexprimables dégoûts, et naturellement elle chercha à s'y dérober par les secours que lui offrait la religion. Elle consacrait tous ses loisirs à des œuvres de charité ou à des pratiques de pénitence; elle se dévouait en personne au service des pauvres et des malades, notamment à sa maison d'Athies, qu'elle avait convertie en un hôpital de femmes. Les fêtes guerrières, les jeux bruyants, les banquets la fatiguaient et la rendaient triste; mais s'il survenait quelque évêque ou clerc, elle s'attachait à lui, l'entretenait longuement, et le chargeait de cadeaux en signe de souvenir. « C'est une nonne que j'ai là, » disait son mari; « ce n'est pas une reine. » Au bout de six ans de mariage, Clotaire fit mettre à mort, sans motif, le jeune frère de Radegonde, qu'elle aimait tendrement.

A cette horrible nouvelle, Radegonde, feignant d'aller chercher des consolations religieuses, s'en vint à Noyon auprès de l'évêque Médard, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Elle va le trouver à l'autel, et le supplie de la consacrer au Seigneur en lui donnant le voile. L'évêque hésite; les Francs lui défendent d'obéir. Mais la reine, jetant sur son costume royal une robe de recluse, dit à Médard d'un ton ferme : « Si tu tardes à me consacrer, si tu crains plus un homme que Dieu, le bon Pasteur te demandera compte de l'âme de sa brebis. » Ranimé par cet appel, il consacre Radegonde à Dieu, par l'imposition des mains (544). Après s'être dépouillée de tous ses joyaux et pierreries en faveur des pauvres, elle gagna Orléans, descendit la Loire jusqu'à Tours, et s'arrêta quelque temps dans l'un des asiles ouverts

près du tombeau de saint Martin. Afin d'augmenter la distance qui la séparait de son farouche époux, elle se rendit à Poitiers. Clotaire la fit poursuivre, et il vint lui-même jusqu'à Tours; mais les remontrances énergiques de l'évêque l'empêchèrent d'aller plus loin.

Fig. 185. — Sainte Radegonde. D'après une miniature d'un ms. du XIe siècle.

Libre désormais, Radegonde s'occupa du monastère qu'elle avait dessein de fonder aux portes de la ville sous le vocable de la Sainte-Croix. C'était une de ces vastes villas gallo-romaines qui renfermaient, outre l'église et les bâtiments claustraux, des bains, des portiques, des jardins, et dont l'enceinte, munie de tours et de créneaux, ressemblait à une forteresse. Elle avait obtenu en présent de l'empereur Justin,

auprès de qui vivaient encore, réfugiés à la cour de Constantinople, ses deux derniers parents, un fragment de la vraie croix, d'où le nom qu'elle donna à son couvent. Elle y attira près de deux cents filles, la plupart de race gauloise et de famille sénatoriale, et leur donna pour abbesse une de leurs jeunes compagnes, Agnès, qu'elle avait

Fig. 186. — Sainte Radegonde reçoit l'habit religieux des mains de saint Médard, évêque de Noyon. D'après une gravure sur bois du XVIe siècle.

élevée. « Volontairement descendue au rang de simple religieuse, » rapporte un écrivain, « elle faisait sa semaine de cuisine, balayait à son tour la maison, portait de l'eau et du bois comme les autres, n'étant plus reine que par l'ascendant de l'esprit, du savoir et de la bonté. A elle de maintenir la règle, de raffermir les âmes chancelantes par des exhortations de tous les jours, d'expliquer et de commenter le texte de l'Écriture et des Pères, entremêlant ses graves homélies de mots empreints de tendresse. « Vous que j'ai choisies, mes

filles, » disait-elle; « vous, jeunes plantes, objets de tous mes soins; vous, mes yeux, ma vie, mon repos et tout mon bonheur! » L'étude des lettres figurait parmi les occupations imposées à la communauté; l'on devait y consacrer deux heures par jour, et le reste du temps était donné aux exercices religieux, à la lecture de Livres saints, à la transcription des manuscrits, à des ouvrages de femme. Dans sa vie de recluse, Radegonde n'en conservait pas moins une vive sollicitude pour les intérêts de la maison royale et du pays de son adoption. Au plus fort des luttes entre Frédégonde et Brunehaut, ses deux belles-filles, elle intervint sans cesse pour prêcher la paix et la réconciliation. Il y avait plus de dix ans que le monastère de Poitiers attirait l'attention du monde chrétien, lorsque le poète Fortunat le visita en 467. Comblé de soins et d'égards, il s'établit dans la ville, y prit les ordres et resta l'ami et le conseiller de Radegonde.

La sainte reine mourut le 13 août 587, ayant porté jusque-là sur sa chair nue une chaîne de fer, qu'elle avait reçue en don de saint Junien, l'abbé du Poitou. Elle fut enterrée à Poitiers, dans l'église de Notre-Dame, et l'évêque Grégoire de Tours présida à ses funérailles.

---

14 AOUT.

SAINT STANISLAS KOSTKA.

Fils de Jean Kostka, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, il naquit au château de Rostkof, le 28 octobre 1550. Élevé dans les pratiques de la plus vive piété, il se consacra de bonne heure à Dieu. Quand il eut quatorze ans, on l'envoya compléter ses études à Vienne, avec son frère Paul, sous la direction d'un précepteur nommé Bilinski, qui s'efforça en vain de modérer la dévotion du jeune Stanislas. Après une grave maladie qui l'avait mis à deux doigts de la mort, il résolut de se vouer à la vie religieuse et fit choix de la Compagnie de Jésus. Le P. Magius, provincial, auquel

il s'en ouvrit, n'osa le recevoir, devant les menaces de son père, et le légat du pape, le cardinal Commendon, lui conseilla, pour le même motif, d'abandonner ce projet, du moins pour le présent.

Loin de se décourager, il se rendit secrètement à Dillingen (Bavière), où le P. Canisius ne fit aucune difficulté de l'admettre parmi les novices. Il prit l'habit en 1567 et devint bientôt le modèle et l'édification de la maison par son exactitude à la règle, sa modestie et sa ferveur angélique. On le voyait souvent en extase pendant la messe, et surtout après la communion. Mais le monde ne semblait pas digne de lui, et il reçut des avertissements intérieurs de sa fin prochaine. Le 10 août, se trouvant indisposé, il fit la remarque qu'il touchait à sa dernière heure. Sur le point d'expirer, il demanda tout haut pardon de ses fautes; après quoi, il rendit l'âme (15 août 1568), n'ayant pas accompli sa dix-huitième année. Sa mémoire est honorée le 14.

15 AOUT.

L'ASSOMPTION DE MARIE.

Après vingt ans de stérilité, Anne, femme de Joachim, fut mère par une grâce spéciale de Dieu; l'enfant, qui était venu au monde à Nazareth, le 8 septembre, reçut le nom de Marie (en hébreu, *Mariam*). C'est à cette date que l'Église célèbre la Nativité de la sainte Vierge.

Au terme fixé par la loi, c'est-à-dire quatre-vingts jours plus tard, Anne se dirigea vers le temple pour accomplir la cérémonie de la purification. Comme les enfants des pauvres, Marie fut rachetée par l'offrande de deux tourterelles. Elle grandit en grâce et en sagesse sous le toit paternel, et de bonne heure elle apprit à lire dans les saintes Écritures. Lorsqu'elle eut trois ans, Anne et Joachim reprirent le chemin de Jérusalem et présentèrent leur enfant au temple, en disant : « Nous venons vous offrir le don que Dieu nous a fait. » Le sacrifice fut accepté, et les portes du saint lieu se refermèrent sur le trésor dont il venait de s'enri-

Fig. 187. — Le Mariage de la Vierge. D'après Raphaël. XVIe siècle.

chir. Cette cérémonie se fit un 21 novembre, jour auquel la Présentation est fêtée par l'Église. Marie passa ces années de retraite sous la protection d'une femme dont il est fait mention par saint Luc, Anne la prophétesse, qui depuis longtemps habitait dans l'enceinte du temple.

C'est pendant ce séjour de Marie à Jérusalem que l'on place la mort de ses parents. Elle fut mise sous la tutelle d'un prêtre, et comme la virginité était un état inconnu chez les Juifs, et même tenu pour déshonorant, ainsi qu'on le voit dans l'histoire de la fille de Jephté, on résolut de lui donner un époux. Marie, se confiant à la divine Providence, accorda sa main à Joseph, homme de bien, charpentier de son état, comme elle issu de la maison de David, et qui demeurait à Nazareth. Il emmena son épouse; mais instruit aussitôt par elle de son vœu de chasteté, il le respecta.

Peu de temps après cette union si pure, l'ange Gabriel fut envoyé vers elle, et, étant entré dans sa demeure, il lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Elle fut troublée à ces paroles, mais l'ange reprit : « Ne craignez point, Marie : vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez et vous mettrez au monde un fils, et vous le nommerez Jésus. Il sera grand, et il sera appelé le fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David, son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Alors Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque j'ai résolu de demeurer vierge? » Et l'ange répondit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Marie dit : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange s'éloigna d'elle. Cette apparition, que l'on célèbre sous le nom de l'Annonciation, arriva le 25 mars.

Marie était encore absorbée dans la contemplation de ce prodige lorsqu'elle se leva, excitée par un mouvement intérieur, et s'en alla en hâte au pays des montagnes, vers la ville d'Hébron, où demeurait Élisabeth, sa cousine, mariée à un homme nommé Zacharie. Elle entra dans la maison et salua Élisabeth, qui, sentant à cette voix tressaillir l'enfant qu'elle portait en son sein, s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les

femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Mais comment se fait-il que la mère de mon Seigneur vienne à moi? » Émue à ces paroles inspirées de l'Esprit-Saint qui proclamaient sa maternité divine, Marie, après un instant de recueillement, improvisa ce sublime cantique du *Magni-*

Fig. 188. — L'Annonciation. D'après Israël van Mecken. XVe siècle.

ficat : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse, car celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enorgueil-

lissaient dans les pensées de leur cœur. Il a déposé les puissants de leur trône, et il a élevé les humbles. Il a rempli de bien ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches les mains vides. »

Après un séjour d'environ trois mois à Hébron, Marie revint à Nazareth, où habitait son époux, qui à cette époque ignorait encore le miracle opéré en elle; ils continuèrent leur vie de piété et de pureté parfaite. Ce fut pour le patriarche une douloureuse surprise lorqu'il s'aperçut que la femme dont il avait respecté la virginité allait devenir mère. Il ne savait à quoi se résoudre, n'osant même l'interroger; il eût donné sa vie pour qu'un autre Daniel vînt lui dire : « Cette femme est innocente. » Marie gardait toujours le silence. Ne voulant pas la diffamer, car c'était un juste, il prit la résolution de la renvoyer secrètement. L'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, ne craignez point de garder avec vous Marie, votre épouse, car ce qui est né en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, car il sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés. » Or, tout ceci, ajoute saint Matthieu, a été fait pour que s'accomplît la parole du prophète : « Voici qu'une vierge enfantera un fils. » Joseph, s'étant réveillé de son sommeil, fit ce que l'ange lui avait commandé : il garda Marie pour épouse.

Dans ce même temps parut un édit d'Auguste pour faire recenser tous les habitants de l'empire. Chacun devait s'inscrire au lieu d'origine de sa famille ; Joseph alla donc à Bethléem, qui était la ville de David, et il donna son nom, et celui de sa femme, sur le point d'être mère, Comme il n'y avait plus de place dans les hôtelleries, ils s'étaient logés dans une étable ; c'est là que Marie mit son fils au monde ; elle le coucha dans une crèche. Vers le milieu de la nuit, des bergers, qui couchaient dehors près de leurs troupeaux, virent tout à coup apparaître au milieu d'eux un ange environné de lumière : ils furent saisis de crainte, mais l'ange les rassura et leur dit : « Je vous apporte la bonne nouvelle : un sauveur vous est né, dans la cité de David, qui est le Christ. Voici le signe pour le reconnaître : vous trouverez un enfant, couché dans une crèche. » L'ange disparut, et les bergers se dirent : « Allons à Bethléem pour voir accompli ce que le Seigneur nous a révélé. » Ils vinrent en toute

hâte, et trouvèrent Marie et Joseph, avec l'enfant dans la crèche. Et aussitôt sortis, ils commencèrent à publier ce qu'ils avaient vu. Marie méditait en son cœur sur ces premiers hommages rendus à son fils : après les humbles bergers, ce furent des puissants qui vinrent le saluer, les Mages. Guidés par l'étoile que Dieu avait mise pour eux dans le ciel, ils étaient venus à Jérusalem, disant : « Où est le roi des Juifs nouvellement né ? » Entendant cela, le roi Hérode fut troublé, et tout Jéru-

Fig. 189. — La Nativité. D'après Schnörr. XIXe siècle.

salem avec lui. Il s'enquit donc près des prêtres du lieu où devait naître le Messie, et apprenant que c'était Bethléem, il y envoya les Mages : « Allez, dit-il, informez-vous avec grand soin de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. » Ils partirent, toujours guidés par l'étoile, qui s'arrêta sur l'étable. Ils entrèrent, se prosternèrent devant le nouveau-né et lui offrirent les présents qu'ils avaient apportés : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Après cela, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin.

Le huitième jour après sa naissance, l'enfant divin fut circoncis et nommé Jésus ; cette cérémonie eut lieu dans l'étable où il était venu au monde. Ensuite, sa mère accomplit au temps marqué le devoir de la purification, prescrit par Moïse. Elle vint au temple présenter Jésus et le racheter, selon la loi des premiers nés, au prix fixé pour les pauvres : deux tourterelles ou deux colombes. C'est alors que le vieillard Siméon entra dans le sanctuaire, prit l'enfant dans ses bras et s'écria : « Maintenant, ô Seigneur, laissez mourir votre serviteur puisque ses yeux ont vu le Rédempteur, qui sera la lumière des nations. » Le roi Hérode comptait sur le retour des Mages. Se voyant trompé par eux, il en ressentit une grande colère, et, pour atteindre plus sûrement celui qu'il redoutait, il fit massacrer tous les enfants jusqu'à l'âge de deux ans, à Bethléem et dans les pays d'alentour. Sur l'avertissement d'un ange, la sainte famille avait fui en Égypte, dont elle ne revint, pour plus de sûreté, qu'à la mort d'Hérode. Les peines prédites à Marie avaient commencé par l'exil.

De retour à Nazareth, Marie eut une période de calme, sinon de bonheur. La petite ville était charmante ; un auteur du sixième siècle l'appelle un paradis, les environs en étant moins dénudés que dans le reste de la Galilée. Joseph avait repris son métier de charpentier, et Jésus croissait et se fortifiait en esprit ; la grâce de Dieu était visiblement en lui. Il avait environ douze ans ; ses parents allèrent, comme de coutume, à Jérusalem pour les fêtes de la Pâque, et il arriva qu'à leur retour ils le perdirent parmi la foule. D'abord ils ne s'inquiétèrent pas, le croyant avec des gens de connaissance, mais à la première halte, le soir, ne le voyant pas, ils retournèrent à Jérusalem, le demandant partout. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant ; et tous s'émerveillaient de la sagesse qui était en lui. Ils furent eux-mêmes saisis d'étonnement, et sa mère lui dit : « Pourquoi, mon fils, agir envers nous de la sorte? Votre père et moi nous vous cherchions, affligés. » Il répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je me dois aux choses de mon Père? » Ils ne comprirent point, dit l'évangéliste, le sens de ces paroles. Jésus revint avec eux, car il était un fils soumis.

LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR. Peinture murale d'après HIPP. FLANDRIN (St Germain des Près à Paris)

Fig. 190. — Rencontre de Jésus et de sa mère sur la route du Calvaire. D'après Raphaël. XVIe siècle.

Cependant le temps approche où Jésus, sortant de sa retraite, va se

manifester au monde et remplir sa mission ; à mesure que le rôle du fils se développe, celui de la mère s'efface. A partir de ce moment, il n'est plus guère parlé de Marie dans les Évangiles, et l'on n'a pour continuer le récit de sa vie que des conjectures et la source de l'antique tradition.

C'était après que Jésus, ayant reçu le baptême et passé quarante jours dans le désert, eut commencé à rassembler autour de lui ses premiers disciples. Joseph étant mort, il habitait encore avec sa mère, et selon toutes probabilités ils s'étaient fixés à Cana, petite ville située à deux ou trois jours de marche de Jérusalem; ils y firent du moins quelque séjour, pendant lequel on les invita à la noce d'un de leurs parents ou amis. Le vin ayant manqué, Marie dit à son fils : « Ils n'ont plus de vin. » Mais Jésus répondit : « Femme, que nous importe, à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Et sa mère, confiante néanmoins, et connaissant son pouvoir, dit aux serviteurs : « Faites ce qu'il vous dira. » Jésus accomplit alors son premier miracle à la prière de Marie : l'eau des amphores se trouva changée en vin. Un peu plus tard, après le sermon sur la montagne, Jésus parlait au peuple, lorsqu'on vint lui dire que sa mère et ses frères désiraient le voir : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » répondit-il. Puis promenant ses regards sur l'assemblée et tendant la main vers ses disciples, il ajouta : « Voici ma mère et voici mes frères, car quiconque fait la volonté de mon Père céleste est mon frère, ma sœur, ma mère. » Par ces paroles, Jésus ne désavouait ni sa mère, ni sa famille, mais il exprimait le véritable esprit de la nouvelle loi : mettre au-dessus de tout l'attachement à Dieu.

Que devient Marie jusqu'au Calvaire? On voit, par un court passage de saint Jean, qu'elle suivit son fils à Carphanaüm, mais il y resta peu de temps. Il ne paraît pas qu'elle l'ait accompagné pendant ses prédications; et même, lors des scènes de la passion, elle ne fait point partie des femmes qui suivent Jésus au Golgotha, en pleurant. Elle n'est donc point de celles auxquelles il dit avec une sévère amertume : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » Jésus était déjà en croix, lorsque Marie arriva. Marie-Madeleine et Marie, femme de Cléophas, étaient affaissées dans leur douleur; la mère du

Christ, plus courageuse, se tenait debout, et Jean était près d'elle, qui la soutenait. Alors Jésus, oubliant les souffrances de son agonie, eut une

Fig. 191. — L'Assomption de la sainte Vierge. D'après le tableau du Poussin. XVIIe siècle.

suprême pensée pour sa mère : il lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Et il ajouta, en s'adressant à son disciple bien-aimé : « Voilà votre mère. » Après avoir vu mourir son fils, elle se réjouit de sa résurrection,

dont elle dut être témoin avant les saintes femmes ; elle assista à l'ascension, qui eut lieu à Béthanie, puis elle suivit les apôtres à Jérusalem. C'est alors, sans doute, que saint Jean la prit avec lui. Cette protection de la mère de Jésus, dont il avait été investi au Calvaire, lui donna même une certaine autorité sur les autres apôtres, car Marie était déjà l'objet de la vénération particulière des fidèles. On croit qu'elle suivit Jean à Éphèse, mais elle revint certainement mourir à Jérusalem, et c'est de là qu'elle fut ravie au ciel le 15 août, jour où est célébrée l'Assomption et où Marie est plus particulièrement fêtée dans l'Église qu'à aucun autre anniversaire.

Des sanctuaires furent élevés à la Vierge, peu après sa mort, en Syrie et en Palestine. Des traces authentiques de son culte furent trouvées dans les Catacombes : elle y est représentée, les bras au ciel, dans l'attitude de la prière, tantôt seule, tantôt avec l'enfant Jésus. Pendant les siècles suivants, les Pères de l'Église lui rendent d'éclatants et publics hommages, et au concile d'Éphèse sa maternité divine fut solennellement proclamée par la condamnation même de Nestorius (325). Saint Cyrille formula la doctrine orthodoxe, que Marie était bien la mère de Jésus comme Dieu et non pas seulement de Jésus comme homme. Pour réparer l'outrage des hérésiarques, on sentit le besoin de lui rendre désormais de plus grands honneurs. Elle avait déjà de nombreuses églises dans l'Asie Mineure, mais voilà que de splendides basiliques surgissent de toutes parts, dont trois presque simultanément à Constantinople, élevées par l'impératrice Pulchérie. Il en est de même à Jérusalem, à Alexandrie, à Carthage. Il faudra arriver jusqu'au moyen âge pour voir la dévotion à Marie enfanter de nouveau de pareils prodiges.

En Occident, le culte de la sainte Vierge sortit des Catacombes, avec la liberté de la religion, pour s'épanouir à travers les siècles en plus de soixante sanctuaires que lui consacra la seule ville de Rome ; celui de Sainte-Marie-Majeure est le plus ancien. Par toute l'Italie, Marie est extrêmement vénérée : il n'est pas un coin de rue dans les villes, pas un carrefour dans les campagnes où l'on ne voie une madone protectrice, et beaucoup de vieilles maisons en ont au-dessus de leurs portes. Peu d'églises dédiées à la Vierge sont aussi célèbres que celles que l'on voit

en ce pays, et par-dessus toutes les autres Notre-Dame de Lorette. Nous citerons en Espagne Notre-Dame du Mont-Serrat; dans les Pays-Bas, Notre-Dame d'Anvers. Parmi les peuples allemands, l'Autriche lui est consacrée. L'Europe lui appartient, car les grecs schismatiques lui ont voué un culte de choix.

La dévotion à Marie fut apportée en France avec les premiers apôtres

Fig. 192. — Vierge dite de saint Luc. D'après une image peinte sur bois, déposée à l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, vers le milieu du IVe siècle.

des Gaules, et Lyon devint un des centres où on l'invoque avec le plus de ferveur. Après sa conversion, Clovis lui promit une église, et il commença de la construire au lieu où Notre-Dame de Paris devait être achevée par Philippe-Auguste. Charlemagne lui éleva trois églises en Allemagne; Paris, assiégé par les Normands, se mit sous sa protection; les Normands à leur tour, une fois établis en France, rebâtirent, pour lui faire honneur, Notre-Dame de Rouen, enrichirent les sanctuaires qu'elle avait en Normandie, notamment à Bayeux et à Coutances, et allèrent s'agenouiller, l'Angleterre conquise, à Notre-Dame de Worcester. Une

autre façon d'honorer Marie fut de mettre sous son nom des confréries, des associations de toutes sortes; de l'invoquer avant toute entreprise. L'Europe croisée met son image sur ses bannières à côté de celle de son fils; les Jeux floraux la choisissent pour patronne. Au seizième siècle, Marie est la grande auxiliatrice de l'Église contre l'hérésie : Ignace de Loyola se consacre à elle, lui et son œuvre; Vincent de Paul et François de Sales se déclarent ses enfants et la vénèrent d'une

Fig. 193. — Le Vœu de Louis XIII. D'après Abraham Bosse. XVIIe siècle.

façon spéciale. Enfin Louis XIII couronna l'unanimité du culte que la France lui avait voué en plaçant solennellement sous sa protection sa personne, son État, sa couronne et ses sujets, le 10 février 1638.

A côté de ces manifestations extraordinaires de la piété, l'Église rend à Marie un culte fixe qui consiste en la célébration de ses divers anniversaires : la Nativité, la Présentation, la Visitation, l'Annonciation, Purification, l'Assomption, et l'Immaculée Conception, qui fut définie, par un décret du pape Pie IX, le 8 décembre 1854. Depuis cette époque, son culte a pris comme un nouvel essor, et il y a eu comme un réveil dans les mille et quelques sanctuaires qui lui sont consacrés par le monde.

SAINT ARNOUL.

Le onzième siècle fut une grande époque de rénovation religieuse. La pénitence et l'amour de la solitude amenèrent à Dieu une foule d'hommes sortis de tous les rangs; beaucoup d'entre eux, avant leur entrée en religion, portaient des noms illustres et avaient obtenu de hautes dignités dans le monde.

Tel fut Arnoul, né vers l'an 1010, des barons de Pamèle, et propre neveu des comtes de Namur, de Mons et de Louvain, en Flandre. De bonne heure, il fut armé chevalier; sa vaillance et sa force physique lui valurent le surnom d'*Arnoul le Fort*. Lorsque l'empereur Henri III vint tenir sa cour à Utrecht, il surpassa, dans les jeux guerriers, tous les seigneurs allemands par sa vigueur; ainsi l'on raconte qu'il se servait d'un mât de navire en guise de lance, et qu'il soulevait un chariot de foin avec l'aide d'un seul homme. Mais, d'un caractère humain et généreux, il faisait un noble usage de sa force. Obligé de prendre part, comme vassal de l'empire, aux guerres qui désolaient le Brabant et la Flandre, il tâchait à y mettre fin ou à les rendre moins cruelles; et comme il avait, en outre, une éloquence naturelle, il y réussissait souvent, alors que le débat était porté devant les cours de justice.

« Au milieu de tout cet éclat, » rapporte Montalembert, « Arnoul ordonne un jour à son écuyer de préparer son plus bel équipage, comme s'il voulait visiter, en grande pompe, le cour du roi de France. Au lieu de s'y rendre, c'est vers le cloître de Saint-Médard de Soissons qu'il se dirige pour aller offrir à Dieu ses armes, ses riches habits et ses longs cheveux. »

Il y vécut en véritable reclus, sans prononcer une parole, pendant trois ans et demi, jusqu'au jour où ses supérieurs l'arrachèrent à sa cellule pour remettre entre ses mains la crosse abbatiale (1078). Malgré les supplications des moines, il la déposa bientôt pour échapper aux exigences du roi Philippe Ier, qui voulait le contraindre à le suivre dans ses expéditions à la tête du ban des vassaux de l'abbaye. Sa renommée de sainteté s'était pourtant répandue au loin, et les nobles

venaient le consulter de toutes parts dans l'intérêt de la paix et du salut de leurs âmes.

A la mort de l'évêque de Soissons (1081), Arnoul fut appelé à le remplacer par le choix du clergé, confirmé par le concile de Meaux et par les ordres d'Hugues de Die, légat du saint-siège, qui lui donna en personne l'onction épiscopale. Comme le frère du prélat décédé occupait la ville avec un parti nombreux, il fut obligé d'établir sa résidence au bourg d'Oulxy-le-Château. Il mettait tout en œuvre pour éteindre le schisme, quand Grégoire VII le chargea d'apaiser les discordes sans cesse renaissantes de la Flande et d'y maintenir les droits de l'Église. Accompagné des dignitaires du diocèse de Térouanne, alors dépouillés et proscrits, il remit à Robert de Flandre les injonctions pontificales ; le comte eut un accès de violente colère, mais la douce vertu de l'évêque l'emporta, et ceux qu'il avait appelés ses pires ennemis rentrèrent en grâce. Arnoul parcourut ensuite, à la prière des nobles, les cantons de la Flandre orientale, et, après avoir eu le bonheur d'y éteindre partout l'esprit de haine et de vengeance, retourna comme simple religieux dans le monastère de Saint-Médard. Pénétrés de reconnaissance pour l'humble missionnaire, les habitants d'Oudembourg lui donnèrent, vers 1084, une église bâtie par saint Ursmar ; il fonda tout auprès une abbaye de bénédictins qui devint florissante, et ce fut là qu'il mourut, sur la cendre et le cilice, le 15 août 1087.

16 AOUT.

SAINT HYACINTHE.

Vers le commencement du treizième siècle, d'assez grands relâchements s'étaient introduits dans les mœurs et dans la religion chez les peuples du nord et du centre de l'Europe ; le dominicain Hyacinthe consacra sa vie à les ramener à la pratique des vertus chrétiennes. Né, selon l'opinion commune, en 1185, au château de Saxe, près de Bres-

lau, il était de la maison des comtes Kontski, l'une des plus notables de la Silésie, alors unie au royaume de Pologne. Il fit ses études d'abord à Cracovie et à Prague, puis à Bologne où il reçut le diplôme de docteur en droit et en théologie, et se rendit près de l'évêque de Cracovie, qui le pourvut d'une prébende. Ayant accompagné à Rome son oncle, Yves de Kontski, il y reçut l'habit religieux des mains de saint Dominique (1218), ainsi que trois gentilshommes allemands et polonais, et s'en retourna avec eux. Ils marchaient à pied, annonçant partout la parole de Dieu, dans les campagnes comme dans les villes, et c'est ainsi qu'ils parcoururent la Styrie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie.

Fig. 194. — *Panagia* grecque, ou image de la sainte Vierge, ayant sur sa poitrine le portrait de Jésus-Christ. XIIIe siècle.

Après un séjour en Pologne, où sa prédication produit des effets merveilleux, Hyacinthe repart, et il s'avance à travers la Prusse, encore barbare, jusqu'en Suède et en Norvège, fondant partout des couvents de son ordre et laissant des missionnaires pour cultiver ce qu'il avait semé. Il passe ensuite dans la Petite Russie, sur les bords de la mer Noire, dans les îles de l'Archipel. De là, il revient sur ses pas et remonte dans le grand-duché de Moscovie. Il s'y trouvait en 1231 lorsque les Tartares s'emparèrent de Kief, la capitale, et la réduisirent en cendres : au milieu du carnage et de l'incendie, Hyacinthe, tenant un ciboire d'une main et une image de la Vierge de l'autre, sortit du couvent qu'il venait

d'établir et traversa le Dniéper. Dans l'impossibilité de suivre dans ses interminables voyages le courageux missionnaire, ajoutons cependant qu'il fut un des rares Européens qui, à cette époque, se hasardèrent dans les régions à peu près inexplorées de l'Asie centrale, par exemple la Tartarie, le Tibet et ce qu'on appelait alors le Cathay, c'est-à-dire une partie de la Chine ; aussi, quand d'autres religieux parcoururent ces pays au dix-septième siècle, ils y retrouvèrent encore plusieurs vestiges du christianisme.

Hyacinthe était de retour à Cracovie en 1257, après avoir parcouru quatre mille lieues environ, et il y mourut le 15 août de la même année. Clément VIII le canonisa en 1594 et fixa sa fête au 16 août. Ses prédications furent de tous les côtés accompagnées de si nombreux miracles, qu'on l'avait surnommé « le Grand Thaumaturge ».

SAINT ROCH.

Suivant ce qu'on peut tirer de ses Actes, il naquit à Montpellier, en 1295, d'une des principales familles. Son père, Jean de la Croix, avait été, à plusieurs reprises, élu consul de la ville. Devenu orphelin, il distribua aux pauvres la plus grande partie de ses biens, confia la gestion de ce qui restait à l'un de ses oncles, et entreprit, sous l'habit d'un pèlerin, le voyage de Rome pour visiter les saints Lieux. La peste exerçait alors d'affreux ravages en Italie. Arrivé à Acquapendente, il alla droit à l'hôpital, visita les malades, et les guérit en faisant sur chacun d'eux le signe de la croix. Il multiplia ces cures miraculeuses à Rome, à Césène, à Rimini, partout où le fléau sévissait avec violence. Atteint lui-même de la contagion sur le chemin de Plaisance, il se traîna péniblement jusqu'à une forêt voisine ; ce fut là que le découvrit un chien de chasse, qui lécha ses plaies et lui apporta, chaque jour, un pain pour sa nourriture. De retour à Montpellier, ses haillons de mendiant, les privations qu'il avait endurées, et surtout sa maladie, l'avaient rendu méconnaissable ; on le prit pour un espion, et comme il ne protesta point, il fut jeté au fond d'un

noir cachot. Il y resta pendant cinq ans, ajoutant des austérités volontaires aux maux qui ne cessaient de le tourmenter. Oublié de tous, il mourut le 16 août 1327, et l'on sut alors qui il était.

Le culte de saint Roch devint presque aussitôt populaire. Les Pères du concile de Constance se placèrent sous sa protection, et à cette époque les épidémies étaient si fréquentes en Europe et si meurtrières, qu'on érigea en l'honneur de celui qui en avait triomphé une multitude d'églises et de chapelles.

17 AOUT.

SAINT MAMMÈS.

On sait peu de chose de précis sur Mammès, que les chrétiens d'Orient appelaient *le Grand Martyr*. Il était fils de Théodote, berger, et de Rufine, qui versèrent l'un et l'autre leur sang pour la foi, et le laissèrent orphelin, peu après sa naissance. Une veuve nommée Ammia, qui était riche et de famille noble, ensevelit les corps de ses parents et recueillit l'enfant qu'elle éleva avec les soins les plus tendres; elle lui laissa toute sa fortune, en mourant. C'est probablement vers cette époque qu'il fut dénoncé comme chrétien et mis en prison. Nulle torture ne put lui faire renier le nom de Jésus, et il supporta la souffrance avec une constance d'autant plus remarquable qu'il était encore très jeune. Ensuite on le livra aux bêtes dans l'amphithéâtre, mais les lions et les ours venaient se coucher devant lui et lui lécher les pieds. « Ainsi, » lit-on dans ses Actes, « les animaux les plus féroces firent voir que l'humanité avait passé dans le cœur des bêtes et la férocité des bêtes dans le cœur des bourreaux. » Après cette scène, un grand nombre de conversions eurent lieu, et l'on se hâta de le faire mourir en lui enfonçant dans le ventre une fourche de fer; il s'affaissa, retenant ses entrailles sanglantes avec ses mains, et il expira.

Ce martyre eut lieu à Césarée de Cappadoce vers 275.

18 AOUT.

SAINTE HÉLÈNE.

Hélène, née vers 248, vivait à Drepanum, près de Nicomédie, dans une condition des plus humbles, lorsqu'elle attira l'attention de Cons-

Fig. 195. — Sainte Hélène, d'après Ingres. Vitrail de la chapelle de Saint-Ferdinand des Ternes, Paris. XIXe siècle.

tance Chlore, jeune officier de l'armée, qui revenait de son ambassade chez les Perses. Il l'épousa, en eut un fils, Constantin, mais

fut obligé de la répudier pour devenir empereur. Lorsque Constantin monta sur le trône (306), il fit venir sa mère près de lui et la combla de marques de respect ; elle eut le titre d'Auguste et son nom fut gravé sur les monnaies. On ne sait à quel moment elle est devenue chrétienne ; peut-être l'était-elle de naissance, peut-être n'abandonna-t-elle le culte des idoles qu'après la conversion de son fils ; en tous cas, elle n'intervint

Fig. 196. — Sainte Hélène découvre la vraie croix. D'après une fresque du Pinturicchio. XVe siècle.

qu'assez tard dans les affaires religieuses de l'État. Constantin, trompé par les fausses accusations de sa femme Fausta, ayant fait périr son fils Crispus, Hélène en conçut un grand chagrin ; et lorsque l'empereur, dans un mouvement de sauvagerie païenne, eut cru devoir sacrifier Fausta aux mânes de son fils, elle résolut, bien qu'âgée de soixante-dix-neuf ans, d'aller faire aux Lieux saints un pèlerinage d'expiation, avec le secret désir d'y retrouver la vraie croix.

Munie des pleins pouvoirs de Constantin, elle partit à la fin de l'année 326. Rien n'était triste et désolé comme l'état où la dernière con-

quête romaine avait laissé Jérusalem : on n'y voyait que des ruines ou des temples païens élevés par Adrien, superbes, mais vides ; la ville ne contenait presque plus de chrétiens. Lorsque l'impératrice demanda à être conduite au Calvaire, on ne put lui en indiquer l'endroit. Enfin, après de longues recherches, on commença des fouilles et, quelques jours plus tard, on trouva en terre, à côté les unes des autres, trois croix de bois conservées intactes. Celle qui avait porté le Sauveur fut reconnue, ainsi que le rapporte saint Ambroise, à l'inscription placée autrefois par Pilate en trois langues différentes, et que l'on put encore parfaitement distinguer :

« Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. »

« A la nouvelle de cette découverte, » dit M. de Broglie, « un cri de joie s'échappa de toutes les familles chrétiennes. Dieu venait de consacrer par un dernier miracle le triomphe déjà merveilleux de son Église. » Quel spectacle pour tous ces persécutés de la veille « que l'instrument du supplice divin sortant tout d'un coup des entrailles de la terre, et devenant comme un signe de domination et de victoire » !

Hélène, dont on avait peu parlé jusqu'alors, devint l'héroïne du monde chrétien. On s'entretint partout de ses vertus, on s'aperçut qu'au milieu des honneurs elle avait toujours mené une vie humble et sainte. Constantin mit à sa disposition toutes ses richesses pour bâtir un monument digne de renfermer les reliques sacrées. Après avoir commencé la construction de trois églises, sur le Saint-Sépulcre, à Bethléem et au jardin des Oliviers, elle quitta les Lieux saints et mourut en allant rejoindre l'empereur, qui se trouvait alors en Illyrie (328).

19 AOUT.

SAINT DONAT.

Il était né à Orléans, vers 460, et il quitta cette ville de très bonne heure pour aller s'ensevelir dans la solitude. Il avait entendu, comme autrefois Abraham, une voix qui lui disait : « Sortez de votre patrie,

quittez votre famille, et passez dans la terre que je vous montrerai. » Il partit, alla prier sur le tombeau de saint Martin, à Tours, puis reprit son voyage, marchant à l'aventure, sans inquiétude, s'étant complètement abandonné aux mains de la Providence. C'est ainsi qu'il arriva jusqu'à la montagne de Lure, aux environs de Sisteron; il s'y arrêta : le jeune solitaire avait trouvé sa thébaïde.

Il y passa plusieurs années dans une retraite et un recueillement absolus; mais une voix parla de nouveau en lui, et il alla évangéliser les contrées voisines, dont quelques-unes étaient encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, d'autres chrétiennes seulement de nom. Ses succès furent bientôt si éclatants qu'ils excitèrent la haine du proconsul, Celse, qui le fit battre de verges et lui défendit, sous peine de mort, de sortir de son ermitage. Cependant Celse fut puni de Dieu, sa fille devint aveugle, et il fallut l'intercession du saint anachorète pour la guérir. Celui-ci quitta sa grotte une seconde fois, convertit en même temps le proconsul et sa famille; puis, ayant ainsi rendu le bien pour le mal, il retourna dans sa solitude. Il mourut le 19 août 522, après un séjour à Embrum, où l'évêque Gallicanus l'avait appelé. Un ermite nommé Florent, qui était venu vivre près de lui, l'enterra dans la caverne où il avait passé la plus grande partie de sa vie.

20 AOUT.

SAINT PHILIBERT.

Le nom de ce saint se rattache à l'une des plus puissantes abbayes de France, Jumièges, si riche en souvenirs historiques et dont les magnifiques restes commandent encore le respect et l'admiration.

Né vers 610, à Eauze, en Gascogne, il était fils de Philibaud, qui, admis dans les ordres après la mort de sa femme, avait été élu évêque de Vic. Élevé d'abord sous les yeux de son père, puis recommandé par lui au roi Dagobert, il fut si profondément touché des instructions de

saint Ouen, qu'à l'âge de vingt ans, il quitta la cour et la vie militaire pour la vie claustrale. Devenu abbé du monastère de Rebais, en Brie, il résolut, afin de se mieux pénétrer de l'esprit de saint Colomban, d'aller visiter en pèlerinage Luxeuil, Bobbio et les autres communautés qui suivaient la règle irlandaise. L'indocilité de quelques frères l'ayant forcé à quitter Rebais, il se retira non loin de Rouen, dans une presqu'île formée par la Seine, au-dessous de Duclair, et dont le sol pestilentiel n'était alors qu'un vaste marécage, infesté de reptiles et resserré entre d'épaisses forêts. Ce fut dans cette affreuse solitude, dont Clovis II et la reine Bathilde lui avaient fait concession, que Philibert entreprit de fonder son abbaye sous l'invocation de Notre-Dame (655). Il employa ses religieux à défricher les terres, bientôt converties en champs et en prés d'une merveilleuse fécondité. On y vit aborder les mariniers bretons et anglais, qui leur apportaient de quoi fournir au vêtement et à la chaussure en échange du blé et des bestiaux. De plus les moines se livraient à la pêche, et équipaient des barques pour aller dans les ports de mer racheter les captifs et les esclaves. Ils étaient soumis à une règle, dans laquelle les enseignements de saint Basile et de saint Macaire étaient combinés avec les préceptes de saint Benoît et de saint Colomban. « Philibert, » dit un auteur contemporain, « avait coutume d'emmener quelques disciples d'élite pour prêcher dans la province, d'où il arriva que beaucoup de gens, même riches et nobles, venaient en foule vers lui, et renonçant à la fois et à leurs biens et à leur propre volonté, ne demandaient qu'à servir le Seigneur. » Aussi le nombre des moines s'éleva-t-il jusqu'à neuf cents, sans compter quinze cents servants qui remplissaient l'office de frères convers. Outre deux oratoires le fondateur avait élevé à Jumièges une magnifique église en forme de croix, qui fut détruite par les Normands et réédifiée en 1050.

En 674, la nécessité ayant obligé notre saint de faire un voyage à la cour de Thierry II, il ne craignit point de reprocher à Ébroïn, maire du palais, ses injustices et ses cruautés. Il paya de plusieurs mois de prison cet acte de courage, mais ne se croyant plus en sûreté en Neustrie, il remit la conduite de l'abbaye à Richard et passa dans le Poitou. Sur une des grandes îles de la côte, à Her, il fonda un couvent nouveau ou

Fig. 197. — Église de l'abbaye de Jumièges. État des ruines en 1820.

moutier (d'où vient le nom de l'île, Hermoutier, puis Noirmoutier), et mourut dans cette tranquille retraite, en 684. Deux ans auparavant, il avait institué, auprès d'Harfleur, une abbaye de femmes, autour de laquelle grandit la petite ville de Montivilliers.

SAINT BERNARD,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce saint religieux, l'une des plus grandes figures du moyen âge, fut l'âme de la société chrétienne au douzième siècle. Né en 1091, au château de Fontaine, près Dijon, il était fils de Tesselin, qui descendait des comtes de Châtillon, et d'Alix ou Alette, fille du comte de Montbard. Envoyé à Châtillon pour y faire ses premières études, il étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès. A vingt ans, il sacrifia le rang et la richesse que lui promettait sa naissance à la résolution d'être uniquement l'homme de Dieu; ni les prières de ses amis ni les remontrances de ses parents ne purent triompher du penchant qui l'entraînait vers le cloître. Plusieurs même de ceux qui cherchèrent à le retenir dans le monde finirent par céder à son éloquence déjà redoutable et le suivirent à Cîteaux; ses cinq frères, son oncle et plus de vingt autres prosélytes y prononcèrent avec lui des vœux solennels (1114). Il avait souvent à la bouche cette parole : « Bernard, à quelle fin es-tu venu? » Dès le premier jour de son noviciat, il commença de pratiquer ce qu'il devait un jour enseigner aux autres. En 1115, afin de vivre dans une solitude plus complète, il détacha de Cîteaux une colonie de douze moines et les conduisit en procession à Clairvaux, sur les bords de l'Aube, lieu d'un aspect si sauvage qu'on le désignait sous le nom de « val d'absinthe ». Il en fut élu le premier abbé.

D'abord il se montra fort sévère sur les plus petits manquements à la règle; et comme il n'avait pas assez égard à la faiblesse humaine, quelques religieux, fervents d'ailleurs, commençaient à tomber dans le découragement. Ayant reconnu qu'il avait péché par excès de rigi-

Fig. 198. — Saint Bernard prend possession, avec les moines de Cîteaux, de l'abbaye de Clairvaux.
D'après une miniature d'un ms. du XVe siècle.

dité, il s'en punit en se condamnant un long temps au silence. Puis il

suivit la maxime, si souvent répétée dans ses ouvrages, qu'un supérieur doit plutôt gouverner en père que commander en maître. S'il avait à faire une réprimande, à imposer une pénitence, il s'y prenait de manière à montrer qu'il en souffrait plus que le coupable. « D'ailleurs, » ajoutait-il d'ordinaire, « pour vivre dans cette maison, il faut que vous quittiez vos corps; il n'entre ici que des esprits. » Le nombre de ceux que sa direction toute paternelle attirait à Clairvaux allait croissant, et l'on vit jusqu'à sept cents moines obéir au moindre signe de sa volonté. Persuadé que l'activité était le principe du salut, il les exhortait à s'appliquer aux lettres ainsi qu'aux travaux de la terre, y mettant lui-même la main, parce qu'à son avis la nature était la meilleure maîtresse pour l'intelligence des choses de Dieu. Sa principale nourriture se composait de pain bis trempé dans de l'eau chaude. Absorbé dans ses pensées, il semblait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui. La malpropreté du corps ou des vêtements lui répugnait comme un effet de l'affectation ou de la paresse.

D'une extrême rigueur envers lui-même, c'était plus encore par l'exemple que par le précepte qu'il poussait à la pratique d'une règle austère, de la prédication et des autres travaux du sacerdoce. Écoutons le témoignage que porte de lui un chroniqueur, Odon de Deuil : « Il parlait aux paysans comme s'il eût toujours vécu à la campagne, aux autres classes comme s'il eût consumé sa vie à en étudier les habitudes; docte avec les doctes, simple avec les simples, prodigue de maximes de sainteté et de perfection avec les gens d'intelligence, il se mettait à la portée de tous pour gagner les âmes au ciel. Dieu l'avait doué pour calmer et persuader; il lui avait enseigné quand et comment il devait parler, consoler ou supplier, exhorter ou corriger, comme on peut encore s'en assurer en partie en lisant ses écrits, mais non pas aussi bien que ceux qui l'entendirent; car tant de grâce était répandue sur ses lèvres, il y avait tant de feu et de véhémence dans son langage, que sa plume, quelque habile qu'elle fût, n'en a pu conserver toute la chaleur et toute la douceur. Ceux qui ne comprenaient pas sa langue demeuraient plus touchés du son de ses paroles qu'après en avoir reçu l'explication, et ils manifestaient leur émotion en se frappant la poitrine

et en fondant en larmes. » Il avait un tel dédain des grandeurs humaines que jamais il ne voulut être autre chose qu'un simple moine, et

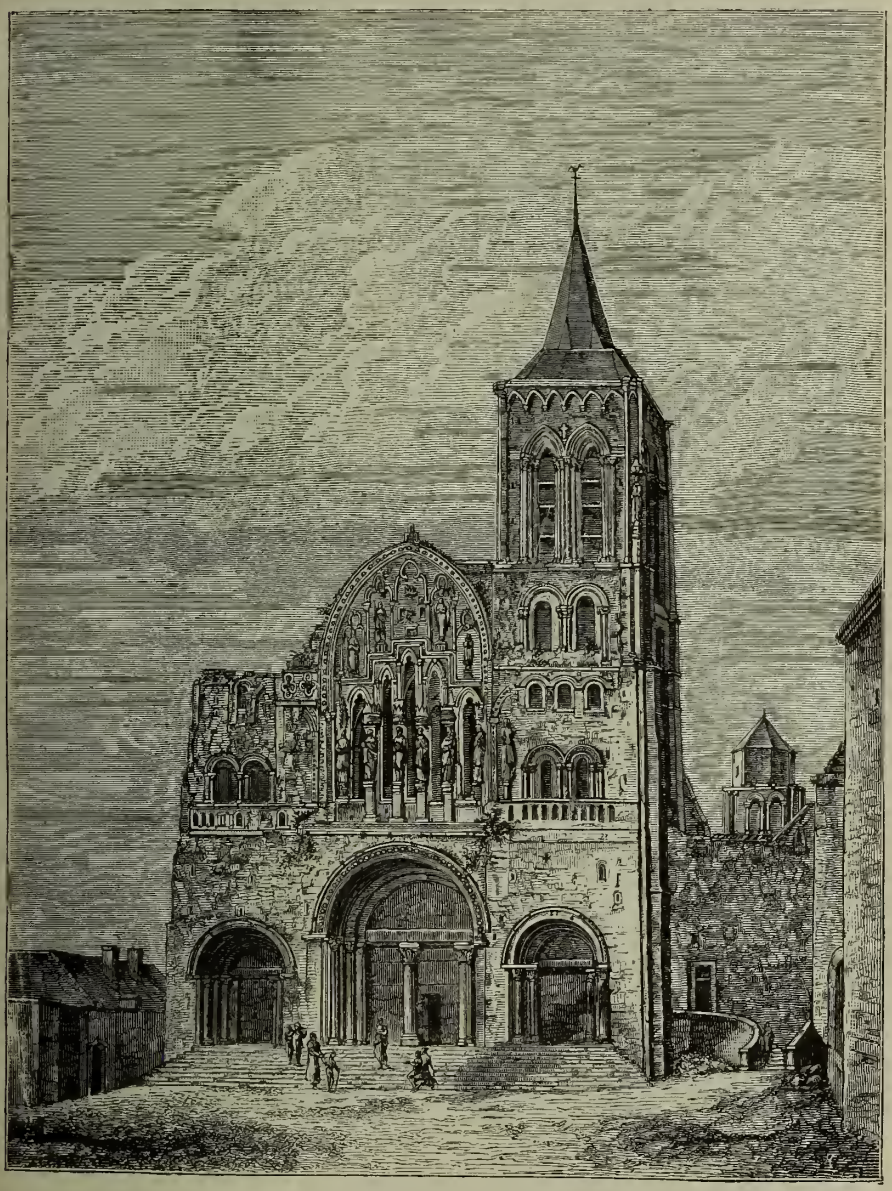


Fig. 199. — Façade de l'église abbatiale de la Madeleine, à Vezelay. XIIe siècle.

qu'il refusa les évêchés de Langres et de Châlons, ainsi que les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims.

Cependant, obligé de modérer les rigoureuses observances de sa communauté, à cause de ses infirmités précoces, Bernard se rendit peu à peu accessible au monde, et s'habitua par degrés à s'occuper des affaires générales de l'Église et de l'État. Durant la famine de 1125, il fit montre de la plus active bienfaisance, et depuis il acquit de jour en jour une réputation si brillante, par son savoir et ses vertus, qu'on le regarda comme l'oracle du clergé français.

Après la mort du pape Honorius II (14 février 1130), la majorité des cardinaux élut, le même jour, Innocent II ; mais la minorité, déclarant cet acte illégal, nomma Pierre de Léon, qui prit le nom d'Anaclet et s'établit fortement à Rome. Innocent se réfugia en France où les prélats et seigneurs convoqués à Étampes le reconnurent pour le véritable chef de l'Église. Cette assemblée mit dans tout son lustre la puissante influence de l'abbé de Clairvaux; car on n'y délibéra que pour le charger d'examiner les droits des deux compétiteurs et pour confirmer le jugement qu'il porta en faveur d'Innocent. Pendant huit ans, aucun effort ne lui coûta pour défendre cette cause légitime : il y amena l'un après l'autre les rois d'Angleterre et de Sicile, l'empereur d'Allemagne, le duc d'Aquitaine. Du fond de la solitude à laquelle il revenait toujours, il veillait sur la chrétienté. Lorsqu'il en sortait, aussi robuste de volonté que faible de corps, il tonnait contre les désordres du peuple et de la noblesse, protégeant les opprimés et les malheureux, assistant aux différents conciles, donnant une règle aux templiers, gourmandant les évêques négligents de leurs devoirs ; il intervenait dans les différends entre le pouvoir laïque et le clergé, accusait les princes devant le pape, et reprochait à celui-ci des faiblesses préjudiciables à l'indépendance du saint-siège ; il donnait des conseils, tant spirituels que temporels, parce que tous étaient pleins de confiance et de respect dans son génie, qui dominait le siècle. Au concile de Sens, il fit condamner Abailard.

On peut dire que la seconde croisade, bien qu'il ne l'eût point conseillée, fut son œuvre. Le roi Louis VII la désirait, et le pape Eugène III chargea Bernard d'annoncer la pieuse entreprise. Un parlement fut convoqué à Vezelay, près de Nevers. Louis y parut dans toute la pompe

royale, au milieu d'une immense multitude, sur une estrade, aux portes de la ville (31 mars 1146). A ses côtés était l'abbé de Clairvaux. Il fit

Fig. 200. — Apparition de la sainte Vierge à saint Bernard. D'après Murillo. XVIIe siècle.

part à l'assemblée des nouvelles funestes arrivées de Palestine, ajoutant que « le Dieu du ciel avait commencé à perdre une portion de sa terre », qu'il fallait courir à sa défense, et que le Christ a dit lui-même : Ceux

qui veulent me suivre doivent prendre ma croix. Il fut interrompu par le cri : « La croix! la croix ! » qui s'éleva de toutes parts. Aussitôt il se mit, de même que le roi, à distribuer aux assistants les croix qu'ils avaient préparées ; et bien qu'ils en eussent fait apporter plusieurs fardeaux, leur provision s'épuisa vite, et ils déchirèrent leurs habits pour en faire de nouvelles. De Vezelay Bernard passa en Allemagne, où ses prédications levèrent une nouvelle armée. « Vous avez ordonné, j'ai obéi, » écrivait-il au pape. « Les villes et les châteaux deviennent déserts, et l'on voit partout des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivants. »

Cette expédition, loin d'avoir produit les heureux résultats qu'on en attendait, eut une issue des plus désastreuses. L'animadversion publique fut assez violente pour s'attaquer, non seulement au roi, mais à Bernard lui-même. Il se contenta de répondre qu'il avait espéré que la miséricorde divine bénirait une entreprise formée pour la gloire du Seigneur, et que les croisés devaient s'en prendre à leurs fautes de tous les malheurs dont ils se plaignaient. Cette épreuve, qu'il supporta avec patience et humilité, ne l'empêcha point de travailler, avec son zèle ordinaire, à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Il fit, en compagnie du légat Albéric et de l'évêque de Chartres, une excursion dans le Languedoc pour extirper de cette province les erreurs propagées par Pierre de Bruys. La dernière assemblée à laquelle il assista fut celle qui se tint, en 1150, à Chartres, et qui avait pour but de réparer les malheurs de la croisade. Vers le commencement de 1153, une maladie grave conduisit Bernard aux portes du tombeau. Il soupirait après le moment où il verrait la fin de son pèlerinage terrestre. « Je prie Dieu, » disait-il, « de me retirer du monde à cause de ses scandales ; car je m'avoue vaincu par la violence des tempêtes, et je ne me sens plus assez de courage pour résister. » Délivré pourtant de ce premier danger, il se transporta en Lorraine, où, à la prière de l'archevêque de Trêves, il apaisa les dissensions qui s'étaient élevées entre la noblesse et les bourgeois de Metz. Mais, de retour à Clairvaux, il ne fit plus que dépérir, et mourut environné de ses religieux, le 20 août 1153, à l'âge de soixante-deux ans.

En 1174, Alexandre III le mit au rang des saints. Il avait acquis des titres à cet honneur insigne par la pureté de ses mœurs, par la ferveur de son zèle, par la loyauté de sa conduite, par la sincérité de ses pieux discours. Il n'a rien dit qu'il ne crût vrai, il n'a rien fait qui ne fût juste. Il contribua à la fondation de quatre-vingts monastères, et affermit au plus haut degré l'autorité de l'Église. Même après sa mort, il continua d'instruire et d'édifier les fidèles par ses nombreux ouvrages, écrits avec une onction pénétrante qui n'exclut ni la vivacité ni l'énergie. Le beau et touchant cantique *Ave, maris stella* est de sa composition.

21 AOUT.

SAINT PRIVAT.

Appartenant à une famille arverne, Privat naquit à Coudes, entre Issoire et Clermont, sur l'Allier, vers l'an 350. Il avait l'habitude de se retirer sur le haut d'une montagne, près de Mende, dans une grotte où il se livrait à la prière et aux mortifications de la chair. C'est là que la vénération des fidèles vint le prendre pour l'élever au siège épiscopal des Gabales ou du Gévaudan, car l'évêché ne fut transféré à Mende que dans le cours du onzième siècle. Une horde de Vandales, conduite par un chef nommé Crocus, ayant fait irruption dans le pays, les habitants se réfugièrent dans le château de Gièze, et Privat dans sa grotte, où il priait pour son troupeau. Les barbares, l'y ayant découvert, le maltraitèrent pour lui faire révéler la retraite de ses ouailles. Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir de ce côté, ils essayèrent de le faire sacrifier à leurs dieux; sur son refus, ils l'accablèrent de coups; il expira, quelques jours plus tard, des suites de ses blessures (411).

Ces hordes de Crocus sont les mêmes qui martyrisèrent, vers la même époque, saint Antide, évêque de Besançon, et saint Didier, évêque de Langres.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL.

Fille de Bénigne Fremiot, président à mortier du parlement de Bourgogne, elle appartenait par sa mère à la famille des Berbisey, également illustre dans l'épée et dans la robe. Elle vint au monde à Dijon, le 23 janvier 1572. Instruite dans les principes de la piété la plus solide, elle épousa, à vingt ans, le baron de Chantal aîné, de la maison de Rabutin. Ils

Fig. 201. — Vue du château de Bourbilly, en Bourgogne.

se retirèrent à la campagne, au château de Bourbilly, et pendant les années qu'ils vécurent ensemble, sa vie fut celle de la femme et de la mère véritablement chrétienne. Elle savait faire le bonheur de son mari, tenir sa maison d'une façon parfaite, sans négliger aucun des stricts devoirs religieux qu'elle s'était imposés. Cette existence bénie fut soudain brisée par la mort de M. de Chantal, qu'un de ses amis tua par mégarde à la chasse ; elle se trouvait veuve, à vingt-huit ans, avec quatre enfants, un fils et trois filles.

Trouvant dans la religion la force de se résigner à son sort, Mme de

Chantal fit vœu de chasteté, se réduisit aux vêtements les plus modestes, résolue à mener la vie d'une veuve selon l'Église. En 1604, elle vint à Dijon, et ce fut pendant ce voyage qu'elle connut saint François de Sales, pour qui elle conçut une admiration et une affection profondes,

Fig. 202. — Sainte Jeanne de Chantal. D'après Restout. XVIIe siècle.

le choisissant aussitôt pour directeur de conscience. Après un séjour à Monthelon, chez son beau-père, elle se rendit à Annecy, en 1606, où François de Sales lui exposa le grand dessein qu'il méditait depuis longtemps. Comme elle avait elle-même le plus vif désir d'embrasser la vie monastique, elle accueillit avec joie sa proposition : il s'agissait d'établir l'institut des *Religieuses de la Visitation.*

Sa résolution prise, elle alla faire ses adieux à sa famille. Ses filles

étaient mariées ; son fils, âgé de quinze ans, fut tellement affecté de voir sa mère le quitter pour toujours, qu'il se coucha en travers de la porte par où elle allait sortir, espérant l'arrêter et la retenir. Elle passa néanmoins, bien qu'en pleurant. Ayant ainsi triomphé du monde, elle partit pour Annecy, où l'ordre nouveau fut établi le 6 juin 1610. Dès l'année suivante, une seconde maison fut fondée à Lyon; en 1616, il y en avait également à Grenoble, à Bourges, à Dijon, et dans nombre d'autres villes. Dans l'intervalle, on avait ajouté à la constitution primitive le vœu de clôture, en donnant pour but actif à la congrégation l'instruction des jeunes filles, surtout de familles pauvres.

Après la mort de François de Sales, dont elle eut la plus vive douleur, elle s'occupa de rassembler ses écrits, puis elle visita les maisons déjà établies et en fonda de nouvelles. C'est ainsi que se passèrent ses dernières années. Pendant le séjour qu'elle fit à Paris en 1641, la reine, sur sa grande réputation de sainteté, désira s'entretenir avec elle. En revenant, elle tomba malade à Moulins, et mourut dans un couvent de son ordre, le 13 décembre de la même année. Elle fut canonisée en 1767, par Clément XIII, qui fixa sa fête au 21 août.

22 AOUT.

SAINT SYMPHORIEN.

Parmi les fidèles qui échappèrent à la violente persécution qui décima, en 177, l'église de Lyon, Bénigne, Andoche et Thyrse, cheminant de compagnie, réussirent à gagner la métropole des Éduens, Augustodunum (Autun). Un asile sûr leur fut offert chez un des premiers magistrats de la cité, le décurion Faustus. Ses instincts de droiture et de bonté l'avaient à moitié converti ; il reçut le baptême, et non seulement il le demanda pour sa femme et son fils Symphorien, alors âgé de trois ans, mais il n'eut pas de repos qu'une de ses sœurs, résidant à Langres

et appelée Léonille, n'entendît parler du Dieu nouveau qui venait de lui être révélé. Cette femme fut baptisée secrètement par Bénigne, et, après la mort du saint évêque, elle accourut tout exprès à Dijon pour racheter son corps et lui donner la sépulture.

A quelque temps de là, Faustus alla rejoindre dans la tombe ses anciens hôtes, laissant, avec sa veuve avancée en âge, le jeune Symphorien, héritier de son rang et surtout de son ardente piété. La petite communauté d'Autun avait su se soustraire aux païens, lorsqu'un incident vint la faire connaître. Les Éduens, encore presque tous ido-

Fig. 203. — Statue de Cybèle. D'après un bronze romain.

lâtres, honoraient d'un culte particulier Cybèle, Apollon et Diane, les regardant comme leurs divinités tutélaires. La fête de Cybèle était arrivée ; on promenait sa statue par les rues de la ville au son de la flûte et des cymbales, et la foule se prosternait, la face contre terre, sur son passage. Seul entre tous, Symphorien resta debout et témoigna même le mépris qu'il ressentait pour l'idole vénérée. Amené devant le juge, il fit hautement sa profession de foi. « Tu t'étais donc bien caché, » dit celui-ci étonné; « car le nom de chrétien ne nous a guère troublés jusqu'à présent. » Et il lui conseilla de brûler de l'encens devant la mère des dieux. « Je suis plus disposé, » répliqua le hardi jeune homme, « à mettre cette idole en pièces si tu me fais donner un marteau. » On le conduisit hors des remparts, dans le champ destiné à l'exécution des criminels. Sa vieille mère assista de loin à cette épreuve suprême, et, tandis que le bourreau s'apprêtait à décapiter le condamné, elle lui criait avec force du haut des murailles : « Mon fils, mon cher fils, prends courage. Souviens-toi du Dieu vivant! »

L'exécution de saint Symphorien eut lieu le 22 août 202, sous Septime Sévère. Au cinquième siècle, une église fut élevée en son honneur à Autun par saint Euphrone, évêque de cette ville.

SAINT HIPPOLYTE.

On ignore à quelle nation appartenait Hippolyte; mais tout fait présumer qu'il était Grec, originaire d'Asie, et né vers 170. Saint Jérôme et les anciens Pères qui ont parlé de lui le représentent comme un homme très docte, éloquent et vertueux, d'un esprit naturellement élevé. Ses livres d'exégèse précédèrent ceux d'Origène, qu'il compta, du reste, parmi ses auditeurs. Disciple lui-même de saint Clément et de saint Irénée, à Alexandrie et à Lyon, il apprit de ces ardents lutteurs à manier les armes de la polémique. A l'exemple de ses maîtres, il se constitua défenseur de la tradition, et s'efforça, comme eux, d'affermir l'autorité du siège de Rome.

Hippolyte, dont on a voulu faire un métropolitain d'Arabie, était probablement évêque d'Ostie (Portus Romanus), à moins qu'il n'eût seulement le titre d'évêque des nations. L'époque de sa mort est douteuse, bien qu'on puisse la fixer, selon toutes probabilités, vers 250, lors de la persécution de Dèce. On pense qu'il souffrit le martyre près de Rome, à l'embouchure du Tibre; suivant l'opinion commune, il fut jeté dans la mer, une pierre au cou.

En 1551, on découvrit, en faisant des fouilles sur le chemin de Tivoli, une statue de marbre qui figurait notre saint en habit ecclésiastique. Sur le dos de la chaire où il est assis, on voit, gravés en caractères grecs, le canon ou cycle pascal qu'il introduisit à Rome et la liste de ses ouvrages. Parmi ceux qui existent encore, il faut citer celui qu'on a retrouvé en 1842 au mont Athos, et qui a pour titre : *Réfutation de toutes les hérésies;* il est d'un grand intérêt comme monument de l'état social et intellectuel des chrétiens au commencement du troisième siècle.

SAINT PHILIPPE BENITI.

Né à Florence, en 1234, il commença à Paris l'étude de la médecine et revint la continuer dans sa patrie. Mais cette carrière ne lui plaisait pas, et il demeurait indécis sur ce qu'il devait faire, lorsqu'une inspiration soudaine, un jour qu'il entendait la messe dans une chapelle de la

Fig. 204. — Attouchement des reliques de saint Philippe Beniti. D'après une fresque d'Andrea del Sarto. XVIe siècle.

Vierge, l'appela à la vie religieuse. Il obéit, et entra chez les Servites comme simple frère convers (1253). Sa modestie ne put cacher longtemps son mérite, et le pape ayant donné une dispense pour qu'il reçût les ordres, il fut élu assistant général, puis général de son institut (1267). A la mort de Clément IV, les cardinaux, assemblés à Viterbe, jetèrent les yeux sur lui pour l'élever au siège de saint Pierre ; il fut si épouvanté à cette nouvelle, qu'il s'enfuit et se cacha jusqu'à ce qu'il eût appris l'élection de Grégoire X. Après avoir nommé un vicaire pour gouverner

l'ordre en son absence, il partit avec l'un de ses religieux et parcourut la France, les Flandres, la Prusse, la Saxe et la haute Allemagne, opérant de nombreuses conversions, fondant partout des maisons de servites. Il avait surtout le don de la conciliation; il rétablit la paix à Pistoie et à Forli, où la ville était divisée en deux partis, prêts à en venir aux mains. Sentant ses forces diminuer, il entreprit la visite de tous les couvents de son ordre, mais il ne put l'achever : la mort le surprit à Todi, le 22 août 1285.

Clément X l'éleva au rang des saints en 1671.

23 AOUT.

SAINT SIDOINE APOLLINAIRE.

Né à Lyon, le 5 novembre 430, Sidoine, de ses noms latins *Caius Sollius Sidonius Apollinaris,* appartenait à une famille des plus illustres de la Gaule. Son aïeul et son père avaient, l'un et l'autre, exercé la préfecture en ce pays.

Élevé aux célèbres écoles de sa ville natale, il reçut une éduca-

Fig. 205. — Avitus, empereur romain.

tion digne de sa naissance, acquit une assez grande connaissance du grec et cultiva de bonne heure l'éloquence et la poésie. A vingt ans, il épousa Papianilla, fille du rhéteur Avitus. Lorsque son beau-père eut été proclamé empereur (455), il le suivit à Rome et y prononça en public son panégyrique, ce qui lui valut l'érection d'une statue d'airain sous le portique de Trajan. Le règne d'Avitus fut de courte durée. Une partie de la Gaule s'étant armée pour venger sa mort (457), son gendre s'enferma dans Lyon et endura les périls d'un siège;

mais la ville fut prise, dépouillée de ses privilèges, accablée d'impôts, et Sidoine n'eut d'autre moyen, pour racheter sa vie, que de s'adresser à la clémence de Majorien. En célébrant le nouveau césar dans un poème rempli d'adroites louanges, il obtint pour ses compatriotes l'oubli du passé et de grands avantages dans le présent. Après avoir passé quelques années dans son beau domaine d'Avitac, en Auvergne, au milieu de ses enfants et de ses nombreux amis, il fut appelé à Rome par l'empereur Anthemius (467); il lui dédia son troisième panégyrique et reçut en échange la dignité de chef du sénat et celle de préfet de la cité; au titre de comte qu'il avait déjà il joignit celui de patrice.

Le désir de revoir sa patrie et de lui consacrer le reste de sa vie ramena Sidoine en Gaule, vers la fin de 471. Peu de temps après, la ville de Clermont se vit privée de pasteur par la mort de saint Épargne; elle jeta les yeux sur le patrice Sidoine pour remplir sa place, et, d'un consentement unanime, elle résolut de ne point avoir d'autre évêque que lui. Sidoine s'opposa de toute sa force à un tel dessein, mais bien inutilement. Sacré évêque, ce fut un homme nouveau, il renonça aux lettres profanes, ne composa plus de vers qu'en l'honneur des saints et des martyrs, et se livra à une étude approfondie de l'Écriture. Il avait toujours été doux aux faibles, d'un caractère serviable et généreux; il redoubla de charité, et, dans un temps de disette, épuisa ses ressources et vendit jusqu'à sa vaisselle d'argent pour secourir des milliers d'affamés. « Moi qui suis accablé d'un amas de péchés, » disait-il, « je me vois obligé à prier pour les péchés d'autrui. » Sur ce fondement d'humilité il bâtit l'édifice des vertus dignes d'un vigilant pasteur, ce que les évêques de son temps louent fort en lui, saint Loup et saint Remi entre autres, qui se firent un mérite d'avoir part à son amitié. Ils l'avaient tous en telle estime que les suffragants de Bourges, n'étant pas d'accord sur le choix de leur métropolitain, s'en rapportèrent à sa décision, et le calme fut rétabli.

L'Auvergne ayant été envahie, en 474, par les Visigoths, Sidoine n'hésita point à leur opposer une vigoureuse résistance dans sa ville épiscopale, et, après avoir souffert les horreurs d'un long siège, il alla au-devant du roi Éuric, et osa demander à ce prince arien qu'il laissât

aux catholiques la liberté de leur croyance. Loin de rien obtenir, il fut envoyé prisonnier au château de Liviane, à quelques lieues de Carcassonne. Au bout d'un an, il rentra dans son diocèse, où il ne cessa d'agir avec une vigueur toute chrétienne pour adoucir le sort d'un peuple dont il fut constamment le véritable père. Sa vieillesse fut affligée par les tracasseries de deux mauvais prêtres, qui avaient comploté de s'emparer de son siège. Il mourut le 23 août, entre 486 et 488, et fut enterré dans l'église de Saint-Genès, à Clermont-Ferrand, dont il est le patron. Il nous reste de Sidoine Apollinaire un grand nombre d'épîtres en prose et plusieurs pièces de vers, où l'imagination est rehaussée par un style vif, serré, énergique, et par des pensées ingénieuses et brillantes. Quoiqu'on lui reproche de l'affectation et de l'enflure, il n'en doit pas moins être regardé comme le meilleur poète latin de cette époque de barbarie.

24 AOUT.

SAINT BARTHÉLEMY.

Au nombre des douze apôtres on en trouve deux, Nathanaël et Barthélemy, qui ne sont, selon toutes probabilités, qu'une seule et même personne. Les Orientaux et la plupart des Grecs, au lieu de distinguer l'un de l'autre, ont suivi cette opinion. Tandis que saint Jean parle du premier sans rien dire du second, les trois évangiles synoptiques nomment toujours le second et se taisent sur le premier. D'où l'on a conclu avec beaucoup de vraisemblance que Nathanaël était le nom véritable de l'apôtre, qui adopta celui de Barthélemy après sa vocation. Pierre, qui s'appelait d'abord Simon, avait pu lui servir d'exemple. Quoi qu'il en soit, l'omission de Nathanaël dans le catalogue des saints dénote que l'Église l'honore sous un autre nom.

Barthélemy, natif de Cana en Galilée, était un homme instruit dans l'Écriture sainte, mais non un docteur de la loi. Philippe, son ami, vint lui dire : « Nous avons trouvé celui que Moïse et les prophètes ont annoncé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. — Peut-il sortir quelque

chose de bon de Nazareth? » répondit-il. Cependant il se laissa conduire à Jésus, qui dit en l'apercevant : « Voilà un vrai Israélite, un homme sans artifice. » Dès lors, il se voua tout entier au service de son divin Maître, fut un des témoins de sa résurrection, et figura dans le cénacle, au moment de la descente du Saint-Esprit. L'apostolat de Barthélemy

Fig. 206. — Le Christ et les apôtres. D'après une fresque des Catacombes.

s'exerça du côté de l'Orient. Dans un de ses voyages, il rencontra Philippe à Hiéraple en Phrygie, et passa de là en Lycaonie. Quant à sa mission dans l'Inde, elle ne semble pas douteuse, si l'on entend par là l'Arabie Heureuse, à laquelle les anciens appliquaient quelquefois ce nom. Étant venu dans la grande Arménie pour y prêcher la foi, il y reçut, d'après certaines traditions, la couronne du martyre par ordre du gouverneur d'Albanopolis.

25 AOUT.

SAINT GENÈS.

Comédien à Rome, il s'était fait instruire des cérémonies de la foi nouvelle pour les tourner en ridicule sur la scène, où les spectacles

de ce genre étaient devenus fort à la mode, au temps de Dioclétien. Il jouait un jour le principal rôle dans une de ces farces impies, celui du néophyte à qui l'on administre un simulacre de baptême. Or, voici que Genès, changé tout à coup par un prodige de la grâce, se sent pris du violent désir de recevoir l'eau lustrale en toute sincérité et de devenir chrétien.

Ces sortes de parodies se terminaient ordinairement, en dehors du théâtre, et à la grande joie de la foule, devant un magistrat complaisant, qui consentait à y jouer un rôle, à interroger et à condamner l'acteur que ses camarades, déguisés en soldats, avaient amené devant lui. Aux questions qui lui sont faites Genès répond, non en histrion, mais en confesseur : « J'avais jusqu'ici une telle haine des chrétiens que je ne pouvais entendre prononcer leur nom ; j'allais les insulter au milieu des tourments qu'on leur fait subir. Je me plaisais à railler leurs cérémonies sur la scène, mais aujourd'hui à peine l'eau du baptême a-t-elle touché mon front, que moi aussi je suis devenu chrétien et que toute ma vie passée m'a fait horreur. Vous qui avez applaudi tant de fois aux profanations que j'ai faites de ces mystères sacrés, commencez à les révérer avec moi ; croyez que Jésus est le vrai Dieu. » Furieux de cette conversion inattendue, le magistrat le fit mettre à la torture, pour le contraindre à sacrifier aux dieux. Les supplices ne purent tirer du martyr que ces paroles : « Mille morts ne m'ôteraient pas du cœur le nom du Christ. Mon seul regret, c'est d'avoir commencé si tard à le connaître et à l'adorer. » Saint Genès fut décapité, le 25 août, en 286 ou 303.

SAINT YRIEZ.

Yriez, en latin *Aredius*, naquit à Limoges, d'une famille noble, vers 511 ; son père s'appelait Jacoud, et sa mère Pélagie. Il reçut une éducation chrétienne et fit de grands progrès dans les belles-lettres. Étant allé à Trèves, il gagna la faveur de Thierry Ier, roi d'Austrasie, qui l'aurait même nommé son chancelier. Saint Nicet le remarqua également, bien que pour un autre motif : il avait été frappé de quelque chose de divin

qui se voyait sur sa figure. Suivant les conseils de l'évêque, Yriez quitta le monde et prit l'habit des clercs. Son père étant mort, il retourna à Limoges et continua près de sa mère la vie pieuse qu'il avait embrassée; quelques années plus tard, il fonda le monastère d'Atane, dont il fut le premier abbé. Les religieux qui vinrent là d'abord étaient des membres de sa famille, et c'était sa mère qui fournissait les choses nécessaires à l'entretien de la communauté. Grégoire de Tours dit qu'on ne saurait compter tous les malades que saint Yriez a guéris, non plus que les autres miracles qui furent l'honneur de sa vie. Il mourut le 25 août, vers 591. C'est le patron de la ville de Saint-Yrieix, en Limousin.

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Louis de France, que l'histoire connaît encore plus sous le nom de saint Louis que sous celui de Louis IX, naquit à Poissy, le 25 avril 1214. Il était fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, et n'avait que onze ans lorsqu'il fut appelé au trône par la mort prématurée de son père, le 8 novembre 1226.

Né d'un prince dont les contemporains ont vanté la dévotion et la chasteté autant que la valeur militaire, Louis fut élevé par sa mère, devenue régente, dans la pratique des plus hautes vertus. Son enfance, par son ardente piété et son humilité, annonça tout ce qu'il devait être un jour : ce fut véritablement l'enfance d'un saint. « Dieu, » dit Joinville, son historien, « le garda par les bons enseignements de sa mère, qui lui enseigna à croire en Dieu et à l'aimer, et attira autour de lui toutes gens de religion. Elle lui faisoit, si enfant qu'il fût, toutes ses heures faire et les sermons ouïr aux fêtes. » Elle disait quelquefois qu'elle aimerait mieux le voir mourir que faire un seul péché mortel. Le vœu de la pieuse mère fut exaucé, sans qu'il lui en coutât la perte de ce fils, destiné à édifier son siècle et à illustrer la royauté par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le confesseur de Louis, Geoffroi de Beaulieu, lui rendit, en

effet, ce témoignage « que jamais il ne commit une faute où fût engagé le salut de son âme ».

Si nous avions ici à peindre le roi, dont le gouvernement personnel commença avec sa déclaration de majorité, que, deux ans auparavant, avait précédée son mariage avec Marguerite de Provence (27 mai 1234), nous ferions voir l'habile politique, qui consolida l'œuvre de ses prédécesseurs par la soumission des grands vassaux et la paix imposée à l'An-

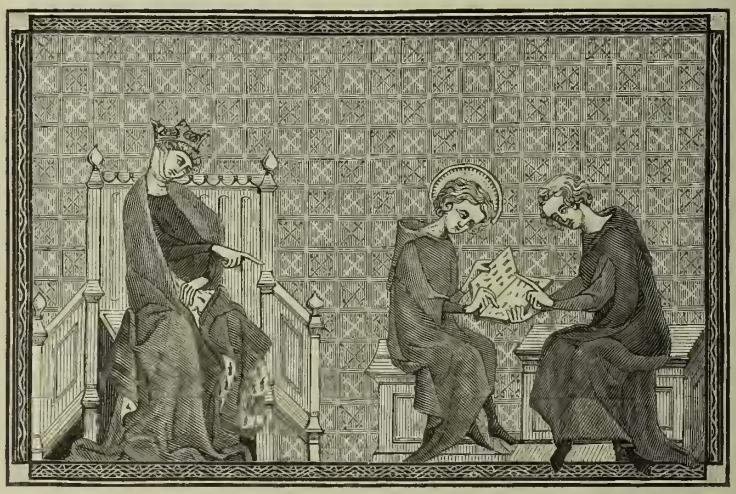


Fig. 207. — Éducation de saint Louis. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

gleterre, le justicier et le législateur dans ces *Établissements* célèbres qui furent comme le code de cette brillante époque. Mais c'est le saint, dont nous devons retracer la douce et aimable figure.

Tout jeune encore, il semblait ne vivre que pour Dieu : cette piété ne fit que grandir avec l'homme et le roi. Assidu aux offices religieux, il avait ordonné de les célébrer dans son palais avec autant de solennité que dans une église. Aux heures canoniques, qu'il se faisait chanter, il avait ajouté l'office des morts, et entendait deux messes par jour, quelquefois trois et quatre. A ses repas, il s'entretenait avec des personnes pieuses, des religieux, et ne se mettait au lit qu'après de longues oraisons, dont il sortait souvent comme d'une extase, tant il s'était anéanti dans la prière et la contemplation du Seigneur. « Où suis-je ? » s'écriait-il alors, perdu dans ces ravissements célestes. A minuit, il se réveillait,

pour entendre chanter matines ; afin de ne pas troubler ses serviteurs dans leur sommeil, il se levait si doucement qu'on ne l'entendait pas. A la pointe du jour, il était encore debout pour assister à primes et commencer sa journée royale par la prière. Ces pieux exercices ne plaisaient pas toujours à ses courtisans, qui trouvaient que c'était beaucoup de temps donné à la messe et aux sermons : « Ils ne se plaindraient pas, » disait-il avec une finesse sans amertume, « si j'en passais le double

Fig. 208. — Saint Louis lisant la Bible. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

au jeu et à la chasse. » Sa piété, en effet, ne fit tort qu'à ses plaisirs, jamais à ses devoirs royaux. Bien qu'il se confessât tous les vendredis, il ne communiait cependant que six fois par an, à Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, Noël et la Présentation, tant le sacrement de l'Eucharistie lui paraissait redoutable. Le vendredi saint, il allait nu-pieds visiter les églises ; mais pour concilier cette pieuse pratique avec le cérémonial de la cour, il portait des chaussures dont la semelle avait été enlevée. Bien que d'une très faible santé, il observait exactement le jeûne et l'abstinence, faisant maigre non seulement les vendredi et samedi, mais encore le mercredi et quelquefois le lundi.

La charité de Louis et son humilité égalaient sa piété, dont elles dérivaient comme de leur véritable source. Il avait pour maxime qu'il faut

aimer les hommes parce qu'ils sont bons ou afin de les rendre tels. Chaque jour, il se faisait amener cent vingt-deux pauvres, à chacun desquels il était donné deux pains, une mesure de vin, de la viande ou du poisson, plus un denier parisis, et soixante autres pauvres recevaient deux fois par semaine quatre deniers par tête. Dans ses voyages, il ne s'arrêtait nulle part sans secourir et sans réunir autour de lui tous les malheureux auxquels il délivrait de larges aumônes. Aux grandes fêtes, il

Fig. 209. — Saint Louis servant les pauvres. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

servait lui-même deux cents pauvres à la table qu'il leur avait fait dresser dans son propre palais, puis prenant trois des plus misérables et des plus infirmes, il les menait dans sa garde-robe, où il leur lavait les pieds et les habillait de vêtements neufs. Le jeudi saint, il ne craignait pas de le faire devant toute sa cour. Aussi ses fondations charitables et religieuses furent-elles très nombreuses. Pontoise, Vernon, Compiègne, lui durent leurs hôtels-Dieu, et il accrut considérablement celui de Paris. On sait quelle merveille architecturale, au retour de la Palestine, en 1254, il fit construire à Paris, dans son palais, pour y recevoir la relique de la couronne d'épines : c'est la sainte Chapelle. L'hôpital des Quinze-Vingts, destiné à recevoir trois cents aveugles, l'abbaye de Royaumont, en exécution d'un vœu de son père, celles de Maubuisson et de Longchamp, furent encore fondés par lui. La basilique de Saint-Denis fut reconstruite

par ses ordres, et l'on comprend que, dans le grand mouvement religieux que saint Louis imprima à son temps, l'architecture ogivale ait atteint

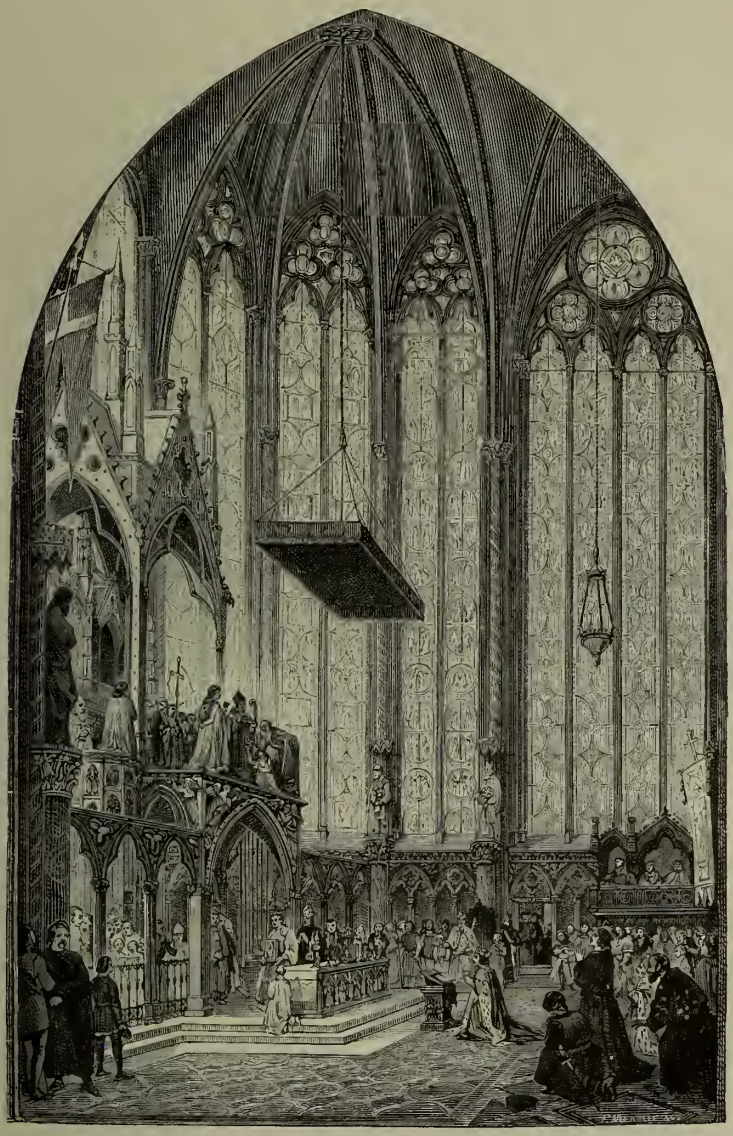


Fig. 210. — Saint Louis fait déposer dans la sainte Chapelle de Paris les reliques apportées d'Orient. D'après un tableau de M. Albert Lenoir. XIXe siècle.

alors son plus haut point de perfection. Quand on lui reprochait quelques excès dans ce genre de munificence, il disait : « S'il m'arrive de faire trop

de dépenses, j'aime mieux que l'excès soit en aumônes faites pour l'amour de Dieu qu'en chose de luxes et en frivolités. »

Les dangers de la guerre, les épreuves de la maladie et de la captivité furent pour les vertus chrétiennes de Louis l'occasion de briller encore davantage, d'atteindre leur dernier achèvement. A la suite d'une maladie qui avait mis sa vie en péril, et surtout sous le coup de l'émotion profonde que lui avait fait éprouver la nouvelle de l'invasion des Mongols en Syrie, et de la dévastation de Jérusalem par l'une de leurs tribus, il s'était croisé en 1248. C'est surtout dans cette guerre que l'on peut dire avec Joinville qu'il « met son corps en peril pour le salut des siens ». Vainqueur d'abord à Damiette, il fut plus admirable encore à Mansourah, où par son courage et son sang-froid il parvint à rétablir le combat, gravement compromis par la témérité de son frère, le comte d'Artois, qui, avec quinze cents chevaliers, paya de sa vie sa désobéissance à l'ordre donné par le roi de ne pas s'aventurer dans le désert. Marchant à la tête de la cavalerie, il dominait toute l'armée de sa haute taille. Les chevaliers, dispersés dans la plaine, crurent voir l'Ange des combats qui venait à leur secours, tant était grand le prestige que la piété du roi unie à son courage exerçait sur les croisés. « Je vous promets, dit Joinville, que oncques plus bel home armé ne vis. » Bien que les croisés, grâce aux dispositions militaires de Louis et à son héroïsme personnel, fussent restés maîtres du champ de bataille de Mansourah (8 fév. 1250), ils avaient perdu plusieurs des plus illustres de leurs chefs, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers, et comme on félicitait le roi de sa victoire : « Que Dieu soit honoré, dit-il, de ce qu'il nous donne, » et en même temps commencèrent à lui choir grosses larmes des yeux à force. » Larmes de pitié et d'amour pour ses malheureux compagnons, non de découragement et de faiblesse, car c'est dans les épreuves plus cruelles encore qui lui étaient réservées qu'il allait montrer la fermeté la plus inébranlable et la plus admirable résignation. Une chaleur torride jointe à l'amoncellement des cadavres sur le champ de bataille avait développé une terrible épidémie dans le camp des croisés, auxquels les infidèles ne laissaient aucun relâche, les assaillant de jour et de nuit. Le scorbut, les fièvres, la dysenterie les décimaient. La contagion atteignit les plus

robustes. Cependant tel était l'ascendant moral exercé par Louis sur son armée que personne ne songeait à se retirer. Donnant l'exemple à tous, il travaillait lui-même aux retranchements du camp, visitait et soignait les malades, qu'il encourageait ou consolait par sa présence et par ses bonnes paroles.

Bientôt Louis tomba malade à son tour ; sa faiblesse devint extrême. Il ne cessa cependant de tout surveiller pour une retraite devenue inévi-

Fig. 211. — Départ de saint Louis pour la croisade. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

table vers Damiette. Après avoir, le 5 avril, fait embarquer les femmes, les enfants, les malades, il se refusa, malgré les supplications des siens, qui lui représentaient son état de faiblesse et de maladie, à monter sur le vaisseau préparé pour lui, et à se séparer de son armée. Louis prit place à l'arrière-garde, entouré de quelques chevaliers seulement. Tel était son état, qu'il s'évanouit en route plusieurs fois. C'est au milieu de nuées d'ennemis que les croisés se frayèrent un passage jusqu'à Minieh, à quatre lieues de Mansourah. Il fallut descendre le roi de cheval ; « tous cuidèrent qu'il alloit passer le pas de la mort ». Bientôt le village fut entouré par l'armée entière des Sarrasins, et Louis fut forcé de se rendre, avec le siens, à l'émir Djemal-Eddin, qui lui fit mettre les fers aux pieds et aux mains.

Conduit à Mansourah, et enfermé dans une maison basse, il n'avait pour se couvrir la nuit qu'une casaque grossière que lui avait donnée un prisonnier. Quand, plus tard, le soudan du Caire, Tourân, cherchant à amollir par les douceurs du bien-être une âme inflexible, lui envoya de riches vêtements, il les refusa, disant qu'il ne porterait jamais l'habit d'un prince étranger. Un seul domestique le servait et le soignait dans sa maladie. A peine lui restait-il un souffle de vie. La dysenterie l'é-

Fig. 212. — Mort de saint Louis; son âme est recueillie par les anges.
D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

puisait. Il était si maigre que les os de l'épine dorsale lui perçaient la peau. Mais son âme n'avait rien perdu de son énergie ; à toutes les propositions du soudan de lui rendre la liberté, moyennant la cession des villes de Palestine, il opposa un refus absolu. Les menaces, même celle de la torture des *bernicles,* sorte d'entraves où l'on broyait les membres, ne purent l'intimider. Il eût souffert la mort plutôt que de prêter le serment qui lui paraissait contraire à sa foi : « Je suis prisonnier du sultan, » disait-il simplement ; « il peut faire de moi tout ce qu'il voudra. » Au témoignage de son aumônier, qui était resté auprès de lui, jamais il ne lui échappa un mot de désespoir ni un mouvement d'impatience. Lorsque le meurtre du soudan du Caire eut fait momentanément passer le pou-

voir aux mains de l'un de ses meurtriers, Actaï, chef des mamelouks, Louis, quoi qu'il lui en pût arriver, refusa de faire chevalier ce Sarrasin qui le sollicitait de lui accorder cette récompense, « pour avoir tué, disait-il, son ennemi ». Tant de courage et de constance remplissaient d'admiration les infidèles eux-mêmes, et un jour les émirs sortirent de sa demeure, ou plutôt de sa prison, en s'écriant que « ce prince franc était le plus fier chrétien qu'on eût jamais vu ».

Fig. 213. — Portrait de saint Louis, peint en 1316 sur un registre de la chancellerie royale. Archives nationales.

Lorsque le traité pour sa rançon et celle de ses compagnons eut été conclu (6 mai 1250), Louis, bien que plusieurs points en eussent été violés par les Sarrasins, mit un tel scrupule à l'exécuter dans toute sa teneur, qu'un de ses conseillers ayant remarqué que ceux-ci s'étaient trompés d'une pesée dans la réception de l'argent de sa rançon, il ordonna que cette somme leur fût immédiatement rendue : lui-même, quelques dangers qu'il pût courir de la mauvaise foi des Sarrasins, ne voulut monter sur le vaisseau qui l'attendait que le paiement entièrement achevé. Les années que Louis passa ensuite en Syrie, à Saint-Jean

d'Acre et à Césarée, furent une bénédiction pour les chrétiens de ces contrées, dont il répara les temples et fortifia les villes pour les mettre à l'abri des attaques des infidèles. A l'enceinte de Caïphas, au pied du mont Carmel, on le vit travailler de ses propres mains, afin de donner l'exemple.

Toujours poussé par cet amour profond pour la religion et la gloire du Christ, Louis entreprit une seconde croisade où il devait trouver la mort. C'est, en effet, dans l'espoir de convertir à la foi chrétienne le souverain de Tunis, qu'il se croise du nouveau en 1270, et qu'il choisit la plage de l'ancienne Carthage pour lieu de débarquement. Exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, son armée fut cruellement éprouvée par les maladies. En apprenant la mort de son fils, le comte de Nevers, emporté l'un des premiers, Louis, qui l'aimait tout particulièrement parmi ses enfants, se fortifia contre la douleur qu'il en ressentit en répétant ces paroles de l'Écriture : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; que son saint nom soit béni ! » Atteint lui-même bientôt après, il dicta pour son fils un testament admirable de piété et de bonne politique, puis ne songea plus qu'à se bien préparer à la mort. La croix avait été dressée dans sa tente, au pied de son lit, et souvent il la baisait. Comme son chapelain lui apportait la sainte hostie, il se jeta hors de son lit, tout faible qu'il était, se prosterna et voulut la recevoir à genoux. La veille de sa mort, on l'entendit répéter dans son sommeil : « Nous irons à Jérusalem. » Au dernier moment, il se fit coucher sur de la cendre, les bras en croix. C'est ainsi qu'il rendit l'âme, le 25 août 1270.

Peu de temps après, Grégoire X fit commencer une enquête pour sa canonisation, qui fut prononcée par Boniface VIII, le 11 août 1287. Saint Louis est le patron de la France.

---

26 AOUT.

SAINT ZÉPHYRIN.

Zéphyrin, fils d'Abondius, était natif de Rome et succéda, en 202, au pape Victor. Durant son pontificat, il s'appliqua à maintenir la pureté

de la foi en condamnant les disciples de Marcion, de Montanus et de Valentin ; quant à Natalis, qui reconnut sincèrement son erreur, il le reçut à la communion des fidèles et l'exempta des peines canoniques. Tertullien ne put souffrir l'indulgence dont il usa en cette occasion et en d'autres envers des convertis qu'il admit à la pénitence publique ; il chercha à se venger par des sarcasmes indignes d'un si beau génie, et sa chute fut pour le saint pape un grand sujet d'affliction. Zéphyrin ordonna que tous les chrétiens communieraient au temps de Pâques, et qu'aucun évêque ne pourrait être condamné, sinon par le saint-siège ou en vertu de son autorité. Il mourut en paix l'an 219, et fut enterré dans son propre cimetière, sur la voie Appienne.

SAINT OUEN.

Lors de son exil, et pendant qu'il passait de Neustrie en Austrasie, saint Colomban s'arrêta au château d'Ussy, situé sur la Marne, et qui appartenait à Autharis, seigneur franc ; il y bénit les trois enfants de son hôte, nommés Ado, Rado et Dado. Tous les trois furent envoyés, suivant l'usage, à la cour du roi. L'aîné, Ado, fut le premier à rompre avec le monde et fonda, sur son patrimoine, le monastère de Jouarre, où il prit l'habit. Le second, Rado, qui était devenu trésorier de Dagobert, consacra aussi sa part d'héritage à l'établissement d'un autre monastère, également près de la Marne, et appelé d'après lui *Radolium* (Reuil). Le troisième enfin est notre saint, qui prit dans la suite le nom d'Ouen (*Audoenus*).

Il naquit en 609, à Sancy, près Soissons, et fut élevé à l'abbaye de Saint-Médard. Ayant rejoint ses frères à la cour, il devint le plus cher des leudes de Dagobert et son principal confident, et occupa la charge de référendaire, c'est-à-dire il garda le seing royal pour en marquer l'empreinte sur les édits qu'il écrivait de sa main. « Il était d'une haute intelligence, » lit-on dans ses Actes, « plein d'éloquence, prudent au conseil, d'un jugement droit, d'une taille élevée, beau de visage et surtout rempli de la charité du Christ. » Auprès de Dagobert brillait alors

saint Éloi dans tout l'éclat de ses vertus et de ses services. Ouen n'aurait su choisir un meilleur modèle; et quoique l'âge eût mis entre eux une vingtaine d'années de différence, ils se lièrent d'une étroite amitié,

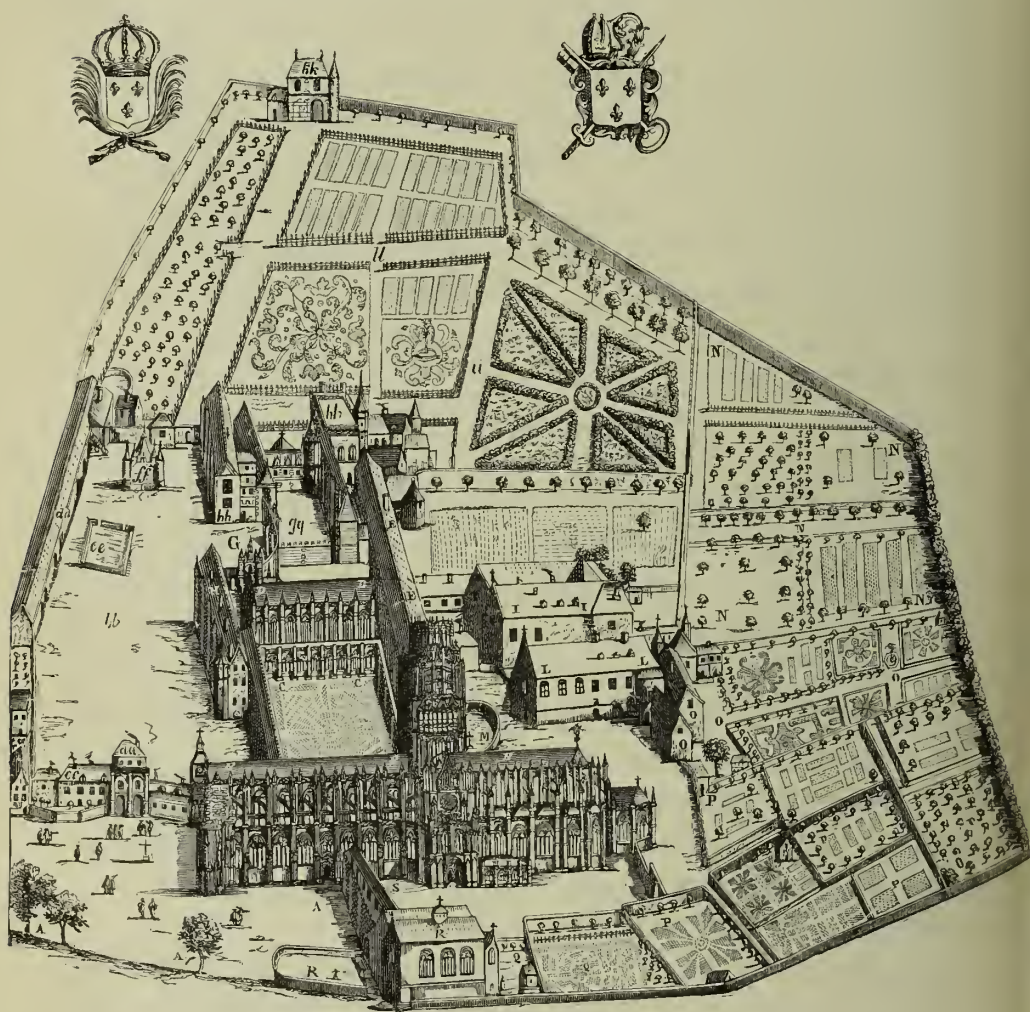


Fig. 214. — Vue de l'église et de l'abbaye de Saint-Ouen, à Rouen, au dix-septième siècle.

« n'ayant ensemble qu'un cœur et qu'une âme ». Vivant en moine plutôt qu'en laïque, Ouen était infatigable aux oraisons, aux veilles, aux jeûnes, au soulagement des affligés, et sous son riche costume militaire il portait un cilice. Soupirant sans cesse après la solitude, il fonda en Brie, sur son patrimoine, un monastère qui prit le nom d'un cours d'eau

voisin, le Rebais, bien qu'il lui eût donné celui de Jérusalem comme un symbole de paix et de contemplation (634). A l'exemple de ses frères, il voulait achever ses jours dans cette retraite ; mais le roi et les grands s'y opposèrent, et il lui fallut garder encore ses fonctions jusqu'au moment où il fut élu évêque de Rouen (mai 640),en même temps qu'Éloi l'était à Noyon.

Saint Ouen exerça dans son diocèse une sorte de souveraineté à la fois spirituelle et temporelle ; car il avait obtenu de Clovis II un privilège d'après lequel on ne pouvait y établir sans son aveu ni évêque ou abbé, ni comte ou autre juge. Pendant la longue durée de son pontificat, il renouvela la face du pays par des missions fréquentes et de nombreuses institutions. C'est ainsi qu'il bâtit des maisons de refuge et de secours, répara les routes et ouvrit de nouveaux centres de population ; il embellit et orna les églises, et multiplia les fondations monastiques, dont l'une, à Rouen même, a gardé son nom, consacré par la plus admirable des basiliques normandes. En 644, il assista au concile de Châlons-sur-Marne.

Ayant été chargé par Thierry III de négocier la paix avec Pepin, duc d'Austrasie, il réussit dans son ambassade; mais à peine était-il arrivé à Clichy, où résidait la cour mérovingienne, qu'il mourut, en quelques jours, d'une fièvre pernicieuse (26 août 683). Son corps fut transporté à Rouen.

On a de saint Ouen une *Vie de saint Éloi*, écrite d'un style simple et clair, et l'un des grands monuments historiques du septième siècle.

27 AOUT.

SAINT CÉSAIRE D'ARLES.

Césaire, qui fut pendant près d'un demi-siècle le plus illustre et le plus influent des évêques de la Gaule méridionale, était fils du comte de Châlon-sur-Saône, où il naquit en 470. Tout enfant, il montra une

tendre charité pour les pauvres, se dépouillant de ses propres vêtements pour les en revêtir. Son éducation terminée, il pressa l'évêque de l'attacher par les ordres mineurs au service de son église. Enflammé du désir d'une plus haute perfection, il partit secrètement pour le cloître de Lerins, qui était alors la plus célèbre école de science et de piété. Il s'y livra avec la fougue de la jeunesse aux exercices de la pénitence et de la contemplation ; mais l'excès des austérités le réduisit en un tel état d'épuisement, qu'il fut envoyé à Arles pour consulter les médecins. Ce voyage lui procura l'occasion de voir saint Eone, qui lui conféra la prêtrise, et le désigna, avant de mourir, pour son successeur au siège épiscopal. Quelle que fût la résistance de Césaire, il fut forcé d'acquiescer au vœu du peuple, qui le ramena en triomphe du cimetière des Alyscamps, où il était allé se cacher (502).

Durant son pontificat, il présida quatre conciles, entre autres celui d'Orange en 529, dont il composa les canons, et dirigea les grandes controverses de son époque. Ses vertus lui concilièrent l'estime de ses ennemis et, ce qui était plus extraordinaire, des hérétiques eux-mêmes. Les princes barbares qui occupèrent tour à tour la Provence lui donnèrent plus d'une fois, tout ariens qu'ils étaient, des marques publiques de leur vénération. Après avoir épuisé tous ses revenus à réparer les désastres de la guerre, il fit fondre les vases sacrés, arracher l'or et l'argent qui décoraient les églises, et les consacra au rachat des captifs. Ces actes de bienfaisance provoquèrent quelques murmures. « Je voudrais bien savoir, » répondit l'évêque, « si ceux qui me blâment ne seraient pas charmés d'être rachetés de cette manière, s'il leur arrivait semblable malheur. »

Mais la grande influence qu'il exerçait sur les populations éveilla la jalousie des rois goths : sous Alaric, il fut exilé quelque temps à Bordeaux ; pendant le siège d'Arles, il fut jeté en prison par les barbares qui défendaient la ville ; Théodoric le fit conduire sous bonne garde à Ravenne. Chaque fois cependant on finit par lui rendre justice et hommage : Théodoric, par exemple, non content de reconnaître son innocence, lui envoya une forte somme d'argent pour ses besoins de charité. De Ravenne Césaire se rendit à Rome, où l'avait devancé le

bruit de ses miracles et de son dévouement. Le pape Symmaque lui donna le pallium, et celui qui avait été conduit en Italie comme un criminel en revint comblé d'honneurs et de présents : il en rapporta 8,000 sous d'or, sans compter tout ce qu'il avait déjà employé à la rançon des prisonniers gaulois. Il mourut dans son église, le 27 août 542.

Le mérite des grandes charités de saint Césaire était encore relevé

Fig. 215. — L'exorciste, ordre mineur. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

par le zèle de ses prédications. Il prêchait tous les jours deux fois, matin et soir, et écrivait, en outre, beaucoup de sermons (on en possède aujourd'hui cent trente); on y remarque un style simple et naturel, des pensées nobles, un jugement solide. Il est aussi l'auteur d'une règle célèbre pour le couvent de femmes qu'il avait institué à Arles et dont sa sœur, sainte Césarie, fut la première abbesse.

28 AOUT.

SAINT JULIEN DE BRIOUDE.

D'une des meilleures familles de Vienne en Dauphiné, il avait un grade élevé dans une des légions romaines. Il s'encourageait dans la foi par

l'exemple du tribun militaire Ferréol, qui s'était converti secrètement. C'était sous Dioclétien; quand la persécution commença dans la province de Vienne, où le gouverneur Crispin faisait rigoureusement exécuter les décrets impériaux, Julien se retira à Brioude; là, une pieuse veuve le cacha quelque temps. Apprenant qu'on le cherchait pour l'arrêter, il sortit de la maison, préférant se dénoncer lui-même plutôt que de mettre son hôtesse en péril. « Me voici, » dit-il aux soldats. « Le monde ne vaut pas la peine d'y rester plus longtemps. Je ne demande qu'à être réuni à mon Dieu. » On le conduisit hors de la ville, et, d'après la sentence rendue contre lui, il eut la tête tranchée (vers 304). Ferréol recueillit cette tête, et, lorsqu'il eut succombé lui-même, on la plaça dans son cercueil.

Le culte du martyr se répandit promptement en France : les gens de guerre le révéraient surtout, presque à l'égal des saints Georges et Maurice. Grégoire de Tours rapporte un grand nombre de miracles obtenus par son intercession. On éleva en son honneur, dès le cinquième siècle, plusieurs églises, notamment à Brioude, dont il est le patron, à Brives, à Clermont et à Paris; celle-ci, connue sous le nom de Saint-Julien le Pauvre, était devenue la chapelle de l'hôtel-Dieu.

SAINT AUGUSTIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Aurelius Augustinus, le plus illustre des Pères de l'Église latine, naquit, en 354, à Tagaste, petite ville de la Numidie, dans cette Afrique qui, au troisième siècle, à l'époque de saint Cyprien, comptait plus de deux cents évêques. Son père, qui avait la dignité de patrice, était païen, d'une nature ardente, et ne se convertit que dans les derniers mois qui précédèrent sa mort (371). Sa mère, sainte Monique, était au contraire attachée par la foi la plus vive au christianisme, qu'avaient aussi embrassé ses parents. Après la grâce divine, c'est à l'influence de cette pieuse mère que l'Église dut le retour à Dieu d'une âme que les passions entraînèrent d'abord dans de grands désordres et dans de grandes

Fig. 216. — Saint Augustin, évêque d'Hippone. D'après un tableau de l'école italienne. XVe siècle.

erreurs. Le premier bienfait de Monique pour Augustin fut, ne pouvant le présenter au baptême, de le vouer à Dieu en le faisant inscrire dès sa naissance au nombre des catéchumènes.

Bien que la fortune de son père fût médiocre, il reçut une brillante éducation, d'abord à la modeste école de grammaire de Tagaste, où son ardeur à lire Térence et Virgile le désignait déjà comme un enfant de grande espérance, puis à celles plus relevées de Madaure, où il resta jusqu'à sa seizième année ; enfin en 371, après un séjour dans sa famille, à Carthage même où, sous la direction du professeur Démocrite, il s'initia à tous les secrets de la rhétorique et de l'éloquence. Mais si la capitale de l'Afrique était alors un centre admirable de lumières, elle était aussi une réunion de tout ce qui peut corrompre l'esprit et les sens. Le jeune Augustin se laissa séduire par les doctrines du manichéisme, et s'abandonna à une vie dissolue. Le théâtre surtout devint un funeste aliment pour ses passions. « Les spectacles, » a-t-il dit dans ses *Confessions,* « me ravissaient, tout remplis qu'ils étaient des images de ma misère et des aliments de ma flamme. » Cependant ses erreurs étaient celles d'un esprit inquiet plutôt que d'une âme corrompue ; l'amour du beau, la recherche du bien, subsistaient toujours en lui. Les plaisirs l'avaient entraîné, mais non dégradé. La lecture de l'*Hortensius,* de Cicéron, le détourna alors de la vaine recherche des mots, pour l'étude plus noble de la philosophie. Il eut soif de la vérité, et, s'il se trompa d'abord sur la source divine d'où elle découle, il commençait à avoir pour elle l'amour qui y conduit.

Ses études finies, il était revenu à Tagaste, comme professeur de rhétorique, et ce fut une grande douleur pour sa mère de le voir en proie à l'hérésie ; elle en versait souvent des larmes au pied de la croix. Ces larmes devaient être exaucées, et plus tard elle considéra comme une prophétie ces paroles d'un évêque qu'elle sollicitait de convertir son fils : « Allez, continuez ainsi ; car il est impossible qu'un fils pleuré avec de telles larmes périsse jamais. » La profonde douleur qu'il ressentit, et le touchant spectacle qu'il eut sous les yeux, près du lit de mort d'un de ses amis d'enfance, attaché lui aussi au manichéisme, qu'il y avait peut-être entraîné, comme ses amis Alype et Romanien, mais qui s'était

converti pendant sa maladie, furent une première atteinte portée à son incrédulité. Un nouveau séjour qu'il fit à Carthage, où il remporta un prix de poésie, fut marqué par de nouvelles études sur les mathématiques, l'astronomie, l'astrologie même, où il puisa de nouveaux doutes religieux, et surtout par sa rencontre avec Faustus, le docteur le plus vanté du manichéisme, dont les réponses, insuffisantes à ses questions, le firent renoncer définitivement à cette secte.

Augustin n'était pas encore chrétien. Au printemps de 383, il avait quitté Carthage, presque à l'insu de sa mère, et s'était rendu à Rome, où il était à peine arrivé depuis six mois que, sur sa réputation, Symmaque, préfet de la ville, le désigna pour aller enseigner l'éloquence à Milan. L'influence de sa pieuse mère, qui vint bientôt le rejoindre, avec ses amis Alype, Romanien et Nébride, celle surtout du grand évêque qui remplissait alors tout l'Occident de sa renommée, allaient aussi décider de sa destinée. Saint Ambroise le reçut en père, se montra un de ses auditeurs les plus assidus, et conversait souvent avec lui. Augustin lui-même assistait assidûment aux sermons d'Ambroise. La lumière de la foi pénétra enfin son âme : un jour que, plus troublé encore par le tableau de la vie chrétienne des solitaires d'Égypte, qu'un de ses amis avait tracé devant lui, il était rentré dans sa demeure et qu'il s'y répandait en sanglots, il crut tout à coup entendre une voix qui lui criait : « Prends et lis ! » Saisissant aussitôt les Épîtres de saint Paul, qui ne le quittaient pas, il tomba sur ce passage, dont il se fit l'application à lui-même : « Ne vivez pas dans les joies et dans les festins, dans l'ivresse et les impudicités, dans la jalousie et les disputes, mais revêtez-vous de Jésus-Christ. » La grâce avait triomphé ; Augustin était chrétien. Afin de mieux s'instruire dans les dogmes de la religion, il renonça au professorat, et se retira dans une maison de campagne voisine de Milan. Là, dans un cercle d'amis qui partageaient les mêmes idées, entouré de sa mère, de son fils Adéodat et de quelques élèves, il mena une vie monastique, partagée entre l'étude et la contemplation. L'année suivante (avril 387), la veille de la fête de Pâques, il reçut le baptême des mains mêmes de saint Ambroise. L'ardente et incessante prière de sa mère était exaucée, et elle pouvait maintenant quitter cette terre.

Fig. 217. — Funérailles de saint Augustin au siège d'Hippone. D'après une peinture de Benozzo Gozzoli, dans l'église de Saint-Augustin, à San-Giminiano.

La mort de sainte Monique, qui le plongea dans un profond désespoir, et à laquelle devait s'ajouter, un an plus tard, celle d'Adéodat, cet enfant de ses péchés, achevèrent de détacher complètement Augustin des choses de la terre. L'année qu'il passa encore en Italie, à Rome, il la consacra à la défense de sa nouvelle foi : c'est là qu'il acheva son traité *de l'Immortalité* qu'il avait commencé à Milan, aussitôt après sa conversion, et qu'il écrivit les *Livres contre les manichéens*, et ce *Traité du libre arbritre*, où il défendait la liberté de l'homme contre le fatalisme, comme plus tard il devait défendre la doctrine de la grâce contre les excès des pélagiens en sens contraire.

Lorsqu'enfin, en 388, il revint à Tagaste, il y mena, avec ceux qui l'avaient suivi, Alype, qui allait bientôt en devenir l'évêque, Romanien, Évode, une vie de pénitence, soumise à une règle presque monastique. Il distribua ses biens aux pauvres, et partagea son temps entre la lecture, la prière et la composition de nouveaux écrits en faveur de la foi. Sa réputation de science, sa piété, le tirèrent bientôt, malgré lui, de l'obscurité où il se cachait en quelque sorte. Étant venu à Hippone (aujourd'hui Bône), le peuple demanda par acclamation qu'Augustin fût consacré prêtre. En vain voulut-il résister à un honneur dont il se croyait encore indigne, il dut céder (390), mais ce fut dans l'intention de redoubler de zèle. Il fonda un couvent d'hommes à Hippone, et y institua des religieuses. Le premier aussi, il y établit l'usage de la prédication. Il continuait contre les hérétiques la lutte qui devait l'immortaliser; il expliquait le symbole dans le concile général d'Afrique qui se tint à Hippone, et par l'intermédiaire d'Alype, entretenait avec saint Jérôme et saint Paulin de Nole une active correspondance.

En 396, Augustin consentit à suppléer l'évêque Valère. Coadjuteur, puis évêque d'Hippone, sa modestie contrastait avec les services chaque jour plus grands qu'il rendait à l'Église, dont il fut le véritable boulevard contre l'hérésie. Déjà il avait ramené à la foi les tertullianistes et les abéloniens, déjà les manichéens avaient dû subir son ascendant, lorsqu'il tourna tous ses efforts contre les donatistes et les pélagiens. Dans la conférence qui, sur l'ordre d'Honorius, eut lieu entre les donatistes et les catholiques, Augustin, par sa science et son éloquence, as-

sura la victoire à ceux-ci, et les donatistes vaincus tentèrent inutilement d'en appeler à l'empereur. Contre la doctrine de Pélage qui, de l'Afrique, où elle avait fait son apparition en 410, s'était développée en Palestine, il ne se contenta pas d'envoyer à saint Jérôme le secours puissant de Paul Orose, il la combattit en écrivant ses immortels traités sur *la Nature de la grâce,* qui contribuèrent puissamment à faire condamner cette hérésie aux conciles de Carthage en 416 et 417, et d'Antioche en 424. En même temps, il se montrait le modèle des évêques. On le vit bâtir des églises et des hôpitaux, discipliner son clergé en le soumettant à la pauvreté et à la vie commune, se porter médiateur entre les indigents et les riches, terminer les différends, juger les procès, catéchiser son peuple, déraciner les derniers vestiges du paganisme qui subsistaient encore dans certaines villes africaines, à Sufficte, à Madaure, à Calame. Aussi énergique que charitable, il savait résister à la foule, et, après une lutte de deux jours, la faire renoncer aux libations, poussées jusqu'à l'ivresse, par lesquelles, à Hippone, elle avait l'habitude de célébrer la mémoire des martyrs. Tant de travaux ne l'empêchent pas de se livrer à ces épanchements de l'âme, et à ces retours sur lui-même, d'où est sorti ce livre, aussi édifiant qu'admirable, des *Confessions,* livre où le récit le plus entraînant se mêle à la prière la plus ardente, l'humilité, à l'enjouement et à la grâce, la science à la poésie, la métaphysique à l'histoire, et que la foi domine de toute sa hauteur.

La prise de Rome par Alaric (410) devint pour lui l'occasion d'un autre livre non moins admirable, celui de *la Cité de Dieu.* Répondant aux païens, qui accusaient les chrétiens de leurs malheurs, et prêchaient le retour aux anciens dieux qui avaient fondé la fortune de Rome, il montrait que c'était bien plutôt aux exemples infâmes de ces dieux, et aux désordres qu'ils autorisaient, qu'il fallait rapporter les désastres de l'empire, mais du même coup il y montrait, au-dessus de ces calamités passagères, les beautés éternelles de la Jérusalem céleste. Bientôt le flot de Barbares, qui avait couvert l'Italie, envahit l'Afrique elle-même. Appelé par le comte Boniface, qui voulait venger l'injure qu'il avait reçue de l'impératrice Placidie, Genseric avec ses Vandales désole cette riche contrée. Dans ces terribles circonstances, Augustin semble grandir en-

core. D'un côté il encourage les populations à la résistance, de l'autre il rappelle aux évêques « qu'ils ne peuvent abandonner leurs églises ni rompre les attaches par lesquelles Jésus-Christ les a liés à leur ministère ». Joignant l'exemple à la parole, il se renferme dans Hippone, menacée par les Vandales.

Fig. 218. — Séminaire actuel de Notre-Dame d'Afrique, près d'Alger.

C'est là, trois mois après le début du siège, qu'il mourut noblement dans l'accomplissement de ses devoirs de citoyen romain et d'évêque (28 août 430). Il était âgé de soixante-dix-sept ans. L'année suivante, Hippone, prise d'assaut, était livrée aux flammes. Mais le corps de saint Augustin fut sauvé de ce désastre, transporté en Sardaigne, et de là, au huitième siècle, dans l'église de Saint-Pierre, à Pavie. Le 12 octobre 1841, en vertu d'un bref de Grégoire XIII, ces reliques furent remises à l'évêque d'Alger, qui, au milieu d'un cortège de sept

évêques, les déposa solennellement (30 octobre), à Bône, dans une chapelle élevée sur les ruines de l'ancienne Hippone.

29 AOUT.

SAINT MERRY.

Pendant que l'abbaye de Saint-Martin d'Autun était gouvernée par Heroald, un enfant d'une noble famille de la ville se présenta à la porte,

Fig. 219. — Oblation d'un enfant à un abbé. D'après une miniature d'un ms. du XIIIe siècle.

demandant une place parmi les novices. Il était conduit par ses parents, qui venaient eux-mêmes, comme c'était alors l'usage, « faire l'oblation » de leur fils. Merry avait alors treize ans. Dans un âge si tendre, il manifesta un singulier attrait pour la mortification et les austérités. A quel-

que temps de là, l'abbé étant mort, sa précoce sagesse le fit choisir comme son successeur. Envisageant dans la charge qui venait de lui être imposée, non les honneurs, mais les devoirs, il redoubla d'exactitude dans l'accomplissement des moindres pratiques de la vie pénitente. Cependant son humilité y était mal à l'aise, et, un jour, il prit la fuite pour aller se réfugier dans les montagnes du Morvan, en un lieu qui fut appelé depuis la Celle, ou cellule de saint Merry. C'est là que ses religieux le découvrirent et le déterminèrent, avec l'intervention de l'évêque d'Autun, à reprendre ses fonctions. Il s'y résigna et conduisit encore pendant de longues années les affaires de la communauté. Étant parti pour faire un pèlerinage au tombeau de saint Germain à Paris, il fut pris de maladie en route et forcé de s'arrêter d'abord au monastère de Champeaux-en-Brie, près de Melun, puis aux portes de Paris, dans un ermitage désert; il y vécut trois ans en compagnie de saint Frou, en proie à des infirmités qui le faisaient souffrir sans relâche. Quelques jours après avoir atteint le but de son voyage, il expira, vers l'an 700. On bâtit à la place de sa cellule l'église de Saint-Merry.

30 AOUT.

SAINT FIACRE.

Dans les premiers siècles, l'existence des solitaires et des moines au fond des forêts de la Gaule n'était qu'une longue suite de travaux pénibles et persévérants dont les populations voisines devaient recueillir les bienfaits. La bêche à la main, ils commençaient par déblayer le sol autour de la cellule, placée auprès d'un cours d'eau. Souvent ils remplaçaient les arbres forestiers par des arbres à fruits, comme Telio, qui planta de ses propres mains, avec l'aide de saint Samson, un véritable bois de pommiers.

Saint Fiacre, que les jardiniers honorent comme leur patron, donna aussi l'exemple de cette vie fatigante et utile. Bien que certains anna-

listes fassent de lui le fils d'un roi d'Écosse, il est plus probable qu'il était Irlandais d'origine, et qu'il passa en Gaule à la suite du grand mouvement religieux qui, à la fin du sixième siècle, entraîna beaucoup de ses compatriotes vers le continent. Il vint à Meaux, où la réputation de saint Faron l'avait attiré. A cette époque (630 environ), la portion de la Brie comprise entre Meaux et Jouarre était couverte par une vaste forêt (le Breuil), qui relevait de l'évêché. Fiacre obtint la permission d'y défricher le terrain nécessaire à l'emplacement d'un jardin, où il

Fig. 220. — Moines se livrant aux travaux de l'agriculture. D'après une miniature d'un ms. du XIIe siècle.

cultiverait des légumes pour les pèlerins indigents. Selon la légende, l'évêque lui octroya, en toute propriété, l'espace de terre qu'il pourrait entourer d'un fossé en une journée de travail : après avoir fait sa prière, l'ermite laissa traîner sur le sol le bâton qu'il tenait à la main, et, derrière lui, le sol se creusa de lui-même, et les arbres déracinés tombèrent de droite et de gauche.

Dès qu'il eut mis son verger en rapport, Fiacre bâtit aux environs un oratoire en l'honneur de Marie et un hospice destiné aux étrangers, ainsi qu'aux malades qu'on lui amenait de tous les coins du pays. Il fut visité par un de ses parents, saint Kilian, qui revenait de Rome, et l'engagea à prêcher dans la Brie et en Picardie, ce qui amena d'excellents résultats pour la propagation de la foi. Fiacre mourut vers 670, le 30 août, au Breuil, où se forma une bourgade qui prit son nom.

SAINTE ROSE DE LIMA.

On l'avait appelée Isabelle au baptême, mais il paraît que la fraîcheur de son teint fit changer ce nom en celui de Rose ; elle-même, quand elle eut l'âge de raison, se donna celui de Rose de Sainte-Marie, à cause de la grande dévotion qu'elle avait pour la sainte Vierge. Elle était née à Lima, capitale du Pérou, le 20 avril 1586. De bonne heure, elle prit pour modèle en toutes choses Catherine de Sienne, fit vœu de chasteté et se livra aux plus sévères mortifications. Craignant les éloges que l'on donnait à sa beauté, elle se frotta le visage avec l'écorce du poivrier des Indes ; comme elle recevait, néanmoins, de nombreuses demandes en mariage, pour y mettre un terme, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique. Redoublant alors d'austérités, elle poussa à l'extrême le mépris de la souffrance, couchant sur des tessons de grès, la tête sur une pierre, portant un cilice de crin armé de pointes d'aiguilles, s'exposant, sous ce climat torride, à la chaleur du four lorsque l'on cuisait le pain, portant autour de la tête un cercle garni intérieurement de piquants aigus, à l'imitation de la couronne d'épines du Sauveur. La fin de sa vie fut tourmentée par une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle elle avait coutume de répéter cette prière : « Seigneur, augmentez mes souffrances, pourvu qu'en même temps vous augmentiez votre amour dans mon cœur. » Elle mourut le 24 août 1617, à l'âge de trente et un ans. Canonisée en 1671, elle est honorée le 30 août.

---

31 AOUT.

LA BIENHEUREUSE ISABELLE DE FRANCE.

Plus jeune de dix ans que le roi Louis IX, son frère, elle vint au monde au mois de mars 1225. Sa jeunesse, surveillée avec sollicitude par Blanche de Castille, sa mère, fut remplie par la prière, la lecture, le tra-

vail, et à l'âge de treize ans elle consacra à Dieu sa virginité. Fidèle à son vœu, et malgré les désirs de son frère, elle refusa beaucoup de partis illustres, et même Conrad, roi de Germanie, fils de l'empereur Frédéric II. Saint Louis la trouvant un jour travaillant à un bonnet la pria de lui en faire présent, l'assurant qu'il le porterait pour l'amour d'elle. « Je ne puis, » répondit la princesse, « c'est le premier ouvrage de ce genre que je fais, et il convient que les prémices de mon travail soient pour Jésus-Christ. » Et elle le donna à un pauvre.

Fig. 221. — La bienheureuse Isabelle de France, d'après les *Monuments de la monarchie française* de Montfaucon.

Elle avait fait construire en 1252, à Longchamp, sur la lisière du bois de Boulogne, un monastère pour des religieuses de Sainte-Claire, auquel elle avait voulu donner le nom de sa vertu favorite, l'appelant *Humilité de Notre-Dame.*

Après la mort de la reine Blanche, elle se retira à l'abbaye de Longchamp, mais sa mauvaise santé l'empêcha de prononcer les vœux ; elle y mourut le 22 février 1270. Saint Louis assista aux funérailles et prononça lui-même l'oraison funèbre de sa sœur. Léon X la déclara bienheureuse en 1521 et permit d'en faire l'office au 31 août.

SEPTEMBRE.

1er SEPTEMBRE.

SAINT GILLES.

THÉNIEN ou Grec de naissance, Ægidius, en français Gilles, était né vers 470. Dans le dessein de chercher une retraite où, loin du monde, il pût uniquement adorer Dieu, il aborda en Provence, et passa quelque temps auprès de saint Césaire, évêque d'Arles. Puis il se retira du côté d'Uzès, et rencontra, près du Gardon, un solitaire grec nommé Vérédème, dont les exemples et les instructions lui furent d'un grand secours. De là, suivant la rive droite du Rhône, il pénétra dans une vaste forêt et n'y eut d'autre nourriture que le lait d'une biche, qu'il avait apprivoisée. Les officiers d'un roi, que la légende nomme Flavius et qui était probablement le roi des Goths Théodoric, découvrirent sa retraite. Étant à la chasse, ils poursuivirent la biche jusque dans la grotte de Gilles; l'un d'eux tira sur la bête une flèche, qui traversa la main que l'ermite étendait pour la protéger. Le roi, informé du fait, et touché de la pénitence et des autres vertus du saint, défendit de le troubler dans sa solitude et lui en accorda même la propriété. Bientôt après, grâce à l'affluence des disciples,

un monastère y fut fondé vers 510. Telle fut l'origine, selon la tradition, de cette puissante abbaye de Saint-Gilles, un des pèlerinages les plus fréquentés du moyen âge, et qui donna naissance à une ville. Les comtes de Toulouse y avaient une dévotion particulière et se firent honneur d'en porter le nom.

Un différend s'étant élevé touchant la juridiction métropolitaine d'Arles, l'abbé Gilles fut chargé d'aller le soumettre, à Rome, au jugement du pape Symmaque (514). Il vécut encore un assez longtemps, sans qu'on sache exactement l'époque de sa mort; on prétend même qu'il eut beaucoup de part à la faveur du roi Childebert. Son culte se répandit avec une rapidité singulière; de tous côtés on lui dédia des églises, en France, en Belgique, en Allemagne et jusqu'en Angleterre, où l'on en comptait 146. Il était le patron d'Édimbourg.

SAINT LEU.

Il appartenait à une famille noble, originaire de Bourgogne, et qui brillait de l'éclat des plus belles vertus. Sa mère Austregilde, ses oncles Aunaire et Austrin, évêques, ont été mis au rang des saints. Né vers 550, aux environs d'Orléans, Leu ou Loup fut élevé dans cette ville, à l'ombre du sanctuaire, et entra dans les ordres. Mais, embrasé d'un vif désir de la perfection, il vendit la plus grande partie de ses biens, et se retira dans l'île de Lerins, qui aurait pu mériter le surnom d'île sainte. Il y passa quelques années dans la rigueur des jeûnes et des autres austérités de la règle, ainsi que dans une continuelle méditation. A la mort d'Arthème, archevêque de Sens, il fut appelé, d'un consentement unanime, à le remplacer (609). Leu porta sur son siège toute l'excellence du cloître. Sa demeure était ouverte à tous les fidèles, parce que la maison d'un évêque, disait-il, doit être comme une hôtellerie publique, où les pauvres sont reçus par miséricorde et les riches par courtoisie.

Quand Clotaire II eut résolu de s'emparer sur les fils de Thierry du royaume de Bourgogne (613), il envoya une armée sous les ordres

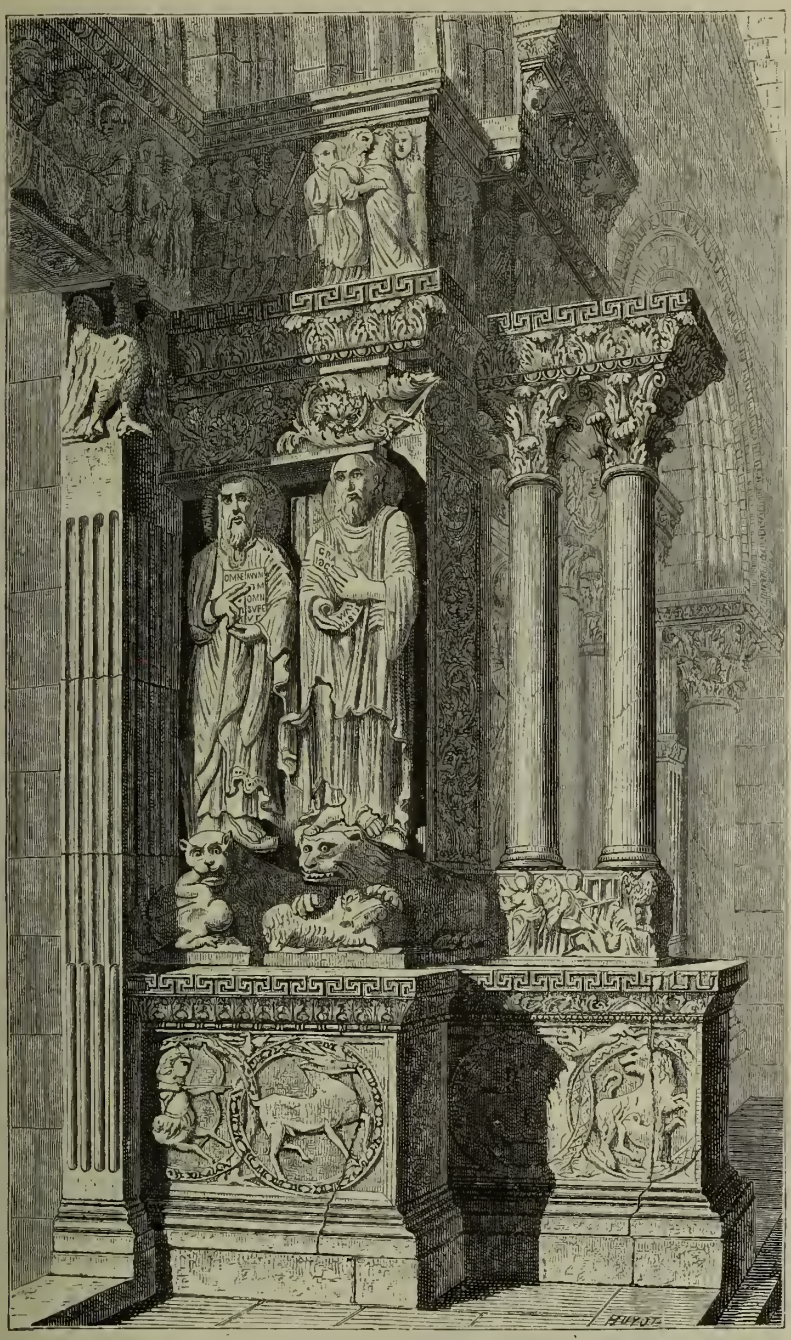


Fig. 222. — Vue perspective de la porte principale de l'église de Saint-Gilles (Gard). XIIe siècle.

d'un de ses leudes. Sens étant la première ville qui s'opposât à son

passage, celui-ci y mit le siège, renversa avec des machines de guerre une partie des murailles, et se disposait à livrer l'assaut. Notre évêque, pour éloigner d'elle le pillage et le massacre, s'avisa d'un heureux expédient : il sonna lui-même une grosse cloche appelée Marie, et le son qu'elle rendit, étrange et d'une pénétrante harmonie, saisit les assiégeants d'une telle épouvante qu'ils s'enfuirent en désordre. L'année suivante, un certain Farulphe fit son entrée à Sens en qualité de gouverneur au nom de Clotaire, et reprocha aigrement à Leu de n'être point venu au-devant de lui. De concert avec un méchant homme, l'abbé Medegisile, il le noircit dans l'esprit du roi, qui l'exila dans un petit village du Vimeu, sur la Bresle. Ce fut un véritable bonheur pour ce pays écarté ; car Leu réussit, par ses exhortations, à lui faire abjurer ses superstitions païennes, et à baptiser un chef franc, Boson, qui était encore idolâtre. Sur ces entrefaites, Medegisile avait usurpé le siège épiscopal ; mais les Senonais, outrés de son hypocrisie, se rendirent en tumulte dans son église et le mirent en pièces ; puis ils députèrent au roi saint Winebaud, de Troyes, pour solliciter le rappel de leur évêque. Clotaire, qui se trouvait alors près de Rouen, se laissa fléchir, accueillit l'exilé à sa table, lui demanda pardon à genoux, et le combla de bienfaits. Saint Leu mourut le 1er septembre 623, à Brienon, près d'Auxerre, et fut enterré, selon son vœu, sous la gouttière de l'église abbatiale de Sainte-Colombe, à Sens.

2 SEPTEMBRE.

SAINT JUST.

Né dans le Vivarais, vers 320, dans une bonne famille gauloise, il fut élevé à Vienne, sous les yeux de saint Paschase, renommé pour sa science et la sainteté de ses mœurs. Après avoir été attaché au clergé de cette ville, il devint vers 350, par la mort de Verissime, le treizième évêque de Lyon. Les renseignements font défaut sur son épiscopat, et ce qu'on sait de lui se borne à sa présence au concile de Valence en 374 et à celui d'Aquilée en 381. Depuis longtemps il nourrissait

le dessein de se retirer du monde ; une faute qu'il se reprochait, quoique ce fût plutôt celle de son peuple que la sienne, en précipita l'exécution. Un homme, en proie à une folie furieuse, avait tué plusieurs personnes dans les rues de Lyon; l'accès une fois tombé, il eut peur et chercha un refuge dans la cathédrale. Just, croyant apaiser la foule qui voulait l'arracher à cet asile, en exigea la promesse de respecter l'infortuné, et le remit entre les mains du magistrat; mais des forcenés s'emparèrent de lui et le massacrèrent sans pitié. Pénétré de douleur, le pieux évêque jugea qu'il était devenu indigne des fonctions épiscopales : en revenant du concile d'Aquilée, il évita de passer par Lyon, et alla s'embarquer à Marseille avec un jeune lecteur de son église, nommé Viateur.

Arrivé en Égypte, Just s'enferma dans un des nombreux monastères de la Thébaïde, et, afin de pratiquer plus aisément l'humilité, qui était le principal but de sa fuite, il eut soin de cacher sa dignité aux religieux qui l'avaient accueilli. Quelques années après, il fut reconnu par un de ses diocésains en pèlerinage. L'Église de Lyon n'eut pas plus tôt appris ce qu'était devenu son pasteur qu'elle lui députa Antiochus, un de ses prêtres, pour le prier de venir reprendre sa place. Il fut impossible de l'y déterminer, et saint Just mourut vers l'an 390, entre les bras d'Antiochus, qui était resté avec lui. « L'amour des fidèles, » rapporte son épitaphe, « l'ayant ramené à Lyon, il fut inhumé avec saint Viateur auprès de cet autel (dans l'église de Saint-Just), afin que ses prières continuelles réchauffent à jamais les enfants, que, pendant sa vie, encouragea sa vigilante piété. » C'est un des patrons de Lyon.

SAINT AGRICOL.

Fils de saint Magne, évêque d'Avignon, et de la famille impériale des Albinus, il naquit à Avignon, vers 627. A peine âgé de quatorze ans, il prit la résolution de quitter le monde, et, ayant obtenu, bien qu'à grand'peine, la permission de son père, il entra au monastère de Lerins, alors gouverné par saint Maxime. Il y passa seize ans, mais son père, qui

se faisait vieux, le rappela près de lui, et obtint bientôt du peuple et du clergé qu'on le lui donnât pour coadjuteur : il devint à son tour évêque en 660. Agricol succéda à son père dans ses vertus aussi bien que dans ses fonctions ; il se proposait ce double but, la gloire de Dieu et le salut de son peuple. L'église d'Avignon étant devenue trop petite pour le nombre croissant des fidèles, il en fit construire une autre à ses frais, la dota de ses propres fonds et la pourvut d'un clergé nombreux, choisi parmi ses anciens frères de Lerins. Il éleva, plus tard, quatre autres églises dans la même ville, et aux environs un couvent de femmes, sous la règle de saint Benoît. Sentant approcher sa fin, il désigna pour lui succéder saint Vérédème, qui fut élu. Ses derniers soins furent de fonder un service perpétuel pour le repos de son âme, de léguer ses biens aux églises qu'il avait instituées, d'affranchir ou récompenser ses serfs. Il mourut le 2 septembre 700.

SAINT ÉTIENNE,

ROI DE HONGRIE.

A la fin du dixième siècle, les Hongrois, qui étaient venus du fond de l'Asie s'établir sur les rives du Danube, pratiquaient encore l'idolâtrie. Ce fut saint Adalbert qui porta chez eux les lumières de la foi chrétienne. Leur duc, Geysa, reçut le baptême, ce qui ne l'empêcha point, comme tant de chefs barbares, de servir en même temps les dieux de sa patrie ; l'évêque lui en fit honte. « Je suis assez riche, » lui répondit-il, « pour adorer tous les dieux ensemble. »

Lorsqu'il mourut en 997, il eut pour successeur son fils Voïc, né vers 978, et qui prit le nom d'Étienne. Le premier usage qu'il fit de l'autorité fut de travailler sérieusement à la conversion de son peuple. Mais le culte proscrit avait beaucoup de partisans, surtout parmi les seigneurs, qui, mécontents d'être obligés de rendre à la liberté leurs esclaves chrétiens, se révoltèrent ; le jeune duc s'étant fait armer chevalier à la manière allemande, marcha contre eux et les battit, les plaçant dans l'alternative de recevoir le baptême ou d'être réduits en servitude.

Cette victoire laissa le champ libre aux missionnaires qu'il manda de tous côtés pour répandre la religion. La Hongrie fut divisée en dix diocèses, sous la direction métropolitaine de l'archevêché de Strigonie (Grân). Les évêques furent pendant longtemps des étrangers; désignés par le roi, ils devaient employer le latin, qui devint aussi la langue de la cour et des affaires. Plusieurs villages réunis construisaient une église, et chacun payait la dîme. Étienne appela beaucoup de clercs et de moines, et, afin de favoriser les pèlerinages et les rapports avec d'autres peuples, il fonda des hôpitaux avec monastères à Ravenne, à Rome, à Constantinople et à Jérusalem.

Cependant Étienne avait député au pape Sylvestre II l'évêque Anastase, chargé de solliciter le titre de roi et l'approbation des fondations ecclésiastiques récemment instituées. Le pape joignit au titre qu'il demandait celui d'apôtre de la Hongrie, ainsi que toute l'administration spirituelle du pays en qualité de vicaire du saint-siège, et envoya au prince une riche couronne d'or, qui sert encore aujourd'hui pour la cérémonie du sacre (1000). L'empereur Henri II le reconnut pour roi et lui donna sa sœur Gisèle en mariage. Après avoir conquis la Transylvanie sur son oncle Gyula, resté païen, Étienne mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et lui dédia une magnifique église dans Albe Royale, sa capitale, qu'il avait fondée. Il passa presque toute sa vie dans les guerres, soit à contenir les nations voisines, soit à soumettre leur territoire, comme il fit avec la Bulgarie. Apôtre de la Hongrie, il en fut aussi le législateur. Il abolit plusieurs coutumes aussi féroces que superstitieuses, et publia des lois sévères contre le blasphème, le vol, le meurtre, l'adultère, l'incontinence et l'idolâtrie. Pour déraciner ces deux derniers crimes, il contraignit à se marier ceux qui n'étaient ni prêtres ni religieux, et défendit aux chrétiens de s'allier à des infidèles. Il ennoblit la valeur, jusque-là vagabonde et cruelle, de ses sujets en l'employant pour des victoires utiles à la civilisation, et montra sur le trône les qualités d'un prince intelligent et les vertus d'un homme de Dieu. De graves afflictions pesèrent sur ses dernières années : il perdit tous ses enfants, jusqu'à l'aîné, Émeric, qu'il avait fait élever avec grand soin et qui donnait les plus belles espérances.

Étienne mourut plein de gloire, le 15 août 1038. L'Église l'a canonisé en fixant sa fête au 2 septembre, et l'histoire le compte au nombre des grands hommes. Il est le patron de la Hongrie.

3 SEPTEMBRE.

SAINTE SABINE.

C'était une Romaine d'un rang distingué, mariée à un officier nommé Valentin. Née et élevée dans le paganisme, elle avait été convertie par sa servante, Sérapie. Après le baptême, elle quitta Rome et se retira dans une maison qu'elle avait en Ombrie, pour y servir Dieu loin du monde; quelques femmes se joignirent à elle. La persécution d'Adrien, qui avait paru se ralentir, redoubla de fureur dans certaines provinces, et Bérylle, gouverneur de l'Ombrie, somma Sabine de lui livrer les chrétiennes qui demeuraient avec elle. Elle refusa, se fit porter en litière chez le gouverneur, et parut avoir gagné sa cause; mais trois jours plus tard, Sérapie fut arrêtée, et, comme elle ne voulut point sacrifier aux dieux, elle souffrit le martyre. Quant à sa maîtresse, que Bérylle respectait à cause de son rang, elle ne fut plus inquiétée.

L'année suivante, Elpide, qui lui succéda, n'eut pas les mêmes ménagements; il fit d'abord jeter Sabine en prison : puis l'ayant fait venir, il lui demanda comment, riche et considérée, elle avait pu embrasser la religion des chrétiens, ces gens qui n'estiment que la pauvreté, et surtout à l'instigation d'une esclave. « Tu ne comprends pas notre religion, » répliqua Sabine. « Ce n'est pas folie de mépriser les biens de la terre, car on reçoit en échange ceux du ciel. Oui, j'ai foulé aux pieds les vanités du monde, mais loin d'avoir dérogé à la noblesse de ma naissance, je crois lui avoir donné un nouveau lustre, en me faisant chrétienne. » Alors Elpide la menaça de la mort; elle répondit : « Tu es le maître de m'ôter la vie, non de m'ôter ma foi. » Après avoir entendu prononcer sa condamnation, elle s'écria : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de la grâce que vous m'accordez, et je remets ma vie entre vos mains. » Elle

eut la tête tranchée le 29 août 126. Les corps de l'esclave et de la patricienne furent transportés, vers 430, à Rome et déposés dans l'église bâtie en l'honneur de sainte Sabine sur le mont Aventin. On célèbre sa fête le 3 septembre.

SAINT REMACLE.

De race gauloise, Remacle naquit aux environs de Bourges, vers l'an 598. Il fut d'abord un des disciples de saint Sulpice, puis il s'attacha à saint Éloi, qui l'établit, vers 630, premier abbé du monastère qu'il venait de fonder à Solignac, près de Limoges. Ce fut sans doute encore le même saint qui fit connaître ses mérites à Sigebert, le pieux roi d'Austrasie.

Ce prince fit bâtir plusieurs abbayes, par son conseil, entre autres celles de Stavelo dans le diocèce de Maëstricht, et de Malmédy dans celui de Cologne. Remacle les gouverna jusqu'en 642, et y attira, par la renommée de ses vertus, de nombreux et illustres disciples comme saint Trond, saint Lambert, saint Théodard. A cette époque, il se rendit à Maëstricht, où les fidèles venaient de l'élire évêque, lorsque saint Amand, désespéré des désordres de ses diocésains, fut parti pour évangéliser d'autres peuples. Remacle fit du bien à Maëstricht, mais il se sentait plutôt destiné à la vie monastique qu'aux soucis épiscopaux ; au bout de six ans il abandonna son évêché à saint Théodard, et se retira avec saint Hadelin à son abbaye de Stavelo. C'est là qu'il mourut, ayant continué jusqu'à son dernier jour de se livrer aux plus grandes austérités, vers l'an 674, âgé de plus de soixante-quinze ans.

4 SEPTEMBRE.

SAINT MARIN.

Dans le quatrième siècle, la ville de Rimini, en Italie, ayant été en partie détruite, on fit venir de tous côtés des ouvriers pour la rebâtir.

Beaucoup de Dalmates s'y transportèrent, entre autres un chrétien, nommé Marin, qui était maçon ou tailleur de pierres de son métier. Il fut bien étonné de trouver là une foule de gens de bonne naissance, condamnés au travail forcé pour l'unique raison qu'ils avaient embrassé la foi nouvelle. On leur imposait les besognes les plus pénibles, et, quand ils n'en pouvaient venir à bout, on les accablait de coups de bâton et de nerfs de bœuf. Cet injuste traitement émut Marin, qui s'employa de toutes ses forces en leur faveur ; il les aidait à tirer la pierre des carrières, à porter les trop lourds fardeaux ; il acheta même une bête de somme afin de les soulager dans le transport des matériaux qu'on les forçait de charger sur leurs épaules. Après bien des années, il se retira, non loin de Rimini, dans un affreux désert, et vécut en reclus au fond d'une caverne du mont Titan. La renommée de sa sainteté lui attira des disciples et des imitateurs, et c'est ainsi qu'il devint le fondateur d'une petite société civile, qui s'éleva à l'état de république sous le nom de Saint-Marin. Ses reliques y sont l'objet d'une grande vénération.

SAINTE ROSALIE.

Son père était un chevalier renommé par sa valeur, qui avait épousé une parente de Roger, roi de Sicile, et reçu de grands domaines en récompense de ses services. Rosalie naquit à Palerme, en 1130. Dès l'âge de quatorze ans, elle fut recherchée en mariage par les plus puissants seigneurs du royaume, mais elle avait consacré sa virginité au Seigneur, et elle aima mieux quitter le monde et ses tentations que de rompre son vœu. N'emportant qu'un crucifix et des instruments de discipline, elle abandonna le palais de son père, et se retira sur le sommet du mont Quisquina, dans une caverne située au milieu d'un bois. C'est là, malgré les neiges qui couvrent cette solitude pendant plusieurs mois, que Rosalie passa de longues années, n'ayant pour se nourrir que des racines, pour se désaltérer que l'eau qui suintait des rochers. On montre encore cette caverne, près de laquelle est une vigne fort ancienne qui aurait, dit-on, été plantée par la recluse. Cependant, comme sur l'ordre

de sa famille désolée, on la cherchait par toute la Sicile, elle en fut intérieurement avertie, et, reprenant son crucifix, elle se réfugia sur le mont Pellegrino. Elle y trouva une grotte obscure, dont l'ouverture était fort étroite, où l'on ne pouvait se tenir debout ; et, dans cette affreuse retraite, elle passa les huit dernières années d'une vie sanctifiée par la prière et les austérités. Sa mort arriva le 4 septembre 1160.

Sainte Rosalie est la patronne de Palerme.

5 SEPTEMBRE.

SAINT BERTIN.

Issu d'une famille établie sur les bords du lac de Constance, Bertin, né vers 615, manifesta, dès ses jeunes ans, autant de goût pour l'étude que d'éloignement pour le monde. Ses dispositions intérieures et l'exemple de saint Omer, son parent, le portèrent à aller le rejoindre à Luxeuil avec deux de ses amis, Mommolin et Ebertramne. Cette abbaye, fondée depuis peu par saint Colomban, était une excellente école où l'on enseignait tout ce qui avait rapport aux choses de la science et de la religion. Bertin y fit de grands progrès, se montrant surtout propre à la discipline ecclésiastique et à l'interprétation de l'Écriture sainte. Aussi, vers 640, fut-il désigné, ainsi que ses deux amis, pour seconder saint Omer, leur compatriote, dans l'évangélisation du diocèse de Térouanne. L'évêque les installa sur les bords de l'Aa, dans un domaine, dont il venait de recevoir la donation d'un riche et puissant seigneur qu'il avait baptisé avec toute sa famille. C'était une solitude inaccessible, entourée d'un côté par la rivière, et de l'autre par de vastes marécages : on l'appelait Sithieu. Là s'éleva bientôt une abbaye, qui prit dans la suite le nom de Saint-Bertin.

Le premier qui la gouverna fut Mommolin, et quand il fut appelé en 659 au siège épiscopal de Noyon, Bertin lui succéda. Il adopta la règle monastique de saint Colomban et les usages de Luxeuil dans toute leur sévérité : des racines, des herbes et un pain grossier composaient

la nourriture ordinaire; une prière presque continuelle sanctifiait le travail et les autres exercices extérieurs, car l'infatigable diligence des moines parvint à transformer en plaine fertile, par des exhaussements successifs, le marais où ils étaient établis. Quant à leur supérieur, son zèle

Fig. 223. — Prédication des premiers apôtres missionnaires. D'après une tapisserie du XVe siècle.

pour la prédication opéra merveilles parmi les Morins, encore à demi barbares ; il exerçait un ascendant irrésistible sur les nobles qui l'environnaient; plusieurs même vinrent augmenter le nombre de ses religieux, et l'un d'eux lui fit présent d'une terre sur laquelle fut fondé, en 695, le monastère de Bergues-Saint-Winoc. Afin de mieux se préparer à la mort, Bertin abdiqua la dignité d'abbé qu'il avait exercée pendant un demi-

siècle, et se renferma dans un ermitage des environs. Il y mourut vers 709, fort âgé et sans avoir cessé de pratiquer la plus exacte pénitence. L'île de Sithieu, où se trouvait la célèbre abbaye, servit d'emplacement à la ville de Saint-Omer.

SAINT LAURENT JUSTINIEN.

La famille patricienne des Giustiniani ne compta pas de plus glorieux rejeton que saint Laurent, le premier patriarche de Venise. Né le 1er juillet 1381, il se fit remarquer, dès l'enfance, par une raison précoce et des goûts sérieux. A dix-neuf ans, il se retira dans une maison de chanoines réguliers, où son application constante à remplir les exercices religieux jusqu'au degré héroïque le rendit un modèle pour ceux qui sont appelés à la conduite des âmes. Il était général de sa congrégation lorsqu'en 1433 le pape Eugène IV, qui connaissait son éminente sainteté, le promut à l'évêché de Venise.

Bien loin de relâcher quelque chose de l'austérité de sa vie, Laurent l'augmenta, tout en cachant avec soin ses mortifications particulières. Il retrancha de sa demeure toute superfluité ; il mangeait dans de la vaisselle de terre, n'avait pour lit qu'une maigre paillasse, et pour vêtement qu'une méchante soutane. Un de ses parents, pourvu de quelque bien, l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il le refusa en disant : « Si je vous donne peu, ce n'est pas de quoi vous avez besoin ; si je vous donne beaucoup, il faudra, pour la satisfaction d'un seul, priver un grand nombre de malheureux de ce qui leur est nécessaire. » Ses aumônes étaient immenses ; mais il distribuait plus volontiers des aliments et des habits que de l'argent, dont il est plus facile de faire un mauvais emploi ; il donnait à tous ceux qui se présentaient, et des dames pieuses portaient de sa part des secours aux pauvres honteux, ainsi qu'à ceux que la ruine avait frappés. S'étant élevé contre les théâtres et le luxe des femmes, il fut l'objet d'une vive persécution de la part des intéressés : on ameuta le peuple contre lui, on l'insulta dans les rues, on fit des plaintes au doge ; pour lui, il se montra aussi insensible à ces attaques qu'il l'était aux louanges et aux applaudissements.

En 1451, le siège patriarcal, établi depuis environ neuf siècles à Grado, qui n'était plus qu'un bourg abandonné, fut transféré à Venise, et le premier titulaire en fut Laurent. Quatre ans plus tard, il fut atteint d'une fièvre violente, qui le conduisit promptement au tombeau

Fig. 224. — Pauvre honteux de Venise. D'après un dessin de Cesare Vecellio. XVIe siècle.

(8 janvier 1455). Quoique sa pauvreté fût telle qu'il ne lui restait rien dont il pût disposer, il fit cependant son testament, pour exhorter tous les fidèles à la vertu et pour demander qu'on l'enterrât comme un simple religieux dans le couvent de Saint-Georges, où il avait prononcé ses vœux. On a de lui des sermons, des lettres et des traités de piété, dans lesquels il tient le langage le plus propre à inspirer l'amour de Dieu et du

prochain. Alexandre VIII le canonisa en 1690 et fixa sa fête au 5 septembre.

6 SEPTEMBRE.

SAINT HUMBERT.

Fils du bienheureux Evrard, il naquit à Mézières-sur-Oise, vers 610, et montra de si heureuses dispositions pour la piété qu'on le destina à l'état ecclésiastique. Il reçut la tonsure à Laon et fut instruit des saintes lettres dans un monastère, où il demeura jusqu'à la mort de ses parents. Saint Amand et saint Nicaise s'étant arrêtés chez lui lors de leur voyage à Rome, il les accompagna. Il paraît même que, plus tard, il fit un second voyage en Italie, pour aller visiter saint Amand, alors à Elnone. Sur la fin de ses jours, il se retira au monastère de Marolles, en Hainaut, auquel il donna la plus grande partie de ses biens et les terres qu'il possédait à Mézières. On croit qu'il en devint abbé, car les religieux de cette abbaye sont souvent nommés ses disciples. Il mourut, plein de vertus, vers 682.

7 SEPTEMBRE.

SAINTE REINE.

A peine Decius fut-il proclamé empereur que la persécution éclata sous les formes les plus violentes (249). Un édit enjoignit aux chrétiens d'abjurer sans délai entre les mains des magistrats ou de se résoudre aux extrêmes rigueurs. La publication en fut faite solennellement partout, et les officiers impériaux, rendus responsables de l'exécution, ne songèrent plus qu'à rivaliser de zèle et de fanatisme. Par l'ordre de l'un d'eux qui commandait à Alesia, en Bourgogne, une jeune fille nommée Regina ou Reine fut arrêtée et mise en prison. Quelques mois après, cet officier, que certaines affaires avaient appelé en Allemagne, interrogea la chrétienne,

et, la trouvant inébranlable dans sa croyance, il la livra aux tourmenteurs. On usa sur la pauvre enfant des divers moyens de torture auxquels une férocité raffinée condamnait alors les criminels : elle eut les ongles arrachés, le corps labouré avec des peignes de fer et brûlé par places avec des pointes de feu, et dans cet état on la plongea, pieds et poings liés, dans une cuve d'eau froide. A la fin, elle eut la tête tranchée. Ses reliques furent transportées, en 864, à l'abbaye de Flavigny, et le bourg d'Alise, dont elle est la patronne, ajouta à son nom celui de sainte Reine.

SAINT CLOUD.

A la mort de Clodomir, l'un des fils et des successeurs de Clovis, ses frères, Childebert et Clotaire, résolurent de se débarrasser de ses enfants pour se partager leurs dépouilles. Deux d'entre eux, en effet, furent massacrés par leurs oncles, Thibaut et Gonthaire. Le troisième, qui s'appelait Clodoald, échappa et se réfugia dans la solitude où il ensevelit à la fois sa vie et ses droits à la succession de son père (526). Son nom est arrivé jusqu'à nous sous la forme populaire de Cloud.

Il se coupa lui-même les cheveux, ce qui était signer sa déchéance, distribua ce qu'il possédait aux pauvres et aux églises, et se retira aux environs de Paris en la compagnie d'un saint ermite nommé Severin; dans la suite, désireux d'une retraite encore plus profonde, il alla jusqu'en Provence ; mais ses vertus le mettaient partout en évidence : il revint à son premier ermitage. Cependant le peuple commençait à le vénérer comme un saint ; il avait reçu, presque malgré lui, les honneurs de la prêtrise, et son humilité s'en trouvait si offensée qu'il se déroba encore une fois au regard des hommes, après avoir néanmoins exercé pendant quelque temps le saint ministère. Il s'établit sur une colline située le long de la Seine, alors fort déserte et appelée Nogent, au lieu où s'est depuis élevée la ville qui a pris son nom. Il y vécut quelque temps solitaire, puis il céda aux instances d'hommes pieux qui souhaitaient vivre sous sa direction, et il y fonda un couvent. Les rois, ses oncles, lui rendirent alors en donations quelques bribes des biens dont ils l'avaient frustré,

Fig. 225. — Saint Cloud au milieu d'autres saints. D'après une peinture à fresque d'Hippolyte Flandrin, à l'église de Saint-Vincent de Paul, à Paris, XIXe siècle.

mais qui n'en constituèrent pas moins un riche patrimoine. Il y mourut au jour qu'il avait prédit lui-même, le 7 septembre 560, à l'âge de trente-huit ans.

8 SEPTEMBRE.

SAINT ADRIEN ET SAINTE NATHALIE.

Adrien servait dans l'armée impériale, au temps de Maximien Galère, lorsqu'il se trouva mêlé à la persécution contre les chrétiens, à Nicomédie, étant probablement chargé de surveiller les séances du tribunal avec ses soldats. Marié, depuis un an, à une chrétienne nommée Nathalie, il s'était peu à peu senti, sous cette influence, porté à admirer la constance des martyrs qui souffraient journellement devant lui. Un jour, tout d'un coup visité par la grâce, il cria aux greffiers : « Écrivez aussi ma confession, et mettez-moi au nombre de ces glorieux accusés, car je suis chrétien comme eux, et je veux mourir avec eux pour l'amour du Christ. » Interrogé aussitôt par le magistrat, qui lui demanda sévèrement : « Quelle est cette folie ? Comment ! c'est toi qui viens de blasphémer les dieux ? — Ma folie est d'avoir adoré des idoles qui ne méritent que notre exécration. » Il fut envoyé en prison retrouver les martyrs, dont il devait partager le sort.

Avertie aussitôt, Nathalie arriva, et, se jetant aux pieds de son mari, elle le félicitait d'avoir acquis la foi, le plus précieux des trésors ; elle le conjura de la garder ferme et inébranlable jusque dans les tourments, et recommanda à ses compagnons de captivité de veiller sur le néophyte. Quelques jours après, les confesseurs furent mis à la torture sur leur refus de sacrifier aux idoles, et Nathalie était là, essuyant le sang qui coulait des blessures de son mari, le réconfortant par de bonnes paroles. Elle continua de venir le visiter dans la prison, au risque de sa propre vie, et en habits d'homme, lorsque l'entrée en eut été interdite aux femmes, par ordre du gouverneur. Adrien fut martyrisé le 4 mars 306, et Nathalie fut recueillir son corps, qu'elle fit transporter à Byzance. C'est dans

cette dernière ville qu'elle mourut elle-même. Elle n'avait cessé, jusqu'à la fin de la persécution, de prodiguer son dévouement aux chrétiens de Nicomédie.

9 SEPTEMBRE.

SAINT DOROTHÉE ET SAINT GORGON.

Officiers tous les deux, chargés d'importantes fonctions à Nicomédie, ils s'étaient convertis ensemble au christianisme et vivaient dans une étroite amitié. Le persécution de Dioclétien mit leur foi à l'épreuve : voyant qu'ils ne sacrifiaient plus aux dieux, les magistrats les firent mettre à la torture; ils croyaient ainsi les amener à changer de sentiment; ce fut en vain. Comme on faisait subir à Dorothée des supplices plus cruels qu'aux autres, Gorgon réclama pour lui et pour ses frères : « Pourquoi le traiter autrement que nous? Ne sommes-nous pas tous condamnés par une même sentence? Le crime dont il est accusé, ne l'avons-nous pas tous commis et confessé? Notre foi et nos sentiments sont unanimes ; ne marquez donc point de préférences. » Le lendemain, ce furent de nouveaux supplices, mais qui n'arrachèrent encore aux martyrs que des actes de foi. Placés sur des charbons ardents où leur chair grillait et fumait, ils s'écriaient : « Gloire vous soit rendue, Seigneur, qui avez daigné recevoir vos serviteurs comme des hosties vivantes! » On les détacha du gril, et dans l'impossibilité de les vaincre, on abrégea leur cruel martyre en les décapitant (304).

SAINT OMER.

Audomar, dont on a fait Omer, naquit vers 590, sur le territoire de Constance, en Helvétie, et fut probablement instruit dans la religion par saint Colomban. Peu après le séjour de l'apôtre irlandais dans sa patrie, il engagea son père Friulphe à vendre ses biens pour les distribuer aux pauvres, et alla se présenter avec lui à l'abbaye de Luxeuil. Saint Eus-

taise les admit tous deux au nombre de ses religieux. Le père y persévéra jusqu'à la fin de ses jours ; le fils en sortit au bout de vingt ans pour devenir évêque de Térouanne (637) ; il avait été désigné au choix du roi Dagobert par l'évêque de Noyon, saint Achaire.

Le pays des Morins, dont Térouanne était la capitale, avait autrefois reçu la lumière de l'Évangile; mais il était retombé dans l'ignorance, et, depuis la conquête de Clovis, les rares chrétiens y pratiquaient de grossières superstitions. Le nouvel évêque fit demander à Luxeuil des coopérateurs pour venir à bout d'une si rude tâche. On lui envoya trois de ses anciens confrères, entre autres Bertin, dont nous avons parlé, et il les établit dans le domaine de Sithieu. Une grande abbaye y fut fondée, où Omer aimait à venir se reposer des fatigues du saint ministère. Sa réputation de piété était grande dans toute la France du nord ; ce fut à lui que s'adressa saint Vandrille pour être ordonné prêtre, et sainte Austreberte pour échapper au mariage que voulaient lui imposer ses parents. Dans sa vieillesse, il perdit la vue, et mourut en 667, après une carrière de labeurs apostoliques et d'héroïque charité, qui changea la face de toute sa province. Saint Omer a donné son nom à une ville qui se forma autour de l'abbaye, à la fondation de laquelle il avait contribué.

10 SEPTEMBRE.

SAINT SOSTHÈNE.

Il était, avec saint Victor, l'un des bourreaux qui martyrisaient sainte Euphémie à Chalcédoine. Frappés de l'air angélique de la patiente, de son courage surhumain, ils refusèrent de porter la main sur elle, et de la précipiter dans une fournaise ardente, comme le juge le leur commandait. D'autres continuèrent l'horrible besogne, dont ils rougissaient maintenant et demandaient pardon à Dieu. Dès le lendemain, le proconsul Priscus les condamna aux bêtes ; mais ni les lions ni les ours ne leur firent de mal. Voyant cela, il ordonna qu'ils seraient brûlés vifs. Comme les flammes commençaient à les gagner, ils s'embrassèrent fraternelle-

ment, s'exhortant l'un l'autre, et rendirent l'âme avec le nom du Sauveur sur les lèvres (10 septembre 303).

SAINTE PULCHÉRIE.

Pulchérie (*Ælia Pulcheria*), fille d'Arcadius et d'Eudoxie, vint au monde le 16 janvier 399. Ce fut un jour heureux pour l'empire d'Orient : il donnait la naissance à une princesse qui devait en être le plus ferme soutien dans une époque de faiblesse et d'incurie.

Il sembla que son aïeul, le grand Théodose, lui eût transmis en héritage son génie et ses vertus. Pulchérie unissait aux charmes de la beauté de rares connaissances et la plus solide piété. Voulant se consacrer au service de Dieu, elle fit vœu de virginité, et porta ses sœurs à suivre son

Fig. 226. — Pulchérie, impératrice d'Orient.

exemple, de peur que leur mariage ne devînt une source de divisions pour l'État. Elle rendit sa résolution irrévocable par le présent qu'elle fit à l'Eglise de Constantinople d'une table d'autel, enrichie d'or et de pierreries, et sur laquelle était gravée une inscription commémorative. Une prudence naturelle, une pénétration sûre, un caractère ferme la destinèrent de bonne heure aux affaires publiques.

Créée Auguste à l'âge de quinze ans (414), Pulchérie prit en mains les rênes du gouvernement. Du sein de la retraite où elle vivait avec ses sœurs Marine et Arcadie, et sans délaisser ses exercices de dévotion ou ses devoirs de charité, elle veilla sur l'éducation de Théodose II, le jeune empereur. Elle développa en lui quelques bons instincts, le zèle religieux, l'amour de la justice, l'éloignement des plaisirs. Malheureusement la nature lui avait refusé la force d'agir par lui-même, de sorte qu'il fut presque toujours la dupe des flatteurs qui l'entouraient et ne fit, durant un long règne, rien de mémorable. Lorsqu'il fut en âge de gou-

verner, Pulchérie usa de son influence pour le préserver des dangers auxquels sa négligence l'exposait : elle préparait les décrets qu'elle lui faisait signer, et lui en laissait l'honneur. C'est elle qui le maria à la fille du sophiste Léonce, Athénaïs (baptisée sous le nom d'Eudocie), ornée de toutes les grâces du corps et de l'esprit (421). Le concile d'Éphèse,

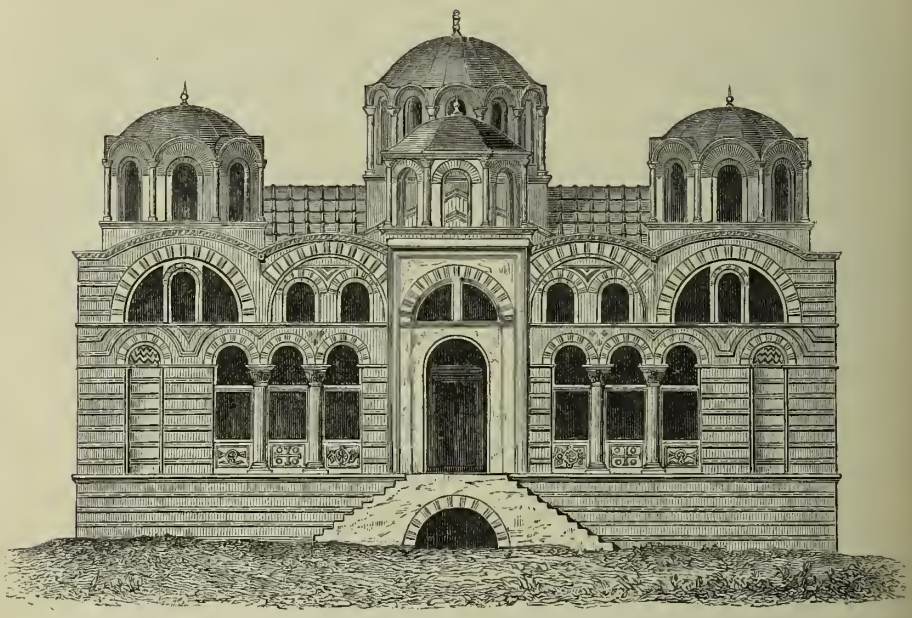


Fig. 227. — Église *Théotokos* (Mère de Dieu), à Constantinople.

qui condamna, en 431, l'hérésie si dangereuse de Nestorius, fut convoqué sur ses instances, et elle bâtit, en mémoire de cette condamnation, un temple sous l'invocation de la mère de Dieu. Loin de se laisser entraîner, à l'exemple de son frère, dans l'hérésie d'Eutychès, elle resta fidèle à la foi orthodoxe et défendit avec courage ceux qui étaient persécutés pour cette cause. Un favori devenu tout-puissant, Chrysaphius, noua des intelligences secrètes avec Eudocie, et parvint à rendre Pulchérie suspecte à Théodose, qui cessa de la consulter et voulut l'engager par force dans l'état de diaconesse. Avertie par saint Flavien, et pressée d'un autre côté par le pape Léon le Grand d'apporter un prompt remède aux maux de l'Église, elle alla au-devant de ses ennemis et parvint à dessiller les yeux de son frère sur les périls de la politique où on l'avait entraîné.

A la mort de ce prince (449), Pulchérie monta sans opposition sur le trône, et son premier acte fut de livrer l'infâme Chrysaphius à la justice. Comme il était sans exemple qu'une femme eût été seule revêtue de la puissance impériale, elle se vit obligée de choisir un époux : son choix tomba sur le tribun Marcien, officier de fortune, mais d'un courage et d'une probité dignes d'un tel honneur (450). Il promit de respecter son vœu de chasteté et se montra toujours plein de déférence pour ses sages conseils. On dut à leur zèle catholique la convocation du concile général de Chalcédoine,

Fig. 228. — Marcien, empereur d'Orient.

présidé par les légats romains, et dont les décisions furent reçues de toute la chrétienté. Pulchérie mourut comblée de gloire, le 18 février 453, à l'âge de cinquante-quatre ans passés. Après avoir fondé un grand nombre d'hôpitaux, d'églises et de monastères, elle fit encore les pauvres héritiers de ce qui lui restait de richesses. L'empereur Léon lui érigea une statue sur son tombeau, et l'Église a institué, au 10 septembre, une fête en son honneur.

11 SEPTEMBRE.

SAINT PATIENT.

Sacré évêque de Lyon en 450, Patient succéda sur ce siège à saint Eucher. Selon le témoignage de Sidoine Apollinaire, qui professait pour lui une vive amitié, il possédait toutes les vertus épiscopales, et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en lui, ou son zèle pour la gloire de Dieu ou sa charité envers les malheureux. Son dévouement pastoral éclata surtout à la suite des invasions que firent les Visigoths dans le midi de la Gaule en 473 et en 474. Les moissons ayant été ravagées, il

en résulta une cruelle famine : Patient fit acheter des grains dans les provinces que la guerre avait épargnées, les distribua gratuitement à Lyon et aux alentours, et en envoya en Provence, en Auvergne et jusqu'en Italie. Un service non moins grand qu'il rendit à l'Église fut de ramener à la foi orthodoxe la plupart des ariens, établis non seulement dans son diocèse, mais chez les Bourguignons. En 472 il fit construire en l'honneur de saint Irénée une belle église, décorée de marbres précieux et de mosaïques. On croit qu'il mourut en 489 ou 490.

SAINT ADELPHE.

Petit-fils d'un saint, Romaric d'Austrasie, filleul d'un saint, Amé de Grenoble, tous deux abbés du monastère de Remiremont, Adelphe reçut son éducation sous la direction d'un autre saint, Arnoul de Metz; il sut profiter de ces bons exemples et acquit bientôt, avec une fervente piété, l'esprit de détachement qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu. Ayant quitté Arnoul il revint prononcer ses vœux au monastère de son aïeul, et se trouva désigné, à sa mort (653), pour prendre le gouvernement des deux abbayes ; l'une était composée de moines, l'autre de religieuses dirigées particulièrement par sa sœur Gertrude, qui rivalisait avec lui de zèle et d'austérités. Il fut abbé de Remiremont pendant dix-sept ans, partageant sa vie entre la prière et les soins de ses fonctions, qu'une longue maladie lui rendit fort pénibles. Un jour que ses souffrances étaient extrêmes, il appela un prêtre, et fit une confession générale de toutes les fautes qu'il pouvait se reprocher, puis ayant convoqué ses religieux et religieuses, il leur dit : « Frères bien-aimés et très pieuses sœurs, il me faut prendre congé de vous et aller vers nos frères de Luxeuil. Je vais implorer leurs prières comme j'implore les vôtres pour la rémission de mes péchés. » Il se démit de sa charge et partit pour Luxeuil, où la mort vint le visiter bientôt après, le 11 septembre, vers 670. Son corps fut transféré depuis à Remiremont.

12 SEPTEMBRE.

SAINT GUY.

Quoique, selon saint Paul, il n'y ait point en Dieu d'acception de personnes, on peut dire néanmoins que les pauvres sont ceux qu'il distingue le plus.

Saint Guy ou Guidon fut un pauvre, et l'épithète lui en est restée comme un titre d'honneur. Il naquit vers 1050, au village d'Anderlecht, près de Bruxelles. Ses parents étaient de misérables serfs, qui lui répétaient souvent ces paroles de Tobie : « Nous sommes assez riches si nous craignons le Seigneur. » Par un esprit de perfection bien au-dessus de son âge, il passait chaque jour plusieurs heures en prière, partageait son pain avec de plus nécessiteux que lui, et se mettait au service des malades ou des affligés. On n'entendit jamais sortir de sa bouche aucune plainte sur son sort, aucune parole contraire à la modestie chrétienne, ou qui sentît la vaine joie. Le curé de Notre-Dame de Laken, charmé de sa piété et de son recueillement, l'attacha à son église en qualité de bedeau. L'ardent désir de se rendre utile à son prochain, en augmentant la somme de ses charités, le détermina à entrer en association avec un marchand de Bruxelles. Ayant réuni quelques pacotilles, il s'embarqua pour aller les vendre en Angleterre; mais à peine eut-il quitté le port que le navire, assailli par une tempête, fit naufrage, et Guy eut beaucoup de peine à sauver sa vie. Il n'avait d'autre ressource que de regagner son église, en bénissant la Providence de l'avoir replacé dans une voie dont il ne s'était éloigné qu'avec les meilleures intentions.

Après avoir séjourné encore une dizaine d'années à Laken comme sacristain, il résolut d'aller visiter les sanctuaires de l'Italie et de la Palestine, dans le double but de faire pénitence et de se soustraire aux marques de vénération que lui attirait sa sainte conduite. A son retour de Jérusalem, il rencontra à Rome le doyen d'Anderlecht en compagnie de quelques personnes de son pays, et s'offrit à recommencer le pèlerinage des saints lieux afin de leur servir de guide. Ses compagnons suc-

combèrent à une maladie contagieuse, et il rentra en Belgique après sept années d'absence. Épuisé par les grandes fatigues de ce voyage, il ne tarda pas à mourir chez les religieux d'Anderlecht, qui l'avaient recueilli (12 septembre 1112).

13 SEPTEMBRE.

SAINT MAURILLE.

Né dans le Milanais, d'une famille dont la piété égalait la noblesse, son éducation fut confiée à saint Martin, qui, après avoir quitté la Hongrie, avait fondé à Milan un monastère, où il élevait les jeunes gens dans l'étude des saintes lettres et la pratique de la vertu. Maurille eut le bonheur de trouver un maître non moins grand dans saint Ambroise, qui le fit lecteur de son église. Peu de temps après, il abandonna à sa mère tout son héritage et retourna près de saint Martin, qui venait d'être élu évêque de Tours : ce fut de ses mains qu'il reçut les ordres. Comme il restait alors beaucoup de païens aux environs d'Angers, il alla leur porter l'Évangile. Ses prédications furent bientôt fructueuses ; il réussit à faire détruire un temple, célèbre dans le pays, sur l'emplacement duquel il éleva une église et un monastère, qui devint le prieuré de Saint-Pierre de Chalonne.

Vers la même époque, l'évêque d'Angers mourut, et sur les conseils de saint Martin, les fidèles élurent Maurille à sa place (407). Il fut assurément un pasteur plein de zèle et de dévouement, mais son épiscopat, qui ne dura pas moins de trente ans, n'est connu que par des traditions dépourvues d'authenticité. On rapporte qu'il fit de nombreux miracles, dont le plus célèbre est la résurrection d'un enfant, auquel il donna le nom de René, et qui lui succéda sur le siège d'Angers. La mort de saint Maurille fut un deuil public : il expira le 13 septembre 437, au milieu d'un grand concours de fidèles, venus pour pleurer ses derniers moments et lui demander une suprême bénédiction.

SAINT AMÉ.

Amé ou Amat (*Amatus*), né vers 560, à Grenoble, et d'origine gallo-romaine, fut, presque au sortir du berceau, offert par son père Héliodore au célèbre monastère d'Agaune (Saint-Maurice, en Valais). Après avoir, durant plusieurs années, édifié la communauté par sa ferveur, il obtint la permission de se retirer aux environs, dans une cellule isolée, au haut d'un énorme rocher. « Là, toujours pieds nus et vêtu d'une peau de mouton, il ne se nourrissait que d'eau pure et de pain d'orge ; l'eau, qui jaillissait d'une source, était recueillie dans un bassin qu'il avait creusé et garni de plomb ; l'orge lui venait d'un petit champ qu'il cultivait seul, et dont il broyait le grain en tournant une meule. » En 614, saint Eustaise décida l'anachorète à le suivre à Luxeuil et l'associa à ses travaux apostoliques. La douceur d'Amé, sa parole éloquente et vive, son humilité, et jusqu'à la noble franchise de ses traits, lui gagnèrent tous les cœurs.

Envoyé en Austrasie pour y porter la parole de Dieu, il convertit à la vie monastique Romaric, un des plus riches seigneurs du pays ; puis il fonda, de concert avec lui, et sur un domaine qui lui appartenait, un couvent de femmes, Saint-Mont (plus tard Remiremont), le plus grand qu'on eût encore vu en Gaule. Lorsqu'il l'eut solidement établi, avec une centaine de religieuses, sous la règle de saint Colomban, il se déchargea des fonctions abbatiales sur son ami Romaric, et choisit pour retraite une grotte ou plutôt un creux du rocher de la Courbelière, qui surplombe aujourd'hui le village de Saint-Amé. Il n'avait de communication avec personne, et sa frugale nourriture lui était descendue, à certains jours, au moyen d'une corde. Averti de sa fin prochaine, il se fit étendre sur son cilice couvert de cendres, et mourut au milieu de ses disciples, le 13 septembre 627.

On fit plusieurs translations de son corps ; la plus solennelle eut lieu en 1051, par ordre du pape saint Léon IX, qui fit insérer sa légende dans l'office du Bréviaire romain.

14 SEPTEMBRE.

SAINT MATERNE.

Une tradition immémoriale raconte que le christianisme fut apporté en Alsace par Materne, disciple de saint Pierre, le même que ce fils unique de la veuve de Naïm que Jésus-Christ avait ressuscité. Baronius a sanctionné cette opinion populaire, que les Bollandistes, au contraire, rejettent absolument, en reportant l'apostolat de Materne au quatrième siècle. Quoi qu'il en soit, il vint évangéliser les bords du Rhin avec deux compagnons, saint Euchaire et saint Valère ; et c'est à eux qu'on attribue la fondation des églises de Strasbourg, de Trèves, de Cologne, de Liège et d'Utrecht. Ils avaient établi leur principale résidence à Trèves, dont ils furent successivement évêques, d'abord Euchaire, puis Valère, enfin Materne qui leur aurait survécu d'environ quarante ans. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 314, au concile d'Arles.

15 SEPTEMBRE.

SAINT NICOMÈDE.

Pétronille, fille spirituelle de saint Pierre, avait échappé par la mort aux obsessions du patricien Flaccus, qui voulait l'épouser ; Félicule, son amie, à qui Flaccus renouvela ses importunités, paya son refus du martyre. Non contents de l'avoir fait périr par la privation de nourriture et les tourments les plus cruels, les bourreaux jetèrent son corps dans un cloaque. Mais il y avait dès ce temps-là, à Rome, une société de chrétiens qui s'était donné pour mission de procurer aux dépouilles des fidèles une sépulture honorable, et l'un des plus zélés était un prêtre nommé Nicomède. Il réussit à retrouver le corps de Félicule et l'enterra, non loin de Rome, sur la voie Ardéatine. Dénoncé, il reconnut qu'il avait rempli maintes fois ce même devoir ; on essaya en vain de le faire sa-

crifier aux dieux, soit par des menaces, soit par des promesses, et il fut condamné au supplice du fouet. Il expira sous les cordes plombées qui le déchiraient, le 15 septembre, vers l'an 71. On jeta son corps dans le Tibre, mais un clerc, du nom de Juste, le retrouva et l'inhuma dans son

Fig. 229. — Fossoyeurs des catacombes de Rome. D'après une peinture à fresque du cimetière de la voie Lavicane.

jardin, près des murs de la ville, sur la voie Nomentane, lui rendant ainsi le saint et suprême service dont il s'était tant de fois acquitté envers ses frères. Depuis, on lui a dédié à Rome une église et un cimetière.

SAINT ÈVRE.

Èvre, dont on trouve encore le nom écrit Epvre ou Apre (en latin, *Aper*), naquit à Trancault, village qui se trouve aujourd'hui dans l'arrondissement de Nogent-sur-Seine, au diocèse de Troyes. Sa famille étant riche, il put se livrer d'une façon efficace au soulagement des pauvres ; sa charité était très vive, et quand il manquait d'argent, il distribuait ses vêtements aux malheureux. « On aurait pu, »

dit le moine Adso, qui a écrit sa vie, « lui appliquer ces paroles de Job : « La compassion grandit dans mon âme avec les années ; elle « est sortie avec moi du sein de ma mère. » Il avait étudié les belles-lettres, puis la jurisprudence, et il était devenu un des avocats les plus renommés du pays, et le plus aimé, à cause de son désintéressement, lorsqu'il abandonna soudain sa profession pour se livrer à la théologie et à la méditation des vérités éternelles. Sa réputation de science et de sainteté se répandit au loin, et l'évêché de Toul étant devenu vacant par la mort de saint Ours, le suffrage des fidèles l'y appela vers 500, malgré ses résistances. De sa vie épiscopale on sait peu de chose, si ce n'est qu'il se fit l'apôtre de son diocèse, d'où le paganisme n'était pas complètement extirpé. Ses courses évangéliques furent signalées par de fréquents miracles : sa mémoire est demeurée populaire dans le pays, où plusieurs églises lui sont consacrées. Déjà avancé en âge, il entreprit la construction d'une basilique aux environs de Toul, mais s'il n'en vit pas l'achèvement, ce fut là qu'il reçut la sépulture (450). Elle fut terminée par son successeur, saint Albaud, et un village s'éleva à l'entour, qui est maintenant le faubourg Saint-Epvre.

16 SEPTEMBRE.

SAINT CORNEILLE,

PAPE ET MARTYR.

Successeur de saint Fabien au trône pontifical, en 251, après une vacance de seize mois produite par la violente persécution de l'empereur Dèce, Corneille (*Cornelius*) était un prêtre romain, qui avait été chargé, en grande partie, des affaires de l'Église. Saint Cyprien le représente comme un homme d'une conduite édifiante, d'une pureté parfaite et d'une humilité profonde. Il eut à combattre le schisme de Novatien, qui eut le triste honneur d'être le premier des antipapes :

un concile de soixante évêques tenu à Rome le retrancha de la communion et condamna ses erreurs. D'après une lettre de lui citée par Eusèbe, le clergé de Rome se composait alors de 46 prêtres, 14 diacres et sous-diacres, et 146 clercs assistants ; 1,500 veuves et orphelins étaient à la charge de cette Église. L'empereur Gallus, proclamé à la mort de Dèce, s'imaginant que la peste qui ravageait l'Italie était un effet de la colère des dieux, crut les apaiser en versant le sang des chrétiens.

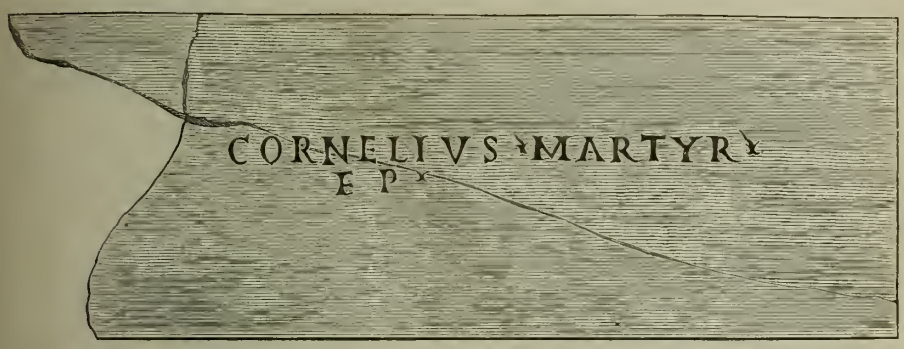


Fig. 230. — Épitaphe de saint Corneille, trouvée dans la crypte de sainte Lucine, à Rome.

La persécution, à peine ralentie, se ralluma, et Corneille fut arrêté le premier. Le courage avec lequel il confessa la foi le fit exiler à Centumcelles (aujourd'hui Cività-Vecchia), et il y mourut en 252 ; mais, suivant saint Jérôme, ce fut à Rome qu'il souffrit le martyre, ce qui est d'autant plus probable qu'on a retrouvé son inscription funéraire dans une crypte, où sainte Lucine avait pris soin de lui donner la sépulture.

SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Cet illustre Père de l'Église latine, en qui se résume une des périodes les plus importantes et les plus tourmentées de la chrétienté d'Afrique, naquit vers 210, à Carthage, dans une famille qui occupait un rang considérable. De son propre aveu, sa jeunesse fut celle d'un païen livré aux passions du monde. Une éducation soignée, jointe aux

heureuses dispositions qu'il tenait de la nature, vint l'initier de bonne heure à toutes les sciences. Il fit surtout des progrès rapides dans la philosophie et la littérature ; tel fut l'éclat de ses succès qu'on le choisit pour donner des leçons publiques d'éloquence. Un prêtre nommé Cecilianus le gagna à la foi chrétienne. Dans la suite, il voua une sorte de culte de reconnaissance à cet ami qui l'avait tiré des ténèbres du paganisme et, le considérant comme son père spirituel, il ajouta son nom au sien, s'appelant désormais *Thascius Cecilianus Cyprianus.* Le nouveau converti s'attacha avec ardeur à l'étude de l'Écriture sainte, embrassa la continence et donna ses biens aux pauvres ; parmi les écrivains ecclésiastiques, son auteur de prédilection fut Tertullien, dont il adopta, du moins jusqu'à un certain point, les principes de sévère autorité. Ses progrès dans la perfection furent si rapides, sa vie devint si édifiante, son mérite si évident, que les fidèles réclamèrent avec instance son élévation au sacerdoce, bien qu'il ne fût encore que néophyte, ce qui eut lieu en 247. L'année suivante, malgré ses résistances, le peuple le choisissait pour remplacer l'évêque Donat, qui venait de mourir.

Presque au début de son épiscopat, Dèce ayant été élu empereur, les persécutions commencèrent. Ce fut dans les premiers mois de 250 que l'édit contre les chrétiens arriva à Carthage ; Cyprien fut immédiatement proscrit. La foule, que son éclatante conversion avait exaspérée contre lui, le chercha pour le massacrer, mais Cyprien suivit le conseil du Seigneur à ses apôtres : il prit la fuite, obéissant d'ailleurs au décret du bannissement. Sa vie aurait été, à ce moment, un sacrifice inutile, même dangereux pour l'unité de l'Église ; ce ne fut pas trop de toute sa sollicitude, de toute l'autorité qu'il avait acquise pour combattre avec succès le schisme de Novatien et de Félicissime, qui s'éleva pendant la persécution. Parmi les chrétiens traînés devant les tribunaux, les uns avaient confessé leur foi jusqu'au martyre ; d'autres, vaincus par la torture, avaient sacrifié aux idoles, certains même à la première sommation ; enfin, comme il arrivait souvent, les riches avaient acheté à prix d'argent leur inscription sur les listes d'apostasie, croyant sauver ainsi et leur foi et leur vie. Cyprien se montra très sévère pour tous ces chrétiens qu'on appelait *les tombés* (lapsi), et Novat, un prêtre

qui avait eu à se plaindre de son évêque, annonça, au contraire, qu'il les recevrait à la communion, sans pénitence. Il entraîna presque tous les faibles avec lui, et Cyprien fut obligé de mander aux prêtres qui administraient pour lui le diocèse de les excommunier, eux et leur partisans. Il s'éleva encore contre un abus, né dans les mêmes circonstances. Les martyrs et les confesseurs avaient le droit de donner à leurs frères *tombés* des billets d'indulgence, qui les dispensaient d'une partie de leur pénitence. Cyprien condamna ces facilités et ramena sur ce point la discipline à la sévérité primitive de l'Église, d'accord avec le pape Corneille qui venait d'être élu au milieu de 251. Il lui écrivit de Carthage où il avait pu rentrer, et ils prirent ensemble de nouvelles mesures contre Novat. Cependant, chez Cyprien, la sévérité n'excluait

Fig. 231 et 232. — Médailles païennes de Carthage.

pas une juste bonté, et il fut le premier, au concile qui se tint à Carthage en 252, à déclarer une indulgence plénière pour les *tombés,* au commencement de la persécution de Gallus, successeur de Dèce, dont il avait prédit le déchaînement avec un véritable sens prophétique. Vers le même temps, Carthage fut dévastée par la peste, et il exhorta les fidèles à assister les victimes du fléau, sans distinction de croyance, à pratiquer envers leurs ennemis, et même leurs persécuteurs, la charité chrétienne, qui, dans une telle circonstance, devenait un dévouement héroïque.

Comme pasteur de Carthage, il avait juridiction sur les églises d'Afrique, et vers 255, dix-huit évêques de Numidie le consultèrent sur la validité du baptême conféré par les hérétiques. Il répondit qu'un tel baptême était nul et qu'on devait le réitérer, décision qu'il fit confirmer par un concile de soixante-douze évêques tenu à Carthage. Comme il l'explique dans sa lettre à Jubaïen, il partait de ce principe qu'on ne

peut recevoir le Saint-Esprit de celui qui ne le possède pas dans son âme. Cette opinion ne fut point admise par l'Église de Rome : le pape Étienne le condamna et aurait même lancé l'excommunication contre les novateurs, sans l'intervention de Denis d'Alexandrie. Les bonnes relations de Cyprien avec les prédécesseurs d'Étienne, la condescendance qu'il avait montrée pour le pape Corneille dans la question des indulgences, tout fait supposer qu'il se rétracta ; néanmoins, c'est un point sur lequel on n'a nulle certitude historique.

Il n'y avait pas encore dix ans qu'il était évêque lorsqu'une troisième persécution fondit sur l'Église de Carthage ; les répits avaient été courts depuis Dèce. Grâce à sa fermeté, cette fois, il y eut bien peu d'exceptions au courage religieux des chrétiens. Il encourageait les confesseurs et faisait honorer la mémoire des martyrs, dont il allait bientôt augmenter le nombre. Il fut arrêté une première fois le 20 août 257, et conduit devant Aspasius Paternus, proconsul d'Afrique, qui lui demanda, sans grande espérance de le convertir, sans doute, quelles étaient ses intentions relativement à l'observance des décrets impériaux. « Je suis chrétien et évêque, » répondit Cyprien ; « je ne connais qu'un seul Dieu, celui que nous adorons, nous autres chrétiens, et que nous prions pour nous, pour tous les hommes, et avant tout pour l'empereur. » Il fut exilé avec le diacre Pontius et quelques autres fidèles, à Carube, sur la mer de Lydie. L'année suivante, on lui permit de revenir, mais de nouveaux édits étant arrivés, il fut de nouveau arrêté et jeté en prison, malgré la sympathie qu'avait pour lui la majorité même des païens depuis sa belle conduite à leur égard pendant la peste. Le proconsul, après un court interrogatoire, où Cyprien affirma une fois de plus sa résolution, le condamna à avoir la tête tranchée. « Dieu en soit loué, » s'écria alors l'évêque. Il fut décapité le 14 septembre 258. Saint Cyprien est le seul Père de l'Église qui ait eu la gloire du martyre.

SAINTE EUPHÉMIE.

L'un des signes auxquels on reconnaissait les chrétiens, dans les provinces romaines, c'était leur absence de ces fêtes solennelles en l'hon-

neur des dieux qui attiraient autour des temples toute la population païenne.

On célébrait à Chalcédoine une fête de ce genre au temple de Mars ; le prêtre Appellien remarqua qu'une jeune fille, du nom d'Euphémie, qu'il soupçonnait d'être chrétienne, n'avait point paru pendant la cérémonie, à la place qui lui était assignée, parmi les patriciennes. Son père était le sénateur Philophron, et toute la ville la connaissait, à cause de son rang, de sa beauté et de sa vertu. Découverte au milieu d'une assemblée secrète de chrétiens, elle fut arrêtée, ainsi que quarante-neuf assistants, et traînée devant les idoles, sur l'ordre du proconsul Priscus. Pressée de sacrifier, elle répondit fièrement : « Je ne suis qu'une fille, mais si jeune et si faible que je paraisse, je triompherai de vous. J'ai pour moi Jésus qui me prêtera sa main invisible et qui me délivrera de vos embûches. » Menacée d'être jetée dans une fournaise, elle dit encore : « Je ne crains point ce feu qu'on allume et qu'on éteint quand on veut ; j'ai assez de courage pour ne pas craindre des tourments d'un instant de durée. » Le proconsul ne se rebuta pas et essaya, le lendemain, de nouvelles exhortations, la suppliant d'abandonner la folie qui la conduisait à la mort. « N'en serait-ce pas une étrange, » répondit la jeune fille, « que de reconnaître quelque divinité à ces statues faites par la main des hommes ? Il y a un Dieu invisible, et c'est lui que j'adore. » Condamnée aux bêtes, elle fut dévorée par un ours (303).

Fig. 233. — Statue de Mars.

SAINTE LUCIE.

C'était une dame romaine, demeurée veuve à l'âge de trente-neuf ans, et qui s'était vouée à toutes les pratiques de la vertu chrétienne. On rapporte qu'elle fut dénoncée par son propre fils, Euprèpe. Au tribunal, le juge lui demanda s'il était vrai qu'elle se moquât des dieux de

l'empire et qu'elle adorât un homme crucifié. Elle répondit qu'en effet Jésus était son seul Dieu et qu'elle était prête à souffrir tous les tourments plutôt que de renier son nom. On ordonna de la charger de chaînes et de la traîner ignominieusement par les rues. Elle passa devant la maison d'un patricien nommé Géminien, qui avait déjà du penchant pour la foi nouvelle et qui, frappé du courage avec lequel elle supportait les injures de la populace, s'élança vers elle, se prosterna à ses pieds et la supplia de lui faire administrer le baptême. Il fut aussitôt arrêté et jeté en prison, où l'on dit que saint Protais, averti intérieurement, vint, comme il l'avait souhaité, le recevoir parmi les chrétiens. Quelque temps après, Lucie et Géminien souffrirent la décapitation, le même jour, le 16 septembre 303.

SAINTE EUGÉNIE.

Issue d'une famille noble et puissante, elle naquit à Obernay, en Alsace, vers 695. Pleine d'aversion pour les vanités du monde, elle résolut de le quitter, sans même vouloir le connaître ; elle n'avait pas quinze ans lorsqu'elle entra au monastère de Hohembourg, dont sa tante Odile était abbesse, et à laquelle elle succéda quelques années plus tard. Simple religieuse, elle avait oublié sa naissance pour se faire la servante de ses sœurs ; appelée à les gouverner, ell e demeura dans les mêmes sentiments d'humilité, choisissant, entre toutes les fonctions, les plus basses et les plus rebutantes. Sa charité était sans bornes envers les pauvres, qu'elle allait visiter jusque dans les villages les plus écartés, comme envers les voyageurs, auxquels elle donnait une généreuse hospitalité. Elle soignait elle-même les malades, leur portait des secours, des médicaments, et ces bonnes paroles qui souvent font autant que tout le reste.

Telles furent les œuvres qui remplirent la vie d'Eugénie, et qui ne l'empêchaient pas de se livrer à d'austères mortifications. Elle avait environ quarante ans lorsque ses forces la trahirent, l'obligèrent de modérer son zèle, et lui firent sentir que sa fin était proche. Elle expira,

sans agonie, sereine et confiante en Dieu, le 16 septembre 735. Les pauvres vinrent en foule la visiter sur son lit de mort et baiser une dernière fois les mains qui les avaient si souvent secourus.

SAINTE ÉDITH.

Fille du roi d'Angleterre Edgar, elle vint au monde en 961. Sa mère Wulfride, qui s'était retirée au monastère de Wilton où elle avait pris le voile, se chargea de son éducation et l'éleva dans le cloître. « S'étant consacrée à Dieu dès son enfance, dit le Martyrologe romain, elle avait moins quitté le monde qu'elle ne l'avait ignoré. » Sitôt qu'elle eut l'âge prescrit, elle prononça ses vœux, et voulut s'appliquer aux ministères les plus humbles, se faisant la servante des pauvres. Elle fonda pour eux un hôpital attenant au monastère, et allait soigner chez eux ceux que leurs maladies répugnantes faisaient abandonner de tous, comme les lépreux. Elle n'avait guère plus de quinze ans, lorsque le roi, informé des vertus de sa fille, voulut la faire abbesse de trois monastères; mais elle eut la sagesse de refuser et de demander à demeurer sous la direction de sa mère. Si son humilité était grande, son attachement à la vie monastique ne l'était pas moins, car à la mort d'Édouard II, son frère, elle ne voulut jamais accepter la couronne d'Angleterre que les seigneurs étaient venus lui offrir.

Édith avait élevé une basilique en l'honneur de saint Denis, et Dunstan en avait fait la dédicace. C'est là qu'elle mourut subitement, étant en oraison, le 16 septembre 984, à l'âge de vingt-trois ans. Elle y fut enterrée, et de nombreux miracles arrivés à son tombeau témoignèrent de sa sainteté.

17 SEPTEMBRE.

SAINTE HILDEGARDE.

D'une famille noble, elle naquit en 1098, à Bickelnheim, village du comté de Spanheim, en Allemagne. Son éducation se fit sous la di-

rection d'une religieuse du nom de Jutte, qui vivait en recluse sur le mont Saint-Disibode. L'enfance et la jeunesse d'Hildegarde furent tout ascétiques : elle grandit dans les austérités, les jeûnes, les privations volontairement supportés. Vers l'âge de quinze ans, une maladie singulière la prit, qui ne devait la quitter qu'à la mort : c'était un état de langueur perpétuelle, traversé de douleurs aiguës ; elle pouvait à peine marcher et sa maigreur était extrême. Tantôt elle se trouvait d'une faiblesse à ne point se sentir vivre, et tantôt dans de violents accès de fièvre qui la tourmentaient et la surexcitaient. A diverses reprises, elle devint tout à fait aveugle pendant des journées entières. Des tortures morales se mêlaient à ses souffrances physiques, et c'étaient d'horribles tentations, des blasphèmes qui lui montaient aux lèvres, des pensées de désespoir. Elle apercevait, en visions, des esprits effroyables, mais que des chérubins, armés de glaives de feu, venaient combattre et chasser loin d'elle.

Toujours en méditation, elle entendit, un jour, une voix qui lui commanda de mettre par écrit toutes les choses que Dieu lui ferait connaître; elle obéit, et il en résulta un livre de révélations sur l'avenir, qu'elle donna à son confesseur. Celui-ci, étonné de la sagesse qui se manifestait dans cette simple femme, communiqua le manuscrit à un grand nombre de docteurs, qui n'hésitèrent pas à y reconnaître l'inspiration de l'Esprit-Saint. Ce fut également l'avis d'un concile, assemblé exprès à Trèves en 1148, où le pape Eugène III assista avec dix-huit cardinaux.

Des approbations venues de si haut répandirent partout le bruit de la sainteté d'Hildegarde. On venait la consulter de très loin sur des cas de conscience, sur le moyen de faire son salut. Beaucoup de jeunes filles lui demandèrent l'habit religieux, et son ermitage se trouvant bientôt trop étroit, elle put fonder, grâce à une donation du comte de Spanheim, le monastère de Saint-Rupert, dont elle fut élue abbesse. C'est de là qu'elle commença à écrire des lettres pleines de mystères et de secrets à tous les grands personnages de son temps, qui se faisaient gloire d'entrer en correspondance avec elle. En même temps, elle parcourait l'Allemagne pour annoncer aux peuples les choses que Dieu lui avait dit de manifester, s'adressant aux pauvres et aux paysans aussi

bien qu'aux puissants et aux riches; elle entreprenait la conversion des juifs, intervenait dans toutes les disputes théologiques, distribuait des remèdes pour le corps et pour l'âme, apaisait les discordes des États et les querelles de famille, prédisait l'avenir, et tout cela avec une autorité si pleine de charme que personne ne savait lui résister.

Comme il arrive maintes fois, tandis que sa réputation s'étendait au loin, Hildegarde avait de la peine à se faire seulement obéir dans son entourage, et ses religieuses murmurèrent souvent contre la sévérité avec laquelle elle les gouvernait; elle eut beaucoup de tourment de ce côté. Arrivée à l'âge de quatre-vingt-deux ans, elle prédit le jour de sa mort, qui arriva, comme elle l'avait annoncé, le 17 septembre 1179, vers le lever du soleil.

18 SEPTEMBRE.

SAINT FERRÉOL.

Tribun dans l'armée impériale, Ferréol avait été converti par Julien, un de ses officiers, et s'était lié avec lui d'une étroite amitié. Après beaucoup de péripéties, l'un et l'autre devinrent victimes de la persécution, qui s'était attachée impitoyablement aux affiliations militaires. Julien succomba le premier, à Brioude. Ferréol, qui habitait Vienne, fut amené au tribunal du gouverneur. Comme on lui représentait le grade élevé qu'il occupait et la nécessité où il était de donner l'exemple de l'obéissance aux édits du prince, il répondit : « Je ne demande que la liberté de vivre et de servir Dieu à ma guise. Si cela n'est pas possible, je préfère la mort dans ma religion. » Battu de verges et conduit en prison, il s'échappa, traversa le Rhône à la nage, et fut par malheur repris sur l'autre rive. On lui fit repasser le fleuve; les soldats qui l'avaient arrêté lui tranchèrent la tête sous les murs de la ville (288). Les chrétiens lui donnèrent une sépulture honorable, et ne manquèrent point d'associer dans leurs prières le nom de saint Ferréol à celui de son ami.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE.

Né en 1488, à Fuentana, près de Villanueva, en Castille, d'une famille peu fortunée, il fit ses études à l'université d'Alcala, récemment fondée, et y enseigna la philosophie. Il venait de passer à Salamanque, lorsqu'il eut occasion de réaliser le désir qu'il avait depuis longtemps de prendre l'habit religieux. Il entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, et, ayant été élevé à la prêtrise (1520), commença ces prédications fameuses qui le firent surnommer l'*apôtre de l'Espagne*. Élu successivement prieur de plusieurs couvents, puis provincial d'Andalousie et de Castille, il remplit ces diverses fonctions à la satisfaction de tous, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Il avait souvent des ravissements pendant qu'il célébrait la messe, et souvent des extases le prirent au milieu de ses sermons. Le bruit de sa science et de ses vertus le fit choisir pour prédicateur par Charles-Quint, sur l'esprit duquel il eut parfois une certaine influence, quand il s'agissait de quelque grâce à obtenir. Le roi le nomma à l'archevêché de Grenade, mais lui, tout plein d'humilité, fit si bien qu'on le dispensa d'accepter.

Thomas n'en devint pas moins, en 1544, archevêque de Valence, presque par force il est vrai, et sous la menace d'une excommunication s'il n'allait pas remplir les fonctions pour lesquelles il avait été désigné. Les honneurs ne lui firent pas rompre son vœu de pauvreté; il conserva sa robe de bure usée et trouée, coucha sur le bois avec une pierre pour oreiller. Tout ce qu'il avait consenti à adopter du costume des prélats était un chapeau de soie, et il disait en le montrant : « Voilà ma dignité archiépiscopale; les chanoines, mes maîtres, ont jugé que je ne pouvais être archevêque sans cela. » Ses revenus passaient aux pauvres et aux hôpitaux. Tous les jours, des centaines de mendiants recevaient, à sa porte, du pain, du vin et une pièce d'argent. Il se montrait le père des orphelins, et dotait les filles pauvres. Il récompensait ceux qui lui apportaient des enfants trouvés, ainsi que les nourrices qui se chargeaient de les élever. Ne pouvant, à cause de sa santé, se rendre au concile de Trente, il y envoya l'évêque d'Huesca,

et presque tous les évêques d'Espagne vinrent le consulter avant leur départ, tant était grande sa réputation de théologien. Sur la fin de ses jours, il pensa à se démettre de son siège, moins pour des raisons de santé que pour le grand désir qu'il avait de se retirer dans la retraite ; mais la mort le surprit le 8 septembre 1555. Alexandre VII le canonisa en 1658, et sa mémoire est honorée le 18 septembre.

19 SEPTEMBRE.

SAINT JANVIER.

Il était évêque de Bénévent, lorsqu'éclata la persécution de Dioclétien. Draconce, gouverneur de la Campanie, ayant fait emprisonner à Pouzzoles plusieurs chrétiens, parmi lesquels le diacre Sosie, avec qui il était lié d'amitié, Janvier alla le visiter. Sur la dénonciation des prêtres païens, Timothée, successeur de Draconce, ordonna de le lui amener à Nole, où il résidait, ainsi que Festus, son diacre, et Didier, son lecteur. Ils furent interrogés et mis ensemble à la torture. Janvier, particulièrement ferme et courageux, eut pour surcroît de supplice les tendons des jarrets coupés, et c'est dans cet état que Timothée, revenant à Pouzzoles, le traîna, chargé de chaînes, à la suite de son char. Le lendemain, il fut exposé aux bêtes, qui l'épargnèrent, et il eut la tête tranchée (305).

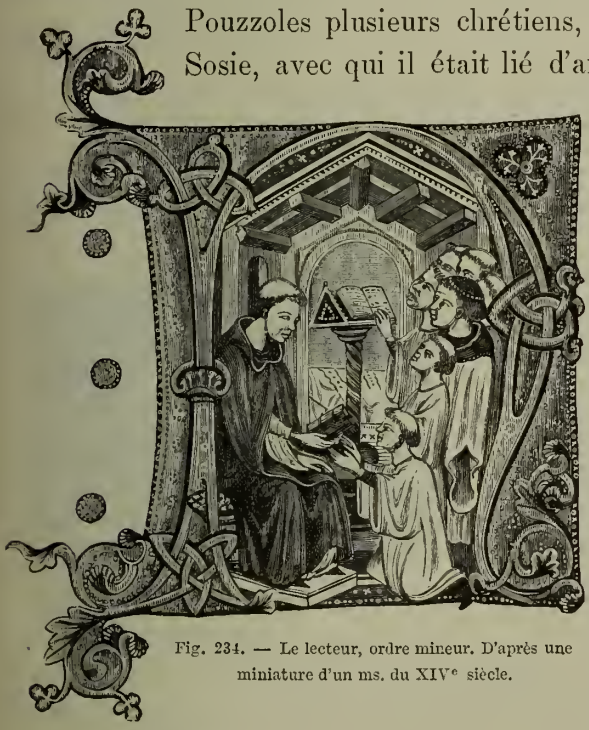


Fig. 234. — Le lecteur, ordre mineur. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

Ses restes furent transportés dès le quatrième siècle à Naples, qui était peut-être sa ville natale. Ils consistent en cendres et en ossements ; on conserve, dans un reliquaire séparé, le chef et deux fioles de verre qui contiennent un peu de sang du martyr. Ce sang, qui forme une matière solide et brunâtre collée aux parois des fioles, se liquéfie à certains jours de l'année, quand on le met sur l'autel, en contact avec le chef ou les ossements ; le sang devient rose et entre en bouillonnement, pour reprendre ensuite son premier état. Ce célèbre miracle, qui a fait la gloire de saint Janvier, a lieu particulièrement à sa fête, le 17 septembre, le 1er dimanche de mai, anniversaire de sa translation, et le 16 décembre, jour auquel il préserva Naples, en 1631, d'une éruption du Vésuve. La plus ancienne mention que l'on en trouve est dans une lettre écrite en 1450 par Æneas Sylvius, qui devint pape sous le nom de Pie II.

SAINTE CONSTANCE.

Sur la voie Nomentane, et près de la basilique de Sainte-Agnès, à Rome, s'élève un petit édifice circulaire, que l'empereur Constantin fit

Fig. 235. — Baptistère de Sainte-Constance, à Rome. (Vue extérieure et vue intérieure.)

bâtir, vers l'an 326, pour y baptiser les deux Constance, sa sœur et sa fille. Des colonnes de granit à chapiteaux de marbre soutiennent la coupole. Les décorations en mosaïque représentent des génies cueillant des raisins, scène calme et douce qui est tout à fait dans l'esprit des premiers symboles du christianisme, ainsi qu'on peut le voir dans les

peintures à fresque des Catacombes. Après la mort de Constantin, ce monument servit aux membres de la famille impériale comme lieu de sépulture. C'est là que Constance fut enterrée ; elle avait pris le voile des vierges, et eut une existence retirée et sans éclat. Son sarcophage en porphyre rouge, de dimensions énormes, fut transporté, par ordre de Pie VI, dans le Vatican, en face de celui de l'impératrice Hélène, lequel est tout semblable. En 1256, Alexandre IV avait converti le baptistère en une église, qu'il plaça sous l'invocation de sainte Constance.

SAINT LAMBERT.

Baptisé par saint Remacle, qui lui donna le nom de Lambert, il eut pour maître dans les lettres et la vertu saint Théodard, évêque de Maëstricht, ville où il avait vu le jour et dont son père était seigneur. A la mort de ce prélat, assassiné en 668, on lui donna pour successeur son disciple, celui-là même qu'il s'était plu à désigner d'avance au choix du clergé. Il joignait aux qualités de l'âme les agréments du corps et de l'esprit les plus avantageux pour attirer l'affection, l'estime et le respect de toutes les classes. Childéric II, qu'il était allé voir à la cour d'Austrasie, l'avait traité avec une faveur singulière; aussi, après la mort du prince, paya-t-il cher ces témoignages d'amitié. Le maire Ébroïn, qui s'était emparé du pouvoir, l'accabla du poids de sa haine : il suscita une cabale contre lui, et le contraignit à céder son siège à un misérable intrus, nommé Pharamond.

Lambert se retira dans l'abbaye de Stavelo, à l'extrémité du diocèse ; il y vécut pendant sept années, se livrant aux plus rigoureuses pratiques de la pénitence, faisant surtout preuve d'obéissance et d'humilité. A l'avènement du maire Pepin d'Héristal, sous Thierry III, la face des choses changea : l'usurpateur fut chassé de Maëstricht, et le pasteur légitime rétabli (681). Ses relations fréquentes avec saint Willibrod, apôtre de la Frise, le déterminèrent à porter l'Évangile chez les habitants de la Zélande, qui avaient conservé les vieilles superstitions de la Germanie ; sa prédication produisit des fruits mer-

veilleux : ils brisèrent leurs idoles, et un grand nombre d'entre eux demandèrent le baptême. Comme son prédécesseur, Lambert eut une fin tragique ; mais on n'est pas d'accord sur les circonstances de sa mort, qui arriva le 19 septembre 708. D'après les uns, ayant repris trop librement Pepin d'Héristal à cause du commerce qu'il entretenait avec Alpaïde, celle-ci l'aurait fait assassiner par la main d'un de ses parents ; d'après les autres, assiégé dans une maison de Liège par une troupe de factieux, il aurait succombé à la blessure d'un javelot. Saint Hubert lui succéda, fit bâtir une église en cet endroit, et y transféra le siège de l'évêché. Liège, alors simple village, choisit Lambert pour principal patron.

20 SEPTEMBRE.

SAINT EUSTACHE.

« A la tête des martyrs de Rome sous Adrien, » rapporte dom Gueranger, « nous avons à inscrire un chef militaire, nommé Placide, plus connu sous le nom d'Eustathe ou mieux Eustache. Ses Actes, qui ne peuvent compter parmi les documents historiques, servent au moins à conserver sa mémoire, qui est célèbre dans toute l'Église. » Après sa conversion, Eustache (ainsi appelé depuis le baptême) distribua ses biens aux pauvres, et s'appliqua à la pratique fidèle de la religion qu'il avait embrassée. Ayant été arrêté avec sa famille, qui était aussi chrétienne, il fut livré aux lions de l'amphithéâtre ; mais les bêtes ne lui ayant fait aucun mal, on l'enferma, lui, sa femme et ses deux fils, dans un grand taureau d'airain, sous lequel on alluma du feu ; ils périrent tous étouffés (118).

La paroisse de Saint-Eustache, à Paris, honore le martyr le 3 novembre, quoique sa fête soit indiquée au 20 septembre dans le Bréviaire romain.

Fig. 236. — Supplice du feu dans un taureau d'airain. D'après une gravure de P. Woeiriot. XVIe siècle.

21 SEPTEMBRE.

SAINT MATTHIEU,

ÉVANGÉLISTE.

Matthieu « le publicain », comme il se désigne lui-même, portait le nom de Lévi avant sa vocation; il était natif de Capharnaum, en Galilée, ou des environs, et fils d'Alphée et de Marie, cousine de la sainte Vierge. On appelait alors publicains tous les officiers civils chargés de la rentrée des impôts pour le trésor impérial; l'État les affermait d'ordinaire à de gros personnages, tels que des chevaliers et des consulaires, et ceux-ci avaient sous leurs ordres, dans chaque province où ils exerçaient, des agents indigènes, sur qui retombait le poids des haines populaires. C'est probablement à cette dernière classe qu'appartenait Matthieu, qui avait gardé, en dépit de fonctions devenues odieuses aux Juifs vaincus, la notion du bien et de la justice au fond du cœur.

Jésus se trouvait à Capharnaum; après avoir guéri le paralytique, il sortit de la ville et aperçut, à l'une des portes, le publicain Lévi, assis au bureau des impôts, et il lui dit : « Suis-moi, » et l'homme se leva et le suivit. Plein de joie, le nouvel élu offrit à Jésus un grand festin dans sa maison, et il y avait là plusieurs publicains et d'autres gens, qui se mirent à table avec eux. Cet acte de condescendance scandalisa fort les pharisiens. « D'où vient, » firent-ils remarquer aux disciples, « que vous mangez avec des publicains et des pécheurs? » Jésus, ayant entendu, répondit : « Ce sont les malades qui ont besoin du médecin, et les pécheurs qu'il faut appeler à la pénitence. »

Dans la liste des apôtres, Matthieu est placé le huitième, entre Thomas et Jacques. A la mort de Jésus, il fit comme les autres envoyés de la bonne nouvelle, et parcourut le monde, semant la vérité. Après la Judée, il visita, selon la tradition, le pays des Parthes et y souffrit le martyre. Il menait une vie ascétique, s'abstenait de chair et ne mangeait que des herbes, des graines et des pousses d'arbre. Avant

son départ de la Palestine, il avait composé en syro-chaldaïque un récit de la mission du Sauveur, à la prière des fidèles qui lui avaient demandé de leur laisser ce pieux souvenir ; mais le texte primitif est perdu, et l'Évangile de saint Matthieu, tel que nous l'avons maintenant, est une version qui a été faite d'après le grec. Il se répandit

Fig. 237. — Vocation de saint Matthieu. D'après Overbeck. XIXe siècle.

rapidement parmi les gentils ; on le rechercha pour la simplicité et la naïveté des détails, et parce qu'il faisait connaître la vie du divin Maître avec plus de précision qu'aucun des trois autres évangiles. L'Église célèbre la fête de saint Matthieu le 21 septembre.

SAINT LO.

D'origine franque, Lauto, dont on a fait *Lô*, naquit probablement au village de Courcy, près de Coutances, mais sa jeunesse dut se passer dans la ville de Briovère (aujourd'hui Saint-Lô), qui appartenait à son

père. Son élection à l'évêché de Coutances fut le choix d'une sage politique aussi bien que le fruit de la confiance du peuple et de son admiration pour ses vertus précoces; il devait honorer ce siège, et en même temps le protéger.

Élu vers 524, il fut sacré par saint Godard, évêque de Rouen. En 530, il se rendit à Angers, probablement pour assister à la consécration de saint Aubin, et il s'y rencontra avec beaucoup d'évêques de Normandie. Il assista au second, au troisième et au cinquième concile d'Orléans; au quatrième, il s'était fait représenter par un prêtre nommé Scubilion, qui vivait en ermite dans la forêt de Sciscy. On ne sait rien de plus de sa vie, si ce n'est qu'elle fut fort édifiante et honorée de nombreux miracles. Il mourut après 565, car, vers cette année-là, il fit les funérailles de saint Paterne ou Pair, évêque d'Avranches.

22 SEPTEMBRE.

SAINT MAURICE.

Quand Dioclétien résolut de comprimer l'insurrection des paysans gaulois, dits *Bagaudes,* il envoya à Maximien, qu'il venait d'associer à l'empire, plusieurs corps de l'armée d'Orient, entre autres la vingt-deuxième légion (286). Cette légion, à laquelle sa bravoure, toujours couronnée de succès, avait valu le titre d'*Heureuse,* tenait ses quartiers d'hiver à Thèbes, dans la haute Égypte, d'où le surnom de *Thébaine.* Un changement de garnison l'ayant fait passer à Jérusalem, elle y fut convertie presque toute par les prédications de l'évêque Hyménée. Trois des principaux officiers, chrétiens infatigables, jouissaient d'une influence sans borne sur leurs compagnons : c'étaient le primicier Maurice, l'instructeur Exupère et le prévôt Candide. Les Actes racontent qu'à leur passage à Rome ils s'engagèrent par serment, entre les mains du pape Caius, à refuser obéissance à César s'il voulait faire la guerre au Christ.

Après avoir détaché une partie de ses cohortes par les Alpes Cot-

tiennes, le gros de la légion arriva, le 21 septembre, à Octodurum (Martigny), dans le Valais. Comme c'était le lieu du rendez-vous général, beaucoup de troupes y étaient rassemblées; Maximien, fatigué de la route, était retenu dans sa tente, et l'on voyait déjà les apprêts du sacrifice solennel projeté, selon l'usage, pour l'ouverture de la campagne. Maurice, qui commandait, traversa la ville sans s'arrêter, franchit les gorges d'Agaune, et alla camper dans la plaine, à trois lieues de là. Le lendemain, l'empereur ordonna à la légion de revenir sur ses pas pour assister à l'oblation du sacrifice; chef et soldats, en proie à l'agitation la plus violente, refusèrent de se soumettre à une cérémonie qu'ils regardaient comme une insulte à leur conscience. Maximien, blessé de recevoir un pareil affront de ces chrétiens qu'il affectait de tant mépriser, prononça contre les mutins la peine de la décimation, la plus rigoureuse d'entre les lois militaires. Plusieurs corps de troupes d'une fidélité à toute épreuve furent chargés de l'appliquer; elle s'accomplit, du reste, sans exciter de la part des condamnés ni cris ni résistance : « On eût dit plutôt, suivant un historien, que ceux dont le sort amenait les noms s'en trouvaient heureux et glorifiés, tant ils mettaient de hâte à s'élancer hors des rangs. »

Dès que le dernier eut été appelé, Maurice remit au lieutenant une lettre, où il exprimait la résolution inébranlable de tous. « César, » disait-il, « nous sommes tes soldats mais aussi les serviteurs de Dieu; tu nous donnes la solde, il nous a donné la vie. Le sang de nos camarades a rejailli sur nous, et nous ne les vengeons point, quoique nous ayons des armes. Fais maintenant comme il te plaira, mais sache bien que s'il faut poursuivre et tuer des chrétiens, nous n'obéirons pas. » Ordre fut alors donné de procéder à une seconde décimation, puis à une troisième jusqu'à la soumission absolue des coupables. Lorsqu'on recommença le terrible appel, les soldats demandèrent tous à y être compris. Candide arracha l'aigle d'une enseigne, et la brisa contre terre en s'écriant : « C'est le Christ qui commande! » De tous côtés, ils jetèrent bas casques et cuirasses, ne songeant plus qu'à se préparer à la mort. Le massacre dura jusqu'à la nuit (22 septembre 286).

L'Église enregistra au nombre de ses plus glorieuses journées cette « guerre des saints » ; elle célébra dans ses hymnes « la légion conquérante du ciel qui, pour vivre, avait forcé les portes de la mort ». Le bourg d'Agaune prit le nom de Saint-Maurice, et un ordre militaire fut fondé en Savoie au seizième siècle en l'honneur du vaillant chef de la légion thébaine, modèle et patron de tout guerrier chrétien.

SAINT FLORENT.

Sous le règne de Valentinien III, Florent et Florian étaient deux frères, tous deux chrétiens, tous deux soldats, et probablement tribuns dans la légion qui tenait garnison en Bavière. Un nouveau proconsul étant arrivé, la persécution commença, et un tribunal spécial pour juger les chrétiens fut établi à Lorch, colonie romaine, depuis ruinée par les Huns. Les deux frères allèrent au-devant des soldats chargés d'arrêter tous les chrétiens, et faisant publiquement profession de foi, ils se remirent entre leurs mains. Devant les juges, ils refusèrent de sacrifier aux dieux, subirent mille tortures et furent condamnés à être précipités dans la rivière. Mais, durant le trajet de la ville au lieu du supplice, leurs bourreaux s'endormirent, et Florent, averti par une voix d'en haut, put s'échapper miraculeusement, malgré ses lourdes chaînes. Florian subit un cruel martyre, car les bourreaux, réveillés, se vengèrent sur lui de la fuite de son frère.

Florent arriva dans les Gaules, et suivit le Rhône, puis la Loire qu'il descendit jusqu'à Tours, où il reçut les ordres des mains de saint Martin. Il se retira ensuite à Glonne, dans l'Anjou, et y bâtit une chapelle; depuis, un monastère s'y éleva, qui reçut le nom de Saint-Florent le Vieil, pour le distinguer de Saint-Florent-lès-Saumur, qu'on appelait aussi le Jeune. C'est dans cette solitude de Glonne qu'il mourut à un âge très avancé, étant plus que centenaire (440). On lui attribue beaucoup de miracles; il aurait par ses prières purgé le pays d'un dragon qui répandait la terreur aux environs de Saumur.

Fig. 238. — Sainte Thècle, à la tête du chœur des vierges martyres. D'après la peinture de H. Flandrin, dans l'église de Saint-Vincent de Paul, à Paris. XIXe siècle.

23 SEPTEMBRE.

SAINT LIN,

PAPE ET MARTYR.

Lin ou Linus fut à Rome le successeur immédiat de saint Pierre (67), suivant Irénée, Eusèbe et saint Augustin. Toscan de naissance, il avait dirigé la communauté naissante en l'absence du prince des apôtres. Clément et Clet furent les vicaires de son autorité. Au bout de quelques mois, il tomba sous le glaive de la persécution ; mais on ne connaît rien des circonstances de son martyre. Il fut enterré dans la crypte Vaticane.

SAINTE THÈCLE.

Lorsque saint Paul alla prêcher l'Évangile à Icone, en Lycaonie, il logea chez le Grec Onésiphore, et y tint de pieuses assemblées. Parmi les gentils qui accouraient l'entendre, il y avait une jeune fille, belle, modeste, fort instruite, et s'exprimant avec élégance et facilité ; elle appartenait à une riche famille, et on la nommait Thècle. Elle fut si touchée de l'éloquence de l'apôtre que non seulement elle voulut être baptisée, mais qu'elle renonça à un mariage avantageux pour se consacrer au Seigneur. Ses parents, ainsi que son fiancé, ne comprenant rien à un si brusque changement de résolution, mirent tout en œuvre pour la faire consentir à l'union projetée. Voyant que ni promesses ni menaces n'avaient d'action sur elle, ils eurent recours au magistrat, et celui-ci, ayant appris sa conversion, ordonna de l'exposer, dans l'amphithéâtre, au milieu des bêtes féroces. Thècle se recommanda à Dieu et n'éprouva aucun mal. On rapporte que le même prodige eut lieu une seconde fois à Antioche : des lions, qu'on avait à dessein laissés plusieurs jours sans manger, la respectèrent et vinrent lui lécher les pieds. Elle se retira plus tard à Séleucie, et passa ses derniers jours dans les exercices de la pénitence.

24 SEPTEMBRE.

SAINT GERMER.

Son père descendait d'un Franc, seigneur de Vardes, qui avait donné l'hospitalité à saint Vaast quand il était venu évangéliser le pays de Gournay. Il fut élevé à Beauvais, puis il reçut une charge à la cour de Dagobert Ier, où il se lia d'amitié avec saint Ouen et saint Éloi. Le roi, qui l'estimait, craignant que sa grande piété ne lui fît quitter le monde, le maria à une jeune fille nommée Domane, dont il eut trois enfants. Cependant l'exemple de ses vénérables amis réveilla le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu, et, sa femme ayant consenti à se retirer elle-même dans la solitude, il alla prendre l'habit religieux au monastère de Pentale, situé entre Brionne et Pont-Audemer. Une de ses filles étant morte et l'autre religieuse, il laissa tous ses biens à son fils Amalbert. Après un long séjour à Pentale dont il était devenu abbé, il se dégoûta de la vie commune, et alla s'ensevelir au fond d'une grotte solitaire. C'est là qu'il apprit la mort de son fils. Redevenu maître de sa fortune, il résolut de la consacrer tout entière à la fondation d'une colonie monastique. Ayant communiqué son projet à saint Ouen, tous deux se mirent à la recherche d'un site convenable. Il y avait trois jours qu'ils marchaient à travers la campagne lorsqu'ils arrivèrent à Flay (aujourd'hui Saint-Germer). Ils n'allèrent pas plus loin, et Germer se mit à l'œuvre avec tant d'activité que bientôt ce désert était transformé en un monastère florissant. Germer en fut le premier abbé, mais il ne put jouir longtemps de son œuvre, car il mourait trois ans après, dans sa cinquantième année (vers 658). C'est un des patrons de Beauvais.

25 SEPTEMBRE.

SAINT FIRMIN.

Vers l'an 255, le prêtre Honestus, de Nîmes, fut chargé par Saturnin, évêque de Toulouse, d'aller porter l'Évangile aux populations

encore idolâtres de la Navarre espagnole. Arrivé à Pampelune, il y prêcha avec un tel succès, que le nombre des conversions fut très considérable. Au premier rang des personnes régénérées par les eaux du baptême, on remarquait Firmus, père de notre saint. C'était un décurion, païen honnête et religieux. En allant au temple de Diane, il aimait à s'arrêter dans un bois de cyprès pour entendre discourir le vieillard étranger sur les choses de l'âme et de la vie à venir. Il lui confia son fils, âgé de dix-sept ans. Sous la conduite du missionnaire, le jeune Firmin, dont toutes les inclinations étaient portées vers la piété, fit de grands progrès dans la connaissance des lettres et des devoirs de la vie apostolique. Il annonça lui-même la parole de Dieu à ses compatriotes, ce qui donna lieu d'admirer la ferveur de son zèle et l'abondance des lumières qu'il recevait d'en haut. Quand saint Honest sentit qu'il était près de mourir, il envoya son disciple au successeur de saint Saturnin, Honorat, qui, ayant reconnu chez lui les qualités propres à la propagation de la foi, l'ordonna évêque par l'imposition des mains.

Au lieu de retourner dans son pays, Firmin s'avança vers les provinces du nord de la Gaule, où l'on avait grand besoin d'ouvriers évangéliques. Catéchisant sans relâche, il parcourut le Rouergue et l'Auvergne, traversa les territoires de Bourges et de Tours, s'arrêta quelque temps à Angers, et passa de là à Beauvais, où il subit d'abord une courte captivité. Il devint pour les fidèles de la vallée de la Somme un pasteur actif, courageux et prudent, et ils ne voulurent point avoir d'autre évêque à la tête de leur Église. En 287, Maximien décréta une rigoureuse persécution contre les chrétiens gaulois; après le massacre de la légion thébaine, saint Lucien, évêque de Beauvais, sainte Macre, les saints Crépin et Crépinien, furent les premiers martyrs désignés à l'impitoyable justice de Rictius Varus, le préfet du prétoire. Une conversion éclatante, celle d'un magistrat d'Amiens et de toute sa famille, appela l'attention sur Firmin. Signalé avec Quentin par le pontife de Jupiter, il parvint à se dérober aux recherches; mais, en apprenant le supplice de son ami, il quitta sa retraite et vint se livrer lui-même entre les mains des persécuteurs, en ré-

clamant la mort qui lui était due en sa double qualité de chrétien et de prêtre (288). Les juges d'Amiens lui épargnèrent la torture. « Il eut la tête tranchée en prison, » disent les Actes, « dans le silence de la nuit. » Peu de temps après, périrent, non loin de la même ville, deux des vaillants collègues du martyr, saint Fuscien et saint Victoric, avec un païen, leur hôte, qui tira l'épée pour les défendre.

Saint Firmin est le patron d'Amiens.

26 SEPTEMBRE.

SAINT ELZÉAR ET SAINTE DELPHINE.

Né vers 1285, à Robians, village aujourd'hui disparu du diocèse d'Apt, Elzéar était fils d'Hermangaud de Sabran, comte d'Arian. Il fit ses études au monastère de Saint-Victor de Marseille, sous la direction de son oncle Guillaume de Sabran, qui en était abbé. Ses progrès furent aussi grands dans la piété que dans la science, et même il poussait dès lors si loin les austérités qu'on fut obligé de l'arrêter. En 1299, il épousa Delphine de Signe, pour céder au vœu de Charles II, roi de Naples, qui voulait beaucoup de bien à sa famille. Le jour même de leurs noces, les jeunes époux prirent ensemble la résolution de garder la continence. Retirés au château d'Ansouis, ils vivaient dans la prière, les mortifications et les bonnes œuvres. Cette extrême piété n'empêchait point Elzéar de remplir les devoirs de son rang; il administrait avec sagesse ses affaires temporelles, et il était brave à la guerre. Sa charité, qui était très grande, se fit surtout remarquer pendant la famine de 1310.

A la mort de son père, il passa dans le royaume de Naples pour prendre possession du comté d'Arian; il en trouva les habitants, ennemis de la domination française, si peu disposés à la soumission qu'il ne put faire d'abord usage de son autorité; néanmoins, il parvint, par

la patience et la douceur, à se concilier l'affection des plus rebelles. Après cinq ans d'un séjour consacré à toutes sortes de réformes qui rendirent bientôt son nom populaire, il revint en Provence, près de sa femme. C'est alors qu'ils renouvelèrent leur vœu de chasteté perpétuelle et s'affilièrent au tiers ordre de Saint-François, dont ils portaient en partie l'habit sous leurs vêtements. Dans le but de réformer les mœurs de ses vassaux, il rédigea et fit publier dans ses terres ce qu'on appela le *Décalogue de saint Elzéar*. Il fut rappelé en Italie par le roi Robert (1309), qui le chargea de l'éducation de son fils Charles, duc de Calabre. Quelque temps après, Robert, obligé de passer en France, nomma son fils régent sous la conduite d'Elzéar, qui fut établi chef du conseil. Voyant que les pauvres et les faibles n'avaient point de protecteurs à la cour, il demanda au duc Charles d'être nommé leur avocat. Ce singulier office lui ayant été accordé, il se fit faire un grand sac qu'il portait par les rues, et où il mettait les requêtes et les réclamations des malheureux ; il écoutait leurs plaintes avec bonté, leur distribuait des aumônes, les réconfortait de son mieux, plaidait lui-même leurs causes, leur faisait rendre prompte et bonne justice. Il se montra, dans la suite, aussi excellent général qu'administrateur consciencieux et indulgent. Les troupes de l'empereur Henri VII, qui avaient attaqué le royaume de Naples, furent battues à deux reprises, par lui et par Jean, frère du roi. Une autre fois, ce fut comme ambassadeur qu'il se distingua en négociant le mariage de la princesse Marie de Valois avec le duc de Calabre (1323). Il mourut, à Paris, le 27 septembre de la même année. Par son testament, il légua sa fortune à sa femme, à son frère Guillaume, aux pauvres et aux hôpitaux. Urbain V le canonisa en 1369.

Delphine lui survécut jusqu'au 26 septembre 1360. Ayant fait vœu de pauvreté, elle vendit ses immenses domaines, dota un grand nombres de filles, décora plusieurs églises et couvents, et on la vit demander son pain de porte en porte, au grand scandale du roi et des courtisans. Elle refusa de loger dans ses châteaux, et passa à Apt les quinze dernières années de sa vie, couchant sur la paille, observant le silence le plus absolu. Plusieurs prélats distingués de son temps

rendirent témoignage de ses vertus et de sa grande connaissance des matières de la religion.

La mémoire de sainte Delphine est honorée le 26 septembre et celle de saint Elzéar le lendemain 27.

27 SEPTEMBRE.

SAINTS COME ET DAMIEN.

Sous Dioclétien, Maximien Lysias étant préfet en Cilicie, on vint lui dire qu'il y avait dans la ville plusieurs chrétiens, fort habiles en

Fig. 239. — Les saints frères Côme et Damien soignant un malade. D'après une peinture de Francesco Peselli. XVe siècle.

médecine, qui faisaient, sans prendre aucun salaire, beaucoup de cures merveilleuses, mais qui éloignaient le peuple des temples. Il les fit venir, leur reprocha leur impiété, et les interrogea sur leur naissance et leur fortune : « Nous sommes Arabes, » répondit Côme, l'un d'eux, « et voici mon frère Damien. Nous sommes encore trois autres frères,

Anthime, Léonce et Euprèpe. Quant aux richesses, nous n'en avons point ; ce sont choses dont les chrétiens ne se soucient nullement. » Conduits au tribunal, le juge essaya de leur faire renier leur foi, en les menaçant des plus cruels supplices. « Fais ce que tu voudras, » répondirent-ils, « nous avons le Christ qui nous aidera à les supporter. Nous ne sacrifierons pas aux idoles. »

Ils furent mis à la torture, avec leurs frères, qu'on avait fait arrêter ; aucun d'eux ne montra un mouvement d'hésitation. Leur courage intrépide fit croire qu'ils avaient des secrets de magie pour ne point souffrir, mais ils répondirent au juge : « C'est le Christ, notre Dieu, qui nous protège et nous fortifie. Deviens chrétien et tu verras les prodiges qui s'opèrent par lui, et tu connaîtras la vertu du Christ. » Rien ne put venir à bout de leur constance, ni le chevalet, ni le fouet plombé, ni le fer rouge, ni la lapidation. Ils répétaient sans cesse : « Nous sommes chrétiens, et nous confesserons notre Dieu jusqu'à la mort. » Trois des frères furent conduits en prison ; Côme et Damien eurent la tête tranchée (vers 286).

28 SEPTEMBRE.

SAINT VENCESLAS.

Fils du duc de Bohême Vratislas, il naquit en 908. Son père, qui l'avait fait élever dans le christianisme, étant mort en 926, la régence tomba aux mains de sa mère Drahomira, très attachée aux vieilles superstitions et ennemie jurée des chrétiens. Conseillé par sa grand'mère, sainte Ludmilla, il partagea son duché avec son frère Boleslas, qui était païen et protégé par Drahomira. Cette concession ne fit que les exciter à s'emparer du pays tout entier, et leur premier acte fut le meurtre de Ludmilla que des assassins soudoyés étranglèrent dans sa chambre (927). Peu de temps après, la régente appela contre la Bohême Radislas, prince de Gurine, païen comme elle, qui mit sur pied une nombreuse armée. Venceslas, après avoir essayé en vain des négociations, se décida à

marcher contre lui. Cependant, quand les deux armées furent en présence, désireux de ne pas répandre le sang de ses sujets, il proposa à Radislas de décider l'affaire en combat singulier. Ce dernier accepta, mais on dit qu'ayant vu deux anges qui se tenaient aux côtés de son adversaire pour le protéger, il jeta aussitôt ses armes, pris de terreur, et lui demanda la paix, en se soumettant d'avance à toutes ses conditions.

Lorsqu'Othon le Grand convoqua Venceslas à la diète de Worms,

Fig. 240. — Sceau de l'université de Prague.

il lui donna le titre de roi, et lui accorda les reliques de saint Sigismond, pour lesquelles il construisit une église à Prague. Il fit transférer dans l'église de Saint-Georges les restes de Ludmilla. Cette cérémonie raviva la haine de Drahomira, et elle résolut de se défaire de son fils. Boleslas lui-même se joignit aux sicaires qu'elle avait apostés pour l'assassiner, la nuit, dans l'église où il allait prier, et, les premiers coups portés, il lui perça le cœur de sa lance (935). Drahomira survécut peu à ce forfait, que l'empereur Othon vengea en imposant par les armes à toute la Bohême la religion catholique.

Venceslas fut mis au rang des saints, et sa patrie le choisit pour patron, ainsi que l'université de Prague.

29 SEPTEMBRE.

SAINT MICHEL,

ARCHANGE.

Michel, dont le nom hébraïque signifie *semblable à Dieu,* est le chef de la céleste milice qui précipita dans l'abîme Lucifer et les

Fig. 241. — Saint Michel terrassant le démon. D'après la gravure de Martin Schœn. XVe siècle.

anges rebelles. Les Juifs le regardaient comme le protecteur d'Israël et le gardien de la synagogue. Dans l'Ancien Testament, c'est lui qui apparaît à Moïse pour donner le signal de la délivrance, qui combat avec Gédéon et lui obtient la victoire, qui encourage à la lutte Judas Machabée. Dans l'Apocalypse, saint Jean nous le montre aux

prises avec le démon, au sujet de l'Église figurée par la femme qui s'est enfuie dans le désert. Aussi les chrétiens l'ont-ils de tout temps adopté pour leur défenseur. Le vaillant archange soutient l'héroïsme des martyrs, arrête Attila aux portes de Rome, annonce le retour de la paix au grand pape Grégoire, ce qui lui fait pousser ce cri de reconnaissance : « Chaque fois qu'il s'accomplit un acte d'éclatante vertu, c'est à Michel qu'on doit rendre grâces. » Et Bossuet le répétera plus tard sous une autre forme : « Il ne faut point hésiter à reconnaître saint Michel comme le défenseur de l'Église. Si le dragon et ses anges combattent contre elle, il n'y a point à s'étonner que saint Michel et ses anges la défendent. »

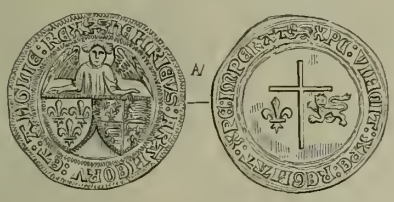


Fig. 242. — Pièce d'or à l'effigie de saint Michel, frappée à Rouen par Henri VI, roi d'Angleterre en 1427.

Le culte de saint Michel, répandu dans toute la chrétienté, n'a nulle part été entouré d'une vénération plus constante et plus active qu'en France, dont il est le protecteur particulier. L'évêque d'Avranches, saint Aubert, fut averti à trois reprises par l'archange de bâtir un sanctuaire sur le mont Tombe, rocher escarpé qui s'élevait, solitaire alors, dans la baie formée par la réunion des côtes de la Normandie et de la Bretagne. Lorsqu'en 709 Aubert y conduisit douze chanoines, une empreinte merveilleuse indiqua le lieu où l'abbaye devait être bâtie ; des signes célestes en déterminèrent l'enceinte et une source jaillit pour fournir l'eau qui manquait à cette aride solitude. Depuis, la montagne fut appelée mont Saint-Michel au Péril de la mer. L'église, construite au douzième siècle, est une des merveilles de l'architecture religieuse.

Louis XI institua en 1469 un ordre militaire de Saint-Michel, et un grand nombre d'églises se sont placées sous son invocation.

30 SEPTEMBRE.

SAINTE SOPHIE,

ET SES TROIS FILLES.

Sous le règne d'Adrien, une famille romaine, composée de la mère et de ses trois filles, s'était convertie à la religion du Christ. Leurs noms significatifs dataient évidemment du baptême, et couvraient quelque origine illustre, ainsi qu'on l'a reconnu pour Lucine, qui n'était autre que Pomponia Græcina. La mère se faisait honneur de s'appeler Sophie (*Sagesse*), et les filles étaient Foi (*Pistis*), Espérance (*Elpis*) et Charité (*Agapé*), pour rappeler les trois vertus théologales. Après avoir été élevées dans la piété, celles-ci mêlèrent leur sang dans un commun martyre. Sophie, qui continua de servir Dieu dans l'état de veuvage, mourut en paix vers l'an 150. Elle fut inhumée à côté de ses filles, dans un cimetière de la voie Aurélienne, et des lampes brûlaient encore devant leurs tombeaux du temps de Grégoire le Grand.

SAINT JÉROME,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Eusebius Hieronymus, autrement dit Jérôme, dont la science devait être l'admiration de son siècle, et la haute piété en devenir l'édification, naquit vers 346, à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Son enfance, passée au milieu de ces populations à demi barbares, imprima sur toute sa vie un caractère d'âpre énergie que l'on rencontre rarement parmi ses contemporains. Issu d'une famille déjà chrétienne, et à laquelle les dons de la fortune n'avaient pas été refusés, il fut envoyé par son père à Rome, pour y suivre les leçons du célèbre grammairien Donatus. La rhétorique, la philosophie, la jurisprudence furent également étudiées par lui avec ardeur, et il se fit bientôt une réputa-

Fig. 243. — Sainte Sophie et ses trois filles. D'après une gravure du XVe siècle.

tion parmi la jeunesse du barreau romain, en même temps qu'il commençait à se former une des plus riches bibliothèques du temps. Dans l'effervescence de ses premières années, il s'abandonna trop aux plaisirs du monde. « Il eut alors, » comme il l'a dit plus tard, « à déplorer plus d'une chute et plus d'un naufrage. » Pour l'arracher à ces dangereux entraînements, son père l'envoya à Trèves, probablement avec quelque emploi auprès de l'empereur Valentinien. C'est là que, touché par la grâce, il se tourna vers Dieu. A l'érudit profane succéda le savant dans les saintes lettres, qui copiait de sa main deux ouvrages de saint Hilaire. Il retourna à Rome pour s'y faire baptiser par le pape Damase.

Les années qu'il passa ensuite à Aquilée, centre d'un grand mouvement religieux, augmentèrent ses dispositions pour la vie solitaire, et il en fit un premier essai en allant quelque temps se confiner dans ses sauvages campagnes natales. Mais c'est vers l'Orient, cette terre des grands cénobites, que sa vocation le poussait. En compagnie de quelques amis, Nicias, Innocent et Héliodore, il gagna Constantinople, traversa le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce, et arriva à Antioche à la fin de 373.

L'éclat de l'enseignement d'Apollinaire de Laodicée, près duquel il puisa le goût de l'interprétation symbolique, le charme des sociétés littéraires, l'auraient peut-être détourné de ses projets, si une visite qu'il fit au pieux Malchus ne l'y avait subitement ramené. Aussitôt il se rendit au désert de Chalcide, dont les trois zones, de plus en plus arides, désolées, correspondant à trois conditions différentes dans l'état de moine, étaient habitées par des cénobites, des reclus et des anachorètes. Devenu l'hôte d'un des couvents de Chalcide, Jérôme, dont la santé était déjà affaiblie, n'en suivit pas moins les pratiques les plus rigoureuses de l'abstinence et du travail manuel. Il eut la douleur de voir mourir près de lui deux de ses amis les plus chers, Hylas et Innocent. Lui-même fut bien près de les rejoindre, tant il maltraitait son corps par des austérités cruelles. « Retiré dans cette vaste solitude, toute brûlée des ardeurs du soleil, » a-t-il écrit, « je me tenais à part des hommes, parce que mon âme était remplie d'amertume. Le sac dont

j'étais couvert avait rendu mon corps si hideux qu'il faisait horreur aux autres, et ma peau devint si noire qu'on m'eût pris pour un Éthiopien. Je passais des journées entières à verser des larmes, à jeter des soupirs, et quand, malgré moi, j'étais obligé de céder au sommeil qui m'accablait, je laissais tomber sur la terre nue un corps tellement décharné qu'à peine les os tenaient les uns aux autres. » Pour tenir en bride son imagination, il se mit à apprendre, d'un Juif converti, la langue hébraïque, dont la connaissance approfondie allait plus tard lui

Fig. 244. — Saint Jérôme dans le désert. D'après un tableau de l'école d'Andrea del Sarto. XVIe siècle.

permettre de corriger, sur le texte original, la version latine que l'on possédait alors des Écritures.

A cette étude, l'esprit de Jérôme se rasséréna, et il commença à vivre dans la société de religieux qu'animait, comme lui, un goût sanctifié pour les lettres. Une pieuse légende du moyen âge raconte qu'un jour, au désert de Chalcide, il vit entrer dans sa cellule, l'œil en feu, la gueule béante, un grand lion blessé, traînant une de ses pattes que suivait une trace de sang ; Jérôme s'en approche, le caresse, étanche sa plaie, et le terrible animal se dévoue à lui comme un esclave. L'étude de l'Évangile et la prière occupaient toutes ses heures. « Ce livre divin, disait-il de l'Évangile, ne doit jamais sortir de vos mains. »

Les querelles qui s'étaient élevées dans l'Église d'Antioche entre

Paulin et Mélèce, les deux évêques compétiteurs de ce siège, étaient venues troubler jusqu'aux monastères de Chalcide. Persécuté par les partisans de Mélèce, Jérôme, après trois ans de séjour dans cette thébaïde, revint à Antioche, où il reçut la prêtrise des mains de Paulin, mais en obtenant de celui-ci la promesse qu'il ne serait jamais obligé de renoncer à la vie monastique.

Une visite à Jérusalem, un séjour de deux ans (379-381) qu'il fit à Constantinople, attiré par la renommée de Grégoire de Nazianze, dont il devint l'ami, son voyage même à Rome, en 381, pour assister au concile qui s'y tint alors et dont il fut nommé secrétaire, ne purent le détourner de sa vocation pour la solitude. A Rome, cependant, les plus hautes destinées semblaient l'attendre : aimé du pape Damase, qu'il soutint dans sa réforme du clergé et qu'il défendit contre ses ennemis, il était presque désigné par la voix publique pour être son successeur. La traduction des Évangiles, connue plus tard sous le nom de *Vulgate*, celle des Psaumes de David, avaient étendu au loin sa réputation. Mais son génie, sa haute piété lui avaient fait aussi des ennemis, surtout parmi les apollinaristes, qui ne craignirent pas de l'accuser d'avoir falsifié un texte d'Athanase. Une sainte ferveur pour les austérités du désert le détermina, en 385, à retourner en Orient.

Il partit accompagné d'une illustre matrone romaine, Paule, que la mort de sa fille Blésille avait portée à renoncer au monde ; elle emmenait son autre fille Eustochie. C'est à Bethléem, après avoir visité d'abord les lieux saints de la Palestine, puis, en Égypte, les déserts de Nitrie et de Scété, célèbres par leurs solitaires, que Jérôme et Paule s'arrêtèrent pour y fonder, près de la grotte de la Nativité, l'un un monastère d'hommes, l'autre trois monastères de femmes et un hospice pour les étrangers. Pour subvenir aux dépenses où il s'engageait, il fit vendre ce qui lui restait des biens de sa famille en Dalmatie. En même temps, et non loin de son monastère, il choisissait une grotte spacieuse pour en faire sa cellule de travail et de méditation.

Jérôme vécut là trente-quatre ans. Fidèle à la règle qu'il s'était tracée, il n'usait que de la nourriture la plus commune et des vêtements les plus grossiers. Son repas se composait d'un peu d'herbes et de pain

Fig. 245. — La Communion de saint Jerôme. D'après le Dominiquin. XVIe siècle.

bis : le vin et la viande en étaient exclus, sauf les cas de maladie, et il regardait comme une rupture du jeûne de manger avant le coucher du soleil. Les heures de la prière étaient réglées ; quant aux heures de travail, il les prenait aussi bien sur la nuit que sur le jour. Il avait aussi ouvert, à côté du monastère, une école à laquelle accouraient tous les enfants de Bethléem, et il y enseignait lui-même le grec et le latin. Entre toutes les études sacrées, sa préférence le portait vers l'hébreu, et il entreprit la traduction de l'Ancien Testament sur le texte hébraïque, auquel celle des Septante n'était pas toujours restée fidèle. La prière, le travail, la sainte amitié de Paule et d'Eustochie, étaient son soutien et sa consolation dans les dures épreuves que lui firent éprouver, ainsi qu'à ses religieux, les luttes de l'origénisme (394) et du pélagianisme, au milieu desquelles le couvent de Bethléem fut incendié. La prise et le sac de Rome par Alaric (410) vinrent ajouter une nouvelle douleur à celle dont l'avait rempli la mort de Paule, en 404. La vieillesse n'avait amené aucun adoucissement dans ses mortifications. Sa voix était devenue si faible qu'on l'entendait à peine parler. Bientôt il lui fut impossible de se lever sur son grabat sans l'aide d'une corde fixée à la voûte de sa cellule ; dans cette position, il donnait ses instructions aux religieux pour la conduite du monastère.

C'est ainsi qu'il expira le 30 septembre 420, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Il fut enterré, comme il l'avait ordonné, dans une grotte, sur la roche de laquelle son nom se lit encore aujourd'hui.

Fig. 246. — La mer assiégeant l'Église. D'après une miniature d'une Bible du XIIIe siècle.

OCTOBRE.

1er OCTOBRE.

SAINT REMI.

Les évêques, » a dit un historien, « ont fait la France comme les abeilles font une ruche. » L'un des plus grands fut saint Remi. L'empire d'Occident, assailli par les barbares, inclinait à sa ruine ; les Francs entraient dans la Gaule qu'ils étaient destinés à dominer peu à peu tout entière. Et comme la civilisation grecque avait conquis les Romains vainqueurs de la Grèce, la Gaule chrétienne allait conquérir les Francs, tout en acceptant leur autorité politique.

Le père de Remi (*Remigius*) était Emilius, comte de Laon, et sa mère Célinie, personnages d'une haute piété, qui l'élevèrent dans la crainte du Seigneur. Il était né à Cerny, près de Craonne, en 436. Après avoir

reçu une instruction solide en toutes les branches d'études cultivées de son temps, il alla demander à la solitude de le perfectionner dans les vertus chrétiennes; on l'en arracha pour l'élever à l'évêché de Reims (458). Il n'avait encore que vingt-deux ans, mais sa grande réputation de

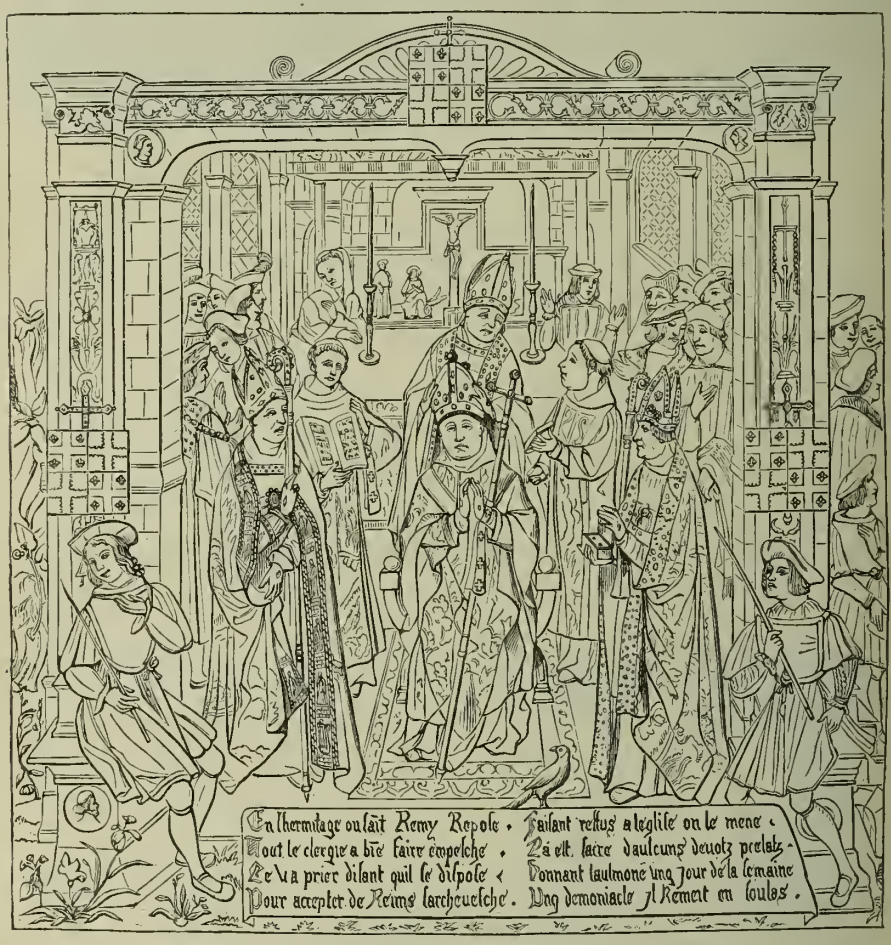


Fig. 247. — Sacre de saint Remi, évêque de Reims. D'après la *Tapisserie de Reims*. XVIe siècle.

sainteté fit enfreindre les canons, qui en exigeaient trente, et tous les évêques de la province approuvèrent le choix populaire. Son caractère était fait de douceur et de fermeté; il savait attirer à lui les pécheurs, les ramener au bien et les maintenir dans la bonne voie : autant il était doux et indulgent pour les faibles, autant il se montrait inflexible pour les manquements graves. On le voyait parcourir les campagnes, ac-

compagné de deux clercs : l'un portait une bourse, l'autre l'Évangile.

Fig. 248. — Saint Remi guérit une femme paralytique et un homme malade; il baptise le roi Clovis. D'après un ivoire sculpté du XIe siècle.

Clovis lui marquait beaucoup de déférence, et il épargna les églises,

à sa prière, pendant les pillages qui suivirent la prise de Soissons et de Reims.

Lorsque Clotilde fut devenue la femme de Clovis, elle eut avec Remi de fréquents entretiens au sujet de la conversion qu'ils désiraient également tous les deux, et quand le roi eut invoqué « le Dieu de Clotilde », ce fut naturellement l'évêque de Reims qui fut choisi pour instruire le néophyte. Le barbare écouta avec une joie mêlée d'étonnement la parole éloquente qui lui dévoilait les vérités de la religion ; un jour que Remi lui racontait la Passion, il s'écria, en portant la main à sa framée : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » Le baptême eut lieu à Reims, et l'évêque dit en versant l'eau sainte : « Courbe la tête, doux Sicambre (*mitis Sicamber*) ; humilie-toi, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » La famille de Clovis fut baptisée le même jour, et avec elle 3,000 chefs et soldats de son armée. Le reste de la nation devait bientôt suivre cet exemple.

La protection de Clovis permit à Remi d'envoyer des missionnaires évangéliser les Francs qui s'étaient groupés dans le nord des Gaules autour des deux chefs Regnacaire et Cararic. Dans le midi, l'arianisme dominait jusqu'en Bourgogne. Les conférences tenues à Lyon n'avaient eu aucun résultat ; Remi, tentant un dernier effort, demanda à Gondebaud d'en organiser encore une. Les ariens y furent confondus, mais le roi ne voulut pas se rendre à la vérité ; Clovis lui déclara la guerre et le réduisit à merci. Peu après, sur le conseil de l'évêque, il attaqua une autre nation arienne, qui occupait le sud-ouest des Gaules, les Visigoths. Alaric, leur roi, fut vaincu et tué de la main de Clovis, qui étendit ses conquêtes jusqu'à Bordeaux et Toulouse : ces deux expéditions victorieuses refoulèrent l'hérésie au delà des Pyrénées. Le pape Symmaque, à qui Clovis avait envoyé, à cette occasion, de riches présents, sut bien distinguer celui qui méritait avant tout sa reconnaissance. Il remercia le roi et surtout l'évêque ; Remi reçut les titres de légat du saint-siège et de primat du royaume des Francs. Dès lors on le voit à Toul, à Metz, à Verdun, dans les montagnes des Vosges. Il va jusqu'à Cologne, et les campagnes, si difficiles alors à parcourir, reçoivent sa parole, comme les villes. De retour dans son diocèse, il

s'occupe de recruter des prêtres instruits et vertueux : c'est de son école que sortirent Arnoul, Médard, Éleuthère, Ursus, qui tous devinrent évêques ; Thierri, qui fonda sur le mont d'Hor un monastère bientôt célèbre.

A la mort de Clovis (511), Reims se trouva dans le royaume d'Austrasie échu en partage à Thierri, qui continua à Remi la protection

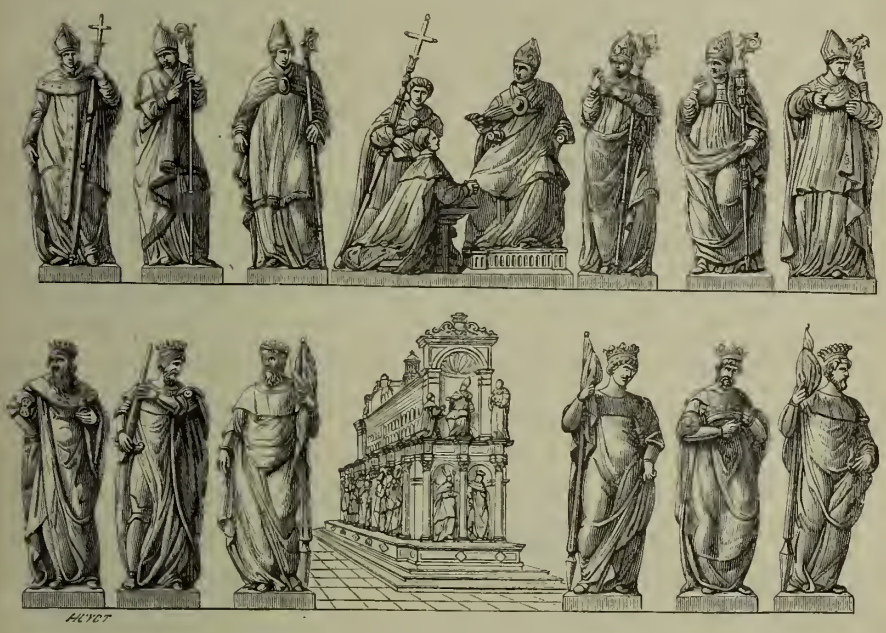


Fig. 249. — Tombeau de saint Remi, élevé dans l'église de ce saint, par Robert de Lenoncourt, archevêque de Reims. XVIe siècle.

de son père : d'ailleurs, le primat de France, dont la royauté spirituelle s'étendait également sur les trois autres royaumes, était tenu en égale vénération par Clodomir, Childebert et Clotaire. Trois ans après, il réunit un concile pour aviser aux moyens de détruire les restes de l'arianisme dans les Gaules ; parmi les Pères assemblés se trouvait un évêque arien qui se convertit devant l'éloquence de sa parole. Il eut dans le même temps plusieurs graves ennuis. Ce fut, d'abord, à propos d'un prêtre qu'il avait ordonné à la prière de Clovis et qui commit une faute grave. Divers évêques s'en prirent à lui et lui adressèrent une lettre, qui allait jusqu'à l'injure ; Remi leur répondit sévè-

rement; il demandait l'indulgence pour le coupable et non pas pour lui-même, qui n'avait fait que son devoir, en se rendant aux désirs « de l'incomparable monarque que l'on devait regarder, non seulement comme le propagateur, mais comme le défenseur de la foi catholique ». Il eut ensuite à soutenir les droits de son évêché contre les usurpations de Foulques, évêque de Tongres : « Vous avez prouvé par vos actes, autant que j'ai pu le comprendre, » lui écrivit-il, « que vous étiez plus pressé de m'adresser un outrage que l'expression de vos sentiments de simple convenance. C'est trop vite prendre l'essor, vos ailes sont encore trop jeunes. Vos droits vous sont inconnus, et vous commencez par usurper ceux d'autrui. Il faut avouer que si vous ignorez les canons, vous avez mis plus de hâte à les transgresser qu'à les apprendre. »

Remi garda jusqu'à la fin le calme et la gaîté de son caractère. Rien de touchant comme l'amour qu'il témoigna dans son testament à l'église de Reims, dont il avait été si longtemps le pasteur, et qu'il constitua son héritière. Il mourut, entouré de toute sa maison, de ses prêtres, des principaux de la ville, le 13 janvier 532, âgé de quatre-vingt-seize ans.

Le 1er octobre 566, ses restes furent transportés dans une église de Reims, qui fut placée sous son invocation. Son tombeau devint un des sanctuaires de France les plus fréquentés, et l'un des plus féconds en miracles.

SAINT BAVON.

Bavon, qui portait aussi le nom d'Allowin, était né vers 600, dans la Hesbaye (Brabant), d'une famille riche et noble. Jeune encore, il donna les plus brillantes espérances, et bientôt il fut appelé à gouverner son pays, divisé alors en quatre comtés. Ses mœurs ne répondaient ni à ses talents ni à sa haute position; c'était un homme déréglé, hautain, dur aux faibles. Sa fille unique, Agletrude, qui mérita d'être mise au nombre des saintes, le ramena peu à peu à des sentiments plus humains, et Amand, l'apôtre des Ménapiens, acheva sa conversion. Fidèle à la grâce qui l'avait touché, il répara ses injustices

passées, fit distribuer une partie de ses richesses aux pauvres, et consacra le reste à l'entretien des maisons religieuses.

Ayant reçu la tonsure des mains du saint évêque, Bavon se plut à visiter les couvents les plus renommés par leur discipline; mais, ne croyant pas sa pénitence complète, il obtint la permission de se retirer dans la forêt de Mendonck, en Flandre. D'abord il choisit le creux d'un arbre pour retraite, puis un ermitage aux environs de Gand. La foule des pèlerins qui venait le trouver l'empêchait de goûter en paix le bonheur de la solitude, et l'obligea, quelques mois plus tard, de chercher un asile plus retiré auprès de l'abbaye de Saint-Pierre, placée depuis sous son invocation. Il y mourut en 654, le 1er octobre, assisté dans ses derniers moments par saint Amand et saint Floribert. Soixante nobles, que son exemple avait édifiés, fondèrent à Gand une église en son honneur, et cette ville l'adopta pour patron.

2 OCTOBRE.

SAINT LÉGER.

D'une noble famille austrasienne alliée à celle de Pepin, Léger (*Leodegarius*) naquit, vers 616, aux environs de Poitiers. Il fut instruit dans les saintes lettres par l'évêque Didon, son oncle, qui l'associa de bonne heure à l'administration du diocèse, et lui confia le gouvernement de l'abbaye de Saint-Maixent. Ses vertus et son expérience précoce le firent appeler près de Clotaire III par sainte Bathilde, qui désirait s'aider de ses conseils dans sa tâche de régente; en 659, elle le nomma à l'évêché d'Autun, ou du moins le désigna au choix du peuple et du clergé. Léger remplit avec dévouement ses devoirs épiscopaux, et réunit, en 670, un synode pour la réformation des mœurs et la discipline monastique. A la mort de Clotaire III, il se déclara pour Childéric, avec la plus grande partie de la noblesse franque, contre son frère Thierri, qui s'était fait proclamer à l'instigation d'Ébroïn;

mais quand Thierri fut déposé, il s'opposa à ce que l'on condamnât au dernier supplice Ébroïn, que ses crimes avaient rendu odieux, et, lui sauvant la vie, il le fit reléguer au monastère de Luxeuil. Devenu roi, Childéric choisit Léger pour son maire du palais et ne gouverna d'abord que par ses conseils ; bientôt les réprimandes de l'évêque, attristé de ses mauvaises mœurs, lui devinrent insupportables, et Léger, remplacé par Vulfoald, qui l'avait noirci auprès du roi, fut exilé à Luxeuil. Il y retrouva Ébroïn, qui lui jura une éternelle amitié.

A l'avènement de Dagobert II (674), Léger put reprendre possession de son siège. Ébroïn, de son côté, profita de la révolution pour sortir du couvent, recommença ses intrigues, suscita un prétendu fils de Clotaire qu'il proclama sous le nom de Clovis III, s'empara du pouvoir et leva une armée pour aller s'emparer à Autun de la personne de Léger. Mais l'évêque avait fait réparer les murailles de sa ville, et les Autunois se disposèrent à soutenir le siège, qui était dirigé par Vaimer, duc de Champagne. Il ne voulut pas, néanmoins, faire répandre le sang de ses ouailles et, sachant qu'on n'en voulait qu'à lui, il se livra à Vaimer qui, suivant les instructions d'Ébroïn, lui fit crever les yeux. L'ordre avait été donné également de le laisser mourir de faim au fond d'un cachot, mais Vaimer fut touché de compassion pour tant de souffrances, et il alla jusqu'à lui rendre le produit du pillage de son palais et de ses églises : Léger les fit passer aux pauvres.

Il était vénéré par le peuple comme un martyr, et Ébroïn, voyant tourner à sa gloire tout le mal qu'il lui avait fait, entreprit de le déshonorer. Dans un concile tenu en 678, il le somma de confesser qu'il était complice du meurtre de Childéric II. Léger, tout en protestant de son innocence, se contenta de répondre que Dieu connaissait le fond de son cœur. Les évêques, affectant de regarder ces paroles comme un aveu, le livrèrent, après l'avoir dégradé, au comte du palais, qui lui fit trancher la tête dans la forêt d'Yveline, dite aujourd'hui de Saint-Léger (2 octobre 678). Le culte du martyr est célèbre en France, où une quarantaine d'églises lui sont consacrées. Il est le patron d'Autun.

3 OCTOBRE.

SAINT GÉRARD DE BROGNE.

Né vers 890, au village de Stave, Gérard descendait d'un duc de la basse Austrasie. Il passa les premières années de sa carrière au service de son suzerain, le comte Bérenger de Namur, qui rendait hommage à ses belles qualités, rehaussées par un caractère affable et l'inclination au bien. On avait remarqué que, durant les grandes chasses, il se séparait des autres chevaliers pour aller prier dans la chapelle de Brogne, qui appartenait à sa famille. « Heureux, » s'écriait-il en quittant l'autel d'où il avait peine à s'arracher, « heureux ceux qui n'ont d'autre occupation que de louer sans cesse le Seigneur ! » Envoyé en ambassade auprès du comte Robert de Paris, il s'arrêta dans l'abbaye de Saint-Denis, où le calme et l'harmonie de la vie monastique achevèrent sa conversion. Après avoir obtenu, non sans de grandes difficultés, l'agrément de Bérenger, ce fut là qu'il revint se faire admettre au noviciat (921). Avec une ardeur digne d'éloge, il s'appliqua à perfectionner ses études, car il n'avait guère reçu qu'une instruction superficielle, et fut ordonné prêtre.

En 931, Gérard fonda un monastère dans sa terre de Brogne, lequel devint bientôt un foyer d'attraction pour les âmes d'élite, et se confina ensuite dans une cellule voisine, afin de vivre en reclus. On le tira bientôt de la solitude, en le chargeant de mettre la réforme dans tous les couvents de la Flandre. Partout il rétablit une exacte discipline, ainsi que la règle de saint Benoît, dont il était le zélé défenseur; il fut aussi appelé à remplir la même mission en Lorraine, en Champagne et en Picardie. Il consacra à ces utiles travaux plus de vingt années de sa vie, sans rien diminuer de ses austérités et de son oraison presque continuelle. Il fit le voyage de Rome pour obtenir du pape la confirmation des différents changements qu'il avait introduits. De retour, il se retira à Brogne, et y mourut le 3 octobre 959. C'est un des patrons de la Belgique wallonne.

4 OCTOBRE.

SAINT PÉTRONE.

Son père, qui s'appelait du même nom, était préfet du prétoire ; il reçut de lui une bonne éducation religieuse et littéraire. Poussé par sa piété, il passa en Orient pour visiter les solitaires de la Palestine et de l'Égypte, et vécut quelque temps sous la direction des plus renommés d'entre eux, saint Jean de Lycopolis, saint Apollon et saint Ammon. A son retour, qui eut lieu en 430, il fut nommé évêque de Bologne, par le pape Célestin Ier. En arrivant dans son diocèse, il le trouva dans un état assez misérable ; le pays ne s'était pas encore relevé, depuis vingt ans, des ravages d'Alaric, qui avait deux fois pris et saccagé Bologne. Outre le soulagement qu'il donna à son troupeau, il eut à extirper les germes d'arianisme apportés par les Goths. Son zèle et son activité furent extrêmes : il fit rebâtir la cathédrale, releva ou répara plusieurs églises ruinées et abandonnées, et les enrichit de précieuses reliques. Comme Bologne n'était pas fortifiée, il la fit entourer de murs, au moyen de secours obtenus de l'empereur Théodose le Jeune, qu'il alla trouver exprès à Constantinople. Sa mort arriva peu de temps après, vers 449.

Au douzième siècle, une magnifique église lui fut dédiée à Bologne, dont il est un des patrons.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

En 1182, un riche marchand de draps de la ville d'Assise, nommé Bernard Mariconi, eut un fils, qui reçut au baptême le nom de Jean, mais qu'il appela François, en souvenir d'un voyage qu'il venait de faire au « doux pays de France ». Il eut une adolescence joyeuse, insouciante, quelque peu dissipée ; et pourtant on le voit de bonne heure très pitoyable aux pauvres, donnant à ceux qu'il rencontrait son argent, son manteau, jusqu'à sa chemise. Sa mère, qui semble

l'avoir deviné, disait de lui : « Il deviendra, par la grâce, un enfant de Dieu. » Après une grave maladie, il se sentit saisi de dégoût et d'inquiétudes ; il allait songeur par les rues. A quelqu'un qui lui demandait s'il pensait à prendre une femme : « Oui, répondit-il, « je songe à une fiancée noble, riche, et belle comme vous n'en n'avez jamais vu. » Cette épouse idéale, c'était la pauvreté. Sa résolution prise, il va

Fig. 250. — Saint François d'Assise épouse la Pauvreté. D'après une fresque de Giotto, dans l'église de ce saint, à Assise. XIVe siècle.

faire un pèlerinage à Rome, et à son retour déclare à ses parents qu'il ne veut plus servir que Dieu et qu'il se déshérite lui-même.

Heureux de ne plus rien posséder, François gagne sa nourriture dans d'humbles offices : il fait la cuisine dans un cloître et soigne les lépreux. Puis il se retire dans une cabane qu'il a construite de ses propres mains près de l'église de la Portioncule, et il mendie, vêtu d'une robe grossière retenue par une ceinture de cuir, chaussé de sandales, un sac sur le dos, un bâton à la main. Son père, l'ayant rencontré, le

maudit; alors il choisit pour père un vieux mendiant, auquel il demanda de le bénir. Il rejeta bientôt de son costume les sandales, le sac et le bâton. Au printemps de 1209, il commence à prêcher la repentance dans les rues d'Assise, disant aux passants : « Que le Seigneur vous donne la paix! » Bientôt sa parole simple, pénétrante et qui trahit les délices de la certitude du pardon, lui amène des disciples ; le premier de tous, Bernard de Quintavalle, riche bourgeois, distribue tout ce qu'il possède aux pauvres, « ne gardant rien que sa bonne humeur ». D'ailleurs la pauvreté absolue était la première condition de l'ordre qui se formait, et il la fallait à un degré qu'on rencontre rarement dans la pauvreté involontaire.

Quand il eut onze adhérents, dès la fin de 1209, François s'en alla avec eux présenter sa règle au pape. Il eut du mal à la faire admettre, tant on la trouvait au-dessus des forces humaines ; néanmoins, Innocent III, voyant cette dévorante ardeur, n'osa s'y opposer, et il leur dit : « Allez, mes frères, avec le Seigneur, et prêchez à tous la repentance comme il lui plaira de vous l'inspirer. » Sans reconnaître précisément l'ordre nouveau, il lui donnait toute liberté d'action. De retour à Assise, François nomme ses frères les *Minorites,* les Mineurs, les petits du royaume de Dieu; plus tard, le nom de franciscains prévalut. Il établit encore deux autres ordres ; l'un de femmes, sous la direction de sainte Claire, et qui devint les clarisses; l'autre, d'une forme toute spéciale et pouvant s'allier avec les apparences de la vie du monde, celui des tertiaires. En faire partie n'obligeait guère à autre chose qu'à être, au sens le plus évangélique, un bon chrétien, à prier à certaines heures, à se vêtir simplement, et, résultat immense en ce siècle de fer, à ne porter des armes que pour la défense de l'Église ou celle du pays. Ce troisième ordre prit des proportions prodigieuses : on y vit des rois comme des paysans. C'est par cent et cent milliers que se comptèrent les tertiaires au moyen âge.

Avec la prédication, une des missions des frères mineurs était la conversion des infidèles, et François, en ceci encore, leur donna l'exemple. Après avoir deux fois inutilement essayé de passer chez les Sarrasins, il rejoignit en 1219 l'armée des croisés sous Damiette. Seul, il réussit

à arriver jusqu'au sultan, qui l'écouta, reconnut la beauté de la doctrine qu'il lui prêchait, lui offrit en vain des présents et le protégea à son retour au camp. François laissa du moins en Orient le germe de cette congrégation des Pères de la Terre Sainte, toujours

Fig. 251. — Saint François d'Assise parlant aux oiseaux. D'après une miniature d'un Psautier du XIIIe siècle.

gardienne fidèle du saint Sépulcre. Peut-être que sans l'obligation de se servir d'un interprète, il eût fait une plus vive impression sur l'esprit des musulmans. Son éloquence, toute simple, coulant de source, pleine d'images frappantes, singulières, et souvent naïves, était irrésistible. C'était non pas un orateur, mais un poète, un improvisateur, qui prêchait. Le peuple sentait dans sa parole quelque chose de particulièrement divin, un abandon au souffle d'en haut qui l'étonnait, une con-

viction si profonde, un enthousiasme si spontané, que les plus durs étaient remués jusqu'aux entrailles. Il lisait peu et ne connaissait guère en fait de théologie que les livres usuels de prières : « Je ne veux rien savoir que Jésus crucifié, » disait-il lui-même. Jamais il n'usait que de la langue populaire, quelquefois du provençal, jamais du latin, qu'il ne connaissait pas assez. C'est dans le parler vulgaire qu'il a écrit quelques-unes de ces poésies, d'où devait sortir toute une école, qu'on a appelée *les poètes franciscains;* il s'y montre dans l'étroite communion avec la nature, qui est un de ses côtés les plus originaux. François aimait non seulement les hommes, mais il aimait aussi les animaux, et jusqu'aux plantes; et les bêtes semblaient le payer de retour; les plus timides venaient jouer près de lui, et les oiseaux mangeaient dans sa main. On l'entendait dire : « Mon frère levraut, ma sœur cigale, nos frères les oiseaux, nos sœurs les hirondelles. »

François opéra dans sa vie de nombreux miracles, mais aucun n'est plus insigne que celui dont fut honoré son propre corps. Une montagne, nommée l'Alverne, fut le théâtre de ce prodige éclatant; il y passa l'été de 1224. Pendant un jeûne de quarante jours qu'il observait en l'honneur de saint Michel, il se vit tout d'un coup environné par les anges. Après une extase, il s'aperçut qu'il avait aux pieds et aux mains de larges plaies imitant les stigmates du Sauveur; au côté, une blessure saignait et mouillait ses vêtements. Il garda jusqu'après sa mort ces stigmates qui faisaient de lui comme le frère de Jésus crucifié. A l'époque où se place cet événement mémorable, François n'avait que quarante-trois ans, et son corps était complètement épuisé. Il prêchait encore, tout en crachant le sang, et il était si décharné qu'on ne comprenait pas qu'il pût tenir debout. Il fallut s'arrêter. Il se coucha sur la terre nue, choisit pour successeur Élie de Cortone, se fit lire l'Évangile et expira en prononçant d'ardentes paroles d'amour pour Dieu, qui l'appelait à lui (4 octobre 1226).

Il avait acccompli son œuvre : il laissait une famille de plus de 5,000 frères mineurs. Bientôt Grégoire IX posa la première pierre de l'église de Saint-François, à Assise, et son corps y fut solennellement transféré, en 1230. Sa vie a souvent été écrite, mais le récit où il revit tout entier,

sous les formes de la plus suave poésie, c'est celui que l'on appelle *les Petites fleurs de saint François;* c'est là que l'on voit de combien de bonté, de candeur et d'amour était faite l'âme de celui qui, s'étant donné pour tâche de ressembler à Jésus, approcha, plus que tout autre, des perfections de son divin modèle.

5 OCTOBRE.

SAINT APOLLINAIRE.

Né vers 450, Apollinaire était fils de saint Isique (Hesychius), évêque de Vienne, qui avait dépouillé la dignité sénatoriale pour embrasser le sacerdoce, et frère de saint Avit. Il fut élevé sous la conduite de saint Mamert, qui lui conféra les ordres et l'admit dans son clergé. Vers 486, les évêques de la province, qui cherchaient depuis longtemps un pasteur capable de régénérer le diocèse de Valence, troublé par les désordres de Maxime, jetèrent les yeux sur lui, et les fidèles ratifièrent leur choix. Il réforma les abus par son zèle et par son activité, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la conversion de Sigismond, qui allait succéder en Bourgogne au roi Gondebaud. Comme plusieurs évêques des Gaules, il prit la défense du pape Symmaque, injustement accusé, et il rédigea, avec saint Avit, la lettre qu'ils adressèrent au pape Hormisdas pour adhérer au décret rendu contre l'hérésie d'Eutychès. En 517 il siégea au concile d'Épône, qui réforma l'Église de Bourgogne.

Peu de temps après, Étienne, favori de Sigismond, ayant été condamné pour avoir contracté un mariage illicite, refusa de se soumettre ; les évêques répondirent par une sentence d'excommunication; le roi les somma en vain de revenir sur leur décision, ils furent inébranlables, et sous l'inspiration d'Apollinaire, ils souscrivirent, avant de se séparer, une protestation contre les menaces du roi, s'engageant à maintenir quand même leur autorité en matière de discipline morale. Sigismond exila Apollinaire à Sardinie, petite ville des environs de Lyon. Il y était

depuis plus d'un an lorsque le roi, étant tombé gravement malade, fut ramené, sans doute par la crainte de la mort, à des sentiments plus humains. Il manda l'évêque, le supplia de prier Dieu pour lui ; rendu à la santé par son intercession, il le combla de témoignages de reconnaissance et le fit reconduire en grande pompe dans son diocèse. Sur ses dernières années, Apollinaire alla à Marseille et visita en passant un de ses illustres amis, saint Césaire d'Arles. Il mourut le 5 octobre 520, à Valence, dont il est le patron.

SAINT PLACIDE.

Parmi les enfants de la noblesse romaine que leurs pères avaient confiés à saint Benoît pour qu'il les élevât au service de Dieu, il s'en trouvait deux qu'il chérissait particulièrement : Maur, son futur coadjuteur, et Placide, né en 515, fils du sénateur Tertullus, qui avait doté sur ses biens la communauté naissante de Subiaco. Un jour, le jeune Placide tomba dans le lac voisin, où il était allé puiser de l'eau. « Benoît ordonne à Maur, » dit Bossuet, « de courir promptement pour retirer l'enfant. Sur la parole de son maître, Maur part sans hésiter, et plein de confiance dans l'ordre qu'il avait reçu, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre, et retire Placide du gouffre où il allait être abîmé. A quoi attribuer un tel miracle, à la force de l'obéissance, ou à celle du commandement? » En 541, Placide porta en Sicile la règle bénédictine. Il y avait été envoyé pour récupérer les nombreux domaines que son père avait donnés à l'ordre et dont une gestion infidèle lui dérobait les produits. Il fonda près de Messine un monastère avec une trentaine de religieux. La nouvelle colonie fut anéantie presque à son berceau. Une troupe de pirates africains ayant débarqué sur la côte, ils massacrèrent tous les moines, par haine du nom chrétien, et avec eux leur abbé, deux de ses frères et sa sœur Flavie (546). Saint Placide est le patron de Messine.

6 OCTOBRE.

SAINT BRUNO.

Au temps du grand pape Grégoire VII, Dieu suscita un nouveau patriarche solitaire qui, par la vie pénitente, devait servir de modèle au clergé et au peuple chrétien : c'était Bruno, né à Cologne, vers 1035,

Fig. 252. — Saint Bruno met l'ordre des chartreux sous la protection de la sainte Vierge. D'après une peinture de Zurbaran. XVIIe siècle.

d'une race noble et belliqueuse. Chanoine et écolâtre de Reims, il y enseigna l'hébreu, le grec et la théologie, et compta parmi ses élèves un jeune seigneur champenois, devenu pape sous le nom d'Urbain II. Les bienfaits dont l'archevêque Manassès le combla ne lui fermèrent pas les yeux sur les excès où se portait le prélat, et il fut un de ses principaux accusateurs au concile d'Autun, qui le suspendit de ses fonctions (1077).

En récompense de son courage, Bruno vit sa maison forcée, ses biens séquestrés, sa prébende vendue; mais il eut moins de chagrin de cet inique traitement que des scandales donnés à l'Église. Pour fuir la dignité d'archevêque qu'on voulait lui imposer, il renonça à l'enseignement et se consacra entièrement à Jésus-Christ. C'est ce qu'il raconte lui-même dans une lettre adressée au prévôt de Reims : «Vous vous souvenez, » dit-il, « que vous et moi, et Foulques le Borgne, nous promenant un jour dans le jardin proche de mon logis, après avoir discouru ensemble de la caducité des biens et des plaisirs de la terre, comparés à la durée des joies célestes, nous fûmes si embrasés de ferveur, que nous promîmes et vouâmes au Saint-Esprit de quitter au plus tôt les choses périssables et de prendre l'habit monastique. »

Fidèle à son vœu, Bruno trouva un maître éclairé en la science du salut dans saint Robert, que les solitaires de Molesme avaient choisi pour abbé et qui fonda ensuite l'ordre de Cîteaux. Ce fut sur ses conseils qu'il alla se présenter, avec six compagnons, à Hugues, évêque de Grenoble. L'évêque crut reconnaître en eux sept étoiles dont il avait eu la vision, et les conduisit lui-même dans la retraite qu'il leur destinait. L'endroit était absolument désert, et tellement difficile d'accès qu'on courait risque de la vie en franchissant les précipices; il consistait en un étroit plateau, entouré de sapins et dominé par des montagnes, que sillonnaient sans cesse des avalanches. Les pèlerins s'y établirent avec joie, élevèrent un oratoire, construisirent des abris couverts de branchages, et se livrèrent sans esprit de retour à la contemplation et à l'amour de Dieu. Cette solitude s'appelait *la Chartreuse,* et telle fut l'origine de l'ordre des Chartreux (1084), qui portèrent d'abord le beau nom de *Pauvres du Christ.*

Il ne paraît pas que Bruno ait donné de règle particulière à ses disciples; ils suivirent celle de saint Benoît en la ramenant à sa rigueur primitive, et modifiée d'une façon anachorétique. Ils habitaient chacun une cellule séparée, au nombre de douze seulement, avec dix-huit frères convers et quelques valets. Les jours d'office en commun, c'est-à-dire les dimanches et fêtes, on leur permettait l'usage du poisson et du fromage; le reste du temps, le pain de son et les légumes composaient

l'unique repas quotidien. Tout, parmi eux, respirait la pauvreté, n'ayant pour toute argenterie dans l'église qu'un calice ; hors de la modique enceinte qu'ils avaient tracée autour du monastère, ils n'auraient pas accepté un pied de terre. Ils observaient un silence rigoureux, passaient une grande partie du jour et de la nuit tant à la prière vocale qu'à la récitation de l'office. Ils cultivaient peu le sol stérile de leurs montagnes, et ne vivaient que du produit de leurs maigres troupeaux. La prédication leur était interdite. Ils s'occupaient aussi à transcrire des manuscrits, surtout l'Écriture sainte. Avec les parchemins qu'on leur donna, ils formèrent une bibliothèque qui devint très riche.

En 1090, Urbain II appela Bruno à Rome. L'humble solitaire ne pouvait recevoir un ordre auquel il lui coûtât plus d'obéir ; il se soumit pourtant, et resta auprès de son ancien élève, l'aidant de ses lumières et de son affection au milieu des difficultés qu'élevait l'autorité rivale de l'antipape Guibert. Bientôt fatigué de la vie qu'il menait à la cour romaine, il obtint sa liberté, et accepta des mains du comte Roger de Sicile le territoire *della Torre,* dans le diocèse de Squillace, en Calabre. Il s'y établit, dans un monastère, avec les nouveaux disciples qui s'étaient attachés à lui en Italie, et reprit la pratique de ses austérités. Il quitta deux fois cette solitude : la première pour baptiser le fils de Roger, la seconde pour recueillir les derniers soupirs de l'illustre comte normand. Il mourut quatre mois après son protecteur, le 6 octobre 1101. On a de lui des commentaires sur les Psaumes et sur les Épîtres de saint Paul, dans lesquels il montre beaucoup d'érudition et de solide piété ; mais son plus bel ouvrage est la fondation de son ordre, le seul qui n'ait point été réformé.

---

7 OCTOBRE.

SAINTE JUSTINE.

Son père, qui était préfet de la ville de Padoue, s'appelait Vitalien, et sa mère, Prépédigne ; ils furent convertis à la foi chrétienne par

Prosdocime, disciple de saint Pierre. Justine, l'enfant de leur vieillesse, fut élevée dans les plus fervents exercices de la piété, et prit le voile des vierges. Dès le commencement de la persécution de Néron, Vitalien avait été remplacé dans sa charge par Maximien, qui fit exécuter les édits avec rigueur. Justine, à peine âgée de seize ans, allait d'une maison à l'autre, exhortant ses frères au courage ; elle les visitait dans la prison, portait des secours à ceux qui avaient trouvé une retraite en quelque endroit écarté. Arrêtée comme elle revenait d'une de ses expéditions charitables, et conduite au tribunal, elle fit par sa beauté une vive impression sur le préfet ; il tâcha d'abord à la séduire par des promesses, et, la voyant inflexible, il ordonna de la percer d'un coup d'épée (68). Fortunat a mis Justine au nombre de ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur de l'Église. Son corps fut retrouvé en 1177 et transporté dans l'église de Padoue, qui porte aujourd'hui son nom.

Une autre *Justine,* honorée le 26 septembre, souffrit le martyre à Nicomédie en 304, sous Dioclétien. Un jeune patricien de la ville, épris d'elle et repoussé, eut recours par vengeance aux sortilèges d'un certain Cyprien. Celui-ci, à son tour, mit tout en œuvre pour s'en faire aimer. Vaincu par la fermeté et les reproches indignés de Justine, il lui demanda pardon et se convertit. Plus tard, ils se retrouvèrent ensemble à Damas, dans le même cachot, ayant été arrêtés, tous les deux, à cause de leur foi. Conduits à Nicomédie, ils y furent décapités le même jour. Les reliques de sainte Justine, qu'on ne sépara pas de saint Cyprien le Magicien, sont conservées à Rome, dans la basilique de Latran.

8 OCTOBRE.

SAINTE PÉLAGIE.

Parmi les héroïnes de l'ascétisme qui rivalisèrent en austérités avec Madeleine et Marie d'Égypte, il faut citer Pélagie, la danseuse d'An-

tioche, à qui sa beauté, ses talents, ses grâces procurèrent une foule d'admirateurs. Saint Nonne, évêque d'Héliopolis, était venu dans cette cité en 451 à l'occasion d'un concile, et il annonçait la parole de Dieu à l'église de Saint-Julien. « Voici qu'entre tout à coup, » raconte un des Pères du désert, « la première des *mimes*, la plus belle des danseuses d'Antioche, toute chargée de pierreries ; ses jambes nues disparaissaient sous les perles et l'or ; elle avait la tête et les épaules décou-

Fig. 253. — Sainte Pélagie se retire dans la solitude. D'après une miniature d'un ms. du IXe siècle.

vertes. Un grand cortège l'accompagnait ; les hommes du siècle ne se lassaient pas de repaître leurs yeux de ses charmes. Quand elle fut passée, notre père (saint Nonne), qui l'avait longtemps regardée, nous dit : « N'avez-vous pas été ravis de tant de beauté ? Pour moi, j'y ai pris grand plaisir, car Dieu l'a destinée à nous juger un jour. Oui, je la considère comme une colombe toute noire et souillée ; mais cette colombe sera lavée par les eaux du baptême, et s'envolera vers le ciel blanche comme neige. »

Bientôt, en effet, la danseuse alla trouver l'évêque pour se convertir. « Je m'appelle Pélagie, » lui dit-elle, « du nom que m'ont donné mes

parents ; mais les gens d'Antioche me nomment *la Perle,* à cause de la quantité de bijoux dont mes péchés m'ont ornée. » Deux jours après, elle donna tous ses biens aux pauvres, se revêtit d'un cilice, et s'enferma dans une cellule au mont des Olives, à Jérusalem. Elle y finit ses jours dans la pénitence.

SAINTE BRIGITTE.

Fille du prince Birger, de la famille royale de Suède, elle naquit vers 1302. Dès sa plus tendre enfance, elle montra une piété et une raison extraordinaire, jointes à une grande sensibilité. Ayant entendu, à l'âge de six ans, un sermon sur la Passion, elle en fut si touchée que, la nuit suivante, elle crut voir Jésus-Christ sur la croix, sanglant et couvert de plaies, qui lui disait : « Regarde-moi, ma fille. — Seigneur, qui vous a traité de la sorte? — Ceux qui me méprisent et qui sont insensibles à mon amour. » Ce rêve mystérieux fit sur elle une profonde impression, et dès lors les souffrances du Sauveur devinrent le sujet continuel de ses méditations. Quand elle eut seize ans, on la maria à Ulf, prince de Néricie. Ils eurent huit enfants, entre autres sainte Catherine de Suède. Après la naissance du dernier, ils firent vœu de continence pour le reste de leur vie. Leur maison devint comme un monastère et un hôpital ; ils n'avaient plus d'autre soin que de prier Dieu, de vêtir les pauvres, de veiller les malades. En revenant d'un pèlerinage qu'ils firent à Saint-Jacques de Compostelle, Ulf tomba malade à Arras. Guéri par les prières de sa femme, il entra au monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux, où il mourut peu de temps après, en odeur de sainteté (1344).

Devenue veuve, Brigitte partagea sa fortune entre ses enfants, se voua aux plus dures mortifications, puis se retira à l'abbaye de Wadstena (diocèse de Linkœping), qu'elle avait fondée en l'honneur de la Passion, et qui pour cette raison fut nommée l'ordre du Sauveur. C'était un monastère double, composé de religieux et de religieuses, sous la conduite d'une abbesse, et où rien n'était en commun. Elle en écrivit

elle-même la règle, d'après celle de saint Augustin. Deux ans plus tard, elle entreprit un pèlerinage à Rome, ayant le plus grand désir d'aller prier sur le tombeau des apôtres, et elle finit par s'y fixer. Dure à elle-même et bienveillante aux autres, toutes ses actions portaient l'empreinte de l'humilité, du dévouement et d'une incomparable piété. Les révélations dont elle fut favorisée, et qui avaient les souffrances

Fig. 254. — Sainte Brigitte. D'après une miniature de ses *Révélations*, ms. italien du XVe siècle.

de Jésus pour objet, ajoutèrent encore à sa réputation de sainteté ; elles furent examinées au concile de Bâle et approuvées comme utiles à l'instruction des fidèles ; cet ouvrage a pris une grande autorité depuis la canonisation de Brigitte et, quelle qu'en soit l'origine, il est fort remarquable. L'ardent amour qu'elle avait pour le Sauveur crucifié lui inspira de faire le voyage de Terre sainte, et elle partit, malgré ses soixante-neuf ans, avec sa fille Catherine, qui était venue la rejoindre à Rome. Elle mourut à son retour, d'une fièvre gagnée en route, le 23 juillet 1373,

et fut enterrée à Wadstena. Canonisée en 1391, sa mémoire est honorée le 8 octobre, jour de sa translation.

9 OCTOBRE.

SAINT DENIS.

Après la persécution qui décima les fidèles à Lyon et dans les provinces, le christianisme, à peine naissant, se trouva fort affaibli en Gaule. Pour remédier à cet état de langueur et pour rallumer le feu sacré, le souverain Pontife prépara une mission nombreuse, composée de sept évêques des nations : Gatien, Trophime, Paul, Saturnin, Austremoine, Martial et Denis. Elle se rendit par mer à sa destination, débarqua à Narbonne, et se sépara, d'après un plan concerté probablement d'avance. Ce fut Denis qui poussa le plus loin sa marche apostolique, en allant s'établir sur les bords de la Seine, dans la petite bourgade de Lutèce, qui est aujourd'hui la ville de Paris.

Suivant toute apparence, il était Grec de naissance ou d'origine (*Dionysius*), et il ne se distinguait pas de l'Aréopagite, converti par saint Paul. La foi se répandit grâce à ses efforts, et d'autant plus vite que le pape envoya à leur secours une nouvelle troupe d'ouvriers évangéliques. La plupart d'entre eux, dont nous avons raconté la vie, souffrirent le martyre, et en certains endroits, les chrétiens, chassés des villes, furent obligés pour prier de se réunir dans les bois; ainsi fit saint Prix, qui fut massacré près de Toucy, avec tous ceux qu'il instruisait. A Paris, Denis établit un clergé et fit bâtir une chapelle sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, et au lieu même où s'élève, dans la Cité, l'église métropolitaine de Notre-Dame. Il y avait déjà plus de vingt ans qu'il travaillait par lui-même ou par le ministère de ses disciples à répandre la lumière de l'Évangile lorsqu'éclata une nouvelle persécution.

Traduit devant le préfet des Gaules, Denis comparut avec Éleuthère,

Fig. 255. — Saint Denis portant sa tête, selon la légende, et se rendant au lieu de sa sépulture, soutenu par deux anges et suivi d'une dame chrétienne, sainte Catule, qui doit l'ensevelir. D'après une miniature d'un ms. du XIVe siècle.

un de ses prêtres, et Rustique, son diacre. Après avoir confessé la foi avec courage et subi le supplice du fouet, ils eurent tous trois la tête tranchée, sur une hauteur voisine, qui changea depuis le nom de Mont de Mars contre celui de Mont des Martyrs (Montmartre). Leurs corps ayant été jetés dans la Seine, une pieuse femme leur donna la sépulture, au village de Catolacum, qui est assimilé à la ville moderne de Saint-Denis. Plus tard, les Parisiens, à la suggestion de sainte Geneviève, y dédièrent une église à leur premier évêque ; non loin

Fig. 256. — Sceau de l'abbaye de Saint-Denis. XIIe siècle.

de là, Dagobert Ier fonda, en 629, une célèbre abbaye, celui de tous nos anciens monuments auquel se rattachent le plus de souvenirs. Saint Denis est un des patrons de Paris, et son nom a servi longtemps de cri de guerre aux Français.

10 OCTOBRE.

SAINT AUDRY.

Audry ou Alderic appartenait à une famille noble du Gâtinais. Né en 775, il quitta le monde, tout jeune encore, ayant obtenu, non sans peine, la permission de ses parents, et entra à l'abbaye de Bethléem,

qui devait prendre, depuis, le nom de Ferrières. Jérémie, archevêque de Sens, lui conféra les ordres, l'attacha à son église, et il devint pour le clergé un modèle de sagesse et de piété. Louis le Débonnaire, jugeant qu'un homme de si grands mérites pourrait faire quelque bien à la cour, lui confia la surveillance des officiers de sa maison, charge qui lui donnait accès dans les conseils du prince. Il était chancelier de Pepin, roi d'Aquitaine, lorsque les religieux de Ferrières l'élurent abbé; il les maintint dans une ferme discipline et donna, lui-même, l'exemple de toutes les vertus monastiques. Appelé à l'archevêché de Sens, en 828, à la mort de Jérémie, il justifia par une sage administration le choix du peuple et du clergé. Son éloquence, qui était remarquable, fut l'instrument de nombreuses conversions. Au moment de retourner dans son abbaye, la mort le surprit, le 10 octobre 836.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Issu d'un noble lignage, François, né en 1510, à Gandia, en Espagne, eut pour parents le duc Jean de Borgia et Jeanne d'Aragon, petite-fille du roi Ferdinand V. Après avoir eu les meilleurs maîtres dans les sciences divines et humaines, et les préceptes de l'archevêque de Saragosse, son oncle, pour se maintenir dans les voies de la religion, il fut envoyé à la cour de Charles-Quint, et s'y montra un cavalier accompli en même temps que le plus parfait chrétien. L'empereur, qui le prisait infiniment et l'avait surnommé « le miracle des princes », le combla de faveurs, l'emmena dans ses expéditions, l'admit au conseil, et lui fit épouser Leonor de Castro, d'une des plus grandes familles du Portugal. Mais ni le rang, ni la fortune, ni l'estime publique ne remplissaient le vide de son cœur : depuis ses jeunes années, il soupirait après la retraite et n'avait qu'un désir, celui de se consacrer à Dieu tout entier.

La mort de l'impératrice Isabelle, dont il était le grand écuyer, décida de sa conversion (1539). L'horrible spectacle du cadavre défiguré de cette princesse lui fit faire un retour cruel sur le néant des grandeurs

et des qualités terrestres, et son éloge funèbre, prononcé avec une sombre éloquence par Jean d'Avila , acheva de le dégoûter du monde. Il alla trouver le célèbre prédicateur, qui le confirma dans sa pieuse résolution, et s'engagea, par vœu, à prendre l'habit monastique, s'il survivait à sa femme. Cependant François était nommé vice-roi de Catalogne (1540) ; il fit régner la justice et la morale dans sa province, tandis qu'il vivait lui-même en simple religieux, donnant plusieurs heures à la prière, dormant peu, se mortifiant beaucoup, et communiant tous les dimanches. Étant devenu duc de Gandia par la mort de son père, il se retira dans ses domaines. Sitôt qu'il eut perdu sa femme (1541), il fut admis par Ignace de Loyola dans la société que celui-ci venait de fonder, à la condition qu'il employât son temps de noviciat à étudier la théologie.

C'était une précieuse conquête pour les Jésuites ; aussi, à peine arrivé à Rome, François fut-il reçu avec des honneurs extraordinaires, et il fut question de lui conférer la pourpre cardinalice. Son humilité eut beaucoup à souffrir, et, après avoir donné des sommes considérables pour diverses fondations religieuses, entre autres celle du Collège romain, qui a produit depuis tant d'ouvriers évangéliques, il s'empressa de retourner en Espagne. Là, enfermé dans un ermitage de la Biscaye, près d'Ognate, il pratiqua d'incroyables austérités, et on vit cet homme, naguère un des plus puissants entre ceux de son pays, parcourir les villages pour demander l'aumône, ou pour appeler, une clochette à la main, les enfants au catéchisme et à la prière. Par l'ordre de saint Ignace, il alla ensuite prêcher dans la Castille, l'Andalousie et le Portugal, présida à la fondation de plusieurs collèges et maisons de l'ordre, et accepta les fonctions de vicaire général. A la mort du P. Lainez (1565), il reçut de ses frères le gouvernement de l'institut. Pie V, qui l'aimait beaucoup, l'associa à l'ambassade du cardinal Alessandrini afin de solliciter le secours des princes chrétiens contre les infidèles. Sa santé, déjà fort éprouvée, se dérangea de plus en plus, et il revint à Rome pour y rendre le dernier soupir, le 1er octobre 1572. Clément X le canonisa en 1671, et assigna sa fête au 10 octobre.

11 OCTOBRE.

SAINT NICAISE.

Selon la tradition, Nicaise, Grec d'origine, fut un des disciples de

Fig. 257. — Les Césars divinisés. D'après un camée du temps de Tibère. Ier siècle.

saint Polycarpe venus de l'Asie dans les Gaules avec saint Irénée, ou du moins l'un des missionnaires formés à leur école. D'autres pensent qu'il

fut envoyé par saint Denis et qu'il reçut de lui la mission de conquérir le Vexin à la foi. Il était accompagné du prêtre Quirin et du diacre Scubicule. Ils s'arrêtèrent à Conflans, à Andrésy, à Triel, où ils firent quelques conversions ; puis à Vaux, près de Pontoise, où Quirin, dit-on, délivra le pays d'un dragon qui l'infestait. La foi faisait des progrès sur leur passage ; il y eut d'assez nombreux baptêmes à Meulan et à Mantes. A la Roche-Guyon, la conversion d'une riche patricienne, nommée Pience, et de Clair, qui était prêtre des idoles, fut d'un fécond exemple, et la religion nouvelle s'étendit assez pour que Fescennius en prît de l'ombrage. Ce préfet, qui venait de répandre le sang de saint Denis et de ses compagnons, envoya des soldats à la poursuite des apôtres, les fit comparaître devant lui, et leur reprocha de vouloir renverser les dieux de l'empire, les traitant de séditieux et d'impies. Comme ils refusaient de sacrifier aux Césars divinisés, il leur fit trancher la tête. Le martyre de ces trois saints eut lieu sur les bords de l'Epte, dans un endroit où s'éleva plus tard le village de Gasny.

On regarde Nicaise comme le premier évêque de Rouen, bien qu'il n'ait pu arriver jusqu'à cette ville. Son apostolat peut être fixé entre 250 et 260. Sur l'emplacement d'une chapelle qui lui fut dédiée au septième siècle, s'éleva plus tard une des églises de Rouen.

SAINTS TARAQUE, PROBE ET ANDRONIC.

Sous Dioclétien, en 304, trois chrétiens souffrirent ensemble le martyre, après avoir été arrêtés le même jour, interrogés et torturés ensemble et à diverses reprises. Le plus âgé, Taraque, ancien légionnaire, avait quitté le service par scrupule de conscience : il était âgé de soixante-cinq ans; Probe, natif de Pamphylie, s'était consacré aux œuvres de charité, après avoir distribué sa fortune aux pauvres; Andronic, le plus jeune des trois, appartenait à une bonne famille d'Éphèse. Ils comparurent à Pompéiopolis, en Cilicie, devant le gouverneur Numérien Maxime, puis furent conduits à Tarse où il devait bientôt se rendre. C'est là qu'eut lieu le premier interrogatoire, et toujours traînés

à la suite du gouverneur, ils subirent le second à Mopsueste et le dernier à Anazarbe.

Taraque fut amené d'abord. Maxime l'ayant fait attacher sur le chevalet, il dit : « Je pourrais me réclamer du rescrit de Dioclétien, qui défend aux juges de mettre les soldats sur le chevalet, mais je ne veux point user de mon privilège, de peur que tu ne me soupçonnes de lâcheté. — Tu te flattes, » dit le gouverneur, « de l'espérance d'être embaumé après ta mort par des chrétiens, mais je saurai bien les en empêcher. Qu'on lui déchire le visage! — En me défigurant, tu as ajouté une nouvelle beauté à mon âme. — Qu'on lui applique des fers rouges sur la poitrine, et qu'on lui coupe les oreilles! — Mon cœur n'en sera pas moins attentif à la parole de Dieu. — Qu'on lui arrache la peau de la tête, et qu'on la couvre de charbons ardents! — Tu me ferais écorcher tout le corps avant de venir à bout de me séparer du Christ. — Qu'on le brûle encore au fer rouge. — O Dieu du ciel, soyez mon juge! » Maxime le renvoya en prison.

On amena Probus : il lui fit mettre de force dans la bouche des viandes qui venaient d'être offertes en sacrifice, et on lui creva les yeux. Vint le tour d'Andronic. On le fit également goûter de force aux viandes consacrées, puis Maxime ordonna de lui couper la langue et de lui arracher les dents, ajoutant que, le lendemain, ils seraient tous trois livrés aux bêtes. On fut obligé, tant ils étaient affaiblis par les tortures, de les porter à l'amphithéâtre. Ils ne furent point dévorés : les fauves semblaient en avoir pitié. En même temps, des murmures s'élevaient contre la cruauté du gouverneur, et beaucoup, quittant leur place, sortirent pour échapper à un spectacle si affligeant et si odieux à la fois.

Alors Maxime envoya des gladiateurs, qui achevèrent les trois martyrs à coups d'épée.

SAINT GOMER.

Gomer, d'une noble famille belge, naquit vers 705, au village d'Emblehem (diocèse d'Anvers). Pepin, étant devenu roi des Francs, lui donna

d'importants emplois et, à différentes reprises, des marques de la plus grande confiance. Dans une cour où régnaient l'avidité et l'intrigue, Gomer se montra désintéressé, charitable ; envers les pauvres, il était généreux jusqu'à la prodigalité. Son existence avait été assez unie ; elle se trouva tout d'un coup profondément troublée par son mariage avec Gwinmarie, qui n'avait guère d'autre qualité que la noblesse de sa naissance. Obligé de suivre Pepin dans ses différentes guerres en Lombardie, en Saxe, en Aquitaine, il dut laisser à sa femme le gouvernement de sa maison, et elle en profita pour se livrer à toutes les extravagances d'un caractère capricieux et despotique. Gomer était doux avec ses serviteurs, Gwinmarie les traitait en esclaves. Après huit ans d'absence, il trouva chez lui la ruine et la révolte. Il supporta sans se plaindre cette épreuve, répara de son mieux le mal qui était fait ; loin de s'emporter contre sa femme, il s'efforça de la convertir à une meilleure vie ; il y réussit et, quand elle mourut, elle avait racheté sa vie passée par plusieurs années de pénitence.

Quelque temps auparavant, Gomer avait commencé de se retirer fréquemment dans la solitude pour se livrer tout entier à l'oraison. Non loin de sa retraite s'était fixé saint Rumold, évêque régionnaire d'origine anglaise, qui était venu évangéliser les Pays-Bas. Ils se lièrent d'amitié et prirent l'habitude de se rencontrer en un lieu nommé Stadek, à mi-chemin de leurs demeures. Bientôt, il se fit un grand concours de peuple avide de leur parole, chaque fois qu'ils venaient l'un à l'autre ; on éleva en ce lieu un oratoire, qui devint le centre de la petite ville de Lierre. Gomer mourut le 11 octobre 774.

12 OCTOBRE.

SAINT WILFRID.

Au milieu du septième siècle, l'autorité de Rome était devenue presque nominale sur l'Église d'Angleterre ; mais là où des prêtres romains eux-mêmes avaient échoué, un Anglo-Saxon devait réussir, non sans

luttes, il est vrai, et non sans épreuves. Il se nommait Wilfrid et appartenait, par le sang, à la haute noblesse northumbrienne ; il était né en

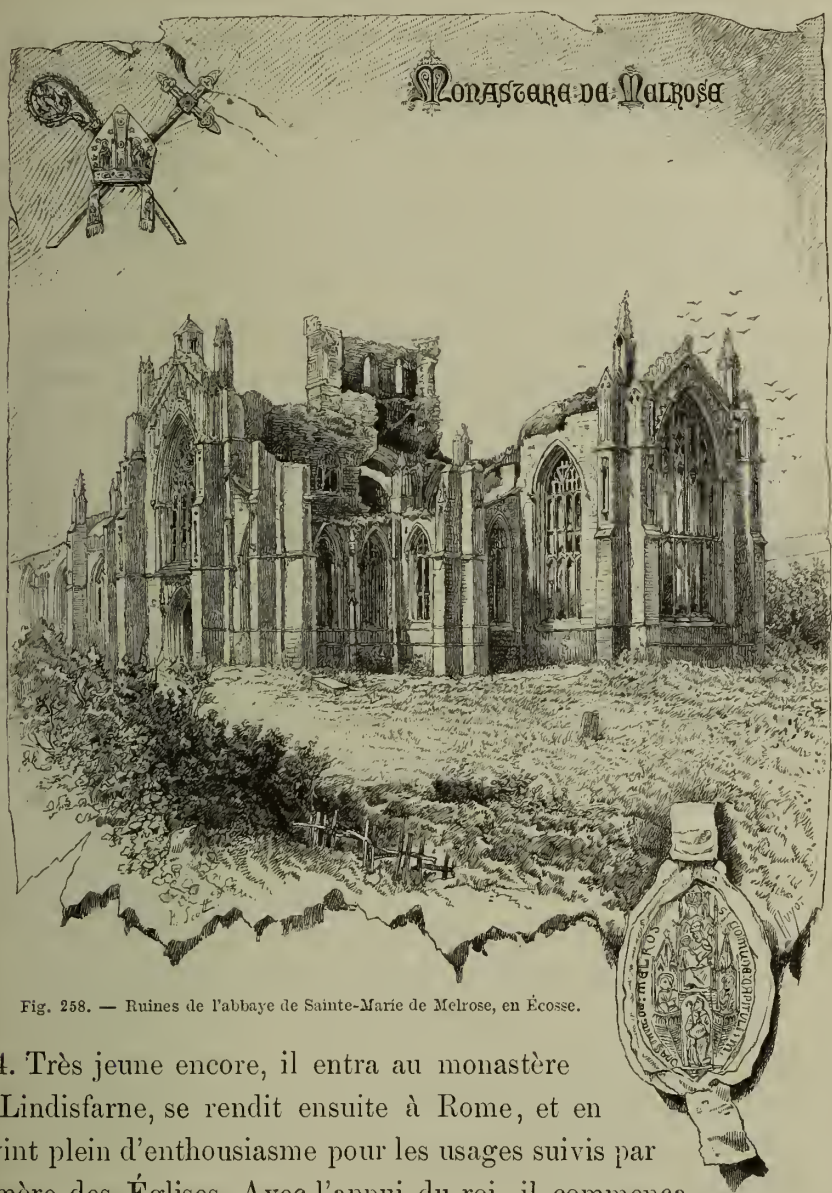


Fig. 258. — Ruines de l'abbaye de Sainte-Marie de Melrose, en Écosse.

634. Très jeune encore, il entra au monastère de Lindisfarne, se rendit ensuite à Rome, et en revint plein d'enthousiasme pour les usages suivis par la mère des Églises. Avec l'appui du roi, il commença par essayer d'imposer la règle romaine au monastère fondé à Ripon ; les religieux refusèrent d'abandonner le rit celtique, et Wilfrid prit la place de l'abbé Eata, qui se retira à Melrose avec Cuthbert. La guerre

continua sur la question de la Pâque ; le roi Oswy voulut qu'elle fût débattue en public. Alors eut lieu la conférence de Whitby (664), où l'indépendance de l'esprit celtique dut céder à la discipline romaine ; Colman, seul évêque pour la Northumbrie, protesta contre la décision de l'assemblée et, résignant son siège d'York, se retira à Iona. Le choix des nobles lui donna Wilfrid pour successeur.

Wilfrid alla demander la consécration épiscopale à son ami Angilbert, évêque de Paris, mais en son absence, la réaction celtique avait repris le dessus, et le moine Ceadda occupait le siège d'York. Réfugié au monastère de Ripon, il ne demeura pas longtemps inactif ; il fit un voyage à Cantorbéry, et en rapporta le chant grégorien et la règle bénédictine, qui devait remplacer dans tous les monastères l'observance de Colomban. En 668, le pape Vitalien ayant nommé à l'archevêché de Cantorbéry Théodore, qui, le premier, fut reconnu métropolitain de toute l'Angleterre, Wilfrid put reprendre possession de son diocèse. Le nouveau roi Egfrid ne tarda pas à subir l'influence que Wilfrid avait eue sur son frère aîné, et ce fut le point de départ d'une seconde période de prospérité. L'évêque, au milieu de ses devoirs multiples de pasteur, trouvait le temps d'organiser des écoles, de propager l'enseignement de la musique, et d'initier le nord de l'Angleterre aux premiers rudiments de l'architecture chrétienne. Il fit de grands travaux à la cathédrale d'York, aux couvents de Ripon et de Hexham. Cependant ses bonnes relations avec Egfrid ne durèrent pas au delà de dix ans. Il avait encouragé la reine Ethelrède à prendre le voile, et le roi ne lui pardonna pas de l'avoir séparé de sa femme, même pour des motifs religieux ; à son instigation, l'archevêque Théodore le déposa, divisa son diocèse en quatre circonscriptions et y nomma des ennemis de Wilfrid (677).

Celui-ci en appela à Rome. Il partit, mais le vent le poussa sur les plages de la Frise. Les Frisons étaient encore païens ; oubliant le but de son voyage, il s'attarda un an parmi eux et en convertit un grand nombre. A Rome, sa cause fut jugée par un concile que présida le pape Agathon, et il obtint justice. Lors de son retour en Northumbrie, au mépris de la décision papale qu'il fut accusé d'avoir achetée à prix d'argent, on le jeta en prison. Quand il put obtenir sa liberté, il se réfugia chez les

Saxons du sud et consacra quatre ans à leur conversion ; en 686, le roi du Wessex, Cadwalla lui donna une partie de l'île de Wight, et, s'étant converti, le garda près de lui quelque temps. A la fin de la même année, il fut remis en possession de tout son ancien diocèse, Théodore ayant reconnu ses torts avant de mourir. Il eut cinq ans de paix, puis les vexations recommencèrent ; ses ennemis, les partisans du rit celtique, lui contestèrent le droit de juridiction sur la Northumbrie entière, il résista et fut exilé une seconde fois.

Wilfrid en appela encore à Rome. Le pape Jean VI convoqua un concile qui, au bout de quatre mois, lui donna gain de cause. Son retour en Angleterre reçut le même accueil que la première fois : le roi Aldfrid refusa de reconnaître le jugement du saint-siège, et après sa mort, qui arriva dans le même temps, son successeur Eadwulf l'expulsa du royaume. Enfin, grâce à l'intervention de l'abbesse Elflède, il y eut une réconciliation générale des évêques de Northumbrie. Wilfrid se contenta de son monastère de Ripon, où il vécut en solitaire jusqu'à sa mort, arrivée le 25 juin 709. Sa fête fut fixée au 12 octobre, jour de la translation de ses restes à la cathédrale de Cantorbéry.

« A peine mort, dit Montalembert, Wilfrid apparut aux yeux de tous ce qu'il était, un grand saint et un grand homme. » Il combattit et réussit à détruire l'esprit particulier de la chrétienté celtique ; par la contagion de son exemple, plus encore que par ses efforts personnels, il ramena l'Angleterre entière à l'unité de liturgie, qui est comme la garantie de l'unité de dogme.

13 OCTOBRE.

SAINT ÉDOUARD LE CONFESSEUR.

Neveu d'Édouard le Martyr, et fils d'Ethelred II et d'Emma, il fut choisi pour roi par les Anglo-Saxons, après la mort de Hardi-Canut (1041), lorsque le peuple se fut fatigué du joug des Danois. Il quitta la Normandie, où il s'était réfugié contre les persécutions

de Harold et de ses successeurs. Le comte Godwin, chef tout-puissant du parti national, l'avait désigné au trône, parce qu'il espérait gouverner sous son nom, et lui fit épouser sa fille Édith. Édouard, qui n'avait eu aucune part au crime qui le faisait roi, ne put pas s'accoutumer à être le gendre de l'assassin de son frère Alfred, et ce sentiment, joint à sa grande ferveur religieuse, le poussa à faire vœu de continence perpétuelle dans le mariage. Il se montra d'abord d'une

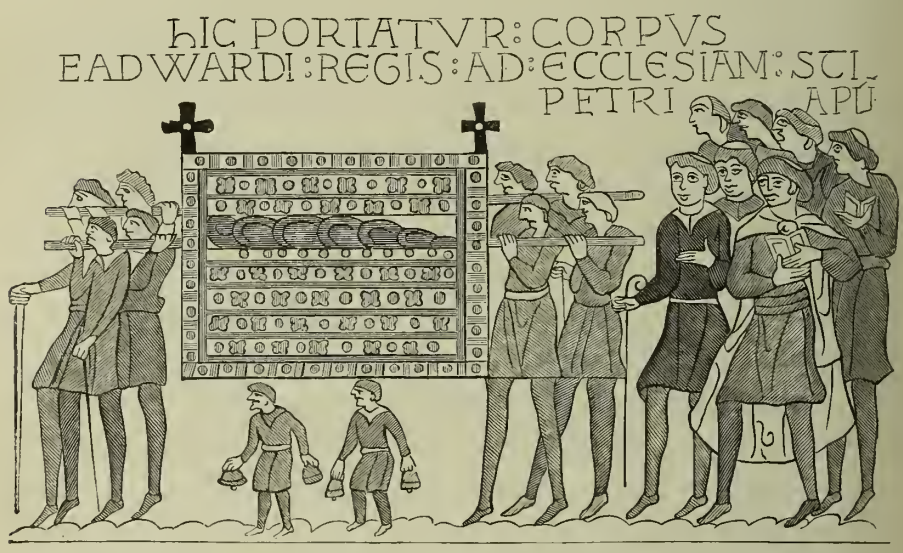


Fig. 259. — Funérailles de saint Édouard le Confesseur. D'après la *Tapisserie de Bayeux*. XIIe siècle.

bonté qui fut prise pour de la faiblesse; continuellement tourné vers les choses de la piété, et méprisant celles de ce monde, il fut, par dérision, surnommé *le Simple*. Pourtant il ne manqua ni de valeur, ni de sagesse, ni même à l'occasion d'une certaine fermeté. Il soutint avec honneur plusieurs guerres contre les Gallois et les Écossais. Beaucoup de lois anglaises inspirées par lui sont encore en vigueur aujourd'hui; c'est de son règne que l'on fait dater les fondements de ce qu'on appelle la *loi commune*. Il diminua les impôts, et fit rendre à la couronne des domaines extorqués plutôt qu'aliénés.

Une de ses plus utiles mesures troubla par ses conséquences une partie de son règne. Il avait remplacé, autant qu'il l'avait pu, le clergé

anglais par des prêtres normands, qui étaient bien plus éclairés et plus dignes de sa confiance ; Godwin y vit un commencement d'émancipation, auquel il résolut de mettre ordre. Chargé d'aller châtier quelques émeutiers à Douvres, il refusa ; et menacé par Édouard, il en profita pour se révolter ouvertement. Édouard, voulant joindre l'autorité de la loi à celle de la force, convoqua les communes, qui déclarèrent Godwin et ses fils coupables de rébellion. Le premier, après des négociations, se soumit ; mais Édouard, de son côté, non sans dommage pour l'autorité royale, congédia les évêques normands. Il avait du moins évité la guerre civile à son peuple, qui ne l'oublia pas. Godwin reconquit sa faveur près du roi, et ce fut un de ses fils, Harold, qui monta sur le trône. Édouard était mort le 5 janvier 1066, en odeur de sainteté, et Alexandre III le canonisa.

Sa mémoire est honorée le 13 octobre, jour anniversaire de la translation de ses restes, faite en 1163 dans l'abbaye de Westminster, qu'il enrichit de dotations considérables.

14 OCTOBRE.

SAINT CALLISTE.

Après avoir subi un long exil à Antium, Calliste fut rappelé par le pape Zéphyrin (202), qui le nomma son archidiacre et lui confia la surveillance du cimetière. C'est lui qui, en un moment de péril, leva de leurs tombeaux les corps des saints Pierre et Paul, et les transporta sur la voie Appienne, au fond d'un puits, dans une chambre sépulcrale. « Autour de ce monument, » rapporte dom Guéranger, « s'ouvrirent bientôt des galeries, et cette région de Rome souterraine fut enviée comme lieu de sépulture par un grand nombre de fidèles. Ce lieu fut appelé *Ad Catacumbas* ou plutôt *kata tumbas,* c'est-à-dire près des tombes des apôtres, et c'est improprement que l'on a étendu dans les temps modernes l'appellation générale de Catacombes aux cimetières de

Rome. » Durant la période de persécutions, chacun des cimetières chré-

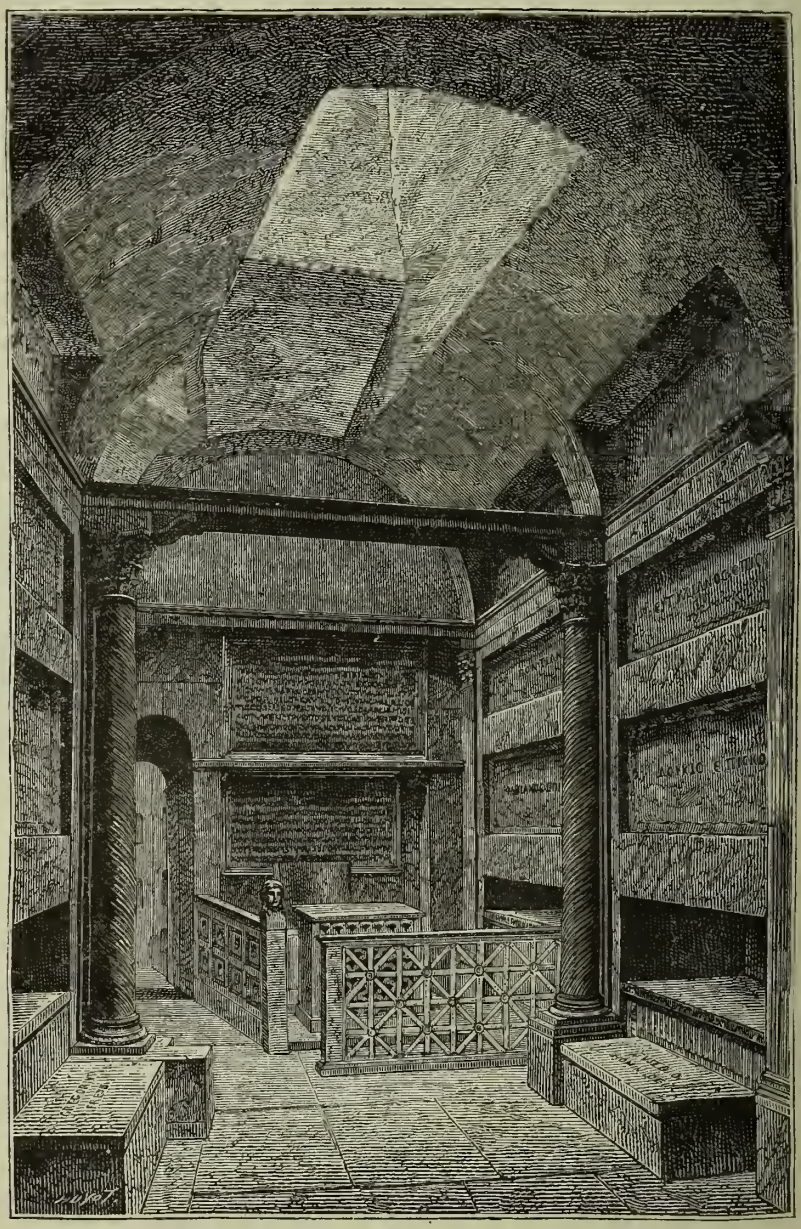


Fig. 260. — Intérieur de la crypte de saint Calliste, dite aussi *crypte des Papes*, restitué par M. de Rossi. IIIe siècle.

tiens était désigné tantôt d'après la personne qui l'avait fait construire, tantôt d'après un martyr de la foi. Celui auquel Calliste fut préposé

était réservé aux papes; jusque-là ils avaient été inhumés dans la crypte Vaticane, mais depuis Zéphyrin, ils le furent (dix-sept du moins) sur la voie Appienne. Calliste ne se borna pas à préparer la crypte des pontifes « avec son autel, sa chaire, ses niches à fleur de sol, ses *loculi* superposés, ses peintures et ses revêtements en marbre, tout ce luxe d'ornementation plus tard complété par Damase, » il creusa une vaste étendue de terrain et la disposa avec une grande régularité.

Élu pape en 219, Calliste perdit la vie au quartier de Transtévère dans une sédition populaire (12 octobre 222). Son corps fut déposé sur la voie Aurélienne.

SAINT BURCHARD.

Il était né en Angleterre, d'une famille noble et riche ; mais promptement dégoûté du monde, il abandonna fortune, amis, patrie pour passer en France et se vouer au salut des âmes (732). A cette époque, Boniface travaillait à détruire l'idolâtrie en Allemagne, et il demandait de tous côtés des ouvriers pour le seconder dans cette pieuse entreprise. Burchard, qui venait de recevoir les ordres, alla le trouver et s'offrit pour porter l'Évangile partout où on l'enverrait. L'apôtre, qui se connaissait en hommes, apprécia bientôt ses mérites et résolut de le faire évêque de Wurtzbourg, que saint Kilian et ses compagnons avaient gagnée à la foi au prix du martyre. Il le mena à Rome et le présenta au pape Zacharie, qui érigea pour lui cette ville en évêché, et voulut le consacrer de ses propres mains. Les deux évêques reprirent le chemin de l'Allemagne, et Boniface dota le nouveau siège sur les biens de son archevêché de Mayence.

Pendant quarante ans qu'il vécut encore, Burchard fit faire au christianisme les plus grands progrès dans son diocèse, et ses ouailles n'étaient point seulement chrétiennes par le nom, mais aussi par le cœur et par la pratique des vertus. Son exemple avait été d'un grand poids ; il marchait vêtu des habits les plus grossiers, répandant tous ses revenus en aumônes; sa crosse d'évêque était un simple bâton de sureau. Il conquit, en même temps que l'amour du peuple, l'estime des seigneurs

francs, et il fut l'un des députés qu'ils envoyèrent à Zacharie pour lui demander de sanctionner l'élection de Pepin le Bref. On lui dut la construction de plusieurs abbayes. C'est dans l'une d'elles, bâtie sur le Mein et dédiée à Notre-Dame, qu'il voulut être enterré. Il était mort le 9 février 732, au château de Hohembourg, transformé en monastère, et depuis 983 sa fête fut célébrée le 14 octobre.

15 OCTOBRE.

SAINTE AURÉLIE.

On croit qu'elle était fille du roi Hugues Capet, et née vers 950. Fiancée malgré elle au comte Edwien, et résolue à garder sa virginité qu'elle avait vouée à Dieu, elle s'enfuit sous un déguisement et alla demander refuge et protection à saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. Elle s'était présentée sous l'apparence d'une pauvre fille sans ressources, mais l'évêque apprit bientôt quel était son rang, et il lui fit bâtir un ermitage, où elle pût prier loin du monde et à l'abri des recherches de sa famille. Elle y vécut cinquante-deux ans, sans même, dit-on, avoir une seule fois franchi l'enclos de sa demeure. Sa vie ne fut que prières et mortification. Après avoir opéré plusieurs miracles, elle fut appelée à Dieu, vers 1027. Son ermitage fut converti en une chapelle, fréquemment visitée par les pèlerins.

On voit encore le tombeau qui lui fut élevé après sa mort dans la vieille église romane de Saint-Emmerand, à Ratisbonne, dont elle est une des protectrices.

SAINTE THÉRÈSE.

Teresa de Ahumada, née le 28 mars 1515, à Avila, était l'un des douze enfants d'un gentilhomme de la Vieille-Castille. A l'âge de sept ans, elle s'échappa en secret en compagnie d'un de ses frères, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. Son père, Alphonse de

Cepede, aimait la lecture des bons livres; sa mère Béatrix, quoique très pieuse, y joignait celle des romans de chevalerie, alors à la mode. « Je me mis aussi, » dit Thérèse, « à lire ces écrits dangereux, et cette première faute me fit tomber dans de bien plus graves égarements. Le désir de plaire se glissa dans mon cœur; je ne pensais plus qu'à me parer. Plusieurs années se passèrent dans les pensées d'une frivolité

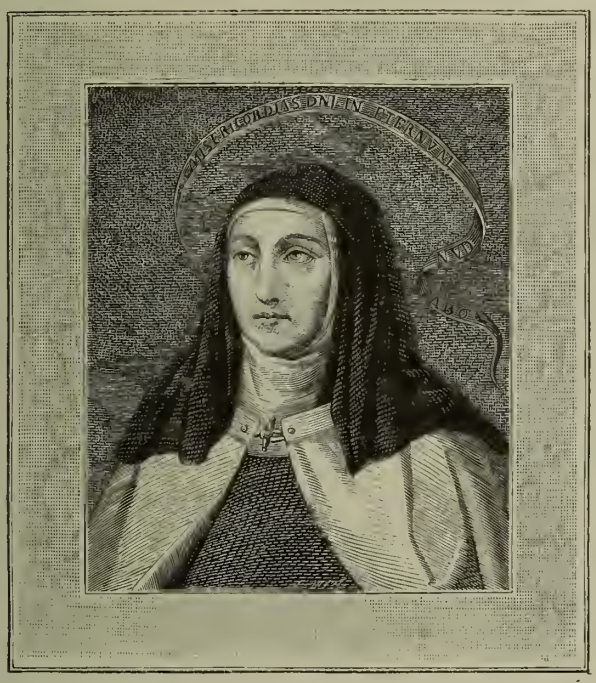


Fig. 261. — Sainte Thérèse, réformatrice des Carmélites. D'après un portrait du temps.

coupable. » Entraînée par les perfides conseils d'une parente, elle s'abandonna trop légèrement à des liaisons qui pouvaient la compromettre; mais son père coupa le mal dans la racine, en la plaçant chez les augustines d'Avila (1531). Le goût de la vie du cloître lui vint dans cette maison, et, après une maladie qu'elle fit alors, elle demanda la permission de se consacrer à Dieu; n'ayant pu l'obtenir, elle s'enfuit le 2 novembre 1533, et fut admise comme novice au couvent des carmélites.

Mais elle n'avait pas assez consulté ses forces physiques, et dès lors

commencèrent pour elle d'affreuses souffrances, qui ruinèrent à jamais sa santé délicate, et mirent tant de fois à l'épreuve sa parfaite résignation. « Ou souffrir ou mourir, » tel était le vœu qu'elle ne cessa de répéter jusqu'à ses derniers moments. Une fois, elle éprouva une crise si forte et si prolongée qu'on la crut morte : sa fosse était déjà creusée, et l'on avait célébré un service pour le repos de son âme. Rendue à la santé après trois ans de paralysie complète, elle se relâcha peu à peu. Son couvent n'étant point astreint à la clôture, elle recevait la visite des personnes du monde, qui prenaient plaisir à l'entendre ; elle-même se livrait avec charme à ces entretiens; elle en vint jusqu'à discontinuer son oraison, parce qu'elle ne se croyait plus digne de vaquer à cet exercice. Au milieu de ces dissipations, son père mourut (1541). Sa mort, les dernières paroles qu'il adressa à ses enfants, firent sur elle une profonde impression. Le P. Vincent Baron, qui avait assisté le défunt, se chargea de diriger la conscience de sa fille. « D'après ses avis, » dit-elle, « je repris la méditation; mais je n'évitais pas les occasions qui avaient porté le trouble dans mon âme, et mon état n'en devint que plus pénible. Je voyais les fautes, et je ne voulais point m'en corriger; Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Cette guerre intérieure me tourmentait et me faisait souffrir. Ma confiance se ranima en lisant les *Confessions* de saint Augustin. » Depuis, Thérèse marcha dans les voies de la perfection. Un voyage aux eaux lui rendit la tranquillité du corps; toutefois, son estomac délabré ne put, durant de longues années, conserver qu'une faible partie des aliments qu'on l'obligeait de prendre. Parmi ses douleurs, elle se montrait gaie, modeste, prévenante, d'une humeur égale; elle travaillait de ses mains à gagner sa subsistance.

Thérèse recouvra assez de force pour tracer elle-même sa propre histoire. Cet ouvrage célèbre lui fut inspiré par la volonté de son confesseur, le jésuite Alvarez; on y trouve à chaque page les marques d'une ardente charité, d'une franchise touchante, et d'un enthousiasme sacré. Toutes ses révélations attestent une union spirituelle qui existait entre elle et Jésus-Christ; elle voyait Dieu, la Vierge, les saints et les anges dans toute leur splendeur, et recevait d'en

haut des inspirations dont elle faisait son profit pour la discipline de sa vie intérieure. Dans sa jeunesse, les apparitions qu'elle eut sont rares et paraissent confuses; ce n'est qu'en plein âge mûr qu'elles deviennent plus précises, plus nombreuses et aussi plus extraordinaires. Elle avait quarante-trois ans passés lorsque le Seigneur lui accorda pour la première fois la faveur d'une extase. « Jésus ne se montrait pas à moi sous une forme sensible, mais il s'imprimait dans mon entendement par une connaissance souverainement claire, qui excluait le doute. » Ses visions intellectuelles se succédèrent sans interruption pendant deux ans et demi. Afin de l'éprouver, ses supérieurs lui défendirent de se livrer à ces élans de ferveur, qui lui étaient une seconde vie, et où sa santé se consumait. Elle obéit, et malgré ses efforts, « son oraison était si continuelle que le sommeil même ne pouvait en interrompre le cours ». Jusqu'à son dernier soupir, elle jouit du bonheur de s'entretenir avec les personnes divines, qui la consolaient ou lui révélaient certains secrets du ciel, et de pressentir quelquefois l'avenir.

Vers 1560, Thérèse conçut l'idée de fonder à Avila un monastère pour la stricte observance de la règle de son ordre, laquelle comprenait l'obligation de la pauvreté, de la solitude et du silence. Après deux années de luttes, elle reçut du pape Pie IV des bulles qui lui permirent de faire prendre le voile à douze religieuses (24 août 1562). Ces femmes n'avaient pour chaussure que des sandales, et pour lit qu'une crèche garnie de paille; elles consacraient huit mois de l'année aux rigueurs du jeûne, et s'abstenaient entièrement de chair. La réforme fit de rapides progrès, et l'on vit de nouvelles maisons s'élever sur le même modèle en Espagne et en France. La modicité de ses ressources ne fut pas pour Thérèse un obstacle à son entreprise; outre dix-huit couvents de filles, elle présida à la fondation de quatorze couvents d'hommes, connus sous le nom de *Carmes déchaussés*. Quant à elle, refusant toute distinction, elle demeura confondue dans la foule des religieuses jusqu'en 1581, où elle fut élue prieure.

Les voyages de Thérèse avaient aggravé ses infirmités : deux fois elle s'était démis le bras gauche, et elle était restée estropiée,

faute de soins suffisants. Elle mourut à Alba de Tormès, d'un flux de sang, le 4 octobre 1582, âgée de soixante-sept ans. Sa mémoire est honorée le 15 du même mois. Béatifiée en 1614 par Paul V, elle fut mise au rang des saintes en 1622, par Grégoire XV, le même jour que François-Xavier et Ignace de Loyola; enfin, Urbain VIII la désigna, en 1627, pour patronne de l'Espagne.

En effet, Thérèse s'est autant distinguée par ses vertus et ses facultés merveilleuses que par ses écrits, si recherchés après sa mort, et que Bossuet qualifiait de « doctrine céleste ». Les plus remarquables sont *le Chemin de la perfection* et *le Château de l'âme.* Elle les composait d'une main ferme, et sans y corriger rien. Ses manuscrits furent recueillis en 1588 par Louis de Léon, qui exhorte tous les hommes à la suivre dans la voie de la piété, en ajoutant : « Elle a vu Dieu face à face, et maintenant elle vous le montre. »

16 OCTOBRE.

SAINT GALL.

C'était un des douze moines irlandais de l'abbaye de Bangor qui accompagnèrent Colomban dans les Gaules en 573. Après trente ans d'apostolat chez les Francs, Colomban, hanté comme saint Patrice par le souvenir des peuples qui ne connaissaient pas le Christ, passa le Rhin et emmena Gall vers les Suèves et les Alamans, qui occupaient alors l'Helvétie orientale. Ardent et audacieux, comme son maître, Gall était, en outre, fort instruit et avait le don de prêcher en langue germaine aussi bien qu'en latin. Leur mission fut difficile : ils durent fuir de Zug, d'où on voulait les chasser à coups de fouet. A Bregentz, sur le lac de Constance, il y eut quelques conversions, et ils demeurèrent trois ans, au milieu d'une population hostile et avare. La chasse et surtout la pêche soutenaient leur vie : Gall, le savant prédicateur, jetait dans le lac les filets que Colomban avait faits lui-même. Cependant l'attitude

des habitants devint si menaçante que Colomban dit un jour : « Nous avons trouvé une coupe d'or, mais elle est pleine de serpents. Le Dieu que nous servons nous conduira ailleurs. » Il voulait depuis longtemps passer en Italie, où il comptait trouver bon accueil auprès du roi des Lombards ; au moment du départ, son disciple préféra de rester.

Non loin du lieu où le Rhin se jette dans le lac de Constance, Gall se choisit la retraite que son nom devait immortaliser. Il cheminait avec un diacre demeuré près de lui, et vers le soir ils arrivèrent à l'endroit où le torrent de Steinach se creuse un lit dans les rochers ; son pied s'étant pris dans les broussailles, il tomba. Alors il dit : « C'est ici le lieu de mon repos pour toujours. » Puis il disposa deux branches de coudrier en forme de croix, y attacha les reliques qu'il portait au cou et passa la nuit en prières. Le lendemain, le diacre alla pêcher à la cascade, et, comme il lançait son filet, deux démons lui apparurent, sous la forme de deux femmes, qui lui jetaient des pierres en l'accusant d'avoir amené dans le désert leur plus cruel ennemi. Gall, étant survenu, prononça les exorcismes ; on les vit fuir en remontant le cours du torrent, et l'on entendit dans la montagne des voix de femmes qui pleuraient en disant : « Où aller maintenant? cet étranger nous chasse du milieu des hommes et jusque du fond des déserts! » C'est encore une tradition qui nous montre Gall guérissant la fiancée de Sigebert, fils du roi Thierry II, et recevant du jeune prince reconnaissant le don de tout le territoire qu'il voudrait occuper dans le domaine royal entre les Alpes rhétiennes et le lac de Constance. Vers le même temps, il refusait l'évêché de Constance que le duc d'Alamanie voulait lui conférer. En 631, une députation de six moines de Luxeuil, le premier monastère fondé en France par Colomban, vinrent au nom de leurs frères, le prier de prendre le gouvernement de la communauté. Il refusa encore une fois de quitter l'asile qu'il s'était créé, et d'où il continua jusqu'à la fin de prêcher et d'édifier la population d'alentour. Lorsqu'il mourut, le 16 octobre 646, tout le pays des Alamans était réduit en province chrétienne, et autour de sa cellule se groupaient déjà les rudiments du monastère qui fut l'un des principaux foyers intellectuels du monde germanique.

La splendeur de l'abbaye de Saint-Gall rayonna pendant les trois siècles qui séparent Charlemagne de Grégoire VII ; elle atteignit son apogée à l'époque des derniers Carlovingiens. L'humble ermitage du moine irlandais avait grandi au point de devenir une des plus immenses et des plus riches abbayes de la chrétienté. Elle était arrivée à posséder un domaine de 160,000 journaux de terre, le journal étant une ancienne mesure agraire qui représentait l'espace qu'un homme peut labourer en un jour. Un peuple entier vivait dans les édifices abbatiaux : d'un côté, les laboureurs et les ouvriers de métier, de l'autre, les serfs, qui étaient astreints à trois jours de travail par semaine au profit de la communauté. Il y avait environ cinq cents moines, sans compter les novices et vingt oblats élevés dans l'école intérieure où on les préparait dès le jeune âge à la vie religieuse. Les bâtiments, répartis sur une surface considérable, formaient autant de constructions séparées, mais reliées néanmoins les unes aux autres et composant un ensemble admirablement distribué. Au centre, s'élevait l'église, et l'ordre était si parfait qu'elle avait quatre entrées distinctes, celle des moines donnant sur le cloître, celle des ouvriers et des serfs, une autre pour les hôtes et les élèves de l'école extérieure; enfin la foule des fidèles y pénétrait par le porche. Après l'église, la bibliothèque, l'une des plus fameuses du temps par le nombre et le choix des volumes : les moines de Saint-Gall copiaient, ornaient et reliaient eux-mêmes leurs livres. Adonnés aux travaux intellectuels, étudiant l'universalité des sciences, les lettres anciennes, même les grecques, les moines se mêlaient à tour de rôle aux travaux manuels, et chacun y avait son obédience. Rien de mieux organisé que les bâtiments d'exploitation ou de manipulation intérieure. Sur le plan du neuvième siècle qui nous en a été conservé, on voit groupés ensemble : bouverie, bergerie, écurie, vacherie; pressoir pour le vin et pressoir pour l'huile, cellier, fruiterie ; grange, moulin; laboratoire, pharmacie, infirmerie, et non loin le jardin médicinal; puis trois hôtelleries, affectées aux religieux étrangers, aux voyageurs et aux pauvres, aux hôtes de distinction; l'école publique; enfin, le cloître et les salles réservées aux religieux, à droite de l'église.

Saint-Gall, aux neuvième et dixième siècles, représente un état de

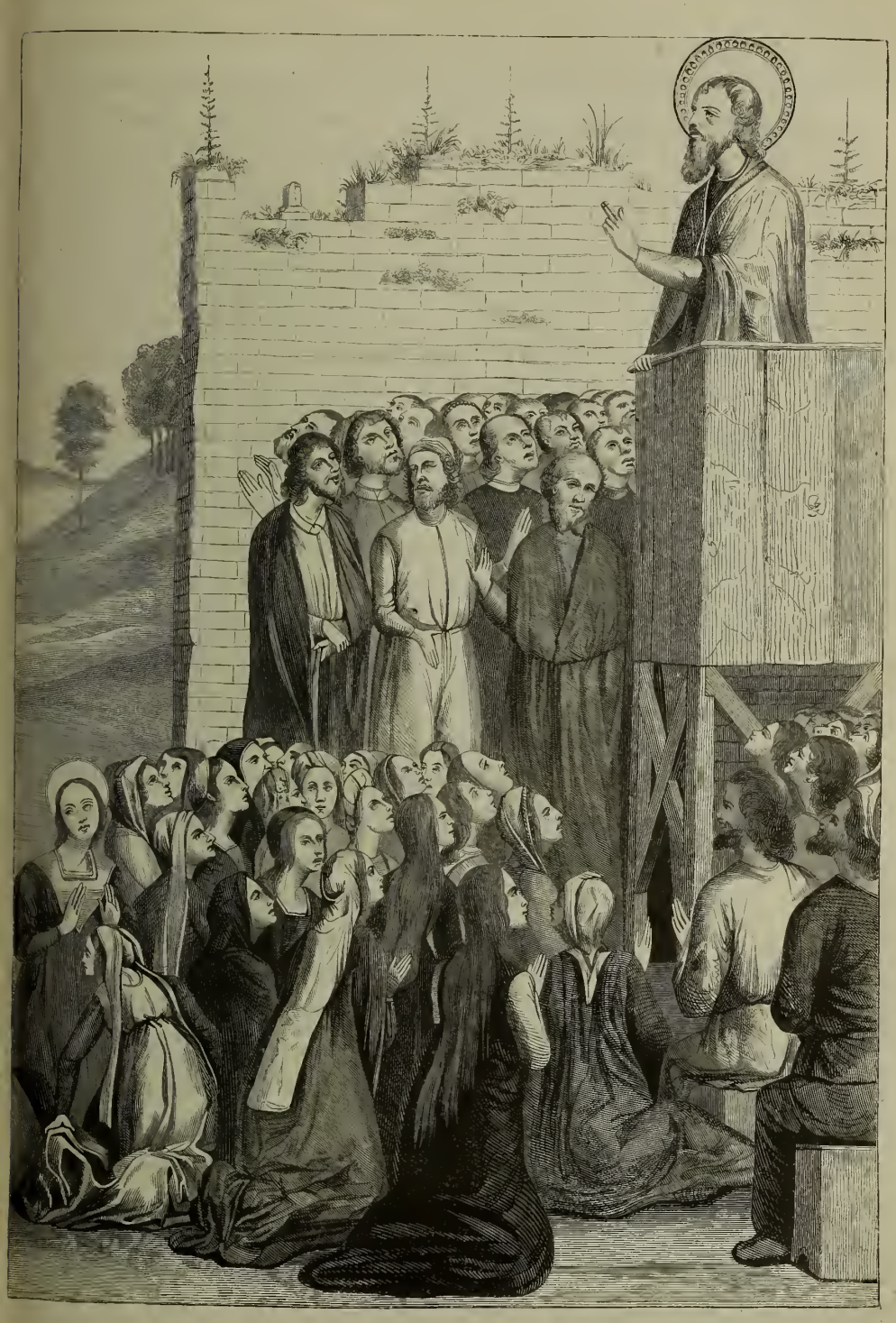


Fig. 262. — Prédication d'un apôtre du christianisme. D'après un tableau attribué à fra Angelico. XVe siècle.

civilisation fort en avant sur l'époque troublée où peuples et rois se déchiraient entre eux, pendant que les moines travaillaient silencieusement, actifs et recueillis à la fois, dans leur paix laborieuse.

17 OCTOBRE.

SAINTE HEDWIGE.

Fille de Berthold III, duc de Carinthie, Hedwige, née vers 1172, avait pour sœur Agnès de Méranie, seconde femme du roi Philippe-Auguste. Formée de bonne heure aux pratiques pieuses dans le monastère de Lutzingen, en Franconie, elle en sortit à douze ans pour épouser Henri, duc de Silésie. La virginité aurait été son état favori, si elle n'eût craint de désobéir à ses parents ; néanmoins, après leur sixième enfant, Henri et Hedwige firent vœu de continence pour le reste de leurs jours entre les mains de l'évêque de Breslau, en 1205.

Deux ans auparavant, elle avait engagé son mari à fonder l'abbaye de Trebnitz ; il fallut quinze ans pour la bâtir, et elle ne fut dédiée qu'en 1219. On y entretenait mille personnes, dont cent religieuses ; le reste de la communauté se composait de filles sans fortune, qu'on y élevait gratuitement et qu'on établissait ensuite, lorsqu'elles ne se sentaient pas de vocation pour le cloître. Chez elle, Hedwige nourrissait tous les jours treize pauvres, en l'honneur de Jésus et de ses apôtres, et les servait elle-même habillée comme le dernier d'entre eux, et un cilice sous ses vêtements. Ses mortifications étaient d'une extrême sévérité : elle jeûnait tous les jours, et les mercredi et vendredi se contentait d'un repas de pain et d'eau. Elle passa quarante ans de sa vie sans goûter ni viande ni poisson, et ne dérogea qu'une fois à ce règlement, étant malade, et sur l'ordre formel du légat du pape, qui s'intéressait à la vie d'une si sainte personne. Elle se rendait à l'église plusieurs fois par jour, et cela nu-pieds, même au cœur de l'hiver. Elle couchait sur la terre nue, dormait quelques heures seulement, pas-

sait en prières la plus grande partie de la nuit, et se trouvait quelquefois ravie en extase. Très humble, elle se cachait de ses pénitences comme de ses aumônes et ne pensait qu'à vivre loin du monde.

A la mort de son mari, qui était devenu le père de ses sujets (1238), Hedwige se retira à Trebnitz. Elle y prit l'habit et y vécut sous le gouvernement de sa fille qui était abbesse, mais sans faire vœu de clôture, pour pouvoir, comme par le passé, vaquer à ses charités. La perte de son mari lui avait causé un profond chagrin, vaillamment supporté : elle montra la même fermeté lorsqu'on lui apprit la mort de son fils bien-aimé Henri, tué par les Tartares à la bataille de Leignitz. « Le voir vivre, s'écria-t-elle, était pour moi un grand sujet de joie, mais j'en ressens une bien plus grande à le voir mériter par sa mort d'être réuni à vous, dans votre royaume, ô mon Dieu ! » La fin de sa vie, qui avait été honorée de plusieurs miracles, arriva le 15 octobre 1243.

Sainte Hedwige, une des patronnes de la Pologne, fut canonisée en 1266. La fête de sainte Thérèse a fait transférer la sienne, par Innocent IX, du 15 au 17 octobre.

---

18 OCTOBRE.

SAINT LUC,

ÉVANGÉLISTE.

Saint Paul rencontra à Troas, lors de son second voyage, un médecin, prosélyte non circoncis, nommé Lucanus, qui avait reçu une éducation assez soignée dans les écoles de la Grèce. Outre la médecine, il savait aussi la peinture, et, selon la tradition, l'impératrice Pulchérie reçut de Jérusalem un portrait de la sainte Vierge, qui lui est attribué. On représente saint Luc comme un esprit doux et conciliant, une âme tendre, un caractère modeste et prêt à s'effacer. Il s'attacha beaucoup à l'Apôtre des gentils et lui fut toujours fidèle. De la Troade il l'accompagna en Macédoine, son pays d'origine ; et on le retrouve, en 61, à côté de lui à Rome, où il l'assista dans ses derniers moments. Au rapport de saint

Épiphane, il prêcha l'Évangile en Dalmatie, en Italie et dans le Péloponèse. Après avoir beaucoup souffert pour la foi, il mourut, à ce qu'on pense, à Patras, dans la paix du Seigneur. Ses reliques, qui se trouvaient dans cette ville, furent transportées, en 357, à Constantinople.

Fig. 263. — Saint Luc peignant la Vierge. D'après Raphaël. XVIe siècle.

Saint Luc écrivit l'Évangile qui porte son nom, probablement à la demande de saint Paul, qui, y retrouvant ce qu'il avait enseigné lui-même, l'appelle quelquefois son évangile. Il rédigea aussi les Actes des Apôtres, qui en sont en quelque sorte la continuation. Des auteurs sacrés qui ont coopéré au Nouveau Testament, saint Luc est celui dont le style a le plus de noblesse, de pureté et d'élégance.

SAINT AMABLE.

Amable naquit à Riom, en Auvergne, vers l'an 400. Sa jeunesse fut consacrée à l'étude des saintes lettres, et à l'acquisition des vertus chrétiennes. La vocation le poussait vers le sacerdoce, et il le craignait, s'en jugeant indigne; on le lui conféra, néanmoins, et il administra pendant de longues années l'église de Riom. Humble comme il était, ses mérites demeurèrent longtemps inconnus; enfin, il fut appelé près de l'évêque d'Auvergne, qui était alors, selon l'opinion commune, Sidoine Apollinaire; entre autres fonctions, il remplit celles de précenteur ou premier chantre des chœurs de l'église cathédrale. Il mourut vers 475, après une longue vie d'édification, et son tombeau devint bientôt célèbre par les nombreux miracles qui s'y opéraient. Il est le patron de Riom.

19 OCTOBRE.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Pierre Garabito, né en 1499, à Alcantara, dans l'Estramadure, donna dès son enfance des indices de la haute sainteté à laquelle il s'éleva dans la suite. A seize ans, il entra chez les franciscains, et couronna son noviciat dans une cellule de branchages, où il pratiqua des austérités connues de Dieu seul. Après avoir reçu la prêtrise, il fut chargé de la prédication, ce dont il s'acquitta pendant seize ans, avec les plus heureux fruits pour ceux qui l'entendaient. Malgré ses succès, il renonça aux fonctions de la chaire pour aller vivre en reclus au couvent de Saint-Onuphre. C'est là qu'il composa son *Traité de l'oraison mentale,* qui a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, Louis de Grenade et saint François de Sales, et un second écrit non moins précieux, ayant pour objet la paix de l'âme. Souvent il lui arrivait d'avoir des ravissements, et de rester de longues heures en contemplation au point

qu'il semblait tout à fait détaché de la terre. Nommé en 1538 provincial de l'Estramadure, il y essaya, ainsi qu'en Portugal, un plan de réforme qu'il voulait introduire. Ayant obtenu l'autorisation du pape, il se mit à l'œuvre en 1545, en fondant le monastère des franciscains déchaussés dans le diocèse de Placentia. Cette maison n'avait que 32 pieds de long sur 28 de large, y compris l'église. Les cellules étaient si petites que le lit, composé de trois planches, occupait la moitié de la place, ressemblant à un véritable tombeau. Les frères ne devaient pas être plus de huit ; l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin leur était interdit.

Pierre faisait la visite de son ordre en qualité de commissaire général lorsqu'en passant à Avila, il connut sainte Thérèse. Touché de compassion en apprenant les chagrins et les contradictions qu'elle avait essuyés à cause de ses visions, il la consola et dissipa ses inquiétudes, en l'assurant que ce qui se passait en elle était, non une illusion du démon, mais l'œuvre de Dieu. Il l'exhorta ensuite à établir dans l'ordre des carmélites la réforme qu'elle méditait, et à la fonder principalement sur la pauvreté. Peu de temps après, il expirait entre les bras de ses frères, le 18 octobre 1562, au couvent d'Arenas, près d'Avila. Il fut canonisé par Clément IX en 1669, et sa fête fut fixée au 19 octobre.

20 OCTOBRE.

SAINT CAPRAIS ET SAINTE FOI.

Agen se trouvait parmi les églises qu'avait fondées saint Martial pendant son apostolat ; un de ses premiers successeurs fut saint Caprais, qui occupa ce siège épiscopal sur la fin du troisième siècle. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il souffrit le martyre avec un grand nombre d'autres chrétiens, dans les circonstances suivantes, que la tradition nous a conservées. C'était pendant la persécution de Dioclétien. Le préfet, qui se nommait Dacien, promulgua les édits et commença les

arrestations. L'évêque réussit à prendre la fuite, sachant que sa vie serait, à ce moment critique, plus utile aux fidèles que sa mort, et tout prêt, d'ailleurs, à confesser sa religion, comme il le prouva bientôt. Une jeune fille nommée Foi fut jetée en prison l'une des premières, interrogée par Dacien et, sur son refus de sacrifier, tourmentée et mise à mort. Inquiet, errant par la campagne, Caprais fut comme invinciblement ramené vers la ville; on le reconnut, et des soldats, s'étant saisis de lui, l'amenèrent devant le préfet. Son interrogatoire ne dura que quelques minutes; feignant de ne vouloir se commettre à discuter avec un chrétien, Dacien le fit conduire au lieu du supplice pour avoir la tête tranchée.

Comme la hache se levait déjà, une autre jeune fille, Alberte, sœur de Foi, accompagnée des deux frères Prince et Félicien, se précipita en demandant à partager le sort de l'évêque. Dacien eut la barbarie de se rendre à ce désir, et un grand nombre d'assistants s'étant convertis en même temps, soudainement touchés par la grâce, une moitié de la foule fut massacrée par l'autre moitié, faisant l'office de bourreau. Les restes de ces nombreux martyrs furent en partie recueillis. On éleva une église à sainte Foi, qui est demeurée fort populaire dans le diocèse et dont la fête est au 6 octobre. Saint Caprais, honoré le 20, est le patron d'Agen.

SAINTE IRÈNE.

Elle naquit à Tomar, dans l'Estramadure portugaise, de parents nobles et d'une haute piété, qui confièrent son éducation à ses deux tantes, Julie et Chaste, supérieures d'une communauté religieuse. Selio, son oncle, abbé d'un monastère voisin, prit soin de sa direction spirituelle, et lui choisit lui-même pour confesseur un moine nommé Remi, qu'il croyait fort avancé en perfection. Irène ne sortait qu'une fois par an, pour aller visiter l'église de Saint-Pierre; dans une de ses sorties, un jeune homme, du nom de Bertauld, s'éprit d'elle, et, ne pouvant plus la revoir, en tomba malade de chagrin. Avertie intérieure-

ment, Irène alla le visiter, accompagnée d'une religieuse, et par d'excellentes raisons le convainquit de la folie de son amour. Cependant une passion plus dangereuse menaçait l'innocence de la jeune fille : Remi, éprouvant pour elle une flamme coupable, osa la lui déclarer. Irène résista avec indignation aux honteuses propositions du moine, qui se vengea en la calomniant et en faisant courir le bruit de son déshonneur. A cette nouvelle, Bertauld sentit l'amour se réveiller en lui, et, dans un moment de jalousie furieuse, il la fit assassiner par un sicaire (663). Le culte de sainte Irène est très célèbre en Espagne.

21 OCTOBRE.

SAINTE URSULE.

Dès les premières années du cinquième siècle, l'empire est à la merci des barbares ; les Suèves, et toute la Germanie derrière eux, pensent à en finir avec Rome. Puis se précipitent du côté du Rhin les Alains et les Vandales. Une bande s'empara de Mayence, surprit les chrétiens rassemblés au nombre de plusieurs milliers, et les passa au fil de l'épée. Jamais peut-être le paganisme ne parut plus près de venger ses humiliations qu'au moment où les Huns vinrent s'abattre sur les villes chrétiennes de la Gaule.

« C'est au milieu de ces redoutables spectacles, » dit Ozanam, « que la postérité encore émue plaça la belle légende de sainte Ursule. Fille d'un roi chrétien de la Grande-Bretagne, Ursule est demandée en mariage par un prince idolâtre ; elle donne son consentement afin de sauver son père ; mais on lui accordera trois ans pour jouir de sa virginité, et, pour présent de fiançailles, dix jeunes filles de la plus pure noblesse des deux royaumes : chacune de ces dix sera, comme elle, suivie de mille compagnes. Alors elle fait équiper onze galères, et chaque jour elle exerce sa jeune troupe à déployer les voiles, à soulever les rames. Les courses de la flotte virginale charment la multitude rassemblée sur le rivage : ce sont les derniers jeux de ces filles de navigateurs.

Fig. 264. — Sainte Ursule et ses compagnes arrivent à Cologne. Fragment de la *Légende de sainte Ursule*, peinte sur la châsse de la sainte, à Bruges, par Memling. XVe siècle.

« Un soir, le vent du nord s'élève ; les onze galères fuient sur l'Océan, arrivent aux bouches du Rhin et le remontent jusqu'à Bâle. Là, averties par un ange, les voyageuses prennent terre, et passent les Alpes

pour accomplir le pèlerinage de Rome. Elles revenaient joyeuses et redescendaient le Rhin sur leurs navires; déjà elles reconnaissaient les clochers de Cologne, quand elles aperçurent les tentes des Huns campés autour de la ville. Enveloppées de toutes parts, et placées entre le déshonneur et la mort, elles moururent jusqu'à la dernière. Ursule, menée aux pieds d'Attila, refusa de partager son trône; et, percée d'un trait, la reine de cette blanche armée rejoignit ses compagnes dans le ciel.

« Tel est le poétique récit du moyen âge. Ces légions de vierges entourées par les païens, et tombant sous les flèches, n'étaient-elles pas l'image des jeunes chrétientés étouffées dans leur fleur par l'invasion? La première trace de cette tradition, inconnue aux anciens martyrologes, se trouve dans un auteur du neuvième siècle. » Au treizième siècle, la Sorbonne adopta sainte Ursule pour patronne, et les universités de Coïmbre, en Portugal, et de Vienne, en Autriche, suivirent cet exemple.

SAINTE CÉLINE.

Céline naquit vers 470, à Meaux, dans une famille distinguée par son rang et sa fortune, et plus encore par son attachement à la religion. Élevée dans la pratique des vertus chrétiennes, elle mit à profit l'exemple de ses parents, et on la vit grandir en sagesse et en piété. Elle devint une jeune personne accomplie selon Dieu et même aux yeux du monde. Aussi fut-elle bientôt recherchée en mariage, et fiancée à un jeune homme de noble famille. Elle sentait cependant en elle une répugnance; elle entendait une voix intérieure qui l'appelait à d'autres noces que celles de la terre; mais, sans expérience et sans guide, elle ne savait comment résister aux désirs de ses parents.

Sur ces entrefaites, sainte Geneviève fit un voyage à Meaux, où sa réputation de sainteté l'avait mise en grande vénération. Céline alla la trouver, lui ouvrit son cœur, et lui demanda la permission de vivre avec elle comme une compagne de solitude et de prière. Geneviève y consentit, et convint de l'emmener et de la protéger. Le jeune homme à qui elle avait été promise apprit cette détermination, et comme il

aimait Céline, il se mit à sa recherche. On lui dit qu'elle se trouvait dans une église avec Geneviève : il y courut, mais les deux femmes purent se réfugier dans le baptistère, dont la porte s'ouvrit et se referma miraculeusement sur elles. Elles arrivèrent sans encombre à Nanterre, et Céline prit l'habit et le voile des vierges. Elle marcha à grands pas dans le chemin de la perfection et mena une vie austère jusqu'au jour de sa mort, arrivée vers 530. Elle était revenue mourir à Meaux, qui l'a choisie pour patronne.

22 OCTOBRE.

SAINT JEAN DE CAPISTRAN.

Il était fils d'un gentilhomme angevin, venu en Italie à la suite de Louis d'Anjou, et dont les services avaient été récompensés par de grands domaines. Né en 1385, à Capistrano, petite ville des Abruzzes, Jean fit de brillantes études en droit, se maria et entra dans la magistrature. Chargé par les habitants de Pérouse, où il s'était fixé, de négocier la paix avec Ladislas, roi de Naples, il fut accusé de trahir leurs intérêts au profit de son ancien maître et enfermé au château de Bruffa (1413). Ce traitement injuste lui suggéra de sérieuses réflexions sur l'ingratitude des hommes et les vanités mondaines, et, comme la mort lui enleva du même coup sa jeune épouse, il résolut de ne plus servir que Dieu. Aussitôt il se coupa lui-même les cheveux, sortit de prison, vendit ses biens, et en employa la moitié à payer le rachat de sa liberté et le reste à soulager les malheureux.

Admis chez les franciscains de Pérouse, Jean eut à subir un rude noviciat, afin d'éprouver la fermeté de sa vocation; deux fois, il fut renvoyé, et deux fois reçu après s'être soumis aux conditions les plus dures. Dès qu'il eut remporté sur lui-même une victoire complète, il ne trouva plus rien de pénible. Il s'imposa la loi de ne manger qu'une fois par jour; il couchait sur des planches, et consacrait la meilleure partie de son temps à la prière et à la méditation. Il avait pour la pré-

dication un talent admirable : souvent, à l'issue d'un sermon sur les dangers du monde, un de ses sujets favoris, on voyait beaucoup d'assistants lui apporter leurs bijoux et objets de luxe, qui leur étaient une occasion de péché. Il parcourut toute l'Italie et l'Europe centrale, prêchant avec un égal succès, entraînant la foule sur ses pas et déterminant des conversions nombreuses. Les papes eurent recours à son intermédiaire dans des affaires considérables, par exemple pour détacher le duc de Bourgogne des Pères du concile de Bâle, devenu schismatique; pour travailler à la réunion des grecs à l'Église romaine, et délivrer quelques cantons italiens des restes d'une secte dangereuse, les Fratricelles.

Fig. 265. — Saint Jean de Capistran, d'après le tableau de Bartolommeo Vivarini. XVe siècle.

Après la prise de Constantinople par les Turcs (1453), Jean, embrasé d'un nouveau zèle, se mit en route en qualité de légat du saint-siège et appela les princes d'Allemagne et de Hongrie à la croisade contre les barbares dont les armes victorieuses menaçaient la chrétienté. Mahomet II étant venu assiéger Belgrade, le roi Ladislas, chef des croisés, s'enfuit à Vienne; mais Jean arriva au secours de la ville avec Hunyade, qui commandait 40,000 hommes. Sans s'arrêter au nombre quadruple des ennemis, ceux-ci, excités par le vaillant franciscain qui

parcourait leurs rangs l'étendard de la croix à la main, se précipitèrent sur les infidèles avec tant d'impétuosité qu'ils les mirent en déroute (6 août 1456). Ce héros de la foi, étant tombé malade par suite des fatigues de cette campagne, mourut quelques semaines plus tard, le 23 octobre de la même année, au couvent de Willich, sur les bords du Rhin. Il fut canonisé en 1724.

23 OCTOBRE.

SAINT ROMAIN.

Fils de Benoît, l'un des conseillers de Clotaire Ier, il vint au monde vers 575, comme ses parents touchaient à la vieillesse. Il fut instruit dans toutes les connaissances enseignées de son temps, et ses talents, joints à sa naissance, le firent choisir pour chancelier par Clotaire II. Le renom de sa sagesse vint jusqu'à Rouen, et l'évêque Hidulphe étant mort, les fidèles élurent Romain à sa place (626), et allèrent le demander au roi, qui consentit à se séparer de lui.

Un des premiers objets de son zèle fut de faire disparaître les restes de l'idolâtrie païenne, tels que les temples de Vénus, de Mercure, de Jupiter et d'Apollon. Il était à la cour de Dagobert pour les intérêts de son église, lorsqu'il apprit qu'une inondation de la Seine portait la désolation dans sa ville épiscopale. Il y revint aussitôt. Comme les eaux commençaient à se retirer, un animal marin apparut, énorme, de forme inconnue, qui dévorait tout ce qui passait à sa portée, faisait chavirer les barques, et répandait la terreur. Romain, n'écoutant que son courage, accompagné seulement d'un condamné à mort, alla vers la bête et réussit à l'étrangler avec son étole qu'il lui serra autour du cou, ou de quelque autre manière, et la traîna jusque dans la ville, salué par les bénédictions du peuple. Le roi, informé de ce fait, accorda à perpétuité au chapitre de la cathédrale le privilège de gracier chaque année, au jour de l'Ascension, un condamné à mort. Ce privilège, qui fut respecté, même pendant la domination anglaise, ne disparut qu'à

la fin du dernier siècle. Saint Romain mourut en 659. Tous les ans, on portait en procession la châsse (fierte) où étaient ses reliques, et en même temps un simulacre du monstre qu'il avait vaincu et que le peuple avait nommé *la Gargouille*.

24 OCTOBRE.

SAINT MAGLOIRE.

Son père Umbrafel et sa mère Asfellè, nobles, riches et pieux, qui demeuraient dans le diocèse de Vannes, l'envoyèrent de bonne heure

Fig. 266. — Portail de l'église dédiée à saint Barthélemy et à saint Magloire, où furent déposées les reliques de ces deux saints, à Paris. XVIIIe siècle.

étudier sous la conduite de saint Samson, son cousin germain, alors en Irlande. Il fit de grands progrès en science et en vertu, et fut ordonné prêtre. Samson le ramena avec lui en Armorique, le fit abbé du mo-

nastère de Lanmeur, puis de l'abbaye qu'il fonda près de son évêché de Dol. Il gouverna cette maison avec une prudence et une sainteté merveilleuse. Samson étant mort, il fut élu évêque de Dol à sa place, mais n'exerça ses fonctions que fort peu de temps. Bientôt octogénaire, il choisit pour successeur saint Budoc, et se retira dans une solitude, près du bord de la mer. Ses disciples et ses fidèles, néanmoins, continuaient de venir s'inspirer près de lui, et comme il se faisait un grand concours de peuple à l'humble ermitage, il résolut, malgré son grand âge, de fuir une vénération qui blessait son humilité. Un certain comte Loïescou lui en fournit les moyens. Guéri d'une lèpre par ses prières, il lui fit don en reconnaissance de l'île de Jersey, tout entière, qui faisait partie de son domaine. Magloire y bâtit un monastère, où il réunit soixante-deux religieux, au milieu desquels il passa le reste de sa vie. Sa mort arriva le 24 octobre 586. Son corps, rapporté à Dol, fut transféré, en 973, à Paris, et déposé en dernier lieu dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, près laquelle les oratoriens, à qui elle fut donnée, fondèrent leur célèbre maison de Saint-Magloire.

25 OCTOBRE.

SAINTS CRÉPIN ET CRÉPINIEN.

Leur histoire est marquée au coin d'un de ces dévouements d'humilité héroïque, dont le christianisme offre beaucoup d'exemples. Ils étaient frères, s'appelant de leur vrai nom Crispinus et Crepinianus, et le plus jeune des deux pouvait avoir quarante ans à l'époque de leur martyre. Nés à Rome, d'une riche famille de païens, ils avaient été élevés ensemble, « plus unis encore, disaient-ils, par le cœur que par le sang ». L'un ayant embrassé la foi nouvelle, l'autre le suivit aussitôt. La mission des sept évêques envoyés dans les Gaules par le pape Fabien les enflamma de l'ardeur du prosélytisme : laissant derrière eux parents, fortune, considération, ils partirent sur les traces des nouveaux apôtres

Obligés, dans un pays inconnu et souvent hostile, de mendier leur pain, ils n'en trouvaient pas toujours, et souvent ils manquaient d'abri. Ce fut alors que, se souvenant de saint Paul, qui demandait au travail

Fig. 267. — Ancienne bannière des cordonniers d'Issoudun, à l'effigie des patrons de leur corporation.

de ses mains les moyens de vivre, ils entrèrent en apprentissage chez un cordonnier.

Dans ce métier, alors méprisable aux yeux du vulgaire, ils devinrent des artisans habiles. « Travaillant et priant tour à tour, » dit un historien, « ici libres, là emprisonnés, puis relâchés, ils arrivèrent de ville

MARTYRE DES SS. CRÉPIN ET CRÉPINIEN.

en ville jusqu'à Paris. Denis se garda bien de refuser de pareils auxiliaires; il les adressa à son lieutenant Quentin, qu'on appelait, pour indiquer son autorité, « le porte-drapeau de la cohorte de Dieu ». Quentin leur assigna précisément le rôle qu'eux-mêmes s'étaient donné par vocation, celui de la propagande populaire. Qu'on se représente des hommes instruits se faisant artisans, transformant leur boutique en prêche, se glissant partout, près de l'esclave, près du mendiant, près du riche, partageant les labeurs du peuple, l'assistant dans ses besoins, et l'on comprendra peut-être la terreur des magistrats romains en face d'une religion qui enfantait de semblables prosélytes. » Crépin et Crépinien parcoururent de cette façon, pendant plus de trente ans, les campagnes et les villes de la seconde Belgique, et finirent par se fixer à Soissons, où ils prirent la tête de la communauté chrétienne.

En 288, ils furent arrêtés dans cette ville, et le préfet du prétoire Rictius Varus s'y rendit en personne pour instruire leur procès. Nous lisons dans leurs Actes que les deux frères, après avoir été successivement éprouvés par le fer et les brasiers ardents, furent plongés, une meule au cou, dans les eaux de la rivière d'Aisne, alors glacée ; mais qu'on les en retira pour les décapiter, attendu qu'étant citoyens romains, ils avaient le privilège d'une noble mort. Leur martyre causa une émotion profonde ; ils devinrent l'objet d'un culte très populaire, on bâtit à Soissons une grande église en leur honneur, et saint Éloi enrichit la châsse qui contenait leurs restes. Au dix-septième siècle, les cordonniers adoptèrent les deux frères pour leurs patrons.

SAINT FRONT.

D'origine romaine, il vint dans les Gaules pendant le troisième siècle, avec un prêtre nommé Georges. Tandis que son compagnon allait évangéliser le Velay, Front se dirigea vers Vésone (Périgueux), alors capitale des Pétrocoriens. Chemin faisant, il commença ses prédications, et, arrivé à Vésone, il se trouva bientôt à la tête d'un petit troupeau de fidèles. Le bruit des conversions arriva aux oreilles du gouverneur, par l'intermédiaire des prêtres païens, jaloux de la religion

nouvelle. Front réussit à prendre la fuite, mais quatre prêtres qu'il avait amenés d'Italie avec lui subirent le martyre. Il parcourut presque toute l'Aquitaine, semant sur ses pas la parole de Dieu, alla jusqu'à Poitiers et à Tours, et de là à Beauvais, à Soissons, à Metz. Au rapport de la tradition, il y a peu de parties de la Gaule où il n'aurait passé, quoique ces voyages n'aient guère de fondement historique. Revenu à Vésone, il reprit son œuvre apostolique; puis il choisit pour successeur Anian, qui avait quelque temps gouverné le diocèse en son absence. La date de sa mort est inconnue. Il est considéré comme le premier évêque de Périgueux, où son tombeau était un célèbre lieu de pèlerinage.

26 OCTOBRE.

SAINT ÉVARISTE.

Le pape Anaclet, mort en 96, eut pour successeur Évariste. C'était un juif hellène, né à Antioche, et dont le père nommé Judas avait pour patrie Bethléem. Le clergé romain comptait alors dans ses rangs un certain nombre d'Orientaux, et d'après l'ensemble des monuments qui nous restent, il se servait en général de la langue grecque. On attribue à ce pontife l'institution des *titres* ou paroisses de Rome entre vingt-cinq prêtres, qu'il établit chacun dans une de ces églises domestiques consacrées par la piété des chrétiens. Il mourut en 108, peu de temps après le martyre de saint Ignace d'Antioche, qui lui avait adressé une lettre des plus éloquentes.

SAINT RUSTIQUE.

Originaire de la Gaule Narbonnaise, fils d'un évêque nommé Bonose, il naquit vers 390. Après avoir été compléter son instruction à Rome, il entra dans un monastère situé à Marseille. Saint Jérôme, à

qui il avait demandé des conseils sur la vie religieuse, lui écrivit, vers 413, une lettre où il lui trace les règles de l'état qu'il venait d'embrasser, l'engageant en même temps à recourir aux avis de saint Procule, évêque de Marseille, et de saint Exupère, évêque de Toulouse. Il alla trouver Procule, qui l'ordonna prêtre et l'admit parmi son clergé.

Élevé sur le siège de Narbonne, il était évêque quand Théodoric, roi des Goths, vint assiéger la ville en 436, sans réussir à s'en emparer. Rustique, qui avait contribué à la défense en soutenant les courages, eut bientôt une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Chassés par les cruautés des Vandales, un grand nombre de chrétiens d'Afrique passèrent dans les Gaules , et beaucoup abordèrent sur les côtes du Languedoc. L'évêque pourvut à leurs besoins tant corporels que spirituels; la plupart ne savaient s'ils avaient été baptisés par des catholiques ou des ariens, et quelques-uns ignoraient même s'ils avaient jamais été baptisés. Rustique, fort perplexe, prit conseil du pape saint Léon, qui leva ses doutes et l'engagea à ne point se démettre de l'épiscopat, comme il en avait exprimé l'intention. En 451, il assista à un concile assemblé dans les Gaules contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, et l'année suivante à celui qui se tint à Narbonne. Sa mort est placée aux environs de 462.

27 OCTOBRE.

SAINT VINCENT ET SAINTE SABINE.

En 304, Dacien, proconsul en Espagne, persécutait cruellement les chrétiens : Vincent, un des plus zélés, fut arrêté et conduit devant son tribunal. On commença par lui démontrer que c'était folie de s'exposer à perdre la vie à la fleur de l'âge dans les supplices, pour défendre l'honneur d'un homme que les Juifs avaient crucifié, et qu'il ferait beaucoup mieux d'obéir aux ordres des empereurs et de sacrifier aux dieux. Mais Vincent, confessant énergiquement sa foi, sans prendre

garde à ses sophismes, exprimait tout son mépris pour les divinités païennes et en particulier pour Jupiter, dont il montrait les crimes et les débauches. Entendant cela, ce fut devant la statue de ce dieu que Dacien le fit conduire, avec l'ordre de le mettre à la torture, s'il n'offrait l'encens.

Vincent fut si ferme dans sa résistance et si courageux au milieu des supplices, que les bourreaux, touchés et convertis, le laissèrent retourner en prison et avertirent ses sœurs Sabine et Christèle, qui vinrent le voir et le supplièrent de ne pas les abandonner, de prendre la fuite avec elles ; il était leur soutien et leur père, il céda et les accompagna à Avila. Dacien, averti de cette fuite, envoya à leur recherche des soldats, qui les découvrirent et les conduisirent devant les juges de cette ville. Condamnés à mort, ils expirèrent sous les plus terribles tortures : après avoir souffert le chevalet, le fouet plombé, le fer rouge, on leur écrasa la tête avec des pierres et des marteaux. Leurs dépouilles, laissées sur le lieu du supplice, furent rencontrées par un juif, que ce spectacle remua profondément ; il leur donna une sépulture honorable, embrassa la foi et fit bâtir une église en leur honneur.

SAINT FRUMENCE.

Vers 308, un philosophe tyrien, nommé Mérope, désireux de voir le monde par ses yeux, entreprit un de ces longs voyages qui n'effrayaient pas les anciens ; il emmenait avec lui ses neveux Frumence et Edèse, encore enfants. Il visita la Perse, puis s'embarqua, pour passer en Abyssinie ; mais une avarie força le navire à relâcher, probablement à Adulis, et les pillards de la côte massacrèrent équipage et passagers. Cependant, Frumence et Edèse étaient assis sous un arbre à quelque distance ; touchés de leur jeunesse, les barbares les épargnèrent et les conduisirent au roi, à Axum, capitale de l'Éthiopie. Ils plurent au prince, qui prit un soin particulier de leur éducation, et dans la suite fit d'Edèse son échanson, et de Frumence, son trésorier. Quand il fut près de sa mort, il les récompensa de leurs bons services en leur

donnant la liberté ; mais sa veuve, chargée de la régence durant la minorité de son fils Aïsan, les pria de rester près d'elle. Ils y consentirent, et Frumence, qui avait une grande part aux affaires, usa de son influence pour engager plusieurs marchands chrétiens à s'établir dans le pays ; il obtint pour eux d'importants privilèges et leur facilita l'exercice de leur religion. Lorsque Aïsan fut en âge de gouverner, les deux frères quittèrent leurs emplois, et Edèse retourna à Tyr, où il fut ordonné prêtre dans la suite.

Frumence, qui avait à cœur la conversion de l'Éthiopie, se rendit à Alexandrie pour prier saint Athanase d'y envoyer une mission, sous la direction d'un évêque. Ce fut lui-même que l'on choisit, et, sacré évêque des Éthiopiens, il reprit le chemin d'Axum. L'œuvre qu'il entreprenait marcha rapidement ; ses discours et ses miracles eurent bientôt opéré de nombreuses conversions. Le roi Aïsan reçut le baptême, ainsi que Sazan, son frère, qu'il avait associé au pouvoir, et ils contribuèrent avec zèle à la propagation de l'Évangile parmi leurs sujets. Cependant, l'empereur Constance, qui était arien, dépêcha en Éthiopie un certain Théophile, avec ordre d'en chasser Frumence et de prendre sa place ; il écrivit en même temps à Aïsan de livrer l'évêque entre les mains de Georges, patriarche arien d'Alexandrie. Aucun de ces deux moyens ne réussit ; le roi se contenta de faire parvenir la lettre de l'empereur à saint Athanase, et il refusa de laisser partir Frumence, qui continua d'instruire et d'édifier son troupeau jusqu'à sa mort, dont on ignore l'année ; on sait seulement qu'il vivait encore en 356. Dans les annales de l'Abyssinie, Frumence est appelé Fremonatos, avec la qualification d'*Abbuna* ou *Abba Salama* (père de la paix), titre d'honneur qui a toujours été porté depuis par les évêques d'Axum.

Les Éthiopiens gardèrent environ quatre siècles la foi que leur avait enseignée saint Frumence, puis ils se laissèrent envahir par l'hérésie jacobite qu'ils professent encore aujourd'hui. Les jacobites, à la suite de Jacob Zanzale, lui-même disciple d'Eutychès, ne reconnaissent qu'une seule nature en Jésus-Christ, la nature divine.

28 OCTOBRE.

SAINT JUDE ET SAINT SIMON.

Jude, surnommé Thaddée, était frère, à ce qu'on croit, de Jacques le Mineur et de Siméon, tous deux évêques de Jérusalem, et cousin germain de Jésus. Il fut marié et eut des enfants. Avant d'être admis parmi les apôtres, il s'occupait des travaux de la campagne. L'Évangile ne nous apprend rien de lui, sinon que, dans la dernière cène, il demanda au Sauveur pourquoi il devait se manifester à ses disciples, et non pas au monde. « Si quelqu'un m'aime, » répondit Jésus, « il gardera ma parole; mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Au témoignage des écrivains grecs, Jude alla porter la bonne nouvelle aux peuples de la Judée, de la Syrie et de la Mésopotamie, et il était de retour à Jérusalem en 62. Il nous reste de lui une épître, qui est la dernière des sept épîtres canoniques; elle est adressée à tous ceux que Dieu a aimés; l'apôtre les engage à se garantir des ruses et de la corruption de certains faux docteurs qui troublent la conscience des fidèles.

Simon, natif de Cana, comme l'indique son surnom de *Cananéen,* est un des douze apôtres sur lequel l'Évangile se tait presque entièrement; il dut partager les travaux et les peines de ses compagnons jusqu'à la descente du Saint-Esprit; mais on ignore ce qui lui arriva ensuite de particulier.

SAINTE ANASTASIE.

Élevée dans l'amour de la vertu par une famille qui était des plus illustres de Rome, elle se sentit de bonne heure un profond dégoût des plaisirs du monde; retirée dans un endroit écarté de la maison paternelle, elle n'interrompait ses prières que pour se livrer à quelques on-

vrages manuels, destinés aux pauvres. Ayant perdu ses parents, à l'âge de vingt ans, elle entra dans une communauté de vierges chrétiennes. Cependant, sa famille était si connue à Rome que son renoncement avait fait du bruit; et lorsque commença la persécution de Dèce (249), on sut dans quelle retraite aller la chercher, pour la jeter en prison. Un certain Probus l'interrogea; frappé de sa beauté et de sa grâce, il lui parla d'abord avec douceur. « Je m'appelle Anastasie, »

Fig. 268. — Jupiter. D'après la médaille de Marc-Aurèle.

répondit-elle à sa première question, « et je suis chrétienne. — Tant pis pour vous, car cela seul suffit à ternir les plus belles qualités. Renoncez à une religion qui n'attire que des malheurs à ceux qui la suivent; consentez à offrir un sacrifice à Jupiter. » N'ayant pu la convaincre, Probus la fit souffleter jusqu'au sang, puis, chargée de chaînes, reconduire en prison où de nouvelles tortures l'attendaient. On lui brûla les côtes avec des torches ardentes, on lui arracha les ongles des pieds et des mains, on lui cassa les dents, on lui arracha la langue, et comme elle implorait le secours divin en élevant les bras, on lui coupa les mains. Le bourreau, vaincu par l'héroïque victime, ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté le 28 octobre 249.

Une autre *Anastasie,* Romaine non moins illustre, consacra ses richesses à secourir les chrétiens et leurs familles durant l'effroyable persécution de Dioclétien; reléguée dans l'île Palmaria en compagnie de trois cents fidèles qui périrent au milieu des supplices, elle fut brûlée vive. Sa mémoire est honorée le 25 décembre.

SAINT FARON.

Son véritable nom n'est point parvenu jusqu'à nous. Les plus anciens récits l'appellent Burgondofaron, que l'on peut traduire par « le noble baron de Bourgogne ». Il en est de même de sa sœur Burgondofare, qui fonda vers 617 le couvent de Faremoutier ; son frère aîné, Cagnoald, moine de Luxeuil, fut le compagnon de Colomban chez les Alamans. Faron, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, se maria, puis s'illustra à la guerre, prit une grande part à la campagne victorieuse de Clotaire II contre les Saxons. Clotaire ayant fait massacrer tous les prisonniers dont la taille dépassait la hauteur de son épée, Faron put du moins dérober à la cruauté du roi les envoyés des vaincus; il les fit baptiser et dit ensuite à Clotaire : « Ils ne sont plus Saxons, mais chrétiens. » Un jour qu'il accompagnait Clotaire à la chasse, une pauvre femme sortit du bois et se mit à poursuivre le roi de ses plaintes, en lui exposant sa grande détresse. Clotaire, importuné, s'éloigna au galop. « Ce n'est pas pour elle que vous implore cette pauvresse, » lui dit Faron, « c'est pour vous-même. La misère pèse lourdement sur elle, mais la responsabilité de la royauté qui vous est confiée pèse encore plus sur vous. »

Le leude qui parlait avec une telle franchise était bien fait pour être évêque. Après la mort de Gondoald (627), Meaux l'élut pour pasteur. Il quitta sa femme, qui se retira dans un monastère, et consacra sa fortune à fonder des abbayes pour y recueillir les Anglo-Saxons, qui, récemment convertis, commençaient à affluer chez les Francs, ainsi que les Irlandais, en qui il honorait la mémoire de Colomban. Il mourut en 672, presque octogénaire. Meaux l'a choisi pour patron.

---

29 OCTOBRE.

SAINTE ERMELINDE.

Son père, nommé Ermenold, était un puissant seigneur franc, qui demeurait dans le domaine de Terdonck, près de Lovenjoul, et non loin

de Louvain. Elle fut élevée avec tous les soins d'une personne de son rang, mais le monde n'avait aucun attrait pour elle; à tous les plaisirs elle préférait la prière. Bien résolue à n'écouter jamais aucune proposition de mariage, elle fit vœu de virginité, se coupa elle-même les cheveux et commença de passer, dans une chambre écartée, la plus grande partie des jours en oraison et en pénitences. Bientôt trouvant qu'elle ne pouvait en faire assez au milieu de sa famille, elle quitta la maison paternelle et se retira dans une solitude, près de Bevec, où elle fut toute à Dieu. Avertie miraculeusement que deux jeunes seigneurs tendaient des pièges à sa vertu, elle abandonna Bevec pour se retirer à Meldrik (appelé depuis Meldaert), dans le diocèse de Malines. Ce fut là qu'elle passa le reste de sa vie dans une ardeur de piété et de mortification qui rappelait celle des anciens solitaires. Elle mourut vers 595 ; son oratoire, où elle avait été enterrée, devint aussitôt un lieu de pèlerinage, et il s'y produisit de nombreux miracles. Sainte Ermelinde est fort populaire dans tout le Brabant. Urbain VIII recommanda la visite de son oratoire, et en 1849, Pie IX a autorisé le rétablissement d'une très ancienne confrérie placée sous son invocation.

30 OCTOBRE.

SAINT NARCISSE.

Narcisse, prêtre de la chrétienté de Jérusalem, était fort avancé en âge lorsqu'il fut choisi comme évêque de cette ville après la mort de Dolichien; il fut le troisième depuis les apôtres. Il présida en 195 un concile, ayant pour objet la fixation de la fête de Pâques. La sainteté de sa vie et la vénération qu'on lui portait ne purent le garantir des atteintes de la calomnie : trois scélérats l'accusèrent d'un crime atroce avec les serments les plus horribles, et finirent par avouer leur mensonge. Bien que les fidèles n'y eussent ajouté aucune créance, Narcisse se servit de cette occasion pour aller vivre dans la solitude. Comme il fut impossible de découvrir où il s'était retiré, on lui donna

un successeur, qui mourut bientôt après ; deux autres furent élus, qui gouvernèrent peu de temps. En 207, Narcisse reparut et remonta sur son siège, aux prières de tout le peuple. Quand il mourut, vers 212, on croit, d'après une lettre d'Alexandre, qui le remplaça, qu'il avait cent seize ans.

Un autre *Narcisse,* originaire d'Espagne, alla prêcher la foi à Augsbourg et y convertit un grand nombre de païens, entre autres sainte Afre. Revenu dans son pays, il fut élu évêque de Girone et souffrit le martyre pendant la persécution de 307. Tous deux sont honorés le 29 octobre.

31 OCTOBRE.

SAINT QUENTIN.

Profitant de l'intervalle de paix donné à l'Église par l'empereur Valérien, Rome avait fait un nouvel effort pour achever la conversion des Gaules, et Sixte II avait envoyé au secours de saint Denis une troupe d'ouvriers évangéliques. Pèlerin catéchisa Auxerre ; Sixte et Timothée s'établirent à Reims, Julien et Turibe au Mans, Crépin et Crépinien à Soissons, Sabinien à Sens. En compagnie de Lucien, qui subit le martyre à Beauvais, Quentin avait aussi passé les Alpes. Il remonta jusqu'à Amiens, où s'était formée une Église pleine d'ardeur sous la conduite de l'Espagnol Firmin.

Fils du sénateur Zénon, Quentin (*Quintinus*) avait renoncé à toutes les espérances qu'il pouvait se promettre dans le monde pour se consacrer à la prédication de la croyance nouvelle. Une conversion éclatante, celle d'un magistrat d'Amiens, et de toute sa maison, attira l'attention sur lui. Dénoncé par le pontife de Jupiter, il fut arrêté et conduit en prison, chargé de chaînes (288). Ce fut le terrible préfet Rictius Varus, dont chaque pas à travers les Gaules était marqué dans le sang des chrétiens, qui voulut l'interroger lui-même. Accoutumé à sonder les faiblesses du cœur humain, il commença à lui par-

ler longuement de son nom, de ses parents, de sa condition, de ce qu'il avait quitté pour vivre « avec des misérables, voués à la plus basse superstition ». A quoi Quentin répondit : « Servir le vrai Dieu, voilà la vraie noblesse ; et on ne peut appeler basse superstition une doctrine qui recherche le souverain bien. » Varus lui ayant dit qu'il le ferait reconduire en Italie pour donner à sa famille le spectacle de sa dégradation : « Tu es le maître, » répliqua-t-il ; « pourtant j'aurais préféré de mourir ici. »

Étendu sur le chevalet, Quentin entonna d'une voix ferme une hymne au Christ, mais les bourreaux lui fermèrent la bouche avec de la chaux mêlée de vinaigre. « Pendant la nuit, » dit Am. Thierry, « sa prison étant restée ouverte, par la négligence ou la connivence d'un gardien, il en sortit, et le lendemain matin on le trouva qui haranguait le peuple dans les rues. Les chrétiens crièrent au miracle, les païens à la magie : la ville entière fut en émoi, et l'on parlait de nombreuses conversions qui se déclaraient de toutes parts. » Varus mit fin à une prédication dont l'effet tournait contre lui ; il prononça la sentence de mort, mais il décida qu'avant l'exécution, et pour l'exemple, Quentin serait promené dans les endroits où il avait prêché, et qu'il avait « pervertis ». A Augusta, chez les Véromandues, le martyr, à bout de forces, se sentit défaillir. Les soldats, croyant le moment venu d'accomplir leurs ordres, l'avertirent de se préparer ; Quentin s'agenouilla, pria avec ferveur, tendit le cou, et sa tête roula sur la terre (288). La ville où il périt possède ses restes, s'est placée sous son patronage et porte le nom de Saint-Quentin.

SAINT WOLFGANG.

Né dans la Souabe vers 920, il passa sa jeunesse sous la conduite d'un prêtre, puis il fut envoyé au monastère de Reichenau, qui était une des grandes écoles de l'Allemagne. Il s'y lia d'une étroite amitié avec un jeune seigneur, nommé Henri, frère de Poppon, évêque de Wurtzbourg, et ils allèrent terminer ensemble leurs études dans une école que

Poppon venait de fonder dans son évêché. Ils y entendirent les leçons d'Étienne, célèbre professeur venu d'Italie, mais que Wolfgang, à son grand dépit, surpassa bientôt en science et même en considération près des élèves ; le pédagogue se vengea en lui faisant souffrir mille misères, qui ne contribuèrent pas peu à le dégoûter du monde. Henri ayant été élu archevêque de Trèves, il suivit son ami, mais ne voulut accepter d'autre emploi que celui d'écolâtre. Il dirigea, dans la suite, une communauté d'ecclésiastiques, avec le titre de doyen ; puis, Henri étant mort, il fut appelé à Cologne par l'archevêque, saint Brunon. De là, il alla tenir une école, qui fut bientôt très florissante, au monastère d'Einsiedeln. Il y reçut les ordres des mains de l'évêque d'Augsbourg,

Après un voyage d'évangélisation demeuré infructueux, en Hongrie, il vint se fixer près de l'évêque de Passau. Celui-ci écrivit secrètement à l'empereur Othon que nul, comme Wolfgang, n'était capable de remplir l'évêché de Ratisbonne, alors vacant. L'empereur le manda dans cette ville, sous quelque prétexte, et les évêques de la province le firent nommer par le peuple et le clergé. Ses nouvelles fonctions ne lui firent modifier en rien l'extrême simplicité de ses vêtements et la frugalité de sa nourriture. Sa maison ressemblait plutôt à un humble monastère qu'à un palais épiscopal, et ses revenus ne profitaient qu'à ses églises et aux pauvres. Henri, duc de Bavière, lui confia la direction de ses enfants ; l'un d'eux devait devenir un saint, sous le nom d'Henri II. Wolfgang mourut en voyage à Pupping, en Autriche, le 31 octobre 994, mais son corps fut rapporté à Ratisbonne.

Léon IX le mit au nombre des saints en 1052.

NOVEMBRE.

1er NOVEMBRE.

SAINT MARCEL.

Il naquit vers 360, à Paris, de parents d'une condition assez humble, probablement des artisans; cependant, comme ils avaient la crainte de Dieu, ils prirent soin de lui inspirer la piété dès son enfance. Il dut être un élève assidu de l'école qui était établie près de l'évêché, et c'est là sans doute que l'évêque Prudence le prit en amitié. Successivement lecteur et sous-diacre, Marcel remplit ces fonctions avec tant de zèle que, malgré sa profonde humilité, on ne tarda pas à lui conférer les ordres; il honora son caractère sacré par un accroissement de vertus, qui lui valurent la vénération des fidèles. A la mort de Prudence, le peuple et le clergé l'élurent unanimement pour leur pasteur. Il s'appliqua avec ferveur à ses nouveaux devoirs, la conversion des pécheurs, l'instruction des ignorants, la visite des malades et des prisonniers, le jugement des procès. Il mourut le 1er novembre 436. On ne sait rien de plus précis sur sa vie. Son corps fut inhumé aux environs de Paris, dans une chapelle dédiée à saint Clément, et son tombeau fut très fécond en

miracles. Roland, neveu de Charlemagne, fit bâtir au lieu de sa sépulture une église qui prit son nom, et autour de laquelle naquit le village de Saint-Marcel, qui est devenu un des faubourgs de Paris. Il est l'un des trois patrons titulaires du diocèse de cette ville.

2 NOVEMBRE.

SAINT MARCIEN.

Marcien, né vers 305, à Cyrrhus, ville de Syrie, située au nord d'Antioche, était fils d'un haut dignitaire de l'empire et fut élevé à la cour de Constance. Lorsqu'il eut l'âge de choisir un état, il n'en voulut pas d'autre que le service de Dieu, et se retira dans le désert de Chalcis, sur les confins de l'Arabie. Là, confiné dans une cabane, si basse et si étroite qu'il lui était impossible de se tenir debout ou couché, il n'eut de communication qu'avec le ciel, partageant son temps entre l'oraison, le chant des psaumes et le travail des mains. Sa nourriture ne suffisait point à calmer sa faim, et cependant il ne jeûnait jamais plus d'un jour, afin de réserver ses forces aux exercices spirituels. Malgré les précautions qu'il avait prises pour demeurer inconnu, l'éclat de ses austérités le fit découvrir : il reçut d'abord deux disciples, Eusèbe et Agapet; d'autres vinrent ensuite, et il se forma, autour de sa cellule une *laure* ou communauté, dont il traça la règle et qu'il mit sous la conduite d'Eusèbe.

Vers 382, plusieurs évêques et fidèles de marque, ayant à leur tête saint Flavien d'Antioche, vinrent un jour le visiter, et le prièrent de vouloir bien leur donner quelques instructions, ainsi qu'il avait coutume de faire en pareil cas. Une compagnie si imposante alarma l'humilité du solitaire , et après avoir gardé quelque temps le silence : « Hélas! » répondit-il, « Dieu nous parle tous les jours par ses créatures et par le spectacle de l'univers ; il nous parle par son Évangile, qui nous instruit de nos devoirs envers nous-mêmes et le prochain ;

et pourtant nous ne profitons point des leçons qu'il nous donne. Que pourrait dire Marcien, lui qui a fait si peu de progrès dans la vertu? » Il fut un zélé défenseur de l'orthodoxie, et usa de toute son influence pour s'opposer à l'invasion des hérésies régnantes, en même temps qu'il soutint le décret du concile de Nicée sur la célébration de la Pâque, ce qui lui fit rompre tout commerce avec saint Abraham jusqu'à ce qu'il l'eût amené à résipiscence. Marcien mourut vers 385. Sa règle monastique resta en vigueur en Syrie parmi les communautés fondées par ses disciples.

3 NOVEMBRE.

SAINT HUBERT.

Ce saint si populaire ne fut pas seulement un grand chasseur, et comme le Nemrod chrétien, il fut aussi un évêque plein de zèle et un infatigable apôtre. Il était le fils de Bertrand, que la charte de Charles le Chauve, de 845, permet de considérer comme duc d'Aquitaine, si elle est authentique; il aurait donc été, par sa grand'mère Gisèle, petit-neveu de saint Amand, évêque de Trèves.

Né en Gascogne, vers 656, il fut élevé dans les pratiques chrétiennes par sa mère, Philberte, et par sa tante, sainte Ode. Son instruction dut être assez rudimentaire, car la Gascogne ne possédait pas alors d'écoles monastiques ou épiscopales de quelque valeur; les exercices du corps et le maniement des armes remplaçaient le plus souvent l'étude des lettres. Hubert eut d'ailleurs une précoce passion pour la chasse, et il parcourait sans cesse les immenses forêts du pays, l'angon ou la francisque à la main; c'était, en ces temps, un plaisir périlleux, car les nobles, dédaignant le menu gibier, ne poursuivaient guère que le loup, le sanglier, l'ours, l'aurochs, pour qui seuls sonnait la trompe et aboyaient les meutes. Des forêts il passa aux camps. A la fin de 679, il alla joindre Pepin d'Héristal à Jupille et combattit près de lui à la bataille de Leucofao, où Ébroïn fut vainqueur. Lorsque Pepin eut re-

vêtu, à son tour, cette charge près du roi Thierry, il s'attacha Hubert par un emploi dans sa maison et lui donna en mariage Floribanne, fille du comte de Louvain. Cette union ne préserva pas Hubert des dérèglements dont Pepin lui donnait l'exemple, et il abandonna jusqu'aux principes religieux de sa jeunesse.

Or, selon une ancienne tradition, un vendredi saint, au lieu d'aller aux offices, il était parti pour la chasse, et voilà qu'au milieu de la forêt des Ardennes, ses chiens lancent un cerf d'une beauté et d'une allure particulières. Sur le point d'être forcée la bête s'arrête tout à coup, une croix brille au milieu de sa ramure, et une voix mystérieuse prononce ces paroles : « Hubert, jusques à quand poursuivras-tu les bêtes dans les forêts? Jusques à quand cette passion te fera-t-elle oublier le salut de ton âme? » En même temps une force invincible le renverse de cheval, et, comme jadis Saul sur la route de Damas, il se prosterne la face contre terre, en disant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Va, » reprend la voix, « va trouver mon serviteur Lambert. » Et le cerf disparut.

Aussitôt Hubert se rendit chez l'évêque de Maëstricht, et se mit sous sa direction. Changeant de vie, il revint à ses devoirs, et la mort de sa femme l'ayant laissé maître de disposer de sa liberté, il entra, trois ans plus tard, au monastère d'Andage, situé en pleine forêt des Ardennes. Étant allé visiter le tombeau des apôtres (696), il fut consacré évêque par le pape Serge, et, à son retour à Maëstricht, le suffrage populaire confirma le choix du pape. Son premier soin fut de faire élever une église pour abriter les restes de son prédécesseur ; elle fut achevée en 708. L'année suivante, il transféra son siège épiscopal à Leodium (aujourd'hui Liège). La nouvelle ville devint rapidement prospère ; Hubert y établit de sages règlements, la dota d'une assemblée communale, et même d'un système de poids et mesures, qui est demeuré en usage jusqu'à nos jours ; il y bâtit une seconde église, sous le vocable de saint Pierre. Les Ardennes, qui se trouvaient dans son diocèse, étaient un des refuges du paganisme expirant ; on y adorait encore une déesse locale, patronne de la forêt, Arduenna. Les efforts de saint Amand, de saint Remacle, de saint Lambert avaient été infruc-

Fig. 269. — Saint Hubert, d'après la gravure d'Albert Dürer. XVIe siècle.

tueux; Hubert eut plus de bonheur; son apostolat répandit dans cette contrée sauvage et presque impraticable les lumières du christianisme et de la civilisation.

Les dernières années de sa vie sont assez peu connues, et l'on n'y relève que deux faits : en 724, il fut visité par saint Boniface, qui revenait de Rome et allait continuer l'évangélisation de la Germanie; en 727, il réunit à Liège un synode pour s'associer à la condamnation des iconoclastes, prononcée à Rome. Il mourut quelques mois plus tard, le 30 mai, à Tervueren, près de Bruxelles. Ses restes furent ramenés à Liège, où l'exaltation des reliques eut lieu le 3 novembre 743, dans l'église de Saint-Pierre. En 1860, en creusant le canal de Liège à Maëstricht, on trouva plusieurs cercueils en pierre provenant de cet ancien sanctuaire; l'un d'eux fut reconnu, à son inscription, pour le sarcophage de saint Hubert. Ses reliques avaient été transférées en 825 à l'abbaye d'Andage, qui prit alors le nom d'abbaye de Saint-Hubert, et autour de laquelle s'éleva une petite ville, toujours existante; à la destruction de l'abbaye, elles furent confiées à l'église de la ville, et c'est là maintenant que vont prier les nombreux pèlerins qu'attira toujours son tombeau.

Il y a eu deux ordres militaires et religieux de chevaliers de Saint-Hubert, que l'on trouve fondus en un seul, vers 1420; le chef de l'ordre porta successivement les titres de roi, de grand veneur, puis de grand maître, et cette charge fut le plus souvent confiée au roi de France. La célébrité de saint Hubert vint surtout du pouvoir de guérir de la rage que l'on avait reconnu à ses reliques, et en particulier à son étole.

4 NOVEMBRE.

SAINT CHARLES BORROMÉE.

Ce cardinal illustre, l'un des hommes les plus remarquables qu'ait formés l'Église, naquit au château d'Arona, sur le lac Majeur, le 2 octobre 1538. Son père, le comte Gilbert Borromeo, était d'ancienne li-

gnée et sa mère était une Médicis. Il montra dès son enfance les indices d'une vive piété ; les exercices religieux formaient l'unique délassement de ses études. Ces précoces dispositions le firent destiner à l'état ecclésiastique ; il n'avait que douze ans lorsque son oncle Jules-César Borromée lui résigna la riche abbaye de Saint-Gratinien, dont il voulut consacrer en aumônes tous les revenus. Ses humanités achevées à

Fig. 270. — Docteurs italiens discutant un point de théologie. D'après une miniature de la *Vie de sainte Catherine de Sienne.* XIVe siècle.

Milan, et ses études de droit civil et de droit canon à Pavie, il apprit presque en même temps la mort de son père et l'élévation de son oncle à la papauté sous le nom de Pie IV.

Appelé à Rome, il fut fait cardinal à la fin de 1559 et archevêque de Milan l'année suivante. Bien qu'il n'eût pas plus de vingt-deux ans, il se trouva coup sur coup comblé d'honneurs et d'emplois par Pie IV, dont la vieillesse se déchargea sur lui d'une grande partie des affaires. Malgré sa jeunesse, il se montra digne de cette confiance, soit dans le gouvernement intérieur des États, soit dans la direction de l'Église. Il

fallait une main habile et ferme pour mener la barque de Pierre ; la tourmente soulevée par la réforme soufflait encore. Pendant que les protestants avaient formulé leurs symboles à Augsbourg, à Bâle, à Genève, l'Église se taisait ; le concile de Trente, réuni depuis dix-huit ans, n'aboutissait pas, le cardinal Borromée l'anima de son zèle et de son autorité. La dernière session eut lieu le 4 décembre 1563. Avant de se séparer, les docteurs avaient recommandé au pape de faire rédiger un abrégé de la doctrine chrétienne, mis à la portée de tous les fidèles. Charles, choisi par son oncle pour l'exécution de ce travail, s'adjoignit François Foxeixo, théologien portugais, Léonard Marini, archevêque de Lanciano, et Gilles Foscarini, évêque de Modène. De leurs travaux réunis sortit, en 1566, le catéchisme du concile de Trente, ce tableau si simple, si précis et si clair du dogme catholique.

Au milieu de tant d'importantes occupations, l'archevêque de Milan ne pouvait résider dans son diocèse, et c'était un remords pour lui. Aussi profita-t-il de la mort de Pie IV pour quitter définitivement Rome et aller à Milan travailler à la sanctification de son troupeau. Depuis quatre-vingts ans que ses évêques ne résidaient pas, le diocèse de Milan était tombé dans l'état le plus déplorable ; on ne voyait qu'ignorance et indiscipline parmi le clergé, mauvaises mœurs parmi les fidèles. Il y avait un remède, faire observer les récents décrets. C'est ce qu'entreprit le cardinal : il tint, à cet effet, six conciles provinciaux et onze synodes. Il avait donné l'exemple en réformant sa maison et en y introduisant de sévères exercices de dévotion ; lui-même pratiquait une vie d'austérités et ne menait plus que pour la forme le train d'un prince de l'Église. De la pension qu'il s'était réservée sur son patrimoine et des revenus de l'archevêché, il abandonnait les deux tiers à l'Église et aux pauvres. Avec le produit de ses bénéfices, il fonda des séminaires, des collèges, des hôpitaux, et quand une somme lui manquait pour une aumône, il vendait une partie de sa vaisselle ou de son mobilier ; tout ce qu'il avait de précieux disparut bientôt de chez lui. Sa piété allait de pair avec sa charité ; il se confessait tous les jours, avant de dire la messe, et ne récitait son bréviaire qu'à genoux et tête nue. La religion reprit dans le diocèse son autorité et son éclat, et l'heureuse influence

de l'archevêque se fit sentir jusqu'à la cour de Rome. Il eut, cependant, à subir de vives oppositions, de la part de quelques-uns de ses évêques, qui ne voulaient pas se soumettre à la résidence, et surtout de divers ordres religieux, qu'il avait contraints à la stricte observance de leur règle. Les mécontents gagnèrent un frère Farina, de la congrégation

Fig. 271. — Le grand hôpital de Milan. XVe siècle.

des Humiliés, qui tira sur lui un coup d'arquebuse, mais la balle s'amortit sur ses vêtements ; un second attentat ne réussit pas davantage. Les coupables furent punis, et le cardinal ne daigna modifier en rien le plan de réformes qu'il continua de mettre à exécution. Son dévouement fut admirable pendant la peste de Milan : il visita les malades, organisa les secours, prodigua l'argent, transforma son palais en hôpital et céda aux pestiférés jusqu'à son lit.

Tant de travaux et de fatigues avaient altéré sa santé ; il mourut à

l'âge de quarante-six ans, le 4 novembre 1584, à Milan. Il fut enterré dans un des caveaux de la cathédrale. Pie V le canonisa neuf ans après sa mort. En 1697, on lui éleva, au lieu de sa naissance, une statue colossale de 66 pieds de hauteur. Ses ouvrages sont fort nombreux. Malgré la multiplicité des emplois ou des affaires dont il fut chargé, il trouvait encore du temps à donner aux écrivains anciens, sacrés et profanes. Usant de son influence, il avait institué au Vatican une académie qui avait pour but d'encourager le goût des saines études. C'est là qu'il s'était formé à l'éloquence, en prononçant ces conférences qu'il avait appelées lui-même *Noctes Vaticanæ,* et qui ont été publiées sous ce titre. Le reste de ses œuvres se compose d'Actes synodaux, de Sermons et de Lettres. Tout ce qu'il a écrit porte l'empreinte de l'énergie et de la hauteur de son esprit.

5 NOVEMBRE.

SAINT ZACHARIE ET SAINTE ÉLISABETH.

Au temps d'Hérode, roi de Judée, vivait un prêtre, du nom de Zacharie, dont la femme, descendant comme lui d'Aaron, s'appelait Élisabeth. Tous deux, justes devant Dieu, avançaient en âge, n'espérant plus de postérité. Un jour que Zacharie remplissait au temple les fonctions du sacerdoce, le tour de sa famille étant venu, il fut désigné par le sort, selon l'usage observé entre les prêtres, pour entrer dans le sanctuaire et y offrir l'encens. Un ange lui apparut à droite de l'autel, et, le voyant troublé, lui dit : « Ne crains pas, Zacharie, ta prière est exaucée; ta femme Élisabeth enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean. » Zacharie faisant difficulté de croire aux paroles de l'ange, celui-ci ajouta : « Tu seras muet jusqu'au jour où ces choses arriveront. » Six mois plus tard, Marie, femme de Joseph, avertie de cette grossesse miraculeuse par l'ange qui l'avait saluée mère de Dieu, vint visiter Élisabeth, sa cousine, et la féliciter. Mais ce fut Élisabeth qui s'inclina

devant elle ; remplie de l'Esprit Saint, elle s'écria en voyant entrer celle qui portait le Sauveur du monde : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Au temps révolu, elle mit au monde un fils. Les parents et les voisins, ayant appris les faveurs dont Dieu l'avait comblée, accoururent et s'en

Fig. 272. — Sainte Élisabeth reçoit la visite de la sainte Vierge. D'après une fresque du Sodoma. XVIe siècle.

réjouirent avec elle. Le huitième jour, ils revinrent pour la circoncision de l'enfant, et ils allaient le nommer du nom de son père, lorsqu'Élisabeth s'y opposa, disant : « Non, il s'appellera Jean. » Et comme il n'y avait encore eu personne de ce nom dans la famille, on demanda par signes à Zacharie, toujours muet, s'il consentait à ce que son fils s'appelât ainsi. Il écrivit sur ses tablettes : « Jean est son nom. » Et à l'instant même sa langue fut déliée. L'enfant fut, dans la suite, Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus. Le Nouveau Testament ne nous apprend rien de plus sur ses parents.

SAINTE BERTILLE.

Bertille naquit, vers 612, au diocèse de Soissons, où sa famille tenait un rang élevé. Après une enfance des plus innocentes, elle entra, fort jeune encore, à l'abbaye de Jouarre, sur le conseil de saint Ouen ; telle y fut la ferveur, l'austérité de sa conduite, qu'elle en devint prieure. Vers 656, la reine Bathilde éleva l'abbaye de Chelles, où elle avait dessein de se retirer, et pour la peupler elle eut recours à l'abbesse de Jouarre, la priant de lui donner quelques-unes de ses filles avec une supérieure. Bertille fut désignée pour cette charge, et ce fut saint Genêt, archevêque de Lyon, qui la mit en possession. Elle fut à Chelles ce qu'elle avait été dans sa première maison, le modèle de ses sœurs. Bientôt deux reines vinrent se mettre sous sa conduite : Bathilde, qui réalisait son désir de finir ses jours dans la solitude du cloître, et Heresvide, reine d'Est-Anglie. L'âge n'amena aucun changement dans les rigoureuses pratiques de sainte Bertille ; elle mourut, après une longue vie pleine de mérites, le 5 novembre 692.

6 NOVEMBRE.

SAINT LÉONARD.

C'était un de ces seigneurs francs que saint Remi avait convertis et qui avaient reçu le baptême, à l'exemple de leur chef ; Clovis avait été son parrain, et il lui portait une affection particulière. Les exhortations de l'évêque de Reims et l'exemple de ses vertus le poussèrent bientôt à quitter le métier des armes et à se retirer du monde. A son tour, il s'appliquait à la conversion de ses compagnons restés idolâtres, quand, ayant appris que Clovis le cherchait pour le réintégrer dans l'emploi qu'il avait abandonné, il se retira au monastère de Micy, près d'Orléans, alors gouverné par saint Mesmin. Après la mort de cet abbé, arrivée en 520, Léonard alla évangéliser le Berry, où il gagna un grand nombre d'âmes. Il passa ensuite dans la forêt de Pauvin, à quatre lieues

de Limoges ; il s'y construisit un oratoire et une cellule, et vécut quelque temps inconnu des hommes, dans la prière et les austérités. Son zèle l'ayant porté à sortir de sa retraite pour annoncer l'Évangile aux populations du voisinage, plusieurs, touchés de ses discours et animés du désir d'embrasser son genre de vie, vinrent se placer sous sa conduite; c'est ce qui donna naissance au monastère de Noblac, qui prit son nom par la suite, et devint le noyau d'une ville, Saint-Léonard le Noble. Théodebert, fils de Thierry, lui fit don d'une partie considérable de la forêt avoisinante et lui accorda le privilège de faire mettre en liberté, tous les ans, un certain nombre de prisonniers. Il en fut extrêmement heureux, car le rachat des captifs avait toujours été l'œuvre de miséricorde favorite de Léonard; il ne cessa de la pratiquer jusqu'à sa mort, arrivée vers 559.

SAINT WINOC.

Issu de race royale, et même, d'après une tradition, fils du roi celte saint Judicaël, il naquit dans la Bretagne armoricaine, vers 650. Après une jeunesse toute consacrée à Dieu, il résolut de se retirer du monde et gagna à son projet trois de ses amis qui se nommaient Quadonoc, Tugenoc et Madoc. Dans le même temps, son frère Arnoch l'emmena en Angleterre, où il fit quelque séjour; aussitôt revenu, il se mit en route avec ses compagnons à la recherche d'un monastère de la règle de saint Benoît. Leur voyage fut long et pénible; enfin, ils arrivèrent dans le diocèse de Térouanne et allèrent frapper à la porte de l'abbaye de Sithieu, qui était alors gouvernée, sous l'observance bénédictine, par saint Bertin. L'abbé les reçut volontiers et ne tarda pas à être si fort édifié de leurs vertus précoces qu'il leur conseilla, pour grandir encore en perfection, de se retirer dans la solitude. Il leur indiqua une colline nommée alors Grunobergue, en les engageant à y construire des cellules. Ils obéirent, mais le bruit de leur sainteté se répandit dans la contrée, et un seigneur du pays, nommé Hérémar, vint offrir à Winoc une terre de sa dépendance, Wormhoudt, située sur la petite rivière de la Peene. Winoc, détaché des biens terrestres, envoya Hé-

rémar à saint Bertin, qui accepta la donation ; toutefois, pour respecter l'intention du donateur, il voulut charger Winoc lui-même d'y élever un monastère. Les quatre amis se mirent à la besogne, et bientôt Wormhoudt fut pourvu, outre les bâtiments abbatiaux, d'une maison pour les pauvres et d'une église dédiée à saint Martin. Les religieux accoururent en grand nombre, et Winoc fut nommé leur abbé. Ses compagnons s'éteignirent dans ses bras l'un après l'autre ; et, après une longue vie d'édification, il alla les rejoindre le 6 novembre 717. Autour de l'ermitage de Grunobergue une petite ville prit naissance, qui s'appelle aujourd'hui Bergues-Saint-Winoc.

7 NOVEMBRE.

SAINT WILLIBROD.

Il naquit, vers 658, dans le royaume anglo-saxon de Northumbrie. Son père, homme très pieux, devait se faire ermite, puis moine, et mourir abbé d'un petit monastère qu'il avait fondé près de l'Océan, sur l'Humber; il fut donc élevé fort chrétiennement. Très jeune encore, il prit l'habit au monastère de Ripon, que Wilfrid venait de ramener à l'observance romaine ; et peu de temps après, il accompagna en Irlande Egbert et Wigbert ; le premier se proposait de passer ensuite dans les îles du nord de l'Écosse, l'autre revint sur ses pas et alla porter le christianisme dans la Frise. Son apostolat fut infructueux ; Willibrod, qui avait alors treize ans, résolut de tenter la même œuvre, et il se promit, avec l'aide de Dieu, de la mener à bien.

Avant Wigbert, saint Éloi, évêque de Noyon, s'était avancé quelque peu dans le pays ; saint Wilfrid, à son second voyage à Rome, y avait séjourné un an, non sans profit pour la foi, et cependant, faute d'une mission permanente, la Frise était encore toute païenne. Willibrod, aussitôt débarqué, alla trouver à Utrecht Pepin d'Héristal, lui annonça son projet, et se mit sous sa protection. Onze moines s'étaient joints à lui ; il envoya chez les Boructuaires, dans le territoire de Berg, l'un d'eux, Swidbert, qui devint plus tard évêque de cette contrée. Avec

es autres, il entreprit la conversion de la Frise récemment conquise par les Francs ; en moins de six ans, le nombre des chrétiens y était devenu si considérable, que Pepin l'envoya à Rome, chargé de lettres où il priait instamment le pape de lui conférer l'épiscopat. L'apôtre partit, sans se douter des honneurs qui l'attendaient : il fut nommé archevêque des Frisons, sous le nom de Clément.

Fig. 273. — Les danseurs de Saint-Guy conduits en pèlerinage à l'église de Saint-Willibrod, à Epternacht, près Luxembourg. D'après un dessin de Breughel. XVIe siècle.

De retour, il établit son siège à Utrecht, y bâtit une église, fonda l'abbaye d'Epternacht, grâce aux libéralités de Pepin, qu'il eut le bonheur de convertir, et de ramener à Plectrude, sa femme. Il reprit ensuite le cours de ses travaux apostoliques, pénétra dans la Frise indépendante, qui obéissait au roi Radbod, et s'avança jusqu'en Danemark. Mais tandis que Radbod, bien que rebelle lui-même, laissait cependant le missionnaire libre d'annoncer l'Évangile, Ougend, le roi des Danois, s'opposa absolument à toute prédication ; son peuple devait être un des derniers de l'Europe à accepter le christianisme. En revenant chez les Frisons, l'apôtre ne craignit pas, pour les détromper sur le pouvoir

des idoles, de renverser la statue de Fosite, un de leurs dieux les plus révérés; Radbod se fâcha, et il fallut quitter le pays, en y laissant un martyr. Il alla évangéliser la Zélande et les îles du littoral, jusqu'à ce que la mort de Radbod, en 719, lui permît de rentrer dans la Frise, où Boniface, avant d'aller en Allemagne, vint passer trois ans avec lui. Jusqu'à son dernier jour, Willibrod travailla à l'éducation des peuples qu'il avait convertis; il établit à Utrecht des écoles et des séminaires, fit appel à tous les missionnaires de bonne volonté et réussit à déposer, dans ces contrées barbares, des germes féconds de civilisation. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il choisit lui-même son successeur, et mourut le 7 novembre 738. Il fut enterré à Epternacht.

SAINT ERNEST.

C'était un baron du Wurtemberg, qui renonça au monde pour faire profession dans le monastère bénédictin de Zwiefalten. Après y avoir exercé pendant cinq ans la dignité d'abbé, il suivit, par ordre du pape, les croisés de son pays en Palestine (1146) en qualité de missionnaire. La résolution hardie d'aller prêcher l'Évangile en Arabie lui devint fatale : arrêté à la Mecque, la ville sainte des musulmans, il fut condamné à mort, et périt dans d'horribles supplices, avec neuf de ses compagnons, le 7 novembre 1147.

8 NOVEMBRE.

SAINT GEOFFROY OU GODEFROY.

Geoffroy, né en 1067, à Molincourt, dans le Soissonnais, fut élevé à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, près de Péronne, et y reçut l'habit des mains de Frodon, abbé, qui avait veillé sur ses jeunes années. Il n'avait que vingt-cinq ans lorsque les religieux de l'abbaye de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy, en 1092, le prièrent de venir les gouverner et de réparer la mauvaise administration précédente. Les murs

tombaient en ruines, les biens des religieux avaient été usurpés, il n'y avait plus que cinq ou six profès et deux novices ; grâce à son activité, Nogent redevint prospère et acquit une telle célébrité que des abbés quittèrent les moutiers où ils commandaient pour venir, simples religieux, obéir à Geoffroy. Quelques années plus tard, Gervin, évêque d'Amiens, étant mort, les fidèles le choisirent d'un commun accord pour leur pasteur, et, devant ses résistances, en appelèrent au concile de Troyes (1104), qui lui ordonna d'accepter. En 1112, il assista au concile de Vienne, pour la défense des privilèges ecclésiastiques dans la question des investitures.

Geoffroy prit une part très active à la fondation de la commune d'Amiens, et les seigneurs dévastèrent les domaines de l'évêché par le pillage et l'incendie. Effrayé des troubles qui ensanglantaient la ville, il se démit de ses fonctions et se retira à la grande Chartreuse. Mais les Pères du concile de Soissons (1115), d'accord avec Louis le Gros, blâmèrent sa conduite et lui commandèrent d'aller reprendre son siège. Les querelles des deux partis continuaient; Thomas de Marle et Adam, plus forts et plus hardis que jamais, ruinaient et opprimaient la ville. Geoffroy fit appel à l'intervention de la couronne. Le roi, à qui les bourgeois avaient payé un tribut considérable d'affranchissement, se trouvait obligé de faire respecter l'engagement qu'il avait contracté : il vint donc, mais avec des troupes si mal organisées que l'expédition fut inutile. Geoffroy ne vit point la fin de cette lutte. Peu après le désastreux incendie qui réduisit la ville en cendres, usé par la maladie, il mourut à Soissons, le 8 novembre 1115.

9 NOVEMBRE.

SAINT THÉODORE.

Il était soldat et faisait partie de la légion de Marmarites, qui tenait garnison dans la ville d'Amasée (aujourd'hui Amasieh), ville de la Turquie d'Asie. La persécution y était fort grande contre les chré-

tiens, et, comme il ne cachait nullement sa religion, il fut une première fois sévèrement réprimandé par son capitaine, qui n'alla pas d'abord plus loin que les menaces. Théodore n'eut garde d'en tenir compte, et, voulant au contraire se signaler par une action qui manifestât hautement sa croyance, il mit le feu au temple de Cybèle. Conduit devant un juge, nommé Publius, il avoua qu'il était l'auteur de l'incendie et qu'il l'avait allumé pour empêcher les sacrilèges qui se commettaient tous les jours devant les autels de la déesse. Publius lui ordonna de réparer ou de diminuer au moins son attentat en sacrifiant aux dieux, mais il s'y refusa avec horreur, et, après avoir été cruellement fouetté, il fut jeté en prison. Le lendemain, mis à la torture, brûlé au fer rouge, déchiré de nouveau avec le fouet plombé, il protesta qu'on ne tirerait jamais de lui ni une parole ni un geste contre la fidélité qu'il avait jurée à son Dieu. Condamné au bûcher, il expira au milieu des flammes (304).

SAINT MATHURIN.

Son père, Marin, et sa mère, Euphémie, étaient de riches Gallo-Romains qui demeuraient dans le Gâtinais, au diocèse de Sens, sur une terre appelée Liricant (aujourd'hui Larchant, près de Fontainebleau). Ils étaient païens, tous les deux, et Marin accepta de remplir un office judiciaire qui l'obligeait à poursuivre les chrétiens. Mathurin se laissa volontiers instruire par l'évêque de Sens, qui était alors Polycarpe, et qui le mit en état de recevoir le baptême à l'âge de douze ans. L'enfant devint d'une piété rare; comprenant qu'il avait maintenant charge d'âmes, en la personne de ses parents idolâtres, il se répandait sans cesse en prières pour obtenir leur conversion. Il eut le bonheur de gagner d'abord Euphémie, que la bonne conduite de son fils avait naturellement disposée pour la foi qu'il professait; leurs efforts communs eurent ensuite raison de l'aveuglement de Marin. Il devint ainsi le père spirituel de ceux qui lui avaient donné la vie. Comme il croissait toujours en vertus, l'évêque le jugea digne d'entrer dans les ordres sacrés. Quelques années plus tard, Polycarpe ayant entrepris à

Rome le voyage dont il ne devait point revenir, il lui laissa le gouvernement de son diocèse, fonctions dont Mathurin s'acquitta avec le plus grand zèle jusqu'à ce que le peuple eût pourvu, par son choix, à la vacance du siège.

Mathurin avait au plus haut degré le don des miracles, et le peu que l'on sait de sa vie nous montre qu'il était considéré comme doué d'un pouvoir particulier pour apaiser et ramener à la raison les fous

Fig. 274. — Écusson en plomb représentant saint Mathurin.

et les déments, pour guérir les épileptiques. On dit que sa réputation de thaumaturge le fit appeler à Rome, où il opéra des prodiges; il est certain qu'il y passa les trois dernières années de sa vie. C'est là qu'il mourut, sans avoir souffert le martyre, bien qu'on fût en pleine persécution, le 1er novembre 388. Le jour de sa fête est probablement l'anniversaire de la translation de ses restes à Larchant.

Le culte de saint Mathurin s'est surtout perpétué en Bretagne, où il est très populaire. On lui avait dédié à Paris une église, qui fut donnée plus tard aux trinitaires, d'où le surnom de *Mathurins* sous lequel on désignait ces religieux en France.

SAINT VANNE.

Clovis, s'étant rendu maître de Verdun, ne crut pas prudent de laisser aux suffrages de la ville le choix de l'évêque qui devait remplacer saint Firmin, et il désigna lui-même un vieillard nommé Euspice. C'était un prêtre fort vénéré, que les habitants avaient député au roi des Francs pour implorer sa clémence. Il fut élu par acclamation, mais refusa, néanmoins, d'accepter à cause de son grand âge, et pria que l'on confiât des fonctions trop lourdes pour lui à Vanne, l'un de ses neveux, dont il certifiait le mérite et les vertus. Clovis accéda à ce désir, et Vanne devint évêque. On ne saurait absolument rien de son pontificat si une tradition ne lui attribuait la destruction d'un dragon qui avait son repaire au lieu où s'éleva depuis la citadelle, et ravageait les environs ; on porta longtemps dans une procession anniversaire le simulacre du monstre. Les historiens du diocèse considèrent cette tradition comme un symbole de l'extirpation, par saint Vanne, des derniers vestiges de l'idolâtrie. Il mourut vers 529.

Le siège de l'évêché de Verdun était, avant lui, situé hors des murs ; il le transporta dans la ville, et établit dans les anciens bâtiments une petite communauté de clercs. Ce fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Vanne, où Bérenger, vingt-troisième évêque de Verdun, mit, en 952, des religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

---

10 NOVEMBRE.

SAINT ANDRÉ AVELLINI.

Né en 1521 à Castronuovo, petite ville du royaume de Naples, d'une famille aussi riche de vertus que de fortune, il reçut au baptême le nom de Lancelot. On l'envoya faire ses études à Venise, et dès qu'elles furent achevées, il sollicita la tonsure cléricale ; son évêque l'éleva ensuite au sacerdoce. Dans l'intervalle, il avait conquis le grade de docteur en droit. C'était le temps où, suivant les décisions du concile de

Trente, on commençait de grandes réformes dans la discipline ecclésiastique.

Chargé de la direction d'un couvent de femmes à Naples, il trouva qu'elles n'avaient guère conservé de leur règle que l'habit, travailla de toutes ses forces à les ramener à l'observance régulière, et y réussit, non sans soulever bien des haines ; comme Charles Borromée, il fut récompensé de son zèle par une tentative d'assassinat. Résolu à quitter entièrement le monde, il entra dans l'ordre des théatins, où son nom de Lancelot fut changé en celui d'André. Il devint maître des novices, et dix ans plus tard, supérieur de la maison de Naples. On le voit ensuite chargé d'aller fonder deux autres maisons, l'une à Milan, où il se lia d'amitié avec l'archevêque, la seconde à Plaisance. Il séjourna quelque temps dans cette dernière ville, et y obtint tant de conversions que le duc de Parme voulut visiter et entretenir un homme que la rumeur publique qualifiait déjà de saint.

De Plaisance, André fut envoyé en Lombardie, puis nommé à Milan supérieur de la maison qu'il y avait fondée ; c'est à cette époque qu'il arracha au monde la vicomtesse Paule, belle-sœur du cardinal Augustin de Cusa, qui se fit religieuse et entra chez les capucines. A la suite de cette conversion, on pressa le pape Grégoire XIV de lui donner un évêché ; mais, à la première ouverture, il refusa avec effroi, se jugeant, dans son humilité, parfaitement indigne de telles fonctions. Enfin, il obtint la permission de se retirer au couvent de Saint-Paul de Naples et d'y vivre en simple religieux. Pendant cette période de sa vie, il combattit vigoureusement les protestants, qui faisaient des adeptes en Italie, et fut un des plus zélés auxiliaires de l'inquisition romaine. Le 10 novembre 1608, en commençant sa messe, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et quelques heures plus tard il expirait. Canonisé en 1712 par le pape Clément XI, il est un des patrons de ville de Naples et de la Sicile.

Saint André Avellini a laissé de nombreux ouvrages : traités sur les matières de dévotion, homélies, méditations, lettres, avis spirituels, etc.

11 NOVEMBRE.

SAINT MARTIN.

Martin, le plus grand homme de la Gaule chrétienne sous le régime des Francs et l'un des noms les plus populaires de l'Église, naquit vers 316, à Sabarie, aujourd'hui Sarvar, bourg de la Hongrie. Il était fils d'un officier de l'armée impériale, dévot païen, qui l'emmena avec lui à Pavie, où il avait choisi sa retraite. Abandonné à lui-même, il ne fréquenta guère les écoles; mais il suivait assidûment les instructions religieuses données aux catéchumènes. A douze ans, il s'enfuit en secret aux environs de la ville et se bâtit une cellule, dans l'intention de vivre en ascète comme les Pères du désert. La loi qui obligeait au service tout fils de vétéran vint le saisir à seize ans ; enrôlé, bien malgré lui, dans la cavalerie, il fut envoyé en Gaule. Ce fut alors qu'il faisait à Amiens le dur apprentissage du métier des armes, et, n'étant pas encore baptisé, qu'arriva, un jour d'hiver, la rencontre célèbre du pauvre avec lequel il partagea son manteau.

Après vingt campagnes, vers 353, il obtint son congé, et ce vétéran, « élevé dans les camps pour l'Église, » suivant l'expression de Villemain, alla se ranger sous la discipline de saint Hilaire. L'évêque de Poitiers accueillit avec bonheur l'ancien soldat, « à la fois humble et impérieux, tendre et hardi, et plein surtout de cette foi simple, irrésistible, qui déborde autour du cœur et n'a besoin que de toucher pour vaincre ». Il voulut l'élever au diaconat, et ne put lui faire accepter que le titre d'exorciste. Le désir de revoir ses parents l'entraîna en Italie. En traversant les Alpes, il tomba dans une embuscade de brigands, qui l'assaillirent pour le tuer. L'un d'eux, surpris de son sang-froid, lui ayant demandé s'il n'avait pas peur : « Non, » dit Martin, « car vous ne pouvez rien sur moi; mon Dieu me protège. » On le laissa partir. A peine eut-il converti sa mère, qu'il attaqua vivement les ariens, alors en majorité dans la Lombardie ; chassé de Milan par les magistrats, traqué par l'évêque hérétique, il se réfugia dans un îlot de la côte de Gênes, appelé *l'Ile aux Poules*. Il y vécut en ermite, de

racines et de poisson, jusqu'au moment où le décret de 360 rendit Hilaire à son Église.

Martin accourut vers son ancien maître, et emporté par un véhément amour de la vie solitaire, il s'empressa de fonder, avec son concours, le monastère que l'histoire désigne comme le plus ancien de l'Occident. Il l'établit non loin de Poitiers, en un lieu désert, que nous

Fig. 275. — Légende de saint Martin. D'après une tapisserie du XIIIe siècle.

appelons aujourd'hui Ligugé. Ce fut un grand événement pour le siècle, et qui provoqua un enthousiasme général; des villes lointaines comme des provinces voisines on venait en foule visiter cette nouvelle Thébaïde. Aussi le peuple de Tours, dès que l'évêque fut mort (371), voulut avoir Martin à sa place; comme il resta sourd à toutes les sollicitations, il fallut user de stratagème pour l'attirer hors du cloître. Un certain Ruric se jette en pleurant à ses pieds et le supplie de venir au plus tôt donner les consolations suprêmes à sa femme mourante. Martin cède et arrive. Quand les évêques voisins, réunis pour l'ordination, le voient entrer avec son air humble, ses cheveux en

désordre et sa tunique de poil de chameau, ils le déclarent indigne de l'épiscopat et s'efforcent de l'écarter. Cette résistance irrite les habitants qui, par acclamation, l'élèvent au siège métropolitain.

En devenant évêque, Martin resta moine; il gouverna son Église comme un véritable monastère, sans apporter aucun changement au genre de vie dont il avait pris l'habitude à Ligugé. A une demi-lieue de Tours, dans un pli de la Loire, et au-dessous de la grotte de saint Gatien, il se fabriqua une cellule de bois, pour lui et un de ses archidiacres. Peu à peu, une centaine de moines s'y placèrent sous sa conduite, ayant chacun leur cellule, formée de planches ou creusée dans le roc vif. Dans ce monastère, nul ne possédait rien en propre; on se livrait à la contemplation, et l'on occupait les plus jeunes à transcrire des livres. La nourriture était des plus sobres, et l'on ne sortait que pour la prière et le repas, qui avaient lieu en commun. Beaucoup de ces moines devinrent évêques par la suite, et quelle église n'eût pas souhaité de tirer son pasteur du grand monastère (*Martini monasterium*, d'où l'on a fait Marmoutier)? Tout ce que Grégoire de Tours et Sulpice Sévère nous apprennent de son administration pastorale a le même caractère d'ordre, de zèle et de discipline.

Le vieux culte païen n'eut pas de plus redoutable ennemi que notre saint. On le voyait, accompagné de quelques religieux, parcourir le pays en renversant les monuments druidiques et les chênes consacrés en même temps que les statues des divinités romaines. Expéditions aussi dangereuses que pénibles; les cités acceptaient la loi du Christ, quand les campagnes s'obstinaient dans leurs coutumes superstitieuses, et c'est bien en ce sens que le mot de *paganus* signifiait à la fois paysan et païen. Souvent il arriva aux paysans de défendre les objets de leur culte avec un acharnement qui allait jusqu'à mettre en péril la vie de Martin; mais il n'opposait à leur colère que son corps exténué par le jeûne et couvert d'un cilice. Amboise, Louroux, Sauve, Langeais, Châtres et vingt autres endroits furent les théâtres de cette lutte contre l'ignorance et l'erreur, lutte accompagnée de miracles sans nombre, dont le plus admirable était le courage d'un seul croyant en face des fureurs les plus sauvages. A chaque autel renversé, à chaque idole, succédait, dans le

lieu même, une chapelle, un monastère, « afin de grefter, pour ainsi dire, la nouvelle foi sur les habitudes du passé ». Cette croisade contre l'idolâtrie, Martin la poussa de proche en proche, jusqu'à Autun d'une part, à Chartres et Paris de l'autre.

Fig. 276. — Jésus-Christ sur son trône couronne saint Martin. Fresque d'Orsel, à l'église d'Oullius, près de Lyon. XIXe siècle.

Si Martin était un homme simple de mœurs et de piété, il n'avait dans l'esprit et l'attitude rien de servile. Il faisait de l'obéissance à Dieu son premier devoir, tout en sachant commander au besoin. Bientôt il acquit dans toute la Gaule autant d'autorité par le renom de ses héroïques vertus que par la sagesse de ses conseils et la fermeté de sa conduite. Il

n'en faut pas d'autres preuves que sa mission auprès de l'empereur Maxime (384). Après le meurtre de Gratien, Maxime avait fait arrêter ou chasser de leurs sièges les évêques d'Occident qui avaient favorisé son rival ; Martin alla le trouver à la cour de Trèves, et, protestant contre l'intervention du pouvoir séculier dans les affaires ecclésiastiques, il mit en liberté tous les captifs. Ayant appris qu'après son départ, deux évêques espagnols avaient obtenu de l'empereur sentence de mort contre l'hérétique Priscillien et plusieurs prêtres, il reprit le chemin de Trèves pour demander qu'on épargnât, du moins, le reste de la secte. Un synode venait d'y être assemblé, qui devait juger cette question ; on voulut interdire à Martin l'entrée de la ville s'il ne s'engageait à conserver la paix avec ses ennemis. « Je promets, dit-il, de garder toujours la paix du Christ. » Combien ce voyage différait du précédent où il avait vu à ses pieds prince, évêques et courtisans, trop heureux d'obtenir du moine un regard ou une parole ! A peine l'empereur daigna-t-il le recevoir ; il ne promit rien, et, pour comble de dérision, Martin fut accusé d'être un fauteur d'hérésie et un tyran de l'épiscopat. Il s'éloigna en donnant carrière à ses larmes.

Dès lors, Martin rompit avec les affaires du monde ; il s'abstint de toute réunion d'évêques, de peur d'y rencontrer ceux qu'il regardait comme coupables d'une nouveauté criminelle et inouïe, la persécution sans merci de chrétiens égarés. Cependant, toujours pitoyable aux malheureux, il n'hésitait pas à implorer en leur faveur, et à passer, par exemple, toute une nuit agenouillé en prière à la porte d'un commissaire impérial, qui ne lui accorda que le lendemain la grâce de quelques condamnés. Un différend s'étant élevé parmi les clercs du bourg de Candes, à l'extrémité de son diocèse, le vieil évêque voulut s'y rendre, afin, disait-il, de finir ses jours par la paix ; mais il tomba malade, et mourut en ce lieu, vers 396, le 11 novembre, à quatre-vingts ans passés. Au chant des hymnes et des psaumes, avec une population innombrable et 2,000 moines pour cortège, son corps fut conduit en triomphe jusqu'au tombeau qu'on lui avait préparé à un quart de lieue de Tours. Telle fut la vénération de la chrétienté pour le grand apôtre, devenu patron d'une trentaine de villes, qu'au dire de son historien, à tout

voyageur venant de Gaule, on demandait aussitôt de parler de Martin. Il fut enterré à Tours, et jamais tombeau n'attira, en France, un si grand concours de fidèles.

12 NOVEMBRE.

SAINT NIL.

D'une famille illustre, il naquit vers 380 à Ancyre, de Galatie, ou, selon d'autres, à Constantinople. C'est dans cette dernière ville qu'il se fixa d'abord, et il en devint préfet, sous l'empereur Arcadius. Cette fonction ne l'empêcha de cultiver ni les lettres, ni l'éloquence, et l'on dit qu'il fut pendant quelque temps disciple de saint Jean Chrysostome. Il se maria, et il avait des enfants lorsque la crainte lui vint de perdre son âme dans ce milieu corrompu de la cour byzantine. Il résolut de se retirer dans un désert, et sa femme, de son côté, prit le voile, avec sa fille, dans un monastère d'Égypte. Quant à lui, accompagné de son fils Théodule, il gagna le mont Sinaï, pour mener la vie des anachorètes.

Ils se construisirent chacun une cabane et commencèrent à vivre dans les plus grandes austérités, ne se nourrissant que de fruits sauvages et d'herbes crues, ne mangeant souvent qu'une fois par semaine. La réputation de sainteté de Nil se répandit au loin, et de toutes parts on venait le consulter sur des cas de conscience, lui demander quelques-unes des maximes de la vie intérieure où il excellait; d'aucuns se fixèrent près de lui, et le Sinaï devint une autre Thébaïde.

Cependant les Arabes firent irruption au milieu des solitaires, mirent à mort quelques-uns des anciens et emmenèrent prisonniers les plus jeunes, parmi lesquels se trouva Théodule. Il fut mis en vente comme esclave, et les barbares, n'en trouvant point le prix qu'ils exigeaient, allaient le mettre à mort; mais un chrétien, pris de pitié, l'acheta pour le revendre à l'évêque d'Éleusis. Nil, ayant appris ce que son fils était devenu, se rendit auprès de l'évêque qui lui remit Théodule, sous la condition qu'ils consentiraient tous les deux à recevoir les ordres; et

ainsi fut fait. Il avait alors cinquante ans ; l'histoire ne nous apprend plus rien de lui, sinon qu'il mourut dans un âge avancé, pendant le règne de Marcien, vers 450. Saint Nil a laissé plusieurs traités ascétiques, écrits avec beaucoup de feu et de vivacité, et semés de réflexions judicieuses, entre autres celles-ci : « Pour arriver à connaître Dieu, commencez par vous connaître vous-même. — Le cœur de l'homme sans reproche est le vrai sanctuaire de la Divinité. — Celui qui cherche à pénétrer les mystères n'y croit pas. — Si vous désirez la vie véritable, tenez-vous toujours prêt à mourir. »

SAINT RENÉ.

Un jour de l'année 396 que Maurille, évêque d'Angers, passait dans le village qui s'appelle aujourd'hui la Possonnière, une dame de haute naissance, nommée Bononia, vint se jeter à ses pieds, et le conjura de lui obtenir du ciel un enfant, objet de tous ses désirs. Maurille adressa à Dieu de ferventes prières, et, un an plus tard, Bononia mettait au monde un fils, qu'elle offrit à Dieu. Mais il paraît que sa reconnaissance ne fut pas de longue durée, car elle omit de le faire baptiser. Quand cet enfant eut sept ans, il fut pris d'une maladie soudaine, et l'on reconnut qu'il se mourait; la mère se rendit en toute hâte à l'église de Saint-Pierre d'Angers, où Maurille célébrait alors la messe, et le supplia de venir, sans retard, conférer le baptême à son fils. L'évêque délibéra un instant s'il devait abandonner le saint sacrifice, ce qui est défendu par les canons, ou risquer de laisser un enfant mourir, par sa faute, hors de la communion chrétienne. Il crut pouvoir attendre, mais quand il arriva, le fils de Bononia était mort. Cet événement jeta Maurille dans une profonde tristesse; bien qu'il eût fait son devoir, il sentit comme un remords du malheur qui était arrivé, et se jugeant désormais indigne des fonctions de l'épiscopat, il résolut de se retirer au fond d'une solitude pour s'y purifier par la prière et la pénitence. Il s'enfuit dans les forêts désertes de l'Armorique, et vécut dans les larmes jusqu'à ce que Dieu lui eût fait connaître intérieurement que la

vie de l'enfant était accordée à son repentir. Il revint donc, fit ouvrir sa tombe et, à son appel, le cadavre se dressa. L'enfant fut aussitôt baptisé, et l'évêque lui imposa, en souvenir de sa résurrection, le nom de René (en latin, *Renatus*, né deux fois). Tel est le récit que la tradition nous a conservé.

René reçut l'instruction de l'école épiscopale, et le vœu de sa mère fut cette fois rempli ; élevé à la dignité d'archidiacre, il fut chargé d'administrer l'église de Chalonnes-sur-Loire. Maurille étant mort (426), René lui succéda sur le siège d'Angers. Toutefois, le fardeau de l'épiscopat parut bientôt insupportable au nouvel évêque, qui, prétextant un pèlerinage à Rome, alla se fixer dans une solitude près de Sorrente, en Italie. Il ne fit, il est vrai, que changer de diocèse, car ses vertus le firent choisir, dans la suite, comme évêque de la ville, où il mourut le 6 octobre 650. Inhumés dans la cellule qu'il avait habitée, ses restes furent transférés plus tard à Angers, et déposés, le 12 novembre 1012, dans l'église de Saint-Maurille. Le culte de saint René était jadis fort populaire en France, et une confrérie célèbre avait été instituée à Angers, dont il est le patron.

SAINT PATERNE.

Ses parents demeuraient à Coutances, où ils tenaient un rang distingué ; il y naquit, vers 680. Comme il semblait d'une nature douce et pieuse, on le destina dès son jeune âge à l'état ecclésiastique, et il fut envoyé au monastère bénédictin de Saxiacum, autour duquel devait naître le village de Saint-Pair, près de Granville. Ses études achevées, il y prit l'habit, et ses progrès furent si grands à la fois dans la science et dans la vertu que tous les religieux en faisaient leur modèle. Une secrète inspiration le poussa à s'expatrier. La vénération dont il était l'objet, ainsi que sa réputation de thaumaturge qui lui amenait de très loin une foule d'estropiés et d'infirmes confiants en son pouvoir, tout cela pesait à son humilité : il partit. Traversant la Normandie, il arriva à Paris, où l'évêque Hugues lui fit beaucoup d'accueil.

Ensuite, il remonta le cours de la Seine et s'arrêta au monastère de Jaulnes. Sa renommée, comme partout, l'y avait précédé ; l'abbé voulut le garder parmi ses moines, mais Paterne sentait qu'il n'avait pas encore atteint le but de son pèlerinage. Il se remit en route et rencontra un autre monastère, celui de Saint-Pierre-le-Vif, voisin de Sens ; la communauté manifesta la joie la plus vive en apprenant qu'il allait y fixer sa demeure.

Paterne y était depuis quelque temps, lorsqu'en se rendant à Jaulnes il fut attaqué par des voleurs, dans la forêt de Sergines. Dans le péril, il ne pensa pas à lui, mais seulement aux crimes dont ces malheureux chargeaient leur âme. Il leur peignit vivement l'indignité d'une telle vie et leur montra le sort qui les attendait après la mort, s'ils ne s'amendaient. Les brigands, furieux de ces reproches, se saisirent de lui, l'attachèrent à un arbre et lui tranchèrent la tête. Ce martyre eut lieu le 12 novembre 726. On éleva une église à l'endroit où son corps fut retrouvé, et ce fut l'origine du village de Sergines, qui l'a choisi pour patron.

13 NOVEMBRE.

SAINT BRICE.

Élevé par saint Martin dans le célèbre monastère de Marmoutiers, Brice profita d'abord des bons exemples qu'il avait sous les yeux, et fut admis dans les ordres. A ce moment déjà, sa conduite n'avait pas été sans reproches, et bientôt il devint un sujet de scandale par son orgueil et ses emportements. D'anciennes peintures le représentaient portant des charbons allumés dans un pan de son vêtement, ce qui serait, d'après le P. Cahier, le symbole même de son caractère. Saint Martin eut beaucoup à souffrir de la part de ce disciple ingrat, mais il ne voulut jamais consentir, malgré les sollicitations de son clergé, à le dégrader du sacerdoce et à le chasser de son église. Il connaissait le fond de son cœur, savait qu'il reviendrait à ses devoirs et qu'il serait

un jour plus ardent encore au bien qu'il ne l'avait été au mal. Peu à peu, en effet, il changea de vie, et, plein de confiance en lui, saint Martin le désigna comme son successeur sur le siège de Tours.

Brice, dès lors, devint un autre homme : il mit tout en œuvre pour faire oublier sa conduite passée, et pour expier par la pénitence les fautes qu'il avait commises. Tout le monde, cependant, ne crut pas à une si complète conversion ; il ne put échapper à des soupçons injurieux, et malgré la preuve de son innocence, il fut chassé de la ville. Il n'y rentra qu'après sept ans d'exil, et sur l'ordre du pape, qui lui fit rendre une tardive justice. Brice gouverna encore son diocèse pendant sept autres années, et mourut, rempli de mérites, le 13 novembre 444. Vers 580, Grégoire de Tours fit transférer ses restes à Clermont, en Auvergne, et le mit auprès du tombeau de saint Gal, son oncle.

14 NOVEMBRE.

SAINT SAENS.

Il menait une vie pieuse en Flandre, où il était né vers 620, lorsqu'arrivèrent dans ce pays les moines de Jumièges qu'y avait envoyés leur abbé Philibert pour diverses œuvres de charité. Il s'attacha à eux, les accompagna à leur retour en France et prit l'habit dans leur monastère. Il y porta au plus haut degré de ferveur la mortification et l'humilité que l'on pratiquait dans cette maison fameuse, où tant de religieux étaient fort avancés en perfection. La renommée le fit connaître à saint Ouen, évêque de Rouen, et à la cour de Thierri III. Les libéralités du roi ayant permis à saint Ouen de fonder une abbaye bénédictine dans le pays de Caux, en 675, d'un commun accord, ils y mirent Saens pour abbé; cependant, des documents donnent pour premier abbé à cette abbaye saint Leufroi. L'évêque l'honora toujours de son amitié, le consulta dans les affaires difficiles, et le choisit pour compagnon dans le pèlerinage qu'il fit à Rome avant sa mort. Saens lui survécut six ans

et mourut en 690. Saens est la forme française du nom latin Sidonius. On trouve une forme intermédiaire, Soudain, qui s'est également perpétuée ; le lieu où s'élevait jadis l'abbaye de Saint-Saens s'appelle le Camp-Soudain ; on y voit une fontaine vénérée dans le pays, et où l'on vient en pèlerinage.

15 NOVEMBRE.

SAINT LÉONCE.

Sa famille, qui habitait Saintes, était l'une des plus illustres et des plus riches de l'Aquitaine. Il naquit vers 510, embrassa d'abord la carrière des armes et servit avec gloire pendant la guerre que Childebert et Clotaire firent aux Visigoths. Il avait épousé Placidine, qui comptait parmi ses grands-parents l'empereur Avitus ; mais quand le peuple l'eut choisi en 541, pour succéder, sur le siège de Bordeaux, à Léonce l'ancien, il ne considéra plus sa femme que comme une sœur ; de son côté, elle fit vœu de continence. Dans l'exercice des fonctions épiscopales, Léonce trouva un emploi de sa fortune considérable : il construisit un grand nombre d'églises, celles de Saint-Vincent à Agen, de Saint-Nazaire, de Saint-Denis et de la Sainte-Vierge, à Bordeaux, celle de Saint-Eutrope, à Saintes, sa patrie. Il ne put assister que par le moyen d'un député au cinquième concile d'Orléans, mais on le voit au second et au troisième concile de Paris, tenus en 551 et 557. Il convoqua lui-même un synode principal à Saintes, où fut déposé l'évêque Émère, dont l'ordination avait été faite sans la participation du métropolitain de Bordeaux ; le concile avait élu à sa place un prêtre nommé Héracle, mais le roi Caribert, auquel on le présenta, refusa de le reconnaître, le chassa, l'exila, et fit réintégrer Émère, qui n'avait pourtant d'autre titre qu'un décret du roi Clotaire.

Après avoir été évêque de Bordeaux pendant vingt-quatre ans environ, saint Léonce mourut vers 565.

On associe la bienheureuse Placidine, sa femme, à la vénération dont il est l'objet.

SAINT LÉOPOLD.

Léopold, né vers 1070, était marquis ou margrave d'Autriche, fils de Léopold III de Babenberg et petit-fils par sa mère de l'empereur Henri IV. Dès son plus jeune âge, il montra beaucoup de penchant vers la dévotion : il lisait assidûment l'Évangile et cherchait à conformer sa conduite aux maximes qui l'avaient le plus frappé. Son bonheur consistait dans la prière et la pratique des bonnes œuvres, surtout celles de la charité.

A la mort de son père, en 1096, il se proposa, en prenant le gouvernement, de civiliser ses sujets et d'en faire de fervents chrétiens; il commença par diminuer les impôts, puis il réforma la justice et veilla à ce qu'elle fût rendue de la façon la plus intègre. Le peuple l'aimait jusque dans les sévérités auxquelles il se voyait quelquefois obligé de recourir; il exhortait lui-même les coupables à subir en esprit de pénitence le châtiment dû à leurs crimes. Dans la guerre entre le jeune Henri et Henri IV, il céda à des motifs religieux, et prit parti pour le fils contre le père, Henri IV s'étant rendu odieux par sa tyrannie envers ses sujets et ses entreprises contre le saint-siège; néanmoins, Léopold se repentit de cette conduite, et il en demanda pardon à Dieu. En 1106, il épousa Agnès, veuve de Frédéric, duc de Souabe; cette princesse, qui avait eu deux enfants de son premier mariage, en eut encore dix-huit pendant son union avec le margrave. Elle s'associa aux bonnes œuvres de son mari et l'encouragea dans les fondations pieuses qu'il entreprit : le monastère de Sainte-Croix, placé sous la règle de Cîteaux, et celui de Notre-Dame de Neubourg, desservi par des chanoines réguliers. Attaqué par Étienne II, roi de Hongrie, il le battit à deux reprises et agrandit à ses dépens le margraviat d'Autriche (1114). Ses grandes qualités, la sagesse de son administration, sa valeur, ses vertus, décidèrent plusieurs électeurs à lui offrir la couronne impériale après la mort d'Henri V, mais Lothaire l'ayant

emporté, il n'eut contre lui aucun ressentiment, se montra son vassal fidèle et dévoué, et l'accompagna dans son voyage d'Italie.

Léopold mourut le 15 novembre 1136, et fut enterré dans le monastère de Neubourg. Innocent VIII le canonisa en 1485.

16 NOVEMBRE.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS.

La grande figure de Grégoire de Tours domine toute la seconde génération des descendants de Clovis, car il fut de beaucoup le plus honnête et le plus illustre personnage des temps qui l'ont eu pour historien.

Né le 30 novembre 544, en Auvergne, il se nommait Georges-Florent, et prit le nom de Grégoire à son avènement au siège épiscopal. Par son père Florent et par sa mère Armentarie, il se rattachait à l'aristocratie celtique. Élevé par saint Gall, son oncle, qui lui conféra la tonsure, il passa ensuite sous la direction sévère de saint Avit, et, négligeant la grammaire et les études profanes, apprit simplement à lire les Psaumes, les Évangiles et les Épîtres dans la Vulgate. Parvenu au diaconat, il entreprit un pèlerinage au tombeau de saint Martin pour remercier Dieu de l'avoir guéri d'une maladie dangereuse à laquelle il avait failli succomber. Il se fit connaître si avantageusement à Tours que le clergé et le peuple l'élurent pour évêque, à la place de saint Euphronius, son parent, qui venait de mourir. Les députés chargés de lui annoncer son élection le trouvèrent à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie, et il fut sacré en sa présence par Gilles, archevêque de Reims, le 24 août 573.

Dès son installation, Grégoire, en vertu des prérogatives attachées à la dignité épiscopale, se vit investi d'une suprême influence sur les affaires de la ville, et obligé, par suite, d'intervenir dans de graves différends politiques; mais ce prêtre chétif, débile, de petite taille, avait une âme élevée, un caractère indépendant et énergique; il ne savait pas

trembler, et, fort de la moralité chrétienne, il lutta, souvent avec bonheur, contre les instincts sauvages des princes mérovingiens. En 575, Théodebert périt assassiné. Le duc Gontran, accusé de complicité dans le crime, se réfugie dans la basilique de Saint-Martin. Un lieutenant de Chilpéric le poursuit, réclame le fugitif qui lui est refusé, traverse la Loire, et pénètre à cheval dans l'enceinte, regardée comme inviolable. Au moment où il s'avance sous la voûte du temple, il est saisi d'épouvante, ramène ses soldats en arrière, et Gontran est sauvé. En 576, le jeune Mérovée vient, avec Brunehaut, sa femme, chercher asile à Tours contre la fureur de Frédégonde. Cette fois, c'est Chilpéric lui-même qui s'élance sur les traces de son fils et somme Grégoire de le livrer; l'évêque demeure inflexible, et le roi, n'osant user de violence, condescend à capituler avec le prince rebelle. En 577, un concile est assemblé à Paris pour juger l'évêque de Rouen Prétextat, coupable d'avoir béni le mariage de Mérovée : tous les assistants le condamnent, à l'exception de Grégoire, qui, seul, ne craint pas de braver la toute-puissante Frédégonde.

Il y avait à Tours un gouverneur nommé Leudaste, qui, à force d'intrigue et d'audace, s'était élevé à une grande fortune. Quand il vit Grégoire si mal noté dans l'esprit de la reine de Neustrie, il s'abandonna sans aucune retenue à l'intempérance de ses passions, n'épargnant pas même aux lieux les plus saints l'affront de ses pilleries avides. Puis il alla jusqu'à dénoncer l'évêque comme un partisan déclaré de la race de Sigebert, qui, par des manœuvres secrètes et des outrages publics à la personne royale, préparait les voies à une éclatante trahison. Cité à comparaître devant une assemblée de prélats convoquée, en 580, à Brainne, Grégoire fut renvoyé absous, et son calomniateur exilé. Au zèle pour le maintien de la discipline, ainsi qu'il le montra dans son démêlé avec Félix, évêque de Bordeaux, il joignait une ardeur plus vive encore pour la pureté de la foi. Il défendit la divinité de Jésus-Christ contre les juifs, les ariens, et surtout contre Chilpéric, qui, comme on sait, s'occupait de théologie; le roi lui ayant exprimé ses doutes sur la Trinité et rédigé un projet d'édit, où il anéantissait la distinction des personnes divines, il lui en signala les erreurs avec une fermeté vrai-

ment apostolique. Après avoir présidé aux funérailles de sainte Radegonde (587), il se rendit à Metz auprès de Childebert, et réussit à négocier la paix entre lui et le roi de Bourgogne. Jusqu'à la fin de sa vie, il travailla de son mieux à l'union des princes mérovingiens, seul moyen de consolider la domination des Francs dans les Gaules. Ce fut là un de ses plus grands soucis. « Que faites-vous, ô rois ! » écrit-il. « Que voulez-vous ? que cherchez-vous ? Vous habitez des maisons de délices, vos celliers regorgent de vin, de froment et d'huile ; vos trésors, de monceaux d'or et d'argent. Une seule chose vous manque, la grâce de Dieu, parce que vous ne voulez point la paix. »

Grégoire mourut à Tours, le 17 novembre 595. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire des Francs,* qui fait tout le fond de nos premières annales. Le style en est grossier et la narration confuse ; mais on trouve dans ses récits, toujours sincères et animés, les documents les plus curieux sur l'état des peuples et de l'Église à cette époque barbare. La mémoire de saint Grégoire est honorée le 16 novembre.

17 NOVEMBRE.

SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE.

Il s'appelait Théodore, et ce ne fut que beaucoup plus tard, probablement lors de son baptême, qu'il reçut le nom de Grégoire. Il naquit vers 210, à Néocésarée (Pont), où habitaient ses parents, qui étaient païens. Son éducation fut très soignée, et, comme il se destinait au barreau, il alla étudier la jurisprudence à Béryte (aujourd'hui Baïrout). Dans un voyage qu'il fit la même année à Césarée, il se rencontra avec Origène, qui s'y était retiré, pour fuir les poursuites de Démétrius, évêque d'Alexandrie, et il s'attacha à lui. La persécution de Maximien le contraignit de sortir de Césarée, en 235 ; il alla passer trois ans à Alexandrie et y compléta ses études philosophiques. De retour à Césarée, il retrouva Origène et profita si bien de ses leçons qu'il voulut se convertir et recevoir le baptême, de longues et sérieuses méditations l'ayant con-

vaincu de l'excellence du christianisme. Dans sa ville natale, où il revint alors, on s'attendait à le voir tirer parti de ses talents, mais au grand étonnement de ses compatriotes, il abandonna tout ce qu'il possédait et se retira à la campagne, en un lieu solitaire. C'était, aux yeux du monde, une folie; Phédime, archevêque d'Amasée, en jugea autrement : il vit en Grégoire un vrai chrétien et résolut de le faire évêque de Néocésarée, ville toute païenne et qui ne possédait encore que dix-sept chrétiens. Après bien des résistances, il accepta, et un de ses premiers actes fut de mettre par écrit le symbole de la foi; le manuscrit en resta déposé à l'église, les fidèles purent le consulter, et dans la suite, grâce à la rigueur de la doctrine qui y était exposée, Néocésarée fut préservée de la contagion de l'arianisme. C'est dans ce temps que le nouvel évêque se trouva doué de ce pouvoir surnaturel qui lui fit accomplir tant de miracles, d'où lui vint le surnom de *Thaumaturge*. Les prodiges qu'il opérait eurent plus de poids que sa parole sur la population corrompue de la ville; les conversions furent bientôt nombreuses, les prêtres eux-mêmes abandonnaient leurs idoles.

Pendant la persécution de Dèce (250), Grégoire conseilla sagement aux chrétiens de fuir plutôt que de s'exposer à faiblir dans les supplices, et, grâce à cette recommandation, nécessaire surtout avec de nouveaux convertis, il n'eut à déplorer aucune apostasie; lui-même s'était réfugié dans un désert avec son diacre. Quand l'apaisement se fut fait, il parcourut tout son diocèse, instituant des fêtes anniversaires en l'honneur des martyrs qui venaient de souffrir pour la foi. Il montrait en chaque chose un ferme esprit de justice. Lorsque les barbares, après avoir ravagé la Thrace et la Macédoine, passèrent en Asie Mineure, où ils brûlèrent le temple de Diane, à Éphèse, des chrétiens qui avaient été pillés par eux ne se firent pas conscience de s'approprier le butin oublié ou abandonné, ce qui lui donna lieu d'écrire l'Épître canonique, où il défend scrupuleusement le principe de la propriété. En 264, il se tint un concile à Antioche pour condamner Paul de Samosate, ce précurseur d'Arius; Grégoire et Athénodore, son frère, sont nommés les premiers parmi ceux qui souscrivirent aux décisions de l'assemblée. L'hérétique dissimula assez ses erreurs pour éviter la censure personnelle, et l'on

ne sait si Grégoire assista au second concile d'Antioche où Paul fut formellement condamné, en 270. C'est, en effet, l'année que l'on assigne pour la mort de notre évêque.

SAINT AIGNAN.

C'était en 451. Orléans venait d'apprendre la marche d'Attila contre les Visigoths ; comme la ville était sur le chemin de Toulouse, les habitants se préparèrent à la lutte et au siège qu'ils allaient avoir à soutenir. Isolés, au milieu des Alains douteux, sinon traîtres, ils demandèrent le secours des Romains, et ils dépêchèrent à Aétius, patrice des Gaules, qui siégeait à Arles, leur évêque Aignan (*Amianus*). Né vers 358, dans la capitale de la Gaule Viennoise, de parents d'origine hongroise, catholiques, qui fuyaient la persécution des Goths ariens, il avait d'abord vécu dans la solitude, puis était venu à Orléans se mettre sous la direction de l'évêque, saint Euverte. A sa mort, le peuple l'avait choisi pour pasteur. Il appartenait à cette race héroïque d'évêques que produisit le cinquième siècle, et qui, hommes de savoir et de piété, devenaient dans les périls publics les magistrats naturels de leurs cités. Le peuple donnait volontiers à leur bâton pastoral la signification de bâton de commandement, et les barbares voyaient avec appréhension ces généraux sans cuirasse ni épée dont ils ne calculaient pas bien toute la puissance ; ils tremblèrent plus d'une fois devant eux.

Arrivé à Arles, Aignan n'eut point de peine à persuader à Aétius que sa présence était nécessaire à Orléans ; la ville tiendrait jusqu'au 14 juin. Aétius promit d'arriver au jour marqué, et l'évêque reprit sa route en hâte. Il était à peine rentré dans Orléans qu'Attila y mettait le siège. Un autre secours était nécessaire, celui des Visigoths, qui préféraient attendre l'ennemi chez eux ; il l'obtint par l'intermédiaire d'un grand personnage, nommé Avitus, qui avait été l'ami d'Alaric et avait conservé de l'influence sur Théodoric, son fils, alors roi. Les Visigoths promirent aussi leur concours. D'ailleurs, le nom seul du généralissime romain soulevait au loin l'enthousiasme des peuples ; toutes les Gaules vinrent se ranger derrière lui. Cependant les Huns, inhabiles

aux grosses machines de guerre, criblaient les assiégés d'une grêle de flèches qui tuaient quiconque se montrait à découvert. Pour ranimer les courages, l'évêque fit promener en procession sur les remparts les reliques de son église, il se prodiguait en exhortations, en démarches ; ce fut en vain. Les assiégés l'accusèrent même de les avoir trompés en les leurrant d'un secours imaginaire. La ville se rendit, et Aignan fut chargé de porter les conditions au roi hun. Attila n'en accepta aucune : le pillage fut entrepris méthodiquement ; les chariots enlevaient le butin à mesure, lorsqu'une clameur s'éleva qui paralysa les vainqueurs. Aétius et Thorismond, fils de Théodoric, accouraient à toute bride en tête de la cavalerie romaine. Le combat, commencé aux portes d'Orléans, se continua dans les rues : les Huns furent massacrés en grand nombre, mais Attila fit sonner la retraite ; le lendemain, il avait disparu.

Telle fut cette fameuse journée du 14 juin 451. Le glorieux évêque ne survécut que deux ans, jusqu'au 17 novembre 453, jour où il mourut dans sa quatre-vingt-quinzième année. On l'inhuma dans l'église du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, dont il avait été abbé. Plus tard, Robert, roi de France, lui éleva une église à Orléans, et ses reliques y furent transférées en grande cérémonie. Saint Louis, qui avait à ce saint une dévotion particulière, fit faire pour ses reliques une châsse nouvelle, qu'il voulut avoir l'honneur de porter lui-même, lors de la seconde translation.

SAINT HUGUES DE LINCOLN.

Né en 1140, Hugues appartenait à une des meilleures familles de la Bourgogne, et il fut élevé avec soin dans une maison de chanoines réguliers où il fit profession. Étant allé, à dix-neuf ans, visiter la grande Chartreuse, il se prit d'un tel amour pour cette vie cénobitique, qu'il demanda et obtint d'y prendre l'habit. Au bout de dix ans, on le choisit pour procurateur. Il s'acquit une grande réputation de prudence et de sainteté, qui le fit connaître par toute la France. Henri II, d'Angleterre, le chargea d'achever d'établir la maison de Witham, dans le Somerset,

où il avait récemment appelé des chartreux. Le roi, l'ayant vu à l'œuvre, apprécia vivement ses mérites et avoua un jour qu'il ne saurait jamais lui refuser aucune grâce. Le siège épiscopal de Lincoln était vacant depuis plusieurs années; il y fut élu unanimement, sur le conseil d'Henri, et sacré, malgré ses résistances assez vives, par Baudoin, archevêque de Cantorbéry (21 septembre 1186).

Hugues s'occupa de réformer la distribution des bénéfices, et de ne les laisser conférer désormais qu'aux prêtres pieux et éclairés, et, en récompense de services rendus à l'Église. Sur ce point il résista au roi lui-même, qui fut obligé de reconnaître la sagesse de cette résolution. Il n'usa jamais de son ascendant sur Henri que pour prendre la défense des pauvres et des faibles, ne craignant pas de le réprimander au sujet des exactions dont il faisait souffrir ses sujets. Avec Richard qui lui succéda, il tint la même conduite, et refusa énergiquement d'autoriser, dans sa juridiction, une nouvelle levée d'impôts, que le roi avait demandée pour guerroyer contre le roi de France, lui faisant en même temps des reproches de ce qu'il opprimait le peuple. C'est cette conduite hardie qui fit surnommer Hugues « le Marteau des rois ». Très ferme en ce qui concernait les droits de l'Église et son indépendance, il défendait à ses religieux de s'immiscer dans les affaires de l'État, et donnait l'exemple de cette réserve, préférant d'occuper ses loisirs en bonnes œuvres, visite des malheureux et des hôpitaux, soins donnés aux lépreux. Pendant la construction d'une église à Lincoln, il mit volontiers la main à la besogne, apportant lui-même des pierres à l'édifice. Étant tombé malade d'une fièvre aiguë, il mourut peu de temps après, à Londres, le 17 novembre 1200.

---

18 NOVEMBRE.

SAINTE HILDA.

Le premier couvent de femmes de la Northumbrie fut fondé, vers 645, à Hartlepool, par une dame du pays, du nom de Heia. Quand elle

se fut retirée dans la solitude, l'évêque Aïdan la remplaça à la tête de la communauté par une descendante d'Odin et d'Ella, Hilda, petite-nièce d'Edwin, le premier roi chrétien de Northumbrie. Née dans l'exil, en 614, pendant la domination d'Ethelfrid, chez les Saxons de l'Ouest, où son père avait péri de mort violente, elle était rentrée avec sa mère, lors de la restauration de sa race, en 617. Baptisée en même temps qu'Edwin par l'évêque Paulin, elle avait vécu vingt-trois ans au milieu de sa famille, très noblement, dit Bède, avant de se consacrer à Dieu.

Elle prit le voile en France, soit à Luxeuil, soit à Chelles, où devait mourir religieuse sa sœur Hereswitha, reine d'Est-Anglie. Rappelée par Aïdan, elle séjourna dans un petit domaine solitaire, sur les bords de la Wear, jusqu'au jour où il lui donna le gouvernement de Hartlepool, en 649. Les libéralités du roi Oswy, vainqueur des Merciens, lui permirent, en 658, d'établir un nouveau couvent à Streaneshalch, appelé depuis Whitby, sur les falaises qui dominent la mer du Nord. C'était une construction grandiose et pittoresque, et, comme son nom primitif signifie « la baie du fanal », il est probable que les tours du monastère servirent de phare aux pêcheurs de la côte.

Hilda demeura pendant trente ans à la tête des deux maisons, et à Whitby comme à Hartlepool, elle déploya une capacité singulière pour la direction des âmes ; son influence s'étendit au dehors ; Aïdan, qui l'avait dirigée jadis, venait maintenant prendre les conseils de l'abbesse, et non seulement les évêques, mais aussi les rois et les princes de sa famille et ceux des royaumes voisins.

Au monastère de femmes était joint à Whitby un monastère d'hommes, selon un usage fort répandu en pays de rit celtique et qui fut apporté en France par les moines irlandais ; ce fut un séminaire de missionnaires et même d'évêques, d'où sortirent nombre d'hommes remarquables. Hilda, qui avait de l'éloquence et qui adressait chaque jour des exhortations à ses religieux, les encourageait aussi à l'étude des lettres, tant sacrées que profanes ; elle protégea le premier poète anglo-saxon, Ceadmon, l'admit parmi les moines, recueillit ses précieuses poésies et lui fit traduire en langue populaire les Évangiles et la plus grande

partie de l'Ancien Testament. Sept ans de cruelles souffrances la conduisirent à son dernier jour, qui arriva en 680.

SAINT ODON DE CLUNY.

Considéré comme l'un des restaurateurs de la vie monastique, Odon fut en même temps un des hommes les plus savants de son temps. Né dans le Maine, en 879, d'une famille seigneuriale, il fut élevé par un prêtre; puis Foulques le Bon, comte d'Anjou, le garda quelque temps près de lui. Il servit ensuite Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, mais dès l'âge de seize ans, il se sentit appelé à Dieu, et il était admis parmi les chanoines de Saint-Martin de Tours. L'étude devint alors une de ses principales occupations; il reprit les auteurs profanes, et les abandonna pour les œuvres des Pères. La lecture de la règle de saint Benoît fit sur lui une si vive impression, qu'il commença de la pratiquer, sans l'avoir professée. Le désir de se perfectionner l'attira à Paris, où il suivit les leçons publiques de Remi d'Auxerre; il étudia sous ce maître habile la plupart des arts libéraux, mais avec une prédilection pour la musique, qu'il connut mieux qu'homme de son siècle. Revenu à Tours, il n'y resta guère et se mit bientôt en quête d'un monastère bénédictin. Il le trouva à la Baume, en Bourgogne; l'abbé Bernon le reçut avec joie (909), et s'apercevant qu'il était lettré, le chargea d'enseigner la jeunesse. Odon apportait avec lui sa bibliothèque, qui se composait de cent volumes.

En 927, Bernon étant mort, les moines choisirent Odon pour supérieur, et le conduisirent presque de force à l'évêque, qui lui donna la bénédiction abbatiale. Cluny, dépendance de la Baume et où il alla résider, devint, grâce à ses efforts, une maison modèle. L'étude, le bon ordre, l'exacte discipline qu'il y établit en firent la plus célèbre école de la chrétienté. Ce fut de là que l'observance régulière se communiqua à tant d'autres monastères, qui formèrent l'ordre de Cluny, et se répandirent en grand nombre sur l'Espagne et l'Italie. Odon en était

regardé comme le chef suprême, et sa réputation alla fort loin. Les papes l'appelèrent souvent à Rome, soit pour prendre conseil de lui en des affaires difficiles, soit pour qu'il servît de médiateur entre des princes italiens près d'en venir aux mains; il rétablit ainsi en bon accord le roi Hugues et Alberic, patrice des Romains. Il fit à Rome trois voyages, peut-être quatre, de 936 à 942; attaqué, pendant le dernier, d'une violente fièvre, il voulut être ramené en France près du tombeau de saint Martin, pour lequel il avait une dévotion particulière. Arrivé à Tours, il y mourut le 18 novembre 942.

La sainteté d'Odon fut reconnue aussitôt après sa mort, et son culte suivit de près. Ses disciples, surtout, lui portaient une vénération profonde; il y eut parmi eux plus d'un homme remarquable, et rien ne prouve mieux le mérite de l'abbé de Cluny. Il laissait de nombreux et intéressants ouvrages, touchant la théologie, la discipline, l'histoire de son temps, la musique, ainsi que des hymnes en l'honneur de divers saints, qui furent adoptées dans beaucoup d'églises.

19 NOVEMBRE.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

Hermann, landgrave de Thuringe et de Hesse, comte palatin de Saxe, était un des princes les plus puissants qui régnaient en Allemagne au commencement du treizième siècle. La Hongrie était alors gouvernée par André II, qui avait pour épouse Gertrude de Méranie : de leur mariage était née, en 1207, une fille, Élisabeth. Quand elle eut quatre ans, Hermann demanda sa main pour son fils Louis qui en avait onze, et les deux enfants furent fiancés. Emmenée en Thuringe, à Eisenach, Élisabeth grandit en sagesse et en piété avec les années, et elle montrait déjà une si grande humilité que les personnages de la cour et Agnès, sa future belle-sœur, ne lui témoignaient que du mépris. Mais l'amour de Louis la soutenait au milieu de ces premières épreuves;

ils avaient l'un pour l'autre l'affection la plus tendre, et en 1220 ils se marièrent.

Louis était très pieux ; c'était un chevalier de courtoisie parfaite, ayant pour devise : « Piété, chasteté, justice. » Élisabeth avait une beauté aussi exquise que son âme, mais dont elle ne tirait nulle vanité. Dès les premiers temps, elle mortifia sévèrement son corps ; quand son époux était absent, elle veillait toute la nuit en prière : elle prit toujours garde qu'il ne souffrît pas de ses pénitences, et avec lui, comme avec tous, son visage et son parler étaient toujours avenants et gais. La plus grande partie de son temps était consacrée aux malheureux : c'étaient ses mains qui répandaient les aumônes ; à pied, seule, elle parcourait les campagnes, chargée de vivres, de vêtements, d'argent. Un jour qu'elle cheminait ainsi, elle se trouva au détour d'un chemin, en face de son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir plier sous le faix, il lui dit : « Voyons ce que vous portez ; » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait contre sa poitrine. Il regarda, mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie ; et pourtant ce n'était pas la saison des fleurs. Il comprit la protection miraculeuse que Dieu donnait à sa femme pour avoir suivi, dans ses bonnes œuvres secrètes, le précepte de l'Évangile.

Fig. 277. — Sainte Élisabeth de Hongrie. D'après une peinture de fra Angelico. XVe siècle.

En 1226 ils se séparèrent pour la première fois ; Louis fit avec l'empereur Frédéric II la campagne contre les Bolonais et assista à la grande diète de Crémone. En récompense de ses services, l'empereur

lui donna tout le pays qu'il pourrait conquérir en Prusse et en Li-

Fig. 278. — Sainte Élisabeth de Hongrie soignant les lépreux, par Murillo. XVIIe siècle.

thuanie, où il se proposait d'aller porter la foi chrétienne. Le projet qu'il ne put accomplir fut mis à exécution par l'ordre Teutonique, dont son

frère Conrad était un des chefs. Élisabeth gouverna sagement en son absence, bien qu'avec une prodigalité peut-être excessive envers les pauvres, ses favoris ; elle leur fit, en effet, distribuer tout le trésor ducal, la somme énorme, pour l'époque, de 64,000 florins d'or ; elle en nourrit neuf cents tous les jours. Deux nouveaux hospices furent fondés à Eisenach, dont l'un existe encore, celui de Sainte-Anne, ainsi que des asiles pour les enfants abandonnés ou orphelins. Elle allait soigner les malades elle-même ; une source où elle lavait le linge de ses mains a conservé le nom de « fontaine d'Élisabeth ». A peine de retour, Louis se croisa à l'appel de Frédéric II, et reçut la *Fleur du Christ,* signe de ralliement en forme de croix. Il n'osait apprendre sa résolution à sa femme ; mais un jour, en fouillant dans son aumônière, elle y trouva la croix, et tomba par terre sans connaissance. Après des semaines de larmes, laissant sa femme à demi-morte de douleur, il partit pour ne point revenir.

Élisabeth prit dès lors le deuil des veuves, qu'elle ne devait plus quitter. D'autres épreuves l'attendaient. Son beau-frère Henri s'empara du duché, et la jeta hors du palais avec ses quatre enfants, en faisant défense à tous de lui donner refuge ou de lui porter secours. Elle erra donc par les rues, comme une mendiante, ne trouva à se loger que dans une misérable taverne, et fut bientôt réduite à la misère, dans une ville qui devait tant à sa charité. Pour comble d'infortune, ses enfants lui furent ravis, mais elle ne tarda pas à se féliciter que les maux dont elle eut à souffrir leur fussent épargnés. Dieu la soutint en ces jours sombres, jusqu'à ce que son oncle, le prince-évêque de Bamberg, l'eût recueillie et installée au château de Botenstein. Il lui assigna un revenu et voulut même la marier, mais Élisabeth demeura fidèle à son mari. Ses enfants lui furent rendus, et elle reçut un autre trésor, les restes de celui qu'elle pleurait. Les seigneurs qui les avaient apportés à leur retour de Palestine entreprirent de lui faire rendre justice, et ils y réussirent. Henri reconnut les droits de son neveu Hermann, et se contenta de la régence. Quant à Élisabeth, elle se retira à Marbourg ; elle y prit l'habit de Saint-François et se fit construire une maisonnette de bois et de terre glaise, auprès du couvent des Frères Mineurs. Le

pape Grégoire IX, informé de sa retraite, la mit sous la direction de Conrad de Marbourg, qui prit un grand empire sur elle et la conduisit au sommet de la perfection chrétienne. Elle obéissait comme un enfant à ce moine dur et souvent violent, qui ne comprenait qu'à demi la tendresse de sa nature, et ne réussit pas à la détacher complètement de ses enfants, qu'elle aimait à la passion ; sur ses derniers jours, cependant, elle eut la force de se résoudre à cet amer renoncement.

Sa vie à Marbourg fut des plus humbles et des plus dévouées ; tout l'argent qu'elle avait gardé allait aux malheureux, car elle se nourrissait à peine et d'aliments grossiers préparés de ses mains. Plus que jamais, elle fut la servante des pauvres, des malades, des lépreux, alors un objet d'horreur pour tous ; elle lavait et baisait leurs ulcères. La prière, au milieu de ces travaux charitables, la délectait et emplissait son âme d'une joie divine, qui illuminait son visage, et si elle pleurait encore, c'était de reconnaissance pour Dieu, qui lui permettait de se consacrer tout entière à lui. Après deux ans de cette existence angélique, elle rendit l'âme, sans agonie, dans la nuit du 18 novembre 1231 ; elle venait d'accomplir sa vingt-quatrième année.

On l'inhuma dans la chapelle de l'hôpital Saint-François qu'elle avait fondé, et dès lors commencèrent les miracles sans nombre qui ont illustré son tombeau.

---

20 NOVEMBRE.

SAINT EDMOND.

Fatigué de la couronne et désireux d'aller à Rome finir ses jours dans la pénitence, Offa, roi d'Est-Anglie, abdiqua, en désignant pour son successeur le prince Edmond, âgé de quinze ans, et qui descendait des anciens rois du pays. Couronné le jour de Noël 855, au château de Bury, il gouverna avec une remarquable sagesse, montrant de précoces qualités morales et religieuses. Se défiant des courtisans et des faux conseillers, il voulait tout voir par ses yeux, tout entendre par

ses oreilles, tant il craignait l'infidélité des rapports et les manœuvres des passions humaines. Son unique ambition était de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets; de là, son zèle pour la justice, la religion et les bonnes mœurs.

Il y avait quinze ans qu'il régnait, lorsque les Danois débarquèrent dans ses États sous la conduite de Hingnar et Hubba, deux de leurs chefs (870); ils y passèrent l'hiver et allèrent ravager, l'été suivant, la Mercie et la Northumbrie. Bien qu'ils eussent signé une trêve avec les Est-Angles, ils revinrent menaçants, et Edmond mit une armée en campagne. D'abord vainqueur à Hetford, il fut forcé de se replier, sous le nombre, au château de Framlingham, puis à Hoxon, où les envahisseurs s'emparèrent de sa personne, dans une église dont il avait fait sa retraite. Hingnar proposa de lui laisser son royaume à condition qu'il le reconnaîtrait pour suzerain et lui paierait tribut; mais Edmond refusa de régner à ces conditions, qui mettaient son peuple chrétien à la merci d'un païen et d'un barbare. Ne pouvant venir à bout de sa fermeté, furieux de lui entendre dire qu'il préférait mourir que d'offenser Dieu, Hingnar le fit attacher à un arbre, fouetter au sang, puis cribler de flèches. On mit fin à ce supplice en lui tranchant la tête (870). Son corps fut transféré à Saint-Edmundsbury, où le roi Canut devait construire en son honneur une église et une abbaye, l'une des plus belles qu'ait possédées l'Angleterre.

---

21 NOVEMBRE.

SAINT COLOMBAN.

Celui qui devait être le rival de saint Benoît, comme fondateur d'un institut monastique, naquit en 543, dans la province de Leinster, en Irlande. Initié dès son enfance aux lettres et aux arts libéraux, il se sentit poussé vers le cloître par le désir de fuir les tentations de la jeunesse. Il se réfugia au célèbre monastère de Bangor, qui comptait alors plus de 3,000 religieux, mais son séjour y fut d'assez courte durée.

Vers 573, il partait avec douze de ses compagnons, et, traversant la Grande-Bretagne, venait débarquer dans les Gaules.

Le cours de ses pérégrinations apostoliques amena Colomban en Bourgogne, où il fut bien accueilli par le roi Gontran, qui lui fit don du domaine d'Annegray. C'est là qu'il établit sa première maison, et bientôt, le nombre de ses moines grandissant sans cesse, il obtint d'en fonder une seconde à Luxeuil (590). Cette ancienne colonie romaine, redevenue un lieu sauvage, fut en peu d'années l'un des monastères les plus prospères du pays franc. Les disciples affluaient, la renommée de Colomban s'étendait; les nobles apportaient leurs richesses au moine irlandais, et parfois le sacrifice de leur chevelure et de leur liberté. Sous sa forte main, le travail et la prière avaient pris, à Luxeuil, des proportions inouïes jusqu'alors. Tous, riches et pauvres, y étaient également astreints aux travaux de défrichement que Colomban dirigeait en personne, et les malades n'en étaient exemptés qu'à la dernière extrémité. « C'est au prix de ce labeur perpétuel et excessif, » dit Montalembert, « que la moitié de notre pays et de l'ingrate Europe ont été rendues à la culture et à la vie. » Ces fécondes luttes contre la nature ne furent malheureusement pas les seules qu'eut à livrer Colomban : sa prospérité, son influence, et aussi son caractère autoritaire, soulevèrent contre lui l'animosité des évêques. De ces querelles, où les torts furent partagés, on ne sait presque rien; elles avaient en partie pour cause la question de la Pâque. Ces dissensions, qu'un synode apaisa néanmoins, ne furent pas sans diminuer le prestige de Colomban et sans hâter l'heure de ses disgrâces.

Thierry II, qui avait succédé à Gontran, sous la tutelle de Brunehaut, menait, comme la plupart des rois francs, une vie désordonnée; Colomban lui en fit de vifs reproches, et un jour que Brunehaut lui présentait les fils du roi, nés hors mariage, il refusa de les regarder et leur témoigna un tel mépris, que la vieille reine en conçut pour l'abbé de Luxeuil une haine mortelle. Elle fit d'abord défendre à ses religieux de sortir de leurs monastères, et à qui que ce fût de communiquer avec eux. Colomban alla trouver le roi et obtint satisfaction; mais Thierry, qui avait promis de s'amender, retomba dans ses fautes; Colomban lui

écrivit une lettre véhémente et le menaça d'excommunication. Devant cette audace, Brunehaut ne se contint plus, et les leudes faisant cause commune avec elle, il fut arraché de Luxeuil et conduit à Besançon. Après quoi, on établit une sorte de blocus autour de l'abbaye. Les moines rentrèrent bientôt en grâce ; pour Colomban, qui n'avait pas craint de revenir à Luxeuil, il reçut l'ordre de partir sur-le-champ « et de s'en aller d'où il était venu ». Tous ses frères voulaient le suivre, mais Brunehaut, ne se souciant pas de ruiner le grand établissement dont la Bourgogne était fière, empêcha de partir les moines qui n'étaient pas d'origine irlandaise ou britannique (610).

Colomban prit avec les siens le chemin d'une patrie qui n'était plus pour lui que l'exil. Le voyage fut douloureux et rendu plus pénible encore par l'interdit qui pesait sur eux : nul ne devait leur donner de vivres, nul ne devait les abriter sous son toit, à peine de l'amende énorme de 600 deniers. A Orléans, en particulier, les habitants furent inflexibles, hormis une femme syrienne, de cette colonie d'Orientaux dont la présence en Gaule est déjà signalée sous Childebert Ier. Elle leur demande d'où ils viennent, et l'ayant su, leur offre l'hospitalité, disant, non sans mélancolie : « Moi aussi, je suis comme vous, une étrangère : je viens du lointain soleil d'Orient. » Arrivé à Nantes, la pensée de Colomban se tourna vers Luxeuil et il écrivit à ses frères une longue lettre, très belle et très touchante. Ses compagnons étaient déjà embarqués ; comme il allait les rejoindre dans une chaloupe, la mer jeta le navire sur la plage. Alors le capitaine fit mettre les moines à terre et, à la marée suivante, s'éloigna sans les attendre. Colomban revint sur ses pas, puis se dirigea vers Soissons, où Clotaire II, l'ennemi de Brunehaut, lui fit l'accueil le plus empressé. De là, il se rendit à Metz et, sur son passage, les chefs de la noblesse franque lui amenaient leurs enfants pour qu'il les bénît.

Il avait toujours souhaité d'aller porter l'Évangile aux païens ; ce bonheur lui fut accordé. Il remonta le Rhin et ses affluents jusqu'au lac de Zurich, séjourna à Tuggen, à Arbon, et se fixa enfin à Bregentz, sur le lac de Constance. Secondé par son disciple Gall, il réussit à former une petite chrétienté parmi les Suèves et les Alamans ; l'hostilité

des populations entrava ses efforts, et Bregentz étant tombé, avec toute l'Austrasie, au pouvoir de Thierry, il partit. Passant les Alpes, il arriva chez les Lombards; le roi Agilulfe lui attribua le domaine de Bobbio, dans les Apennins, où il fonda un monastère. Il devait y mourir bientôt après, le 21 novembre 615, ayant donné à l'esprit monastique l'impulsion la plus puissante, la plus rapide qu'il eût encore reçue en Occident. Les colonies de Luxeuil couvrirent bientôt la France; nos plus illustres abbayes, Remiremont, Saint-Vandrille, Jumièges furent des fondations des disciples de saint Colomban.

22 NOVEMBRE.

SAINTE CÉCILE.

La famille Cæcilia était l'une des plus anciennes de Rome, et, avant de produire une sainte, elle n'avait pas été moins illustrée par les femmes que par les hommes. Née vers 162, de parents chrétiens, elle fut nourrie dans la piété et, voulant demeurer toute à ses frères persécutés, elle fit vœu de rester vierge, de n'avoir d'autre époux que celui pour lequel elle se sentait prête à verser son sang. Elle ne souhaitait rien tant que de gagner des âmes à la foi; la jeune fille avait un cœur d'apôtre, et le vieillard Urbain, prêtre et bientôt martyr, l'encourageait avec admiration dans ces nobles sentiments.

Pour être chrétiens, les parents de Cécile n'avaient renoncé au monde ni pour eux ni pour leur fille, et comme elle n'avait point jugé à propos de leur faire part de son vœu, ils résolurent de la marier. Une alliance avait déjà uni à la famille Cæcilia les Valerii, qui ne lui cédaient pas en illustration; aussi, quand le jeune Valérien se présenta, il fut aussitôt agréé. La puissance paternelle était encore assez absolue, à Rome, pour que Cécile dût se résigner, et pourtant l'époux qu'on lui offrait était païen. Ces mariages mixtes, blâmés par les Pères, étaient rares, et Cécile ne s'y résigna qu'avec la pensée de convertir son mari.

Le soir même des noces, elle y réussit par une douce persuasion; Valérien la respecta à sa prière, et transporté par l'ardeur de ses paroles, courut aussitôt vers Urbain, qui lui conféra le baptême. Ce fut elle qui lui enseigna les vérités de la religion, et leurs jours se passaient en vertueux entretiens. La plus grande partie de leur fortune allait aux mains des pauvres, qu'ils allaient visiter ensemble; mais ils ne pouvaient vivre au-dessous de leur rang, sans exciter les soupçons, et l'on voit, par les fresques des Catacombes, que Cécile portait de riches vêtements, des robes brodées d'or.

C'était vers le début de l'année 178, et le charme de cette union pure devait durer quelques beaux jours. Il y eut à cette époque une recrudescence de la persécution; Valérien recueillait avec son frère Tiburce, converti en même temps que lui, les restes des martyrs, pour les inhumer honorablement : ils furent dénoncés, traduits devant un magistrat nommé Turcius Almachius, et mis à mort, près avoir refusé de sacrifier. Cécile rendit les derniers devoirs à leurs dépouilles, et elle attendit le jour où elle serait appelée, à son tour, à témoigner sa foi. Bientôt, en effet, elle reçut l'ordre de se présenter au tribunal.

S'étant parée comme une patricienne, elle arriva, victime à la fois fière et douce, à la salle d'audience d'Almachius, au champ de Mars, non loin de la demeure des Cæcilii. L'interrogatoire commença. Elle répondit avec une ironie et une logique singulières : « Est-il une conduite plus injuste que la vôtre? Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leur délit, le lieu, le temps, les complices; s'agit-il de nous, tout notre crime est dans notre nom, car vous savez que nous sommes innocents. Mais nous connaissons la grandeur de ce nom sacré, et nous ne pouvons le renier. — Choisis, » reprit Almachius, « ou sacrifie aux dieux, ou nie simplement que tu sois chrétienne, et tu pourras te retirer. — Quelle humiliante situation pour un magistrat! Il veut que je renie un nom qui témoigne de mon innocence et que je me rende coupable d'un mensonge; il consent à m'épargner, et il est prêt à sévir contre moi. Si tu as envie de me condamner, pourquoi m'exhorter à nier le délit? » Almachius l'arrêta : « Assez. Sacrifie aux dieux. » Et il désignait du doigt les statues qui remplissaient le prétoire. « Tu

Fig. 279. — Martyre de sainte Cécile. D'après un tableau de Pinturicchio. XVe siècle.

as donc perdu l'usage de tes yeux? » repartit Cécile. « Les dieux dont tu parles, moi et tous ceux qui ont la vue saine, nous n'apercevons en eux que de la pierre, de l'airain ou du plomb. — En philosophe, j'ai dédaigné tes injures, quand elles ne visaient que moi, mais je ne puis supporter celles qui s'adressent aux dieux. — Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Quant à ces statues de pierre, elles sont impuissantes et à se

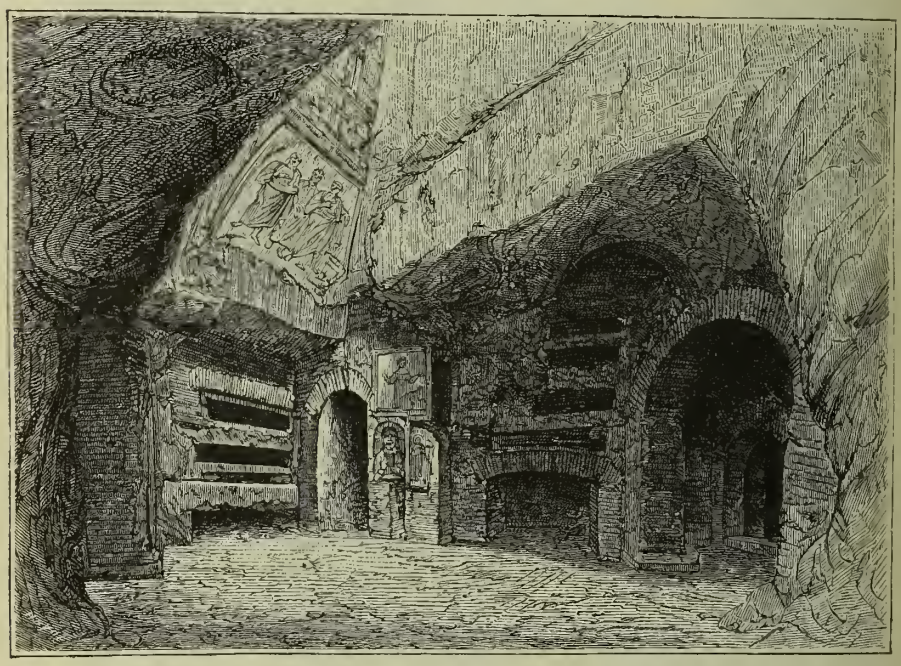


Fig. 280. — La Crypte de sainte Cécile, aux Catacombes de Rome, en 1854.

défendre elles-mêmes, et à t'arracher toi-même à ta perte. Le Christ seul sauve de la mort. »

Almachius la fit reconduire chez elle, et décida qu'elle serait étouffée dans la salle de bains de son palais. Cécile sortit miraculeusement victorieuse de ce supplice, et un licteur fut envoyé avec ordre de lui trancher la tête : il brandit son glaive, dut s'y reprendre à trois fois, et la laissa expirante, baignant dans son sang. Les fidèles vinrent pieusement assister à l'agonie de la martyre, qui expira dans les bras de saint Urbain. C'était le 16 septembre 178. Elle fut inhumée dans la crypte des Cæcilii, et cette partie de Rome souterraine, près de la

Imp F Didot, Paris

COURONNEMENT DE SAINTE CÉCILE ET DE SAINT VALÉRIEN

PAR UN ANGE

Le pape saint Urbain et saint Tiburce accompagnent les époux. — D'après une peinture à fresque du xve siècle dans l'église de *Santa Maria del divino amore*, à Rome.

voie Appienne, prit désormais son nom. Ses restes furent retrouvés au neuvième siècle par le pape Pascal Ier, qui leur éleva une superbe basilique; ils reposent maintenant dans l'église de Rome placée sous son invocation. L'emplacement de son tombeau a été retrouvé, dans les Catacombes, en 1854, par M. de Rossi, et une chapelle y a été consacrée par Pie IX. De nombreuses églises lui sont élevées dans toute la chrétienté, et depuis Cimabué jusqu'à nos jours elle a inspiré plus d'un chef-d'œuvre aux peintres et aux sculpteurs de toutes les écoles. C'est au quinzième siècle qu'on a commencé à représenter sainte Cécile avec un instrument de musique, généralement un orgue. Bien que rien dans ses Actes ne fasse soupçonner qu'elle fût musicienne, la tradition a prévalu; elle personnifie la musique sacrée, et personne ne songera jamais à lui enlever cette noble prérogative. On célèbre sa fête le 22 novembre.

23 NOVEMBRE.

SAINT CLÉMENT.

Pierre avait désigné Clément pour son successeur, il l'avait fait asseoir dans sa propre chaire; cependant tous les catalogues des pontifes romains s'accordent à placer Lin et Clet immédiatement après Pierre. Quoi qu'il en soit, Clément est resté une des grandes figures du christianisme naissant.

Tout porte à croire qu'il était d'origine juive, mais natif de Rome. Ses connaissances en histoire profane supposent une éducation soignée. Il fut en rapport avec les apôtres, surtout avec Pierre, qui l'ordonna évêque. A en juger d'après le grand nombre d'écrits qu'on lui attribua plus tard, il est certain qu'il occupa un haut rang dans la primitive Église et que son influence y fut prépondérante. Il traversa la persécution de Domitien sans en souffrir, et quand les rigueurs se relâchèrent, il renoua les relations de Rome avec le dehors. Des dissensions graves déchiraient l'Église de Corinthe, toujours gouvernée, comme au

temps de saint Paul, par un esprit d'orgueil et de légèreté. Clément, consulté, répondit avec ce sens admirable de l'ordre et de la règle qui devait être la loi suprême des pontifes romains. L'épître qu'il écrivit à ce sujet recommande l'humilité et la soumission par-dessus tout; trois prêtres la portèrent à Corinthe, chargés d'opérer la réconciliation.

Fig. 281. — Saint Clément et saint Pierre. D'après la mosaïque de l'église Saint-Clément, à Rome.

Le succès en fut très grand; elle prit place après le canon du Nouveau Testament, et lecture en fut faite publiquement dans les églises.

Vers la fin du règne de Vespasien, Clément, on ne sait pour quel motif, fut relégué en Chersonèse (76), après huit années environ de pontificat. Un martyrologe rapporte qu'il y fut jeté à la mer, attaché à une ancre, vers l'an 101; mais saint Irénée et saint Jérôme ne le mettent pas au rang des martyrs. Une église, très anciennement bâtie à Rome, sur le mont Esquilin, consacra sa mémoire et fut découverte en 1857; celle qui existe aujourd'hui a été reconstruite au douzième siècle.

SAINT TROND.

En même temps que Théodard était appelé au siège épiscopal de Maëstricht, c'est-à-dire vers 660, Trudon, plus connu sous le nom populaire de Trond, jetait les fondements d'un monastère dans la Hesbaye, province de Liège. Ses parents étaient de riches seigneurs de la contrée et d'excellents chrétiens. Dès sa plus tendre enfance, il ne faisait état de l'argent qu'autant qu'il pouvait le distribuer aux pauvres, pour lesquels il alla souvent jusqu'à se dépouiller de ses vêtements. Ayant perdu ses parents, il vint trouver Remacle, évêque de Maëstricht, qui était alors en visite pastorale à Zepperen, tout près de son domaine, et lui demanda ce qu'il avait à faire pour plaire à Dieu. D'après son conseil, il se rendit à Metz auprès de l'évêque saint Cloud, sous lequel il fit de grands progrès. Après avoir reçu les ordres, il retourna dans sa patrie avec mission de sanctifier les populations par sa parole et par son exemple. Sur les bords de la petite rivière de la Cisindre, à Sarcing, il bâtit une église qu'il dédia à saint Étienne, et un monastère, pour fournir un asile à ceux qui voulaient quitter le monde et une école pour les jeunes gens qui désiraient s'instruire. Cette fondation fut le berceau de la ville de Saint-Trond. On ne sait pas au juste quelle règle il donna à ses religieux. Il mourut le 23 novembre 693. Peu de temps après, on déposait à côté de son tombeau les reliques de sa mère, sainte Adèle, abbesse de Nivelle.

24 NOVEMBRE.

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Jean de la Croix, dont le nom de famille était Yapes, naquit en 1542, au bourg d'Ontiveros (Vieille-Castille). Après avoir étudié dans un collège de jésuites, il entra chez les carmes de Medina en 1562, et se consacra tout entier à la pénitence : s'étant logé dans une cellule étroite et obscure, il prit pour lit une espèce de cercueil en bois, porta un rude cilice, et sanctifia ses austérités par l'exercice non interrompu

de la prière. Il lia une étroite amitié avec sainte Thérèse et travailla avec elle à la réformation de l'ordre des carmes (1568). Mais ceux qui étaient opposés à la règle nouvelle le condamnèrent comme apostat dans un chapitre tenu à Placentia ; il fut arrêté, conduit à Tolède et mis au cachot pendant neuf mois. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de sainte Thérèse, il fonda et dirigea quelques monastères. Sa franchise lui attira d'autres épreuves : un discours où il s'éleva contre certains abus tolérés ou introduits par les supérieurs de l'ordre réveilla le ressentiment de ses ennemis, et on le dépouilla de ses emplois. D'odieuses calomnies furent répandues sur sa conduite, et sans qu'il éprouvât le besoin de protester jamais. Il mourut le 14 décembre 1591, au couvent d'Ubeda, près de Jaën.

La vie de saint Jean de la Croix offre une continuelle alternative de peines intérieures et de consolations spirituelles. Le feu de l'amour divin brûlait tellement son cœur, qu'on ne pouvait l'entendre parler sur ce sujet sans se sentir soi-même embrasé de la même ardeur. On n'admirait pas moins sa charité envers les pauvres et les malades. Il y avait trois choses qu'il demandait souvent à Dieu : la première, de ne passer aucun jour de sa vie sans souffrir quelque mal ; la seconde, de mourir simple moine ; et la troisième, d'être accablé jusqu'à la fin d'humiliations et de mépris. On a de lui plusieurs ouvrages mystiques, remplis d'une sagesse et d'une doctrine toute céleste ; on y trouve d'excellentes maximes et de remarquables instructions pour tout ce qui arrive dans la vie spirituelle jusqu'au plus éminent degré de perfection. Le pape Benoît XIII le canonisa en 1726 et fixa sa fête au 24 novembre.

25 NOVEMBRE.

SAINTE CATHERINE.

Cette martyre de la virginité fut appelée par les chrétiens grecs *Aïcatharina*, mot qui signifie « toujours pure », et qui résume sa vie. Son

SAINTE CATHERINE AU MILIEU DES DOCTEURS D'ALEXANDRIE

Miniature du *Bréviaire* du cardinal Grimani, attribuée à Memling. Bibl. de S.-Marc, à Venise.
Costumes du xve siècle.
(D'après une copie appartenant à M. Ambroise-Firmin Didot.)

Fig. 282. — Martyre de sainte Catherine d'Alexandrie. D'après Gaudenzio Ferrari. XVIe siècle.

véritable nom aurait été Dorothée ; elle naquit à Alexandrie d'Égypte

vers 292. L'historien ecclésiastique Eusèbe, qui était son contemporain, nous la présente, sans la nommer, comme une noble chrétienne d'Alexandrie, moins distinguée encore par son rang et ses richesses que par l'étendue de son savoir et par son amour pour la chasteté, qu'elle estimait le plus précieux de tous les trésors. Déjà, dans cette même ville, refuge de toutes les études, tant sacrées que profanes, des femmes s'étaient illustrées dans la science, mais nulle n'avait encore acquis, si jeune, des connaissances si variées.

L'empereur Maximin, qui avait fait d'Alexandrie le siège de son gouvernement, lança en 310 un édit contre les chrétiens, qu'il prétendait contraindre à sacrifier aux dieux. N'écoutant que son courage, Catherine, qui n'avait pas alors plus de dix-huit ans, demanda audience à l'empereur, pour plaider la cause de ses frères. La haute position de sa famille, sa grâce, sa résolution lui firent ouvrir les portes du palais. Elle parla si bien, avec tant d'éloquence et des arguments si rares que l'empereur, charmé, l'écouta volontiers; sa beauté fit en même temps une vive impression sur lui, et, dès ce moment, un amour coupable se mêla dans le cœur du païen à la haine contre la chrétienne. Cependant, par un caprice de tyran, il lui prit fantaisie de mettre cette jeune fille si diserte et si instruite aux prises avec quelques habiles sophistes. La rencontre eut lieu, et l'un d'eux commença sur un ton ironique : « Voilà donc cette petite fille qui se mêle d'injurier nos dieux? » Et il continua, s'efforçant de démontrer que les divinités de l'empire étaient les seules vraies, les seules dignes d'adoration, que Jésus n'était pas Dieu puisqu'il était mort sur un gibet; et il citait des passages des poètes qui ont célébré les dieux, défiant Catherine d'en trouver un seul qui fît mention de Jésus. La jeune fille prit la parole, et avec assurance, bien que sans ostentation, elle rendit compte de sa foi par les plus solides raisons. Elle prouva d'abord que l'intelligence ne pouvait admettre qu'un seul Dieu, et n'eut point de peine à démontrer que les dieux de l'empire étaient indignes d'être comptés même parmi les hommes, sinon parmi les plus criminels et les plus débauchés, et, à son tour, elle cita les poètes.

La discussion continua de part et d'autre et fut si peu à l'avantage des

sophistes, qu'ils finirent par demeurer à bout d'arguments et par s'avouer vaincus. Maximin, qui était présent, se trouva fort décontenancé d'un tel résultat, et il chercha à gagner Catherine par d'autres moyens, lui donnant à entendre qu'à certaines conditions, elle pourrait conserver sa religion, et compter sur sa clémence à l'égard des chrétiens ; il alla même jusqu'à lui offrir de répudier l'impératrice et de l'élever au trône. Elle ne répondit que par l'indignation et le mépris ; sa vertu faisait partie de sa foi, l'une lui était aussi chère que l'autre, et, avec l'aide de Dieu, rien ne l'ébranlerait jamais. Furieux de cette résistance, l'empereur la livra aux juges. Devant les instruments de torture, on lui ordonna d'offrir l'encens aux dieux, mais elle dit simplement : « Mon corps est entre vos mains, je vous l'abandonne ; les tourments de cette vie ne sont que passagers, et la récompense qui les suit est éternelle. » Sur cette réponse, elle fut déchirée jusqu'au sang à coups de lanières plombées, puis, demi-morte, jetée au fond d'un cachot, où elle demeura onze jours. Au bout de ce temps, on essaya encore de corrompre sa foi, et, tout étant inutile, on la condamna au supplice de la roue : c'était une machine horrible et compliquée, composée de deux cercles armés de pointes de fer, qui tournaient en sens inverse, et entre lesquels on broyait le patient. Catherine n'eut pas un instant de faiblesse à la vue de l'épouvantable mort qui l'attendait. Ce martyre est placé le 25 novembre de l'an 310, environ.

Sainte Catherine, dont le culte est partout fort en honneur, est considérée comme la patronne des vierges. On la représente avec une roue, symbole de son martyre.

26 NOVEMBRE.

SAINT CONRAD.

Fils d'Henri, comte d'Altorf, il naquit vers l'an 900, et fut élevé, sous la direction de Noting, évêque de Constance, à la célèbre école de cette ville. Il s'y montra studieux et déjà très porté à la dévotion,

mettant aux pieds de Dieu la vanité si naturelle à l'enfance. Quand il eut été élevé au sacerdoce, on le nomma prévôt de la cathédrale, ce qui était la première dignité du chapitre. Noting étant mort en 934, il fut élu à sa place, d'une voix unanime. A peine entré en fonctions, Conrad se dépouilla de sa propre fortune, qu'il donna à son frère Rodolphe, ne demandant en échange qu'une terre située dans le voisinage de Constance, dont il fit don à la cathédrale et aux pauvres. Dans le même temps, il fit construire un hôpital et trois églises qu'il dota richement, Saint-Maurice, Saint-Paul et Saint-Jean. Il accomplit jusqu'à trois fois le pèlerinage de Jérusalem, si long alors et si pénible, et qu'entreprenaient souvent des femmes et même des enfants. Son existence était toute de piété et de pénitence; il fuyait le commerce du monde, autant que cela lui était possible, afin d'éviter la perte du temps, conséquence d'une vie trop répandue; il considérait l'esprit de recueillement comme une qualité indispensable à celui qui veut progresser dans la voie spirituelle. On admirait sa charité, son zèle pour l'instruction des fidèles; des personnages distingués avouaient avoir beaucoup gagné à le fréquenter, et Ulric, évêque d'Augsbourg, venait souvent à Constance prendre conseil de sa sagesse.

Saint Conrad mourut en 976. Sa vie avait été honorée du don des miracles; ce qui détermina le pape Calixte II à le canoniser, en 1123, au concile de Latran. Il est le patron de Constance et de la Souabe.

---

27 NOVEMBRE.

SAINT MAXIME.

L'endroit où Maxime naquit, vers l'an 388, porte aujourd'hui le nom de Château-Redon, près de Digne. A l'âge de dix-huit ans, il se voua à Dieu, revêtit un cilice et se mit à étudier sans relâche les saintes Écritures. Convaincu, après cette sorte de noviciat fait dans le monde, que sa vocation l'appelait à la vie religieuse, il alla demander

l'hospitalité au monastère que saint Honorat venait de fonder à Lerins. Sept ans plus tard, son supérieur, élu évêque d'Arles, le désigna comme son successeur au choix de ses religieux. Ce ne fut qu'en tremblant qu'il accepta ces fonctions, tant il les voyait au-dessus de ses forces ; prenant Honorat pour modèle, il s'appliqua à maintenir ses religieux dans la voie de perfection où il les avait trouvés. Sa réputation passa bientôt les murs du cloître, et plusieurs villes souhaitèrent de l'avoir pour évêque ; celle d'Antibes fut la première à le demander (430), mais il refusa avec terreur une dignité qui effraya toujours les vrais serviteurs de Dieu. Deux ans après, le diocèse de Fréjus, dont Lerins faisait partie, perdit son pasteur, saint Léonce, et il fut en vain sollicité d'occuper son siège.

Mais plus saint Maxime fuyait la dignité épiscopale, plus les peuples montraient d'empressement à la lui offrir. A la mort de l'évêque de Riez, on envoya vers lui des députés pour le supplier de venir prendre sa place ; prévenu de leur arrivée, il se jeta dans un bateau et s'enfuit vers les côtes d'Italie. Les députés se mirent à sa poursuite, le découvrirent dans une solitude, s'emparèrent de lui et l'amenèrent en triomphe à Riez. Il fut sacré par saint Hilaire, son métropolitain (434). Son épiscopat fut très fécond pour le diocèse, qu'il couvrit d'églises et administra avec un zèle infatigable; sa sainteté lui attira de nombreux disciples, dont le plus illustre fut saint Apollinaire, évêque de Valence. Il mourut le 27 novembre 460.

28 NOVEMBRE.

SAINT JACQUES DE LA MARCHE.

Jacques, né en 1389, de parents pauvres, fut nommé au baptême Dominique ; le surnom qu'il a reçu lui vint de la Marche d'Ancône, sa province natale. Un prêtre, qui avait remarqué ses dispositions pour l'étude, lui enseigna les éléments de la langue latine, et contribua, avec le concours de personnes charitables, à lui faire compléter son éduca-

tion à l'université de Pérouse ; puis un gentilhomme lui remit la direction de ses enfants et l'emmena à Florence. Traversant un jour Assise, Jacques, que tourmentait le désir d'une vie plus parfaite, entra dans l'église de Notre-Dame des Anges, et fut si édifié de la ferveur des religieux de Saint-François qu'il résolut de rester avec eux (1410). On l'envoya faire son noviciat dans ce qu'on appelait *la Prison,* et c'est là qu'il jeta les fondements de l'éminente sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Il donnait trois heures de la nuit au sommeil, et le reste à la méditation des choses célestes, ajoutant à ces veilles une abstinence rigoureuse et une continuelle mortification de l'esprit et des sens. Jamais il n'ôtait son cilice, et il porta durant dix-huit ans une cotte de mailles sur sa chair nue. Ces austérités, rapporte son biographe, ruinèrent sa santé au point qu'il se vit travaillé de quatorze différentes maladies, toutes très douloureuses, et qui aboutirent à une fièvre étique ; mais il endura ces épreuves avec une patience héroïque, sans s'exempter d'aucun de ses devoirs ou exercices de dévotion. Ayant été élu archevêque de Milan, il prit la fuite et obtint, à force de prières, de ceux qui l'avaient poursuivi qu'on le laisserait exercer sa vocation de simple missionnaire.

En effet, Jacques avait pour la chaire un talent particulier ; ses sermons étaient simples, mais pleins d'énergie et d'onction ; il semblait avoir les cœurs à son commandement. Aussi fut-il associé, en 1455, à saint Jean de Capistran pour prêcher la croisade contre les Turcs, qui venaient de s'emparer de Constantinople, et il le suivit en Bohême et en Hongrie. Par l'ordre du saint-siège, il accomplit, en outre, trois missions fructueuses dans les pays du Nord, Pologne, Danemark et Norvège ; en ces voyages si pénibles, qui lui coûtèrent treize années, où il ne devait pas attendre grande assistance des peuples qu'il visitait, il ne porta d'autre provision que la pauvreté et la confiance en Dieu. Calixte III le rappela en Italie pour y faire fonction d'inquisiteur général. Il mourut nonagénaire, le 28 novembre 1476, au couvent de la Trinité, près de Naples. Benoît XIII l'admit au rang des saints.

29 NOVEMBRE.

SAINT SATURNIN.

Au nombre des missionnaires, la plupart Italiens, que le pape envoya dans les Gaules au commencement de notre ère, figurait Saturnin (*Saturninus*), appelé aussi Sernin. Il avait, ainsi que ses compagnons, reçu l'imposition des mains, qui le sacrait évêque des gentils. En débarquant sur la côte de Narbonne, la petite troupe se sépara, et il choisit Toulouse pour théâtre de ses travaux, espérant par cette ville de gagner tout le midi.

C'était un poste brillant, mais plein de dangers. La grande cité, si renommée par ses savantes écoles profanes, n'avait encore entendu parler du Christ qu'au milieu des imprécations et des railleries. A l'instar de Rome, elle s'était construit un Capitole, où l'on adorait, avec Minerve, sa patronne, le grand dieu de l'empire, Jupiter. Saturnin, ayant réussi à former un petit troupeau de fidèles, acheta, aux environs de ce temple, une maison destinée aux réunions et à la célébration des saints mystères. Chaque jour, on le voyait passer et repasser, sans s'arrêter, sur la place, ou se mêler à la multitude de païens qui arrivaient pour consulter ou sacrifier. Or, il advint qu'un jour les oracles cessèrent, les idoles restèrent muettes, et leurs prêtres déclarèrent qu'il fallait attribuer ce silence à la présence d'un étranger suspect et au voisinage d'un conciliabule de sectaires chrétiens.

Fig. 283. — Statue de Minerve.

Afin d'apaiser la colère des dieux, on prépara, sur l'ordre des magistrats, l'immolation solennelle d'un taureau, ou, comme on disait, d'une grande victime. Au jour marqué, le peuple encombrait le péristyle et les degrés du Capitole, quand Saturnin, escorté de quatre clercs, parut sur la place; un pressentiment l'avertissait du martyre prochain, mais nulle crainte ne put l'arrêter. Un cri général s'éleva :

« Le voilà, l'ennemi de notre religion! Qu'il fasse amende honorable, ou qu'il périsse ! » Des fanatiques s'emparèrent de lui, et le traînèrent au temple, en face de l'autel. « Prends cet encens et brûle-le en l'honneur des dieux, » dit le grand prêtre, « ou crains pour ta vie. — Je ne brûlerai pas d'encens, » répondit-il, « et je ne crains rien, hormis mon Dieu qui est le seul véritable. Comment les vôtres me feraient-ils peur puisque vous prétendez que je les effraie? » Cette parole hautaine enflamme la rage des assistants. On se rue sur Saturnin, on l'attache par les pieds aux deux bouts d'une corde enroulée autour du poitrail du taureau, qu'on allait sacrifier. La foule livre alors passage à l'animal qui, rendu furieux par l'aiguillon, se précipite à travers les degrés. Au premier choc, le crâne du saint évêque est brisé, sa cervelle se répand au dehors, tandis que son corps laisse après lui des lambeaux de chair et une longue trace de sang. La corde se rompit à une certaine distance de la ville, au milieu d'un champ. Deux femmes, une maîtresse et sa servante, recueillirent ces restes épars et leur donnèrent la sépulture.

On ne s'accorde pas sur la date précise du martyre de saint Saturnin. Une magnifique église romane fut plus tard bâtie en son honneur à Toulouse, dont il est le patron.

30 NOVEMBRE.

SAINT ANDRÉ.

Le premier d'entre les apôtres, André, fils d'un pêcheur de Bethsaïda et frère de saint Pierre, fut d'abord disciple de Jean-Baptiste. En entendant le Précurseur s'écrier, à la vue de Jésus : « Voici l'agneau de Dieu, » il le suivit jusqu'à son logis et passa avec lui le reste du jour. Ayant rencontré son frère, il dit : « Nous avons trouvé le Messie, » et il le conduisit au Sauveur. Les deux frères abandonnèrent leurs filets de pêche quelques mois plus tard, pour devenir, suivant la

promesse, pêcheurs d'hommes. Dès lors, ils s'attachèrent à Jésus pour ne s'en plus séparer tant qu'il fut sur la terre.

Après la descente du Saint-Esprit, André se mit à prêcher. D'après les écrivains du cinquième siècle, il aurait évangélisé quelques villes

Fig. 284. — Saint André et le duc de Bourgogne. D'après une miniature d'un ms. du XVe siècle.

de l'Asie Mineure, d'où il serait passé en Grèce. L'Épire et le Péloponèse auraient été principalement le théâtre de ses travaux apostoliques ; la ville de Patras, en Achaïe, en marqua le terme, soit du temps de Néron, soit sous Domitien. On trouve dans plusieurs hagiographes des détails sur le martyre d'André, suivant la relation attribuée à des clercs de l'Église d'Achaïe. Après un long interrogatoire que lui fit

subir le proconsul Ægeas, il fut mis en croix, non avec des clous, mais avec des cordes, afin de prolonger ses souffrances. Les Écossais honoraient saint André comme un de leurs principaux patrons. Il était aussi le protecteur de l'ancien duché de Bourgogne, et ce fut en son honneur que le duc Philippe le Bon créa, en 1431, l'ordre de la Toison d'Or.

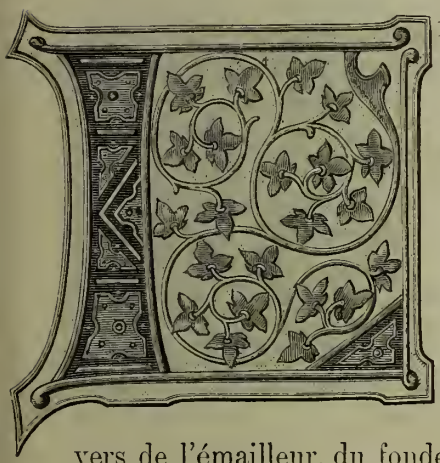
Un autre *André,* dont la mémoire est honorée le 4 juillet, fut évêque métropolitain de la Crète, après avoir exercé à Constantinople les fonctions de tuteur des orphelins. Il quitta son siège pour se retirer dans un des monastères de Jérusalem, où il mourut vers 720. On a de lui des commentaires sur l'Écriture sainte, des homélies et une longue hymne à la louange des saints, devenue fameuse dans l'Église grecque sous le nom de *grand canon.*

Fig. 285. — L'Église sortant du côté de Jésus-Christ.
Miniature d'une Bible de la fin du XIIIe siècle.

DÉCEMBRE.

1er DÉCEMBRE.

SAINT ÉLOI.



LIMOGES, qui fut à une époque très ancienne un centre de travaux artistiques, possédait, au septième siècle, des ouvriers habiles à travailler les métaux. C'est là qu'un jeune homme, du nom d'Éloi (*Eligius*), né en 588, au village voisin de Chaptelat, vint faire son apprentissage chez un orfèvre qui dirigeait l'atelier de la monnaie. La profession d'orfèvre ou d'argentier exigeait alors les talents divers de l'émailleur, du fondeur, du ciseleur, du joaillier, du lapidaire, et même celui de l'architecte, car certaines œuvres d'orfèvrerie, comme les châsses, étaient souvent de véritables monuments. L'apprenti passa bientôt maître en cet art difficile : les églises, les abbayes, les riches seigneurs du Limousin se disputaient les pièces sorties de ses mains et signées de son nom. On en peut lire de fréquentes descriptions dans les anciens inventaires ; malheureusement il ne nous en reste que des fragments.

Vers 620, Éloi, attiré à Paris par quelque commande, y fut retenu

par Rabbon, argentier du roi Clotaire II. Clotaire s'efforçait de faire refleurir autour de lui le luxe et les arts de l'antiquité. Or, il désira un jour d'avoir une chaise d'or enrichie de pierreries, élégamment ciselée, à la manière des césars romains, et l'on ne trouvait dans les ateliers royaux aucun ouvrier capable de ce travail, lorsque Rabbon songea au jeune Limousin qu'il avait pris sous son patronage. Sur la recommandation de son argentier, le roi tira de son trésor un poids d'or considérable et le remit à Éloi, qui conduisit son travail avec diligence et scrupule. Bien loin de distraire la moindre parcelle d'or, il fit si bien du métal destiné à un seul ouvrage qu'il en fabriqua deux. Sa tâche finie, il se rendit au palais et présenta premièrement au roi la chaise d'or qui avait été commandée. Le roi loua l'élégance du travail et ordonna de récompenser l'ouvrier; mais lui, découvrant alors une seconde chaise qu'il avait tenue cachée : « Voici, dit-il, comment j'ai employé ce qui me restait d'or, ne voulant pas le perdre. » Clotaire, frappé d'étonnement, déclara qu'un homme si fidèle dans les petites choses était digne de confiance pour les plus grandes. Ce fut le commencement de la fortune d'Éloi : il eut un logement dans la maison royale, et Clotaire le chargea de diriger la monnaie de Paris. L'une de ces chaises, la seconde, aurait été en partie conservée : c'est celle que l'on voit au Louvre et qui provient de l'ab-

Fig. 286. — Saint Éloi, patron des orfèvres et des maréchaux. Sculpture du XVe siècle, dans l'église de Notre-Dame d'Armançon, à Semur.

baye de Saint-Denis. Elle est en bronze doré et gravé : le siège et les bras furent refaits au douzième siècle par ordre de Suger; les pieds seuls seraient donc de la main d'Éloi.

Après Clotaire, Dagobert, dont le nom est si intimement lié à celui d'Éloi, lui continua les faveurs royales. Il trouva, plus encore

Fig. 287. — L'église de Saint-Martial, à Paris, préservée de l'incendie par saint Éloi
D'après un dessin sur parchemin du XIIe siècle.

que par le passé, près de ce monarque dont la générosité égalait le faste, les libéralités nécessaires à ses travaux. Riche et honoré, il continua son existence d'artiste laborieux et la sanctifia par la prière et les bonnes œuvres. « Arrivé à l'âge mûr, » dit Ozanam, « il jeta sur la vie un regard sérieux. Il n'était point de ceux qui se croient dispensés de servir Dieu pour avoir rempli leurs devoirs. Jusque-là, il s'était conformé au luxe des grands, il portait comme eux des vê-

tements de soie, des bourses garnies d'or et de pierreries : l'austérité chrétienne ne lui permit plus ces ornements; il les dépouilla et les vendit pour les pauvres. Le pieux ouvrier, assis à sa tâche, avait ouvert sous les yeux le texte des saintes Écritures. Il y cherchait la lumière, la règle et la paix; il y trouvait, par surcroît, l'inspiration qui suscita les grands artistes des siècles chrétiens, et qui le dirigea lui-même dans plusieurs ouvrages perdus pour nous, mais longtemps comptés parmi les plus beaux monuments de l'art national : je veux dire la châsse de sainte Geneviève, à Paris, celle de saint Martin, à Tours; et à Saint-Denis, le tombeau de ce saint, l'autel, le riche

Fig. 288. — Sceau ancien à l'effigie de saint Éloi, patron de la corporation des orfèvres de Paris.

couronnement qui le surmontait, les ornements du chœur, exécutés avec un si rare talent, qu'on ne pouvait entrer dans ce sanctuaire sans en être ravi d'admiration. »

C'était vers ce même temps qu'Éloi commençait de consacrer sa fortune à des fondations pieuses et à des œuvres de charité. D'une maison de campagne que Dagobert lui donna, à Solignac, près de Limoges, il fit un monastère, qui demeura longtemps une école d'orfèvrerie, où se conservaient les traditions du maître. L'année suivante, vers 632, il établissait à Paris un autre monastère, près de l'église de Saint-Martial. Il se détachait de plus en plus du monde : son atelier était un hôpital et une hôtellerie pour les malades, les pauvres et surtout pour les esclaves, prisonniers de guerre que les barbares envoyaient à Paris et faisaient vendre à l'encan. Enfin, à

la mort de Dagobert, il se démit de sa charge de monétaire en faveur de son élève Thillon et se consacra à Dieu.

Deux ans plus tard, les fidèles de Noyon l'arrachaient pour toujours à son atelier en le choisissant comme évêque (640). Il fut sacré à Rouen, le même jour que son ami saint Ouen. La tâche qu'il acceptait était des plus lourdes. Le diocèse de Noyon comptait plus de païens, peut-être, que de chrétiens : Éloi, par la douceur de ses discours, le charme de ses vertus, détacha de leurs idoles sanguinaires les hordes sauvages campées dans les bois et parmi les marais, jusqu'aux rivages de la mer du Nord, et peu à peu les amena à la foi chrétienne. Ce fut l'œuvre de dix-neuf années, pendant lesquelles, évêque aussi zélé qu'il était habile artiste, il ne cessa de prêcher, de catéchiser, de combattre, jusqu'à la victoire définitive, les restes de l'idolâtrie. Quelques-uns de ses discours, qui nous ont été conservés, le montrent digne, par son éloquence, des grands évêques de son temps, les Remi, les Germain, les Sulpice. Tout se réunit en lui pour le faire marcher de pair avec ceux-là qui, selon le mot d'Ozanam, « éclairaient les rois, disciplinaient les peuples, et devenaient les fondateurs de la société française ». Saint Éloi mourut le 1er décembre 659, et celui qui laissait tant d'œuvres précieuses fut enfermé dans une châsse finement ciselée, ornée d'une croix en or, argent et pierreries, faite avec les bijoux dont la reine Bathilde s'était dépouillée sur son tombeau. Plusieurs villes l'ont adopté pour patron, notamment Limoges et Noyon, ainsi que l'industrie des métaux.

---

2 DÉCEMBRE.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Pierre était natif d'Imola, en Romagne. Son intelligence précoce et son bon naturel frappèrent l'évêque de cette ville, nommé Corneille, qui prit soin de l'instruire et l'ordonna diacre. En 433, il accom-

pagna à Rome son bienfaiteur, chargé d'obtenir de Sixte III qu'il confirmât l'élection du nouvel archevêque de Ravenne. Le pape refusa ce qu'on lui demandait et proposa Pierre, dont il avait apprécié les mérites. Les gens de Ravenne soulevèrent des difficultés, arguant de l'obscurité du candidat et qu'il n'avait pas reçu le sacerdoce; mais ils finirent par se rendre. Jamais choix ne fut plus heureux. Pierre s'en montra digne en travaillant avec un zèle infatigable à réformer les abus et à déraciner les restes des superstitions païennes. Surtout il ne ménageait pas les instructions aux fidèles; un de ses successeurs en recueillit cent soixante-seize. Elles se distinguent par la brièveté, l'élégance et le naturel; toutefois elles plaisent plus à l'esprit qu'elles ne touchent le cœur, et, quoiqu'elles aient valu à leur auteur le surnom de *Chrysologue* (qui parle d'or), on ne peut les regarder comme des modèles de la véritable éloquence. Il prêchait souvent devant Valentinien III, qui tenait sa cour à Ravenne, et ce fut à la faveur de ce prince qu'il dut l'érection de cette ville en métropole.

Un des derniers actes de Pierre fut de protester contre l'apologie que l'hérésiarque Eutychès, condamné par le concile de Constantinople, avait faite de sa doctrine. « C'est avec tristesse, » lui écrivit-il, « que j'ai reçu votre lettre; car, si la paix de l'Église est pour nous une anticipation du bonheur céleste, la dissension entre ses membres nous plonge dans l'affliction et dans les larmes. » Bientôt après, il accueillit de la façon la plus honorable saint Germain d'Auxerre et lui rendit, après sa mort, de grands honneurs. Sentant approcher sa fin, il voulut retourner dans sa patrie; il y mourut le 2 décembre 450. On lui doit la fondation de l'abbaye de Classe, près de Ravenne.

3 DÉCEMBRE.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

« Le sentiment religieux, » a dit l'historien Cantù, « joua toujours un rôle dans les expéditions lointaines du seizième siècle, et l'intention

de convertir les barbares ou les mécréants fut le principal mobile des voyages de découvertes. Lorsque le Cap eut été doublé, il sembla qu'une carrière magnifique s'ouvrait au zèle des missionnaires. Les jésuites s'y lancèrent de préférence, et le plus remarquable d'entre eux fut saint François Xavier. »

Fils d'un gentilhomme de Navarre, François naquit, le 7 avril 1506, au château de Xavier, situé au pied des Pyrénées, non loin de Pampelune. Il alla compléter ses études à l'université de Paris, et y fut chargé

Fig. 289. — Sceau de la nation de France, à l'université de Paris. XIVe siècle.

d'une chaire de philosophie, dans le collège de Beauvais. Ce fut par l'intermédiaire d'un pauvre prêtre savoyard, Pierre Le Fèvre, avec qui il demeurait au collège de Sainte-Barbe, qu'il connut Ignace de Loyola. Celui-ci, qui lui répétait souvent : « Que sert à l'homme de conquérir le monde s'il perd son âme ? » finit, malgré ses résistances, par l'associer à ses desseins. Depuis lors, François entreprit sérieusement d'abattre l'orgueil de son esprit en ruinant les forces de son corps par les jeûnes, les veilles, le cilice et les autres austérités de la pénitence. Le 15 août 1534, il fit vœu avec Ignace, dans l'église souterraine de Montmartre, d'aller se présenter au pape pour lui offrir de servir l'Église en tel lieu

du monde qu'il lui plairait. Deux ans plus tard, il fut ordonné prêtre et employé à Rome dans la prédication.

A peine Jean III, roi de Portugal, eut-il connaissance de la constitution des jésuites, qu'il les invita à passer dans les Indes pour opérer des conversions. Désigné par le pape, François s'embarqua, le 7 avril 1541, sur la flotte du vice-roi Martin de Souza, à la conquête spirituelle d'un pays dont il ignorait la langue, les usages, les erreurs, le nom même. Il avait pour compagnons les PP. Paul Camerino et François Mansilla, sans aucun serviteur. La première difficulté pour lui fut de convertir les Portugais, qui s'abandonnaient sans vergogne aux excès trop habituels aux conquérants. Il parcourait Goa, la clochette à la main, mendiant de porte en porte ou appelant les chrétiens à la prière. Souvent il pénétrait dans les nouveaux palais, se mêlait aux entretiens, s'asseyait aux banquets pour en tempérer la licence, remettait la paix dans les ménages. Il agit de même à Malacca, à Mélinde, dans les forts et les comptoirs, ainsi que sur les vaisseaux, ne craignant pas de passer des semaines entières à toucher l'âme d'un simple soldat. Alors il se mit en devoir de convertir les infidèles. Sur la côte du Malabar, il passa quinze mois au milieu d'une population grossière qui vivait de la pêche des perles, étant tout ensemble médecin, juge, prêtre, instituteur; il y obtint des résultats merveilleux. Ayant passé dans le royaume de Travancore, il parvint, après un mois d'efforts, à baptiser dix mille personnes, en dépit de l'opposition des brahmines. Il s'était fait traduire les principales prières et le symbole de la foi, et les répétait aux enfants, en les exhortant à les enseigner dans leurs demeures.

Malgré mille difficultés, François poursuivait sa tâche avec succès, et laissait partout des traductions de nos Livres saints. Toutefois, ses vœux les plus ardents se dirigeaient vers la Chine dont on ne parlait qu'avec étonnement; mais, en attendant une occasion favorable, il partit pour le Japon (avril 1549), après avoir retrempé son courage par des pénitences plus rigoureuses. Il lui suffit de quelques semaines pour apprendre la langue du pays. Les uns repoussaient le prédicateur à coups de pierres, d'autres s'étonnaient de ce qu'il voulût les amener à n'adorer qu'un seul Dieu et à n'épouser qu'une seule femme; quelques-uns l'ac-

Fig. 290. — Grand martyre de Nangasaki, au Japon (10 septembre 1622), dans lequel vingt-deux missionnaires et chrétiens indigènes souffrirent le supplice de la combustion lente, et trente autres, y compris les femmes et les enfants, furent décapités. D'après une aquarelle japonaise du temps, conservée au couvent du Gesù, à Rome. — Le pape Pie IX a consacré le souvenir de ce fait dans la béatification de deux cent cinq martyrs, qu'il a prononcée le 7 juillet 1867.

cablaient de questions sur les astres, les éclipses, le péché, la grâce, l'immortalité, en lui opposant des arguments d'une subtilité diabolique. François établit la première église dans l'île de Kiousiou, parcourut ensuite les provinces de Satsouma, de Firando et de Bango, et convertit plusieurs princes. Il resta deux ans et demi au Japon, y laissa quelques jésuites, et retourna dans l'Inde. Sa réputation de missionnaire était immense; il n'y avait de prodige qu'on ne racontât de lui : il parlait toutes les langues, il avait le don d'ubiquité, il guérissait les malades, ressuscitait les morts et commandait aux esprits invisibles.

En 1552, François demanda au gouverneur de Malacca de l'envoyer en Chine, avec une ambassade; sur son refus, il mit au jour sa qualité de nonce apostolique qu'il avait tenue jusque-là secrète, et s'embarqua comme simple particulier; mais son désir ne put se réaliser, car la mort vint le frapper en vue des côtes de ce grand empire, le 2 décembre 1552. Les miracles qui accompagnèrent sa fin et la translation à Goa de ses restes, que n'atteignit pas la corruption, contribuèrent à augmenter le nombre des prosélytes, ainsi que la vénération pour l'apôtre des Indes. François Xavier fut canonisé en 1622 par Grégoire XV, et sa fête fut remise par Alexandre VII au 3 décembre, lendemain de sa mort.

4 DÉCEMBRE.

SAINTE BARBE.

Fille de Dioscore, riche patricien de Nicomédie, elle vint au monde vers 215. C'était une enfant si accomplie que son père veillait sur elle, comme sur un inestimable trésor, avec un soin jaloux; obligé d'entreprendre un long voyage, il l'enferma dans un palais isolé ayant forme d'une tour, environné de jardins, clos de hautes murailles, mais pourvu de tous les agréments du luxe, et peuplé des statues des dieux qu'il vénérait. Barbe, qui était fort instruite, qui avait lu les poètes et les philosophes, se prit à réfléchir dans sa solitude; guidée par les enseignements des auteurs païens, elle arriva, peu à peu, à la notion du Dieu

unique, créateur et maître du monde, rejetant toutes les superstitions desquelles avait été nourrie son enfance. Bientôt la philosophie des sages ne satisfit plus son esprit, avide de vérité; comme elle avait ouï parler des chrétiens et de leur croyance, elle fit parvenir en secret une lettre à l'un des plus illustres d'entre eux, Origène, qui enseignait alors à Césarée. Celui-ci n'hésita pas à lui envoyer son disciple Valentinien, qui réussit à pénétrer jusqu'à elle, l'instruisit des dogmes chrétiens et lui conféra le baptême.

Fig. 291. — Sainte Barbe. D'après un dessin à la plume de Jean van Eyck. XVe siècle.

Revenu à Nicomédie, Dioscore reçut pour Barbe de si nombreuses propositions de mariage, que, malgré son désir de ne pas se séparer de sa fille, il se décida à lui en faire part. Elle refusa d'abord de l'écouter, puis, pressée de prendre une décision, elle avoua, en rougissant, qu'elle s'était choisi un époux céleste, auquel elle avait juré une éternelle fidélité, que de corps et d'âme elle était à lui, qu'elle ne s'appartenait plus. Le païen, croyant à quelque intrigue secrète, s'emporta, jura qu'il serait obéi, et commença par visiter le palais, pour vérifier ses soupçons. Partout les statues des dieux avaient été enlevées, et, sur les murs, on voyait répété un même signe, la croix. Il comprit l'étendue de ce qu'il appelait son malheur : sa fille était chrétienne.

Le bruit ce cette conversion se répandit au dehors, et le préfet Marcien fit appeler Barbe à son tribunal; d'autres disent que son père la livra dans un accès de fureur. Touché de sa beauté et de sa grâce, Marcien la réprimanda doucement, lui reprochant sa désobéissance, son aveuglement. « Devenez plus sage, » ajouta-t-il; « hâtez-vous de sacrifier aux dieux, si vous ne voulez pas subir la sévérité des lois. » Elle ne répondit qu'en exprimant son mépris pour les vains simulacres qu'on voulait lui faire adorer, et déclara faire autant de cas des biens du monde que de la boue foulée aux pieds : « Je ne désire et je n'estime que les biens véritables et éternels qui m'ont été promis par le Christ, mon Seigneur et mon Dieu. » Les supplices les plus horribles ne purent lui arracher autre chose que de nouveaux actes de foi. On la brûla avec des lames rougies au feu, on lui meurtrit la tête à coups de marteau, on lui arracha la poitrine avec des ongles de fer. Le corps sanglant, lacéré jusqu'aux os, les membres brisés, elle ne cessait de prier, sans paraître s'apercevoir de ses souffrances. Elle eut enfin la tête tranchée. Quelques jours après ce martyre, qui eut lieu le 4 décembre 235, Dioscore et Marcien périrent frappés par la foudre.

Les reliques de sainte Barbe furent transportées à Constantinople, puis à Venise, et c'est de là que son culte fut introduit, à l'époque des croisades, dans le pays messin. Par allusion à la mort de ses persécuteurs, elle fut choisie, lors de l'invention de la poudre, comme patronne des artilleurs, des mineurs, des artificiers. Sur les vaisseaux de guerre on appelait la soute aux poudres la Sainte-Barbe, et anciennement une petite chapelle y était dressée en son honneur; il en était parfois de même dans les mines, les forteresses, les arsenaux, placés d'une façon générale sous la protection de sainte Barbe.

SAINT CYRAN.

Issu d'une noble famille du Berry, il eut pour père Sigelaïc, qui fut comte de Bourges, puis évêque de Tours, au temps de Dagobert, dont il était parent. Confié à un seigneur, nommé Flocoat, il passa quelque temps à Paris près du roi; ensuite, promptement dégoûté du monde, il

revint à Tours, où, après une longue prière au tombeau de saint Martin, il coupa ses cheveux et se voua au service de Dieu. Son père l'admit alors au nombre des clercs, et peu après le nomma archidiacre. Il y avait alors, en Touraine, un solitaire irlandais, Fladius, célèbre par sa sainteté et la rigueur de sa doctrine; il s'attacha à lui et ils firent ensemble le pèlerinage de Rome. Chemin faisant, Cyran se mêlait aux ouvriers des champs, travaillait avec eux, gagnait le pain du jour, et le soir leur annonçait la parole divine.

A son retour, il retrouva Flocoat, qui lui obtint du roi un domaine appelé Meobecq, situé en Berry, dans les forêts de la Brenne. Il y construisit d'abord une cellule en bois, puis une église et un monastère de bénédictins, dont il fut proclamé abbé par les nombreux disciples qui étaient venus se joindre à lui. Ce monastère acquit en peu de temps un tel renom, que les religieux s'y trouvèrent à l'étroit; à la prière de Flocoat, Dagobert lui fit don d'un second domaine, Lonrey, sur les bords de la Claise, et une autre abbaye s'y éleva bientôt, enrichie par les libéralités de tous les seigneurs voisins, parmi lesquels on cite un comte Magnobode. Lonrey fut bientôt aussi peuplé que la maison mère; il y vint, entre autres, un noble et pieux personnage de Guyenne, qui devint saint Didier. L'histoire garde le silence sur le reste de la vie de saint Cyran. Nous savons seulement qu'il mourut à un âge fort avancé, vers 657. Une partie de ses reliques furent transportées au monastère de Lonrey, qui prit alors le nom de Saint-Cyran. Il est le patron de la ville du Blanc.

5 DÉCEMBRE.

SAINT SABAS.

Les Serbes, jusque vers la fin du douzième siècle, n'avaient prospéré qu'en se plaçant sous la protection d'une puissance voisine, l'empire d'Orient; c'était de Constantinople qu'ils avaient reçu leurs lois,

leur culte, leur civilisation. Étienne Nemania, en arrivant au pouvoir, songea à se tourner vers l'Occident ; il déclara la guerre à Isaac l'Ange, agrandit son royaume à ses dépens, puis eut avec Frédéric Barberousse l'entrevue de Nisch (1189), où une alliance fut conclue entre les deux souverains. Son nom et ses conquêtes sur les Grecs mirent bientôt la Serbie au rang des États les plus importants de l'Europe orientale. Étienne avait trois fils, et ce fut le plus jeune, nommé Ratsco, qui compléta son œuvre en émancipant l'Église serbe.

Des moines du mont Athos, venus quêter jusqu'à Pristina, lui avaient fait une peinture si éloquente de l'existence calme et pieuse de leurs frères, qu'il s'était échappé encore tout jeune et avait gagné le monastère. Il prit l'habit en 1159, sous le nom de Sabas, et la sainteté de sa vie engagea bientôt les religieux à le nommer archimandrite. Cependant, il n'oubliait pas sa patrie, et de concert avec Étienne, il obtint du patriarche la création d'un archevêque serbe autorisé à sacrer les évêques; c'était, pour le clergé, l'indépendance complète sous la suzeraineté lointaine de Rome. Sabas fut le premier à remplir les fonctions de primat de Serbie. L'archevêché fut établi à Utchitzé, et douze nouveaux évêchés érigés dans le pays. C'est à sa considération qu'Étienne, son frère, en faveur de qui Étienne Nemania avait abdiqué, reçut de l'empereur d'Allemagne le titre de roi, que lui confirma le pape Honorius III. Sabas, peu après, sacra l'évêque Arsène pour le remplacer, puis entreprit le pèlerinage de Terre Sainte. Il visita l'Égypte, le Sinaï, la Palestine et, à son retour en Europe, passa par Tirnova, où résidait Jean-Arsène, roi de Bulgarie. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1237. Les Bulgares ne consentirent qu'à grand'peine à se séparer de ses restes, qui furent cependant déposés en Serbie au monastère de Miléchévo.

Saint Sabas n'inaugura pas seulement dans sa patrie une nouvelle politique religieuse, il fit encore beaucoup pour la civilisation serbe en créant partout des écoles, des séminaires, d'où sortirent des prêtres instruits : son souvenir, après un si long temps, est encore populaire parmi le peuple.

6 DÉCEMBRE.

SAINT NICOLAS.

Fils d'Euphemius, patricien, et d'Anne, sœur de saint Nicolas l'ancien, archevêque de Myre, il naquit vers 260, à Patare, ville de Lycie, en Asie Mineure. Devenu orphelin, il vendit tout son héritage, le par-

Fig. 292. — Légende de saint Nicolas. Vitrail de la cathédrale de Bourges. XIIIe siècle.

tagea aux pauvres et se mit sous la conduite de son oncle, qui, édifié de ses pieuses dispositions, l'ordonna prêtre et le fit abbé d'un monastère appelé la Sainte-Sion. Après un pèlerinage à Jérusalem, il fut élu lui-même archevêque de Myre, son oncle étant mort, ainsi que Jean, qui lui avait succédé. En même temps qu'il veillait avec sollicitude sur le troupeau confié à ses soins, il eut de grands combats à soutenir contre les païens et les hérétiques. L'empereur Licinius, ayant renouvelé en Orient la persécution de Dioclétien et de Maximien, les chrétiens de

Myre furent les uns mis à mort, les autres emprisonnés, dépouillés de leurs biens. Nicolas demeura ferme au milieu de la tourmente, exhortant son peuple à résister aux supplices et à confesser la foi. Arrêté enfin, il souffrit la prison, puis l'exil, et ne put revenir qu'après l'édit de Constantin (313). Ce fut alors qu'avec les libéralités de l'empereur il répara les églises de Myre et en bâtit de nouvelles, qu'exigeaient les nombreuses conversions obtenues par son éloquence.

Lorsque Arius écrivit de tous côtés aux évêques de l'Église d'Asie pour les attirer dans ses erreurs, Nicolas fut un de ceux qui, conjointement avec Alexandre, patriarche d'Alexandrie, opposèrent à l'hérésie la plus vigoureuse résistance, et l'un des trois cent dix-sept évêques qui le condamnèrent au concile de Nicée. Rentré dans son diocèse, il reprit sa vie active et austère. Son dévouement s'étendait à tous les besoins de son troupeau : il avait soin des pauvres, des malades, des prisonniers, des veuves, et des orphelins, pour lesquels il ressentait une tendresse particulière. Une de ses principales applications était que les fidèles ne manquassent jamais de la parole de Dieu, et il appela, pour le seconder dans cette tâche, des hommes savants et pleins de vertus, entre autres Paul de Rhodes et Théodore d'Ascalon. Les pénitences qu'il s'infligeait étaient des plus rigides: jeûnant tous les jours, il faisait abstinence complète de viande et de vin, ne mangeait que le soir et d'un seul mets ; son lit n'était le plus souvent que la terre nue. Dieu lui avait accordé à un rare degré le don des miracles ; le plus fameux concerne la protection qu'il accordait spécialement aux enfants, dont il est le patron. Il mourut l'an 324, au monastère de la Sainte-Sion, où il s'était retiré quelques jours auparavant. Ses reliques demeurèrent à Myre jusqu'en 1087 ; à cette époque, la ville étant tombée au pouvoir des Turcs, elles furent transportées à Bari, en Italie.

Saint Nicolas est un des saints les plus populaires en France, où beaucoup d'églises lui sont dédiées ; il est l'un des patrons de la Russie et de la Lorraine.

7 DÉCEMBRE.

SAINT AMBROISE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce grand saint, qui fut aussi un grand politique et un grand écrivain, naquit à Trèves, vers 340, d'une des familles les plus nobles de cette province romaine. Son père était préfet du prétoire des Gaules, et comptait plusieurs consuls parmi ses ancêtres. Sa famille était chrétienne, et après la mort prématurée de son père, c'est à Rome que s'écoula sa jeunesse, sous la direction d'une mère pieuse et d'une sœur, Marcelline, qui avait fait vœu de virginité. Il ne se destina pas tout d'abord à l'Église. S'étant fait remarquer, comme avocat, par un grand talent oratoire, il fut appelé au gouvernement de la Ligurie et de l'Émilie. Il avait trente-quatre ans, lorsqu'en 374 un événement providentiel décida de sa vie et fit tout d'un coup d'un haut fonctionnaire romain un illustre évêque. Auxence, l'évêque de Milan, venait de mourir, et de vifs débats s'étaient élevés sur le choix de son successeur, entre les orthodoxes et le parti arien qu'avait favorisé ce dernier prélat, lorsqu'un enfant cria : « Ambroise évêque ! » Tel était déjà la vénération qu'inspirait aux chrétiens le gouverneur de la Ligurie, que les deux partis, comme mus par une inspiration divine, tombèrent soudain d'accord pour porter sur lui leurs suffrages.

Il n'avait accepté ces fonctions qu'avec une sorte de terreur, car il n'était encore que catéchumène ; mais une fois qu'il eut reçu la crosse, il se montra le modèle des évêques. Pendant que, sous la direction du prêtre Simplicien, il acquérait les connaissances théologiques qui lui manquaient encore, et qu'il étudiait particulièrement les écrits de saint Clément, d'Origène, de Didyme, et surtout de saint Basile, qu'il prit pour exemple, il distribuait son argent aux pauvres, et donnait toutes ses propriétés à l'Église, en réservant seulement l'usufruit à ses sœurs. Enfin, pour être tout entier à ses nouveaux devoirs, il confiait à son frère Satyre l'administration de sa maison. Charitable

envers les autres, il ne s'accorda à lui-même que le strict nécessaire, et pratiqua la vertu d'abstinence. Tout le jour, sa porte était ouverte aux fidèles qui venaient le trouver, et il travaillait de nuit à la composition de ses sermons et de ses autres travaux littéraires. « Il était, » dit Paulin, son biographe, « gai avec ceux qui étaient dans la joie, et pleurait avec ceux qui versaient des larmes, avec ceux surtout qui, se confessant à lui, déploraient leurs péchés. » Son activité comme pasteur et comme prédicateur était infatigable; il en donna les meilleures preuves en combattant les restes du paganisme aussi bien que l'arianisme, et en contribuant à établir sur des bases solides l'unité de l'Église. Un de ses plus illustres adversaires parmi les païens fut Symmaque, le dernier défenseur du paganisme en Occident, qui, au nom des grands hommes de l'ancienne Rome, voulait relever l'autel de la Victoire, et auquel Ambroise répondit par un de ses plus excellents écrits. « Ce n'est pas, disait-il, dans les fibres palpitantes des victimes, mais dans la valeur militaire que réside la victoire, c'est par là que Rome a conquis le monde. Quand l'Africain fut vainqueur, il n'était pas à genoux devant l'autel de Jupiter, il était à enfoncer les bataillons d'Annibal. Pourquoi alléguer l'exemple des ancêtres? J'ai horreur des dieux qu'adoraient les Nérons. »

La grandeur épiscopale de son caractère apparut tout entière dans sa conduite à l'égard de Théodose, contre lequel il revendiqua avec une constance et une énergie admirable les droits de la religion et de l'humanité. Bien qu'Ambroise eût pour ce prince une estime et une affection particulière, bien qu'il l'eût appelé lui-même, en Italie, au secours de Valentinien II contre l'usurpateur Maxime, il lui interdit l'entrée de l'église à Milan, et exigea de lui une pénitence publique, lorsque Théodose eut souillé la dignité d'empereur et le titre de chrétien par le massacre de Thessalonique, où 7,000 habitants avaient été attirés dans le cirque et mis à mort pour les punir de la révolte de cette ville. Sachant unir l'autorité à la prière, il lui écrivait : « Songez que le Seigneur ne pardonne qu'au repentir : rentrez en vous-même, prince, cédez au Tout-Puissant, ne méprisez pas la voix de son ministre qui vous supplie et vous conjure. » Théodose n'ayant pas d'abord tenu

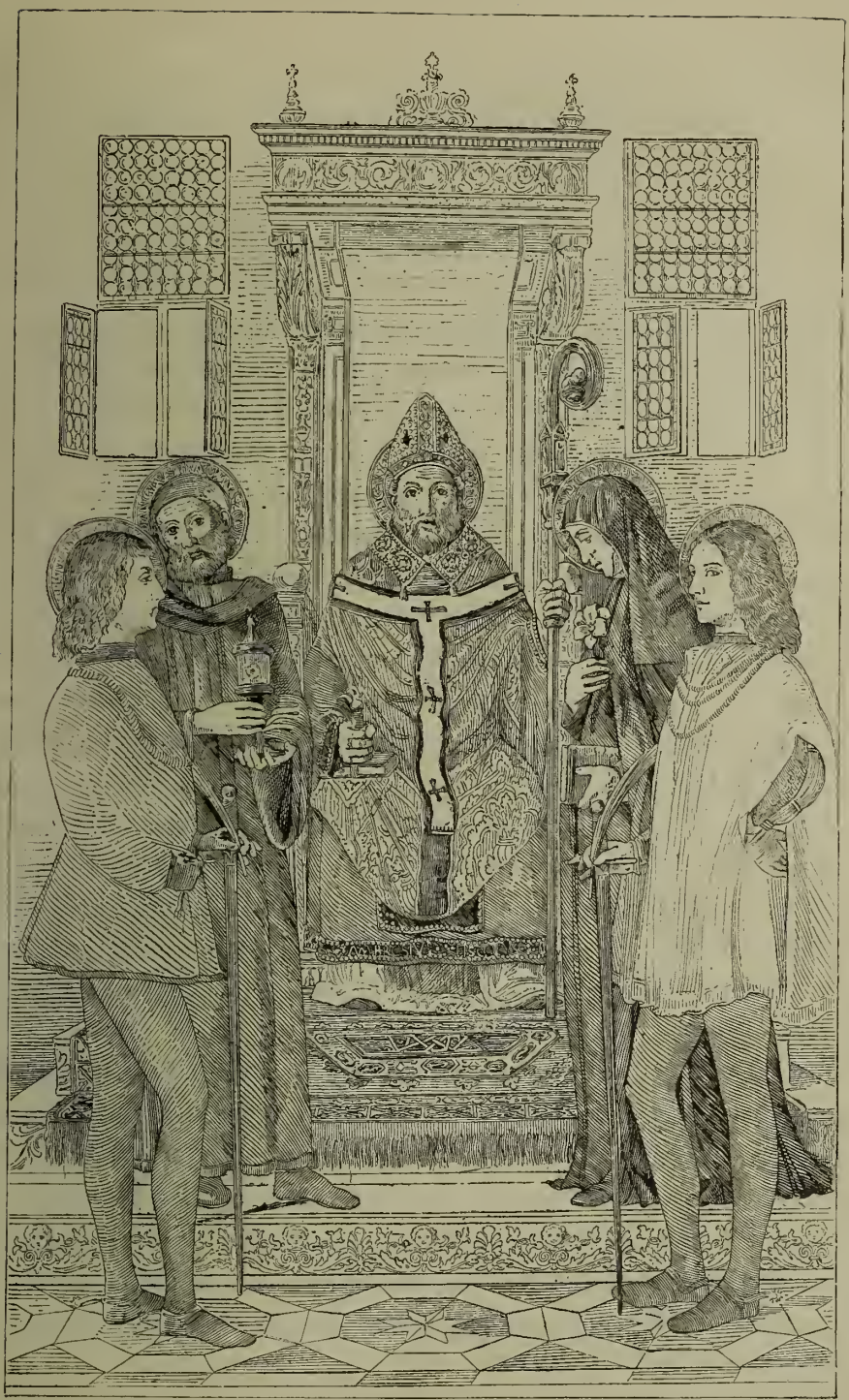


Fig. 293. — Glorification de saint Ambroise. D'après Ambroise Borgognone, à la Chartreuse de Pavie. XVIe siècle.

compte de cet avertissement, et s'étant présenté avec son cortège à la porte de l'église de Milan, Ambroise, revêtu des ses habits sacerdotaux, et accompagné de tout son clergé, lui barra de son corps l'accès de la cathédrale, lui adressant, cette fois, ces paroles sévères : « Il n'y a pour tous qu'un empereur, c'est le Créateur de toutes choses. Comment vos pieds oseront-ils se poser dans ce sanctuaire et vos mains s'élever vers Dieu, vos mains encore rouges du sang injustement versé?... Retirez-vous, pour ne pas ajouter un nouveau crime à ceux qui vous chargent déjà. » L'empereur n'osa pas passer outre. Quelques jours plus tard, il se présentait en humble pénitent à la porte extérieure de l'avant-cour de l'église, et y était admis, après avoir donné ce signe public de repentir, et signé un édit portant qu'à l'avenir nulle sentence de confiscation ou de mort ne serait exécutée que trente jours après avoir été rendue.

Ambroise, qui défendait la doctrine de l'Église contre l'hérésie d'Arius et une sorte de renaissance du paganisme, ne dédaignait pas non plus d'en accroître les pompes extérieures. C'est lui qui le premier régla, et peut-être introduisit le chant dans les cérémonies religieuses, d'où le nom de *chant ambrosien* donné en son honneur à cette partie des offices divins, et qui subsista jusqu'à son remplacement par le chant grégorien, à la fin du sixième siècle. Les hymnes qu'il écrivit lui-même pour l'Église furent célèbres de son temps, et sont restées des modèles de cette poésie lyrique chrétienne, si riche en belles œuvres.

Mort le 14 avril 394, deux ans après Théodose, dont il avait prononcé un beau panégyrique, il fut enterré dans cette église de Milan qui porte aujourd'hui son nom. Son tombeau, placé dans la crypte, au-dessous du maître-autel, y a été découvert en 1864, et son corps, en 1871, entre ceux des saints Gervais et Protais. Il occupe le premier rang parmi les quatre grands docteurs de l'Église latine, titre que lui ont valu la pureté de sa morale et l'autorité de ses écrits dogmatiques, et l'on célèbre sa fête le 7 décembre, jour de son ordination.

8 DÉCEMBRE.

SAINT ROMARIC.

Au septième siècle la contrée des Vosges dut une de ses principales gloires au noble Romaric, un des leudes opulents de l'Austrasie. Né vers 585, il fut élevé à la cour de Théodebert II, où son père occupait le premier rang après le roi et partagea les vicissitudes de sa fortune. En 612, il fut exilé par Thierry II, et ses biens confisqués lui furent rendus l'année suivante par Clotaire II, devenu seul maître des trois royaumes francs. Sous son habit laïque, il pratiquait déjà toutes les vertus, « lorsque Dieu voulut, » au dire du narrateur contemporain, « récompenser son chevalier de la valeur qu'il déployait dans les combats du siècle, et le conduire aux champs de la céleste lumière ».

Amé, moine de Luxeuil, étant venu prêcher dans les Vosges, Romaric le reçut à sa table, et il l'interogea sur le meilleur moyen de faire son salut. « Regarde ce plat d'argent, » lui répondit le saint; « combien n'a-t-il pas eu déjà de maîtres ou plutôt d'esclaves, et combien n'en aura-t-il pas encore? Et toi, bon gré mal gré, tu en es le serf, puisque tu ne le possèdes que pour le conserver. Mais il t'en sera demandé compte, car il est écrit : « Votre or et votre argent se rouilleront, et « cette rouille portera témoignage contre vous. » Romaric, vaincu par le désir du ciel, distribua tous ses biens aux pauvres, à l'exception d'un seul domaine, destiné à doter les trois filles qu'il avait eues en mariage. Puis il donna la liberté à ses serfs, et se rendit à Luxeuil, avec plusieurs d'entre eux, qui prirent, à son exemple, l'habit monastique. Il y rechercha, comme pénitence, les occupations les plus basses, et se distingua par son assiduité aux travaux de jardinage.

Vers 620, Romaric fonda, au pied du Romberg, une abbaye de femmes et, au sommet de la montagne, une abbaye d'hommes; il confia le gouvernement de l'une à sa fille Claire, et celui de l'autre au religieux qui l'avait converti; il en devint, en 627, le second abbé. Après avoir fermé les yeux à son ami saint Arnoul, qui avait résigné l'évêché de Metz pour aller vivre non loin de lui dans un ermitage, il s'étei-

gnit paisiblement le 8 décembre 653. La double abbaye ayant été détruite par les Huns, on ne rebâtit à la même place que celle des hommes ; l'autre abbaye, qui n'admettait que des filles de la plus haute noblesse, se releva de l'autre côté de la Moselle, dans une plaine, où s'est formée ensuite la ville de Remiremont (*Romarici mons*), dont notre saint est le patron.

9 DÉCEMBRE.

SAINTE LÉOCADIE.

Par sa piété et sa charité, elle faisait l'édification de la ville de Tolède lorsque commença en Espagne la persécution de Dioclétien. Dès que les édits furent proclamés, on la dénonça au préfet Dacien, qui la manda à son tribunal. Sachant qu'elle était patricienne, il lui reprocha de professer une religion qui se recrutait parmi la classe la plus infime, l'engageant à se conduire selon son rang et à donner l'exemple de l'obéissance aux lois de l'empire, si elle ne voulait en subir toutes les rigueurs. « Je tiens pour le plus grand des honneurs, » répondit-elle, « d'être l'humble servante de Dieu et de Jésus, son fils. Rien ne sera capable de me faire renoncer à ma religion ; je ne crains pas les tourments dont tu me menaces, et quant à la mort je l'appelle de tous mes vœux comme le premier pas vers les félicités éternelles. » Dacien, irrité de ces fières paroles, ordonna que, puisqu'elle se mettait au niveau des esclaves, elle fût fouettée comme une esclave ; puis il la fit jeter, le corps tout en sang, au fond d'un cachot, en attendant qu'on lui préparât d'autres supplices. Elle suivit les soldats, et voyant sur son chemin des chrétiens qui gémissaient sur l'état pitoyable où les tourmenteurs l'avaient réduite, elle les consola, leur disant de se réjouir bien plutôt de ce que le Seigneur avait permis qu'elle souffrît pour son nom. Elle expira en prison, quelques jours après (303).

10 DÉCEMBRE.

SAINT MELCHIADE.

Melchiade, nommé aussi Miltiade, succéda, en 312, à Eusèbe sur la chaire de saint Pierre. Ce fut l'année suivante que Constantin, ayant vaincu Maxence, promulgua le célèbre édit qui permettait aux chrétiens le libre exercice de leur religion. La joie qu'en ressentit le pape fut troublée par le schisme de Donat, qui s'était séparé de la communion de l'évêque de Carthage sous le prétexte, mensonger du reste, que celui-ci avait livré les saintes Écritures aux païens pour être brûlées pendant la persécution de Dioclétien. Cette querelle, qui dura près de trente ans, avait mis l'Afrique en feu. On en référa à l'empereur, et l'empereur renvoya la cause à Rome. Melchiade convoqua un concile, qui, après avoir entendu Donat, le déclara schismatique (313).

Il mourut en 314, et fut enterré au cimetière de Calliste.

SAINTE EULALIE.

Elle perdit sa mère de très bonne heure, et son père, nommé Libère, riche chrétien de Merida, en Espagne, la fit instruire dans la foi, avec une compagne de son âge, Julie, par le prêtre Dorat. C'était au temps de la persécution de Dioclétien; un magistrat, du nom de Calpurnien, appliquait les édits avec la dernière sévérité. Libère, voyant l'ardeur que sa fille témoignait pour le martyre, craignit qu'elle n'allât d'elle-même au-devant des bourreaux, et il l'envoya, avec Julie, Dorat, et quelques esclaves, dans une maison de campagne qu'il possédait aux environs de la ville.

Cependant Eulalie, informée de la cruauté de Calpurnien, s'échappa avec son amie et vint se présenter au tribunal : « Que t'ont fait les chrétiens? pourquoi viens-tu les persécuter? » Le magistrat regarda celle qui l'interpellait ainsi et, raillant sa jeunesse, il demanda quelle était cette petite fille assez osée pour lui faire de telles

questions. « Il est vrai, » répondit-elle, « que je suis encore assez petite, car je n'ai que treize ans, mais je n'en redoute pas davantage tes menaces; j'ai assez vécu sur la terre pour souhaiter d'aller vivre éternellement dans le ciel. » Le juge essaya de la gagner par la douceur, mais voyant qu'il perdait sa peine, il ordonna qu'elle fût fouettée au sang. La souffrance ne l'ébranla pas : « A quoi bon ces tourments? » dit-elle avec calme. « Ton pouvoir, qui s'étend sur mon corps, n'a aucune prise sur mon âme. J'ai en horreur et les divinités, et ceux

Fig. 294. — Les Vierges sages. D'après une fresque des Catacombes.

qui les adorent, et les empereurs qui commandent de les adorer. » Eulalie expia ces injures par les plus cruels supplices : elle fut de nouveau fouettée, avec des baguettes mouillées, puis on lui versa sur la poitrine de l'huile bouillante, du plomb fondu, on la plongea dans un bain de chaux vive, on lui arracha les ongles des pieds et des mains. « Ouvre les yeux, Calpurnien, » eut-elle encore la force de dire avant de mourir, « et considère mon visage, afin de pouvoir me reconnaître au jour du jugement; car nous comparaîtrons ensemble devant Dieu, moi pour recevoir la récompense des tourments que j'endure, toi pour en recevoir le châtiment. » Elle expira ensuite (303).

La vie et la mort de sainte Eulalie ont été célébrées par le poète latin Prudence, qui vécut en Espagne au quatrième siècle.

11 DÉCEMBRE.

SAINT DAMASE.

Espagnol d'origine, Damase naquit à Rome, en 304, d'un père attaché à l'église de Saint-Laurent. Il reçut de lui la première connaissance des lettres, et les premiers degrés du sacerdoce. A l'époque où il était diacre, le pape Libère fut relégué à Bérée (355); Damase l'accompagna pendant une partie de la route, eut beaucoup de part au gouvernement de l'Église en son absence, et fut, à sa mort, choisi pour lui succéder (366). On vantait son instruction variée, sa facilité à écrire en prose et même en vers. Son caractère affable et bienveillant le faisait rechercher du monde, non moins que la distinction de son esprit. Dans son élection, il eut pour lui la plus saine partie du clergé; mais une faction d'ambitieux et de jaloux lui opposa un diacre nommé Ursin, passé maître en fait de brigues et assez mal famé. Quand Damase eut été proclamé, la cabale protesta en tumulte, procéda, par les moyens les plus honteux, à une nouvelle élection dans la basilique du mont Sicin ou de Libère, et força Paul, évêque de Tivoli, à sacrer Ursin. Cette cérémonie illégale provoqua la colère des bons citoyens : l'église fut envahie, on en vint aux mains, et cent trente-sept personnes restèrent parmi les morts. Le schisme dura seize ans, à la grande douleur de Damase, que les rebelles ne cessèrent d'abreuver de calomnies. Saint Jérôme, qu'il avait baptisé et qui l'aida par la suite, affirme que jamais homme n'eut une vie plus pure et plus sainte.

Après avoir ramené l'Église à l'unité, Damase travailla d'une main ferme à la réforme du clergé. Il tint plusieurs conciles pour combattre les hérésies, et fit célébrer à Constantinople, sur les instances de Théodose, le second concile général (381), où l'on confirma contre les ariens la foi de Nicée; on y réintégra aussi saint Grégoire de Nazianze, et si l'on donna à ce siège la primauté après celui de Rome, le pape ne voulut point approuver cette mesure, qui devait être une source de dangers pour l'avenir. Il retint auprès de lui saint Jérôme en qualité de secrétaire; il le chargea de répondre aux consultations que les évêques

lui adressaient de toutes parts, et l'engagea à traduire l'Écriture en latin. C'est à lui qu'on doit la réparation de l'église de Saint-Laurent; il décora les lieux saints et les tombeaux des martyrs d'épitaphes en vers, ainsi que d'ornements appropriés et de peintures. Ce zélé défenseur de l'orthodoxie mourut le 10 décembre 384. Le Martyrologe romain, qui lui donne le titre de confesseur à cause des dures épreuves qu'il eut à traverser, marque sa fête au 11 décembre.

12 DÉCEMBRE.

SAINT CORENTIN.

Son père était un Celte d'Irlande, qui était venu s'établir en Armorique, dans la province de Cornouaille. Il naquit en 375, embrassa l'état ecclésiastique, fut promu au sacerdoce, et se retira dans un ermitage de la paroisse de Plomodiern. Le prince Grallon, étant à la chasse, s'égara un jour de ce côté, prit avec sa suite un repas dans sa cabane, et en récompense lui fit don d'un vaste domaine. Corentin y construisit un monastère, qui fut bientôt peuplé de religieux, et près duquel il établit une école, où les enfants étaient élevés. Grallon, désirant fonder un évêché dans sa province, le fit venir et l'envoya vers saint Martin, archevêque Tours, dont la juridiction s'étendait sur toute la Bretagne, afin de recevoir de lui la consécration épiscopale. A son retour, le prince lui donna son château de Kemper pour en faire une église. Deux nouveaux monastères furent bâtis, dont les abbés furent des disciples de Corentin, Tugdual et Guennolé.

Le nouvel évêque entreprit de visiter entièrement son diocèse : il corrigea les abus qui s'étaient introduits parmi les fidèles, combattit les superstitions du culte druidique, et ordonna des ecclésiastiques pieux et instruits pour le service des paroisses. Au concile d'Angers de 453, où il assista, on le trouve désigné sous le nom de Chariaton. Après sa mort, arrivée en 460, la ville dont il avait été le premier évêque

s'appela Kemper-Corentin. Il y est en grande vénération, et jadis son culte s'était étendu dans les diocèses voisins.

13 DÉCEMBRE.

SAINTE LUCE.

Ayant perdu son père, un des notables habitants de Syracuse, Luce ou Lucie fut élevée dans la foi du Christ par sa mère Eutychée, qui lui inspira les plus vifs sentiments de piété. Ces premières impressions opé-

Fig. 295. — Les Béatitudes : Heureux ceux qui pleurent. D'après un bronze du XIIe siècle.

rèrent un merveilleux effet : elle promit à Dieu, dans un âge encore tendre, de passer toute sa vie en état de virginité. Sa mère, à qui elle n'avait rien dit, songeait pourtant à la marier ; mais elle fut attaquée d'un flux de sang qui la tourmenta pendant quatre ans, et dont elle ne se vit délivrée qu'en allant en pèlerinage au tombeau de sainte Agathe. Alors Luce confia, sur une nouvelle proposition de mariage, le vœu qu'elle avait fait, et obtint la liberté de suivre ses pieuses inclinations. Le jeune homme qui devait l'épouser était païen ; il l'aimait depuis

longtemps, et quand il eut connaissance de sa résolution, il courut, dans un transport de colère, la dénoncer comme chrétienne.

La persécution de Dioclétien sévissait alors dans toute sa force ; aussi Paschase, gouverneur de la Sicile, se montra-t-il sans pitié. Comme il lui ordonnait de sacrifier aux dieux, Luce répondit : « Le sacrifice que nous devons offrir, c'est de visiter les veuves et les orphelins, d'assister les malheureux dans leurs besoins. Il y a trois ans que j'offre ce sacrifice au Seigneur, et il ne me reste qu'à m'offrir moi-même comme une victime qui lui est due. — Dis cela aux chrétiens, » répliqua Paschase, « non pas à moi qui ai pour devoir de faire observer les édits de l'empereur. — Tu crains un homme, moi je ne crains que Dieu. Agis comme il te plaira, et laisse-moi faire de même. » Paschase la condamna à être brûlée vive. Elle fut dépouillée de ses vêtements, enduite de poix et de résine, et allumée comme une torche vivante. C'était le supplice inventé par Néron ; les bourreaux l'abrégèrent en lui perçant la gorge d'un coup d'épée (303). Ses restes, de Syracuse, où ils furent inhumés, ont été transportés à Constantinople, puis à Venise, et de là à Metz. Enfin, ce qui est fort rare dans l'histoire des reliques, ils reposent aujourd'hui en entier, à Ottange, dans le département de la Moselle. Le nom de sainte Luce a été inséré dans le canon de la messe.

SAINT ODILE.

Au milieu du septième siècle vivait en Alsace, à Hohembourg, un puissant seigneur, nommé Adalric, qui comptait parmi ses ancêtres Archambaud, maire du palais sous Clovis II, et Sigismond, roi de Bourgogne ; sa femme était Bereswinde, nièce de saint Léger, évêque d'Autun. Ils vivaient chrétiennement, et auraient été heureux si leur mariage n'était demeuré stérile. Dieu exauça enfin leurs vœux, et ils eurent une fille. Adalric, qui désirait un fils, ne voulut pas la voir, et quand il s'aperçut qu'elle était aveugle, il ordonna qu'on la fît élever loin de lui, et qu'il n'en entendît jamais parler. Bereswinde la confia à une femme attachée à son service, qui la prit avec elle ; plus tard, elle

l'envoya au monastère de Jaume, dont l'abbesse était sa tante. C'est là, quand elle eut douze ans, que saint Erard, suivant un avis d'en haut, vint la baptiser, et lui donner en même temps la vue ; ses yeux s'ouvrirent, et elle reçut le nom d'Odile.

En apprenant ce miracle, Adalric manifesta beaucoup de joie, mais il

Fig. 296. — Ancienne bannière de la ville de Strasbourg offrant l'image de Notre-Dame, à laquelle la ville s'était consacrée. D'après l'*Hortus deliciarum*, ms. du XIIe siècle.

refusa néanmoins de reprendre son enfant. Quatre fils lui étaient nés, depuis Odile ; l'un d'eux, Hugues, entra en correspondance avec sa sœur inconnue, se prit d'une vive affection pour elle et la fit secrètement revenir à la maison paternelle. Adalric, après un moment de colère, pardonna cette désobéissance, et peu à peu montra quelque tendresse à la jeune fille. Un duc d'Allemagne ayant demandé sa main, il la lui accorda ; mais Odile, qui s'était vouée à Dieu, s'enfuit, déguisée sous l'habit d'une mendiante, passa le Rhin et alla se cacher dans une solitude, près

Fribourg. Adalric, qui l'avait fait poursuivre en vain, proclama qu'elle pouvait revenir, qu'elle aurait liberté d'embrasser le genre de vie qui lui conviendrait. Avertie de ces dispositions de son père, Odile revint; et Adalric, tenant parole, lui permit de fonder une communauté religieuse et lui donna même, dans ce but, son château d'Hohembourg, avec toutes ses dépendances. Les travaux pour l'approprier à sa nouvelle destination furent faits entre les années 680 et 690. Odile se vit bientôt à la tête de cent trente religieuses, et, ce nombre augmentant sans cesse, elle bâtit un second monastère qui prit le nom de Nieder-Münster. Adalric et Bereswinde vinrent passer leurs derniers jours près de leur fille, et moururent tous les deux, à Hohembourg, dans le même temps, vers l'an 700. Ils laissaient aux œuvres d'Odile une partie de leur fortune, et l'abbaye devint si riche, que, dans la suite, l'empereur Frédéric Barberousse accorda à ses supérieures le titre de princesses du saint-empire. A Nieder-Münster était joint un hôpital, où Odile passait presque toutes ses journées près des malades, qu'elle soignait de ses mains. Ces fatigues, et la grande activité qu'il fallait déployer pour conduire des maisons si importantes, ne tardèrent pas à affaiblir singulièrement ses forces. Sentant venir sa fin, elle assembla ses filles, leur dit adieu, puis elle expira doucement, le 13 décembre 720.

L'Alsace, dont elle avait été l'honneur, la choisit pour patronne.

Le tombeau où sainte Odile fut inhumée, situé près d'Hohembourg, sur une montagne, n'a jamais été dépossédé de ses restes. L'église qui s'y élève aujourd'hui remonte à 1692, et l'on voit alentour des ruines de l'ancien monastère. Placé entre les Vosges et l'Alsace, le mont Sainte-Odile domine une vaste étendue, où l'œil découvre vingt villes et plus de trois cents villages; malgré les invasions et les désastres, jamais les Alsaciens, toujours fidèles au passé, n'en ont oublié le chemin.

L'abbaye de Sainte-Odile continua de suivre la règle de sa fondatrice jusqu'au dixième siècle; plus tard, elle adopta celle de saint Benoît. Parmi les abbesses qui la dirigèrent avec éclat, citons Herrade de Landsperg, morte en 1195, et qui composa, sous le titre d'*Hortus deliciarum,* une sorte d'encyclopédie religieuse, en prose et en vers.

14 DÉCEMBRE.

SAINT SPIRIDION.

C'était un berger de l'île de Chypre, qui vivait du produit d'un troupeau de moutons, qu'il menait paître lui-même. Il se maria et eut une fille nommée Irène, qui consacra au Seigneur sa virginité et demeura toujours avec son père. Sa vie de juste et de pieux serviteur de Dieu l'avait mis, malgré sa pauvreté, en si grande vénération près de

Fig. 297. — Les béatitudes : Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté. D'après un bronze du XIIe siècle.

ses frères, qu'ils le choisirent pour évêque de Trimythonte, petite ville située sur le bord de la mer, non loin de Salamine. Ses fonctions ne lui firent pas abandonner son ancien état, et, quoique ses revenus fussent très modiques, il en donnait la moitié aux pauvres et trouvait encore, sur l'autre moitié, le moyen de prêter à ceux qui étaient dans la gêne. On ne frappait jamais en vain à sa porte, mais il veillait à ce que l'argent prêté rentrât exactement dans sa bourse, car c'était la bourse de tous et l'on ne devait pas y puiser au détriment des autres. Pendant la persécution de Galère, il souffrit courageusement pour la foi, subit la torture et fut condamné aux mines avec quan-

tité d'autres chrétiens. Quand Constantin eut rendu la paix à l'Église, Spiridion rentra dans son diocèse, et alla siéger, en 325, au concile de Nicée. Bien qu'il eût peu étudié les lettres, il avait si assidûment fréquenté les Livres saints qu'il les savait par cœur : dans une assemblée des évêques de Chypre, il eut l'occasion de reprendre saint Triphylle, évêque de Lèdres, qui, par purisme, avait changé un mot dans une citation d'un passage de l'Évangile, montrant ainsi son profond respect pour le texte sacré. On ne connaît point exactement la date de sa mort, mais il faut la placer après 347, car il assista au concile de Sardique (Sofia), qui se tint en cette année, et s'y montra l'un des plus zélés défenseurs d'Athanase, persécuté par les ariens.

15 DÉCEMBRE.

SAINT EUSÈBE DE VERCEIL.

De l'île de Sardaigne, où il avait pris naissance vers 310, Eusèbe fut amené, jeune encore, à Rome, où il fut ordonné lecteur par le pape Sylvestre. Pour une raison qui n'est pas connue, il alla s'établir en Piémont, à Verceil, et se concilia les suffrages de tous les habitants qui, vers 340, le demandèrent pour évêque. Ses pathétiques exhortations eurent bientôt changé la face de la ville. Le premier en Occident, il joignit la vie monastique à la vie cléricale, c'est-à-dire résidant avec ses clercs en communauté et à l'exemple des moines du désert. Saint Ambroise, qui était son métropolitain, dit à ce sujet : « C'était une milice vraiment angélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges du Seigneur, à implorer sa miséricorde par les prières les plus ferventes. » Eusèbe servit avec chaleur la cause de saint Athanase, laquelle était inséparable de celle de la foi de Nicée, et il le fit bien voir au concile de Milan (355). Deux évêques, Denis et Lucifer, s'étant refusés avec lui de souscrire à la condamnation du patriarche d'Alexandrie proposée par les ariens, l'empereur Constance, qui protégeait ces derniers, manda les trois opposants auprès de lui. « C'est moi qui accuse Athanase, » dit-il, « et

vous devez m'en croire sur parole. — Il n'est point question ici, » répondit Eusèbe, « d'une affaire civile, sur laquelle l'opinion de l'empereur doive influer. — Ma volonté doit passer pour règle; obéissez. » Les évêques lui ayant représenté qu'il rendrait un jour compte à Dieu de l'usage qu'il aurait fait de son pouvoir, Constance, furieux, n'eut pas honte de tirer l'épée contre eux; il se borna pourtant à les exiler.

Eusèbe fut relégué à Scythopolis (Beisân), en Palestine, et abandonné à la merci de Patrophile, évêque arien de cette ville. La visite de saint Épiphane et les secours que lui envoya son église de Verceil furent un grand soulagement à son malheur; mais les hérétiques lui firent payer ces moments de joie par les plus indignes traitements. Transféré en Cappadoce, puis dans la basse Thébaïde, il vit finir son exil en 362, alors qu'il fut permis de reparaître à tous les bannis pour cause de religion. Après avoir assisté au concile d'Alexandrie, qui conserva leurs sièges aux évêques victimes des artifices de l'hérésie et repentants de leur chute passagère, il parcourut la Syrie et l'Illyrie, confirmant sur son passage ceux qui suivaient la bonne voie, ramenant ceux qui s'en étaient écartés. De retour à Verceil, il put enfin, suivant l'expression de saint Jérôme, « quitter son habit de deuil ». De concert avec saint Hilaire de Poitiers, il combattit l'arianisme dans la personne d'Auxence, que la protection de Valentinien Ier maintint dans le diocèse de Milan. La mort de saint Eusèbe arriva en 371, le 1er août; mais sa fête est remise au 15 décembre dans le Bréviaire romain. Il est le patron de Verceil.

16 DÉCEMBRE.

SAINT ADON.

Issu d'une famille illustre du diocèse de Sens, il naquit en 799 et fut élevé, sous la discipline de Loup Servat, à l'abbaye bénédictine de Ferrières, où il prononça ses vœux. Il passa ensuite au monastère de

Pruym, en Allemagne; les deux maisons avaient de fréquentes relations et des moines de Ferrières étaient souvent envoyés à Pruym pour y apprendre l'allemand. La jalousie qu'excitaient ses mérites parmi ses nouveaux frères lui rendit ce dernier séjour si pénible, qu'il l'abandonna pour entreprendre le pèlerinage de Jérusalem. En revenant, il demeura près de quatre ans à Rome, et s'arrêta ensuite à Ravenne, où il copia un manuscrit qui devait lui servir pour la composition de son *Martyrologe*. Quand il arriva à Lyon, l'archevêque Remi le retint près de lui, en lui donnant pour retraite, lorsqu'il voudrait passer quelque temps dans la solitude, l'église de Saint-Romain, près de Vienne. L'évêque de ce dernier siège, Agilmar, étant mort en 860, Remi, de concert avec Ebbon, évêque de Grenoble, le désigna aux fidèles, qui se rendirent à ce désir en le choisissant pour pasteur.

Aussitôt élu, Adon envoya, selon la coutume, sa profession de foi au pape Nicolas Ier, et resta depuis en correspondance suivie avec lui. L'observance régulière s'étant relâchée dans les monastères, il travailla à la rétablir, et prit soin également que les ecclésiastiques de son diocèse vécussent conformément à la sainteté de leur état. Les pauvres et les malades eurent leur part de sa sollicitude; sa charité était si grande qu'il voulait que la porte de sa maison fût ouverte à tout venant, même durant ses repas, et jamais malheureux n'approcha de lui sans recevoir des secours proportionnés à ses besoins. Il parut avec éclat dans plusieurs conciles et fut honoré de la confiance des empereurs Charles le Chauve et Louis le Germanique. Bien qu'il menât durant le jour une vie fort active, il se reposait à peine et passait ses nuits à prier ou à composer de pieux et savants ouvrages. C'est ainsi qu'il écrivit une *Chronique,* qui va depuis le commencement du monde jusqu'à son époque; un traité sur les fêtes des apôtres et des saints qui ont été leurs disciples ou leurs successeurs; enfin, le *Martyrologe* dont il a été fait mention, et les *Vies* de saint Didier, archevêque de Vienne, et de saint Chef, abbé de Vienne.

Saint Adon mourut, le 16 décembre 875, dans sa ville épiscopale et fut enterré à l'église de Saint-Pierre.

SAINTE ADÉLAIDE.

Fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, elle avait seize ans lorsqu'elle fut mariée, en 947, à Lothaire, roi d'Italie. Elle eut une fille, nommée Emma, qui épousa, dans la suite, Lothaire, roi de France. Veuve après deux ans de mariage, et maltraitée par Bérenger, qui s'était emparé du royaume de son mari et l'avait jetée en prison à Pavie, elle réussit à s'échapper et alla porter ses doléances au roi de Germanie. Othon, qui ne demandait qu'un prétexte pour passer en Italie dont il projetait la conquête, l'accueillit avec empressement. Rassemblant une armée considérable, il traversa les Alpes, entra sans résistance en Lombardie, et, ayant épousé Adélaïde, se fit couronner roi à Pavie. La suite de son expédition ne fut pas si heureuse, et il dut se contenter d'obtenir que Bérenger se déclarât son vassal. Dix ans plus tard, Othon descendait encore en Italie et se faisait solennellement couronner empereur, à Rome, le 2 février 962.

Loin de s'enorgueillir du rang si élevé que le sort lui avait fait et d'un changement si inespéré dans sa fortune, Adélaïde, après qu'elle fut devenue la femme du prince le plus puissant de son temps, ne se servit jamais de son pouvoir et de son crédit qu'en faveur des malheureux, des faibles et du bien de l'Église. Elle avait veillé avec le plus grand soin sur l'éducation de son fils Othon II, et, quand il fut monté sur le trône, elle réussit quelque temps à le guider par ses bons conseils, jusqu'au jour où, pour le malheur de l'empire, il épousa Théophanie, l'orgueilleuse fille de l'empereur d'Orient, Jean Zimiscès. En 983, il mourait en laissant le trône à un enfant, Othon III, qui fut, après bien des intrigues, confié aux impératrices mères; Théophanie, jalouse de l'influence d'Adélaïde, excita bientôt la cour contre elle, l'abreuva de dégoûts, la persécuta ouvertement et réussit à la faire exiler au château d'Orbe, dans le canton de Vaud; mais à sa mort la veuve d'Othon le Grand reprit le gouvernement.

Mettant au service des affaires l'expérience qu'elle avait acquise pendant les deux règnes précédents, elle les dirigea avec sagesse et autorité. Elle veilla à ce que justice fût rendue à chacun sans distinc-

tion de rang ni de condition, à ce que les impôts fussent équitablement répartis. La prière occupait tout le temps qu'elle ne donnait point à l'État; elle se retirait fréquemment dans son oratoire, et son palais, d'ailleurs, ressemblait plutôt à un couvent sévèrement tenu qu'à une demeure royale. Othon, cependant, arrivé à l'âge de gouverner lui-même, montra quelques dispositions hostiles envers son aïeule; alors elle se décida à se retirer en Bourgogne, ne voulant plus recommencer des luttes qui avaient si fort contristé son cœur de mère. Son voyage ressembla à un triomphe : les peuples, pleins de vénération, se portaient sur son passage; sa fille Emma vint, avec le roi Louis V, son fils, la recevoir à la frontière de France. Visitant tous les monastères qu'elle rencontrait sur sa route, elle passa quelque temps à Cluny, près de saint Odilon. Après avoir réussi à réconcilier Rodolphe III, roi de Bourgogne, avec son frère Boson, elle alla demeurer à l'abbaye de Seltz, en Alsace, qu'elle avait fondée, et c'est là qu'elle mourut, en 999. Elle léguait sa fortune personnelle, partie aux pauvres, partie aux monastères de Cluny, de Saint-Benoît-sur-Loire et à la basilique de Saint-Martin de Tours.

17 DÉCEMBRE.

SAINT LAZARE.

C'était l'ami particulier de Jésus et le frère de Marthe et de Marie, avec qui il demeurait à Béthanie, près de Jérusalem, au delà du mont des Oliviers. Pendant que Jésus était de l'autre côté du Jourdain, il tomba malade et mourut. Il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le tombeau lorsque Jésus, arrivant à Béthanie, le ressuscita en criant à haute voix : « Lazare, sors! » Six jours avant la Pâque, Jésus revint à Béthanie, et Lazare lui offrit un grand souper dans sa maison. C'est la dernière fois que les Évangiles parlent de lui. Saint Épiphane dit qu'il était de tradition que Lazare avait trente ans lorsqu'il fut ressuscité, et qu'il vécut encore trente ans depuis. Les Grecs disent qu'il mourut à

Chypre, et c'est une croyance populaire, en Provence, qu'il vint évangéliser ce pays avec ses sœurs, Joseph d'Arimathie, Marie-Madeleine et

Fig. 298. — La sainte Vierge et saint Lazare, sur la bannière d'une léproserie flamande. XVIe siècle.

quelques autres disciples de Jésus. Il aurait souffert le martyre à Marseille, dans un âge très avancé.

Vers 1119, des chrétiens d'Occident, de ceux qui étaient maîtres de la Terre sainte, y fondèrent sous le nom de chevaliers de Saint-Lazare,

un ordre militaire et religieux, qui devait à la fois défendre le tombeau du Christ et soigner les lépreux. Quand ils passèrent en France, ils continuèrent leurs services dans les hôpitaux, et en 1664 un édit leur attribua la direction de toutes les léproseries de France, qui étaient fort nombreuses. Il y en avait à la même époque près de 20,000 en Europe. Jadis le nom de ces chevaliers était donné aux lépreux eux-mêmes, qu'on appelait des *lazares* ou des *ladres*.

Les *Prêtres de la mission*, confrérie fondée en 1632 par saint Vincent de Paul, sont plus connus sous le nom de *lazaristes*, de la maison de Saint-Lazare qu'on leur avait donnée à Paris.

18 DÉCEMBRE.

SAINT GATIEN.

Gatien, en latin *Gatianus*, d'origine italienne, faisait partie de l'une des vaillantes phalanges de missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape à l'origine de notre ère. Il se dirigea vers la Touraine et en fit, à travers de grandes difficultés, le centre de ses travaux apostoliques. « Voisine de l'Armorique, » dit un historien, « où le vieux druidisme, à peu près éteint ailleurs, persévérait toujours opiniâtrément et faisait alliance avec le paganisme officiel pour repousser la foi du Christ, la ville de Cesarodunum (Tours) était adonnée de cœur aux superstitions. Malgré la molle beauté du climat et la douceur des habitants, les haines religieuses y prenaient une violence sauvage. » Afin de célébrer les saints mystères, Gatien fut réduit à chercher un asile dans ces grottes naturelles qui accompagnent, sur la rive droite, le lit de la Loire. La tradition montre encore près de Marmoutiers, dans un rocher à pic, une crypte où l'on a longtemps conservé un débris d'autel; ce fut la première église établie à l'ouest des Gaules. Gatien mourut dans la paix du Seigneur, et son tombeau, où saint Martin allait souvent prier, fut honoré de nombreux miracles. Il est le patron de Tours.

19 DÉCEMBRE.

SAINT TIMOTHÉE ET SAINTE MAURE.

Lecteur à l'église de Pérape, dans la Thébaïde, Timothée était marié depuis trois semaines avec une jeune chrétienne nommée Maure, lorsque Arrien, gouverneur de la province, vint y faire exécuter les édits de Galère et de Maximin. Le premier qui comparut devant le tribunal fut Timothée. On lui demanda de livrer les Livres saints afin de les détruire. Sur son refus énergiquement accentué, on commença par lui appliquer dans les oreilles des fers rougis au feu ; comme il laissa éclater dans sa réponse le mépris que méritait l'acte exigé de lui, on le suspendit par un pied à un poteau très élevé, et on le bâillonna pour l'empêcher de prononcer à haute voix les louanges du Seigneur.

Arrien s'avisa d'un moyen qu'il croyait assuré pour briser la résistance du martyre : il envoya querir Maure et lui promit la grâce de son mari si elle parvenait à obtenir son apostasie. La jeune femme se prêta de bonne foi à ce manège ; mais au seul mot de renoncement, Timothée éclata en reproches. Sentant alors à quelle faute l'avait entraînée sa faiblesse, elle se réclama de Jésus et déclara qu'elle aussi était prête à verser tout son sang pour lui. Le gouverneur se vengea cruellement de voir son attente trompée : il lui fit arracher les cheveux, couper les doigts, et brûler les flancs avec du soufre et de la poix bouillante. Les deux époux furent ensuite mis en croix, l'un à côté de l'autre (304).

20 DÉCEMBRE.

SAINT PHILOGONE.

Natif de Syrie, il parut d'abord avec éclat au barreau d'Antioche ; on admirait son éloquence, et encore plus son intégrité et ses autres vertus. A la mort de l'évêque Vital (318), le clergé et le peuple le choisirent pour lui succéder, croyant pouvoir, dans cette circonstance

et à cause de la sainteté de l'élu, enfreindre les règles qui défendaient d'élever à l'épiscopat tout étranger à la cléricature. Philogone répondit aux espérances qu'on avait conçues, et l'Église d'Antioche n'eut qu'à se féliciter de son zèle, de sa sagesse et de sa bonne administration ; c'est, du reste, le témoignage que lui rend saint Jean Chrysostome. Lorsque le patriarche d'Alexandrie eut condamné les impiétés d'Arius, il envoya la sentence à notre saint, qui, de son côté, prit fermement la défense de l'orthodoxie. Durant la persécution de Maximien, il eut à souffrir tant de maux pour la foi qu'il mérita le titre de confesseur. Saint Philogone mourut en 323.

21 DÉCEMBRE.

SAINT THOMAS.

Thomas, appelé aussi Didyme, les deux noms n'ayant qu'une même signification (*jumeau*) en hébreu et en grec, naquit en Galilée, et vivait du métier de pêcheur quand, la voix de Jésus étant venue frapper son oreille, il quitta ses filets pour le suivre.

Admis au rang d'apôtre, il donna aussitôt une preuve de son dévouement : comme on voulait, à cause de la haine que lui portaient les Juifs, détourner le Sauveur d'aller à Béthanie, où l'appelait la sœur de Lazare mort, il s'écria : « Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. » Pendant la dernière cène, Jésus, parlant des diverses demeures de la maison de son Père et du lieu où il allait, ajouta : « Vous savez où je vais, et vous en connaissez le chemin. » Thomas, pour être mieux instruit de ce mystère, protesta de son ignorance ; à quoi le Maître répondit par ces sublimes paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Pendant la Passion, Thomas prit la fuite et ne se montra point. Lorsqu'on vint lui apprendre que le Seigneur était ressuscité, il refusa de croire sur témoignage, déclarant en outre qu'il n'y ajouterait foi qu'après avoir vu de ses yeux la marque des clous et introduit ses doigts dans le trou des blessures. L'ayant abandonné huit jours à son incrédulité,

tout à coup, au milieu des apôtres réunis et les portes fermées, Jésus apparut une seconde fois, et s'adressant à l'obstiné, il lui dit avec bonté : « Vois mes mains et mon flanc ; mets ton doigt à la place des clous, et approche ta main de mon côté. » Alors Thomas n'eut que la force de répondre : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Quand le Saint-Esprit eut communiqué le don des langues aux dis-

Fig. 299. — Incrédulité de saint Thomas. D'après Schnorr. XIXe siècle.

ciples, il se séparèrent afin de dispenser les semences de la parole sur toute la terre. L'Orient, selon la tradition, échut en partage à Thomas. Il traversa la Mésopotamie, la Médie, la Perse, pénétra dans l'Inde et visita l'île de Taprobane, qu'on croit être celle de Ceylan. Consumé par l'austérité de la pénitence, il ressemblait à une ombre plus qu'à un homme, au dire de saint Jean Chrysostome. On ne connaît ni l'époque ni le genre de sa fin ; il mourut dans une ville de la côte de Coromandel, nommée jadis Calamine, et aujourd'hui Meliapour par les Hindous et Saint-Thomé par les Européens. Les Portugais

prétendent qu'ils ont retrouvé son corps en 1523, sous une chapelle en ruines, hors des murs de cette ville. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en arrivant aux Indes, ils y rencontrèrent des chrétiens, dits *de saint Thomas,* qui étaient infectés de l'hérésie de Nestorius.

22 DÉCEMBRE.

SAINT THÉMISTOCLE.

C'était un berger des environs de Myre, en Lycie. Durant la cruelle persécution de Dèce, un chrétien nommé Dioscore vint lui demander asile sur la montagne où son troupeau paissait d'ordinaire. Les soldats qui poursuivaient le fugitif s'adressèrent à Thémistocle, afin qu'il leur indiquât sa retraite; mais il se refusa à commettre une telle lâcheté, et leur déclara qu'étant chrétien lui-même, il ne livrerait pas un de ses frères. Arrêté et conduit devant le gouverneur, il fut attaché au chevalet, accablé de coups, traîné sur des pointes de fer; il expira au milieu des tourments (250).

23 DÉCEMBRE.

SAINTE VICTOIRE.

Ses parents, qui étaient chrétiens, habitaient Tivoli, non loin de Rome : ils l'élevèrent dans la pratique des vertus religieuses, sans néanmoins lui donner aucun éloignement pour le monde. Elle fut promise en mariage, de son consentement, à un jeune patricien, nommé Eugène, qui avait les meilleures qualités, mais était païen. Quoique ces sortes d'unions fussent blâmées par l'Église, elle les tolérait cependant, à une époque où les chrétiens n'étaient peut-être pas encore en grand nombre. Victoire avait une sœur, Anatolie, qui fut fiancée en même temps au Romain Aurelius, contre son gré, car elle avait fait vœu

de chasteté et s'était secrètement consacrée au Seigneur. Aurelius, pour vaincre les répugnances qu'elle lui témoignait, eut recours à Victoire, qui lui promit d'engager sa sœur à revenir sur sa décision. En effet, elle lui représenta que le mariage n'était nullement défendu par la foi chrétienne, que Dieu lui-même l'avait institué, qu'il pouvait s'allier avec la foi la plus pure et la vie la plus pieuse. De son côté, Anatolie fit avec tant d'éloquence l'éloge de la virginité, énumérant tous les avantages et toutes les grâces attachées à cet état, qu'elle vainquit sa sœur et arriva à lui faire partager sa résolution. Elles vendirent leurs bijoux, et en donnèrent l'argent aux pauvres. Les jeunes gens auxquels elles avaient été promises mirent tout en œuvre pour briser leurs volontés, ce fut en vain ; furieux, ils les dénoncèrent aux magistrats. Anatolie subit le martyre ; sa sœur prit la fuite et vécut quelque temps cachée dans une maison isolée. Elle avait rassemblé autour d'elle quelques jeunes filles qu'elle avait converties, et elle se consacrait à leur instruction religieuse lorsqu'Eugène découvrit sa retraite, et la fit mettre à mort, soit qu'il eût obtenu une condamnation contre elle, soit que, par vengeance personnelle, il eût soudoyé quelque sicaire. Sur ce point, la vie de sainte Victoire n'est pas rapportée d'une façon précise. Son martyre eut lieu pendant la persécution de Dèce, en 253.

24 DÉCEMBRE.

SAINT DELPHIN.

On ignore quel fut son pays et comment s'écoula sa vie jusqu'au moment où il fut appelé au siège de Bordeaux, ce qui eut lieu au plus tard en 380, puisque, dans cette année-là, il assista, avec les autres évêques d'Aquitaine, au concile de Saragosse. Une secte nouvelle, dirigée par Priscillien et qui à l'hérésie manichéenne mêlait les erreurs des gnostiques, troubla son épiscopat : il en poursuivit avec vigilance les adhérents et leur ferma l'entrée de la ville, sans pouvoir empêcher qu'ils ne commissent beaucoup de désordres dans le diocèse. Il réunit

en 384 un concile, qui, après avoir entendu leur hypocrite justification, les déclara indignes. Il était lié d'une tendre amitié avec saint Phébade, évêque d'Agen, et ce fut lui qui inspira à l'illustre Paulin de Nole le goût de la retraite et lui conféra le baptême. Saint Delphin mourut, à ce qu'on croit, en 404, le 24 décembre, à Bordeaux, dont il est le patron. Nous ne possédons aucune des nombreuses lettres qu'il écrivit et dont on disait de son temps qu'elles étaient « pleines du sel de la sagesse divine ».

25 DÉCEMBRE.

SAINT ZOSIME.

Grec de naissance, il succéda, en 407, à Innocent sur le siège pontifical. Il se laissa d'abord surprendre par Célestin, disciple de Pélage, qui, ayant été condamné par un concile d'Afrique, s'était rendu à Rome afin d'empêcher, par des rétractations mensongères, que le pape ne confirmât la sentence justement prononcée contre lui ; ce que fit Zosime, mieux éclairé, en menaçant de le retrancher de la communion, s'il persistait dans ses erreurs. Il eut avec un autre prêtre d'Afrique un différend, qui ne se termina qu'après sa mort, arrivée sur la fin de 418. On a de lui seize lettres, qui témoignent de son instruction et de son zèle.

26 DÉCEMBRE.

SAINT ÉTIENNE,

PREMIER MARTYR.

A peine Jésus-Christ eut-il légué en exemple sa vie et sa mort à ses disciples que la persécution s'éleva contre leur famille, encore faible et clairsemée ; elle vint des sadducéens, qui composaient une secte juive, et surtout d'Anne ou Hanan, le grand prêtre, et le principal auteur du supplice du Sauveur. Déjà plusieurs membres du col-

lège apostolique, Pierre et Jean entre autres, avaient subi la prison et la peine du fouet, sous prétexte d'hérésie. Ce qu'on poursuivait en

Fig. 300. — Saint Étienne portant les pierres de sa lapidation. D'après une gravure de Martin Schœn. XVIe siècle.

eux, c'était la faveur dont le peuple suivait leurs prédications, la protection avouée que leur accordaient certaines personnes riches et

considérées, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie. Un docteur de la loi, Gamaliel, n'avait-il pas conseillé la tolérance en plein sanhédrin? « Ne poursuivez plus ces gens-là, » disait-il, « mais laissez-les en repos. Si leur entreprise est un ouvrage des hommes, elle se détruira d'elle-même ; mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et il arrivera que vous aurez fait la guerre à Dieu. »

Vers ce temps-là, comme les adhésions devenaient chaque jour plus nombreuses, les Juifs hellénistes se plaignirent que leurs veuves fussent moins bien traitées dans la distribution des secours que celles des Juifs hébreux. En conséquence, les apôtres, se réservant le soin de vaquer à la prière et au ministère de la parole, proposèrent à la petite Église chrétienne de confier ces fonctions administratives à sept fidèles, « de qui l'on eût un bon témoignage ». Les sept élus, nommés diacres, furent en partie de nouveaux convertis, et le plus considérable, le chef en quelque sorte, était Étienne. Plein d'ardeur et de force, Étienne se mit à prêcher en public, « faisant de grands miracles parmi le peuple ». Dans quelques synagogues, celles que fréquentaient les affranchis, les gens de Cyrène, d'Alexandrie, de Cilicie, qui cherchaient moins la vérité qu'une occasion de dispute, il eut souvent le dessus, et ses adversaires, irrités d'avoir été réduits au silence, subornèrent de faux témoins pour l'accuser de blasphèmes contre le temple et la loi de Moïse. Étienne fut arrêté et conduit devant le sanhédrin. Il se défendit avec une grande hardiesse, et, après avoir longuement reproché aux Juifs d'avoir toujours résisté au Saint-Esprit, il termina par ces mots : « Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont même tué ceux qui annonçaient l'avènement du Juste, que vous avez livré et dont vous avez été les meurtriers. Cette loi, que vous aviez reçue par la bouche des anges, vous ne l'avez point gardée. » Des clameurs de rage l'interrompirent; mais lui, les yeux fixés au ciel, s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. »

Alors les assistants bouchèrent leurs oreilles et se saisirent du courageux diacre. On l'entraîna hors de Jérusalem, et on le lapida comme blasphémateur. Les témoins, qui, selon la loi, devaient jeter les premières

pierres, déposèrent leurs vêtements au pied d'un jeune fanatique, nommé Saul, qui fut depuis l'apôtre des gentils. Tandis que les bourreaux se préparaient, Étienne priait : « Jésus, reçois mon esprit. » Et, quand le supplice commença, il tomba sur ses genoux, criant : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Ainsi mourut, sur la fin de l'an 33 ou 34, le premier confesseur de la foi, et l'on peut dire, après saint Augustin, que son martyre concourut au triomphe de l'Église en lui gagnant un de ses persécuteurs, saint Paul.

27 DÉCEMBRE.

SAINT JEAN,

ÉVANGÉLISTE.

« Il est superflu, » dit Bossuet, « de faire le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur : c'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus et le plus chéri de tous les apôtres. En effet, en sa vie il lui donne sa croix ; à sa mort, il lui donne sa mère ; à sa cène, il lui donne son cœur. »

Fils de Zébédée et de Salomé, frère cadet de Jacques le Majeur, Jean naquit à Bethsaïda, sur les bords de la mer de Galilée, et fut, comme ses parents, simple pêcheur de profession. C'était le plus jeune des apôtres. De bonne heure il se nourrit de la lecture de la loi et des prophètes, et assista aux prédications de Jean-Baptiste. Les Pères nous apprennent qu'il vécut toujours dans l'état de chasteté, et qu'il dut surtout l'affection du Sauveur à la pureté de son âme, qui « embellissait toute sa personne ». Un jour qu'il raccommodait ses filets, il fut appelé, avec Jacques, à être disciple de Jésus ; ce fut en cette qualité qu'il le suivit aux noces de Cana, à Capharnaüm, à Samarie, et il retourna ensuite à ses précédentes occupations. Après avoir vu la pêche miraculeuse de Pierre, il quitta tout pour s'attacher aux pas du divin Maître, qui lui donna le surnom de *Boanerges* (fils du tonnerre), voulant peut-être indiquer par là l'esprit sublime du nouvel

apôtre et l'impétuosité de son zèle. C'est ainsi qu'on le voit s'associer à la demande de sa mère qui voulait obtenir pour lui et Jacques les places d'honneur au royaume des cieux ; s'opposer à ce qu'un étranger

Fig. 301. — La sainte Vierge et saint Jean au pied de la croix. D'après Roger van der Weyden. XVIe siècle.

chassât les démons au nom de Jésus, et appeler le feu du ciel sur une ville des Samaritains. « Vous ne savez pas, » répondit Jésus à cette occasion, « de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les hommes, mais les sauver. » Et pourtant, malgré ces élans d'une jeunesse passionnée, qui avaient leur source dans le

Fig. 302. — Vision de saint Jean dans l'Apocalypse. D'après une miniature du VIIIe siècle.

plus pur dévouement, il était le disciple que Jésus aimait; aussi ce divin Maître s'appliqua-t-il à faire passer toute son âme dans celle de son ami pour y produire la plus heureuse conformité de sentiment et de pensée avec la sienne.

En compagnie de Pierre et de Jacques, Jean fut associé à la vie active du Seigneur. Ensemble ils entrèrent dans la chambre où Jésus ressuscita la fille du prince de la synagogue; ensemble ils assistèrent à sa transfiguration sur le Thabor, et à son agonie à Gethsémani. Jean alla à Jérusalem lui préparer la dernière cène, et y reposa sur son sein. L'arrestation du Maître ayant mis en fuite les autres disciples, il le

Fig. 303. — Saint Jean écrivant l'Évangile. D'après Pinturicchio. XVe siècle.

suivit de loin en silence, et, comme il était connu du pontife, il pénétra dans le tribunal, puis dans le prétoire romain. Sur le Calvaire, Jésus mourant retrouva encore son ami fidèle au pied de la croix, et lui donna Marie pour mère. « Et depuis cette heure, dit l'Évangile, le disciple la prit pour mère. » Jean fut aussi le premier à reconnaître le Christ lorsqu'après sa résurrection il se présenta à ses disciples sur les bords du lac de Génézareth; il participa aux dons de l'Esprit-Saint, et se mit à prêcher dans le temple et les synagogues avec une telle ardeur, qu'il fut emprisonné et battu de verges par les Juifs.

Après la dispersion des apôtres, Jean continua de résider à Jérusalem, fut témoin du martyre de son frère, et n'alla s'établir en Asie qu'après la mort de la sainte Vierge. On le regarde comme le fondateur, ou du moins le patron de l'Église d'Éphèse, où il fit sa demeure habituelle. Son autorité était reconnue dans toute la province; les six autres communautés de Smyrne, de Sardes, de Philadelphie, de Thyatires, de Pergame et de Laodicée l'avaient adopté pour chef, et recevaient avec respect ses conseils et ses reproches. D'après le témoignage de saint Jérôme, ce grand apôtre, arrêté en 95 pendant la persécution de Domitien, fut conduit à Rome, plongé dans une chaudière d'huile bouillante et sauvé miraculeusement; banni dans l'île de Patmos et réduit à travailler aux mines, il aurait vu finir son exil l'année suivante. Tous les auteurs sont d'accord sur le fait de son extrême vieillesse et sur le lieu de sa mort, placée à Éphèse vers la fin du premier siècle. A cette époque, sa faiblesse l'empêchant de prononcer de longs discours, il se bornait à répéter ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et sur l'observation des fidèles, qui réclamaient de lui autre chose : « C'est le précepte du Seigneur, » ajoutait-il, « et si vous le gardez, cela suffit. »

Ce fut à la prière des Églises d'Asie que Jean composa en grec son Évangile, celui qui a peut-être le mieux exprimé le caractère et la doctrine du Sauveur; en tous cas, il se distingue des trois autres par un langage plus relevé, par l'unité du plan, par un récit plus conforme à l'ordre chronologique. Il a encore écrit *l'Apocalypse,* ouvrage décrivant, sous la forme symbolique et dans le style des prophètes, l'avenir et l'accomplissement du règne de Dieu ; et trois *Épîtres,* rangées au nombre des livres canoniques.

SAINTE FABIOLA.

Romaine, elle appartenait à l'illustre famille Fabia, qui remontait à la fondation de Rome. Ses parents, qui étaient chrétiens, la marièrent cependant à un païen, riche, sans doute, mais d'une mauvaise conduite.

Peu instruite elle-même des lois de l'Église, Fabiola réclama le divorce et, l'ayant obtenu, se remaria. Cet acte était opposé à l'enseignement des docteurs, qui admettaient à peine les seconds mariages, après la mort de l'un des époux. Elle fut donc retranchée de la communion des fidèles et condamnée à faire pénitence publique avant que d'y rentrer.

Sa douleur fut extrême en apprenant la gravité de la faute qu'elle avait commise, et elle se promit de l'expier par une vie toute de charité et de mortifications. Ayant vendu ses biens, elle en distribua le prix aux pauvres, moins une somme qu'elle réserva pour fonder un hôpital. C'était la première maison de ce genre qu'on voyait à Rome, mais l'exemple fut fécond, et les gens charitables pensèrent dorénavant aux malades en même temps qu'aux pauvres. Elle fit le pèlerinage de Jérusalem et alla visiter saint Jérôme dans le monastère où il s'était retiré et commençait sa traduction des Livres saints ; elle l'avait connu à Rome, et avait vécu sous sa conduite ainsi que d'autres illustres chrétiennes. L'invasion de la Palestine par les Arabes la fit revenir en Italie, et elle reprit sa vie charitable, se montrant plus que jamais la mère des malheureux, accueillant dans son hôpital les malades les plus abandonnés et les servant elle-même. Ses bienfaits s'étendaient au loin : on la voit secourir les monastères situés dans le nord de l'Italie. Elle mourut vers l'an 400 ; saint Jérôme, qui parle d'elle dans une de ses lettres, nous apprend que tous les pauvres de la ville assistèrent à ses funérailles.

28 DÉCEMBRE.

SAINT ANTOINE DE LERINS.

D'origine patricienne, il naquit vers 460, dans la Pannonie, et perdit, quand il n'avait encore que huit ans, son père qui se nommait Secondin. Il grandit rapidement en sagesse, car saint Séverin, l'apôtre des Germains du sud, qui eut l'occasion de le voir, peu de temps après,

frappé des bénédictions dont le ciel l'avait pourvu, annonça qu'il deviendrait un jour un grand serviteur de Dieu. En 482, il se retira près de l'évêque de Constance, son oncle paternel. Ayant entendu parler d'un prêtre nommé Marius que ses vertus rendaient célèbre, et qui vivait dans une solitude de la Valteline, il alla le trouver, se mit sous sa conduite, et fit de grands progrès dans la perfection. Comme on voulait lui conférer les ordres, Antoine, plein d'humilité, s'enfuit du côté du Milanais, et s'arrêta près du tombeau de saint Fidèle, sur une montagne déserte. Il y trouva deux ermites qui le reçurent volontiers, mais la mort les enleva successivement. Il demeura seul, uniquement occupé à la prière. Ne pouvant plus supporter les visites que sa réputation de sainteté lui attirait, il s'enfonça plus avant dans le désert, et passa plusieurs années caché dans une grotte. On le découvrit à la fin, et les fidèles d'accourir de toutes parts. Il jugea que le meilleur moyen de se dérober à une vénération qui l'offensait était de se retirer au fond d'un monastère, et il alla en 523 s'enfermer à Lerins.

C'est là qu'il mourut, ayant été pour ses frères un rare modèle de piété, vers 525.

29 DÉCEMBRE.

SAINT THOMAS BECKET.

Une tradition, maintenant très contestée, rapportait qu'il était fils d'une Sarrasine que son père Gilbert Becket, riche marchand anglais, avait connue en Palestine et qui était venue le rejoindre à Londres. Il naquit le 21 décembre 1117, fit de bonnes études à Oxford et alla les compléter en France, où il apprit la langue et les usages à la mode. A son retour, Thibaut, archevêque de Cantorbéry, sur sa réputation de jeune homme accompli, voulut bien se l'attacher ; il lui conféra les ordres moins la prêtrise, le nomma archidiacre et l'employa dans plusieurs négociations délicates avec la cour de Rome. Il obtint notamment du pape Eugène défense de sacrer le fils du roi Étienne, ce qui avait

assuré le trône à Henri II. Aussi, lorsque ce prince eut été couronné (1154), ses faveurs se portèrent naturellement sur ce zélé défenseur de sa cause. Le roi le fit son chancelier, lui confia l'éducation de son fils aîné, et, lorsque Thibaut mourut en 1161, le désigna aussitôt au choix des évêques. Malgré l'opposition du haut clergé, qui prétendait ne pouvoir élever au siège du bienheureux Lanfranc « un homme du monde et du bruit »; malgré les représentations des seigneurs normands qui se défiaient instinctivement de cet Anglais, exalté parmi le peuple, Thomas fut ordonné prêtre, le samedi de la Pentecôte 1162, et consacré archevêque le lendemain.

Au grand étonnement de la cour et du clergé, il changea tout à coup de manière de vivre, et devint studieux, humble, frugal, l'ami et le commensal des pauvres; il ne se regarda plus comme le serviteur du trône, mais comme celui du saint-siège. Ce changement fit l'effet d'une menace, et le roi se sentit trahi lorsque son chancelier lui renvoya le sceau royal, comme pour rompre définitivement avec le passé; il méditait l'abolition des cours de justice épiscopales, et avait cru trouver un auxiliaire puissant dans son ancien favori. Les évêques normands firent d'abord cause commune avec l'archevêque anglais lorsque les privilèges du clergé furent mis en question et qu'il s'agit de soumettre les clercs aux juridictions ordinaires. Cependant Henri réussit à en gagner plusieurs et la lutte devint personnelle entre lui et le primat d'Angleterre. A la première assemblée des évêques convoquée par Henri à Westminster, Thomas avait accepté les nouvelles constitutions, *sauf l'honneur de l'Église;* mais à l'assemblée de Clarendon, après avoir cédé encore une fois, devant l'attitude menaçante d'un gros de soldats, il se rétracta, honteux de sa faiblesse, et refusa d'apposer sa signature au bas des constitutions; elles n'en furent pas moins promulguées (1164). Devant cette attitude, le roi n'avait qu'un recours, le pape. Alexandre III refusa de donner les moyens de destituer le primat; il lui enleva son titre de légat, le conféra à l'archevêque d'York, mais n'alla pas plus loin. Cette satisfaction illusoire exaspéra le roi, qui s'écria : « Ou j'y perdrai ma couronne, ou cet homme ne sera plus archevêque. » Prenant des droits que le saint-siège lui refusait, il le fit déposer par l'évêque de Chichester, et Thomas, ne se sen-

tant plus en sûreté, prit la fuite. Les deux parties en avaient appelé au pape. En attendant, Henri confisquait les biens de l'église de Cantorbéry, proscrivait les parents et les amis du fugitif.

Thomas était passé en France ; il se rendit à Soissons, puis à Sens,

Fig. 304. — Chasuble, étole et mitre de saint Thomas Becket, conservées à la cathédrale de Sens. XIIe siècle.

où Alexandre III tenait alors sa cour. Il le convainquit de l'injustice des constitutions de Clarendon ; mais Alexandre était faible, indécis ; rentré à Rome, ses bonnes dispositions s'évanouirent, et il promit à Henri de suspendre l'archevêque. Les négociations néanmoins prirent bientôt une heureuse tournure pour Thomas, grâce à l'intervention

personnelle et comminatoire du roi de France. Louis VII reprocha vivement au pape sa conduite ambiguë, le priant de rendre justice à l'exilé. Alexandre prononça la suspension de l'archevêque d'York, qui avait empiété sur les droits de Thomas, et alla jusqu'à menacer le roi de la censure ecclésiastique s'il ne faisait promptement droit au primat contre ses ennemis. Henri, voyant le pape et le roi de France en si bon accord, s'avoua vaincu et céda à son tour.

La réconciliation eut lieu (1170). Thomas put rentrer à Cantorbéry, plutôt, il est vrai, comme un fugitif dont on tolère le retour que comme un prélat venant prendre possession de son siège. Le roi n'avait désarmé qu'à demi, il le sentait; aussi commença-t-il son premier sermon par ces mots : « Je suis venu vers vous pour mourir au milieu de vous. »

Dans le même temps, Henri, qui était en Normandie, s'écriait, en recevant une ambassade d'évêques venus pour se plaindre de Becket : « Il ne se trouvera donc personne parmi les lâches serviteurs que je nourris à ma table pour me venger de tous ses affronts ! » Quatre gentilshommes normands partirent aussitôt, Richard Le Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Tracy et Renault, fils d'Ours. Ils arrivèrent à Cantorbéry et eurent avec Becket une menaçante entrevue, pendant laquelle il réussit à se réfugier dans l'église. Les conjurés l'y poursuivirent, ayant brisé la porte à coups de hache, Renault en tête. « Où est le traître? » cria une voix. « Où est l'archevêque. — Le voici, » répondit Thomas; « il n'y a pas de traître ici. Quel est votre dessein? — Que tu meures ! — Je m'y résigne, mais au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun des miens, clerc ou laïque, grand ou petit. » Il reçut, au même moment, un coup de plat d'épée sur l'épaule, et il entendit ces mots : « Fuis ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement. Tracy lui porta le premier coup d'épée; un second coup le renversa à terre; le troisième, qui lui fendit le crâne, fut asséné avec tant de violence que la lame se brisa sur le pavé (29 décembre 1170).

La population anglaise ne se trompa point sur le rôle qu'avait joué l'archevêque Becket; elle vit en lui le défenseur des droits des oppri-

més aussi bien que des privilèges de l'Église, et, avant que Rome eût parlé par la bouche d'Alexandre III (1173), elle en avait déjà fait un saint. La foule se pressa près de son tombeau; les prêtres d'origine anglaise mêlaient son nom aux prières de la messe. Les Normands, qui avaient pu se défaire de lui, furent impuissants à arrêter le mouvement populaire, et Henri se résigna, pour se faire absoudre par l'opinion, à venir faire, l'année suivante, amende honorable devant les dépouilles du martyr.

30 DÉCEMBRE.

SAINT SABIN.

On était au temps de la persécution de Maximien Hercule, qui dura près de vingt années, de 286 à 305. Il fallait des hommes énergiques pour soutenir la foi des chrétiens, courageux, pour leur donner l'exemple, car ils étaient sans cesse inquiétés jusqu'au milieu des actes les plus ordinaires de la vie.

Sabin, évêque de Spolète, dont on ne connaît ni la naissance ni les premiers temps d'apostolat, fut un des pasteurs qui remplirent le mieux, à cette époque, leurs difficiles fonctions. Grâce à son zèle toujours en éveil, bien peu de chrétiens avaient faibli dans les supplices et le nombre des fidèles de son diocèse s'augmentait, au contraire, de jour en jour. Le préfet Vénustien, averti de ces progrès, songea à y mettre un terme, en s'emparant de la personne de Sabin. L'ayant rencontré à Assise où il prêchait l'Évangile, il le fit arrêter et jeter en prison avec Marcel et Exupérance, ses diacres, ainsi que plusieurs autres membres de son clergé. Lorsqu'ils comparurent devant lui, il voulut les obliger à adorer une petite statue d'or et de corail qui représentait Jupiter, mais l'évêque s'en saisit et la précipita contre le sol où elle se brisa en morceaux. Vénustien, entrant dans une grande colère, lui fit couper les mains, avant de le renvoyer en prison. Quant à ses diacres, ils expirèrent au milieu des supplices.

Dans sa prison, Sabin fut visité par une pieuse patricienne, du nom de Sérène, vouée aux œuvres de charité : elle pansa ses blessures et lui fournit toutes les choses nécessaires à la vie. Sa piété ne devait pas rester sans récompense : ayant amené avec elle un de ses neveux, appelé Priscillien, qui était aveugle, les prières du martyr lui obtinrent de recouvrer la vue. A la nouvelle de ce miracle, Vénustien vint, lui aussi, implorer sa victime pour un mal dont il souffrait depuis longtemps;

Fig. 305. — Le Christ guérissant un aveugle. D'après une fresque des Catacombes.

guéri, aussitôt il se convertit et se fit baptiser, avec sa femme et ses enfants. Peu de temps après, ils eurent tous la tête tranchée par ordre de Lucius, le nouveau préfet. Le tour de Sabin arriva bientôt. Il fut condamné à être fouetté avec des cordes plombées, et les bourreaux exécutèrent l'arrêt avec tant de violence qu'il succomba entre leurs mains (303). Par les soins de Sérène, dont la pieuse vie devait recevoir aussi la couronne du martyre, son corps fut inhumé aux environs de Spolète en un lieu où on éleva plus tard une basilique.

Un saint du même nom, évêque de Canosa, dans la Pouille, vécut au sixième siècle, et fut le modèle des prélats de son pays par ses vertus et surtout par son zèle.

31 DÉCEMBRE.

SAINTE COLOMBE.

Colombe, à l'âge de seize ans, vint d'Espagne dans les Gaules avec une nombreuse caravane de chrétiens. A Vienne, où ils s'arrêtèrent, elle fut baptisée; ils se dirigèrent ensuite vers Sens, et, y trouvant l'hospitalité, n'allèrent pas plus loin. L'arrivée de plusieurs étrangers attira les soupçons des habitants, et quelques païens les dénoncèrent au préfet, qui se nommait Aurélien. Plusieurs des compagnons de Colombe, Sanctien, Augustin, Béate et d'autres, furent mis à mort; sa jeunesse fit qu'on l'épargna et qu'on se contenta d'abord de l'envoyer en prison. Interrogée quelques jours plus tard par Aurélien, qui essaya de la douceur, des promesses, puis des menaces pour lui faire abandonner sa foi, elle répondit avec fermeté : « Je ne saurais croire à un autre Dieu que le Christ. Lui seul est le maître du monde; c'est à lui, non à des hommes, que je veux obéir. — Si tu ne sacrifies pas, tu périras au milieu des flammes. — Je ne demande qu'à être comptée au nombre des martyrs; Dieu sera avec moi. » Aurélien ordonna aux bourreaux de la frapper à coups de verges, de la déchirer avec des peignes de fer, puis de la conduire hors de la ville pour y avoir la tête tranchée. Elle supporta courageusement la torture, et, avant de recevoir le dernier coup, elle murmura ces paroles : « Seigneur, le désir que j'éprouvais de vous témoigner mon amour est aujourd'hui rempli; je meurs pour vous, n'imputez point ma mort à mes bourreaux, ils ne pèchent que par ignorance. » Ce martyre eut lieu le 31 décembre 274.

Une église fut élevée sur le lieu où périt sainte Colombe, et en 620 Clotaire II y fonda un monastère que des rois, des évêques, de grands personnages enrichirent dans le cours des siècles. Le roi Raoul y fut enterré en 936. Au douzième siècle, l'église fut reconstruite pour la troisième fois et consacrée par le pape Alexandre II.

SAINT SYLVESTRE.

Élu pape, le 21 janvier 314, à la place de saint Melchiade, il était Romain de naissance et fut ordonné prêtre avant la persécution de Dioclétien. L'empereur Constantin venait de rendre la paix à l'Église; mais si l'Église avait enfin conquis la liberté, les hérétiques et les ambitieux ne lui laissaient aucun repos. Le schisme de Donat divisa toute

Fig. 306. — Saint Sylvestre. D'après une peinture à fresque de Saint-Paul hors les Murs, à Rome.

l'Afrique, et l'hérésie d'Arius mit en sang tout le monde chrétien. Plusieurs conciles furent assemblés par les soins de Sylvestre, qui fit tous ses efforts pour maintenir l'unité des canons et de la foi ; son grand âge et ses infirmités ne lui permirent pas d'assister à celui de Nicée (325), et il y envoya trois légats, parmi lesquels était le célèbre théologien Osius, qui présida en son nom. Ce saint pontife mourut le 31 décembre 335. Il fut enterré au cimetière de Priscille.

SAINTE MÉLANIE.

Originaire d'Espagne, Mélanie, née vers 350, était fille de Marcellin, personnage consulaire, qui possédait une prodigieuse fortune. Mariée de bonne heure elle avait eu trois enfants; mais elle atteignait à peine sa vingt-troisième année quand elle perdit subitement son époux, et presque aussitôt ses deux aînés. « On ne la vit point tomber, comme toutes les mères,» nous dit saint Jérôme, « dans une douleur furieuse et désespérée; elle s'avança, les bras étendus vers le crucifix, et s'écria, sans pleurs ni gémissements : Seigneur, je vous remercie d'avoir brisé tant de liens qui me retenaient loin de vous; je suis libre maintenant de vous servir. » Après avoir fait placer les trois corps dans le même cercueil, elle disposa tout pour des obsèques dignes de son rang et disparut un jour sans prévenir personne de ses desseins (372). Elle laissait à Rome son fils unique, à la charge du préteur Urbain, qui lui nomma un tuteur. Mélanie s'était embarquée pour l'Égypte, où elle se fit la protectrice des clercs et des solitaires chassés par les ariens. Poursuivant ensuite son pèlerinage, elle fit bâtir à Jérusalem un couvent de femmes, où elle vécut pendant vingt-cinq ans dans les exercices d'une rigoureuse pénitence. Rien n'en ternit l'éclat que les erreurs d'Origène, auxquelles elle renonça en les voyant condamnées par le pape Anastase. Elle mourut vers 408, et n'est point reconnue pour sainte.

Sa petite-fille, appelée *Mélanie la Jeune,* était issue du mariage d'Albine et de Publicola, fils de *Mélanie l'Ancienne.* A l'âge de quatorze ans, elle céda au vœu de ses parents, qui lui donnèrent pour époux Pinien, un des plus riches partis de Rome (397). Ayant eu plusieurs enfants qui moururent en bas âge, elle prit la résolution de ne plus vivre que pour Dieu. Sur le conseil de son aïeule, Mélanie et Pinien vendirent, au bénéfice des pauvres, une grande partie de leurs biens, affranchirent 8,000 de leurs esclaves, réservèrent ce qu'ils avaient de plus précieux pour l'Église et le service des autels, et, après une pieuse retraite dans une campagne écartée, passèrent en Afrique. Là, ils s'établirent à Tagaste, vivant en véritables serviteurs

du Christ, copiant en outre des manuscrits et cultivant leur petit jardin. En 417, ils se rendirent à Jérusalem et y continuèrent le même genre de vie. Mélanie perdit en 433 sa mère Albine, qui ne l'avait pas quittée, et en 435 son mari, le fidèle compagnon de ses charitables travaux. Alors elle se retira dans un monastère, dû à ses libéralités, fut obligée d'en accepter le gouvernement, et mourut dans de vifs sentiments de piété, le 31 décembre 439. Le patriarche de Jérusalem, ainsi que tout le clergé et le peuple, assistèrent à ses obsèques en grande cérémonie. Le nom de sainte Mélanie la Jeune est inscrit dans le Martyrologe romain.

Fig. 307. — Le bon Pasteur. D'après une peinture à fresque des Catacombes.

Pages.
Félicité, martyre, 10 juillet..... 382
Félicule, martyre, 23 novembre..... 580
Félix, pape, 30 mai..... 285
Félix de Valois, abbé, 20 novembre..... 71
Ferdinand III, roi de Castille, 30 mai..... 286
Ferréol, martyr, 18 septembre..... 591
Fiacre, solitaire, 30 août..... 549
Firmin, évêque, 25 septembre..... 605
Flavie, martyre, 5 octobre..... 636
Flavien, évêque, 18 février..... 85
Florent, solitaire, 22 septembre..... 602
Florian, martyr, 22 septembre..... 602
Foi, martyre, 30 septembre..... 614
Foi, martyre, 6 octobre..... 672
François d'Assise, fondateur d'ordre, 4 octobre. 630
François de Borgia, jésuite, 10 octobre..... 647
François de Paule, ermite, 2 avril..... 160
François Régis, missionnaire, 16 juin..... 326
François de Sales, évêque, 29 janvier..... 51
François Xavier, apôtre des Indes, 3 décembre. 768
Frédéric, évêque, 18 juillet..... 402
Front, évêque, 25 octobre..... 683
Fructueux, évêque, 16 avril..... 187
Frumence, évêque, 27 octobre..... 686
Fulbert, évêque, 10 avril..... 173
Fulgence, docteur de l'Église, 1er janvier..... 2
Fuscien, martyr, 11 décembre..... 607

G

Gabriel, archange, 24 mars..... 143
Gaétan, fondateur d'ordre, 7 août..... 466
Gall, abbé, 16 octobre..... 664
Gatien, évêque, 18 décembre..... 800
Gautier, abbé, 8 avril..... 170
Géminien, martyr, 16 septembre..... 588
Genès, martyr, 25 août..... 523
Geneviève, vierge, 3 janvier..... 5
Geoffroi, évêque, 8 novembre..... 710
Georges, martyr, 23 avril..... 196
Gérard, abbé, 5 avril..... 164
Gérard de Brogne, abbé, 3 octobre..... 629
Germain, évêque d'Auxerre, 31 juillet..... 441
Germain, évêque de Paris, 28 mai..... 282
Germain de Grandval, abbé, 21 février..... 89
Germaine Cousin, bergère, 16 mai..... 252
Germer, abbé, 24 septembre..... 605
Gertrude, abbesse, 17 mars..... 129
Gervais, martyr, 19 juin..... 330
Gery, évêque, 11 août..... 473
Gilles, abbé, 1er septembre..... 553
Godard, évêque, 8 juin..... 309
Gomer, solitaire, 11 octobre..... 651
Gorgon, martyr, 9 septembre..... 571
Grégoire le Grand, pape, 12 mars..... 118
Grégoire VII, pape, 25 mai..... 269
Grégoire de Nazianze, docteur de l'Église, 9 mai. 235
Grégoire de Nysse, docteur de l'Église, 9 mars. 113
Grégoire le Thaumaturge, 17 novembre..... 730
Grégoire de Tours, évêque, 16 novembre..... 728
Gudule, vierge, 8 janvier..... 16
Guennolé, solitaire, 3 mars..... 102
Guibert, abbé, 23 mai..... 265

Pages.
Guillaume, évêque, 10 janvier..... 19
Guillaume d'Aquitaine, abbé, 28 mai..... 74
Guillaume de Malleval, ermite, 10 février..... 74
Guy le Pauvre, 12 septembre..... 577

H

Hadelin, confesseur, 11 octobre..... 561
Hedwige, duchesse, 17 octobre..... 668
Hégésippe, confesseur, 7 avril..... 168
Hélène, impératrice, 18 août..... 500
Henri II, empereur, 15 juillet..... 394
Hérirert, évêque, 16 mars..... 125
Hermeland, abbé, 25 mars..... 144
Herménégilde, martyr, 27 février..... 96
Hermolaus, prêtre, 26 juillet..... 431
Hilaire d'Arles, évêque, 5 mai..... 226
Hilaire de Poitiers, doct. de l'Église, 13 janvier. 23
Hilda, abbesse, 18 novembre..... 734
Hildegarde, abbesse, 17 septembre..... 589
Hippolyte, évêque, 22 août..... 518
Honeste, martyr, 16 février..... 605
Honorat, évêque, 16 janvier..... 28
Honoré, évêque, 16 mai..... 249
Hormisdas, pape, 6 août..... 464
Hospice, reclus, 21 mai..... 264
Hubert, évêque, 3 novembre..... 697
Hugues, abbé, 29 avril..... 206
Hugues de Lincoln, évêque, 17 novembre..... 733
Humbert, abbé, 6 septembre..... 567
Hyacinthe, dominicain, 16 août..... 496
Hygin, pape, 11 janvier..... 20

I

Ignace d'Antioche, martyr, 1er février..... 59
Ignace de Loyola, fondateur d'ordre, 31 juillet. 444
Ildefonse, évêque, 23 janvier..... 40
Innocent, pape, 28 juillet..... 433
Irène, martyre, 20 octobre..... 673
Irénée, docteur de l'Église, 28 juin..... 348
Isabelle de France, princesse, 31 août..... 551
Isabelle de Portugal, reine, 4 juillet..... 375
Isidore, laboureur, 10 mai..... 239
Isidore de Séville, docteur de l'Église, 4 avril. 162

J

Jacques le Majeur, apôtre, 25 juillet..... 426
Jacques le Mineur, apôtre, 1er mai..... 213
Jacques de la Marche, franciscain, 28 nov..... 757
Janvier, martyr, 19 septembre..... 593
Jean, évangéliste, 27 décembre..... 809
Jean l'Aumônier, évêque, 23 janvier..... 38
Jean de Capistran, franciscain, 22 octobre..... 677
Jean Chrysostome, docteur de l'Église, 27 janv. 47
Jean Climaque, abbé, 30 mars..... 151
Jean de la Croix, religieux, 24 novembre..... 751
Jean Damascène, confesseur, 6 mai..... 230
Jean de Dieu, fondateur d'ordre, 8 mars..... 111
Jean d'Égypte, solitaire, 27 mars..... 147
Jean Gualbert, abbé, 12 juillet..... 385
Jean de Matha, fondateur d'ordre, 8 février... 70

Pages.
Jean Népomucène, martyr, 16 mai..... 250
Jean-Baptiste, 24 juin..... 340
Jean-Baptiste de la Salle, 7 avril..... 168
Jeanne de Chantal, 21 août..... 514
Jeanne de France, fond. d'ordre, 4 février.... 64
Jérôme, docteur de l'Église, 30 septembre.... 614
Jérôme Emiliani, fondateur d'ordre, 20 juillet. 415
Joachim, père de la sainte Vierge, 20 mars..... 134
Joseph, époux de la Vierge, 19 mars..... 132
Jude, apôtre, 28 octobre..... 688
Jules, pape, 12 avril..... 179
Julie, martyre, 22 mai..... 264
Julien, martyr, 9 janvier..... 18
Julien de Brioude, martyr, 28 août..... 539
Julien l'Hospitalier, 12 février..... 78
Julienne, martyre, 16 février..... 83
Julienne Falconieri, religieuse, 19 juin..... 330
Junien, abbé, 13 août..... 476
Junien, reclus, 6 novembre..... 477
Just, évêque, 2 septembre..... 556
Justin, confesseur, 13 avril..... 181
Justine, martyre, 26 septembre..... 640
Justine de Padoue, martyre, 7 octobre..... 639

L

Ladislas, roi de Pologne, 27 juin..... 347
Lambert, évêque, 19 septembre..... 595
Landry, évêque, 10 juin..... 312
Large, martyr, 8 août..... 467
Laumer, abbé, 19 janvier..... 33
Laurent, martyr, 10 août..... 468
Laurent Justinien, patriarche, 5 septembre.... 565
Lazare, frère de Marthe, 17 décembre..... 798
Léa, veuve, 22 mars..... 141
Léandre, évêque, 27 février..... 95
Léger, évêque, 2 octobre..... 627
Léocadie, martyre, 9 décembre..... 784
Léon le Grand, pape, 11 avril..... 174
Léon IX, pape, 19 avril..... 190
Léonard, solitaire, 6 novembre..... 706
Léonce, martyr, 27 septembre..... 609
Léonce, évêque, 15 novembre..... 726
Léopold, margrave d'Autriche, 15 novembre.. 727
Leu, évêque, 1er septembre..... 554
Leufroi, abbé, 21 juin..... 333
Lezin, évêque, 13 février..... 80
Liboire, évêque, 23 juillet..... 425
Lin, pape, 23 septembre..... 604
Lô, évêque, 21 septembre..... 599
Longin, martyr, 21 juillet..... 417
Louis, roi de France, 25 août..... 525
Louis de Gonzague, 21 juin..... 335
Loup, évêque, 29 juillet..... 438
Luc, évangéliste, 18 octobre..... 669
Luce, martyre, 13 décembre..... 789
Lucie, martyre, 16 septembre..... 587
Lucien d'Antioche, 7 janvier..... 14
Lucien de Beauvais, martyr, 8 janvier..... 606
Ludger, évêque, 26 mars..... 145
Lupicin, abbé, 21 mars..... 97
Lydie, teinturière, 3 août..... 456

M

Pages.
Macaire d'Alexandrie, abbé, 2 janvier..... 5
Macaire d'Égypte, abbé, 15 janvier..... 4
Macre, martyre, 11 juin..... 316
Macrine l'Ancienne, 14 janvier..... 25
Macrine la Jeune, 19 juillet..... 25
Magloire, évêque, 24 octobre..... 680
Magne, évêque, 19 août..... 557
Maïeul, abbé, 11 mai..... 241
Maixent, ermite, 26 juin..... 344
Malo, évêque, 15 novembre..... 435
Mamert, évêque, 11 mai..... 240
Mammès, martyr, 17 août..... 499
Marc, évangéliste, 25 avril..... 200
Marc, martyr, 18 juin..... 34
Marcel, évêque, 1er novembre..... 695
Marcelle, veuve, 31 janvier..... 55
Marcellien, martyr, 18 juin..... 34
Marcellin, évêque, 20 avril..... 182
Marcelline, vierge, 17 juillet..... 400
Marcie, martyre, 18 juin..... 34
Marcien, solitaire, 2 novembre..... 696
Marcoul, abbé, 1er mai..... 216
Marguerite, reine d'Écosse, 10 juin..... 313
Marguerite, martyre, 20 juillet..... 414
Marie, mère de Jésus, 15 août..... 482
Marie Égyptienne, pénitente, 2 avril..... 158
Marie-Madeleine, 22 juillet..... 430
Marie-Madeleine de Pazzi, carmélite, 25 mai... 273
Marin, martyr, 3 mars..... 101
Marin, reclus, 4 septembre..... 561
Mars, ermite, 13 avril..... 192
Marthe, sœur de Lazare, 29 juillet..... 436
Martial, évêque, 30 juin..... 368
Martin de Tours, évêque, 11 novembre..... 716
Materne, évêque, 14 septembre..... 580
Mathilde, impératrice, 14 mars..... 122
Mathurin, évêque, 9 novembre..... 712
Matthias, apôtre, 24 février..... 91
Matthieu, évangéliste, 21 septembre..... 598
Maur, abbé, 15 janvier..... 27
Maure, martyre, 19 décembre..... 801
Maurice, martyr, 22 septembre..... 600
Maurille, évêque, 13 septembre..... 578
Maxime, évêque, 27 novembre..... 756
Maxime, martyr, 14 avril..... 183
Maximin, évêque, 29 mai..... 284
Médard, évêque, 8 juin..... 308
Melaine, évêque, 6 janvier..... 13
Mélanie, veuve, 31 décembre..... 824
Melchiade, pape, 10 décembre..... 785
Mélèce, évêque, 12 février..... 77
Merry, abbé, 29 août..... 548
Méthode, évêque, 9 mars..... 114
Michel, archange, 29 septembre..... 612
Monique, veuve, 4 mai..... 223

N

Narcisse, évêque, 29 octobre..... 691
Narcisse, évêque et martyr, 29 octobre..... 692
Nathalie, veuve, 1er décembre..... 570
Nazaire, martyr, 28 juillet..... 432

Pages.
Nicaise, martyr, 11 octobre..... 649
Nicolas, évêque, 6 décembre..... 777
Nicole, ou Colette, fond. d'ordre, 6 mars..... 106
Nicomède, martyr, 15 septembre..... 580
Nicostrate, martyr, 20 janvier..... 34
Nil, solitaire, 12 novembre..... 721
Norbert, fondateur d'ordre, 6 juin..... 306

O

Odile, abbesse, 13 décembre..... 790
Odon, abbé, 4 juillet..... 373
Odon, abbé de Cluny, 18 novembre..... 736
Omer, évêque, 9 septembre..... 571
Onésime, disciple, 15 février..... 82
Onuphre, solitaire, 12 juin..... 317
Opportune, abbesse, 22 avril..... 196
Optat, évêque, 4 juin..... 299
Oreste, martyr, 13 décembre..... 62
Ouen, évêque, 26 août..... 535

P

Pacôme, abbé, 14 mai..... 245
Pallade, confesseur, 6 juillet..... 377
Pamphile, martyr, 1er juin..... 291
Pantaléon, martyr, 26 juillet..... 430
Panténe, confesseur, 7 juillet..... 377
Papias, évêque, 22 février..... 89
Pascal, pape, 14 mai..... 247
Paterne ou Pair, évêque, 16 avril..... 186
Paterne, solitaire, 12 novembre..... 723
Patient, évêque, 11 septembre..... 575
Patrice, apôtre de l'Irlande, 17 mars..... 127
Paul, ermite, 15 janvier..... 26
Paul, archevêque et martyr, 7 juin..... 308
Paul, apôtre des gentils, 29 juin..... 359
Paule, veuve, 26 janvier..... 44
Paulin de Nole, évêque, 22 juin..... 337
Pélagie, pénitente, 8 octobre..... 640
Pélerin, évêque, 16 mai..... 249
Perpétue, martyre, 5 mars..... 104
Pétrone, évêque, 4 octobre..... 630
Pétronille, martyre, 31 mai..... 289
Philibert, abbé, 20 août..... 503
Philippe, apôtre, 1er mai..... 213
Philippe Benîti, fondateur d'ordre, 22 août... 519
Philippe de Neri, fondateur d'ordre, 26 mai... 278
Philogone, évêque, 20 décembre..... 801
Philomène, martyre, 10 août..... 471
Phocas, martyr, 3 juillet..... 106
Pie 1er, pape, 11 juillet..... 384
Pie V, pape, 5 mai..... 226
Pience, martyre, 11 octobre..... 650
Pierre, prince des apôtres, 29 juin..... 351
Pierre d'Alcantara, franciscain, 18 octobre... 671
Pierre Chrysologue, docteur, 2 décembre.... 767
Pierre Damien, docteur de l'Église, 23 février. 90
Pierre de Luxembourg, évêque, 5 juillet..... 376
Pierre Nolasque, fondateur d'ordre, 31 janvier. 56
Pierre de Tarentaise, évêque, 8 mai..... 234
Pierre de Vérone, martyr, 29 avril..... 208
Placide, abbé, 5 octobre..... 636

Pages.
Polycarpe, évêque, 26 janvier..... 42
Polyeucte, martyr, 13 février..... 80
Porphyre, évêque, 26 février..... 95
Pothin, évêque, 2 juin..... 292
Praxède, vierge, 21 juillet..... 256
Prime, martyr, 9 juin..... 673
Privat, évêque, 21 août..... 513
Prix, martyr, 24 janvier..... 644
Probe, martyr, 11 octobre..... 650
Procope, martyr, 8 juillet..... 379
Prosper d'Aquitaine, confesseur, 25 juin..... 344
Protais, martyr, 19 juin..... 330
Prudence, évêque, 6 avril..... 167
Pudentienne, vierge, 19 mai..... 256
Pulchérie, impératrice, 10 septembre..... 573

Q

Quarante (les) Martyrs, 10 mars..... 116
Quentin, martyr, 31 octobre..... 692
Quirin, évêque, 4 juin..... 292

R

Radegonde, reine, 13 août..... 477
Raoul, évêque, 21 juin..... 334
Reine, martyre, 7 septembre..... 567
Remacle, évêque, 3 septembre..... 561
Remi, évêque, 1er octobre..... 621
René, évêque, 12 novembre..... 722
Richard, évêque, 3 avril..... 161
Rigobert, évêque, 4 janvier..... 8
Riquier, abbé, 26 avril..... 201
Robert, abbé, 24 avril..... 199
Roch, confesseur, 16 août..... 498
Rodolphe, évêque, 27 juin..... 346
Rogatien, martyr, 24 mai..... 266
Romain, abbé, 28 février..... 97
Romain, martyr, 9 août..... 467
Romain, évêque, 23 octobre..... 679
Romaric, abbé, 8 décembre..... 783
Romuald, abbé, 7 février..... 69
Rosalie, solitaire, 4 septembre..... 562
Rose de Lima, vierge, 30 août..... 551
Rupert, évêque, 27 mars..... 148
Rustique, martyr, 9 octobre..... 646
Rustique, évêque, 26 octobre..... 684

S

Sabas, martyr, 12 avril..... 180
Sabas, abbé, 5 décembre..... 775
Sabin, évêque, 30 décembre..... 819
Sabine, martyre, 3 septembre..... 560
Sabine, martyre, 27 octobre..... 685
Saens, abbé, 14 novembre..... 725
Samson, évêque, 28 juillet..... 435
Satire, confesseur, 5 août..... 401
Saturnin, martyr, 29 novembre..... 759
Savin, martyr, 11 juillet..... 384
Scolastique, abbesse, 10 février..... 72
Sébastien, martyr, 20 janvier..... 33
Sennen, martyr, 30 juillet..... 440

Pages.
Sérapie, martyre, 3 septembre..... 560
Servais, évêque, 13 mai..... 244
Séverin, ermite, 8 janvier..... 15
Sidoine Apollinaire, évêque, 23 août..... 520
Silas, disciple, 13 juillet..... 387
Silvère, pape, 20 juin..... 332
Silvin, évêque, 17 février..... 83
Siméon, évêque, 18 février..... 84
Siméon Stylite, 5 janvier..... 11
Simon, apôtre, 28 octobre..... 688
Simplice, pape, 2 mars..... 100
Simplice, martyr, 29 juillet..... 438
Sixte II, pape, 6 août..... 463
Sixte III, pape, 28 mars..... 149
Smaragde, martyr, 8 août..... 467
Solange, bergère, 10 mai..... 238
Sophie, veuve, 30 septembre..... 614
Sosthène, martyr, 10 septembre..... 572
Soter, pape, 22 avril..... 195
Spire, évêque, 1er août..... 451
Spiridion, évêque, 14 décembre..... 793
Stanislas, évêque, 7 mai..... 231
Stanislas Kostka, jésuite, 14 août..... 481
Sulpice, évêque, 17 janvier..... 32
Suzanne, martyre, 11 août..... 472
Sylvestre, pape, 31 décembre..... 822
Sylvie, veuve, 3 novembre..... 118
Symphorien, martyr, 22 août..... 516

T

Taraise, évêque, 25 février..... 93
Taraque, martyr, 11 octobre..... 650
Taurin, évêque, 11 août..... 473
Télémaque, martyr, 1er janvier..... 434
Télesphore, pape, 5 janvier..... 11
Thécle, vierge, 23 septembre..... 604
Théodard, évêque, 10 septembre..... 561
Thémistocle, berger, 22 décembre..... 804
Théodora, martyre, 28 avril..... 206
Théodore, martyr, 9 novembre..... 711
Théodose, abbé, 11 janvier..... 20
Théodote, martyr, 18 mai..... 255
Thérèse, réformatrice des Carmélites, 15 oct.. 660
Thibaut, religieux, 1er juillet..... 370
Thierri, abbé, 1er juillet..... 370
Thomas, apôtre, 21 décembre..... 802
Thomas d'Aquin, docteur de l'Église, 7 mars... 108
Thomas Becket, archevêque, 29 décembre..... 815
Thomas de Villeneuve, 18 septembre..... 592
Tiburce, martyr, 14 avril..... 183
Tiburce, martyr, 11 août..... 34
Timothée, évêque, 24 janvier..... 41
Timothée, martyr, 19 décembre..... 801
Toribio, évêque, 23 mars..... 141
Tranquillin, martyr, 16 juillet..... 34
Trond, confesseur, 23 novembre..... 751
Tropez, martyr, 17 mai..... 253

U

Pages.
Ulric, évêque, 4 juillet..... 374
Urbain, pape, 25 mai..... 267
Ursule, martyre, 21 octobre..... 674

V

Vaast, évêque, 6 février..... 66
Valentin, évêque, 14 février..... 81
Valentin, martyr, 7 janvier..... 81
Valère, évêque, 28 janvier..... 36
Valérie, martyre, 28 avril..... 204
Valérien, martyr, 14 avril..... 183
Valery, ermite, 1er avril..... 157
Vandrille, abbé, 22 juillet..... 419
Vanne, évêque, 9 novembre..... 714
Vaudru, abbesse, 9 avril..... 172
Venceslas, roi de Bohême, 28 septembre..... 610
Viateur, clerc, 21 octobre..... 557
Victoire, martyre, 23 décembre..... 804
Victor de Marseille, martyr, 21 juillet..... 417
Victor, pape, 28 juillet..... 433
Victor, martyr, 10 septembre..... 572
Victoric, martyr, 11 décembre..... 607
Victrice, évêque, 7 août..... 464
Vincent, martyr, 22 janvier..... 36
Vincent, martyr, 27 octobre..... 685
Vincent Ferrier, missionnaire, 5 avril..... 164
Vincent de Lérins, abbé, 24 mai..... 267
Vincent de Paul, 19 juillet..... 405
Vital, martyr, 28 avril..... 204
Vulfranc, évêque, 20 mars..... 134

W

Walbert, abbé, 30 décembre..... 89
Wilfrid, évêque, 12 octobre..... 652
Willibrod, évêque, 7 novembre..... 708
Winoc, abbé, 6 novembre..... 707
Wolfgang, évêque, 31 octobre..... 693
Wulfetrude, abbesse, 17 mars..... 130

Y

Yriez, abbé, 25 août..... 524
Yves, avocat, 19 mai..... 259

Z

Zacharie, pape, 15 mars..... 124
Zacharie, père de s. Jean-Bapt., 5 novembre.. 704
Zénobe, évêque, 25 mai..... 269
Zénon, évêque, 12 avril..... 179
Zéphyrin, pape, 26 août..... 534
Zite, servante, 27 avril..... 203
Zoé, martyre, 20 janvier..... 34
Zoile, martyr, 27 juin..... 117
Zosime, pape, 25 décembre..... 806

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

LIBRAIRIE
DE
FIRMIN DIDOT
A PARIS